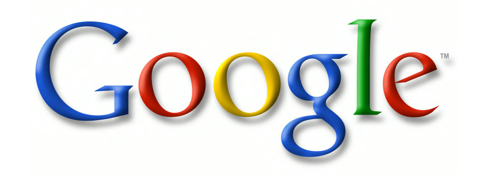

Google


BUHR B
a39015 00024242 3b
Digitized by Google

JOURNAL

DU

MARQUIS DE DANGEAU

AVEC LES ADDITIONS

DU DUC DE SAINT-SIMON

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

JOURNAL

DU

MARQUIS DE DANGEAU

PUBLIÉ EN ENTIER POUR LA PREMIÈRE FOIS

PAR

MM. EUD. SOULIÉ ET L. DUSSIEUX

AVEC LES

ADDITIONS INÉDITES

DU

DUC DE SAINT-SIMON

PUBLIÉES

PAR M. FEUILLET DE CONCHES

TOME QUATORZIÈME

1711 — 1713

PARIS

FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C[ie], LIBRAIRES

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE

RUE JACOB, N° 56

1858

JOURNAL

DU

MARQUIS DE DANGEAU

AVEC LES ADDITIONS

DU DUC DE SAINT-SIMON.

ANNÉE 1711.

Jeudi 1er *octobre, à Versailles.* — Le roi monta en carrosse à onze heures avec M. le Dauphin, madame la Dauphine, monseigneur le duc de Berry, madame la duchesse de Berry et Madame; il alla courre le cerf à Marly; après la chasse on vint dîner au château. Après le dîner, le roi se promena dans les jardins; le Dauphin et la Dauphine se promenèrent quelque temps avec lui, et puis revinrent dans le salon, où il y eut trois tables de jeu de brelan. Après la promenade le roi revint ici. — Le roi a donné à Vignau, officier de ses mousquetaires, le gouvernement de Fécamp vacant par la mort du marquis d'Obeuf; ce gouvernement vaut 2,000 livres de rente, qui sont payées par les moines de l'abbaye de Fécamp. L'abbé de Villeroy, qui en est abbé, prétend que c'est à lui de donner ce gouvernement, et a pris la liberté de le faire remontrer au roi par le duc de Villeroy son frère, et S. M. a ordonné qu'on examinât les titres.

Vendredi 2, *à Versailles.* — Le roi travailla avec son confesseur, et alla tirer l'après-dînée. — Les Écossois ont présenté une adresse à la reine Anne, qui n'est point signée,

et dans laquelle ils l'assurent de leur fidélité et qu'ils seront toujours soumis à ses ordres, puisqu'ils l'ont reconnue et qu'ils lui ont prêté serment, quoiqu'ils sachent bien, et elle aussi, qu'elle ne devroit pas être leur reine puisqu'elle a un frère vivant, mais qu'ils la supplient d'assurer la couronne après sa mort à ce frère qui devroit déjà être sur le trône, qu'ils lui demandent même pour lui une pension qui soit au moins de 100,000 livres sterling. Ces mêmes lettres portent que la reine Anne est fort incommodée d'une goutte remontée. — On mande de Francfort qu'on trouve plus de difficultés qu'on n'avoit cru à l'élection d'un nouvel empereur et qu'on ne s'assemblera pas avant la Toussaint dans la salle de Saint-Barthélemy, qui est l'endroit où les électeurs s'assemblent pour travailler à l'élection.

Samedi 3, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite avec M. Desmaretz; l'après-dînée, il travailla avec M. Voisin jusqu'à quatre heures et puis alla se promener à Trianon. — On eut par l'ordinaire d'Espagne des lettres de Corella du 24; il ne paroît pas que LL. MM. CC. se disposent à retourner à Madrid sitôt qu'on l'avoit cru. Par ce même courrier on a eu des lettres de M. de Vendôme du 19 au soir; elles sont datées de Calaf. Notre armée avoit commencé à marcher de Cervera le 16, et vint camper le 17 à Calaf. M. de Staremberg étoit à Prats del Rey, petite ville enceinte d'une assez bonne muraille. M. de Vendôme, visitant la ligne le 18 au matin, vit que les ennemis avoient un poste d'infanterie en deçà du ruisseau de Noya, qui passe au pied de Prats del Rey. M. de Vendôme les fit attaquer. M. de Staremberg les voulut faire soutenir avec toutes ses troupes, et retira les postes avancés; mais, comme M. de Vendôme avoit du canon, que M. de Staremberg n'en avoit point, les ennemis y ont perdu assez de monde, à ce que disent les déserteurs, et ont été obligés de se retirer sur la montagne pour être hors de la portée de

notre canon. On dit qu'ils ont eu ce jour-là six à sept cents hommes tués.

Dimanche 4, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État, alla tirer l'après-dînée, et le soir, chez madame de Maintenon, travailla avec M. Pelletier. Le Dauphin et la Dauphine entendirent vêpres, allèrent se promener dans les jardins, et puis revinrent au salut. — Le roi a accordé 12,000 francs par an au prince d'Épinoy, à prendre sur les biens du prince de Carignan, qui ont été confisqués en France. — M. de Berwick mande, du 27 de septembre, que M. de Savoie est arrivé à Turin ; l'armée des ennemis continue à filer par le petit Saint-Bernard. M. de Berwick vint camper le 25 à Jouvanceau, et a poussé la droite de son armée à Villars d'Amont en Pragelas, où on a trouvé des fourrages en abondance. Le corps que M. de Savoie a laissé pour empêcher le siége d'Exilles est campé, partie à Saint-Colomban, partie à Jaillon, et le reste au-dessus de Fenestrelles. La fièvre est encore revenue à M. de Savoie.

Lundi 5, à Versailles. — Le roi prit médecine, et, sur les quatre heures après dîner, il tint le conseil de dépêches dans lequel M. de Torcy rapporta l'affaire de mademoiselle Peraut, qui est une affaire très-extraordinaire et qui seroit trop longue à expliquer. Mademoiselle Peraut obtint tout ce qu'elle demandoit et tout d'une voix. — Le roi a donné 12,000 francs de pension à la maréchale de Boufflers; son mari avoit laissé ses affaires en mauvais état. Il devoit beaucoup; mais, comme son fils n'a que cinq ans, et qu'il jouit dès à présent de 20,000 écus de rente des bienfaits du roi, on compte que toutes les dettes pourront être payées avant qu'il soit en âge de faire de la dépense. — On croit enfin l'archiduc parti de Catalogne ; il y laisse M. de Staremberg en qualité de vice-roi, M. de Pacorsane en qualité de ministre castillan, et M. de Perlas, secrétaire d'État, comme ministre catalan. Trois députés catalans suivront l'archiduc ; ils se nomment Corbeillon, Pinos et Cardone.

Mardi 6, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances, et travailla ensuite longtemps avec M. Desmaretz; l'après-dînée il se promena dans les jardins, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec MM. Voisin et Desmaretz. — Notre armée de Flandre et celle des ennemis sont toujours dans leurs mêmes camps auprès de Bouchain, leur cavalerie et la nôtre souffrent fort par la disette du fourrage; on va recommencer à leur donner du sec. — Le roi avoit toujours accoutumé de nommer, le soir après souper, les dames qui devoient être du voyage de Marly, mais il a remis cela à demain matin; il s'en est présenté quelques-unes qui n'ont jamais été de ces voyages-là, et, comme le roi voudroit faire plaisir à tout le monde, il paroît qu'il est un peu embarrassé à contenter toutes celles qui se sont présentées.

Mercredi 7, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, et l'après-dînée il travailla avec M. de Pontchartrain; à cinq heures, il partit de Versailles pour venir ici. Le Dauphin et madame la Dauphine y vinrent séparément, et n'arrivèrent qu'après le roi. Il y a de dames nouvelles, à ce voyage : madame de Pompadour, madame de Béringhen la fille, madame de Roth-Hausen, qui est une dame allemande pour qui Madame a beaucoup d'amitié, et que le roi trouvoit bon qui vînt voir Madame aux autres voyages qu'on faisoit ici, et le roi même la faisoit quelquefois souper avec lui pour faire plaisir à Madame. Il n'y a d'hommes nouveaux ici que le petit Vignau, officier des mousquetaires, que madame la Dauphine a été bien aise qui vînt, parce qu'il est grand joueur, et qu'elle joue tous les jours au lansquenet.

Jeudi 8, *à Marly*. — Le roi, à onze heures, monta dans sa calèche pour aller courre le cerf; madame la Dauphine et madame la duchesse de Berry étoient à cheval. Après que le cerf eût été pris, M. le Dauphin et monseigneur le duc de Berry ne firent que changer de cheval, et allèrent tirer. Le roi, après son dîner, se promena dans les jardins

jusqu'à la nuit, et madame la Dauphine joua dans le salon au lansquenet. — Le roi fait duc et pair le vidame d'Amiens, fils de M. de Chevreuse, en érigeant de nouveau la terre de Chaulnes en duché et pairie dont il portera le nom. Cette terre avoit déjà été érigée en duché et pairie pour le maréchal de Chaulnes, frère du connétable de Luynes, et dans les lettres il y avoit : « pour les hoirs et successeurs. » Ce mot de *successeur* établissoit le droit de M. de Chevreuse sur cette duché, et il y avoit des exemples qui autorisoient ce droit. Le duché de Joyeuse avoit passé plusieurs fois aux successeurs, quoiqu'ils ne fussent pas hoirs ; et quand le roi fit les quatorze ducs en 1664, quelques-uns d'entre eux avoient fait mettre dans leurs lettres le mot de *successeur*, ce que le parlement ne voulut pas passer et les obligea de changer, ce qui marque bien la force de ce mot-là en pareil cas. Hoirs, dans ces lettres-là, ne signifie pas simplement héritiers, quoique ce soit la signification naturelle ; il veut dire fils *.

* Les Mémoires ou leur auteur est peu instruit sur les pairies [*sic*]. L'exemple du duché de Joyeuse est un composé de plusieurs monstrueux enfantés par la Ligue ; il ne fut jamais ni femelle, ni pour les collatéraux. Il passa néanmoins à tous les frères dont le père ne fut jamais duc, et y passa même sans égard ni à l'aînesse, ni aux vœux de religion. De là tombé par une fille dans la maison de Guise, il passa à un puîné jusqu'à trois de suite, et cela suffit pour montrer que ce fût au mépris de toute règle, loi et exemple. Le mot d'hoir, ni celui de successeur, n'eût jamais d'interprétation si vaste. L'édit tout récent de 1711 y remédioit. La faveur de M. de Chevreuse, aidée de l'amitié de quelques ducs et de l'appui du chancelier, fit l'affaire du vidame, qui n'avoit pas même osé se fonder en nulle prétention. Le scandale de la cour fut grand et fort marqué, et M. le Dauphin ne cacha pas le sien, malgré son amitié pour M. de Chevreuse.

Vendredi 9, *à Marly*. — Le roi se promena tout le matin dans ses jardins, et l'après-dînée il alla tirer. — On mande de Rome que le pape a interdit M. Molines, auditeur de rote pour le roi d'Espagne, de toutes ses fonctions, et lui a même défendu de dire la messe. M. Molines

est le doyen des auditeurs de rote, et est fort attaché au roi son maître. On mande aussi que le pape envoie ici pour nonce ordinaire M. Bentivoglio en la place de M. Cusani, qui s'en retournera à Rome, et qui sera apparemment cardinal à la première promotion qu'on croit qui se fera avant la fin de l'année. On a eu en ce pays-là la confirmation de la mort du cardinal de Tournon, et le cardinal Gabrieli est encore mort depuis, si bien qu'il y a présentement dix-sept places vacantes dans le sacré collége. — Mademoiselle de la Rochefoucauld mourut il y a quelques jours à Paris; c'étoit une fille d'un fort grand mérite, et qui n'avoit jamais voulu être mariée. Elle ne venoit jamais à la cour, elle n'avoit qu'un an ou deux moins que M. le duc de la Rochefoucauld son frère, qui est aveugle présentement, et qui ne laisse pas d'aller encore en chaise de poste à toutes les chasses du roi.

Samedi 10, *à Marly*. — Le roi, à onze heures, monta en calèche avec madame la Dauphine, et alla courre le cerf. Madame la duchesse de Berry partit une demi-heure après lui dans une fort jolie calèche qu'elle a fait faire; madame la maréchale d'Estrées et madame de la Vrillière étoient avec elle. L'après-dînée le roi se promena dans ses jardins, et le soir il travailla avec M. Voisin chez madame de Maintenon. M. le Dauphin et monseigneur le duc de Berry partirent d'ici avant le roi, et allèrent courre le sanglier. — M. le comte de Toulouse est retombé dans ses anciennes douleurs : les médecins ne croient point que ce soit la pierre; les chirurgiens pensent différemment, et opinent qu'il faut le sonder pour être plus certain de la nature de son mal, et apparemment on sera contraint d'en venir là, car les douleurs sont violentes, et il ne dort plus que par le secours de l'opium; cependant il est fort tranquille, et, quand il est un moment sans souffrir, toute sa bonne humeur revient.

Dimanche 11, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État; il comptoit d'aller tirer l'après-dînée, mais il se trouva un

peu de mal à la tète qui l'en empêcha; mais il se promena dans ses jardins, et le soir chez madame de Maintenon il travailla avec M. Pelletier comme il fait tous les dimanches. — On mande d'Espagne que M. de Bay, qui commande l'armée d'Estramadure, est entré dans la province de Traosmontès, et qu'il a fait investir Bragance. Le bruit court toujours en Espagne que le roi de Portugal veut faire la paix; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'a point d'armée en campagne. Il y a des lettres de Bayonne qui parlent d'un combat donné le 22, où M. de Vendôme a battu l'arrière-garde de M. de Staremberg; mais on ne le croit point ici, car apparemment il en seroit venu un courrier à Corella au roi d'Espagne, de qui on a eu des lettres par l'ordinaire qui arriva hier ici. Il mande seulement qu'il n'a pas eu de nouvelles de M. de Vendôme depuis le 19, qu'on mande de Lérida que les armées se canonnent.

Lundi 12, *à Marly*. — Le roi, qui ne sent plus sa petite incommodité d'hier, monta dans sa petite calèche après la messe, et alla courre le cerf; madame la Dauphine ni madame la duchesse de Berry n'étoient point à la chasse. Le roi travailla l'après-dînée chez lui avec M. de Pontchartrain, et puis se promena dans ses jardins jusqu'à la nuit. — M. de Croy, neveu du comte de Solre et mestre de camp de cavalerie, qui servoit en Roussillon, est mort de maladie. On mande de ce pays-là que les ennemis font fortifier Ostalrich. — On mande de Flandre que l'armée des ennemis se doit se séparer le 15, qui sera jeudi, après quoi on compte que la nôtre se séparera incessamment. — M. le Dauphin va souvent voir M. le comte de Toulouse, dont les douleurs ne diminuent point; Colo, qu'on a fait venir pour son mal, est persuadé qu'il a la pierre, et on croit qu'on le sondera dès qu'on sera de retour à Versailles.

Mardi 13, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances, et travailla ensuite plus d'une heure avec M. Desmaretz; l'après-dînée il travailla avec M. Voisin. — On mande de Francfort que l'élection de l'empereur se fera sûrement

le 12, et que M. Albani, nonce du pape, sera obligé de sortir de la ville pendant ce temps-là. L'archiduc y pourra arriver avant l'élection, si les nouvelles qu'on a eues des côtes de Provence sont véritables, car on mande qu'on a vu passer une flotte de quarante ou cinquante voiles qui prend la route des côtes d'Italie, et qu'on ne doute point que ce ne soit l'archiduc qui va débarquer à Final. Il y a déjà plusieurs seigneurs allemands et italiens qui l'attendent à Milan, où il doit passer en allant en Allemagne. Par les dernières lettres d'Espagne on mandoit qu'il s'embarquoit sûrement le 27. L'archiduchesse ne s'embarquera point avec lui; elle demeure à Barcelone, et les peuples n'ont point voulu consentir qu'elle partît.

Mercredi 14, *à Marly.* — Le roi tint le conseil d'État, et au sortir de ce conseil M. le Dauphin mangea un morceau avec monseigneur le duc de Berry, et ils allèrent tirer. Le roi se promena l'après-dînée dans ses jardins. — Les lettres venues de Bayonne par l'ordinaire d'aujourd'hui parlent encore sur l'avantage que M. de Vendôme a remporté sur M. de Staremberg le 22 du mois passé; mais comme on n'a point eu ces nouvelles, ni de l'armée ni de Corella, on en doute fort. — Par les derniers avis de Pologne il paroît que le Grand Seigneur donne cinquante ou soixante mille hommes au roi de Suède pour le remener dans ses États, et il ne paroît pas que les Moscovites se pressent d'exécuter ce qu'ils ont promis par leur traité de paix avec le grand vizir. Le czar est à Carlsbad en Bohême où il prend les eaux.

Jeudi 15, *à Marly.* — Le roi courut le cerf; M. le Dauphin étoit à la chasse; madame la Dauphine et madame la duchesse de Berry y étoient à cheval. — Le matin, il arriva un courrier de M. le Gendre, intendant de Montauban, qui apporta la nouvelle de la prise de Castel-Léon, dans la vallée d'Aran, à la source de la Garonne. M. d'Arpajon, qui a fait ce siége et celui de Venasque, avoit trois mille hommes avec lui pour ces expéditions-là, qu'il va

remener présentement à M. de Vendôme. Le soir il arriva un courrier qui venoit pour ses propres affaires, et que le roi d'Espagne a chargé d'une lettre quand il a passé à Tudela. S. M. C. mande que M. de Vendôme avoit attaqué et pris le poste de Prats del Rey, où M. de Staremberg avoit quelques détachements de sa gauche; mais ce général n'a point quitté les hauteurs de Saint-Martin, où il est campé, pour venir défendre cette petite ville, parce qu'il n'a pas voulu engager une affaire générale. L'action qui s'est passée là n'a pas laissé d'être assez vive, et l'on compte que les ennemis y ont perdu plus de deux mille hommes. M. de Vendôme a fait brûler Prats del Rey, dont les habitants étoient des miquelets fort attachés à l'archiduc.

Vendredi 16, *à Marly*. — Le roi travailla le matin avec son confesseur; l'après-dînée il alla tirer. Au retour de la chasse, M. de Torcy vint lui dire que l'archiduc avoit été élu empereur; on ne sait pas quel jour précisément; mais on croit que c'est le 11 ou le 12. Cette nouvelle vient par M. d'Audiffret, envoyé du roi auprès de MM. de Lorraine. Il mande qu'il vient d'arriver à Lunéville un courrier de l'électeur de Trèves, frère de M. de Lorraine, qui lui mande cette élection, mais on n'en a aucun avis par ailleurs. — Le maréchal d'Harcourt, voyant qu'il n'y avoit plus rien à faire sur le Rhin et que les troupes commençoient à souffrir par le vilain temps et qu'il n'y avoit rien à craindre des ennemis, a cantonné son armée et est allé aux eaux de Bourbonne. — Le roi d'Angleterre a passé à Montpellier, où il a demeuré trois jours, régalé par M. de Roquelaure magnifiquement; sa santé n'est point rétablie. Il en est reparti pour aller à Toulouse, où on y fait préparer une barque fort ornée, dans laquelle il descendra la Garonne pour se rendre à Bordeaux.

Samedi 17, *à Versailles*. — Le roi, après la messe, monta en calèche à Marly avec madame la Dauphine, et allèrent courre le cerf malgré le vilain temps; M. le Dauphin et monseigneur le duc de Berry étoient à la chasse. On re-

vint dîner à Marly à l'ordinaire, et le roi, qui dîne toujours à son petit couvert et seul, fit mettre madame la Dauphine à table avec lui, et elle fut servie par le premier gentilhomme de la chambre, comme le roi. Le premier gentilhomme de la chambre étoit le duc d'Aumont, qui servoit en la place du duc de Tresmes, qui est en année et qui avoit été obligé d'aller hier à Paris pour ses affaires. Madame la Dauphine n'avoit jamais mangé avec le roi à son petit couvert. M. le Dauphin mangea avant le roi et partit de Marly en sortant de table pour venir ici. Le roi et madame la Dauphine n'arrivèrent ici qu'à six heures, et en arrivant elle alla visiter un entre-sol et une petite manière de galerie qu'on lui a fait faire au-dessus de son appartement, et où on n'avoit commencé à travailler que du jour qu'on partit pour Marly.

Dimanche 18, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État, et l'après-dînée il alla tirer ; le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Pelletier. M. le Dauphin et madame la Dauphine allèrent à vêpres et au salut, et le soir on joua chez elle au lansquenet, comme on y a toujours joué durant le voyage de Marly. — On eut nouvelle que M. Mesnager, qui depuis six mois a fait beaucoup de voyages en Angleterre pour des négociations de paix, étoit arrivé à Boulogne, et qu'il seroit ici demain. Il apporte tout ce qu'on souhaitoit, et on est fort content de la reine Anne et du comte d'Oxford son principal ministre ; ils font tout ce qu'il faut pour témoigner l'envie qu'ils ont de conclure la paix promptement ; on en saura encore davantage demain, après que Mesnager sera arrivé. On ne dit point encore publiquement ici son arrivée à Boulogne ; on sait seulement qu'on attendoit son retour. Il mande dans sa lettre écrite de Boulogne que le maréchal de Tallard a son congé, et qu'il sera incessamment ici.

Lundi 19, *à Versailles*. — Le roi travailla l'après-dînée avec M. de Pontchartrain ; il fit un si vilain temps qu'il ne sortit que pour se promener dans les jardins dont la

pluie le fit revenir fort vite. Mesnager arriva le soir, et M. de Torcy alla trouver le roi chez madame de Maintenon pour lui apprendre les détails de la nouvelle qu'il porte. Madame la Dauphine entra chez madame de Maintenon pendant que M. de Torcy étoit avec le roi; elle vouloit passer dans le cabinet, mais le roi la fit demeurer; les dames qui l'avoient suivie passèrent dans le cabinet. Au sortir de chez madame de Maintenon, M. de Torcy alla rendre compte de tout à M. le Dauphin. La reine Anne a déjà choisi les trois plénipotentiaires qu'elle enverra, qui sont: le comte de Strafford, qui étoit ambassadeur en Hollande et qui s'appeloit milord Raby; l'évêque de Bristol, fort connu sous le nom du docteur Robinson, et M. Prior, qui est celui qui a fait beaucoup de voyages secrets ici pour cette négociation-là. La reine Anne presse les Hollandois d'envoyer les passe-ports pour nos plénipotentiaires, et, de concert avec le roi, leur donne le choix de quatre villes pour le lieu de l'assemblée; ces villes sont Aix-la-Chapelle, Liége, Nimègue et Utrecht.

Mardi 20, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, et travailla ensuite longtemps avec M. Desmaretz; il ne sortit point de tout le jour, parce que le temps fut fort vilain; il travailla l'après-dînée chez lui avec M. Voisin, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec MM. Voisin et Desmaretz. — Quoiqu'il y ait beaucoup d'apparence que la paix se fera, on aura grand soin cet hiver de rétablir les troupes pour avoir de belles armées au printemps. Tout ce qu'on sait jusqu'ici des propositions de paix, c'est que le roi d'Espagne demeurera roi d'Espagne et des Indes. On doit nommer demain au conseil le troisième plénipotentiaire. Le maréchal d'Huxelles et l'abbé de Polignac ont ordre, il y a déjà du temps, de travailler secrètement à leurs équipages. La reine d'Angleterre a déjà fait partir le comte de Strafford pour aller en Hollande presser les États d'envoyer des passe-ports à nos plénipotentiaires, et de choisir laquelle des quatre villes

ils veulent choisir pour les négociations de la paix.

Mercredi 21, *à Versailles.* — Le roi donna audience au cardinal de Noailles avant que d'aller à la messe, et fit prêter serment au duc de Charost pour la charge de capitaine des gardes. Le duc de Villeroy, qui est en quartier, céda le bâton au duc de Charost pour toute la journée. Le roi, après son dîner, alla se promener à Trianon. — L'armée des ennemis en Flandre est déjà séparée, et on commence à séparer la nôtre; on attend ici le maréchal de Villars au commencement de la semaine qui vient. M. le Duc est déjà arrivé à Chantilly. Il y a quelques officiers qui sont déjà arrivés à Paris sans avoir de congé du maréchal de Villars, et qui n'ont pas bien fait leur cour par cette précipitation-là; le roi même en a parlé sans nommer personne. Au sortir du conseil, qui a duré jusqu'à près de deux heures, on a su que M. Mesnager avoit été nommé pour troisième plénipotentiaire; il est revenu de Londres fort content de la reine Anne, qui paroît fort souhaiter la paix. Elle lui dit, quand il prit congé d'elle, qu'elle seroit ravie de vivre en grande union avec un grand roi, son proche parent et son voisin.

Jeudi 22, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure, et alla à Marly. M. le Dauphin et monseigneur le duc de Berry allèrent tirer dans le parc. M. de Torcy présenta, le matin, au roi M. Mesnager, à qui S. M. dit : « Vous m'avez si bien servi par le passé que je ne doute pas que vous ne me serviez encore mieux à l'avenir, s'il est possible. » — M. de la Frézelière, lieutenant général des armées du roi et lieutenant général de l'artillerie, est mort dans une terre qu'il avoit auprès de Marly; il étoit revenu de l'armée fort malade. — Le roi, avant que d'aller à Marly, passa chez M. le comte de Toulouse, qui est résolu de se faire sonder, et se faire tailler ensuite, si on lui trouve la pierre; le roi avoit déjà été le voir durant le voyage de Marly. Le roi lui parla sur son état par rapport à la religion, et le trouva fort disposé à recevoir les sacrements avant que de se

faire sonder. — Mademoiselle de Laigle, qui est depuis quelques années auprès de mesdemoiselles de Bourbon et de Charolois comme leur gouvernante, se retire par dévotion dans un couvent à la campagne; madame la Duchesse lui donnoit 2,000 francs de pension, et M. le Duc 1,0 0 francs : l'un et l'autre lui conservent sa pension.

Vendredi 23, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec son confesseur, qui avoit déjà été longtemps chez M. le Dauphin avant que de venir chez le roi; l'après-dînée, S. M. alla tirer. — Il paroît par les nouvelles qu'on a reçues de Hollande, qu'on y a été un peu surpris de la résolution prise en Angleterre sur la paix. Ils soupçonnoient bien qu'il y avoit quelque négociation, mais ils ne la croyoient pas si avancée. Le comte de Strafford, qui va à la Haye, ambassadeur de la reine Anne, et qui doit demander aux États généraux les passe-ports pour nos plénipotentiaires, et qui leur porte la proposition des quatre villes dont on leur laisse le choix, le comte de Strafford, dis-je, n'avoit point encore passé la mer par les dernières nouvelles qu'on a reçues. On ne doute pourtant pas qu'il ne soit arrivé en Hollande, car il a ordre de la reine Anne d'y passer diligemment, et on le regarde comme un homme bien attaché à la reine sa maîtresse, fort des amis du comte d'Oxford, et très-bien intentionné pour la paix.

Samedi 24, *à Versailles.* — Le roi tint conseil de finances, se promena l'après-dînée dans les jardins, et travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. Voisin. — Le roi veut que tous ceux qui ont des régiments, soit des colonels, soit des brigadiers, les mènent à leurs quartiers d'hiver, et y demeurent quinze jours pour les y établir; il y en a déjà quelques-uns d'arrivés à Paris qui n'osent se montrer ici, et leur famille les a fait avertir de retourner promptement à leurs régiments. — On a nouvelle que l'archiduc arriva le 12 à Saint-Pierre d'Arène; le duc d'Uceda est allé l'y trouver, et a fait éclater par là sa ré-

volte ; il a quitté le cordon bleu. Il y avoit déjà quelque temps que sa fidélité étoit suspecte au roi d'Espagne, qui lui avoit envoyé plusieurs fois ordre de se rendre auprès de lui ; il n'avoit point voulu y obéir, prenant toujours de mauvais prétextes. Le feu roi d'Espagne Charles II l'avoit envoyé son ambassadeur à Rome, et Philippe V l'avoit confirmé dans son emploi et avoit obtenu du roi pour lui l'ordre du Saint-Esprit. Il paroissoit même fort affectionné au roi son maître ; mais son cœur changea dès qu'il vit les préliminaires de la paix qu'on proposa il y a deux ans, et on prétend que dès ce temps-là il fit manquer l'entreprise qu'on avoit faite pour reprendre la Sardaigne.

Dimanche 25, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État; il alla tirer l'après-dînée, et le soir il travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. — Par l'ordinaire qui arriva hier de Corella, on apprend que le roi, la reine d'Espagne et le prince des Asturies en devoient partir le 20 pour retourner à Madrid, où ils sont attendus avec beaucoup d'impatience. Le comte de Bergeyck est déjà parti pour y aller; LL. MM. ont envoyé ordre à M. Guerra, autrefois grand chancelier de Milan et qui étoit ici depuis quelque temps, fort aimé et estimé de ceux qui le connoissent, de se rendre diligemment à Madrid où on lui donnera un emploi digne de ses services. On est persuadé ici, et il n'en doute pas lui-même, que ce ne soit pour le faire président de la *hacienda*, qui est la charge de surintendant des finances. Il a pris congé du roi, et part dans deux jours en poste pour se rendre à Madrid. — Les nouvelles que l'on avoit dit de la prise de Prats del Rey, et qu'on assuroit que M. de Vendôme avoit mandées au roi d'Espagne, n'étoient pas vraies; le roi d'Espagne n'en avoit eu avis que par des gens du pays. On reçut hier des lettres de M. de Vendôme, qui mande qu'il n'a point voulu attaquer cette petite ville, où M. de Staremberg avoit laissé quelques troupes, de peur d'engager un combat d'infanterie; il s'est contenté de raser cette petite ville-là

à coups de canon. Il est toujours campé sur les hauteurs qui la commandent, et il assure que, depuis qu'il est dans ce camp, il est venu plus de deux mille déserteurs qui ont tous pris parti.

Lundi 26, *à Versailles.* — Le roi dîna à onze heures, et alla se promener à Marly; le soir il travailla avec M. de Pontchartrain. — Narbonne, ancien officier de cavalerie qui avoit le cordon rouge, est mort; il n'étoit plus dans le service. On l'avoit déjà cru mort il y a quelque temps, et le roi avoit donné son cordon rouge à d'Anlezy. Narbonne avoit, outre cela, une pension de 1,000 francs sur les Invalides, que le roi vient de donner à Saujon, exempt des gardes du corps. — Le roi envoie en Roussillon douze des bataillons qui servoient en Dauphiné dans l'armée de M. de Berwick; ce maréchal arrivera ici à la fin de la semaine. — On apprend par les lettres de Hollande que le comte de Strafford arriva mercredi passé à la Haye; en débarquant, il trouva M. Buys, que les Hollandois envoyoient en Angleterre pour tâcher de troubler les négociations de la paix; mais M. Buys, voyant le milord Strafford arrivé en Hollande, est retourné à la Haye pour recevoir de nouveaux ordres de ses maîtres.

Mardi 27, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, et travailla ensuite avec M. Desmaretz; il alla tirer l'après-dînée, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz. — Il y a déjà quelques jours que le roi a reconnu que le droit de l'abbé de Villeroy, pour nommer au gouvernement de Fécamp, étoit bon; ainsi l'abbé en disposera, et Vignau, à qui le roi avoit donné ce gouvernement, en aura peut-être un meilleur dans la suite. — M. le duc de Savoie a voulu voir l'archiduc sur son chemin de Gênes à Milan, et on apprend qu'il l'a vu à la Chartreuse de Pavie; ce prince passa incognito, et se fait appeler le comte de Tyrol. Il ne savoit point encore en passant à Pavie qu'il eût été élu empereur, et l'on a reçu des lettres de Milan, qu'il y avoit appris son élection durant le peu

de séjour qu'il y a fait. Beaucoup de princes d'Italie y sont venus le voir ou y ont envoyé ; on croit qu'il ira droit à Francfort, où les électeurs souhaitent que se fasse le couronnement. Les impératrices auroient voulu qu'il se fît à Augsbourg, mais les électeurs veulent s'épargner la peine et la dépense du voyage.

Mercredi 28, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, et ne sortit point de tout le jour, à cause de la pluie. — Voici le nom des officiers généraux qui demeurent cet hiver en Flandre : Broglio, à Arras ; Vieuxpont, à Cambray ; le chevalier de Luxembourg, à Valenciennes ; la Badie, au Quesnoy ; Vivans, à Maubeuge ; le comte de Villars, à Ypres et à Dunkerque ; Goësbriant, à Saint-Omer, et Ruffey, à Hesdin. Le maréchal de Montesquiou commandera dans tout le pays. Les autres officiers généraux qui ne sont point employés cet hiver sont presque tous arrivés ici, et le maréchal de Villars y sera demain. — Toutes les nouvelles qu'on a de Pologne font croire que la paix que le grand vizir a accordée avec le czar ne tiendra pas ; les Moscovites n'ont point encore évacué Azof, ni rasé les forts qu'ils ont sur la mer Noire. On croit même que le Grand Seigneur pourroit bien punir son grand vizir d'avoir fait cette paix-là, d'autant plus que le czar, qui étoit perdu sans cette paix, n'exécute point le traité. Il est parti de Carlsbad pour aller au mariage de son fils avec la princesse de Wolfenbuttel, sœur de l'archiduchesse.

Jeudi 29, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure, et alla se promener à Marly, où il demeura jusqu'à la nuit. A son retour, comme il sortoit de sa chambre pour aller chez madame de Maintenon, le maréchal de Villars lui fit la révérence et en fut très-bien reçu, au grand étonnement des ennemis de ce maréchal. — Le roi de Danemark et le roi Auguste n'ont osé entreprendre le siége de Stralsund ; ils disent qu'ils le bloqueront cet hiver. Dix mille Suédois ont débarqué dans l'île de Rugen, qui en est fort proche, et on y en attend encore cinq ou six mille, ce qui

fait croire que le roi de Danemark et le roi Auguste se repentent présentement de cette entreprise. — Quelques négociants de Paris ont appris par leurs correspondants à Londres qu'une partie de la flotte angloise qui étoit entrée dans la rivière de Saint-Laurent y avoit péri, et qu'ainsi leur entreprise sur Québec, capitale du Canada, étoit entièrement échouée, que le reste de cette flotte revenoit en Angleterre, où les actions avoient déjà baissé considérablement depuis cette mauvaise nouvelle.

Vendredi 30, *à Versailles*. — Le roi travailla le matin avec son confesseur; le maréchal de Berwick lui fit la révérence, et en fut reçu à merveille. On est très-content de la campagne qu'il a faite cette année en Savoie. L'après-dînée le roi s'enferma encore avec son confesseur comme il fait la veille des jours qu'il doit faire ses dévotions. Madame la Dauphine s'enferma aussi avec son confesseur et ne joua point le soir. — On eut la confirmation et la certitude entière du mauvais succès qu'ont eu les Anglois dans leur entreprise sur le Canada. Il y avoit plus de huit cents hommes embarqués sur les vaisseaux qui ont péri dans la rivière de Saint-Laurent, dont pas un ne s'est sauvé, et ils n'ont nulle nouvelle du général Nicholson, qui avoit mis pied à terre avec trois mille hommes pour aller assiéger Montréal qui est par delà Québec et qui sera réduit à une grande extrémité, la flotte étant repartie ou périe. — Le comte de Strafford, ambassadeur et plénipotentiaire d'Angleterre à la Haye, a déclaré à M. Heinsius, le pensionnaire, que si MM. les États n'envoient promptement les passe-ports à nos plénipotentiaires et ne choisissoient une des quatre villes qu'on leur a proposées pour traiter la paix, la reine, sa maîtresse, feroit venir nos plénipotentiaires à Londres. — On mande d'Angleterre qu'on a envoyé au maréchal de Tallard qui étoit toujours à Nottingham, la permission de revenir en France, qu'on lui avoit promise il y a déjà quelques jours; ainsi nous ne doutons pas qu'il ne soit déjà en chemin pour revenir.

— Un vaisseau, arrivé le 21 à la Rochelle, a laissé M. Ducasse à plus de deux cents lieues en deçà de Saint-Domingue; il a chargé sur ses vaisseaux tout l'argent qui étoit sur les galions, qui monte à plus de cent millions, et on le croit bien près des côtes d'Espagne présentement. Il n'est point venu par le canal de Bahama, où quelques vaisseaux anglois l'attendoient, croyant qu'il déboucheroit par là; il a pris sa route par les Caiques, qui est un passage peu connu et dangereux, mais il ne lui est arrivé aucun accident.

Samedi 31, *à Versailles.* — Le roi fit ses dévotions à la chapelle, et toucha ensuite les malades dans la galerie des princes. Madame la Dauphine fit ses dévotions dans la chapelle de la tribune. L'après-dînée le roi et toute la maison royale descendirent à la chapelle en bas, parce qu'il y avoit un évêque qui officioit, et ils y entendirent vêpres. Le soir, chez madame de Maintenon, le roi travailla avec M. Voisin; madame la Dauphine ne joua point. — Il n'y a point eu de bénéfices considérables à donner; ce qui vaquoit de meilleur étoit une abbaye de filles à Angoulême, à la présentation de monseigneur le duc de Berry; Angoulême est une partie de son apanage. Madame de Pompadour a demandé cette abbaye pour madame de Rothelin, sa nièce; elle l'a obtenue, et madame de Rothelin avoit une petite abbaye en Normandie, que le roi a donnée à une sœur du comte de Saint-Pierre, premier écuyer de madame la duchesse d'Orléans.

Dimanche 1er *novembre, à Versailles.* — Le roi et toute la maison royale assistèrent à toutes les dévotions de la journée; M. le Dauphin avoit communié le matin. Le soir chez madame de Maintenon, le roi travailla avec M. Pelletier. — On a envoyé à M. le maréchal de Tallard, qui étoit toujours à Nottingham, la permission que la reine Anne lui donne de venir en France pour quatre mois; ainsi on apprendra au premier jour la nouvelle de son arrivée en France. — Le roi d'Espagne n'ira point d'abord

à Madrid, parce qu'on lui accommode des appartements nouveaux dans le palais; il ira demeurer quelques jours à Aranjuez. La reine d'Espagne douairière a quitté Bayonne pour quelque temps, et va à Bidache, où l'on croit qu'elle prendra les eaux. — M. Buys, envoyé de Hollande en Angleterre pour tâcher de faire rompre ou changer les propositions de paix, est arrivé à Londres, et doit avoir eu ces jours-ci son audience de la reine, qui paraît toujours fort ferme dans la résolution de conclure la paix.

Lundi 2, *à Marly*. — Le roi tint à Versailles le conseil qu'il n'avoit pas pu tenir à cause de la fête; il en partit de bonne heure l'après-dînée pour venir ici, et, après s'être promené dans les jardins jusqu'à la nuit, il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. Madame la duchesse d'Orléans et madame la Duchesse sont demeurées à Versailles pour être auprès de M. le comte de Toulouse, leur frère, qui sera taillé cette semaine. Maréchal le sonda il y a quelques jours, et lui a trouvé la pierre. Il y a à ce voyage-ci le comte de Saumery, premier maître d'hôtel de madame la duchesse de Berry, qui n'y étoit jamais venu. Le roi y a mené beaucoup des officiers généraux de Flandre, et il y garde un logement pour le maréchal de Tallard.

Mardi 3, *à Marly*. — Le roi monta en carrosse à onze heures, et alla courre le cerf. Madame la Dauphine, madame la duchesse de Berry et beaucoup de dames étoient à cheval quoiqu'il fit un temps horrible, et en revinrent mouillées et leurs habits crottés comme si on les eût trempés dans la boue. L'après-dînée, le roi tint le conseil d'État, parce que hier il n'avoit pas pu terminer toutes les affaires qu'il y avoit, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec MM. Voisin et Desmaretz. Outre les dames qui étoient à la chasse à cheval, il y avoit deux calèches pour celles qui ne montent point à cheval; dans l'une de ces calèches étoit la comtesse de Roucy avec trois

jeunes dames, et dans l'autre madame de Pompadour avec trois jeunes dames aussi, parce que le roi veut qu'avec les jeunes dames il y ait toujours une dame d'âge plus avancé.

Mercredi 4, à Marly. — Le roi tint le conseil d'État; voilà le troisième jour qu'il le tient. L'après-dînée, il se promena dans les jardins, et le soir il travailla, avec M. Voisin, chez madame de Maintenon. — Le roi d'Angleterre dîna à Chaillot avec la reine, sa mère, et puis revinrent ensemble à Saint-Germain. — Le maréchal de Berwick a laissé le chevalier d'Asfeld pour commander sur le Var, sous les ordres de M. de Grignan, qui est lieutenant général de Provence; il a pour maréchal de camp sous lui M. du Bourg, Irlandois, officier de réputation. Cilly, lieutenant général, commande à Chambéry et en Savoie; Dillon, lieutenant général, commande à Briançon et en Dauphiné; ils ont chacun deux maréchaux de camp sous eux, et reçoivent les ordres de Médavy, ancien lieutenant général, qui demeure cet hiver à Grenoble, et qui commande toutes les troupes qu'on a laissées en Savoie et en Dauphiné.

Jeudi 5, à Marly. — Le roi se promena le matin dans ses jardins, et alla tirer l'après-dînée. Madame la Dauphine alla à Saint-Germain voir le roi et la reine d'Angleterre. Madame la duchesse de Berry se trouva fort incommodée la nuit passée, et compte de pouvoir monter à cheval samedi pour courre le cerf. — On mande d'Allemagne que le czar est parti de Carlsbad en Bohême, où il avoit pris les eaux pour aller à Torgaw, où le czarowitz, son fils aîné, doit épouser la princesse de Wolfenbuttel, sœur cadette de l'archiduchesse. — Le baron de Bergeyck, que le roi d'Espagne a voulu mettre à la tête des affaires, a mandé à son secrétaire qu'il a laissé à Paris de l'y attendre, et on ne doute pas que ce ne soit dans la persuasion où il est de repasser bientôt en France pour aller plénipotentiaire du roi d'Espagne aux conférences de la paix. Il y a des lettres d'Espagne qui portent qu'il y est arrivé deux vaisseaux qui

ont laissé M. Ducasse à trente lieues des côtes; ces nouvelles sont fort incertaines.

Vendredi 6, *à Marly.* — Le roi travailla le matin avec son confesseur; l'après-dînée il alla à Saint-Germain voir le roi et la reine d'Angleterre. Au retour il fit une petite loterie de bijoux chez madame de Maintenon; ces loteries sont peu importantes présentement, mais il les fait toujours gratis. — On a reçu des lettres du maréchal de Tallard de Calais du 3; il étoit un peu incommodé et n'en partira que le 5. — On a aussi reçu des lettres de Londres qui portent que M. Buys n'avoit pas grande satisfaction de son voyage à Londres. Il y a trouvé peu de gens sur qui ses raisonnements aient fait impression, et la reine Anne paroît très-résolue à faire la paix, approuvant les préliminaires qui ont été signés par M. Mesnager et qu'apparemment elle a signés aussi. La reine les a rendus publics; ils sont même imprimés dans la gazette de Hollande qui est arrivée aujourd'hui.

Samedi 7, *à Marly.* — Le roi courut le cerf; madame la Dauphine et madame la duchesse de Berry étoient à cheval. M. le comte de Toulouse fut taillé le matin à Versailles par Maréchal. On apporta au roi à son lever la pierre qu'on lui a tirée, qui est grosse comme un gros abricot, et si dure qu'elle ne s'est point cassée quoique le roi, en la montrant aux courtisans, l'ait laissé tomber. M. le comte de Toulouse, qui s'étoit préparé à cette opération avec beaucoup de fermeté, en a encore marqué davantage quand on l'a taillé; il dit qu'il a moins souffert de la taille que par les cruelles douleurs qu'il souffroit de temps en temps. Boudin, premier médecin de madame la Dauphine, pleuroit durant cette opération. M. le comte lui dit: « Vous pleurez, Boudin, c'est être trop tendre pour un homme de votre profession. » Le roi a défendu que personne, sans exception, vît M. le comte durant les premiers jours; il n'y entrera que les médecins et les chirurgiens. On ne passera de quinze jours dans la grande galerie

de Versailles, qui est au-dessus de son appartement.

Dimanche 8, *à Marly.* — Le roi tint le conseil d'État, alla tirer l'après-dînée, et le soir travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. M. le Dauphin et madame la Dauphine allèrent ensemble à Versailles voir madame la duchesse d'Orléans et madame la Duchesse; monseigneur le duc de Berry y alla séparément et madame la duchesse de Berry alla à Saint-Germain voir le roi et la reine d'Angleterre. — Par les lettres d'Espagne, on apprend que LL. MM. étoient à Alcala, et que deux jours après ils devoient être à Aranjuez. On a reçu en même temps des lettres de M. de Vendôme, du 26 octobre, qui n'attendoit que les troupes que lui amène M. d'Arpajon pour faire le siége de Cardone. Le roi d'Espagne a donné l'ordre de la Toison à M. d'Arpajon. — Le roi donna ces jours passés une assez longue audience, le soir, chez madame de Maintenon, au maréchal de Villars seul, et personne n'a su ce qui s'est passé à cette audience. — Le maréchal de Montesquiou commandera, cet hiver, les troupes qui demeurent en Flandre.

Lundi 9, *à Marly.* — Le roi prit médecine, et après son dîner il travailla chez lui durant deux heures avec M. de Pontchartrain. — Par les nouvelles de Hollande qu'on reçut, il paroît qu'on est y persuadé que le voyage de M. de Buys en Angleterre n'a apporté aucun changement dans l'esprit de la reine Anne pour la paix. — Voici le troisième jour de l'opération de M. le comte de Toulouse; il n'a eu aucun accident, et jusqu'ici il n'y eut jamais une opération plus heureuse. — J'appris un petit détail de la maison de madame la duchesse d'Orléans que je n'avois jamais su, quoiqu'il y ait longtemps qu'elle l'ait établi. Ce n'est point madame la marquise de Castries, sa dame d'atours, qui se mêle de tous ses habillements, ni de toute sa garde-robe, elle-même s'en donne le soin; mais, pour ne point faire tort à la charge de dame d'atours, à la fin de l'année elle lui renvoie toute la dépouille de la garde-robe.

Mardi 10, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances, et travailla ensuite assez longtemps avec M. Desmaretz ; l'après-dînée il se promena dans ses jardins, où il fait beaucoup planter, et, malgré le vilain temps, il y demeura jusqu'à la nuit. Le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz. — Notre armée d'Allemagne doit s'être séparée le 9, qui étoit hier ; le maréchal de Bezons revient ici. — Le comte du Bourg commandera dans l'Alsace cet hiver et il aura sous lui Péry, lieutenant général, qui sera dans les lignes où il est fort accoutumé d'être.

Mercredi 11, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État ; il alla tirer l'après-dînée, et le soir, chez madame de Maintenon, il donna une assez longue audience au marquis de Nangis, colonel du régiment du roi, sur les affaires de ce régiment dont le roi a toujours pris un soin particulier, et qui a un peu besoin d'être rétabli. — M. le Duc, dans le procès qu'il a contre mesdames ses tantes, a été obligé de prendre qualité, parce qu'il a été jugé qu'il ne pouvoit être héritier et légataire tout à la fois et il falloit qu'il optât à la Saint-Martin ; son conseil a été d'avis qu'il prît la qualité de légataire. Madame la Princesse, qui voudroit bien mettre la paix dans sa maison, songe à réunir la famille en faisant un double mariage de M. le Duc avec mademoiselle de Conty, et de M. le prince de Conty avec mademoiselle de Bourbon, mais il ne paroît pas jusqu'ici que cela avance beaucoup ; ils vont recommencer à plaider.

Jeudi 12, *à Marly*. — Le roi courut le cerf et revint dîner ici à son ordinaire ; il ne court le cerf l'après-dînée que l'été. M. le Dauphin et monseigneur le duc de Berry étoient à la chasse ; madame la Dauphine et madame la duchesse de Berry y étoient aussi à cheval avec beaucoup de dames. L'après-dînée, le roi se promena dans ses jardins, et à cinq heures, le roi, la reine et la princesse d'Angleterre arrivèrent. Ils soupèrent avec le roi, et après sou-

per retournèrent à Saint-Germain, à leur ordinaire. — Le maréchal de Tallard, qui étoit arrivé le matin à Paris, vint ici le soir avec M. de Torcy, et fut parfaitement bien reçu du roi. Il y a sept ans passés qu'il étoit en Angleterre sans avoir pu obtenir la permission de revenir en France.

Vendredi 13, *à Marly*. — Le roi travailla le matin avec son confesseur, et alla tirer l'après-dînée. M. le Dauphin et monseigneur le duc de Berry allèrent faire des battues. Madame la Dauphine a toujours joué durant ce voyage dans le salon au lansquenet et assez gros jeu. — Par les lettres de Hollande, il paroît qu'ils ne doutent plus en ce pays-là que la reine Anne ne soit entièrement déterminée à faire la paix; elle s'en est fortement déclarée à M. Buys leur envoyé, et il doit être reparti de hier de Londres pour retourner à la Haye, et n'a rien pu faire en Angleterre pour troubler cette bonne résolution, quoiqu'il eût fait des offres considérables. On a fait partir des yachts pour mener milord Marlborough, mais on ne sait point encore s'il voudra passer; il est à la Haye.

Samedi 14, *à Versailles*. — Le roi courut le cerf le matin à Marly; il se promena dans les jardins jusqu'à cinq heures et puis revint ici, et sur les sept heures il travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin. Madame la Dauphine et madame la duchesse de Berry étoient à cheval à la chasse; elles revinrent ici de bonne heure, et on joua chez madame la Dauphine. — Le roi d'Espagne est arrivé à Aranjuez, et ira bientôt à Madrid, parce que ce qu'il fait faire dans les appartements du palais sera incessamment achevé. Il a nommé ses trois plénipotentiaires pour la paix, qui sont: le duc d'Ossone, le comte de Bergeyck et Montéléon, qui est présentement son envoyé à Gênes. On n'a point encore nouvelle que M. de Vendôme ait commencé le siége de Cardone.

Dimanche 15, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État; madame la Dauphine, pendant que les ministres y étoient, y passa pour aller à la messe. Le commerce de

la galerie est interdit depuis la taille de M. le comte de Toulouse, qui loge au-dessous, et quand le roi tient le conseil on ne laisse passer chez lui que madame la Dauphine, Madame et les dames qui les suivent; les princes du sang même n'y passent pas. L'après-dînée, le roi ne sortit point; il travailla chez lui avec M. Pelletier, et le soir, chez madame de Maintenon, il donna une fort longue audience au maréchal de Tallard. — Il y avoit plusieurs officiers de la gendarmerie arrivés à Paris sans avoir remené leurs compagnies dans leurs quartiers d'hiver, qui sont en Franche-Comté; le roi, qui est bien informé de tout, a ordonné à M. Voisin de leur écrire qu'ils retournassent promptement à leurs compagnies, qu'ils y demeurassent au moins un mois, et qu'ils y prissent en y arrivant des certificats de leur arrivée, signés de l'intendant de la province.

Lundi 16, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de dépêches, et l'après-dînée il travailla avec M. de Pontchartrain. — Madame la Duchesse, avec l'agrément du roi, a choisi pour gouverneur de M. le comte de Charolois, son second fils, le marquis de Jaucourt, qui étoit mestre de camp réformé, et que feu M. le Duc avoit voulu mettre auprès de M. le duc d'Enghien. M. de Jaucourt est de Bourgogne et d'une des premières maisons de ce pays-là. Il est marié; sa femme n'a point encore paru en ce pays ici, mais on en a dit tant de bien à madame la Duchesse qu'on croit qu'elle la mettra auprès des princesses ses filles en la place de mademoiselle de Laigle, qui se retire. — Les nouvelles d'Angleterre portent toutes qu'on y croit la paix sûre; le comte de Gallatsch, qui est à Londres envoyé de l'empereur, a tenu sur cela beaucoup de discours dont la reine Anne a été fort mécontente, et on croit qu'elle le fera sortir et de Londres et d'Angleterre. — M. Voisin alla trouver à Saint-Cyr, l'après-dînée, madame de Maintenon qui y avoit dîné; il y alla pour régler les comptes de cette maison, dont il se mêle toujours.

Mardi 17, à Versailles. — Le roi tint le conseil de finances, et travailla ensuite avec M. Desmaretz; l'après-dînée, il alla tirer, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec MM. Voisin et Desmaretz. — On mande de Milan que l'archiduc en doit partir ce mois-ci; il passera par Mantoue, et ira de là droit à Francfort, où il est réglé que son couronnement se fera. Le duc d'Uceda est auprès de lui à Milan, mais il y est sans aucune considération. — On mande d'Espagne, par les lettres qu'on reçut dimanche, que M. de Staremberg avoit fait une entreprise sur Tortose, qui a été bien près de réussir; on croit qu'il avoit quelque intelligence dans la place. Il y avoit envoyé trois mille hommes, qui s'étoient séparés en trois attaques; ils s'étoient rendus maîtres du chemin couvert et d'un ouvrage détaché. Le lieutenant de la place, en l'absence du gouverneur, qui est à l'armée du roi d'Espagne, quoiqu'il n'eût qu'une médiocre garnison et que la nuit favorisât les ennemis, les a rechassés à toutes les trois attaques, leur a tué plus de cinq cents hommes, et leur en a pris du moins autant. Il les a suivis quelque temps dans leur retraite; il en est venu beaucoup de déserteurs, et toutes les lettres portent qu'ils y ont perdu plus de la moitié des trois mille hommes qu'ils avoient envoyés pour cette expédition.

Mercredi 18, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État; l'après-dînée il alla se promener à Trianon. — Il y eut le 6 du mois passé un tremblement de terre que beaucoup de gens sentirent ici, mais beaucoup de gens ne le sentirent point, et nous étions chez madame la Dauphine, où nous ne nous en aperçûmes pas; ce fut sur les huit heures du soir. Nous avons su depuis que ce tremblement de terre avoit été plus considérable le même jour et à la même heure sur les frontières de la Touraine et au Poitou. La petite ville de Loudun en a été fort endommagée; il y a eu plusieurs maisons renversées, bien des châteaux voisins en ont souffert, et l'on a appris depuis peu que ce

même tremblement avoit fait beaucoup de désordres en plusieurs villes d'Allemagne, surtout en Saxe. — Madame la Dauphine a été fort incommodée d'un grand rhume depuis qu'on est revenu de Marly; elle ne se met point en grand habit, ne soupe point avec le roi, mais elle va toujours chez lui après souper dans son cabinet.

Jeudi 19, *à Versailles.* — Le roi dîna en sortant de la messe, et partit avant midi pour aller se promener à Marly, où il fait beaucoup planter et d'où il ne revint qu'à la nuit. — Le maréchal d'Harcourt arriva hier au soir, et salua le roi, dont il fut très-bien reçu. Il revient des eaux de Bourbonne, qu'il a pris après avoir commandé cet été l'armée d'Allemagne, et se porte considérablement mieux; il reprendra demain le bâton, car il est en quartier. — Les nouvelles de Pologne varient fort sur le roi de Suède; ce qu'il y a de plus certain de ces pays-là, c'est que les Moscovites n'ont point encore évacué Azof ni fait raser les forts qu'ils ont fait construire sur la mer Noire: ce qui prouve bien qu'ils ne veulent pas exécuter le traité qu'ils ont fait avec le grand vizir. Le Grand Seigneur fait hiverner la plus grande partie de ses troupes en Moldavie et entre le Danube et le Niester, et, selon toutes apparences, la guerre recommencera au printemps.

Vendredi 20, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec son confesseur, et l'après-dînée il alla tirer. — On eut des lettres d'Angleterre qui portent que la reine Anne, fort mécontente du procédé et des discours du comte de Gallatsch, envoyé de l'empereur, ne lui a point voulu donner d'audience, et lui a fait ordonner de sortir de Londres et d'Angleterre. Les malintentionnés pour la paix avoient espéré que les murmures qu'il feroit comme envoyé de l'empereur pourroient embarrasser la reine et exciter quelques désordres; mais elle ne s'est point ébranlée et a témoigné beaucoup de fermeté. Elle a fait écrire seulement à l'empereur de lui envoyer quelque autre ministre qu'il voudroit, et qu'il seroit bien reçu, mais qu'elle ne

vouloit point avoir un homme séditieux et qui ne songeoit qu'à exciter des troubles dans son royaume. M. de Buys, envoyé de Hollande, doit être retourné à la Haye; mais on n'a point encore nouvelle qu'il soit repassé.

Samedi 21, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances; il alla se promener l'après-dînée à Trianon, et le soir il travailla avec M. Voisin chez madame de Maintenon. — On mande d'Espagne qu'on fait de grands préparatifs à Madrid pour y recevoir LL. MM. CC., qui sont encore à Aranjuez; que par les dernières lettres qu'on y a eues de M. de Vendôme, il faisoit accommoder les chemins pour pouvoir mener le canon à Cardone, dont il veut toujours faire le siége. Le chevalier de Tourouvre est arrivé à Ponte-Vedra, auprès de Vigo, avec un des trois vaisseaux de l'escadre de Ducasse; la tempête l'avoit séparé des deux vaisseaux qui restent avec Ducasse; on compte que le vaisseau du chevalier de Tourouvre est chargé de plus de deux millions de piastres. Il y a plusieurs lettres d'Espagne qui portent que les deux autres vaisseaux de cette escadre sont en sûreté. La reine d'Espagne compte qu'elle est grosse, et dans le troisième mois de sa grossesse; quoiqu'il n'y ait pas loin d'Aranjuez à Madrid, elle n'y viendra qu'en deux jours.

Dimanche 22, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État; il alla tirer l'après-dînée, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. — On a établi une nouvelle tontine à Paris, où on recevra le tiers en argent et les deux tiers en billets de monnoie pour donner moyen à ceux à qui il en reste de s'en défaire, car ils n'ont plus aucun cours dans le commerce. A cette tontine on donne un assez gros revenu pour la vie de ceux qui y mettent, et après leur mort leurs héritiers auront encore plus du tiers du revenu. — L'évêque de Châlon-sur-Saône est mort; il étoit frère de feu Félix, premier chirurgien du roi. — Le marquis de Sebbeville est mort dans ses terres en Normandie; il avoit été lieutenant d'une compagnie

de la gendarmerie, et avoit été envoyé du roi auprès de l'empereur. — M. Trudaine, frère de madame Voisin et nouveau conseiller d'État, demande à revenir de l'intendance de Bourgogne, où il est et où il sert très-bien. M. Voisin est bien aise de l'avoir ici avec lui.

Lundi 23, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure, et alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. — On mande de Hollande que l'on n'y doute plus de la paix; que les grands vents ont empêché qu'ils n'eussent des nouvelles d'Angleterre depuis quelques jours; que ces mêmes vents ont empêché milord Marlborough de passer en Angleterre, et qu'il est à la Brille, où il n'attend qu'un moment favorable pour s'embarquer. — L'archiduc doit être parti de Milan, où il a reçu le légat, qui est le cardinal impérial; il y a reçu aussi les ambassadeurs de Savoie, de Venise et de Gênes; il n'a point voulu recevoir ceux de M. le grand duc; il a voulu que ces ambassadeurs qu'il a reçus ne vinssent à son audience qu'avec des carrosses à quatre chevaux. — Madame de Grancey est à l'extrémité; elle n'a jamais été mariée, mais on l'appelle madame parce qu'on l'a faite dame d'atours de la reine d'Espagne, Marie-Louise, fille de Monsieur; mais elle ne le fut que pendant le voyage d'ici à Madrid.

Mardi 24, *à Versailles.* — Le roi, avant que d'aller à la messe, donna audience de congé à M. Cusani, nonce du pape, et après la messe il tint le conseil de finances à son ordinaire. L'après-dînée, il alla se promener à Trianon, et le soir il travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz chez madame de Maintenon. — Le roi a nommé à l'intendance de Bourgogne, que quitte M. de Trudaine, M. de la Briffe, qui étoit intendant à Caen, et donne l'intendance de Caen à M. Guinet, ancien maître des requêtes. — D'Andrezel, secrétaire du cabinet, et qui servoit en cette qualité auprès de feu Monseigneur, fut touché d'une dévotion extraordinaire en le voyant mourir; jusque-là il avoit vécu dans les plaisirs. Il s'est éprouvé quelques mois sur la dévotion

et a pris enfin le parti de se retirer auprès des Camaldules. Il a demandé au roi permission de se défaire de sa charge; le roi le lui a permis, et même veut bien lui conserver les entrées attachées à cette charge, honneur dont apparemment il ne jouira pas souvent.

Mercredi 25, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, et alla tirer l'après-dînée. M. le Dauphin, madame la Dauphine, monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry allèrent courre le cerf dans la forêt de Saint-Germain, et, au retour, M. d'Antin leur donna une fête magnifique dans la petite maison du Val. Madame de Berry tomba de cheval, mais heureusement elle ne se fit qu'un peu de mal au genou. Il y eut très-grand jeu au Val; on y demeura jusqu'à quatre heures du matin. M. le Dauphin se coucha en arrivant; mais madame la Dauphine voulut entendre la messe avant que de se coucher. Le roi a dit qu'il n'iroit point coucher à Marly avant les Rois. — M. le grand prieur a eu du roi la permission de venir à Lyon; mais il n'a pu obtenir la liberté du fils de Massenaer, qui est dans le château de Pierre Encise, ce qu'il avoit fait espérer aux Grisons qu'il obtiendroit.

Jeudi 26, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. — Madame de Grancey mourut le soir à Paris dans son appartement du Palais-Royal que M. le duc d'Orléans lui avoit toujours conservé. Il lui avoit donné, outre cela, une petite maison fort jolie au bout du parc de Saint-Cloud*. — M. le Dauphin, qui s'étoit couché à six heures du matin, se leva à onze heures et demie pour entendre la messe; mais madame la Dauphine, qui l'avoit entendue avant que de se coucher, ne se leva qu'à cinq heures du soir. — Madame la princesse de Montauban a acheté la jolie maison que M. le duc d'Orléans avoit fait accommoder pour madame d'Argenton, qu'on appeloit mademoiselle de Séry pendant qu'elle étoit fille de Madame; cette maison rend dans le Palais-Royal, et est très-bien peinte et

très-dorée. — M. le duc de Noailles a vendu sa belle maison de Saint-Germain à M. de Noirmoutiers ; il l'achète toute meublée et en donne 40,000 francs pour en jouir durant sa vie et celle de madame de Noirmoutiers, sa femme.

* Madame de Grancey étoit fille du maréchal de Grancey, sœur de père et de mère de madame de Marey, gouvernante des enfants de Monsieur, et de M. le duc d'Orléans, et sœur de père du père de Médavy, mort maréchal de France. C'étoit une vieille médaille plâtrée qui avoit été belle et galante, et qui ne pouvoit se résoudre à ne l'être plus ; elle avoit passé pour maîtresse de Monsieur, qui avoit d'autres goûts, et du chevalier de Lorraine, et avoit longtemps tenu le haut du pavé chez Monsieur et dans un certain monde, presque jamais à la cour, qui n'étoit pas son terrain.

Vendredi 27, *à Versailles*. — Le roi, après son lever, dit à M. de Torcy, dans son cabinet, qu'il donnoit à l'abbé de Pomponne, son beau-frère, la place de conseiller d'État d'église vacante par la mort de l'archevêque de Reims, qui mourut au commencement de l'année passée. Après la messe, le roi travailla avec son confesseur, et l'après-dînée il alla tirer. Un peu après midi, M. de Torcy vint chez le roi, et lui porta la lettre qu'il venoit de recevoir de milord Strafford, ambassadeur d'Angleterre en Hollande ; cette lettre est du 22. Ce milord mande que les États généraux ont accordé les passe-ports pour les plénipotentiaires de France qui les envoient à la reine Anne, à qui ils laissent le choix de la ville pour les conférences de la paix ; mais en même temps ils la supplient de vouloir faire tomber son choix sur la Haye, qui n'est pas une des quatre villes qu'on a proposées. — M. le duc d'Orléans a donné à la duchesse Sforza la petite maison que madame de Grancey avoit dans le parc de Saint-Cloud, et à madame de Châtillon, qui a été dame d'atours de Madame, le pavillon que madame de Sforza avoit au bout du mail de Saint-Cloud.

Samedi 28, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finan-

ces ; l'après-dînée il alla voir M. le comte de Toulouse, qui est dans le vingt-deuxième jour de son opération. Le roi alla ensuite se promener à Trianon, et le soir il travailla avec M. Voisin, chez madame de Maintenon. — Le chevalier d'Areins, colonel d'infanterie réformé dans le régiment de Péry, avoit été cassé il y a quelques années pour n'avoir pas désabusé le roi de ce que M. Péry avoit dit de lui en le faisant passer pour son neveu ; et il étoit venu en cette qualité-là demander le régiment quand on avoit cru Péry mort. On lui donna même le régiment sur l'opinion qu'on avoit qu'il étoit son neveu. Le roi, qui ne veut pas être trompé, ayant été averti qu'il n'étoit ni le neveu ni même le parent de Péry, lui ôta le régiment et le cassa. Depuis ce temps-là, il a réparé sa faute en refusant tous les partis avantageux que les ennemis lui offroient ; il se jeta même l'année passée dans Aire, où il se distingua fort, et M. de Goësbriant fut fort content de lui; il est très-brave soldat et très-bon officier. Le roi lui redonne la commission de colonel réformé qu'il avoit.

Dimanche 29, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, et l'après-dînée il entendit le sermon du P. Gaillard avec toute la maison royale. Il ne sortit point de tout le jour, et le soir il travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. M. le comte de Toulouse a eu hier un peu de fièvre ; les médecins croient que c'est pour avoir vu hier trop de monde. Le commerce de la galerie est rétabli ; on y passe depuis le lever du roi jusqu'à neuf heures du soir. — Il arriva un courrier de M. de Vendôme, qui porte la nouvelle de la prise de la ville de Cardone. M. de Vendôme avoit détaché Muret avec trois mille hommes pour faire ce siége ; les ennemis avoient fait de grands retranchements qu'on a forcés l'épée à la main. On leur a tué deux cent cinquante hommes ; on en a pris trois ou quatre cents et nous y avons perdu fort peu de monde quoique l'action ait été très-vigoureuse. M. de Vendôme loue fort M. de Muret et M. d'Arpajon ; on

espère que le château ne tiendra pas longtemps, parce que notre canon est arrivé.

Lundi 30, *à Versailles*. — Le roi, après la messe, travailla avec M. de Pontchartrain, et l'après-dînée il alla tirer. M. le comte de Toulouse eut un peu de fièvre; on croit que samedi, quand le roi le vit, il y avoit trop de monde à sa suite, et il voulut parler et faire des honnêtetés à tous ceux qui étoient entrés. — M. le duc d'Orléans a donné le logement qu'avoit madame de Grancey, au Palais-Royal, à la duchesse de Brancas, dame d'honneur de Madame, et à l'abbé de Tressan, son premier aumônier, le logement qu'avoit madame de Brancas. — Il n'y a point eu de nouvelles d'Angleterre, parce que les vents sont contraires; on mande de Hollande que milord Marlborough s'embarqua le 26 par un bon vent pour Londres, où on le croit arrivé présentement, et où il a ordre de la reine de se rendre. Il s'étoit déjà embarqué, il y a quelques jours, pour y passer, mais les vents l'avoient repoussé. On a remarqué qu'on lui a donné la moitié moins de vaisseaux pour son passage que l'on avoit fait les années précédentes.

Mardi 1er *décembre, à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances, et travailla ensuite avec M. Desmaretz; l'après-dînée, il alla se promener à Trianon, et le soir il travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz chez madame de Maintenon. — Le roi signa hier le contrat de mariage de M. le chevalier de Luxembourg avec mademoiselle de Harlay; elle aura après la mort de son père et de sa mère 100,000 livres de rente en fonds de terre, et en attendant on lui en donne 20,000 par son contrat de mariage. Le chevalier de Luxembourg a 10,000 écus de son gouvernement de Valenciennes, 24,000 francs de sa lieutenance générale de Flandre et 2,000 écus de pension. Outre cela, il a la paye de lieutenant général des armées du roi servant l'hiver et l'été, ce qui lui vaut près de 40,000 francs. Il s'appellera M. de Tingry; le mariage se fera dans huit jours

à Beaumont, chez le père de la mariée. — M. de Toulouse n'a plus de fièvre, et sa plaie est aussi belle qu'on la peut souhaiter; on compte qu'il se lèvera les premiers jours de la semaine qui vient.

Mercredi 2, *à Versailles.*— Le roi donna une assez longue audience au cardinal de Noailles, et après la messe il tint le conseil d'État. L'après-dînée il vouloit aller tirer, mais il se sentit un fort grand mal de tête qui l'en empêcha; il alla se promener à Trianon. M. le Dauphin, qui avoit donné une longue audience au cardinal de Noailles, entretint fort longtemps le soir l'évêque de Meaux pour chercher les moyens de finir toutes les affaires de cette Éminence, qui paroissoient s'aigrir de plus en plus. Le P. Quesnel, dont le livre avoit été le fondement de toutes ces disputes, est mort, mais cela n'apporte aucun adoucissement à l'affaire *. — M. de Torcy vint hier au conseil des parties, et y prit sa place pour voir prêter le serment à l'abbé de Pomponne, son beau-frère, et puis demanda permission à M. le chancelier d'en sortir, et ne voulut point assister au jugement d'aucune affaire. Les secrétaires d'État ont séance à ce conseil dès qu'ils ont cette charge, mais ils n'y viennent presque jamais; peu s'en faut que M. de Torcy n'en soit doyen.

* Le P. Quesnel n'est mort que le 2 décembre 1719, à Amsterdam, à quatre-vingt-cinq ans quatre mois et dix-huit jours.

Jeudi 3, *à Versailles.* — Le roi dîna en sortant de la messe, et alla se promener à Marly; il espéroit que l'air lui ôteroit son mal de tête, mais la promenade n'a fait que l'augmenter. M. Fagon lui conseilloit ce matin de se faire saigner, et apparemment il le sera demain. M. le Dauphin et monseigneur le duc de Berry allèrent tirer des faisans dans le parc. — L'homme qui porte en Angleterre les passe-ports que les Hollandois envoient pour les plénipotentiaires de France s'embarqua le 26 dans le même vaisseau où est milord Marlborough. — On a envoyé

un colonel d'infanterie à son régiment; il s'étoit vanté fort imprudemment d'avoir fort offensé à la fin de la campagne un homme constitué en dignité et d'une famille fort honorée, et l'on a fait inutilement tout ce que l'on a pu pour l'empêcher de tenir ces mauvais discours-là. — M. d'Argenson, à qui le roi a demandé son avis par écrit sur ce qu'une partie des comédiens veut se séparer de leurs camarades pour faire une troupe à part, a écrit que l'on feroit une chose fort sage et fort agréable au public d'augmenter les spectacles dans Paris.

Vendredi 4, à Versailles. — Le roi se fit saigner, et n'eut nulle répugnance à suivre l'avis de M. Fagon, se sentant assez mal à la tête. La saignée l'a fort soulagé, et, trois heures après, il se leva et alla entendre la messe à la chapelle, où toute la maison royale le suivit, excepté M. le Dauphin et monseigneur le duc de Berry, qui, l'ayant vu se porter si bien après sa saignée, allèrent tirer dans le parc. Le roi entra de bonne heure après dîner chez madame de Maintenon, et se porta fort bien tout le jour. — On n'a point de nouvelles d'Angleterre, et les lettres qu'on a eues de Hollande portent que la reine Anne a envoyé ordre aux troupes qu'elle a en Catalogne et en Portugal de revenir en Angleterre et de passer par l'Espagne et par la France; on ne croit point ici cette nouvelle-là, quoique naturellement on aime assez à croire les choses qui sont avantageuses.

Samedi 5, à Versailles. — Le roi passa fort bien la nuit, et n'a plus de mal à la tête; il dîna en sortant de la messe, et alla se promener à Marly. Durant sa promenade, il eut un peu de colique; mais, dès qu'il fut de retour ici, il ne s'en sentit plus, et fut fort gai à son souper et à son coucher. Il nous dit à son dîner, avant que d'aller à Marly, qu'il se croyoit le plus ancien officier de guerre de son royaume, ayant été au siége de Bellegarde en 1649. — On apprend par les lettres qu'on a eues de Madrid que la grossesse de la reine d'Espagne continue heureusement

et qu'elle est en très-bonne santé; la noblesse et les peuples donnent à LL. MM. de nouvelles marques d'attachement. On n'a point eu par cet ordinaire de nouvelles de M. de Vendôme. — Le parlement d'Angleterre a été ajourné au 8 de ce mois; il devoit s'assembler plus tôt, mais les députés d'Écosse et du Nord n'étoient pas arrivés; la reine a jugé à propos de le proroger.

Dimanche 6, *à Versailles.* — Le roi n'a plus d'incommodité depuis sa saignée; il ne sortit point de tout le jour. Il travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. Il n'y eut point de sermon; il est remis à mardi, fête de la Vierge. M. le Dauphin et madame la Dauphine allèrent à vêpres et au salut. — On mande d'Italie que l'archiduc a fait embarquer trois mille hommes à Final pour les faire passer à Barcelone, et qu'il a fait entrer quatre ou cinq mille hommes dans les États du grand-duc pour s'emparer de Sienne; il veut que le grand-duc lui demande l'investiture de Sienne en le reconnoissant roi d'Espagne. — Madame de Montauban a trouvé moyen de faire que le baron de Breteuil lui cédât le logement qu'il avoit dans le château, et elle lui cède celui qu'elle avoit au bout de la cour des secrétaires d'État; le baron de Breteuil a cru faire en cela une chose agréable à madame la Dauphine, qui lui en avoit fait parler par madame Cantin.

Lundi 7, *à Versailles.* — Le roi prit médecine par précaution, et après son dîner il travailla chez lui avec M. de Pontchartrain. — Nous assemblons un assez gros corps de troupes en Flandre, par tous les détachements qu'on fait de tous les régiments de cavalerie, dragons et infanterie qui sont sur cette frontière. On ne dit point encore quel est le dessein, mais on croit que c'est pour rompre la navigation de la Deule et ôter la communication de Lille à Douai par eau. — Le mariage du chevalier de Luxembourg avec mademoiselle de Harlay se fit hier à Beaumont. — Les vents contraires empêchent qu'on ait des nou-

velles d'Angleterre et que nous ne recevions les passeports pour nos plénipotentiaires. Le bruit court en Hollande que la reine Anne prorogera encore le parlement jusqu'au 15 ; elle a eu une attaque de goutte assez violente.

Mardi 8, *à Versailles.* — Le roi, avec toute la maison royale, entendit le sermon, vêpres et le salut; le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Desmaretz et M. Voisin. — Le roi donne au chevalier de Rothelin une commission de mestre de camp. Il s'étoit jeté l'année passée dans Aire; il eut les deux cuisses percées, dont il est encore fort incommodé. Il ne demandoit que la grâce que le roi vient de lui accorder, parce qu'il veut servir. — Les États de Languedoc ont accordé au roi le même don gratuit que les années passées. — La vieille maréchale de l'Hôpital est morte à Paris aux Petites Carmélites, où elle étoit retirée depuis assez longtemps: elle avoit quatre-vingts ans passés *.

* Cette maréchale de l'Hôpital étoit Françoise Mignot, veuve de Pierre de Portes, trésorier et receveur général du Dauphiné, qui fut en 1653 seconde femme du maréchal de l'Hôpital, gouverneur de Paris et ministre d'État, si connu sous le nom du sieur du Hallier, qui tua le maréchal d'Ancre. Elle en fut veuve en 1660, et en 1672, le 14 décembre en sa maison à Paris, rue des Fossés Montmartre, paroisse Saint-Eustache, elle épousa en troisième noces Jean Casimir, auparavant prince de Pologne, jésuite, cardinal, roi de Pologne, qui avoit abdiqué, s'étoit retiré en France, et y étoit abbé de Saint-Germain des Prés et d'autres abbayes. Le mariage fut su et connu, mais jamais déclaré, et sans enfants.

Mercredi 9, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, et alla tirer l'après-dînée. Monseigneur le duc de Berry se donna une entorse en jouant à la paume dont on craint qu'il ne soit incommodé assez longtemps. — Le roi a donné à madame d'Oisy une gratification de 2,000 écus qu'elle espère qui sera tournée en pension, attendu les grandes pertes qu'ils ont faites en Flandre cette année, nos troupes et celles des ennemis ayant campé longtemps

dans ses terres, tous ses bois coupés et même les racines arrachées. — On commence à être en peine de l'armement de M. Ducasse; tous les bruits qui avoient couru qu'il étoit près des côtes d'Espagne se trouvent faux, et il est sûr qu'il a été battu d'une grande tempête. On croit qu'il aura été obligé de relâcher à la Martinique; le vaisseau de son escadre, commandé par le chevalier de Tourouvre qui est arrivé en Galice, il y a déjà assez longtemps, y arriva fort en désordre ayant essuyé cette grande tempête qui le sépara de Ducasse.

Jeudi 10, *à Versailles.* — Le roi alla à Marly, et s'y promena jusqu'à la nuit, malgré le vent effroyable qu'il fit. La plaie de M. le comte de Toulouse est entièrement fermée. Il a fait de grands présents aux médecins et aux chirurgiens qui ont assisté à son opération; il donne 10,000 écus à Maréchal, qui faisoit quelque difficulté de recevoir une si grosse somme, mais le roi lui a commandé de la prendre. Quand Maréchal l'eut taillé, M. Fagon voulut lui donner 2,000 écus, que Maréchal ne voulut pas recevoir; le roi loua leur procédé à tous deux, et dit que c'étoit à lui d'en faire la dépense, et lui fit donner une ordonnance de pareille somme. — Le roi fait accommoder dans le Louvre un grand logement pour y mettre sa bibliothèque, et l'abbé de Louvois y aura un appartement comme garde de cette bibliothèque qui est magnifique, et qu'on étoit obligé de mettre en différents endroits à la ville.

Vendredi 11, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec son confesseur, et l'après-dînée alla se promener à Trianon. — On mande d'Allemagne que l'archiduc devoit incessamment partir d'Inspruck, où le prince Eugène étoit venu le trouver. L'archiduc va se faire couronner à Francfort, et le prince Eugène s'en ira en Hollande, et de là en Angleterre, à ce qu'on croit, pour tâcher de troubler les bonnes dispositions qu'il y a à la paix. On espère fort ici que son voyage sera inutile; on attend ce prince à Co-

logne avant le 15 de ce mois. — M. de Savoie a été fort incommodé; on mandoit même de Lyon qu'il étoit dangereusement malade, mais il est guéri présentement et sa maladie n'a pas été longue. — M. de Thieux, ancien officier de réputation et gouverneur du Crotoy, est mort; le roi a donné ce gouvernement, qui vaut 4,000 livres de rente au fils qui est dans le service; ce gouvernement est au milieu de leurs terres.

Samedi 12, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances; il alla tirer l'après-dînée, et le soir il travailla avec M. Voisin chez madame de Maintenon. — Les nouvelles d'Espagne portent que la grossesse de la reine continue, et qu'elle est en très-bonne santé. Il ne paroît pas, par les lettres qu'on reçoit de Catalogne, que le siége du château de Cardone s'avance fort, et on ne croit pas que le comte de Fiennes songe présentement à attaquer Ostalrich où les ennemis ont fort travaillé, et où ils ont mis une forte garnison. On est fort en peine de l'escadre de M. Ducasse, et on ne sait rien du succès de l'entreprise de Duguay-Trouin; on le croit entré dans le Rio-Janeiro, mais cela est très-incertain. — Monseigneur le duc de Berry ne se ménage pas trop depuis son entorse. M. le Dauphin et madame la Dauphine ont dîné chez lui, ces deux jours-ci, et l'après-dînée madame la Dauphine a joué avec lui au brelan pour lui tenir compagnie et lui ôter l'envie de sortir.

Dimanche 13, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État; l'après-dînée il alla au sermon, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Pelletier. — M. le duc de Noailles a acheté à Paris la belle maison qu'avoit Bertin, qui vient de mourir; il avoit une charge qui vaut 4 ou 500,000 écus, que le roi laisse à son fils. — Il arriva, à minuit, à M. de Torcy un courrier d'Angleterre; mais, comme il n'y avoit rien de pressé à savoir, il ne jugea pas à propos d'éveiller le roi, qui étoit couché. On propose à ce ministre de faire épouser au chevalier de Croissy, son frère,

une fille de Paris, à qui l'on donnera 200,000 écus en mariage, et qui en aura encore du moins autant après la mort du père et de la mère.

Lundi 14, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure, et alla se promener à Marly; au retour, il travailla avec M. de Pontchartrain chez madame de Maintenon. — Le courrier qui arriva hier au soir chez M. de Torcy apporta la nouvelle que la reine Anne avoit choisi la ville d'Utrecht pour le lieu des conférences de la paix, qui commenceront le 12 janvier. Les espérances de paix qu'on a en Angleterre ont fait beaucoup monter les actions à Londres. Ce courrier n'a point apporté les passe-ports pour nos plénipotentiaires; il y a de bonnes raisons pour cela, qui ne sont pas publiques, et ces passe-ports n'arriveront qu'après Noël; cependant nos plénipotentiaires prennent toutes leurs mesures pour partir, le maréchal d'Huxelles, avant la fin de l'année, parce qu'il ira à petites journées dans son carrosse, et l'abbé de Polignac quelques jours après, parce qu'il ira en chaise de poste.

Mardi 15, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, et travailla ensuite longtemps avec M. Desmaretz. L'après-dînée il alla tirer, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz.— Le parlement d'Angleterre a encore été prorogé jusqu'au 18, parce que les députés du Nord et d'Écosse n'étoient pas encore arrivés. Marlborough est allé passer quelques jours dans ses terres en attendant l'assemblée du parlement. — On paroît fort alarmé en Portugal des desseins de Duguay-Trouin, qu'on ne doute pas qui n'en veuille au Brésil, où ils le croient déjà arrivé; mais nous n'en avons aucune nouvelle. On écrit de ce pays-là que le roi de Portugal se rapportera à la reine Anne de tout ce qu'elle proposera pour lui dans le traité de paix.

Mercredi 16, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, et l'après-dînée il alla se promener à Trianon. — Nous avons fait des détachements de tous les régiments qui

sont en Flandre et sur la frontière pour travailler à rompre la navigation de la Deule et de la Scarpe ; cela a réussi aussi bien qu'on pouvoit désirer ; le prince de Holstein-Beck, gouverneur de Lille, avoit assemblé un gros corps de toutes les garnisons ennemies pour empêcher le travail qu'il nous a fallu faire; milord d'Albemarle, gouverneur de Tournay, en avoit assemblé de son côté, mais ils ne savoient point notre dessein; ils croyoient que nous en voulions à Bouchain. Le maréchal de Montesquiou a conduit cette entreprise avec beaucoup de précaution et de secret ; aussi a-t-elle réussi mieux qu'on n'osoit l'espérer. Tous les paysans qui ont vu le travail qu'on a fait assurent qu'en pleine paix on ne pourroit pas raccommoder en trois mois ce que nous avons fait en quatre jours. Nous n'avons perdu personne à tout cela, et le maréchal de Montesquiou rentra dans Arras le 14 au matin.

Jeudi 17, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure, et alla se promener à Marly. — Madame la maréchale de Boufflers fit faire un grand service pour le maréchal, son mari, dans l'église des Minimes, près la place Royale. L'église étoit tendue et éclairée magnifiquement, et quoique presque tous les courtisans et les dames y fussent, il y eut un ordre admirable ; toutes les dames y étoient en grand habit. Le P. de la Rue prononça l'oraison funèbre, où il se surpassa lui-même ; voilà comme tout le monde en a parlé. Je n'y pus pas être, parce que c'étoit le jour de Saint-Lazare, et que je faisois dans l'église de l'abbaye de Saint-Germain la grande cérémonie de cet ordre, et, quoique ce fut le jour du service du maréchal de Boufflers, l'église ne laissa pas d'être fort remplie. — Le marquis de Goësbriant, qui défendit si bien Aire l'année passée, aura la députation de la noblesse des États de Bretagne ; cela est fait il y a quelque temps, et il ne vient que de l'apprendre.

Vendredi 18, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec son confesseur, et alla tirer l'après-dînée. — Le maré-

chal de Montesquiou, qui commande cette année en Flandre, a permission de venir ici pour quelques jours. M. le prince de Vaudemont et madame l'abbesse de Remiremont, sa nièce, arrivèrent ici la semaine passée; M. de Vaudemont salua le roi dans l'antichambre de madame de Maintenon, et madame de Remiremont à la porte de son cabinet, après le souper. — L'archiduc doit être présentement à Aschaffenbourg, où il attendra, avant que d'aller à Francfort, que la cérémonie de son couronnement soit prête. Il a écrit une lettre aux États généraux, très-forte, pour les détourner de concourir à la paix avec la France, suivant les préliminaires que la reine d'Angleterre leur a envoyés, et il leur déclare qu'il n'enverra point ses ambassadeurs aux conférences. Il y a dans cette lettre beaucoup de termes offensants contre la France; mais on espère que cette lettre ne fera pas un grand effet. La maison d'Autriche en a usé souvent de même quand on a parlé de paix.

Samedi 19, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances; l'après-dînée il alla voir M. le comte de Toulouse, qui commence à se lever depuis quelques jours. Il est encore un peu foible, mais il n'a plus ni fièvre ni aucune douleur. En sortant de chez M. le comte de Toulouse, le roi alla se promener dans les jardins jusqu'à la nuit. — La fille qu'épouse le chevalier de Croissy est mademoiselle de Rancy, dont le père est fermier général; elle est prodigieusement riche, à ce qu'on croit. Des 600,000 francs que donne M. de Rancy, il y en a 100,000 pour payer les dettes du chevalier de Croissy, qui ne seront point portés dans le contrat de mariage. — On a reçu des lettres des ministres d'Angleterre, qui assurent fort qu'il n'y aura point de changement dans l'esprit de la reine d'Angleterre, et qu'elle est très-résolue à faire la paix. Quand on parle présentement en France de la reine Anne, on ne doit plus se servir de ce terme, et on la doit appeler la reine de la Grande-Bretagne.

Dimanche 20, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil

d'État, et alla au sermon l'après-dînée avec toute la maison royale, excepté madame la Dauphine, qui depuis deux jours est un peu incommodée, et qui ne s'habille point; elle ne soupe point avec le roi, qui trouve bon qu'elle aille sans grand habit, le soir après souper, dans son cabinet. — Par les lettres d'Espagne, on apprend que la grossesse de la reine continue. Il ne paroît pas que le siége du château de Cardone s'avance beaucoup; nous n'avons pas toutes les munitions de guerre pour faire aller ce siége bien vite. M. le comte de Fiennes s'étoit approché d'Ostalrich avec les troupes que nous avons en Roussillon, mais il n'a pas jugé à propos d'en faire le siége, parce que les ennemis y ont beaucoup fait travailler, que la place est présentement assez bonne, et qu'il y a une grosse garnison. Il est arrivé à Barcelone environ trois mille hommes que l'archiduc y a fait passer d'Italie.

Lundi 21, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de dépêches; il ne sortit point, et travailla l'après-dînée avec M. de Pontchartrain. M. le Dauphin et monseigneur le duc de Berry allèrent tirer. — Le prince Eugène est arrivé à la Haye; on dit toujours qu'il passera en Angleterre. — Les nouvelles qu'on reçoit présentement sur le roi de Suède et sur le grand vizir sont bien différentes de ce qu'elles étoient, et tous les avis qu'on en reçoit sont que le Grand Seigneur, bien loin d'abandonner le roi de Suède, est résolu, si le czar ne lui donne pas contentement, de recommencer la guerre. Il a fait venir le grand vizir à Constantinople et, dès qu'il y est arrivé, il l'a déposé et l'a fait mettre en prison. — M. de Tavannes, de la gendarmerie et l'aîné de sa maison, épouse la fille de M. Amelot, conseiller d'État qui étoit ambassadeur en Espagne, à qui on donne 250,000 francs en mariage, et on lui en assure encore 150,000.

Mardi 22, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, et alla l'après-dînée se promener à Marly. Madame la Dauphine ne joua point le soir; elle s'enferma avec son

confesseur, parce qu'elle fera demain ses dévotions. — L'archiduc doit être arrivé à Francfort du 18; il y doit être couronné le 23. — La procession qui se devoit faire à Londres pour brûler l'effigie du pape étoit toute composée de whigs ; on en avoit même fait venir beaucoup de la campagne. On prétend qu'ils avoient un mauvais dessein; la reine de la Grande-Bretagne, par sa sagesse, a empêché que cette procession ne se fît, qui auroit causé beaucoup de désordres dans Londres. L'animosité entre les whigs et les tories est plus grande que jamais, et dans la chambre haute ces deux partis sont presque égaux, et l'on prétend que dans la chambre basse le parti des tories est plus fort de beaucoup.

Mercredi 23, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État, et l'après-dînée il s'enferma avec son confesseur, ce qu'il fait toujours la veille des jours qu'il communie. Madame la Dauphine fit ses dévotions à la chapelle en haut. — On mande de Madrid que le comte d'Aguilar a quitté la charge de capitaine des gardes du corps espagnols, que le roi d'Espagne a donnée au comte de San-Istevan de Gormas; M. d'Aguilar avoit plusieurs autres emplois qu'il a tous quittés, et se retire dans ses terres, faisant le mécontent, quoiqu'il fut comblé des grâces de son maître. On mande que M. de Vendôme avoit fait connoître au roi que ce n'étoit pas un sujet digne de toutes les bontés qu'il avoit eues pour lui; il est fils du comte de Frigillana, qui s'appeloit le comte d'Aguilar durant la vie de sa femme; il est encore dans le ministère, quoiqu'il ait été soupçonné souvent d'être trop attaché à la maison d'Autriche *. — Les bruits de paix répandus dans Paris avec tant d'apparence que nous l'aurons bientôt font que le peu de billets de monnoie qui restent se trafiquent avec bien moins de perte, et les autres billets de même.

* Aguilar, donné en titre de comté par Jean Ier, roi de Castille, à Jean Ramirez d'Avellano, issu du frère de don Garcias le restaurateur,

roi de Navarre, mort en 1151, fut érigée en grandesse pour la même maison et postérité par les rois catholiques en 1475. L'héritière de cette maison en porta les biens et la grandesse avec la seigneurie de los Cameros que ses pères avoient de temps immémorial, et qu'ils affectoient toujours de signer uniquement, elle les porta, dis-je, en mariage à Emmanuel Manrique de Lara, second comte de Frigillana, qu'elle épousa en 1670; elle mourut cinq ans après, laissant un fils unique, qui est le comte d'Aguilar dont il s'agit ici. Le père devint conseiller d'État, c'est-à-dire ministre, et conserva le rang et les honneurs de la grandesse, qui par la mort de sa femme étoit passée à son fils. Ce comte de Frigillana étoit peut-être l'homme d'Espagne le plus laid, qui avoit le plus d'esprit, et qui étoit le plus adroit des ministres et des courtisans, très-bien avec Charles II, et mieux encore avec Philippe V, qu'il réjouissoit avec ses plaisanteries et ses disparates toujours salées, et qui en tiroit assez d'argent. Il étoit fort peu accommodé. C'est lui qui au sortir du conseil de l'ouverture du testament de Charles II, aussitôt après sa mort, qui tenoit tous les esprits en mouvements sur la succession, sauta au col de l'ambassadeur de l'empereur, qui attendoit avec une grande inquiétude, et qui lui dit d'un visage riant qui lui fit d'abord concevoir les plus certaines espérances, qu'il lui faisoit ses compliments de tout son cœur sur la décision du conseil, et qu'il prenoit pour jamais congé de la très-auguste maison d'Autriche. C'est encore lui qui disoit que son fils portoit dans l'âme toute la laideur qu'on lui voyoit à lui sur le visage, et qu'il avoueroit peut-être qu'il étoit le plus méchant homme du monde si son fils n'y étoit pas. Pour venir à son fils, il ne cédoit guère à son père en esprit et en capacité; mais la perfidie, la profondeur d'ambition et l'avarice les surpassoient. Il quitta la Toison, alors incompatible avec les ordres lucratifs d'Espagne, pour la place de chancelier de l'ordre de Saint-Jacques, de dix mille écus de rente, et sur-le-champ le connétable de Castille la demanda et l'obtint en remettant pour davantage de commanderies. Le comte d'Aguilar eut un temps les finances, puis la guerre; il eut aussi le régiment des gardes espagnoles, qu'il quitta pour une compagnie des gardes du corps; il devint capitaine général des armées, et passa pour manquer de courage. L'altesse de madame des Ursins et de M. de Vendôme l'outra, et il fut accusé de lui avoir fait manquer beaucoup d'expéditions militaires; il rompit enfin avec lui, intimement lié au duc de Noailles dans le projet dont on a parlé de supplanter la reine et la princesse des Ursins par une maîtresse, et il en fut perdu. Revenu à la chute de madame des Ursins, il ne put reprendre. Les grands, les seigneurs, les ministres, les troupes le craignoient et le haïssoient également, et tout s'unit contre lui; il ne fit donc plus que palpiter par des intrigues sourdes, dont il se crut soutenu assez pour oser présenter au roi un mémoire fort insolent,

qui le fit exiler de nouveau dans sa commanderie, où il mourut sans enfants mâles peu d'années après vers 1730 ou 1731.

Jeudi 24, *veille de Noël, à Versailles.* — Le roi fit ses dévotions, et toucha ensuite les malades dans la galerie des princes, à son ordinaire. L'après-dînée il entendit vêpres en bas; madame la Dauphine qui ne put pas s'habiller en grand habit les entendit dans la tribune. Après vêpres, le roi fit la distribution des bénéfices; il soupa à neuf heures, et puis alla à la chapelle dans la tribune avec toute la maison royale, entendit matines et ensuite les trois messes de minuit. Le roi a donné l'évêché de Châlon-sur-Saône à l'évêque de Bellay, et une abbaye dans le diocèse de Châlons, qu'avoit le défunt évêque, à l'abbé d'Ecquevilly, fils de celui qui commande l'équipage du vautrait; cette abbaye vaut 7 ou 8,000 livres de rente. Il a donné encore une petite abbaye vacante par la mort de l'abbé de l'Épine (1) à l'abbé de [Colbert]. Je crois que l'évêché de Bellay n'est point donné; il est d'un fort petit revenu. — Le roi a donné au marquis d'O 2,000 écus de pension, comme les courtisans attachés à monseigneur le Dauphin l'avoient, et cette pension leur a été continuée auprès de M. le Dauphin. M. d'O étoit attaché à lui durant la vie de Monseigneur son père; mais il n'avoit ni pension ni appointements pour cela.

Vendredi 25, *jour de Noël, à Versailles.*— Le roi et toute la maison royale assistèrent à toutes les dévotions de la journée; madame la Dauphine ne descendit point en bas, parce qu'elle est toujours incommodée. M. Pelletier, premier président, ne peut plus exercer sa charge depuis longtemps parce qu'il est fort incommodé, et le bruit se répand qu'il veut donner sa démission au roi. — On mande de Saxe que le roi Auguste a donné au prince de Furstemberg sa nomination au cardinalat; M. l'archevêque de Bourges a depuis longtemps la nomination du roi Stanislas; on ne

(1) L'abbaye d'Aumale.

sait pas auquel des deux rois le pape donnera le chapeau. — Le roi de Portugal et M. de Savoie ont nommé des plénipotentiaires pour la paix. L'archiduc persiste toujours à dire qu'il n'y en envetra point, et voudroit engager les électeurs à n'y en point envoyer.

Samedi 26, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances; il alla tirer l'après-dînée, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin. — Nos plénipotentiaires ont envoyé ordre à Utrecht de leur retenir des maisons, et on leur demande à chacun 1,000 écus par mois. Les conférences se tiendront dans la maison de ville, et, afin d'éviter les contestations qu'il y pourroit avoir sur le cérémonial, les plénipotentiaires ne prendront la qualité d'ambassadeurs qu'à la signature du traité. MM. les États généraux ont nommé pour la province de Hollande MM. Buys et Vanderduisen; les six autres provinces, à ce qu'on croit, nommeront chacune un député. Ils ne donnent à leurs plénipotentiaires que la qualité de commissaires; ainsi on compte qu'ils auront huit commissaires. Ils en usèrent de même à la paix de Munster, et ce sera bien une marque que les États ne veulent pas laisser gouverner cette affaire à la seule province de Hollande.

Dimanche 27, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État; il alla tirer l'après-dînée, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. — M. Vergetot, gendre du feu le maréchal de Bellefonds, est mort. Il avoit été colonel et brigadier d'infanterie, mais il avoit été obligé de quitter le service, il y a quelques années, par sa mauvaise santé. — M. de Savoie a nommé pour ses plénipotentiaires le comte Maffei et le comte del Borgo; le comte Maffei est celui que le duc de Savoie envoya du siége de Valence au Pont de Beauvoisin pour voir comme la princesse sa fille y avoit été reçue, et le comte del Borgo est petit-fils d'un des principaux ministres de Charles-Emmanuel.

Lundi 28, *à Versailles.* — Le roi apprit le matin, par un courrier arrivé de hier au soir à M. de Torcy, que le

parlement d'Angleterre s'assembla le 18, que la reine avoit fait une très-belle et très-sage harangue aux deux chambres, que la chambre basse ayant opiné sur ce que la reine leur avoit déclaré de ses intentions pour la paix qu'il y avoit eu cent cinquante-six voix de plus pour la paix que pour la côntinuation de la guerre ; mais dans la chambre des seigneurs les avis ont été fort partagés; il y a eu même trois ou quatre voix de plus pour la continuation de la guerre. On mande aussi que la reine a ôté à milord Marlborough la charge de maître de l'ordonnance d'Angleterre, qui est comme la charge de grand maître de l'artillerie en France, et qu'il n'entre plus dans les conseils ; ainsi il n'a plus d'autre emploi que celui de colonel du premier régiment des gardes, qu'on parle de lui ôter aussi bientôt. — Le roi alla tirer l'après-dînée; madame la Dauphine, qui est assez languissante depuis quelques jours, fut obligée de se mettre au lit après le jeu, et eut même la fièvre assez forte.

Mardi 29, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, et ensuite travailla avec M. Desmaretz; l'après-dînée il alla se promener à Trianon ; mais, avant que d'y aller, il passa chez madame la Dauphine, qui garde son lit, et y revint encore au retour de Trianon, et y demeura assez longtemps. Il entra ensuite chez madame de Maintenon, où il travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz, et en allant souper il entra pour la troisième fois chez madame la Dauphine, qui a passé la journée assez doucement. Elle n'est pourtant pas sans fièvre, mais elle est fort gaie : ainsi on n'a plus d'inquiétude sur son mal; on en avoit un peu hier au soir. — Par les nouvelles qu'on eut hier de ce qui se passe à Londres, on apprit que la reine avoit ôté au duc de Sommerset la charge de grand écuyer; il étoit fort dans le parti des whigs.

Mercredi 30, *à Versailles.* — Le roi ne put pas finir toutes les affaires qu'il y eut le matin au conseil d'État; il le tint encore l'après-dînée, et on y lut les instructions pour

nos plénipotentiaires. M. le comte de Toulouse est venu chez le roi après son dîner; c'est la première fois depuis son opération. Madame la Dauphine, qui devoit encore garder sa chambre, ne put s'empêcher d'aller chez le roi après le souper. — Le roi a donné au duc de Tresmes 100,000 francs d'augmentation au brevet de retenue qu'il a sur la charge de premier gentilhomme de la chambre; il avoit déjà 400,000 francs, si bien qu'il en a 500,000 présentement. Le duc d'Aumont et le duc de la Trémoille, premiers gentilshommes de la chambre, n'en ont point. — On reçut des lettres de M. Ducasse du 3 novembre, de la Martinique, où il étoit arrivé le dernier octobre avec ses deux vaisseaux dématés. Il mande qu'il espère en pouvoir repartir avant la fin de novembre; ainsi, s'il ne lui est point arrivé de nouveaux malheurs, il doit être bien près des côtes d'Espagne.

Jeudi 31, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure, et alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. — M. Pelletier, premier président, voyant que sa santé ne se rétablissoit point, et qu'ainsi il ne pouvoit plus exercer sa charge, en a envoyé la démission au roi; il a 500,000 francs de brevet de retenue *. — La nouvelle qu'on avoit mandée que la reine de la Grande-Bretagne avoit ôté les charges à Marlborough ne se confirme point; cette nouvelle étoit venue par la Hollande; les lettres de Londres n'en disent rien. — On attendit aujourd'hui les passe-ports pour nos plénipotentiaires; on ne doute pas qu'ils ne soient en chemin.

* Il étoit arrivé une aventure au premier président Pelletier, de laquelle il ne put se remettre : le plancher de la pièce où il dînoit en famille au Palais, fondit; personne ne fut blessé qu'un ecclésiastique légèrement à la main, mais cette chute sans un mal apparent lui dérangea apparemment quelque chose dans la tête, car depuis ce temps-là, quoique toujours le même sur tout le reste, il ne put se résoudre à travailler, et ses fonctions lui devinrent tellement insupportables qu'après avoir essayé de tout pour tâcher à reprendre, il n'en put

venir à bout ; et se détermina enfin à quitter sa place et à vivre dans sa maison et dans sa famille en particulier. C'étoit un homme intègre et assez instruit, et ce fut dommage.

ANNÉE 1712.

Vendredi, 1er janvier, à Versailles. — Le roi marcha à la chapelle en bas, précédé de vingt-deux chevaliers de l'ordre; il y a longtemps qu'il n'y en avoit eu si peu en état d'assister à cette cérémonie. Il n'y avoit point de prélat de l'ordre pour officier, et parmi les vingt-deux chevaliers étoient compris le Dauphin, monseigneur le duc de Berry, M. le duc d'Orléans, M. le Duc, M. le prince de Conty et M. du Maine, si bien qu'il n'y avoit que seize gentilshommes. Après dîner, le roi entendit vêpres dans la tribune, avec toute la maison royale. — Madame de Pomponne, veuve de M. de Pomponne le ministre, mourut à Paris après une longue maladie; elle laisse deux garçons et une fille, qui sont le marquis de Pomponne, l'abbé de Pomponne, conseiller d'État, et madame de Torcy. Elle leur laisse un bien assez considérable, et n'a point fait de testament. M. de Torcy, qui avoit demandé permission au roi d'aller le matin à Paris pour les affaires que lui peut laisser la mort de madame sa belle-mère, manda au roi, le soir, que les passe-ports pour nos plénipotentiaires étoient arrivés.

Voici la liste de ce qui reste de chevaliers de l'ordre, suivant leur réception :

1686.

M. le duc d'Orléans. **M. le duc du Maine.**

1688.

MM. le cardinal d'Estrées,
le duc de Vendôme,
le comte d'Armagnac,
le comte de Brionne,

le duc de Chevreuse,
le duc de Richelieu,
le duc de la Rochefoucauld,
le duc de Gramont,
le duc de Mazarin,
le duc de Villeroy,
le duc de Beauvilliers,
le duc de Foix,
le duc de Béthune,
le marquis de la Salle,
de Béringhen,
marquis de Dangeau,
comte de Grignan,
de Matignon,
d'Effiat,
de Solre,
de Châtillon,
maréchal d'Huxelles,
maréchal de Tessé,
marquis d'Étampes,
comte de Lussan.

1689.

Le cardinal de Janson.

1693.

Le comte de Toulouse.

1695.

M. le Dauphin,
Le roi d'Espagne.

1696.

Le comte de Guiscard.

1698.

Le cardinal de Noailles.

1699.

Mgr le duc de Berry,
M. de Vaïni.

1700.

Alexandre Sobieski, prince de Pologne,
Constantin Sobieski, prince de Pologne.

1701.

L'évêque de Metz,
Le maréchal de Tallard.

1er janvier 1705.

L'abbé d'Estrées,
Le marquis de Puisieux.

2 février.

Les maréchaux d'Harcourt,
d'Estrées, grand d'Espagne,
de Villars,
de Chamilly,
Les maréchaux de Châteaurenaud,
de Rozen,
de Montrevel.

8 mars.

Marquis de Bedmar.

1er janvier 1709.

Le duc de Bourbon.

1er janvier 1711.

Le prince de Conty,
Le comte de Médavy,
Le comte du Bourg,
D'Albergotti,
Le marquis de Goësbriant.

Ceux dont les preuves sont admises et qui ne sont pas reçus:

1696.

Le duc Lanti.

1702.

Le duc de Popoli.

1703.

Le duc de Médina-Sidonia.

1708.

Le cardinal de la Trémoille.

Officiers.

Le marquis de Torcy, chancelier,
Pontchartrain, prévôt et maître des cérémonies,
Chamillart, grand trésorier,
De la Vrillière, secrétaire,
Le sieur de la Neufville, intendant,
Le sieur Clairambault, généalogiste,
Le sieur de Beausse, héraut,
Le sieur de Valbrun, huissier.

Samedi 2, *à Versailles.*—Le roi tint le conseil de finances, alla se promener à Trianon l'après-dînée, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin. — On reçut des lettres de M. de Vendôme, qui portent que M. de Staremberg avoit voulu jeter du secours dans le château de Cardone; que M. de Muret, qui en fait le siége, avoit marché et défait les troupes qui vouloient se jeter dans la place, et leur avoit tué assez de gens. Il ajoute dans sa lettre que, malgré les grandes difficultés du siége et

le peu de munitions que nous avons, il espère qu'on en viendra à bout; mais, par d'autres lettres qu'on a de ce pays-là, on croit ici qu'on sera obligé d'en lever le siége. — On mande de Hollande que le prince Eugène étoit encore à la Haye, et qu'on ne croit pas même qu'il passe en Angleterre; il n'a aucun caractère, et il seroit reçu de la reine fort désagréablement. — Nos plénipotentiaires recevront demain leurs instructions et partiront les premiers jours de la semaine.

Dimanche 3, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État et alla tirer l'après-dînée; le soir il travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. Les dames se devoient présenter au souper du roi pour être du voyage de Marly, qui se devoit faire mardi; mais le roi manda à madame la Dauphine, pendant qu'elle étoit le matin à sa toilette, qu'il avoit remis son voyage à jeudi, et qu'ainsi elle fit avertir les dames qu'elles n'avoient pas besoin de se présenter. — Nos plénipotentiaires ont reçu leurs instructions et le maréchal d'Huxelles eut une audience qui fut assez longue, et il prit congé de S. M.; l'abbé de Polignac aura demain la sienne. Le maréchal partira demain de Paris et M. Mesnager aussi, et l'abbé de Polignac ne partira que jeudi. — J'appris que les enfants de monseigneur le duc de Berry ne porteront point le nom de Berry, mais celui d'Alençon; comme les enfants de Monsieur portoient le nom d'Orléans, ceux-là porteront celui d'Alençon. Je ne sais si j'ai su cela dans le temps que cela fut fait, mais je l'écris en cas que je l'aie oublié.

Lundi 4, *à Versailles.* — Le roi prit médecine, et à quatre heures, travailla avec M. de Pontchartrain; il entra chez madame de Maintenon à six heures, et depuis chez lui, jusque chez madame de Maintenon, il entretint toujours M. Mesnager, qui prit congé de lui; le roi donna bientôt après une longue audience à M. l'abbé de Polignac, qui prit congé de S. M. — Il y a quelques petits changements sur la garde-robe de madame la Dauphine *, qui

se plaignoit de temps en temps que quelques petites choses dont elle avoit besoin lui manquoient. Madame de Mailly, qui est dame d'atours, a prié madame Cantin, qui est la première femme de chambre, qui est fort entendue et qui sert madame la Dauphine à son gré, de se charger de tous ces petits détails-là; mais madame Cantin n'a pas voulu avoir une somme réglée pour ces dépenses-là. Elle soulagera de beaucoup de petits soins madame de Mailly, lui montrera tous les mois la dépense, et madame de Mailly ne se mêlera plus que de faire faire les grands habits. Ce changement-là a fait plus de bruit ici et à Paris qu'il n'en devoit faire.

* La garde-robe de madame la Dauphine dépensoit prodigieusement et manquoit de tout ce qui fait la nouveauté, la commodité et l'agrément. Après des années de patience la bombe creva sur le cri public, de ce que les dames prêtoient journellement à madame la Dauphine de menues nippes, et sur ce que Desmaretz, de plus en plus ancré, osa enfin représenter. Madame de Mailly s'abandonnoit à une femme de chambre à elle, qui se croyoit aussi nièce de madame de Maintenon parce que sa maîtresse l'étoit; elle fut chassée et se trouva avoir fait ses affaires aux dépens de la garde-robe et des marchands. L'indolence et la gloire de madame de Mailly ne fut plainte de personne; elle avoit cru ne pouvoir être entamée et elle le fut beaucoup, et ne rattrapa pas à beaucoup près ce qu'elle avoit perdu, en ce qui lui fut rendu quelques jours après à force de cris.

Mardi 5, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances, travailla ensuite avec M. Desmaretz; il ne sortit point de tout le jour, et l'après-dînée il travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz. Le soir, au souper, il se présenta plus de dames que jamais pour le voyage de Marly, qui se doit faire jeudi; il y en eut même trois ou quatre qui ne s'étoient jamais présentées. — On mande de Hollande que le prince Eugène, qui devoit passer à Londres, étoit encore à la Haye; on prétend même que le comte de Strafford lui a conseillé, de la part de la reine sa maîtresse, de ne point faire ce voyage. — On a la confirmation de la déposition du grand vizir, à qui le Grand Seigneur avoit envoyé d'a-

bord le caftan, qui est une marque de faveur; il fut arrêté peu de jours après. La charge de grand vizir a été donnée à un aga qui est fort des amis du roi de Suède, et on ne doute plus que la guerre ne recommence au printemps, d'autant plus que le czar n'a point encore évacué Azof.

Mercredi 6, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État; le temps étoit si vilain et il tomboit tant de neige quand il sortit de la messe, qu'il fit dire aux courtisans de ne lui point demander pour Marly, n'y voulant pas aller demain, parce qu'il n'y pourroit ni chasser ni s'y promener; il y avoit déjà bien des gens qui lui avoient demandé pendant qu'il alloit à la messe. — Le maréchal d'Huxelles partit de Paris. M. Mesnager en partit aussi; l'abbé de Polignac en partira demain, et ils se rejoindront samedi à Cambray. — Le roi nomma hier M. de Mesmes * premier président; il y avoit déjà longtemps qu'il en faisoit les fonctions, car la mauvaise santé de M. Pelletier l'empêchoit d'aller au parlement. Le fils de M. Pelletier, quoiqu'il n'ait pas encore vingt-deux ans, aura la charge de président à mortier qu'avoit M. de Mesmes; le roi a réglé qu'il en donneroit 200,000 écus; il en donnera à M. son père les 500,000 livres de brevet de retenue qu'il avoit, et M. de Mesmes aura 100,000 francs. M. Pelletier le jeune aura sa séance au parlement comme président à mortier, mais il n'opinera pas encore.

* M. de Mesmes étoit un homme sans mœurs, sans science, panier percé et vendu à la fortune; du reste beaucoup d'esprit et fort agréable, avec l'air et les manières de la cour et du grand monde, fort débauché, fort mêlé avec les grands seigneurs et la bonne compagnie dont il affectoit toutes les façons, et s'éloignoit avec mépris des gens de robe, et avec tout son esprit étoit tombé par là dans de grands ridicules. Il faisoit l'homme de qualité, et se faisoit moquer de lui par les gens de qualité même ses amis et par la robe. Il ne travailloit point, étoit fort magnifique, et se piquoit du meilleur goût en bâtiments, en table, en meubles, en bijoux. On n'oseroit rapporter ici un noël qu'on fit contre lui et qui le peignoit dans sa plus grande ressemblance, une année

qu'on s'avisa d'en faire ainsi en portraits de quantité de gens. Ce noël l'introduisoit à la crèche pendant la presse et se présentant en disant : « Je suis M. de Mesmes, » et il finit en priant le poupon à souper en carême; le reste étoit du même ridicule et aussi parlant. Il y avoit longtemps qu'il faisoit une cour à madame du Maine, dont l'assiduité et la bassesse étoient plus qu'indécentes ; il ne bougeoit de ses fêtes et de ses nuits blanches, il lui en donnoit ; et il s'étoit laissé peindre dans un tableau ridicule de sa cour avec d'autres personnages abjects. En un mot, les princes étoient ses dieux, et depuis la mort de ceux du sang, il s'étoit achevé de dévouer à M. et à madame du Maine sans contrainte, dans l'espérance de parvenir par eux. Il n'y fut pas trompé ; M. du Maine fit son affaire propre de la sienne, lui qui s'en faisoit si peu pour autrui ; mais il avoit des vues que le roi favorisoit, ce qui le firent premier président, et le roi voulut qu'il en apprit la nouvelle par un message et un billet de M. du Maine.

Jeudi 7, à Versailles. — Le roi dîna de bonne heure, et malgré le vilain temps alla se promener à Marly. Le soir, après son souper, il fit entrer Madame dans son cabinet, et fut assez longtemps avec elle ; ceux qui l'en virent sortir dirent qu'elle avoit les larmes aux yeux, mais que cela ne la regarde point et qu'il s'agit de quelque démêlé entre madame la duchesse de Berry et madame la duchesse d'Orléans, sa mère ; et ce qui confirme dans cette opinion, c'est qu'on les avoit vues toutes deux ensemble à la messe dans la loge de la tribune, qui ne paroissoient pas contentes l'une de l'autre, et qu'on avoit vu le soir madame la duchesse d'Orléans entrer chez madame de Maintenon, où étoit le roi et où elle demeura assez longtemps. — Par les dernières nouvelles qu'on a reçues d'Angleterre, on apprend que la chambre haute persiste à contrarier la reine sur l'envie qu'elle témoigne de faire la paix ; les deux seigneurs qui ont parlé le plus fortement contre cette affaire sont le duc de Marlborough et le comte de Nottingham, quoiqu'on eût toujours cru de ce dernier qu'il étoit du parti des tories.

Vendredi 8, à Versailles. — Le roi travailla le matin avec son confesseur. L'après-dînée il sortit dans sa ca-

lèche, et alla voir planter du côté de Neptune (1) ; mais le temps étoit si vilain qu'il se tint toujours dans sa calèche sans en descendre. — On eut des nouvelles de Madrid, qui nous apprennent que M. de Staremberg avoit envoyé six mille hommes pour secourir le château de Cardone, qu'ils avoient été repoussés le 21 du mois passé, mais que le lendemain ils avoient forcé un de nos quartiers, avoient jeté du secours et des vivres dans le château; que M. de Muret avoit été obligé de lever le siége, d'autant plus que nos troupes, dès le commencement de ce siége, avoient été réduites à la demi-ration. — On avoit raison de croire hier que la conversation de Madame avec le roi rouloit sur un petit démêlé entre madame la duchesse de Berry et madame d'Orléans. M. le duc d'Orléans avoit vendu à monseigneur le duc de Berry de grosses perles en poire, qui ont été le sujet de ce démêlé; mais madame la duchesse d'Orléans prétend avoir de plus grands sujets de se plaindre de madame la duchesse de Berry.

Samedi 9, à Versailles. — Le roi tint le conseil de finances; l'après-dînée il alla se promener à la Ménagerie, et travailla le soir avec M. Voisin chez madame de Maintenon. Madame la Dauphine, après la messe, alla chez madame la duchesse de Berry, qui garde le lit depuis deux jours, fort incommodée d'une fluxion sur le col; elle y retourna l'après-dînée, et y demeura trois heures avec elle et avec monseigneur le duc de Berry. Elle étoit dans son lit, et toutes les fenêtres fermées. Madame la Dauphine la veut raccommoder avec madame sa mère, et ensuite avec le roi, qui paroît être dans les intérêts de madame la duchesse d'Orléans. Cette affaire fait plus de bruit qu'elle ne le devroit, mais il est bon de la faire finir et d'en empêcher les suites. — On eut quelque

(1) Le bassin de Neptune, dans les jardins de Versailles.

éclaircissement sur ce qui s'est passé à Cardone. Les ennemis avoient attaqué, le 21, un poste gardé par le régiment de la Couronne, dont le chevalier de Tessé est colonel; il repoussa toujours les ennemis, mais il perdit beaucoup de monde. On rattaqua ce poste le lendemain; on ne le put soutenir; M. de Muret fut obligé de lever le siége dès le même jour, et il ramena le peu de troupes qu'il avoit à Calaf, où est M. de Vendôme avec le gros de l'armée. Les ennemis n'ont point suivi M. de Muret dans sa retraite. Il se loue fort du régiment de la Couronne et du colonel, mais il ne se loue pas des détachements qu'il avoit fait de différents corps pour soutenir ce poste qui fut emporté le 22; il a rejoint M. de Vendôme le 23.

Dimanche 10, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État; le vilain temps l'empêcha de sortir; l'après-dînée il travailla avec M. Pelletier. Madame la duchesse de Berry alla l'après-dînée chez madame la duchesse d'Orléans, mais elles ne furent pas bien contentes l'une de l'autre; madame la Dauphine, qui est fort occupée de leur raccommodement, espère qu'elle en viendra demain à bout. Une femme de chambre que madame de Berry aimoit fort, et qui est fille de la nourrice de M. le duc d'Orléans, fut chassée il y a trois jours; elle s'appelle mademoiselle de Vienne; on dit qu'elle a beaucoup d'esprit, mais qu'elle avoit trop de pouvoir sur l'esprit de sa maîtresse. On croit présentement que le roi ne fera de voyage à Marly que le lendemain de la Chandeleur pour y demeurer jusqu'au premier samedi de carême. — On mande de Hollande que le prince Eugène a eu des conférences avec M. Heinsius et plusieurs députés des princes leurs alliés, et qu'il a parlé fort sagement sur les propositions de paix, et cela fait juger que l'archiduc est un peu adouci.

Lundi 11, *à Versailles.* — Le roi ne sortit point de tout le jour; il travailla le matin avec M. de Pontchar-

train; il fit porter son dîner chez madame de Maintenon, ce qu'il n'avoit point encore fait; à ce dîner étoit madame la Dauphine, madame de Maintenon, mesdames d'O, de Lévis, de Caylus et de Dangeau. Le roi y demeura jusqu'à cinq heures, et avoit demeuré à table jusqu'à trois heures. Aucun courtisan n'entra, pas même le maître d'hôtel; le repas fut fort gai; on en fera un pareil mercredi. M. le Dauphin dîna chez madame la princesse de Conty. Madame la duchesse de Berry alla chez madame la duchesse d'Orléans, et le raccommodement fut fait entièrement. Madame la duchesse de Berry lui parla avec beaucoup d'amitié et de déférence, la priant fort de lui donner tous ses conseils comme si elle étoit encore fille, qu'elle avoit toujours eu intention de bien faire et qu'elle feroit encore mieux à l'avenir; que si elle avoit eu quelque tort, il falloit le pardonner à une personne de son âge. Madame la duchesse d'Orléans l'embrassa fort tendrement et lui promit de la raccommoder avec le roi *.

* Madame la duchesse de Berry ne tarda pas après son mariage à en faire repentir. La galanterie qui pointa avec peu de ménagement, et qui par les suites se déploya d'une manière étrange, donna lieu à bien des choses fâcheuses, et ne fut peut-être pas celle qui le fut le plus, quoique peu de femmes l'aient menée si bon train et avec si peu de ménagement. L'orgueil qu'elle tenoit de madame sa mère se montra en elle sur son trône; elle ne pouvoit souffrir madame sa mère à cause de sa naissance, et comme elle avoit eu la principale part à son grand mariage, elle l'eut aussi à l'indignation que sa fille conçut si grande contre toutes les personnes qui l'y avoient utilement servie, qu'elle ne se contraignit pas dès les premiers mois de le leur marquer, et même de dire qu'elle ne pouvoit supporter d'avoir obligation à personne ni celles à qui elle en avoit. Dès son enfance M. le duc d'Orléans l'avoit tendrement aimée; elle avoit infiniment d'esprit, et une éloquence naturelle qui surprenoit, une fausseté surtout, et dont elle se piquoit, qui étoit singulière. Elle s'assujettit son père entièrement, et souvent ne l'en maltraitoit pas moins, sans que son foible pour elle pût être diminué par rien. Elle le traitoit avec hauteur sur son rang et Madame même, et sût fort bien leur dire sur un deuil que c'étoit à eux à prendre leur règle d'elle qui étoit leur aînée. Une autre fois un huissier du roi

qui la servoit, avant qu'elle eût sa maison, ouvrit par étourderie les deux battants de la porte de sa chambre pour madame la duchesse d'Orléans; elle entra en fureur et voulut le faire interdire. On ne finiroit point là-dessus; il suffit d'en donner une idée. Avec cet esprit, ces goûts et cette humeur, on peut juger si elle s'accommodoit d'être sous la conduite de sa mère et de madame la Dauphine, et à quel point elle fut blessée de la faveur de madame la Dauphine et de sa grandeur à la mort de Monseigneur. L'affaire de sa femme de chambre, elle ne la pardonna jamais et elle traita M. le duc de Berry comme un nègre de ce qu'il souffroit qu'elle fut renvoyée. Sa vie n'a été qu'un tissu continuel de scènes et de malheurs, avec tout ce qu'il falloit pour être la plus heureuse femme de l'Europe. Comme ces additions ne se proposent que d'éclaircir les Mémoires, il est bon d'avertir que d'ici en avant elles se trouveront moins satisfaisantes, parce que les Mémoires déjà bien secs, par la timidité de celui qui les a faits et par son esprit courtisan, le deviennent d'ici en avant de plus en plus, à mesure que les événements deviennent plus importants par le déclin du règne et de la vie de Louis XIV et par cela même plus curieux, dont ils suppriment un grand nombre entièrement comme trop délicats pour lui, et dont beaucoup d'autres ne sont pas venus à sa connoissance quoique si avant et si mêlé dans la cour, c'est-à-dire dans le gros de la cour, mais jamais admis dans les cabinets et dans le secret des intrigues ni des affaires.

Mardi 12, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, et travailla ensuite avec M. Desmaretz. L'après-dînée il alla à Trianon, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz. Madame la duchesse de Berry alla, le soir après souper, dans le cabinet du roi. Madame la duchesse d'Orléans a fort parlé en sa faveur; elle lui laisse les perles qui avoient fait le sujet apparent de ce démêlé. Il est certain que M. le duc d'Orléans a vendu ces perles à monseigneur le duc de Berry 10,000 écus; mais la manière dont tout cela s'étoit passé avoit fort altéré les esprits, et madame la Dauphine s'est entremise avec beaucoup de bonté et de prudence pour les raccommoder tous. — M. Oudinet, qui avoit ici le soin des médailles du roi, est mort; son emploi lui valoit 1,000 écus, et il avoit outre cela 1,000 écus de pension que le roi lui avoit donnés comme à un ancien

domestique. L'emploi de garde des médailles est sous la charge de l'abbé de Louvois, qui est maître de la librairie, intendant et garde de la bibliothèque des médailles et antiquités. La charge de maître de la librairie et celle de garde de la bibliothèque étoient des charges séparées; elles n'ont été réunies qu'en la personne de l'abbé de Louvois.

Mercredi 13, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État; il ne sortit point de tout le jour. Il dîna chez madame de Maintenon avec madame la Dauphine et les mêmes dames qui y étoient lundi; on y avoit mis trois couverts de plus, qui fit croire qu'il y auroit davantage de dames; mais le nombre n'en fut point augmenté. Toute la différence qu'il y eut, c'est que le roi y avoit fait porter lundi son dîner ordinaire qu'on appelle le petit couvert, et qu'aujourd'hui c'étoit un grand dîner. En sortant de table, le roi passa chez lui, et une demi-heure après revint chez madame de Maintenon, où il fit venir de la musique qui dura jusqu'à six heures. M. le Dauphin donna à dîner à mesdames de Lauzun, de Nogaret et de la Vallière, au duc de Guiche, au duc de Saint-Aignan et au duc de Charost, au marquis de Nangis, aux comtes de Tallard et de Gacé. — On apprend de Hollande que le prince Eugène s'étoit embarqué pour passer en Angleterre, que le vent l'avoit repoussé, qu'il s'étoit embarqué une seconde fois par un beau temps, et qu'ainsi on croit qu'il est arrivé; on ne sait pas s'il y sera bien reçu de la reine.

Jeudi 14, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure, et alla se promener à Marly; la journée fut si belle qu'elle donna envie au roi d'y aller lundi pour y demeurer quinze jours. — Le marquis du Plessis-Châtillon, fils de madame de Nonant, et qui a plus de 50,000 livres de rente en fonds de terre, épouse mademoiselle de la Ravoye, à qui on donne 410,000 francs d'argent comptant *. — Madame de Mailly a cru que cela feroit tort à sa

charge de dame d'atours, si madame Cantin, la première femme de chambre, se mêloit d'une partie de la garderobe, et quoiqu'elle l'eût priée de s'en charger, et que madame la Dauphine fût contente de ce petit changement, elle a désiré que les choses fussent mises dans l'état ordinaire, et madame la Dauphine l'a bien voulu. — Le maréchal de Montesquiou, qui avoit eu permission de venir ici pour trois semaines, est reparti pour la Flandre, où il commande cet hiver, et le chevalier de Luxembourg, qu'on appelle présentement M. de Tingry, est retourné à son gouvernement de Valenciennes. Le bruit court que les ennemis veulent faire quelque mouvement en ce pays-là.

* Ce du Plessis-Châtillon étoit riche, fils de Nonant qui avoit peu servi et parent d'un autre Nonant qui avoit été lieutenant général et commandé les gendarmes sous M. de Soubise. Leur nom est le Comte et de petit aloi dans le diocèse de Séez, où ils ont beaucoup de bien. Il brilla peu à la guerre, où le duc de Marlborough se lassoit de le voir toujours pris. Il vécut mal avec cette femme, n'en eût point d'enfants, la perdit et se remaria depuis à une fille de M. de Torcy pendant la régence.

Vendredi 15, *à Versailles*. — Le roi travailla avec son confesseur; il vouloit aller tirer l'après-dînée; mais le vilain temps l'en empêcha; il passa de fort bonne heure chez madame de Maintenon. Madame la Dauphine descendit chez M. le Dauphin, où Dumont apporta les pierreries de feu Monseigneur, qu'on partagea en trois parts, suivant l'estimation, après en avoir pris pour payer les dettes qu'avoit laissées feu Monseigneur. Le partage fait, M. le Dauphin prit sur sa part une fort belle bague, qu'il donna à Dumont, et, quand on lui représenta que c'étoit une bague que feu Monseigneur portoit souvent, il répondit : « C'est pour cela que je la lui donne, il l'a méritée par le servir aussi bien qu'il a fait. » Il en prit une fort belle aussi, qu'il envoya à Lacroix, fermier général, qui avoit prêté de l'argent à Monseigneur,

dont il n'avoit jamais voulu prendre d'intérêts. Madame la Dauphine avoit été le matin en sortant de la messe chez madame la duchesse de Berry dont le raccommodement est entièrement fait. On parle de marier la femme de chambre qu'on lui a ôtée, à qui M. le duc d'Orléans donne une pension honnête.

Samedi 16, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances; il alla se promener à Trianon l'après-dînée, et le soir il travailla avec M. Voisin chez madame de Maintenon. Il n'a point voulu que les dames se présentassent ce soir pour le voyage de Marly comme elles font toujours la surveille de ces voyages, parce qu'il avoit fait la liste jeudi dernier de celles qui s'étoient présentées mardi. Il a voulu leur épargner cette peine-là. — On a nouvelles que l'évêque de Bristol est arrivé à la Haye avec madame sa femme. Quand il partit de Londres le peuple le suivit en foule, lui donnant mille bénédictions et le conjurant de travailler à leur donner bientôt la paix, dont ils avoient tant de besoin, ce qui a fort déplu aux seigneurs qui ne sont pas dans le parti de la cour. Ces mêmes seigneurs ont empêché que le duc d'Hamilton, qui est fort attaché à la reine et qu'elle avoit fait duc de [Brandon], qui est duché d'Angleterre, ne fut reçu en cette qualité dans la chambre haute; ils l'ont emporté de cinq voix, car l'affaire a été fort débattue, et il y avoit l'exemple du duc de Queensbury, écossois comme le duc d'Hamilton, et que la reine avoit fait duc de Douvres, et qui en cette qualité avoit été reçu dans la chambre haute.

Dimanche 17, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, et permit que les courtisans qui ne lui avoient pas demandé mercredi dernier pour Marly lui demandassent. Il alla tirer l'après-dînée, et le soir il travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. — On mande de Hollande que les provinces qui composent les États généraux ont nommé chacune un député pour la paix. Les plénipotentiaires de Portugal, de Savoie, de Bran-

debourg et d'Hanovre sont déjà arrivés à Utrecht, où l'on y attend ceux de France, qui ont passé à Anvers. On ne doute guère de la paix en ces pays-là non plus qu'ici, et on croit le duc de Marlborough perdu en Angleterre; apparemment la reine ne lui pardonnera pas les démarches qu'il a faites depuis son retour à Londres, s'opposant toujours à ce que la reine, sa maîtresse et sa bienfaitrice, souhaitoit. On ajoute à ces nouvelles que la reine a envoyé ordre au duc d'Argyle, qui commande les troupes angloises en Catalogne, de revenir promptement en Angleterre, et qu'elle en fera bientôt aussi revenir ses troupes. On mande encore que le duc d'Ormond sera choisi par elle pour remplir les principales charges du duc de Marlborough *.

* Le masque fut enfin levé en Angleterre entre le ministère de la reine Anne, tous tories, et l'ancien ministère du roi Guillaume, ce qui partagea toute l'Angleterre. Le duc de Marlborough et tous les siens qui vouloient la guerre furent disgraciés, et la reine remplit leurs emplois de ses créatures. L'orgueil de la duchesse de Marlborough, favorite de la reine, et qui avoit procuré tant d'avancements à son mari, fut la première cause de l'éclat de cette révolution; dans l'extrême besoin de la paix, on tenta tout et on se servit de tout. Un abbé Gautier, fort du commun, mais homme d'esprit et plus encore de sens, avoit eu des affaires de commerce en Angleterre; il crut reconnoître qu'on pouvoit espérer quelque chose de l'inclination de l'intérieur de la cour de la reine à se délivrer de la tyrannie de madame de Marlborough. Il fut renvoyé en Angleterre par M. de Torcy, qui conféroit en même temps en grand secret avec quelques Hollandois de poids, fort las d'une guerre qui les ruinoit. Gautier s'insinua auprès de madame Masham, nouvelle favorite de la reine, et dont le petit emploi la rendit sujette aux hauteurs de la duchesse de Marlborough. Il pénétra que la reine vouloit la paix, et ne savoit comment s'y prendre avec son parlement et sa cour; il crut s'apercevoir qu'elle vouloit mourir sur le trône, mais qu'elle désiroit le pouvoir laisser à son frère et aux siens. Il s'accosta de Porier [Prior ?], homme de peu, mais un des hommes d'Angleterre des plus fins, des plus adroits et des plus hardis. Tous deux conduisirent l'intrigue, et, avec de l'argent et des instructions de ce pays-ci, vinrent à bout de la paix par la trêve d'Angleterre, qui força dans les suites les alliés à la paix.

Lundi 18, *à Marly*. — Le roi partit après la messe de Versailles, et vint courre le cerf ici. Après dîner il se promena dans ses jardins jusqu'à la nuit, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. Madame la Dauphine, quoiqu'elle eût une grande fluxion sur le visage, partit de Versailles à trois heures, se mit au lit en arrivant, et se releva à sept heures pour jouer dans le salon ; elle vit ensuite le roi chez madame de Maintenon, après quoi elle se recoucha et soupa dans son lit. — L'emploi de garde des médailles (1) qu'avoit Oudinet a été donné à M. Simon, qui est de l'académie des médailles ; c'est l'abbé de Louvois qui l'a nommé au roi pour cet emploi, et le roi l'a agréé. Oudinet, outre

(1) Cet article nous donne occasion de dire un mot de ce qui regarde ces sortes d'emplois.

M. l'abbé Bignon a le titre et la charge de bibliothécaire du roi, et il a succédé dans cette charge à M. l'abbé de Louvois, en faveur duquel M. de Louvois, son père, demanda au roi Louis XIV que cette charge fut créée sous ce titre.

Jusque-là, on ne donnoit que le titre de garde de la bibliothèque ou de la librairie du roi (tel que l'ont eu MM. Dupuy) à ceux qui en étoient chargés.

M. l'abbé Bignon a réuni à la charge de bibliothécaire la garde de la librairie de Fontainebleau et celle de la librairie du Louvre (M. Dacier avoit cette dernière) au moyen de quoi ces titres pour Fontainebleau et pour le Louvre ont été supprimés.

On a établi sous le bibliothécaire du roi deux gardes de la bibliothèque : c'est M. l'abbé de Targny et l'autre M. l'abbé Sallier.

Le garde du cabinet des médailles aussi moderne que le recueil qui en a été fait n'a commencé que sous Louis XIV, et le premier fond de ce recueil venoit de Gaston d'Orléans à qui on est redevable en France de ce goût qui s'est depuis si fort répandu. Les gardes ont été MM. Rainssant, Oudinet, Simon (dont c'est ici l'article) et de Boze.

La place de M. Hardion à Versailles a été créé par M. de Maurepas pour lui faire un état ; il prend soin des livres du cabinet du roi.

Le détail de l'inspecteur de la librairie qui exerce cette commission sous les ordres du garde des sceaux, quand cette charge est séparée de celle de chancelier (c'est aujourd'hui M. Rouillé qui en est chargé), ce détail, dis-je, ne regarde en aucune façon la bibliothèque du roi, et il n'étend son inspection que sur les livres qui s'impriment en France et sur les livres imprimés dans les pays étrangers, qui s'apportent en France pour les y débiter. (*Note du duc de Luynes*).

les revenus de son emploi, avoit 500 écus de pension; le roi les rend à sa famille; ainsi sa veuve et ses deux filles auront chacune 500 francs. — Madame de Mortagne*, femme du premier écuyer de Madame, est morte à Paris, après une longue maladie; elle avoit épousé en premières noces le comte de Quintin. Le roi lui donna 4,000 francs de pension quand elle se fit catholique, et le duc de Lorges lui payoit encore 14,000 francs par an, par le traité qu'avoit fait le maréchal de Lorges, son père, quand il acheta la terre de Quintin.

* On a suffisamment parlé de cette madame de Mortagne, auparavant madame de Quintin, quand cette fée épousa Mortagne.

Mardi 19, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances, et travailla ensuite longtemps avec M. Desmaretz; il alla tirer l'après-dînée, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz. — Il y a deux jours que le roi a donné à l'abbé Perrault les appointements de lecteur auprès de monseigneur le duc de Bretagne; ces appointements sont de 4,500 livres; il n'avoit que le titre d'instituteur auparavant. — Le roi n'a amené à ce voyage aucunes jeunes dames que celles qui sont dames du palais. Madame la Dauphine garda le lit presque tout le jour; elle ne se leva que pour aller voir le roi chez madame de Maintenon et pour jouer un peu de temps dans le salon. Elle se recoucha à neuf heures et soupa dans son lit. — Nos plénipotentiaires ont passé à Anvers, dont le gouverneur n'a osé leur faire rendre aucuns honneurs; c'est le marquis de Caracène, de la maison de Borgia, et on croit cette maison-là fort attachée au roi d'Espagne; ainsi il est fort suspect à l'archiduc.

Mercredi 20, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, et l'après-dînée il se promena dans ses jardins jusqu'à la nuit, malgré le grand froid. Madame la Dauphine est beaucoup mieux; sa fluxion est fort diminuée. Le roi d'Angleterre, la reine sa mère et la princesse sa sœur

vinrent ici sur les six heures; ils y soupèrent, et après le souper retournèrent à Saint-Germain, à leur ordinaire. — Il y a quelques jours qu'un de nos convois qu'on vouloit mener à Valenciennes fut attaqué et pris par un parti des ennemis; nous avions deux compagnies de grenadiers et cent cinquante chevaux qui escortoient ce convoi que les ennemis ont pris et mené à Bouchain. — Les plénipotentiaires d'Espagne, qui sont le duc d'Ossone et le comte de Bergeyck, doivent être partis de Madrid le 7 de ce mois; ils seront joints à Paris par Montéléon, troisième plénipotentiaire qui vient de Gênes, où il étoit envoyé du roi d'Espagne.

Jeudi 21, *à Marly*. — Le roi espéroit pouvoir courre le cerf, mais la gelée fut si forte qu'il ne put chasser; il se promena le matin, et l'après-dînée dans ses jardins. — M. de Razilly *, premier écuyer de monseigneur le duc de Berry, est tombé malade ici presque en y arrivant, et l'on ne croit pas qu'il en puisse réchapper. Comme cette charge est d'un gros revenu, on parle déjà de beaucoup de gens pour la remplir. On ne doute pas que monseigneur le duc de Berry ne fasse donner à la famille de M. de Razilly 40 ou 50,000 écus par celui qui aura la charge. M. de Razilly, outre cela, est lieutenant général de Touraine depuis fort longtemps et a un brevet de retenue de 100,000 francs sur cette charge. — Le bruit se répand que M. de Savoie, dont la santé est assez mauvaise, songe à faire son traité particulier avec la France. — On mande de Rome que le pape a fait cardinal son neveu dom Annibal Albani, et qu'il lui a envoyé la barette à Urbin, qui est sa patrie.

* Ce Razilly étoit un homme de bon sens et pétri d'honneur, qui sans beaucoup d'esprit fut généralement regretté, et qui laissa quatre ou cinq grands garçons dans le service, tous bien faits et tous fort honnêtes gens, presque sans bien. Tout le monde avoit applaudi à sa charge de premier écuyer de M. le duc de Berry, qu'il eut en don et en récompense d'avoir été son sous-gouverneur, hors madame la duchesse

de Berry, qui en fut outrée et qui vouloit quelqu'un de plus brillant. Elle en fut punie par la parole positive qu'elle donna de cette charge aux marquis de Lévis et de la Rochefoucauld, qui dans cette confiance la firent demander au roi par leurs familles qui firent grand bruit, et qui lui en dirent leur avis à elle-même quand ils se virent trompés.

Vendredi 22, *à Marly*. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier, son confesseur. L'après-dînée il vouloit aller tirer, mais la gelée se trouva trop forte; elle ne l'empêcha pourtant pas d'aller se promener dans ses jardins jusqu'à la nuit. — On apprit par les nouvelles de Londres que milord Marlborough avoit été dépossédé de toutes ses charges; la reine a donné au duc d'Ormond le commandement de ses troupes en Flandre, et la charge de colonel du premier régiment de ses gardes. Elle a donné à milord Rivers la charge de maître de l'ordonnance, qui est comme celle de grand maître de l'artillerie en France; cette charge donne une grande autorité dans la tour de Londres, qui est une chose très-importante. La reine a ôté aussi la charge de grand écuyer au duc de Sommerset, et à la duchesse sa femme, celle de première dame d'honneur que la reine a donnée à la duchesse d'Ormond. La charge de grand écuyer est donnée au duc de Beaufort, et le duc de Sommerset s'est retiré dans ses terres à la campagne. On ne sait point encore le parti que prend le duc de Marlborough depuis qu'il est dépossédé de ses emplois. La vice-royauté d'Irlande, qu'avoit le duc d'Ormond, a été donnée au duc de Shrewsbury.

Samedi 23, *à Marly*. — Le roi avoit espéré de pouvoir courre le cerf, mais la gelée qui augmente l'en a empêché; il ne put sortir que pour se promener dans les jardins. Il travailla le soir avec M. Voisin chez madame de Maintenon. On avoit dit que ce ministre donnoit à M. Trudaine, son beau-frère, la direction des affaires de la maison de Saint-Cyr; mais cela ne s'est pas trouvé vrai, c'est un emploi dont M. Voisin ne veut point se défaire.

— Il faut encore ajouter aux nouvelles qu'on eut hier d'Angleterre que la reine a fait dix nouveaux pairs, et qu'elle fait entrer dans la chambre haute deux fils de comtes, suivant le rit qui lui en donne le pouvoir, et elle va faire proposer à cette chambre tout de nouveau d'y recevoir le duc d'Hamilton, Écossois, en qualité de duc de Brandon. — On mande d'Utrecht qu'on y attendoit nos plénipotentiaires le 18 ou le 19 au plus tard; il y a déjà beaucoup de plénipotentiaires des alliés qui y sont arrivés, et on croit même que l'archiduc y enverra bientôt les siens. Ce prince partit de Francfort le 11 pour retourner à Vienne.

Dimanche 24, à Marly. — Le roi tint le conseil d'État et travailla avec M. Pelletier l'après-dînée. — On apprit le matin que l'abbé de Saint-Jacques * étoit mort. Il avoit quatre-vingt-douze ans, vivoit dans une grande austérité, et donnoit tout son bien aux pauvres. Il étoit fils du chancelier d'Aligre. Son abbaye étoit dans Provins, et c'est le seul bénéfice du royaume que le roi n'eût point encore donné. — Par les lettres d'Espagne on apprend que M. de Vendôme revient à Madrid après avoir mis son armée en quartier d'hiver. — La république de Venise a nommé pour plénipotentiaire aux conférences de la paix M. Ruzzini, sage-grand, et qui a déjà été employé en plusieurs négociations. — On n'a rien appris du prince Eugène depuis son arrivée en Angleterre; on savoit par les dernières lettres qu'il étoit débarqué, mais il n'étoit pas encore à Londres. — Les ennemis commencent en Flandre à vouloir faire nettoyer la Scarpe, ce qui se fait fort lentement; ils ne travaillent point encore à la Deule.

* Cet abbé de Saint-Jacques avoit été auprès du chancelier d'Aligre, son père, pendant ses dernières années, uniquement pour empêcher les friponneries qui auroient pu investir sa vieillesse, et dès qu'il fut mort il s'alla confiner dans son abbaye et n'en sortit jamais plus. Il refusa tout ce qui lui fut présenté d'évêchés et de places, et se fit aimer et admirer pendant sa longue vie toujours la même, dans une grande

uniformité et simplicité, et dans une sainteté pleine de bonnes œuvres, d'austérités et de grands exemples, avec une douceur et une modestie singulières.

Lundi 25, *à Marly*. — Le roi se promena le matin, et l'après-dînée dans les jardins; le soir il travailla avec M. de Pontchartrain. — M. de Razilly mourut ici un peu après midi, et, dès ce soir, il y a eu beaucoup de pas faits pour la charge de premier écuyer de monseigneur le duc de Berry; ceux dont on parle le plus pour la remplir sont MM. de Lévis, le chevalier de Roye et Sainte-Maure, et on croit que le dernier l'emportera. Il faudra donner 40,000 écus aux enfants de M. de Razilly; à l'égard de la lieutenance générale de Touraine, on ne doute point qu'elle ne soit donnée au fils aîné. Demain matin le roi fera expliquer monseigneur le duc de Berry pour savoir de lui lequel des prétendants il choisit pour son premier écuyer. — On apprend par les nouvelles de Hollande que nos plénipotentiaires arrivèrent le 19 à Utrecht; dès le jour même, les plénipotentiaires d'Angleterre les vinrent voir. L'archiduc a fait dire aux États généraux qu'il ne s'opposeroit point à une bonne paix, et qu'il consentiroit même de se relâcher d'une partie de ses droits; il a nommé trois plénipotentiaires dont le comte de Zinzendorf est le premier.

Mardi 26, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances, travailla ensuite avec M. Desmaretz, se promena l'après-dînée dans les jardins, et le soir, chez madame de Maintenon, travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz. Monseigneur le duc de Berry étoit au lever du roi, qui décida en faveur de Sainte-Maure pour la charge de son premier écuyer. Sainte-Maure n'étoit point de ce voyage; il étoit demeuré malade à Versailles; c'est M. d'Antin qui a agi pour lui et qui l'a très-bien servi. Le roi donne la lieutenance générale de Touraine aux enfants de M. de Razilly, et comme il y a un brevet de retenue de 100,000 francs, et qu'il y a quelques créanciers assignés dessus, le

roi a ordonné à M. de la Vrillière de lui rapporter ce brevet avant que d'expédier les provisions afin de faire rendre justice à tous les intéressés. — On a exilé plusieurs personnes, hommes et femmes, qui faisoient profession de tailler au pharaon dans plusieurs maisons de Paris, ce qui avoit déjà été défendu souvent; les défenses ont été réitérées au commencement de l'année; la punition a suivi la défense et on n'y joue plus du tout.

Mercredi 27, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État; M. le Dauphin ne manque jamais aucun conseil et travaille encore souvent chez lui à s'instruire de toutes les affaires. Il va tirer souvent les jours qu'il n'y a point de conseil, et monseigneur le duc de Berry est toujours de ces chasses-là; il y va presque tous les jours, quoique M. le Dauphin n'y aille pas. Ces princes y mènent presque toujours M. le Duc, qui aime fort toutes ces sortes de chasses. — On eut des lettres de nos plénipotentiaires; ils mandent qu'ils ont été bien reçus. Ils ont eu déjà des conférences avec les plénipotentiaires d'Angleterre; mais les conférences publiques ne commenceront que le 29 du mois; voilà tout ce qu'on nous dit de leurs dépêches. — On n'a point eu de nouvelles d'Angleterre depuis le 12; celles qu'on devoit recevoir à la Haye du 15 ont manqué. — Les plénipotentiaires d'Espagne sont partis de Madrid les premiers jours de ce mois, et on comptoit qu'ils arriveroient à Bayonne entre le 25 et le 30. On prépare à Paris des équipages fort magnifiques pour le duc d'Ossone.

Jeudi 28, *à Marly*. — Le roi se promena le matin dans ses jardins et fit porter son dîner chez madame de Maintenon où étoient mesdames de Caylus et de Dangeau. Madame la Dauphine y vint un peu après qu'ils furent à table, et y dîna; le roi y fit dîner aussi madame d'O qui avoit suivi madame la Dauphine. M. le Dauphin et monseigneur le duc de Berry allèrent tirer; ils font des battues où ils permettent aux courtisans qui sont avec eux de

tirer. — Je remerciai le roi pour l'aîné des enfants de M. de Razilly de la lieutenance générale de Touraine qu'il lui a donnée; il n'y avoit rien dans le brevet de retenue que le roi s'est fait rapporter, qui fut contraire à la grâce que le roi vouloit bien lui faire. — M. de Gondrin se trouva mal ici d'une fièvre où on croit qu'il y a du venin, et on le transporta à Versailles à la surintendance; on n'a pas osé le laisser dans son appartement au château. — Le roi partira d'ici lundi, comme il l'avoit toujours résolu, et n'y reviendra demeurer qu'après la Quasimodo.

Vendredi 29, *à Marly*. — Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans ses jardins; il n'a point fait venir son confesseur aujourd'hui, quoiqu'il ait accoutumé de travailler avec lui les vendredis. — Il ne paroît pas que M. le cardinal de Noailles se relâche en rien ni s'adoucisse sur ce qui regarde les jésuites, et le bruit court qu'il n'aura pas si souvent des audiences du roi; il étoit accoutumé d'en avoir tous les mercredis. — La famille de M. l'évêque du Mans a appris par un courrier que ce prélat étoit mort au Mans le 27, et le même jour l'évêque d'Ossery en Irlande, qui lui aidoit dans son ministère, mourut aussi. M. l'évêque du Mans étoit de la maison de Tressan * et frère de la comtesse de la Mothe. Il avoit été premier aumônier de feu Monsieur; il avoit quatre-vingt-trois ou quatre ans. Outre l'évêché du Mans, il avoit l'abbaye de Bonneval en Beauce, qui est à la nomination de M. le duc d'Orléans, le prieuré de Cassan en Languedoc, qui est assez considérable, et quelques autres petits bénéfices simples.

* Cet évêque du Mans, qui avoit été premier aumônier de Monsieur, étoit homme de beaucoup d'esprit, de grande intrigue et qui vouloit marcher sur les traces de l'abbé de Cosnac, mort archevêque d'Aix et commandeur de l'Ordre, qui l'avoit été devant lui. Il fit donc du bruit dans le monde, et s'y mêla de tout ce qu'il put; mais à la fin il se mêla tant qu'on le pria de s'aller mêler de ses ouailles, qu'il n'a

guère quittées depuis, non plus que l'envie et les mouvements pour revenir sur l'eau, jusqu'à ce que la vieillesse et l'inutilité de ses efforts lui eussent fait quitter prise. Il n'avoit pas laissé de conserver de la considération, et ce ne fut que sur ses fins qu'il céda le titre de sa charge de premier aumônier de M. le duc d'Orléans, à son neveu l'abbé de Tressan, qui n'en avoit que la survivance, et qui est mort archevêque de Rouen, de la façon de M. le duc d'Orléans qui l'avoit fait d'abord évêque de Nantes. Jamais il ne l'eût été du feu roi.

Samedi 30, *à Marly*. — Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans ses jardins. M. le Dauphin, monseigneur le duc de Berry et M. le Duc étoient allés dès le matin faire des battues. Pendant que le roi étoit l'après-dînée à la promenade, on vint lui dire qu'on avoit ramené M. le Duc blessé d'un coup de plomb dans l'œil par un coup de monseigneur le duc de Berry, qui avoit porté à terre, et qu'un grain de plomb avoit rejailli dans l'œil de M. le Duc qui étoit fort éloigné de monseigneur le duc de Berry. On porta cette nouvelle à madame la Duchesse, qui étoit partie de Marly pour aller à Paris avec les princesses ses filles et qui n'étoit pas encore entrée dans le parc. Dès que Maréchal eut vu M. le Duc, il trouva sa blessure considérable; M. Fagon, tous les médecins et les chirurgiens furent du même avis, d'autant plus que M. le Duc a de grandes douleurs au derrière de la tête, et qu'il a vomi deux ou trois fois depuis sa blessure. On envoya querir à Paris les plus fameux oculistes, qui sont de différents avis, mais qui conviennent tous que le mal est grand*. Madame la Dauphine alla chez M. le Duc dès qu'elle eut appris ce cruel accident; monseigneur le duc de Berry y voulut aller aussi, mais on lui conseilla de ne point entrer dans la chambre et d'attendre à demain à voir madame la Duchesse.

* M. le duc de Berry étoit fort chaud à la chasse, et y avoit estropié déjà quatre ou cinq personnes du bas étage, à qui il donnoit des pensions. Il étoit fort loin de M. le Duc avec une assez grande étendue d'eau gelée entre eux deux; un domestique de M. le Duc le pressa de s'ôter de vis-à-vis de M. le duc de Berry; mais l'ardeur de la chasse, et l'é-

loignement où il se voyoit de lui, l'en détournèrent; M. le duc de Berry tira, et l'on jugea qu'une dragée ayant glissé sur cette glace, avoit donné dans l'œil de M. le Duc, qui souffrit ce malheur avec beaucoup de patience.

Dimanche 31, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État; il se promena l'après-dînée dans ses jardins, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Pelletier. M. le Duc passa assez bien la nuit; cependant il n'est pas hors de danger pour la vie, et on croit l'œil entièrement perdu; il y a même des oculistes qui proposent de le faire fondre. Madame la Princesse vint de Paris. On ne le transportera point; madame la Duchesse et les princesses ses filles demeureront auprès de lui; plusieurs dames y viendront tenir compagnie à madame la Duchesse, et le roi, qui s'en retourne demain à Versailles, lui laisse la disposition de tous les logements de Marly. Elle se logera auprès de M. son fils, qui est au premier pavillon, et madame la Princesse, qui revient ici demain coucher, logera dans le corps du château. Monseigneur le duc de Berry alla le matin chez madame la Duchesse, se jeta à genoux devant elle, et est plus affligé qu'on ne le peut dire; il a même assuré madame la Dauphine qu'il ne maniera jamais fusils, quoique son plus grand plaisir fût de tirer. Le roi et madame la Dauphine allèrent l'après-dînée voir M. le Duc; M. le Dauphin y alla deux fois dans la journée; il souffre son mal avec beaucoup de patience, et tout ce qu'il dit, c'est qu'il souhaiteroit que ce malheur lui fût arrivé à l'armée et non pas à la chasse.

Lundi 1er *février, à Versailles*. — Le roi partit à cinq heures de Marly pour venir ici. M. le Dauphin en parti aussitôt après son dîner après avoir vu M. le Duc; madame la Dauphine en partit un peu avant le roi après avoir été chez M. le Duc et ensuite chez madame la Duchesse. Madame la Princesse, madame de Vendôme et mademoiselle de Clermont arrivèrent à Marly avant que

le roi en partît. M. le Duc est assez tranquille ; mais les chirurgiens disent qu'on ne peut répondre de rien avant les vingt jours. — M. de Hautefort, second sous-lieutenant des mousquetaires noirs, mourut à Paris. Si le roi fait monter dans la compagnie, c'est à l'Écussànt, premier enseigne ; il est fort ancien officier et est de la maison de Gallard de Béarn, dont MM. de Brassac sont les aînés. — On n'eut point de lettres d'Angleterre ni de Hollande, quoique ce soit le jour d'en recevoir. Les malles d'Angleterre du 15, du 19 et du 22 ont manqué ; on croit que ce sont les vents contraires qui les ont empêchées de venir, et tous les bruits qu'on fait courir de ce qui se passe à Londres sur le prince Eugène et sur Marlborough ne sont que des raisonnements.

Mardi 2, *jour de la Chandeleur, à Versailles.* — Le roi, à onze heures, alla à la chapelle, précédé de tous les chevaliers de l'ordre ; il y eut procession dans la cour malgré le grand froid. L'après-dînée, le roi et toute la maison royale entendirent le sermon du P. Canapeville, jésuite, qui prêchera ici le Carême, vêpres ensuite, et retournèrent encore au salut. Il n'y eut point de prélat de l'ordre qui officiât, mais il y eut un peu plus de chevaliers que le jour de l'an. M. le Duc eut un peu de fièvre. — On mande d'Allemagne qu'on craint fort à Vienne un nouveau soulèvement des Hongrois, fort mécontents de ce qu'on ne leur tient pas la parole qu'on leur avoit donnée de mettre dans leurs places des gouverneurs de leur nation. On soupçonne même fort les Turcs de les favoriser. — M. de Conflans *, frère cadet de M. d'Armentières, premier gentilhomme de la chambre de M. le duc d'Orléans, épouse madame de Chaumont, sœur aînée de madame d'Armentières ; ainsi l'aîné a épousé la cadette, et le cadet épouse l'aînée. — On mande d'Allemagne que la princesse Lubomirska, femme du prince Charles, frère de l'électeur palatin, est morte. Elle n'a laissé d'enfant qu'une fille ; mais apparemment ce prince, qui héri-

teroit de l'électorat après la mort de son frère et qui n'a que cinquante et un an, se remariera pour la troisième fois. Il n'a qu'une fille de sa première femme, qui étoit de la maison de Radziwil.

* Ces MM. de Conflans, qui prétendent maintenant être de la maison de Brienne, qui a donné anciennement des connétables et d'autres officiers de la couronne, et même des empereurs de Constantinople, ont été des siècles fort éloignés d'y penser. La seule illustration qu'on connoisse à ces messieurs-là de Brienne, s'ils en sont, ce qui seroit une profonde et longue éclipse, est un vicomte d'Auchy, capitaine des gardes, médiocre emploi alors, et chevalier du Saint-Esprit sous Henri IV. Depuis ils étoient retombés en misère de gens et de biens. Madame de Jussac, femme d'esprit et de mérite, qui avoit été à la duchesse de Saint-Simon et mise par elle auprès de la duchesse de Brissac, sa fille, en la mariant, avoit passé depuis auprès de madame de Montespan, et avoit élevé madame la duchesse d'Orléans, qui conserva toute sa vie une grande amitié et une grande confiance pour elle. La fille aînée de madame de Jussac, qui n'avoit pas grand'chose, trouva M. d'Armentières qui, pour s'être battu avec le jeune Pertuis, avoit été cassé d'un médiocre emploi et avoit subi douze ou quinze ans de prison dans une citadelle. Le mariage se fit; il en eut une charge de chambellan, puis de maître de la garde-robe de M. le duc d'Orléans, enfin de premier gentilhomme de la chambre. Cet autre mariage fut une suite de celui-là, et peu à peu par degrés ils eurent du bien, rentrèrent par la mort de la duchesse du Lude dans ceux d'une vieille mademoiselle d'Armentières leur parente, qui en avoit laissé l'usufruit à la duchesse du Lude, et devinrent des personnages pendant la régence. Ces deux frères moururent. Le troisième, chevalier de Malte, produit par la maréchale de Chamilly, qui l'avoit vu dans des bataillons d'infanterie à la Rochelle où son mari commandoit, montra de l'esprit et de la lecture, mais avec la rudesse d'une éducation et d'une vie très-pauvre; il eut à son tour la charge de ses frères et la commanderie de Pézénas que M. le duc d'Orléans lui procura, et à la mort de ce prince il demeura premier gentilhomme de la chambre de Monsieur son fils, d'abord avec un air de confiance et de préférence qui ne dura pas. De ses belles-sœurs, l'une fort aventurière, ne laissa pas d'être gouvernante des filles de madame la duchesse d'Orléans au grand étonnement de tout le monde, et d'obtenir enfin un régiment pour son fils peu estimé. Sa sœur, d'une vertu aimable et distinguée, fut dame de madame la duchesse de Berry, puis de madame la duchesse d'Orléans; elle eut le régiment d'Anjou pour son fils unique, qui se distingua

fort à la guerre d'Italie, et qui épousa la fille unique d'Aubigny, cet écuyer favori de madame des Ursins. Elle maria sa fille à un Rochechouart-Faudoas, pour qui elle eut aussi un régiment. C'est ainsi que MM. de Conflans ont été remis au monde par madame de Jussac et par ses filles, à la honte des connétables de Brienne et des empereurs d'Orient.

Mercredi 3, *à Versailles.* — Le roi prit médecine, et l'après-dînée il tint le conseil d'État qu'il auroit tenu le matin sans sa médecine. Le roi, à son lever, apprit que M. le Duc avoit mal passé la nuit à Marly; il avoit eu une grosse fièvre, mais il se porta mieux dans le cours de la journée. — Vignau mourut à Paris; il étoit le second cornette de la compagnie des mousquetaires. A la mort de son père, qui étoit lieutenant des gardes du corps, le roi donna une pension de 2,000 francs à sa veuve, qui depuis avoit prié le roi que cette pension passât sur la tête de son fils, ce que le roi lui accorda, et le roi redonne présentement cette pension à la mère. — M. le Duc n'a quasi plus de fièvre et est beaucoup mieux. Madame la princesse de Conty eut la fièvre hier au soir, avec frisson qui lui a duré jusqu'à ce soir. — On reçut des lettres de Hollande, qui devoient arriver dès lundi; mais on n'y apprend rien, sinon que les quatre malles d'Angleterre ont manqué et qu'ils n'en n'ont pas plus de nouvelles que nous.

Jeudi 4, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure, et alla se promener à Marly, où il vit M. le Duc, qui est un peu mieux, mais qui n'est pas encore hors d'affaires; le roi se promena jusqu'à cinq heures, et puis revint ici. M. de Torcy alla sur les sept heures trouver le roi chez madame de Maintenon, et ensuite dans le petit cabinet de madame la Dauphine où étoit M. le Dauphin, et leur porta les lettres venues par un courrier du maréchal d'Huxelles; ces lettres sont du 1er de ce mois. Les conférences s'ouvrirent le 29 au matin dans la maison de ville, où elles se tiendront deux fois la semaine, les mercredis

et les samedis. On a fait beaucoup de règlements sages pour empêcher toute dispute entre les plénipotentiaires; les places dans l'assemblée seront toutes égales, afin d'ôter toute contestation sur les préséances; ces règlements-là s'étendent jusque sur les domestiques, pour éviter toutes querelles entre eux (1). — Lacroix, fameux partisan, et son fils, ont été mis à la Bastille pour n'avoir pas voulu rendre tout ce qu'ils avoient pris au prince de Salm, fils de la sœur aînée de madame la Princesse. Ils avoient enlevé ce prince dans son château d'Anhalt au delà du Rhin, et ils l'avoient remis depuis en liberté, mais ils ne lui avoient pas rendu tout ce que le roi vouloit qu'on lui rendît, et que Lacroix nie toujours d'avoir pris.

---

(1) *Lettre transcrite dans la correspondance de la marquise d'Huxelles.*

A Utrecht, ce 29 janvier 1712.

L'affaire de la paix est d'une si grande conséquence pour tout le monde, qu'on doit être curieux des moindres nouvelles. Le congrès s'ouvrira demain par une conférence qui se tiendra à dix heures du matin dans l'hôtel de ville. Les plénipotentiaires de France entreront par une porte qui est à droite en arrivant au bâtiment, et qui est la plus voisine de l'appartement de la délibération, qui leur a été destinée. Les alliés entreront par une porte de même grandeur que l'autre, et qui les mène dans leur appartement. Les uns et les autres entreront ensuite dans la salle du congrès, chacun par sa porte, et on s'y assoiera indistinctement. Les ministres qui sont ici pour les alliés sont les plénipotentiaires d'Angleterre, ceux des États généraux dont quelques-uns sont absents, ceux de Savoie; celui de Portugal est attendu incessamment, aussi bien que ceux de Brandebourg et de Hanovre, qui ont fait retenir des maisons, quoique l'empereur ait dit durant longtemps qu'il n'enverroit point de ministre au congrès.

Je ne crois pas que la séance de demain soit bien longue par le temps qu'il fait, car on a fait cacher la cheminée, par rapport aux portes d'entrée. Les Anglois paroissent très-bien intentionnés pour avancer le grand ouvrage de la paix. Un des chapelains de milord évêque de Bristol, a fait de beaux vers latins qui viennent d'être imprimés, sur le péril que ce milord a couru dans son trajet de mer. Il dit, en parlant du vent d'est, qu'il souffle de la région d'Allemagne, et qu'il empêche de passer d'Angleterre en Hollande. En effet, ce vent est cause que depuis quinze jours on n'a pas reçu ici de nouvelles de Londres. Nous ne sommes pas si bien à l'abri qu'à Paris, et la plupart de nos hardes qu'on avoit embarquées ne sont point encore arrivées.

Vendredi 5, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec son confesseur et l'après-dînée il alla tirer. Madame la Dauphine eut la fièvre le soir, qui l'empêcha de souper avec le roi et d'aller dans le cabinet après souper; on craint même que sa fièvre n'ait de la suite, parce qu'elle a commencé par frisson. — M. de Gondrin mourut ici le matin; il étoit dès hier si mal qu'on obligea M. le duc d'Antin, son père, de sortir de sa chambre, et il s'en alla à Petit-Bourg (1). On cache sa mort à madame de Gondrin, sa veuve, qui l'aimoit fort, et qui de son côté est très-malade. Elle est grosse de trois ou quatre mois; les eaux ont percé; elle a une grosse fièvre, et est en très-grand péril. — Madame la princesse d'Auvergne, fille de la princesse d'Aremberg, a épousé M. de Messy, qui avoit été page dans la maison de Bouillon, et qui en dernier lieu étoit son écuyer; on prétend que ce mariage étoit fait il y a déjà quelques mois, mais on ne vient que de l'apprendre ici par les lettres de Hollande et de Flandre. Sa famille en ce pays-là est au désespoir de ce mariage, aussi bien que celle de M. de Bouillon en ce pays-ci *.

* Le cardinal de Bouillon fut accusé d'avoir fait faire cet étrange mariage à la veuve de son neveu, dans l'idée que cette indignité lui ôteroit son douaire et toute l'administration de son fils et de ses biens qu'il comptoit régir. On prétend même qu'il fut présent à la célébration, et il ne s'est jamais bien lavé de l'un et de l'autre. Cette pauvre créature a été depuis le rebut des deux familles, maltraitée de ce beau mari, forcée à déclarer ce mariage par les enfants qu'elle en a eus, errante par le monde dans une grande pauvreté.

Samedi 6, *à Versailles.* — Le roi tint son conseil de finances, et alla tirer l'après-dînée; il travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. Voisin. Madame la Dauphine se leva à son heure ordinaire, quoiqu'elle eût eu la fièvre presque toute la nuit; elle joua le soir comme

---

(1) « M. de Gondrin, fils de M. d'Antin, qui a eu la rougeole depuis peu, est à l'extrémité. S'il n'est mort au moins, on en désespéroit hier au soir. » (*Lettre de la marquise d'Huxelles*, du 5 février.)

elle a accoutumé de faire, mais le soir elle eut encore la fièvre. — Il arriva un courrier d'Angleterre dont on n'en avoit point eu depuis le 12 du mois passé; les lettres de Londres sont du 2. On mande que la chambre haute et la chambre basse ont présenté de nouvelles adresses à la reine, pleines de soumissions et de reconnoissance de tout ce qu'elle fait pour la paix, l'assurant qu'ils sont prêts de l'assister de tout leur pouvoir pour tous ses bons desseins. Il y a des accusations portées à la chambre basse contre milord Marlborough, plus fortes que les premières que l'on avoit apprises par les nouvelles du 12. Le prince Eugène se préparoit à partir de Londres pour retourner à la Haye.

Dimanche 7, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, alla tirer l'après-dînée, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Pelletier. A six heures du soir, madame la Dauphine commença à sentir de violentes douleurs au-dessous de la tempe. Le roi, en allant souper, vouloit passer chez elle; mais elle le fit prier de ne point entrer parce qu'elle souffroit horriblement; elle n'a pourtant point de fièvre. — M. de Courtenvaux avoit traité du régiment d'Anjou-cavalerie avec M. d'Escorailles, qui en est mestre de camp et à qui il en donnoit 94,000 francs pour le marquis de Louvois, son fils aîné, qui est dans les mousquetaires depuis trois mois. Il en demanda l'agrément au roi, qui lui répondit qu'il falloit attendre que son fils eût été un an entier dans les mousquetaires, et qu'alors il lui donneroit l'agrément d'un régiment, mais que pour à cette heure il n'y falloit pas songer.

Lundi 8, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État; il ne put pas finir hier toutes les affaires qu'il y avoit. Les douleurs de madame la Dauphine ont été grandes la nuit et jusqu'à quatre heures après midi, malgré tout l'opium qu'on lui a fait prendre, le tabac à fumer et celui qu'elle a pris en machicatoire; on l'a saignée deux fois

du bras. Depuis la diminution des douleurs, elle eut un peu de fièvre; ses douleurs étoient si violentes qu'elle dit qu'elle avoit moins souffert en accouchant. Il faut que les humeurs soient bien malignes pour avoir causé de si violentes douleurs. — Madame de la Vrillière, qui a la fièvre ici depuis quelques jours, est soupçonnée d'avoir la rougeole, et les médecins ne la voient plus; elle est logée dans la cour des secrétaires d'État; ainsi cela ne l'oblige point à déloger. — Mon fils, qui est à Paris, a une grosse fièvre et un gros rhume, et on ne doute point que ce ne soit la rougeole. Le prince de Talmond, oncle de M. de la Trémoille et qui étoit ici auprès de son neveu, a été obligé de s'en aller à Paris avec une grosse fièvre; on ne doute pas que ce ne soit aussi la rougeole.

Mardi 9, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de dépêches au lieu du conseil de finances qu'il a accoutumé de tenir ces jours-ci. Il vint plusieurs fois dans la journée chez madame la Dauphine, qui avoit été saignée du pied la nuit, et qui fut toute la journée dans un grand assoupissement; on trouve même que cet assoupissement est plus grand que celui que lui devoit procurer l'opium. Cette maladie devient bien sérieuse. Quand elle se réveille la tête paroît un peu engagée, la fièvre est assez violente. Boudin, son premier médecin, dit au roi à son souper qu'il ne doutoit pas que ce ne fût la rougeole, qu'il en paroissoit déjà quelques marques. En l'état où elle est, on souhaiteroit que la rougeole parut en abondance; on espéreroit que cela dégageroit sa tête et diminueroit la fièvre. — M. le Duc, qui est demeuré à Marly pour sa blessure, a eu de la fièvre depuis deux jours, a mal passé la nuit, et la rougeole a paru ce matin. — M. de la Trémoille, qui est ici dans son appartement, a la rougeole aussi; le roi a eu assez de considération pour lui, pour ordonner qu'on ne le transportât point. La précaution qu'on a prise est de condamner la porte qui est au bas de son degré et qui entroit dans la salle des gar-

des. — Le roi, après son souper, vint encore chez madame la Dauphine, et, croyant qu'elle avoit la rougeole, il empêcha M. le Dauphin d'y entrer; il permit qu'il entrât une demi-heure après, parce qu'on ne crut plus que ce fût la rougeole.

Mercredi 10, *à Versailles*. — Le roi, avant que d'aller à la messe, passa chez madame la Dauphine, à qui on a donné de l'émétique. Les avis sont différents sur sa rougeole, et si ce l'est c'est une rougeole de mauvaise nature; sa tête est encore un peu attaquée. Le roi tint le conseil d'État plus tard qu'à l'ordinaire, parce qu'il avoit été longtemps chez madame la Dauphine. M. le Dauphin se promena un peu dans les jardins, mais l'inquiétude qu'il a du mal de madame la Dauphine rendit sa promenade fort courte, quoiqu'il eût besoin de prendre l'air, car il ne se porte pas bien. Madame la Dauphine eut un redoublement de fièvre à onze heures du soir, et on craint que la tête ne s'engage encore davantage; quand elle est réveillée, sa raison lui revient bientôt, mais elle tombe aussi bientôt dans l'assoupissement et dans la rêverie. — Le major de l'armement de Duguay-Trouin arriva ici le soir; il apporta la nouvelle que Duguay-Trouin, avec la plus grande partie de ses vaisseaux, étoit arrivé à Brest après avoir fait dans le Brésil l'expédition qu'il vouloit faire et qui a réussi heureusement; mais on est si occupé du mal de madame la Dauphine qu'on ne s'informe d'aucunes particularités.

Jeudi 11, *à Versailles*. — Le roi vint chez madame la Dauphine à neuf heures du matin; son mal augmente. Elle a demandé à recevoir ses sacrements; le P. de la Rue, son confesseur, reconnut qu'elle n'avoit pas envie de se confesser à lui; il lui proposa, si elle ne vouloit point un jésuite pour confesseur, de choisir qui il lui plairoit, ou des Missionnaires ou des Récollets, et qu'il iroit le chercher. Elle le remercia et lui témoigna qu'elle se-

roit bien aise de se confesser à M. Bailly, missionnaire de la paroisse; on ne le trouva point. Elle envoya chercher le P. Noël, récollet; elle se confessa à lui, reçut l'extrême-onction avant le viatique. Le roi alla au pied du degré recevoir le saint-sacrement; une heure après madame la Dauphine demanda les prières des agonisants, mais on lui dit qu'elle n'étoit pas dans un état si désespéré et qu'elle tâchât à se rendormir. L'après-dînée la reine d'Angleterre vint; le roi m'ordonna de la mener dans le salon de l'appartement de madame la Dauphine, où il étoit avec madame de Maintenon. Là on fit venir les médecins; ils étoient sept, qui furent tous d'avis qu'on la saignât du pied avant l'heure de son redoublement, ce qui fut fait sur les sept heures. La saignée ne fit pas tout le bon effet qu'on en attendoit, et ils sont résolus de lui donner demain matin de l'émétique, car le mal presse. M. le Dauphin, qui a la fièvre, envoie à tous moments savoir de ses nouvelles, et on lui cache une partie de l'extrême danger où elle est; cependant les médecins ont encore quelque espérance et trouvent que le redoublement n'est pas si fort que hier *.

* Jamais princesse et arrivée si jeune, ne vint si bien instruite, et ne sut mieux profiter des instructions qu'elle apporta. M. de Savoie, qui connoissoit à fond notre cour, la lui avoit peinte et lui avoit appris la manière unique de s'y rendre heureuse; beaucoup d'esprit naturel l'y seconda, et d'autres qualités aimables lui attachèrent les cœurs, tandis que sa situation avec le roi et avec M. le duc de Bourgogne lui attirèrent les hommages de l'ambition. Elle avoit su travailler à s'y mettre, dès le premier moment qu'elle arriva en 1696, et elle ne cessa tant qu'elle vécut de continuer un travail si utile, et dont elle recueillit sans cesse tous les fruits. Elle étoit douce, bonne, insinuante, flatteuse, timide, adroite, légère, et toutefois capable de vues et de les suivre. La contrainte jusqu'à la gêne dont elle sentoit tout le poids ne sembloit lui rien coûter; la complaisance lui étoit naturelle et couloit comme de source; elle en avoit jusque pour sa cour. Régulièrement laide, elle plaisoit au dernier point; mais ce qui charmoit, c'étoient les grâces qui naissoient d'elles-mêmes de tous ses pas et de ses plus communs discours. Un air simple, naturel, quelquefois naïf, mais as-

saisonné d'esprit, ravissoit sans cesse, et l'aisance qu'elle avoit en elle et qu'elle communiquoit à tout ce qui l'approchoit achevoit d'enchanter. Jusqu'aux plus médiocres et aux plus inutiles personnes elle vouloit plaire, et leur plaisoit sans qu'elle parût le rechercher; on étoit tenté de la croire toute et uniquement à celles avec qui elle se trouvoit; sa gaieté donnoit l'âme à tout, et une vivacité et une légèreté de nymphe remplissoit tout un lieu comme un tourbillon qui donne le mouvement et la vie à tout ce qui l'habite, et qui étoit elle-même le principe et l'âme de cette vie pour les autres. Elle n'épargna rien pour gagner madame de Maintenon et le roi par elle; sa souplesse à leur égard étoit sans pareille, et ne se démentit jamais d'un instant d'application; son plaisir, ses agréments, sa santé même, tout leur fut immolé. Par cette voie elle s'acquit une familiarité avec eux, dont pas un des enfants du roi, non pas même les bâtards, n'avoient pu approcher. En public, respectueuse et mesurée avec le roi, et en timide bienséance avec madame de Maintenon, qu'elle n'appeloit jamais que ma tante, pour confondre le rang et l'amitié; en particulier, causante, sautante, voltigeante autour d'eux, tantôt perchée sur le bras du fauteuil où ils étoient assis, tantôt se jouant sur leurs genoux; elle leur sautoit au col, les embrassoit, les baisoit, et selon qu'elle les voyoit en humeur, les chiffonnoit, les tourmentoit, fouilloit devant eux leurs tables, leurs papiers et leurs lettres qu'elle décachetoit et qu'elle lisoit souvent avant eux-mêmes. Admise à tout, elle fut utile et fatale à des ministres, mais toujours portée à servir, à excuser, à bien faire, à moins qu'elle ne fût poussée par quelque cause majeure, comme il arriva à Chamillart. Aussi attentive à plaire à M. le duc de Bourgogne qu'au roi même, et prenant en sa grandeur et en sa gloire le plus vif intérêt, il lui fut redevable de bien des choses; également peinée quand elle voyoit ou sentoit quelque inconvénient de sa part; aussi en fut-elle adorée avec le goût le plus vif et toute la sorte de confiance qu'il pouvoit lui donner. Le roi ne se pouvoit passer d'elle. Madame de Maintenon s'en amusoit et ne dédaignoit pas quelquefois de s'en soutenir; elle en amusoit le roi sans cesse, à qui tout manquoit dans les moments qu'il ne la pouvoit avoir, et qui se trouvoient remplis par quelques parties que sa tendresse avoit soin de lui procurer. Toutes les heures et tous les lieux lui étoient accessibles auprès de lui, et elle en profitoit toujours avec jugement. Moins à son aise, mais presque aussi libre avec Monseigneur, aussi souple avec mademoiselle Chouin, elle les ménageoit avec les mêmes adresses, mais qui ne réussissoient pas toujours; elle y étoit bien en belle-fille bien traitée, mais en belle-fille, et jeune, tandis qu'entre le roi et madame de Maintenon elle pouvoit tout hasarder. La cour intérieure et dominante de Monseigneur n'avoit pas intérêt et aussi peu d'envie qu'elle prît ascendant sur lui, et sut toujours y mettre bon ordre; aussi le sentoit-

elle vivement, et se promit-elle bien de le leur rendre dès qu'elle se vit Dauphine; mais il n'y parut rien, tant elle sut bien se posséder. Elle aimoit M. le duc de Berry et d'abord madame la duchesse de Berry, dont elle se proposoit de faire comme de sa fille. Elle avoit tendrement aimé Monsieur, et avoit conservé un grand attachement pour M. et madame de Savoie qui retomba sur M. [le duc] et madame la duchesse d'Orléans. Sa force et sa prudence parurent singulières dans tout ce qui se passa lors et depuis la rupture de Savoie; le roi avoit l'égard d'en éviter tout discours devant elle, et elle tout l'art d'un silence éloquent, qui par des traits rarement échappés faisoit sentir qu'elle étoit toute françoise, quoiqu'elle ne pût bannir son père et son pays de son cœur. Avec tant de grandes, d'aimables et de singulières parties, elle en eut et de princesse et de femme, non pour la fidélité et la sûreté du secret, c'en fut un puits, mais pour des ombres de tableau plus humaines. Son amitié suivoit son commerce, son amusement, son habitude, son besoin; elle-même avouoit ce défaut avec une grâce et une naïveté qui le rendoient presque supportable en elle; elle vouloit, comme on l'a dit, plaire à tout le monde; mais elle ne se put passer que quelques-uns ne lui plussent aussi. Elle avoit été élevée d'abord dans une grande séparation, mais approchée par des repenties dont l'esprit romanesque étoit demeuré galant, si la caducité de leurs corps en avoit banni les plaisirs; peu à peu plus livrée au monde, les choix pour la plupart de ce qui l'environna de son âge, furent moins faits pour la vertu que pour la faveur. La facilité de la princesse se laissoit conformer aux personnes qui lui étoient les plus familières, et ce dont on ne sût pas profiter, elle se plaisoit autant et se trouvoit aussi à son aise et aussi amusée d'après-dînées raisonnables, mêlées de lectures et de conversations utiles avec les dames âgées qui étoient auprès d'elle, que des discours plus libres et dérobés des autres qui l'entraînoient plutôt qu'elle ne s'y livroit, retenue par un reste d'éducation et par sa timidité naturelle. Il est pourtant vrai que l'entraînement alla bien loin, et qu'une princesse moins universement [*sic*] aimable et aimée, pour ne pas dire adorée, se seroit trouvée dans de cruels inconvénients. Sa mort indiqua bien de ces sortes de mystères et manifesta toute la cruauté de la tyrannie que le roi ne cessa point d'exercer sur les âmes de sa famille. Quelle fut sa surprise, quelle fut celle de la cour, lorsque dans ces moments si terribles où l'on ne redoute plus que ce qui les suit, et où tout le présent disparoît, elle voulut changer de confesseur, dont elle répudia même tout l'ordre, pour recevoir les derniers sacrements. Avec elle s'éclipsa la joie, les plaisirs et toutes espèces de grâces; les ténèbres couvrirent toute la surface de la cour; elles en pénétrèrent l'intérieur; et si la cour subsista en soi-même, ce ne fut plus que pour languir. Jamais princesse si regrettée, et jamais si digne de l'être; aussi

les regrets n'en ont-ils pu passer, et l'amertume involontaire et secrète en est constamment demeurée, avec un vide affreux qui n'a pu être diminué.

Vendredi 12, *à Versailles.* — L'auteur de ces mémoires a suspendu de dicter ce qui se passe; je continuerai par son ordre à écrire ce que j'apprendrai.

Le roi vint de bonne heure chez madame la Dauphine qu'il trouva encore plus mal. On lui donna de l'émétique sur les neuf heures, qui fit fort peu d'effet; l'après-dînée elle tourna tout à fait à la mort, et elle n'eut de connoissance que par intervalles. Elle expira à huit heures. Le roi partit aussitôt avec madame de Maintenon et madame de Caylus pour aller à Marly; M. le Dauphin n'y put pas aller parce qu'il a la fièvre, et l'on craint bien que l'affliction ne rende sa maladie dangereuse. Rien n'est égal à la consternation où est toute la cour de la mort de la plus aimable princesse du monde, qui sera regrettée dans Paris et dans tout le royaume, n'ayant jamais fait que du bien. — Madame de Dangeau est à Paris auprès de M. son fils, qui a la rougeole (1).

Samedi 13, *à Marly.* — Le roi se trouva un peu incommodé de mal de tête. M. le Dauphin partit à sept heures de Versailles pour venir ici. Madame la Dauphine fut tout le jour exposée dans son lit à Versailles; elle avoit le visage découvert et les mains hors du lit. Le soir, à onze heures, on ouvrit son corps, où l'on n'a trouvé aucune cause de mort. La dame d'honneur et la dame d'a-

(1) « Madame de Gondrin, qui a pensé mourir de la rougeole, a été accouchée par la maîtresse sage-femme de l'Hôtel-Dieu d'un enfant qu'on a eu le temps d'ondoyer. Monseigneur le Duc, mademoiselle de Bourbon, sa sœur, M. le duc de la Trémoille, M. le prince Charles, M. le prince de Lambesc, son frère, M. de Courcillon, madame de la Vrillière et autres ont aussi la rougeole. » (*Lettre de la marquise d'Huxelles*, du 11 février.)

Voir sur les épidémies de rougeole à Versailles la notice de M. Le Roi, insérée dans les *Mémoires de la Société des sciences naturelles de Seine-et-Oise*. — 1850.

tours étoient présentes à l'ouverture du corps : c'est une obligation de leurs charges.

Dimanche 14, *à Marly*. — Le roi est encore plus incommodé de son mal de tête qu'il n'étoit hier; cependant il se promène dans les jardins; on croit qu'il sera saigné demain. On mit à Versailles le corps de madame la Dauphine dans le cercueil, et on l'exposa dans sa chambre sur une estrade de trois marches (1). M. le Dauphin travailla trois heures chez lui avec M. de Torcy, malgré l'accablement où il est.

Lundi 15, *à Marly*. — Le roi fut saigné le matin; il ne laissa pas de voir à son dîner le peu de courtisans qu'il a amenés ici; le soir il soupe tout seul comme il y dîne le matin. A midi on transporta à Versailles le corps de madame la Dauphine de sa chambre dans son grand cabinet; le maître des cérémonies donna la couronne à M. le marquis de Dangeau, chevalier d'honneur, qui la porta en suivant le corps que l'on posa sur une estrade de trois marches. A trois heures on commença à garder le corps en cérémonie; il y avoit quatre évêques à la ruelle droite, et de l'autre côté les grands officiers. Il y aura toujours six dames pour garder le corps, deux titrées, deux dames du palais, et deux autres dames; les dames titrées qui y étoient aujourd'hui sont les duchesses d'Elbeuf et de Sully; les dames du palais s'accorderont entre elles; on ne les nommera point. Madame de Lambesc et mademoiselle d'Armagnac relevèrent les deux dames titrées à cinq heures après midi.

---

(1) « On peigna la princesse, on la coiffa en linge uni avec des rubans noirs et blancs, et en cet état elle fut exposée au public tout le samedi suivant. Le samedi 13 au soir, fort tard, elle fut ensevelie et mise dans son cercueil par madame la duchesse du Lude et madame la marquise de Mailly, celle-là tenant la tête, celle-ci les pieds. Elle resta tout le dimanche sur son lit dans son cercueil, sans aucun appareil que six cierges, parce qu'on préparoit, dans la chambre d'auprès, son lit de parade où elle fut mise le lundi 15 et exposée au public. » (*Mercure* de février.)

Mardi 16, *à Marly*. — Le roi, qui ne se sent plus de son mal de tête, se promena toute l'après-dînée dans ses jardins, mais M. le Dauphin ne se porte point bien ; la fièvre l'a repris et il paroît déjà des marques de rougeole qui nous font craindre la même maladie que celle de madame la Dauphine. On commença à Versailles à garder le corps de madame la Dauphine dès le matin à dix heures; on ne le garda hier que l'après-dînée. Le grand maître et le maître des cérémonies ont soin de faire avertir les dames qui doivent venir garder. On commence à six heures du matin à dire des messes aux deux autels qui sont dans la chambre, et on en dit jusqu'à midi. Les évêques prétendoient des chaises à dos, mais on ne leur a donné que des pliants; les hérauts qui sont au pied de l'estrade leur donnent des carreaux, et leur présentent le goupillon. On ne le présente d'ordinaire qu'aux officiers de la couronne, à leurs femmes, au chevalier d'honneur et à sa femme, et à la dame d'atours; si la dame d'honneur n'étoit pas duchesse, bien entendu qu'on le lui présenteroit. On le présente aussi aux femmes de gentilshommes de la chambre qui ne seroient pas duchesses.

Mercredi 17, *à Marly*. — Le roi vint plusieurs fois le jour dans la chambre de M. le Dauphin, dont le mal augmente considérablement; le soir même il devint si grand que le prince demanda qu'on lui administrât les sacrements. On lui représenta que rien ne pressoit, qu'on lui diroit la messe à minuit et qu'il communieroit à cette messe-là. Madame alla à trois heures à Versailles donner de l'eau bénite au corps de madame la Dauphine; elle étoit accompagnée de M. le duc d'Orléans, de madame la princesse de Conty et ses deux filles et de M. le comte de Toulouse. La dame d'honneur, à la tête des dames, le chevalier d'honneur, à la tête des officiers de la maison de feu madame la Dauphine, allèrent recevoir Madame jusqu'au bout de la dernière pièce tendue de noir de l'appartement de la Dauphine, et la reconduisirent au même

endroit, après qu'elle eut donné de l'eau bénite, le chevalier d'honneur et le premier écuyer, marchant toujours à côté de Madame, avec cette différence de la dame d'honneur qu'elle ne reçut et ne reconduisit Madame dans cette dernière pièce que jusqu'à la porte la plus proche de l'appartement de la défunte. Le chevalier d'honneur et le premier écuyer allèrent jusqu'à la porte qui sort dans les pièces qui ne sont pas tendues de noir. Les dames étoient toutes en mantes et les messieurs en grand manteau.

Jeudi 18, *à Marly*. — M. le Dauphin communia à la messe qu'on dit dans sa chambre après minuit, et qu'il attendoit avec grande impatience, se sentant plus mal que les médecins ne le croyoient, et effectivement, deux heures après avoir communié, sa tête commença à s'embarrasser et il mourut à huit heures et demie du matin. Il est mort en lui le prince le plus sage et le plus religieux qui fût peut-être dans le monde. Il est bien à craindre que ce nouveau coup de foudre n'altère encore la santé du roi, cependant il se porte fort bien. On porta le corps du Dauphin l'après-dînée à Versailles dans son appartement*. Le maréchal de Villeroy vint ici le matin, ne sachant point encore la mort du Dauphin; le roi commanda à Blouin de lui donner un logement ici sans qu'il l'eût demandé. Il y a déjà longtemps même qu'il ne demandoit plus à être des voyages de Marly; il paroît que le roi, depuis quelques mois, le traite avec plus de bonté, et on croit qu'il lui rendra tout à fait ses bonnes grâces **. On continue à l'ordinaire de garder le corps de madame la Dauphine.

* Monseigneur le duc de Bourgogne naquit terrible, et sa première jeunesse fit trembler. Dur et colère jusqu'aux derniers emportements et jusque contre les choses inanimées, impétueux avec fureur, incapable de souffrir la moindre résistance, même des heures et des éléments, sans entrer en des fougues à faire craindre que tout ne rompît dans son corps; opiniâtre à l'excès et passionné pour toute espèce de volupté de femmes, et ce qui est rare ensemble avec un autre penchant;

aimant le vin, la bonne chère, la chasse avec fureur, et la musique avec une sorte d'enlèvement, et le jeu encore où il ne pouvoit souffrir d'être vaincu, et où le danger avec lui étoit extrême; enfin livré à toutes les passions et transporté de tous les plaisirs. Souvent farouche et porté à la cruauté, et surtout barbare en railleries et à produire les ridicules; avec cela de la hauteur des cieux et regardant les hommes, quels qu'ils fussent, comme des mouches et des atomes avec lesquels il n'avoit aucune ressemblance; à peine MM. ses frères lui paroissoient-ils intermédiaires entre lui et le genre humain. L'esprit, la pénétration brilloient de toutes parts et jusque dans ses furies; ses réponses étonnoient; ses raisonnements n'en tendoient pas moins au juste et au profond, et il se jouoit des connoissances les plus abstraites. L'étendue et la vivacité de son esprit le rendoient incapable de s'appliquer à une seule chose à la fois, et la nécessité de le laisser dessiner en étudiant, à quoi il avoit beaucoup de goût et sans quoi son étude étoit infructueuse, a peut-être beaucoup nui à sa taille que toute sa vertu dans les suites ne lui put peindre au vrai. Tant d'esprit et une telle sorte d'esprit, joint à tant et de telles passions, n'étoit pas d'une éducation facile; mais Dieu, qui est le maître des cœurs, et dont le divin esprit souffle où il veut, fit de ce prince un ouvrage de sa droite. Entre dix-huit à vingt ans il accomplit son œuvre qui n'avoit été que peu à peu ébauchée jusque-là par les plus grands soins des hommes les plus sages et les plus appliqués. De cet abîme sortit un prince affable, doux, humain, pâtient et pénitent, modeste et, autant qu'il le pouvoit sans messéance, humble et austère, tout appliqué à ses devoirs et les comprenant immenses. Il ne pensa plus qu'à allier les devoirs de sujet et de fils, avec ceux auxquels il se voyoit destiné, et la brièveté des jours faisoit toute sa douleur. Il mettoit toute sa consolation et sa force dans la prière, et ses préservatifs dans de pieuses lectures. Son goût pour les sciences abstraites, et sa facilité à les pénétrer, lui déroba d'abord un temps qu'il reconnut bientôt qu'il devoit à l'instruction de son état et à la bienséance d'un rang destiné à tenir une cour. L'apprentissage de la dévotion, si l'on peut s'exprimer ainsi, et la crainte de sa foiblesse sur les plaisirs, le rendirent d'abord sauvage, et la vigilance sur lui-même, à qui il ne passoit rien et à qui il croyoit toujours passer trop, le renferma dans son cabinet comme dans un asile impénétrable aux occasions. Que le monde est étrange! il l'eût abhorré dans son premier état, et il fut tenté de mépriser le second. Le prince le sentit; il le supporta et il attacha avec joie cette sorte d'opprobre à la croix de son Sauveur, pour se confondre lui-même dans l'amer souvenir de son orgueil passé; mais ce qui lui fut le plus pénible, ce furent les traits de sa plus intime famille. Le roi vit bientôt avec un secret dépit un prince de cet âge censurer sa vie par la sienne, se refuser jusqu'à un bureau neuf, pour donner aux

pauvres le prix qui y étoit destiné, et le remercier modestement d'une dorure nouvelle dont le roi voulut renouveler son petit appartement; mais surtout il fut piqué d'un grand bal à Marly, où son petit-fils ne voulut pas assister quoi qu'on pût faire, parce que c'étoit le jour des Rois, et qu'il passa en prières dans son cabinet. Véritablement ce fut l'action d'un novice, et il devoit ce respect, tranchons même le mot, cette charitable condescendance au roi son grand-père, de ne l'irriter pas par cet étrange contraste; mais action en soi bien grande, qui préféroit le culte et la vénération d'une si grande fête à tout respect humain, et qui l'exposoit à toutes les suites du dépit du roi et aux discours d'une cour dont ce roi étoit l'idole et qui tournoit en ridicule une telle singularité. Monseigneur ne lui étoit pas une épine moins aiguë : tout livré à la matière et à autrui, dont la politique redoutoit déjà ce jeune prince, il n'en apercevoit que la rudesse de l'écorce et s'en aliénoit comme d'un censeur. Madame la duchesse de Bourgogne, alarmée d'un époux si austère, n'oublioit rien pour lui adoucir les mœurs; ses charmes, ses grâces, ses attraits dont le prince étoit pénétré, la politique, les importunités effrénées de ses jeunes dames déguisées en mille différentes formes, l'appas des plaisirs et des parties auxquels il n'étoit rien moins qu'insensible, tout étoit déployé chaque jour; suivoient les remontrances de la dévote fée et les traits piquants du roi dans l'intérieur du cabinet. Il faut une âme bien affermie pour soutenir de telles et si journalières épreuves, sans en être ébranlée, et être bien soutenue de la main invisible quand tout appui se refuse au dehors, et qu'un prince de ce rang se voit livré au dégoût des siens et presqu'au mépris d'une cour qui n'étoit plus retenue et qui avoit une secrète frayeur de se trouver un jour sous ses lois. Cependant, rentré de plus en plus en lui-même par le scrupule de déplaire au roi et de donner aux autres de l'éloignement pour la vertu, l'écorce peu à peu s'amollit, mais sans intéresser la solidité du tronc. Il comprit enfin ce que c'est que quitter Dieu pour Dieu, et que la pratique fidèle des devoirs de l'État est la piété la plus solide. Il s'appliqua presque uniquement aux choses qui pouvoient l'instruire au gouvernement, et il se prêta davantage au monde; il le fit même avec tant de grâce qu'on sentit bien et sa raison de s'y être refusé, et sa peine de ne faire que s'y prêter; et le monde, qui se plaît tant à être aimé, commença à devenir réconciliable. Il réussit fort au gré des troupes à sa première campagne en Flandre avec le maréchal de Boufflers; il prit Brisach à la seconde, où il se montra partout fort au delà de ce que le maréchal de Marsin vouloit, et il fallut lui cacher le projet de Landau, pour le faire revenir, qui n'éclata qu'ensuite. Les tristes conjonctures des années suivantes ne permirent pas de le renvoyer à la tête des armées; enfin on y crut sa présence nécessaire pour les ranimer et y remettre

la discipline perdue; ce fut en 1708. Avant la déclaration publique de cette destination, il se trouva quelqu'un (1) qui en fit l'horoscope au duc de Beauvilliers par la connoissance des intérêts et des intrigues. Les temps ne sont pas encore assez éloignés pour ne pas tirer le rideau sur des événements si hardis et si funestes. Il faut laisser regretter un développement si curieux, si intéressant et qui alors et depuis a porté à plomb sur tant de choses; il faut gémir encore au bout de tant d'années de l'oppression d'un prince qui ne trouva presque personne pour lui, ni dans la cour ni dans l'armée, contre qui son propre père se livra à n'en revenir jamais, de qui le roi son grand-père fut aussi l'accusateur et le juge, et en faveur duquel il étoit devenu odieux et très-dangereux de parler. C'étoit une épreuve bien nouvelle à un prince de ce rang et bien étrange à porter; il la sentit dans tout son poids et avec toutes ses pointes; il la soutint avec toute la fermeté, la patience et la charité d'un élu qui ne voit que Dieu en tout, qui s'humilie et se purifie sous sa main, et qui, lui rendant grâce de tout, porte la magnanimité à ne dire et à ne faire rien précisément que ce qu'il devoit à soi, à la vérité, au bien de l'État, mais qui demeuroit même au deçà de ces bornes, dans la crainte de les outre-passer. Tant de vertu ébranla le roi; et madame la duchesse de Bourgogne, outrée de dépit et de rage intérieure, mit enfin madame de Maintenon de moitié de ce qu'elle put porter, et toutes deux ensemble ramenèrent le roi au même point. Ce retour et celui de la plus saine partie de la cour qui avoit eu loisir d'apercevoir enfin quelque lumière à travers les ténèbres, ne changea rien dans la conduite du jeune prince, qui, moins flatté de ce commencement de justice qu'il ne se redoutoit soi-même, n'étoit occupé qu'à se contenir de plus en plus et à n'échapper pas à la plus sublime charité. La foudre qui tomba bientôt après sur un malheureux (M. Chamillart) et le plus coupable, fut excitée sans lui par madame la duchesse de Bourgogne; madame de Maintenon, qui avec toute la cour lui surent fort mauvais gré d'un procédé trop humain, et que trop de bonté fit taxer de foiblesse et par d'autres de misère, qu'il eût pour un autre moins coupable (le duc de Vendôme). Dès lors madame la duchesse de Bourgogne, profitant du plein retour de madame de Maintenon, la piqua d'honneur, et le roi par elle, de relever monseigneur le duc de Bourgogne après un si injuste abaissement. Tous les conseils lui furent ouverts, et le roi commença à le goûter sans jalousie, au moins extérieure, et à lui renvoyer des affaires. La mort de Monseigneur, où il gagna tout sans rien perdre, même du côté du cœur, mit la cour et le ministère à ses pieds, qui s'empressa auprès de lui avec d'autant plus de liberté que le roi ordonna aux ministres

(1) Saint-Simon lui-même.

d'aller chez lui au moins une fois la semaine, et toutes les fois encore qu'il les manderoit, pour l'instruire et lui rendre compte de tout. Ce fut alors plus que jamais qu'il redoubla d'application aux choses du gouvernement, et à s'instruire de tout ce qui l'en pouvoit rendre plus capable. Il bannit les amusements de sciences, pour partager son temps entre le public et son cabinet, et ces deux encore entre la prière qu'il abrégea et l'instruction qu'il multiplia, entre les assiduités et les respects au roi, les soins et les égards pour madame de Maintenon, le goût et la bienséance pour son épouse, et le soin de tenir une cour et de s'y rendre aimable et accessible. Plus le roi l'éleva, plus il affecta de se tenir soumis dans sa main; plus il lui marqua de considération et de confiance, plus il sut y répondre par une modération également éloignée du défaut de sentiment exquis et d'un usage mesuré par la sagesse et par la connoissance, et du moindre air qui pût sentir la présomption ou la tentation la plus légère d'user de cet épanchement avec complaisance en soi-même et beaucoup moins avec la plus petite étendue. Il avoit conservé une tendre amitié, une estime et une confiance infinie pour l'archevêque de Cambray, Fénelon, qui avoit été son précepteur, et qui étoit tombé dans une profonde disgrâce, qui dura autant que sa vie; il n'eut depuis cette disgrâce que deux occasions de le voir en passant à Cambray sans s'y arrêter. On a su la brièveté de ces deux entrevues; le prince fut exactement fidèle à ce que le roi lui en avoit prescrit, mais n'oublia pas aussi de l'être et de le paroître à ses sentiments pour le prélat, autant qu'il lui fut possible dans ces passages d'éclair. Il eut le même attachement pour M. le duc de Beauvilliers, et beaucoup encore pour le duc de Chevreuse, qui n'étoient ensemble qu'un cœur et une âme, dont il se peut dire que M. de Cambray étoit la vie et le mouvement. Ils étoient donc les véritables modérateurs du prince, mais sauf son discernement qui n'étoit asservi à personne, et qui comme l'abeille recueilloit le miel et la plus parfaite substance de toutes les fleurs, il tâchoit à connoître les hommes, et à tirer d'eux les instructions et les lumières qu'il en pouvoit espérer. Il conféroit même avec quelques-uns à découvert; mais il travailloit en secret avec un bien petit nombre, dont il trayoit encore avec choix, et là il découvroit son âme et pour le présent et pour les temps où il seroit le maître. Quel amour du bien, quel dépouillement de soi-même, quelles recherches, quels fruits, oseroit-on le dire, quel reflet de la Divinité dans cette âme pure, qui, autant qu'il leur est donné, en avoit conservé l'image! C'est là qu'on voyoit briller les traits d'une éducation également savante et chrétienne, et les réflexions d'un disciple lumineux qui étoit né pour le commandement; là s'éclipsoient les scrupules qui le dominoient en public. Il vouloit savoir à qui il avoit et auroit à faire, et il mettoit au jeu le premier pour

profiter d'un tête-à-tête sans fard et sans intérêt; mais que ce tête-à-tête avoit de vaste, et que les charmes qu'on y trouvoit étoient agités par la variété où le prince s'espaçoit, soit art, soit entraînement de curiosité et soif de savoir de l'un à l'autre! Il promenoit son homme sur tant de matières, de choses, de gens, de faits, que qui n'auroit pas eu à la main de quoi le satisfaire, seroit sorti soi-même bien peu content. La préparation étoit également imprévue et impossible, et c'étoit dans cet impromptu-là même que le prince cherchoit à puiser des vérités qui ne pouvoient ainsi rien emprunter d'ailleurs, et à éprouver, sur des connoissances aussi variées, quel fond il pouvoit faire en ce genre sur le choix qu'il avoit fait. Ainsi son homme qui avoit compté travailler un quart d'heure, une demi-heure avec lui, y passoit deux heures ou plus, selon que le temps arrêtoit ou laissoit la liberté au prince, qui se ramenoit toujours à la matière qu'il avoit dessein de traiter en principal, et qui traitoit ses parenthèses en maître. Là nul verbiage, nul compliment, nulle louange, nulle préface, nul conte; tout en objet, tout serré, substantiel, au fait, au but; rien sans raison et sans cause, rien par amusement et par plaisir. C'étoit là que la charité générale due à l'État l'emportoit sur la charité fraternelle, et que ce qui étoit sur le compte de chacun se discutoit; c'étoit là que les plans, les arrangements, les changements, les choix se formoient, se mûrissoient, se découvroient, et souvent sans le paroître Tout étoit d'ordinaire remâché par le prince, avec les deux ducs; quelquefois il y avoit de la réserve; mais ce qui lui étoit inviolable, c'étoit le secret et dans toute sa profondeur. Avec tant et de si grandes parties, qui est-ce qui n'a point de défaut? On aura peine à comprendre qu'avec tant de solidité, il lui fut demeuré de véritables enfances, et quelquefois même indécentes; elles se corrigeoient peu à peu, assez pour augurer qu'elles disparoîtroient bientôt toutes, mais le dernier sacrifice n'en étoit pas entièrement achevé à sa mort. Il en eut un autre plus important, c'est qu'il étoit quelquefois des personnes, mais rarement, pour qui l'estime et l'amitié même assez familière n'étoient rien moins que de concert; il étoit capable d'en souffrir le reproche et capable de s'en corriger; mais sa mort prématurée prévint l'un et l'autre. Ses scrupules, ses petitesses de dévotion diminuoient tous les jours, et tous les jours il croissoit en quelque chose; surtout il étoit guéri de l'opinion de préférer la piété à tout autre talent, c'est-à-dire d'être porté à choisir un général, un ambassadeur, un ministre plus par rapport à sa piété qu'à sa capacité et à son expérience; il l'étoit encore sur le crédit à donner à la dévotion, dans la persuasion que de fort honnêtes gens et propres à beaucoup de choses le peuvent être sans dévotion et doivent être mis en œuvre, et dans la crainte encore de faire des hypocrites. Comme il avoit le sentiment fort vif, il le passoit

aux autres, et ne les en aimoit et estimoit pas moins. Jamais prince si amoureux de l'ordre, ni si desireux de le rétablir en tout, d'ôter la confusion et de mettre gens et choses en leur place. Instruit au dernier point de tout ce qui doit régler cet ordre par maximes, par justice et par raison, et attentif, en attendant qu'il fût le maître, à distinguer l'âge, le mérite, la naissance et le rang d'une manière propre et distinctive de chacune de ces choses; il connoissoit fort les droits, et savoit fort aussi les naissances, et l'a marqué en bien des occasions. Ces desseins allongeroient trop ces additions; ce seroit presqu'un ouvrage, mais un ouvrage à faire mourir de regrets. Sa maxime favorite, et qu'il a souvent déclarée jusque dans le salon de Marly, étoit que les rois étoient faits pour les peuples et aux peuples, et non pas les peuples pour les rois ni aux rois; c'étoit ce qui lui rendoit le luxe et la guerre si odieux, et comme il écoutoit plus son zèle qu'il n'étoit attentif au langage et aux oreilles du monde, c'étoit ce qui le faisoit quelquefois énoncer là-dessus trop crûment, et ce qui a fait dire sinistrement qu'il n'aimoit pas la guerre. Sa justice étoit munie de ce bandeau impénétrable qui en fait toute la sûreté; il se donnoit la peine d'étudier les affaires qui se présentoient à juger au conseil des finances ou de dépêches, et, si elles étoient grandes, il y travailloit avec des gens du métier, dont il puisoit les connoissances sans se rendre esclave de leurs opinions. Il communioit tous les quinze jours au moins, et voyoit son confesseur jésuite une ou deux fois la semaine, et quelquefois fort longtemps, ce qu'il abrégea beaucoup dans la suite, quoiqu'il approchât encore plus souvent des sacrements et toujours en collier de l'Ordre et en manteau court. Les jésuites de Brest eurent une de ces affaires majeures qui intéressa l'honneur et l'utile de toute la société, et qu'elle eut le crédit de faire venir devant le roi. La veille du jugement le P. Martineau fut plus de deux heures seul avec monseigneur le duc de Bourgogne, et personne ne douta qu'il ne vint le lendemain au conseil, bien muni de leurs raisons; l'affaire tint tout le conseil, et les avis furent divers. Monseigneur le duc de Bourgogne, qui parla à l'ordinaire le dernier avant le roi, car Monseigneur ne venoit point à ces sortes de conseils, s'étendit fort au long sur le fond et sur les procédés, et s'expliqua avec une liberté qui étonna tous ceux qui l'entendirent, et conclut au plus fort contre les jésuites. Le roi, qui n'avoit pas coutume de parler et qui se rendoit toujours à la pluralité, prit après la parole en faveur des jésuites; monseigneur le duc de Bourgogne avec un air de respect répliqua; le roi encore, tellement qu'il se forma entre eux deux une dispute, dont le chancelier de Pontchartrain pensa tomber d'admiration de l'équité, de la justesse, du tempérament, de mesure, de respect, de liberté et de force que le prince mit dans ses discours. Il l'emporta dans le conseil; mais le roi, qui voulut

favoriser les jésuites, tempéra de sa volonté la perte entière de leur procès. Il agit avec la même équité dans l'affaire du cardinal de Noailles, qui lui avoit été envoyée; il eut horreur de la conduite du P. le Tellier, et il vouloit qu'il fût chassé à la découverte de ce mystère d'iniquité, entre lui et l'abbé de Saron, trésorier de la Sainte-Chapelle de Vincennes, qui fit un si scandaleux bruit. Il aimoit souverainement et recherchoit la vérité; il estimoit le cardinal de Noailles; il ne pouvoit ni le croire janséniste, ni le croire faux ou haineux. Il détestoit la trame ourdie, et les imputations et les persécutions à volonté, et il s'alloit appliquer à la matière des libertés de l'Église gallicane quand il fut enlevé, et ce que l'on rapporte ici est la matière de son dernier entretien avec un seigneur distingué (1) avec lequel il travailloit et s'ouvroit en secret, et qu'il chargea de l'étude de ces matières pour lui en rendre compte. Sa conversation étoit aimable tant qu'il pouvoit, solide par goût; il se délassoit volontiers à la promenade, et c'étoit là où elles paroissoient le plus; s'il y trouvoit quelqu'un à qui il pût parler de sciences, c'étoit son plaisir, mais plaisir modeste et seulement pour s'amuser ou s'instruire. Mais ce qu'il y recherchoit le plus, c'étoit des gens utiles à entretenir sur la guerre, sur les places, sur le commerce et la marine, sur les pays étrangers, quelquefois sur des faits anciens et sur des points d'histoire, et ces promenades, qui l'instruisoient beaucoup, lui concilioient l'estime et les cœurs. Au lieu des spectacles qu'il s'étoit retranchés, il y avoit longtemps, il faisoit les soirs un petit jeu où les plus médiocres bourses pouvoient atteindre, pour varier et partager l'honneur de jouer avec lui, et se rendre cependant visible à la cour. Il fut toujours sensible au plaisir de la chasse et de la table; il se laissoit aller à la première avec moins de scrupule; mais il craignoit son foible pour l'autre, où il étoit d'excellente compagnie quand il s'y laissoit aller. Il connoissoit bien le roi, le respectoit en fils, et lui faisoit une cour attentive de sujet, mais de sujet qui sut quel il est. Il cultivoit madame de Maintenon avec les égards que leur situation demandoit. Avec Monseigneur, il lui rendoit avec soin tout ce qu'il devoit, mais on en sentoit la contrainte et encore plus avec mademoiselle Chouin, et il admiroit avec tout le monde que ce prince qui, tout matériel qu'il étoit, avoit beaucoup de gloire, ne s'étoit jamais pu accoutumer à madame de Maintenon, et ne la voyoit même que par une rare bienséance et jamais en aucune liberté, eût aussi sa Maintenon autant que le roi avoit la sienne, et lui asservit autant ses enfants que le roi faisoit les siens à madame de Maintenon. Il aimoit passionnément son épouse, et ses frères tendrement. Avec le

(1) Saint-Simon lui-même.

monde il étoit fort réservé à témoigner aucune affection particulière, et ce n'étoit qu'en secret, par des derrières et par le moyen de Duchesne, son premier valet de chambre qui le servoit toute l'année et qui étoit digne de sa confiance, qu'il voyoit le très-peu de ceux avec qui il travailloit en particulier, et ce très-peu étoit encore réduit à moins qu'on ne peut croire et à qui hors de là il n'en paroissoit rien du tout. Sa douleur de la perte de madame la Dauphine pénétra ses plus intimes moelles; la piété surnagea, mais ce ne fut pas sans de prodigieux efforts; son sacrifice fut entier, mais sanglant. Parmi cette affliction, rien de bas, rien de petit, rien d'indécent; on voyoit un homme hors de soi-même, qui extorquoit de soi une surface unie et qui y succomboit; ses jours en furent bientôt abrégés. Il fut le même dans sa maladie; il ne crut point en relever, et en raisonna ainsi avec les médecins. Grand Dieu, quel spectacle vous donnâtes en lui, et que n'est-il permis encore d'en relever des parties également secrètes et si sublimes, qu'il n'y a que vous qui les puissiez donner et en connoître tout le prix! Quelle imitation de Jésus-Christ sur la croix! on ne dit pas seulement à l'égard de la mort et des souffrances, elle s'éleva bien au-dessus! quelles tendres et tranquilles vues, quel souverain détachement, quel vif élan d'actions de grâce d'être préservé du sceptre et des comptes qu'il en faut rendre! quelle soumission et quel ardent amour de Dieu! quelle vue de son néant, de ses péchés, de l'infinie miséricorde! quelle tempérée confiance! quelle sage paix, quelles lectures, quelles prières continuelles, quel ardent désir des derniers sacrements, quel recueillement, quelle patience et quelle bonté pour tout ce qui l'approchoit! La France tomba enfin sous ce terrible châtiment; Dieu lui montra un prince qu'elle ne mérita pas; la terre n'en étoit pas digne, et il étoit déjà mûr pour l'éternité. Ce fut une consternation que l'estime, qui avoit enfin percé, porta jusque dans toutes les cours étrangères; et tandis que les peuples pleuroient celui qui ne pensoit qu'à leur soulagement, et qui ne vouloit régner que pour les rendre heureux, les souverains pleurèrent publiquement celui qu'ils regardoient déjà comme leur exemple, leur arbitre et le modérateur paisible de l'Europe.

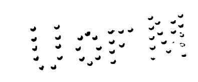
On ne sait pourquoi les Mémoires ont omis ce qui se passa à Rome, qui fut pénétrée de douleur. Le pape résolut de lui-même et sans aucun office fait là-dessus, de passer par-dessus toutes les règles et les formalités de la cour de Rome, et il y en fut unanimement applaudi. Il tint un consistoire exprès, où il déplora la perte infinie de l'Église et de toute la chrétienté; il fit un éloge complet du prince qui faisoit ses justes regrets et ceux de toute l'Europe, et déclara que passant, en faveur de ses extraordinaires vertus et de la douleur publique, par-dessus toute coutume, il en feroit publiquement les obsèques solennelles dans sa chapelle. Il en indiqua le jour; le sacré collége et toute

la cour romaine y assista, et tous applaudirent à un honneur si insolite. Il avoit toujours été réciproquement rendu aux papes en France, et à nos rois à Rome jusqu'à la mort d'Henri III; Sixte V, qui avoit ouvert les yeux au célèbre duc de Nevers, qui s'étoit allé consulté sur la Ligue, et qui lui-même ne l'avoit favorisée que le moins qu'il avoit pu et qui loua publiquement Henri III de s'être défait du duc de Guise, devint furieux deux jours après quand il apprit que le cardinal de Guise avoit eu le même sort. Il excommunia Henri III, et, quoique ce prince pût faire dans le peu de temps que les Guises le laissèrent vivre, il demeura excommunié après sa mort, où il fit tout ce que le court espace qu'il vécut après avoir été frappé par le moine Guiscard (1) et parricide pour mourir en bon chrétien et muni des sacrements de l'Église. Tout ce que la reine sa veuve fit de démarches à Rome par le célèbre d'Ossat depuis cardinal, toute l'adresse, l'éloquence, la considération personnelle que ce grand homme s'étoit déjà acquise, furent inutiles pour obtenir les obsèques accoutumées à nos rois. En revanche, on cessa en France de les faire pour les papes, et réciproquement il n'y en a pas eu depuis. Ce fut donc une distinction bien extraordinaire que celle que Clément XI, et de lui-même fit au Dauphin, qui méritoit bien de n'être pas omise.

Les honneurs qui accompagnèrent et suivirent la mort de M. et de madame la Dauphine sont politiquement tus par ces Mémoires, et leur silence fait celui des additions. Elles [*sic*] furent cause qu'on abrégea tout ce qu'il fut possible des obsèques, et qu'il n'y eut point d'eau bénite que chacun à part. Comme on ne voulut point encore décider entre les ducs et les véritables princes, le roi ordonna la première garde comme on l'avoit de la duchesse d'Elbeuf, qui portoit les deux, et la seconde duchesse avec la duchesse de Sully; puis deux Lorraines; puis deux duchesses, après quoi cela fut indifférent. On voit la prétention des évêques qui eurent le goupillon, point de carreau et point de chaises à dos, trois choses qu'ils prétendirent, mais la droite sur les dames qui ne fut pas disputée. Point de dames au convoi des cœurs, ni à celui du corps, que celles de la maison et les seules princesses du sang, M. d'Aumont, comme premier gentilhomme de la chambre, sur le derrière du carrosse avec M. le duc d'Orléans, petit-fils de France, qui menoit le convoi. On a fait toutes ces remarques de suite pour n'y plus revenir.

** Le maréchal de Villeroy avoit toujours été bien avec madame de Maintenon, comme un homme facile, propre à divertir le roi par de

(1) Cette expression, employée par Saint-Simon pour dire que Jacques Clément étoit partisan des Guise, ne se retrouve pas dans ses Mémoires.



vieilles rapsodies, par une longue habitude, et nullement à craindre en rien. Sa rupture avec Chamillart, qu'elle avoit perdu, l'avoit encore rapproché d'elle, et il y avoit longtemps qu'elle songeoit à le rapprocher aussi du roi. Le vide affreux de madame la Dauphine le lui fit juger nécessaire, et les idées de M. du Maine, qui dès lors n'eurent plus de bornes, le lui firent considérer comme un homme dont la vanité d'être des confidences et d'y servir, et l'espérance d'en profiter en sa manière, et cependant la charme de vivre dans l'importance, lui pouvoient être d'un grand usage. C'est ce qui bombarda son retour dans des moments de tristesse et de foiblesse où l'on cède à l'ennui, à l'importunité, au retour d'anciennes habitudes, contre lesquelles ce qui les avoit séparées se trouve plus qu'émoussé. Le maréchal revint donc en grâce et bientôt après en faveur, avec de tels appuis.

Vendredi 19, *à Marly.* — Le roi se porte bien, Dieu merci. Le matin à Versailles on ouvrit le corps de M. le Dauphin ; ce fut Maréchal, premier chirurgien du roi, qui fit l'ouverture. On porta le cœur du Dauphin auprès de celui de la Dauphine; à cinq heures et demie on partit de Versailles pour porter les deux cœurs au Val-de-Grâce. L'évêque de Senlis, premier aumônier de madame la Dauphine, qui avoit un pouvoir de M. le cardinal de Janson, grand aumônier de France, pour porter le cœur de M. le Dauphin, portoit les deux cœurs. Il étoit à la droite dans le fond du carrosse; à sa gauche, madame la Princesse; sur le devant étoient madame de Vendôme et mademoiselle de Conty; à une des portières étoit la duchesse du Lude et à l'autre M. le duc du Maine. Dans un carrosse de M. le Dauphin étoient le duc d'Aumont et quelques-uns des menins. Dans le second carrosse du corps de madame la Dauphine étoient les dames du palais; il n'en étoit resté que deux à Versailles pour garder le corps. On arriva au Val-de-Grâce à minuit et demi; on en sortit avant deux heures. Les princesses restèrent à Paris. Pendant qu'on portoit les cœurs au Val-de-Grâce, on mit le corps de M. le Dauphin sur le même lit que madame la Dauphine, que l'on fit faire plus grand que celui où elle étoit (1).

(1) « Dès que monseigneur le Dauphin put être enseveli, on l'apporta à Ver-



Samedi 20, *à Marly*. — Le roi envoya à Versailles M. de Pontchartrain pour dire à madame de Ventadour que S. M. vouloit que présentement on appelât M. le duc de Bretagne, Dauphin. Le roi a proposé le P. de la Rue pour confesseur de monseigneur le duc de Berry, qui a paru en être fort aise; le P. Martineau est destiné pour être confesseur des deux princes quand ils seront en âge. On a commencé ce matin à Versailles à garder les deux corps; voici l'ordre : à la droite, le long de la muraille qui fait le fond de la chambre, étoient les aumôniers du roi, et Verceil, officier des gardes du corps qui étoit de service auprès de M. le Dauphin. Sur le retour et toujours le long de la muraille étoient le duc d'Aumont et quelques-uns des menins; entre eux et le lit où étoient les corps, les évêques qui avoient le visage tourné du côté du lit. Au côté gauche étoit le même ordre pour la maison de madame la Dauphine; ainsi des quatre évêques, il y en a deux d'un côté et deux de l'autre. Madame entre présentement les soirs dans le cabinet du roi après son souper; il y avoit longtemps qu'elle souhaitoit cela et le roi le lui a accordé depuis quelques jours.

Dimanche 21, *à Marly*. — Le roi se porte bien; il tient ses conseils et travaille avec ses ministres comme à l'ordinaire. On continue à Versailles à garder les corps dans le même ordre que je l'expliquai hier. Les menins se relèvent tour à tour comme les dames du palais, sans que

sailles, et on le mit dans le même lit de parade avec madame la Dauphine. Les deux grilles de Versailles étoient tendues de noir sans écussons. Toutes les marches du vestibule, le grand escalier, la première salle des gardes et tout l'appartement de madame la Dauphine étoient tendus jusqu'au plafond. Deux bandes d'écussons régnoient depuis les dehors de la cour jusques à la chambre où le prince et la princesse étoient exposés.

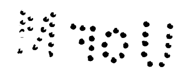
« Un concours infini de peuple vint pendant tout le temps que les corps du prince et de la princesse furent exposés et passoit au travers du salon, par la galerie, jusques à une barrière qu'on avoit faite pour ne donner passage que par l'autre salle des gardes, et cela dura jusqu'au mardi à midi. » (*Mercure* de février.)



le maître des cérémonies les avertisse. Parmi les menins sont : MM. de Gamaches, de Saumery et d'O. M. le duc d'Antin, à qui le roi a redonné la place de menin qu'il avoit cédée à M. de Gondrin son fils, garde aussi, comme menin, le corps de M. le Dauphin. — M. d'Ormesson, intendant de Soissons, mourut subitement à Paris.

Lundi 22, *à Marly*. — Le roi continue à se bien porter, se promène dans ses jardins le matin et l'après-dînée. M. le duc d'Orléans alla à trois heures à Versailles donner de l'eau bénite au corps de M. le Dauphin ; M. le duc d'Aumont, à la tête des menins, alla le recevoir et le reconduisit de la même manière que M. le marquis de Dangeau, chevalier d'honneur de feu madame la Dauphine, avoit fait quand M. le duc d'Orléans vint donner de l'eau bénite à madame la Dauphine. — M. le maréchal de Catinat mourut dans sa maison auprès de Paris, où il s'étoit retiré depuis quelque temps ; c'étoit un très-homme de bien, fort estimé et qui avoit bien servi le roi à la guerre. — M. de Magnac, lieutenant général, est mort ; il étoit gouverneur du Mont-Dauphin et inspecteur de la cavalerie en Flandre.

Mardi 23, *à Marly*. — On transporta de Versailles à Saint-Denis les corps de M. le Dauphin et de madame la Dauphine. M. le duc d'Orléans fut nommé du roi pour accompagner le corps de M. le Dauphin ; il y avoit quatre princesses pour accompagner le corps de madame la Dauphine, qui étoient madame la Duchesse, madame de Vendôme, mademoiselle de Conty et mademoiselle de la Roche-sur-Yon. Quand on descendit les corps de la chambre pour les mettre dans le chariot, M. le duc d'Aumont portoit la couronne de M. le Dauphin, et M. le marquis de Dangeau celle de madame la Dauphine ; M. de Souvré, maître de la garde-robe, portoit le collier de l'ordre du Saint-Esprit. On partit de Versailles un peu après six heures du soir. Immédiatement devant le chariot marchoit un carrosse de M. le Dauphin, où étoient quatre



évêques, un aumônier du roi et le curé de Versailles; ce carrosse étoit précédé de celui où étoit M. le duc d'Orléans, dans lequel étoient avec lui : le duc d'Aumont dans le fond avec lui, le duc d'Antin et M. de Souvré au devant, M. de Matignon, comme menin, à une portière, et le capitaine des gardes de M. le duc d'Orléans à l'autre (1).

---

(1) « Sur les cinq heures du soir du mardi 23, monseigneur le duc d'Orléans qui avoit été mercredi 17 donner l'eau bénite au corps de madame la Dauphine, devant conduire la pompe funèbre, vint en donner avant la levée des corps du prince et de la princesse. Messeigneurs les évêques ayant aussi donné de l'eau bénite sur les corps du prince et de la princesse, monseigneur l'évêque de Senlis, accompagné de messeigneurs les évêques de Montauban, de Tournay et d'Autun, des aumôniers, du curé de la paroisse de Versailles en surplis et en étole, ayant entonné *Exultabunt*, plusieurs pères de la Mission commencèrent à chanter le *Miserere*. Monseigneur le duc d'Orléans, M. le marquis de Dangeau, chevalier d'honneur, M. le maréchal de Tessé, premier écuyer, les dames d'honneur et les dames du palais qui étoient dans la chambre où la princesse étoit morte, s'avancèrent dans celle du lit de parade, savoir : madame la duchesse du Lude et madame la comtesse de Mailly, dames d'honneur; les dames du palais, mesdames la marquise de Dangeau, de Roucy, de Nogaret, d'O, de Montgon, de Lévis, d'Estrées, ayant à leur tête madame la grande Duchesse, madame la princesse de Conty, madame la duchesse de Vendôme et mademoiselle de la Roche-sur-Yon. Toutes ces dames suivoient les corps du prince et de la princesse, portés par dix gardes du corps à chaque cercueil et deux à chaque caisse, où étoient renfermées les entrailles. Lorsqu'ils furent sur l'escalier, la musique entonna un *De profundis* en faux bourdon, qui dura à peu près le temps que les deux cercueils et les deux caisses furent posés dans le char funèbre; les gardes françoises et suisses étoient sous les armes. Alors on commença à défiler en cet ordre : premièrement cent pauvres habillés d'une cape grise et claire, plissée, qui leur descendoit jusqu'aux pieds, avec un coqluchon et une ceinture, ayant chacun un flambeau à la main. Une compagnie des gardes du corps; cent vingt mousquetaires, soixante de chaque compagnie, suivis de celles des gendarmes et des chevau-légers, après lesquels suivoient les carrosses de deuil de MM. les officiers, de monseigneur le duc d'Orléans, ceux de monseigneur le Dauphin et de madame la Dauphine, suivis de leurs valets de pied; tous ces carrosses étoient à huit chevaux.

« *Premier carrosse de madame la Dauphine.* — S. A. S. madame la Duchesse. Madame la duchesse du Lude, dame d'honneur; madame la duchesse d'Harcourt; madame la duchesse de Duras; madame la marquise de Roucy, dame du palais; madame la marquise de Mailly, dame du palais; madame la marquise de Laigle, dame d'honneur de madame la Duchesse.

« *Second carrosse.* — S. A. S. madame la duchesse de Vendôme. Madame la duchesse d'Estrées; madame la princesse de Chimay; madame de Nogaret;

Mercredi 24, *à Marly*. — Le roi donna le gouvernement de Mont-Dauphin à M. de Broglio, lieutenant gé-

---

madame de Montsorreau; madame la marquise de Brassac, dame d'honneur de madame de Vendôme.

« *Troisième carrosse*. S. A. S. Mademoiselle de Conty. Madame la duchesse de Sully; madame la duchesse de la Ferté; madame la marquise de Nangis; madame la marquise de la Vrillière; madame la marquise de Listenay.

« *Quatrième carrosse*. — S. A. S. mademoiselle de la Roche-sur-Yon. Madame la comtesse d'Egmont; madame la princesse de Talmont; madame de Clermont; madame la marquise de Polignac; madame la marquise de la Vrillière; madame la marquise de Chambonas.

« *Cinquième carrosse*. — Madame la grande Duchesse seule dans le fond avec madame la comtesse de Mailly.

« Et ensuite suivirent les pages de monseigneur le Dauphin et de madame la Dauphine. Le carrosse ensuite de monseigneur le duc d'Orléans où il étoit seul dans le fond avec M. le marquis de la Fare, son premier capitaine des gardes, et M. le marquis d'Étampes, second capitaine des gardes. Dans les autres carrosses de la suite étoient MM. d'Armentières, de Simiane, de Marivat. Tous ces équipages et cortéges furent suivis des pages du roi, avec les livrées du roi, sans deuil, ayant tous un flambeau à la main, aussi bien que MM. les mousquetaires, gendarmes, chevau-légers, qui tous avoient leur habit d'ordonnance. A la tête de ce défilé les carrosses dans lesquels étoient M. l'évêque de Senlis, premier aumônier de madame la Dauphine, M. l'évêque de Tournay, M. l'évêque de Saint-Omer, M. l'évêque de Montauban et M. l'évêque d'Autun; au milieu M. le curé de Versailles en étole, d'un côté; le P. de la Rue et le P. Martineau, celui-là confesseur de madame la Dauphine, celui-ci de monseigneur le Dauphin, de l'autre côté. Ensuite parurent les quatre hérauts d'armes avec le roi d'armes à leur tête. Le char étoit accompagné de quatre aumôniers en rochet, manteau et bonnet carré, tous quatre à cheval, tenant chacun un des quatre coins du poële; ce char étoit attelé de huit chevaux caparaçonnés. Les Récollets de Versailles accompagnèrent le convoi jusqu'à l'avenue. Il entra dans Paris à deux heures et demie après minuit. Toute la rue Saint-Honoré où les Feuillants, les Capucins, les Quinze-Vingts-Saint-Honoré, firent leurs prières avec chacun leur clergé, ayant leurs croix et leurs chandeliers, se présentèrent au passage pour chanter un *De profundis*. Sitôt qu'on aperçut de Saint-Denis les premiers flambeaux, l'on sonna un bourdon durant un quart d'heure pour signal à toutes les églises de Saint-Denis, collégiales, paroisses et communautés d'hommes, pour se préparer à aller au-devant avec les religieux de Saint-Denis. Tout le clergé des autres églises s'étant rendu dans celle de l'abbaye on sonna une seconde fois un bourdon seul pour se préparer à partir. On avoit commencé à dire des basses messes, dès quatre heures du matin, dans les chapelles du chevet, chevet c'est la partie haute de l'église de Saint-Denis, derrière le chœur, et le lieu où seront exposés pendant quarante jours les corps du prince et de la princesse. Tout le cor-

néral; il donna l'inspection de la cavalerie de Flandre à M. de Ternau. — Le convoi, qui étoit parti hier de Versailles à six heures du soir, commença à entrer dans Paris par la porte Saint-Honoré à deux heures après minuit, et ressortit à quatre par la porte de Saint-Denis; il arriva à Saint-Denis à sept heures et demie. — M. le comte de Lussan, chevalier de l'Ordre, mourut à Paris après une longue maladie (1); il y avoit longtemps qu'on ne le voyoit plus à la cour. — M. de Dangeau, comme chevalier d'honneur de madame la Dauphine, et M. le maréchal de Tessé, comme premier écuyer, étoient à cheval au convoi et marchoient tous les deux à la gauche du chariot, parce que c'étoit le côté où étoit le corps de madame la Dauphine. M. d'Argenson avoit donné un ordre admirable dans Paris, et il n'y eut pas le moindre embarras en le traversant.

Jeudi 25, *à Marly*. — Le roi a toujours soupé en particulier durant tout ce voyage, et il compte de retourner à Versailles samedi. — Le roi a donné à Imécourt, lieutenant général, l'emploi qu'avoit Druy à Luxembourg. Druy vint de mourir, et, quoique son emploi soit subordonné au comte d'Autel, qui est gouverneur de Luxem-

---

tége paroissant s'approcher, le clergé de Saint-Denis, ayant les religieux à leur tête, en formèrent un considérable et allèrent au-devant du convoi jusques à la porte de Paris, qui étoit tendue avec deux rangées d'écussons, aussi bien que la première porte d'entrée du parvis. Le convoi ayant joint ils entonnèrent le *Libera*. Tout défila sur la place où étoient plusieurs compagnies des gardes françoises et suisses sous les armes; les pauvres entrèrent dans l'église avec leurs flambeaux. M. de Dreux et M. Desgranges firent disposer les siéges et les carreaux dans le chœur pour les dames.

« Monseigneur le duc d'Orléans, M. le marquis de Dangeau et M. le maréchal de Tessé s'allèrent placer d'abord au chœur; enfin, le clergé et les religieux étant entrés, le char étant arrivé devant la porte de l'église, M. l'évêque de Senlis en chape et en mitre, le prieur de Saint-Denis en chape, accompagné de deux religieux en dalmatiques, attendirent que les deux cercueils fussent apportés sur deux tables l'un auprès de l'autre, placés au milieu, sous la plate-forme à l'entrée pour commencer les harangues. » (*Mercure* de février).

(1) Il mourut le même jour que madame la Dauphine. (*Note de Dangeau.*)

bourg pour le roi d'Espagne, il ne laisse pas de valoir 40,000 livres de rente. — Le duc d'Ossone et le comte de Bergeyck, plénipotentiaires d'Espagne, sont arrivés à Paris depuis quelques jours, mais ils ne partiront pas pour Utrecht que les négociations ne soient plus avancées.

Vendredi 26, *à Marly*. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier; l'après-dînée il alla tirer. — M. de Seignelay mourut à Paris d'une maladie de venin, et si promptement qu'une heure avant qu'il mourût on ne le croyoit quasi pas malade. On croyoit que ce n'étoit au plus qu'une légère rougeole; après sa mort on l'a trouvé tout couvert de pourpre. Il étoit brigadier d'infanterie et colonel du régiment de Champagne; il avoit donné 100,000 écus, il y a vingt-deux ans, pour avoir la survivance de la charge de maître de la garde-robe qu'a le marquis de la Salle, et, s'il fût mort dans les dix premières années de son traité, M. de Creuilly son frère auroit eu la survivance en sa place; le roi avoit donné son agrément à ce traité-là. Ces dix années finirent en 1700; ainsi la charge revient en entier à M. de la Salle, qu'on croit qui la vendra.

Samedi 27, *à Versailles*. — Le roi revint ici de Marly à quatre heures; il avoit fait dire qu'il verroit dès ce jour-là toutes les dames et les courtisans. Les princes et les princesses du sang étoient dans son cabinet, les dames dans sa chambre et les courtisans dans l'antichambre et dans toutes les pièces jusqu'à l'appartement de madame de Maintenon, où il entra pour travailler avec M. Voisin. Toutes les dames étoient en mantes et les courtisans en grand manteau. Après avoir salué le roi, on descendit dans l'appartement de feu M. le Dauphin, où l'on salua monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry, à qui le roi avoit prêté cet appartement-là pour cette cérémonie. On alla ensuite chez Madame, qui avoit à côté d'elle madame la grande Duchesse, chez M. le duc d'Orléans, chez madame la duchesse d'Orléans, qui étoit

au lit, chez M. le comte de Charolois, chez madame la princesse de Conty, qui étoit malade et où l'on se fit écrire. On entra ensuite chez madame la Princesse, qui étoit à Paris; elle avoit prêté son appartement à madame de Vendôme. On alla dans l'aile neuve, où l'on vit madame la princesse de Conty avec les princesses ses filles; chez madame du Maine, qui étoit dans son lit; chez M. du Maine et chez M. le comte de Toulouse. Madame la duchesse du Lude, madame de Mailly et les dames du palais étoient ensemble dans la chambre du roi; quand il sortit de son cabinet, il embrassa la duchesse du Lude et lui dit : « Madame, je ne suis pas en état de vous parler, nous nous reverrons. » Madame de Maintenon leur manda de venir chez elle à six heures pour qu'elles vissent le roi plus à leur aise.

Dimanche 28, *à Versailles.* — Le roi, avant que d'aller à la messe, entretint dans son cabinet le duc d'Ossone et le comte de Bergeyck, qui étoient venus à son lever, et qu'il avoit fort gracieusés; il tint le conseil d'État après la messe. L'après-dînée il entendit le sermon, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Pelletier. — Le roi a donné le régiment de Champagne qu'avoit M. de Seignelay, au chevalier de Tessé qui avoit le régiment de la Couronne, et au fils de madame de Villefort, le régiment de Forest qu'avoit Polastron. — Le petit Dauphin, qui eut vendredi un violent accès de fièvre, en est entièrement délivré; il eut encore samedi beaucoup de sueur, mais sans fièvre; il est dans son état naturel présentement.

Lundi 29, *à Versailles.* — Le roi prit médecine par précaution; après son dîner il fit entrer M. de Beauvilliers dans son cabinet. A cinq heures, il alla au salut à la chapelle, où les prières de quarante heures sont établies.

Mardi 1er *mars, à Versailles.* — Le roi, avant la messe, donna audience aux ministres étrangers qui vinrent lui faire des compliments de condoléance. L'après-dînée le

roi travailla longtemps avec le chancelier, ce qui est assez rare, et il ne sortit point de tout le jour.

Mercredi 2, à Versailles. — Le roi, après son lever, donna audience au cardinal de Noailles; après la messe il tint conseil d'État. L'après-dînée, il entendit le sermon, et ensuite se promena dans les jardins. Le soir, chez madame de Maintenon, le roi donna audience au maréchal de Villars.

Jeudi 3, à Versailles. — Le roi, en sortant de la messe, alla voir madame la duchesse de Berry, qui a la fièvre double tierce; il dîna de bonne heure, et alla se promener à Marly. — Les ennemis en Flandre font quelques mouvements; ils ont un corps de vingt-cinq mille hommes à Oizy. — La marquise de Gesvres a fait signifier à son mari une requête pour faire casser son mariage pour cause d'impuissance.

Vendredi 4, à Versailles. — Le roi travailla le matin avec son confesseur; l'après-dînée il alla au sermon, et après le sermon alla se promener à Trianon. — Les ennemis bombardent Arras pour brûler les fourrages que nous y avons. — Madame de Mailly a la rougeole.

Samedi 5, à Versailles. — Le roi tint le conseil de finances. L'après-dînée il entendit les harangues du parlement, de la chambre des comptes, de la cour des aides, de la cour des monnoies et de la ville. Les premiers présidents de tous ces corps portoient la parole, excepté celui de la cour des aides, qui est malade; ce fut le président de Graville, second président, qui harangua. Quand les premiers présidents avoient cessé de parler, les gens du roi de chaque corps faisoient un petit compliment. Toutes les harangues étoient fort belles, mais celle du prévôt des marchands fut la plus touchante. Le roi dit, dans l'intervalle des harangues, qu'il étoit arrivé à Nantes un vaisseau parti de la Martinique le 13 janvier, qui a navigué quatre jours avec Ducasse, qu'on croit arrivé présentement à Cadix. Le roi alla tirer; le soir il travailla chez madame

de Maintenon avec M. Voisin. — On a eu nouvelle que les ennemis s'étoient retirés de devant Arras, où les bombes ont fait fort peu de dommage.

Dimanche 6, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire ; l'après-dînée il alla au sermon, et, après le sermon, il reçut les harangues du grand conseil, de l'université et de l'Académie françoise ; ensuite il travailla chez lui avec M. Voisin jusqu'à six heures, puis il passa chez madame de Maintenon, où il travailla avec M. Pelletier. — Le duc de Noailles, qui est malade depuis deux jours, s'en va aux eaux de Vichy et de Bourbon, parce que sa maladie a l'air d'apoplexie. — Madame de Louvois a la rougeole à Paris. Madame de Mailly, qui a aussi la rougeole, est sortie du château pour aller à sa maison à la ville.

Lundi 7, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. M. le Dauphin est considérablement malade ; on croit que c'est la rougeole. M. le duc d'Anjou a la rougeole aussi ; et comme ces deux princes sont fort mal, le roi a voulu qu'on les baptisât et ordonna qu'on prît pour parrains et marraines ceux qui se trouveroient dans la chambre. M. le comte de la Mothe et madame de Ventadour tinrent le Dauphin, madame la duchesse de la Ferté et M. de Prie tinrent monseigneur le duc d'Anjou. Le roi a voulu qu'on les nommât tous les deux Louis. — Les ennemis ont endommagé quelques-unes de nos écluses sur la Sambre.

Mardi 8, *à Versailles.* — Le roi apprit à son réveil que le mal de M. le Dauphin et celui de monseigneur son frère augmentoit considérablement ; outre les médecins de la cour qui sont auprès d'eux, on en a encore fait venir cinq de Paris de ceux qui sont en meilleure réputation. Le roi tint le conseil de finances ; rien ne le détourne de son application aux affaires. Il alla tirer l'après-dînée pour prendre un peu l'air dont il a plus besoin que

jamais dans l'accablement où il est; le soir chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz. Un peu avant minuit le Dauphin mourut; quoiqu'il n'eut que cinq ans et quelques mois, c'étoit un prince de grande espérance, et il étoit fort bien fait de sa personne. Voilà trois Dauphins, le grand-père, le père et le fils, et une Dauphine, morts en moins d'un an. Il paroît que monseigneur le duc d'Anjou est un peu moins mal.

Mercredi 9, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État; l'après-dînée il alla au sermon, et ensuite travailla avec M. de Pontchartrain. — Le roi a donné le gouvernement de Béfort au comte du Bourg qui rend celui de Bapaume, et on donne celui de Bapaume à M. de Jeoffreville. Le roi donne 12,000 francs de pension à la duchesse du Lude, 9,000 francs à madame de Mailly, 6,000 à madame Cantin, première femme de chambre de feu madame la Dauphine, 9,000 à Boudin, son premier médecin, et 3,000 à Dionis, son premier chirurgien.

Jeudi 10, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. On porta le corps du jeune Dauphin à Saint-Denis, et son cœur au Val-de-Grâce. Monseigneur le duc d'Anjou se porte mieux, et on espère qu'on pourra le sauver. — On eut nouvelle de l'arrivée de Ducasse à la Corogne; c'est le marquis de Richebourg, vice-roi de Galice, qui a mandé cette nouvelle au roi d'Espagne, et c'est un courrier de M. de Pontchartrain que M. de Bonnac faisoit attendre à Madrid, qui a apporté cette nouvelle-là ici.

Vendredi 11, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec son confesseur; l'après-dînée il alla au sermon et ensuite alla tirer. M. de Duretal, capitaine de vaisseau, second fils de M. de la Rocheguyon, et qui étoit avec M. Ducasse, arriva ici. M. Ducasse l'a fait partir de la Corogne sans passer par Madrid; il assure que la flotte est richement chargée. — On a eu nouvelle de la réponse que les ennemis ont faite à nos plénipotentiaires;

chacun des princes ligués contre nous ont donné des mémoires particuliers de leurs prétentions qui sont fort hautaines, surtout celles de l'empereur et des Hollandois.

Samedi 12, à Versailles. — Le roi tint le conseil de finances à son ordinaire; il travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. Voisin et M. Desmaretz. — Il arriva le soir un courrier d'Utrecht; M. de Torcy ne sauroit en rendre compte au roi que demain, les dépêches étant fort longues et en chiffre. — M. de Maillebois, fils de M. Desmaretz, achète de M. de la Salle la charge de maître de la garde-robe; il en donne 500,000 francs argent comptant. Outre cela M. Desmaretz fait payer trois années d'appointements de la charge, qui sont dues à M. de la Salle; ainsi il touchera près de 200,000 écus, et le roi lui conserve les entrées et le logement qu'il a ici dans le château.

Dimanche 13, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État le matin à son ordinaire; l'après-dînée il alla au sermon, et après le sermon il tint encore le conseil d'État. Le roi donne 200,000 francs à M. Desmaretz pour lui aider à payer la charge que son fils a achetée; outre cela il donne un brevet de retenue de 100,000 écus à M. de Maillebois. — Madame la princesse de Lambesc a la rougeole. — Le roi a fait monter à la sous-lieutenance des mousquetaires noirs, vacante par la mort de Hautefort, l'Écussant, qui en étoit premier enseigne, et tous les autres officiers de la compagnie ont monté. La dernière cornette a été donnée à M. de Montboissier, qui donnera 35,000 francs à la veuve de M. de Hautefort, et la cornette des mousquetaires gris, vacante par la mort de Vignau, a été donnée au plus ancien maréchal des logis de la compagnie.

Lundi 14, à Versailles. — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly; il devoit tenir le conseil de dépêches, il l'a remis à demain après dîner. — M. le prince de Dombes qui étoit demeuré à Sceaux, a la rou-

geole; M. le duc du Maine et madame la duchesse du Maine y sont allés pour demeurer auprès de lui. — On ne sait point encore quel effet aura produit en Angleterre la mort de nos princes, mais on croit que cela ne changera rien dans les bonnes dispositions que la reine Anne a pour la paix.

Mardi 15, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances le matin, et l'après-dînée le conseil de dépêches. Le roi donna à M. de Torcy, à vie, la maison et les jardins de Chaville; il lui laisse les meubles qui y sont, et payera le concierge et les jardiniers. — Le régiment des gardes a ordre de partir le lendemain de Pâques; le roi en fera la revue d'aujourd'hui en huit jours. Tous les officiers généraux ont leurs lettres de service. — Il arriva un courrier d'Espagne; ils savent déjà en ce pays-là la mort du Dauphin et de la Dauphine, dont ils sont très-affligés aussi bien que nous le sommes en ce pays-ci.

Mercredi 16, *à Versailles.*—Le roi tint le conseil d'État, et l'après-dînée alla tirer. — Le roi donne 10,000 francs de pension à Duchesne, premier valet de chambre de M. le Dauphin-Bourgogne; 5,000 francs à Bachelier, premier valet de garde-robe, et 9,000 francs à Dodart, premier médecin.

Jeudi 17, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure, et alla se promener à Marly. Toutes les femmes, qui étoient au Dauphin-Bretagne, sont conservées auprès de monseigneur son frère, si bien qu'il en a présentement trente-deux. Ce prince se porte bien présentement. — Le roi a donné des pensions à presque toutes les femmes de chambre de feu madame la Dauphine, et la nourrice du dernier Dauphin a eu 2,000 écus de pension.

Vendredi 18, *à Versailles.* — Le roi ne sortit point de tout le jour; il travailla le matin avec M. de Pontchartrain. Le soir, chez madame de Maintenon, il donna une assez longue audience au maréchal de Villeroy. Le roi, après son dîner, fit entrer dans son cabinet, M. le marquis de

Dangeau qui arrivoit de Paris, où il étoit resté malade. S. M. lui dit qu'il lui donnoit 12,000 francs de pension, qu'il en donnoit autant à M. le maréchal de Tessé, et qu'il conservoit toutes les pensions des dames du palais et des menins. L'après-dînée le roi alla au sermon.

Samedi 19, *à Versailles.* — Le roi tint le matin conseil de finances, et l'après-dînée conseil d'État; ensuite il alla tirer. Le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin. — La Vaise, gouverneur du fort Louis du Rhin, est mort; le roi a donné ce gouvernement à Permangle, maréchal de camp qui commandoit dans Condé en l'absence de Puységur, qui en est gouverneur et qui est toujours employé ailleurs; on envoie commander en sa place, à Condé, M. de Puynormand, maréchal de camp.

Dimanche 20, *jour des Rameaux, à Versailles.* — Le roi assista à toutes les dévotions de la journée; le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. — M. d'Estaing, capitaine lieutenant des gendarmes Dauphin, demanda permission au roi, il y a quelques jours, de se défaire de sa charge qu'il a conservée jusqu'ici, quoique lieutenant général.

Lundi 21, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État qu'il auroit tenu hier sans la bonne fête; il dîna de bonne heure et alla à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. Le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. de Pontchartrain. — Un colonel réformé espagnol a battu, auprès de la Sambre, un parti ennemi de cinq cents chevaux; il l'a défait entièrement et pris celui qui le commandoit, qui s'appelle M. de Sgravemore, beau-frère de M. d'Albemarle. — M. de Beuil, maréchal de camp, a vendu, il y a déjà quelque temps, le régiment qui porte son nom, et qui est un des petits vieux, à M. de Brosse, qui lui en donne 85,000 francs.

Mardi 22, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances. Après dîner, étant dans la cour du château, dans

une petite calèche découverte, il fit la revue des régiments des gardes françoises et suisses, qui sont habillés de neuf et aussi beaux que jamais. Il y a dans le régiment des gardes françoises six cents hommes d'une grandeur plus qu'ordinaire, et qu'on appelle géants; il y a aussi dans les gardes suisses un certain nombre de soldats choisis, qui sont plus grands et plus beaux que d'ordinaire. Le roi fut très-content, et après la revue il alla tirer.

Mercredi 23, *à Versailles.* — Le roi tint le matin conseil d'État; il alla à ténèbres l'après-dînée, et ensuite se promena dans les jardins. Après le lever du roi, M. de Maillebois prêta serment pour la charge de maître de la garde-robe, et en fit aussitôt les fonctions. En sortant du dîner, le roi donna audience au maréchal de Tallard, et lui dit qu'il le faisoit duc. — La rougeole prit à mademoiselle d'Armagnac, qui est malade depuis deux jours. — Le roi donna 12,000 francs de pension à M. de Goësbriant, gendre de M. Desmaretz. — La duché de M. de Tallard passera au parlement, ainsi elle sera héréditaire.

Jeudi 24, *à Versailles.* — Le roi fit la Cène à l'heure ordinaire; le matin l'abbé de la Fare-Lopis prêcha l'absoute, et fit un compliment fort tendre et dont le roi parut fort touché; ensuite S. M. alla à la chapelle au service, et l'après-dînée entendit ténèbres. Il vouloit aller se promener à Trianon après les ténèbres, mais le vilain temps l'en empêcha; il alla de bonne heure chez madame de Maintenon, où M. de Torcy alla sur les sept heures pour lui parler. — M. le duc de Guiche a eu la survivance du gouvernement général de Béarn et de Navarre, et du gouvernement particulier de Bayonne; et comme survivancier de ces gouvernements, il aura, des États de Béarn, 15,000 francs. — Ce fut l'évêque de Tournay qui officia à l'absoute.

Vendredi 25, *à Versailles.* — Le roi assista à toutes les dévotions de la journée, et après ténèbres il s'enferma avec son confesseur pour faire demain ses dévotions. — Le

petit prêtre Gautier (1) arriva hier au soir d'Angleterre, et il est arrivé ce matin un courrier d'Utrecht; on ne nous dit point les nouvelles qu'ils ont apportées l'un et l'autre, mais on dit qu'il n'y a pas de changement dans l'esprit de la reine d'Angleterre sur la paix; même les lettres que les particuliers reçoivent de leurs correspondants en Hollande nous la font espérer.

Samedi 26, à Versailles. — Le roi alla faire ses pâques à la paroisse, et toucha un grand nombre de malades. L'après-dînée, avant que d'aller au salut, il fit la distribution des bénéfices.

Liste des bénéfices :

L'évêché du Mans à l'abbé de Vassé; l'évêché de Bellay à l'abbé du Dousset; l'abbaye de Saint-Jacques de Provins à l'abbé Pajot; l'abbaye de Conques à l'abbé de Renouard; l'abbaye de Figeac à l'abbé de la Valette; l'abbaye de Boscaudon à l'abbé de Savine; l'abbaye d'Olivet à l'abbé Gautier (c'est celui qui a fait plusieurs allées et venues de France en Angleterre, et qui y est encore présentement); l'abbaye de la Vernuse à l'abbé du Thil; l'abbaye de Saint-Genoux de l'Estrée à l'abbé Fayet; l'abbaye de Saint-André à l'abbé de Nevenstein; l'abbaye de la Chassaigne à l'abbé de Valavoir; le prieuré de Cassan à l'abbé du Cilly; l'abbaye de Saint-Paul à madame de Renel; l'abbaye de Saint-Corentin à madame de Menestrel.

Dimanche 27, jour de Pâques, à Versailles. — Le roi assista à toutes les dévotions de la journée. — Les régiments des gardes qui devoient partir demain pour aller en Flandre, ne partiront que dans huit jours; les colonels ont ordre de se rendre à leurs régiments au commencement du mois qui vient. — On mande d'Espagne que le comte de Monterey, que nous avons vu gouverneur de Flandre, s'est fait prêtre, et l'on mande d'Italie que le

(1) Voir ci-dessus l'addition de Saint-Simon du 17 janvier 1712.

duc del Seste, marquis de los Balbazes, a quitté la vice-royauté de Sicile, et est venu à Gênes, où il s'est fait prêtre aussi *.

* Le comte de Monterey s'appeloit Jean-Dominique de Haro y Guzman, second fils de don Louis de Haro, premier ministre de Philippe IV, qui fit la paix des Pyrénées avec le cardinal Mazarin, tous deux en personne dans l'île des Faisans sur la Bidassoa. Monterey a passé en plusieurs maisons par mariages d'héritières; la dernière étoit de la maison de Tolède, qui étoit fille du comte d'Ajala, et qui épousa le comte, qui porta par elle le nom de Monterey et fut grand d'Espagne, et successivement gentilhomme de la chambre, du conseil de guerre, conseiller d'État, c'est-à-dire ministre, vice-roi de Catalogne, gouverneur général des Pays-Bas, président du conseil de Flandre, enfin disgracié et chassé sous le ministère du duc de Médina-Céli. Il n'eut point d'enfants de sa femme. Don Louis de Haro son père, qui fit la paix des Pyrénées, étoit fils de la sœur du duc d'Olivarez, premier ministre aussi, à la faveur et à la place duquel il succéda.

Los Balbazes fut érigée en marquisat et en grandesse, en décembre 1621, en faveur du fameux capitaine don Ambroise Spinola, de l'une des quatre premières maisons de Gênes; un de ses fils fut cardinal, l'autre épousa une Doria, qui fut héritière et duchesse del Sesto; ce second marquis de los Balbazes mourut chevalier de la Toison d'or en 1659 et laissa le troisième marquis de los Balbazes, conseiller d'État, majordome-major de la reine, et qui fut ambassadeur en France lors du mariage de Louis XIV et de l'entrée de la reine Marie-Thérèse à Paris. Il étoit gendre du connétable Colonne. Son fils, quatrième marquis de los Balbazes, épousa une fille du duc de Médina-Céli, dont le fils, cinquième marquis de los Balbazes, a cinq sœurs et autant de tantes grandement mariées. Il a épousé une fille du duc d'Albuquerque, et il est grand écuyer de la princesse des Asturies, fille de Portugal.

Les priviléges du clergé sont tels en Espagne qu'un particulier, qui s'y met, garantit sa famille de toutes recherches, parce que le droit de partage qu'il conserve aux biens de sa famille rend cette recherche très-épineuse et presque toujours infructueuse. Ils dérobent aussi à la justice séculière les personnes du clergé et rendent leurs punitions impossibles. Ces considérations plus encore que ni la dévotion, ni l'ambition du cardinalat, engagent dans la prêtrise ces grands seigneurs, qui des grands emplois tombent dans la disgrâce, et qui par là mettent à couvert leurs personnes.

Lundi 28, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État qu'il auroit tenu hier sans la bonne fête. Après son dîner,

il alla à Marly, où il fit la revue des quatre compagnies des gardes du corps et des grenadiers à cheval; jamais ces troupes n'ont été si belles ni si bien montées. Le soir, le roi travailla chez madame de Maintenon avec M. de Ponchartrain. — On eut nouvelle que le prince Eugène étoit arrivé à la Haye le 22 de ce mois, et qu'il en devoit repartir dans peu de jours pour aller en Allemagne.

Mardi 29, *à Versailles.* — Le roi tint le matin conseil de finances. Il alla à Marly l'après-dînée faire la revue des quatre compagnies des gardes du corps et des grenadiers à cheval; il les vit en détail, et en fut encore plus content que hier. Le soir, le roi travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin et M. Desmaretz.

Mercredi 30, *à Versailles.* — Le roi prit médecine, et l'après-dînée tint le conseil d'État qu'il auroit tenu le matin sans sa médecine. Monseigneur le duc d'Anjou, qui s'appelle M. le Dauphin depuis la mort de monseigneur son frère, ne se porte pas bien. Monseigneur le duc de Berry, qui fut à la revue de lundi et à celle de mardi, et qui avoit caché deux accès de fièvre, a voulu aller tirer ce matin; il est revenu de la chasse avec la fièvre qui lui a pris par frisson.

Jeudi 31, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure, et alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. — Il arriva le matin un courrier d'Espagne dont on ne dit rien. Le soir il en arriva un du maréchal de Montesquiou, qui mande que les ennemis avoient mis huit cents hommes dans le bourg de l'Écluse, qu'il avoit commandé le comte de Broglio pour les aller attaquer, ce qu'il a exécuté si bien qu'ils ont été forcés dans leurs retranchements, et ont été obligés de se retirer dans le château où on les a encore forcés, et pris tout ce qui étoit resté. Un de leurs colonels de cavalerie, fameux partisan, nommé Savary, ayant rencontré nos troupes qui alloient à cette expédition, s'étoit retiré sous le château de l'Écluse avec trois

cents chevaux qu'il menoit à la guerre; ils ont été tués ou pris, aussi bien que les huit cents hommes d'infanterie qui étoient dans les bourgs. Nos soldats ont amené quatre cents chevaux. — M. le Dauphin se porte un peu mieux, et monseigneur le duc de Berry a été saigné après avoir eu trois accès de fièvre.

Vendredi 1er avril, à Versailles. — Le roi travailla le matin avec son confesseur, alla tirer l'après-dînée, et le soir chez madame de Maintenon donna audience à M. le maréchal de Villars. — Toutes les lettres qu'on reçoit d'Angleterre et de Hollande font bien espérer de la paix. — M. le Dauphin se porte mieux, et monseigneur le duc de Berry eut son quatrième accès de fièvre tierce. — Le roi a donné 4,000 francs de pension à Bayar, qui étoit écuyer de M. le Dauphin-Bourgogne.

Samedi 2, à Versailles. — Le roi tint le conseil de finances, et l'après-dînée alla à la volerie pour la première fois de l'année; il n'y alla pas une seule fois l'année passée. — Le roi d'Angleterre a la petite vérole.

Dimanche 3, à Versailles. — Le roi tint le matin conseil d'État; il alla tirer l'après-dînée, et le soir chez madame de Maintenon il travailla avec M. Pelletier. — On a appris, par le dernier courrier arrivé de Madrid, que le roi d'Espagne a donné à M. de Vendôme les mêmes honneurs qu'avoit don Juan d'Autriche. Ainsi, à la dernière procession des chevaliers de l'ordre de la Toison, il n'a point marché dans le rang de sa réception, mais comme prince de la maison du roi d'Espagne*. — M. le comte de Brionne mourut ici le soir après une longue maladie.

* Les bâtards simples succèdent en Espagne, par un reste de coutume moresque; mais il faut qu'il n'y ait point d'enfants légitimes, et souvent encore leur succession est-elle fort écornée par les oncles, tantes et autres collatéraux. Les bâtards adultérins de père succèdent aussi; mais il faut, pour les en rendre capables, des formalités, et ils ne succèdent même qu'avec des restrictions. Pour les bâtards de double adultère, ils sont également proscrits, anéantis et inconnus en Espagne. Le mérite des deux don Juan, l'exemple du bâtard de Charles V,

les partis et les cabales de cour du temps de ce dernier, et la minorité de Charles II, l'élevèrent d'autant plus qu'il n'y a point eu de fils d'Espagne qui aient duré, encore moins qui aient eu postérité, ni qui aient été dans l'état séculier depuis que les couronnes de Castille et d'Aragon ont été reconnues [réunies?] par le mariage de Ferdinand le Catholique et d'Isabelle. Madame des Ursins qui s'unit M. de Vendôme pour obtenir l'altesse et en avoir l'attache de notre cour, contre le désespoir de toute l'Espagne, procura cette élévation nouvelle à M. de Vendôme dans les mêmes vues de flatter le roi et ses bâtards, dans son projet entamé de se faire souveraine. Ce ne fut pas avec un moindre fracas qu'on avoit fait l'altesse, et on a prétendu que le pauvre M. de Vendôme ne le porta pas loin. Pour la Toison, le prince des Asturies, qui est mort roi par la démission du roi son père, qui reprit le sceptre à sa mort, est le premier qui ait précédé les chevaliers de la Toison aux cérémonies de cet ordre. L'esprit de l'ancienne chevalerie, qui a tant fleuri en Espagne, ne reconnoît dans les cérémonies des ordres militaires que l'ancienneté de réception, et entre ceux de même promotion que l'ancienneté d'âge. Philippe V, ayant fait Louis son fils aîné chevalier de la Toison d'or, voulut bien demander comme une grâce au chapitre la préséance pour ce prince, et la distinction d'un carreau à ses pieds; mais il étoit assis en retour sur le même banc que les chevaliers, à la première place à droite, sur le même tapis qu'eux, et joignant son voisin sans distance. Lors de l'ambassade du duc de Saint-Simon en Espagne pour le mariage du roi et de l'infante, qui fut depuis renvoyée et mariée en Portugal, le fils aîné du duc de Saint-Simon reçut l'ordre de la Toison, et six semaines ou deux mois après le sieur Andrault, qui se faisoit appeler le marquis de Maulevrier-Langeron, envoyé de France en Espagne, et qui à l'occasion de ce contrat de mariage eut des lettres de créance d'ambassadeur. Le vidame de Chartres, depuis connu sous le nom de duc de Ruffec, fut fait chevalier à la manière ordinaire; le roi d'Espagne lui mit le collier; le duc de Liria, aussi chevalier et son parrain pour la cérémonie, le lui attacha sur l'épaule droite, Grimaldo, ministre et secrétaire d'État, chancelier de l'ordre, le lui accommoda par derrière, et en même temps le prince des Asturies sur l'épaule gauche, étant debout comme le duc de Liria de l'autre côté; tous les autres chevaliers demeurant assis. La cérémonie achevée, le vidame, un genou à terre, baisa la main du roi, se releva, fléchit les genoux, comme aux révérences de l'ordre du Saint-Esprit, ayant son parrain à sa droite, qui fit de même et le conduisoit; puis se tourna au prince des Asturies, fléchit les genoux, et cependant le prince se découvrit, se leva et l'embrassa. Le vidame fléchit après les genoux devant lui, tandis que le prince se rassit et se couvrit, fléchit les genoux devant le roi, puis devant le marquis de Villena,

assis vis-à-vis du prince des Asturies, qui, comme avoit fait le prince et tout également, se découvrit, se leva et embrassa le vidame, qui continua de la sorte à droite et à gauche alternativement jusqu'au dernier. Personne ne remarqua ce qu'avoit fait le prince des Asturies à son égard comme distinction ni comme honneur, et il en usa pour le vidame comme il en avoit usé avec les autres qu'il avoit vu recevoir, et comme le premier chevalier en place. Maulevrier, reçu ensuite, eut pour parrain le marquis de Santa-Cruz, majordome-major de la reine, qui avoit fait l'échange des princesses à l'île des Faisans avec le prince de Rohan, qu'il força à prendre et à se contenter comme lui de l'excellence dans les instruments. Le roi mit le collier à Maulevrier, son parrain le lui attacha sur l'épaule droite, Grimaldo par derrière puis sur l'épaule gauche; le prince des Asturies ne branla pas. Le cérémonie faite, Maulevrier, ayant baisé la main au roi, un genou en terre, puis fléchi les genoux devant lui, se tourna au prince, les fléchit; le prince ne remua pas et demeura assis et couvert, mais tendit sa main comme avoit fait le roi que Maulevrier fort incliné baisa, puis fléchit les genoux devant lui sans que le prince remuât le moins du monde. Cela surprit extrêmement toute l'assistance, et, après la cérémonie, plusieurs chevaliers murmurèrent de cette nouveauté. Comme Maulevrier 'étoit pas aimé, on tomba fort sur lui en plus d'une manière, et on se réjouit personnellement de la mortification, mais, par retour à soi, ce ne fut pas sans dépit d'une nouveauté injurieuse aux chevaliers qui pouvoit être continuée. Je ne sais ce qui en est arrivé depuis; au peu de cérémonies qui s'en font ici, lorsque le roi d'Espagne y envoie la Toison à quelqu'un, car autrement il ne s'y en fait aucun en pas une fête ni occasion, M. le Duc et M. le comte de Toulouse se sont mis au-dessus des chevaliers, et comme la commission, pour donner le collier à celui à qui on l'envoie, est adressée à M. le duc de Berry, puis à M. le duc d'Orléans père, puis au fils, le prince de Chimay, qui est seul en France de Charles II et par conséquent l'ancien, ne s'y est jamais trouvé.

Cet ordre de la Toison d'or avoit souffert très-rarement de très-légères blessures dans le choix de ses chevaliers; Philippe V lui en fit plusieurs et de profondes. On cria infiniment sur le sieur de Bay, fils d'un cabaretier de Besançon, que ses actions conduisirent par tous les degrés à celui de capitaine général des armées, et à les commander en chef. Ducasse, fils d'un charcutier de Bayonne et dont le frère commerçoit encore en jambons, étoit parvenu du métier de flibustier au grade de lieutenant général des armées navales de France et d'Espagne par sa capacité et par ses grandes et importantes actions; il avoit en particulier rendu à Philippe V les plus grands services. La Toison ne laissa pas de lui être fort enviée, et l'a été autant et plus encore à

quelques autres depuis. Aux chapitres et aux cérémonies de cet ordre, le fauteuil du roi est en face, des deux côtés un banc, couvert d'un long tapis, où sont assis les chevaliers tous couverts; au bas-bout en face du roi, un banc de bois uni et sans tapis, où est assis et découvert le chancelier de l'ordre qui, à ses armes ni sur sa personne, ne porte aucune marque de la Toison; et ce chancelier n'est pas un homme moins distingué en tout genre que le sont nos chanceliers et nos autres grands officiers de l'ordre du Saint-Esprit.

Lundi 4, à Versailles. — Le roi, après la messe, tint le conseil de dépêches; l'après-dînée il entendit vêpres, et le soir il travailla avec M. Voisin chez madame de Maintenon. — On a nouvelle que les vaisseaux de M. Ducasse et un vaisseau de M. Duguay-Trouin, qui étoit demeuré derrière, sont arrivés en Bretagne. Ducasse est encore à la Corogne; le roi d'Espagne l'a fait chevalier de la Toison. — Villaine, lieutenant des gardes du corps de la compagnie de Villeroy, se retire; le roi lui donne 2,000 écus de pension. Il auroit commandé les gardes cette campagne, comme l'ancien; ce sera M. de Chazeron qui les commandera. Neufchelles, premier enseigne de la compagnie, monte à la lieutenance, et Grillet, premier exempt, monte à l'enseigne.

Mardi 5, à Versailles. — Le roi tint le conseil de finances; il alla l'après-dînée à la volerie, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec MM. Desmaretz et Voisin. — M. d'Ambres, avec l'agrément du roi, a cédé à M. de Lautrec son fils la lieutenance générale de Guyenne, qui vaut 25,000 livres de rente. M. de la Vrillière vouloit expédier les provisions pour trois ans; mais, comme celles de M. d'Ambres étoient à vie, on a expédié, par ordre du roi, celles de M. de Lautrec à vie. — Le prince Eugène est arrivé à la Haye du 30 du mois passé. — On a traduit en françois la dernière adresse que la chambre basse a présentée à la reine Anne; elle ne peut être ni mieux écrite ni plus sensée, et après une pareille adresse on ne doute presque plus de la paix.

Mercredi 6, à Marly. — Le roi tint le conseil d'État à Versailles, et aussitôt après son dîner il en partit pour venir ici; c'est le roi présentement qui fait avertir les dames qui doivent être du voyage. On a donné à monseigneur le duc de Berry et à madame la duchesse de Berry l'appartement qu'avoient ici M. le Dauphin et madame la Dauphine. — Les régiments des gardes françoises et suisses partirent hier et avant-hier; ils demeureront à Péronne jusqu'à ce qu'on entre en campagne. — Le roi d'Angleterre se porte aussi bien qu'il se peut dans sa petite vérole; au bout de quatre jours, la reine sa mère s'est enfermée avec lui; la princesse sa sœur n'approche point de son appartement. — Les vaisseaux de Ducasse, qui sont arrivés à Brest, ont laissé à la Corogne tout l'argent qu'ils portoient pour le roi d'Espagne et pour les Espagnols, et n'ont apporté en France que 150,000 piastres pour le roi, 40,000 pour M. le comte de Toulouse, et quelque peu d'argent pour des particuliers.

Jeudi 7, à Marly. — Le roi se promena le matin dans ses jardins et l'après-dînée il courut le cerf; madame la duchesse de Berry étoit à cheval; monseigneur le duc de Berry, qui est entièrement guéri de sa fièvre, y étoit aussi. — Vandeuil est mort de maladie à Paris; il étoit gouverneur de Pequay et mestre de camp du régiment Dauphin-cavalerie; il avoit eu le gouvernement de Pequay après la mort de son père qui avoit été longtemps lieutenant des gardes du corps et que le roi estimoit fort, mais il avoit acheté le régiment Dauphin qui lui avoit coûté 30,000 écus. Il a un frère qui est capitaine dans ce régiment. — Il arriva à midi un courrier d'Angleterre que l'on fera repartir demain. Dès qu'il fut arrivé, M. de Torcy alla chez le roi, qui passa ensuite chez madame de Maintenon, et le soir M. de Torcy alla encore chez madame de Maintenon, et y fut même assez longtemps, et l'on est persuadé ici que ce courrier n'a point apporté de mau-

vaises nouvelles. — Le roi d'Angleterre est aussi bien qu'il se peut pour le cinquième jour de sa petite vérole ; on ne lui fait aucuns remèdes.

Vendredi 8, *à Marly*. — Le roi, avant que d'aller à la messe, tint un petit conseil d'État où il n'y avoit que M. de Beauvilliers, M. de Torcy et M. Voisin ; M. le chancelier n'est pas ici, et M. Desmaretz ne viendra que demain. On fit ensuite repartir le courrier d'Angleterre qui arriva hier. Après la messe, le roi travailla avec le P. le Tellier, et l'après-dînée il alla tirer. Monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry jouent tous les jours dans le salon au lansquenet et au brelan. Le roi a voulu que madame de Maintenon rétablit son petit jeu de piquet chez elle, et s'amuse quelquefois à y voir jouer. Il y a deux hommes nouveaux à ce voyage : M. de Maillebois, présentement maître de la garde-robe, mais qui n'est pas en année, et M. de Parabère, qui y est, parce que madame sa femme, que madame la duchesse de Berry honore de son amitié et qui est fille de madame de la Vieuville, sa dame d'atours, est présentement de presque tous les voyages. — On mande d'Utrecht que M. Harley, cousin germain du comte d'Oxford, grand trésorier d'Angleterre, y est arrivé.

Samedi 9, *à Marly*. — Le roi, à onze heures, alla faire la revue de ses deux compagnies des mousquetaires dont il fut tout à fait content. L'après-dînée il alla à la volerie ; madame de Berry y étoit à cheval. Le soir, le roi travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin ; M. de Torcy y vint parler au roi, mais il n'y demeura qu'un moment. — Le roi a donné au fils aîné du maréchal d'Harcourt le régiment Dauphin-cavalerie, et à M. de Gontaut, fils de M. de Biron, le régiment du fils de M. d'Harcourt, qui est beaucoup meilleur et plus ancien que celui qu'il avoit. — M. le comte de Lewenstein, administrateur de Bavière et frère de madame de Dangeau, a été fait prince de l'empire. — M. l'abbé de Vassé s'est

excusé sur son grand âge de ce qu'il n'acceptoit point l'évêché du Mans. — On a fait imprimer un mémoire * qu'on a trouvé dans la cassette de M. le Dauphin, et ce mémoire a déjà été envoyé au pape; on l'a donné ici à beaucoup de gens aujourd'hui. Il est imprimé avec permission du roi, et n'est pas favorable à M. le cardinal de Noailles (1).

* M. le Dauphin, élevé par M. le duc de Beauvilliers, M. de Cambray, et tous gens de leur choix, n'ayant eu que des jésuites pour confesseurs, ne pouvoit penser que comme eux ; mais, quoiqu'il s'ouvrît difficilement, on a su qu'il pensoit bien mal du P. le Tellier et de plusieurs évêques et autres, dont le complot fut révélé par l'aventure du paquet de l'abbé Saron. On a su qu'il pensoit très-bien de la foi et de la droiture du cardinal de Noailles ; on a su qu'il alloit, et par lui et par un autre, s'appliquer très-particulièrement aux matières des maximes de France par rapport à cette affaire, et cela très-peu de jours avant la mort de madame la Dauphine, que la sienne suivit de si près. Ce mémoire, sur lequel il faut s'en rapporter aux parties les plus intéressées et qui l'étoient tant à mettre de leur côté un prince, dont la mort étoit la désolation publique après en avoir été toute l'espérance, ce mémoire, dis-je,

(1) On avoit répandu que ce prince étoit favorable aux jansénistes. Cela donna lieu à cet écrit, qui est environ de trois pages. En voici quelques lignes: « Quoique je ne sois pas bien profond dans la théologie, je sais assez que la doctrine de Jansénius rend quelques commandements de Dieu impossibles, etc. » Ensuite il parcourt tout ce que l'on impute aux jansénistes sur la grâce et sur la liberté. Il vient après à la question de fait et à la question de droit, et il finit enfin par dire que « soit qu'ils soutiennent ouvertement la doctrine (de Jansénius), soit qu'ils se retranchent sur le fait, soit qu'ils s'en tiennent au silence respectueux ou à un prétendu isomisme, c'est toujours une cabale très-unie et des plus dangereuses qu'il y ait jamais eu, et qu'il y aura peut-être jamais. Je crois (dit ce prince en finissant) qu'en voilà bien assez pour détruire les soupçons que l'on a répandus si mal à propos sur mon sujet, mais dont je ne saurois être que très-alarmé, puisqu'ils sont arrivés jusqu'aux oreilles du chef de l'Église... J'espère que mes sentiments ne seront plus douteux, et que non-seulement par mes discours, mais par toute ma conduite, on me verra suivre exactement les traces du roi mon grand-père, au témoignage duquel je puis m'en rapporter, s'il est besoin. »

Il parut en même temps un libelle par lequel on s'efforçoit de prouver que, si cet ouvrage étoit écrit de la main de M. le Dauphin, il n'auroit fait que copier le modèle qu'on lui en avoit donné. Ce libelle fut condamné par arrêt du parlement. (*Note du duc de Luynes.*)

pouvoit être un essai pour soi-même et un canevas du pour en attendant le contre, et sûrement rien moins qu'un jugement arrêté de son esprit, qui autrement eût été si peu d'accord avec soi-même; aussi se hâta-t-on d'en triompher, et ce triomphe, bâti sur un fondement si peu solide par l'écrit même en soi tel qu'ils le publièrent, ne fût pas de longue durée; mais c'en fut toujours assez pour éblouir et pour gagner du temps.

Dimanche 10, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État; l'après-dînée il alla tirer, et fut fort mouillé à sa chasse. Le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. Le matin, à son lever, le roi dit à M. de la Vrillière de mander à M. le marquis de la Châtre qu'il lui donnoit le gouvernement de Pequay; il vaut 14,000 livres de rente, dont il y en a 13,000 payés par les États de Languedoc. — Le roi a donné l'évêché du Mans à l'abbé de Crévy, gentilhomme breton que nous ne connoissons guère en ce pays-ci. — Le régiment qu'avoit M. de Gontaut a été donné au frère de Vandeuil qui vient de mourir. — L'évêque d'Alet est arrivé à Paris; c'est lui qui doit faire l'oraison funèbre. On n'attendoit que son arrivée pour faire le service; le jour est pris pour le 18 de ce mois.

Lundi 11, *à Marly*. — Le roi se promena le matin dans ses jardins, et l'après-dînée il courut le cerf; madame la duchesse de Berry étoit à cheval. Le soir, le roi travailla avec M. de Pontchartrain chez madame de Maintenon. — Il arriva un courrier du maréchal de Montesquiou, et M. Voisin vint trouver le roi chez madame de Maintenon dans le moment qu'il y fut entré; en sortant d'avec le roi, il avertit les officiers généraux qui sont ici de se rendre à Cambray le 25 de ce mois. Il envoya un courrier au maréchal de Villars, qui étoit allé hier à Paris, pour lui dire qu'il vienne recevoir les ordres du roi. Nous aurons dès demain soixante et dix bataillons campés sur la Sensée, parce qu'on croit que les ennemis veulent occuper ce poste-là, ce que nous voulons empêcher.

— Madame la duchesse de Berry, madame la Duchesse et mademoiselle de Bourbon sont les trois princesses qui viendront lundi à Saint-Denis; madame la duchesse de Berry aura trois courtisans qui lui porteront la queue, et elle a choisi pour cela le comte de Roucy, Biron et Montendre, qui est capitaine des Suisses de monseigneur le duc de Berry.

Mardi 12, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances, et travailla ensuite avec M. Desmaretz. Il fit porter son dîner chez madame de Maintenon, où étoient mesdames d'O, de Lévis, de Caylus et de Dangeau, qui sont les mêmes qui avoient eu l'honneur de dîner avec lui à Versailles quand il avoit fait porter son dîner chez madame de Maintenon. L'après-dînée le roi vouloit aller à la volerie, mais il fit réflexion que, les terres étant fort humides, on gâteroit beaucoup de blés à des particuliers, et il remit la chasse à un autre jour; il alla se promener dans ses jardins. Le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz; il y donna aussi une assez longue audience à M. le maréchal de Villars qui compte partir lundi pour aller se mettre à la tête des troupes qui s'assemblent en Flandre. — Le maréchal de Montesquiou a encore envoyé un courrier pour mander que les ennemis ont déjà beaucoup de troupes en mouvement. Il croit qu'ils ont cinquante mille hommes entre Lille et Douai; il espère pouvoir les empêcher de s'établir sur la Sensée. On ne mande point s'il y a des troupes d'Angleterre parmi celles qui s'assemblent.

Mercredi 13, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État; il vouloit encore aller voler l'après-dînée, mais comme les terres ne sont point raffermies, la même raison de hier l'en empêcha. — Le jeune Vandeuil, à qui le roi avoit donné les régiments de Gontaut, a demandé une commission de colonel et de pouvoir vendre le régiment qu'on lui donnoit, afin de payer les dettes que son frère a laissées, et le duc de Brissac a acheté ce régiment 22,500 livres, ce qui

est le prix des régiments de cavalerie de gentilshommes. — Les quatre plus anciens menins porteront le dais sous lequel sera le corps de M. le Dauphin, et quatre autres menins porteront le dais sous lequel sera le corps de madame la Dauphine. Quand, en 1690, madame la Dauphine mourut, ce furent quatre chevaliers de l'ordre qui portèrent le dais. — M. le Duc a donné son régiment, dont M. de Montboissier étoit colonel, à M. d'Angennes, qui rendra à M. de Montboissier 14 ou 15,000 francs qu'il avoit donnés en y entrant pour récompenser celui qui en étoit colonel avant lui. — Mademoiselle d'Armentières mourut à Paris; elle avoit plus de quatre-vingts ans. Elle laisse 4,000 francs de pension viagère à la duchesse d'Orval son amie, et qui est aussi vieille qu'elle, et l'usufruit de tout son bien, qui est considérable, à la duchesse du Lude, à qui elle a de grandes obligations.

Jeudi 14, *à Marly*. — Le roi, après son dîner, alla courre le cerf; madame la duchesse de Berry étoit à cheval. — Le roi d'Angleterre est entièrement hors d'affaire de sa petite vérole, et n'a pas été un moment en danger. La princesse sa sœur a la petite vérole aussi; elle lui parut mardi, mais elle est si légère qu'elle n'a seulement pas eu la fièvre. Quand le roi d'Angleterre tomba malade, on le fit confesser. Son confesseur étoit un jésuite; il ne se confessa pas à lui, il envoya chercher le curé de la paroisse, qui le confessa. — Le maréchal de Montesquiou a mandé au roi qu'il avoit pris les postes sur la Sensée, que les ennemis vouloient prendre. Il y est arrivé avec les troupes deux heures avant les ennemis qui y marchoient en diligence; ils se sont retirés, voyant que nous étions déjà maîtres des postes qu'ils n'ont osé attaquer. Le maréchal de Montesquiou retourne à Arras, et laisse pour commander dans ces postes-là le marquis de Vieuxpont et M. de Broglio, tous deux lieutenants généraux. Le maréchal de Villars, qui devoit partir lundi, ne partira que mercredi.

Vendredi 15, *à Marly*. — Le roi travailla le matin avec son confesseur, et alla tirer l'après-dînée. — M. le Camus qui avoit la survivance de la charge de M. son père, qui est premier président de la cour des aides, mourut huit jours après avoir été taillé. Son père a quatre-vingt-quatre ans, et fait encore très-bien sa charge. — Les Hollandois ont fait une réponse à la dernière adresse de la chambre basse du parlement d'Angleterre, dont, selon les apparences, la reine, ses ministres et ceux qui composent cette chambre ne seront pas contents. — Sainte-Maure devoit être un des quatre menins qui porteront le dais de madame la Dauphine ; mais, comme il est présentement premier écuyer de monseigneur le duc de Berry, il a cru devoir demeurer auprès de lui dans cette triste cérémonie, et tous les autres menins étant employés, on a mis en sa place M. de Saumery. — M. le marquis de Saillant achète 66,000 francs le régiment de Charost que le roi avoit donné pour vendre au duc de Charost, père de celui qui avoit ce régiment.

Samedi 16, *à Marly*. — Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans ses jardins, et le soir il travailla avec M. Voisin chez madame de Maintenon. Il y donna aussi une audience au maréchal de Villars, qui s'en va demain à Paris et en partira lundi pour la Flandre. — Il arriva un courrier du maréchal de Montesquiou, qui mande que les ennemis ont vu un gros corps sur la Scarpe, dans lequel il y a une partie des troupes d'Angleterre. Ils ont passé la Scarpe ; ils sont à Anchin, la rivière derrière eux. Nous sommes toujours campés sur la Sensée, qui ne se peut passer parce qu'il y a de grands marais en deçà et en delà. On fait partir tous les officiers de l'armée de Flandre qui étoient ici; les ducs de Guiche, de la Trémoille et de Mortemart, le marquis de la Vallière, Albergotti, le comte de Croissy, Contades, major général, Bruzac, aide-major des gardes du corps, ont pris congé. Le prince de Rohan, lieutenant des gendarmes, et le duc de

Chaulnes, lieutenant des chevau-légers, ne prendront congé que mercredi, parce que le roi fait ce jour-là la revue de ces deux compagnies; les autres officiers qui sont à Paris partent sans venir ici prendre congé du roi. La fièvre que j'ai eue (1) tous ces jours-ci m'empêchant d'être lundi à Saint-Denis au service de M. le Dauphin et de madame la Dauphine, le maréchal de Tessé y fera les fonctions de la charge de chevalier d'honneur, et le roi a nommé le marquis d'O pour y faire les fonctions de la charge de premier écuyer en la place du maréchal de Tessé, qui ne les peut pas faire toutes deux.

Dimanche 17, à Marly. — Le roi tint le conseil d'État, alla tirer l'après-dînée, et le soir, travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. — On dit à Saint-Denis vêpres et les vigiles des morts pour le service qu'on fera demain pour M. le Dauphin et madame la Dauphine; M. l'évêque de Metz officia. Madame la duchesse du Lude et toutes les dames du palais qui furent en état d'y aller y allèrent; le maréchal de Tessé, Villacerf et toute la maison de madame la Dauphine y allèrent. Il n'y alla de menins que M. d'Urfé et M. de Pompadour. Ce sera monseigneur le duc de Berry, M. le duc d'Orléans et M. le comte de Charolois qui mèneront le deuil demain, pour M. le Dauphin; madame la duchesse de Berry, madame la Duchesse et mademoiselle de Bourbon mèneront le deuil pour madame la Dauphine. — Pendant qu'on étoit à Saint-Denis, madame de Villacerf la mère mourut à Paris d'une saignée qu'elle s'étoit fait faire par précaution; le chirurgien lui coupa l'artère, sans même lui ouvrir la veine. — Dès que le roi d'Angleterre sera rétabli de sa petite vérole, il sortira du royaume. On ne dit point

(1) Dangeau avait suspendu le 12 février précédent la dictée de ses mémoires. A la date du 18 mars, il y était encore nommé à la troisième personne; mais ici c'est lui qui parle, et qui a repris la rédaction de son journal.

encore où il ira, ce qu'on sait est que sûrement il n'ira point à Rome.

Lundi 18, *à Marly.* — On fit à Saint-Denis le service de M. le Dauphin et de madame la Dauphine; il commença à onze heures et demie, et finit à cinq. L'évêque de Metz officia, et l'évêque d'Alet fit l'oraison funèbre du prince et de la princesse ensemble. L'église étoit ornée magnifiquement, et si on y trouvoit un défaut, c'est que la décoration étoit trop brillante pour une cérémonie si triste (1). Toutes les cours supérieures et la maison de ville y étoient. Les princes ne menoient point les princesses; madame la duchesse de Berry étoit menée par M. de Coëtenfao, son chevalier d'honneur; le comte de Roucy, Biron et Montendre portoient sa queue. Le comte d'Uzès menoit madame la Duchesse; sa queue étoit portée par MM. de Montpipeau et de Laigle. Mademoiselle de Bourbon étoit menée par M. de Blanzac, et sa queue portée par MM. de Montboissier et d'Angennes. — Le maréchal de Berwick vint ici de Saint-Germain au lever du roi, comme il y vient tous les jours pendant que la cour est ici. Le roi lui demanda des nouvelles de la princesse d'Angleterre, qui n'avoit pas bien passé la nuit; il répondit au roi qu'en partant de Saint-Germain les médecins assuroient que la sueur qui commençoit finiroit sa fièvre, mais, en retournant à Saint-Germain, il apprit qu'elle étoit morte sur les dix heures, et revint ici en dire la nouvelle au roi.

Mardi 19, *à Marly.* — Le roi tint le matin conseil de finances; il fit porter son dîner chez madame de Maintenon. En sortant de son cabinet, mon fils, qui étoit venu à Paris passer quelques jours avec moi durant ma maladie, voulut prendre congé du roi pour s'en aller servir en Flandre; le roi eut la bonté de le lui défendre, et lui fit espérer pourtant qu'il se serviroit de lui quand

(1) Cette décoration étoit de Berain.

sa santé seroit plus raffermie. Mon fils voulut insister, mais le roi le lui défendit absolument; les courtisans qui suivoient le roi le remercièrent de la charité qu'il avoit d'empêcher un homme avec une cuisse coupée d'aller à la guerre, et le roi se tourna vers mon fils et lui dit : « Voyez, Monsieur, par les remercîments qu'on me fait, si je n'aurois pas été bien blâmé de vous permettre de partir. » Le roi m'a fait un sensible plaisir en cela, d'autant plus que je n'aurois pas voulu prendre la liberté de lui en parler. — Le roi tint encore conseil l'après-dînée, et puis alla à Saint-Germain voir la reine d'Angleterre, qui est affligée au dernier point de la mort de la princesse sa fille, qu'on ne croyoit point quasi malade dimanche au soir. — Le maréchal de Villars partit hier de Paris, et couche ce soir à Péronne.

Mercredi 20, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, et fit la revue de ses gendarmes et de ses chevau-légers, qui sont plus nombreux, mieux montés et mieux habillés que jamais; on trouva même leurs habillements trop magnifiques. — Les ennemis en Flandre n'ont point fait de mouvements ces trois derniers jours; ils sont encore à Anchin sur la Scarpe. — Il arriva hier au soir un courrier d'Utrecht; ce courrier est l'abbé Gautier, qui attendra ici des nouvelles du retour d'un courrier qu'on a envoyé en Espagne. On ne dit point ce qu'a apporté l'abbé Gautier, mais ce qui en transpire est bon, et il paroît que les Anglois et les Hollandois sont fort mécontents les uns des autres. — On fit lundi à Paris une cruelle opération à madame Bouchu, mère de la comtesse de Tessé; on lui arracha un cancer qu'elle avoit au sein depuis quatre ans, et on lui coupa plus de dix livres de chair. L'opération fut fort heureuse, et on espère qu'elle en réchappera. On ne pense pas de même de l'opération faite, il y a quelques jours, au bailli de Noailles, qui avoit un abcès dans la poitrine; il a des côtes cariées; on ne croit pas qu'il en puisse guérir.

Jeudi 21, *à Marly.* — Le roi a pris le deuil en noir de la princesse d'Angleterre. Il se promena le matin dans ses jardins, fit porter son dîner chez madame de Maintenon, et après dîner alla courre le cerf, quoiqu'il fût un peu enrhumé. Madame la duchesse de Berry y étoit à cheval, et la fièvre lui prit. — On fit à Saint-Denis l'anniversaire de monseigneur le Dauphin mort à Meudon l'année passée, le 14 avril. On avoit différé cette cérémonie de quelques jours, à cause que l'église étoit tendue il y a quelques jours pour le service du Dauphin son fils et de madame la Dauphine. Il n'a fallu pour changer la décoration qu'ôter les armes de feu madame la Dauphine, qui étoient mêlées avec celles de M. le Dauphin. Le duc de Berry, M. le duc d'Orléans, M. le comte de Charolois, M. le prince de Conty, M. du Maine, M. le comte de Toulouse et M. le prince de Dombes y étoient. L'évêque de Metz y officia. — On a nouvelle que le roi Auguste est arrivé à Varsovie. On ne doute plus en Pologne que le Grand Seigneur ne recommence la guerre contre les Moscovites; on dit même que le roi de Suède est déjà en marche avec un gros corps de Tartares et de Cosaques; que le khan et le palatin de Kiovie sont avec le roi de Suède. On ajoute que le Grand Seigneur est parti de Constantinople pour aller à Andrinople, et qu'il passera le Danube au mois de mai.

Vendredi 22, *à Marly.* — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier, et alla tirer l'après-dînée. — Le maréchal de Villars est arrivé à Péronne. Les ennemis ne font aucun mouvement; ils sont toujours à Anchin; il ne paroît pas même qu'ils aient aucun projet prêt à exécuter. — Le duc d'Ormond n'est point encore parti de Londres, et on mande même que son départ est retardé. — Le bailli de Noailles mourut à Paris chez le cardinal son frère, où il logeoit depuis quelque temps. Il avoit deux belles commanderies qui sont magistrales; ce sera au grand maî-

tre à en disposer. L'une est auprès d'Arles, qui s'appelle, ce me semble, Trinquetaille, et qui vaut 18 à 20,000 liv. de rente; l'autre est à douze ou quinze lieues de Paris, et est d'un moindre revenu. Il étoit, outre cela, ambassadeur de l'ordre [de Malte] en France, mais l'ordre ne donne pour cela que 2,000 écus. Le cardinal a souhaité qu'il fût enterré à Notre-Dame, et le conseil de l'ordre, qui est à Paris, y a consenti.

Samedi 23, *à Marly*. — Le roi se promena le matin dans ses jardins; après son dîner il travailla chez lui jusqu'à cinq heures avec M. Voisin; il alla ensuite se promener dans les jardins, et vit jouer au mail. Le soir, chez madame de Maintenon, il travailla encore avec M. Voisin. — Des Rozeaux, brigadier de dragons et gouverneur du château de Quieras, est mort; le roi a donné ce petit gouvernement à de Conches, colonel de dragons réformé dans le régiment de Bretagne. — On a tous les jours des nouvelles de Flandre; les ennemis ne font aucun mouvement, et le maréchal de Villars est à Cambray. Notre cavalerie est toute cantonnée, et ne souffre point. — On croyoit pouvoir faire, lundi à Notre-Dame, le service de M. le Dauphin et de madame la Dauphine; mais tout n'est pas prêt, et cela sera différé de huit jours. — Le roi d'Angleterre, dont la santé n'est pas entièrement rétablie, ne sait point la mort de la princesse sa sœur; on doit la lui apprendre demain. Il envoie à tous moments savoir de ses nouvelles, la croyant encore en vie.

Dimanche 24, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État; il fit porter son dîner chez madame de Maintenon. Jusqu'ici sont toujours été les mêmes dames qui y ont dîné [*sic*]. Le roi tint encore le conseil d'État l'après-dînée, parce qu'il n'avoit pas pu finir le matin toutes les affaires qu'il y avoit; il se promena ensuite dans les jardins, vit jouer au mail, et le soir, chez madame de Maintenon, travailla avec M. Pelletier. Madame la duchesse de Berry, madame la Duchesse et madame la princesse

de Conty, ont toutes trois la fièvre, mais sans aucun accident. M. le Dauphin continue à se porter mieux et se fortifie. Madame de Villefort, sa sous-gouvernante, a fait depuis quinze jours une affaire dont elle a tiré 20,000 écus argent comptant, 10,000 écus pour elle et 10,000 écus pour sa belle-fille.

Lundi 25, *à Marly*. — Le roi se promena le matin dans ses jardins, et l'après-dînée il courut le cerf; le soir il travailla avec M. Voisin, et ensuite avec M. de Torcy, qui avoit reçu un courrier d'Angleterre sur les quatre heures. On assure que ce courrier apporte des nouvelles bien décisives sur la paix, et telles que nous les pouvions souhaiter. Il dit que le duc d'Ormond partit le 20 de Londres pour l'armée de Flandre; il a le même commandement qu'avoit milord Marlborough il y a deux ans, et qu'on avoit fort diminué l'année passée. Quoique ces nouvelles fassent espérer une prompte paix, il faut attendre le retour de deux courriers qu'on a envoyés en Espagne, pour pouvoir en parler plus certainement, car on dit qu'on demande au roi d'Espagne une renonciation, et on ne sait point la nature de la renonciation qu'on lui demande; ces courriers sont partis à quatre jours l'un de l'autre, et, par les supputations qu'on a faites, le premier courrier pouvoit déjà être de retour. — M. de Soubise est à l'extrémité à Paris, et a reçu tous ses sacrements; il est gouverneur de Champagne. Ce gouvernement vaut 58,000 francs; M. le prince de Rohan, son fils, en a la survivance.

Mardi 26, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances, pendant lequel M. de Torcy et M. Voisin, qui n'en sont point, entrèrent, ou pour porter quelque nouvelle, ou pour faire réponse aux lettres qu'on reçut hier d'Angleterre. L'après-dînée le roi travailla chez lui avec M. Voisin jusqu'à cinq heures, et puis alla se promener dans les jardins; le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Desmaretz. Madame de

Maintenon, qui avoit eu la fièvre toute la nuit, fut purgée, et sa purgation ne l'empêcha pas de voir M. de Torcy, qui entra chez elle en sortant de chez le roi. La fièvre l'avoit quittée le matin ; elle dîna à son ordinaire. — Le bruit se répandit par une lettre venue de Lyon que le prince d'Harcourt y étoit mort subitement; mais ni la princesse d'Harcourt sa femme qui est ici, ni personne de la maison de Lorraine, n'en ont eu aucun avis. — Le roi est toujours assez enrhumé, mais cela ne l'empêche point de se promener. On le purgera demain comme on le purge tous les mois.

Mercredi 27, *à Marly*. — Le roi prit médecine, et dîna à trois heures, comme il fait toujours les jours qu'il prend médecine. Après son dîner, M. de Torcy lui mena dans son cabinet M. le comte de Chalais, que le roi d'Espagne a envoyé ici. Il fut une demi-heure avec le roi, et ensuite il y eut conseil d'État, qu'il y auroit eu le matin sans la médecine. — On raisonne beaucoup ici sur le voyage du comte de Chalais *, pour qui le roi d'Espagne a beaucoup de considération, et qu'il n'enverroit pas apparemment pour une bagatelle ; mais il est sûr qu'il ne vient point pour la renonciation qu'on a demandée au roi d'Espagne. Il a été dix-huit jours en chemin, et a trouvé les deux courriers qu'on a envoyés à Madrid, le premier auprès de Burgos, et le second en deçà de Vittoria. M. de Chalais assure que le roi, la reine d'Espagne et le prince des Asturies sont en parfaite santé, que la grossesse de la reine va fort bien. M. de Vendôme devoit partir pour l'armée le lendemain du jour que M. de Chalais est parti de Madrid. M. de Chalais a changé de nom dans toute la route, et a passé à deux lieues de M. son père et de madame sa mère sans leur rien faire dire, ce qui prouve bien qu'il ne vient pas pour ses affaires.

* Ce fut étrange chose que ce voyage de M. de Chalais, dont on n'a jamais bien su au vrai le mystère. Il arrêta un cordelier à Bressuire en

Poitou,[ce] pourquoi il avoit été dépêché, et l'amena à Poitiers. Il s'étoit tenu inconnu sur toute la route. Les ennemis de M. le duc d'Orléans en firent un grand vacarme. On fit aussitôt conduire ce cordelier à la Bastille. Argenson, conseiller d'État et lieutenant de police qui avoit infiniment d'esprit, de manége et de talent pour cet emploi, avoit toute la confiance du roi, et ne rendoit compte qu'à lui directement de bien des choses, au grand regret de Pontchartrain, qui avoit Paris dans son département de secrétaire d'État. Argenson fut donc chargé de l'affaire de ce cordelier, et en sut ménager sa fortune; car il se conduisit si habilement que le roi fut content, et qu'ayant persuadé à M. le duc d'Orléans qu'il lui rendoit de grands services, ce prince, devenu régent, lui donna quelque temps après les sceaux et les finances, et sa place de conseiller d'État à son fils encore tout jeune. On crut, avec plus de vraisemblance, qu'il n'y avoit rien dans cette affaire où M. le duc d'Orléans, alors dans la situation la plus triste, se trouvât mêlé, mais que c'étoit un complot de la cour de Vienne contre le roi d'Espagne. Quoi qu'il en soit, après quelques mois, Chalais remmena son cordelier prisonnier en Espagne, où on le mit dans le château de Ségovie; ce religieux y demeura plusieurs années étroitement gardé, mais bien nourri, demandant des romans et s'impatientant fort de son état, dans lequel enfin il mourut, après y avoir vécu avec autant de scandale que le peut permettre une telle prison.

Jeudi 28, *à Marly*. — Le roi se promena le matin dans les jardins, et fit porter son dîner chez madame de Maintenon, qui n'a plus de fièvre. L'après-dînée il alla courre le cerf, et, malgré la pluie, il voulut voir la fin de la chasse qui dura trois heures; madame la duchesse de Berry y fut toujours à cheval. M. le Dauphin, qui est à Versailles, eut la fièvre; on dit que ce sont trois dents qui lui percent. Il est encore si foible que sa santé fait toujours peur. — Il arriva un courrier de Perpignan; on mande de là que les ennemis s'assemblent en Catalogne et qu'ils parlent de faire le siége de Girone, ce que nous ne croyons pourtant pas qu'ils puissent faire. — Le roi a donné à l'abbé de Pomponne le logement que Sainte-Maure avoit avant que d'être premier écuyer de monseigneur le duc de Berry; ce logement est fort vilain, mais il sera fort commode à l'abbé de Pomponne, parce qu'il touche celui de M. de Torcy son beau-frère. — Monseigneur le duc de

Berry a joué durant tout le voyage dans le salon au lansquenet*.

* Le roi ne vouloit jamais de tristesse à Marly, comme on l'a vu en plusieurs occasions dans ces Mémoires, et comme on le voit encore en celle-ci avec grande indécence.

Vendredi 29, *à Marly*. — Le roi se promena le matin dans ses jardins, et alla tirer l'après-dînée. M. Voisin vint chez le roi au retour de sa promenade du matin ; il lui apporta des lettres du maréchal de Villars ; elles sont d'hier au soir de Cambray. Il mande que le prince Eugène est arrivé à Tournay ; le duc d'Ormond n'est point arrivé. Le maréchal de Villars va joindre les troupes qui sont sur la Sensée. — L'archiduc a différé son départ pour Presbourg, où il se veut faire couronner roi de Hongrie. On dit qu'il est malade, et même qu'il crache du sang ; il y a longtemps qu'on sait que sa santé n'est pas bonne. — Le cardinal Archinto, archevêque de Milan, est mort ; il a laissé beaucoup d'argent comptant, dont il donne la jouissance à ceux de sa famille qui voudront se mettre dans la prélature, et si pas un d'eux ne s'y veut mettre, il prie le pape de choisir un prélat milanois à qui il donnera ce revenu-là. Il y a présentement dix-sept chapeaux vacants.

Samedi 30, *à Versailles*. — Le roi se promena tout le matin et toute l'après-dînée à Marly. Il arriva ici à sept heures, et travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin. M. le Dauphin a eu encore une bouffée de douleurs, mais heureusement ce ne sont que des dents qui percent. — On eut des lettres de Madrid par l'ordinaire ; M. de Vendôme en étoit parti le 9 pour commencer la campagne en Catalogne. Elle va commencer aussi en Estramadure, et il ne paroît pas que les Portugais soient en état de se bien défendre. — Le duc d'Ormond est arrivé à Rotterdam, et a amené avec lui M. Hanmer qui s'en va à Utrecht, et sera le troisième plénipotentiaire

d'Angleterre. On prétend qu'il porte des lettres de la reine sa maîtresse à MM. les États Généraux, qui sont d'une très-grande importance pour l'avancement de la paix. — La marquise d'Huxelles *, mère du maréchal, mourut à Paris; elle avoit plus de quatre-vingt-cinq ans. Elle avoit été mariée en premières noces dans la maison de Nangis, et a joui plus de soixante-dix ans d'un douaire de 2,000 écus; il en reviendra au marquis de Nangis, au chevalier de Nangis et à leur sœur, chacun 2,000 francs (1).

* Cette marquise d'Huxelles étoit fille, sœur et tante de MM. le Bailleul, tous présidents à mortier, et grand'tante du dernier qui vendit sa charge. Son père à elle fut quelque temps surintendant des finances. Elle avoit eu de la beauté et avoit été galante: c'étoit une femme de beaucoup d'esprit, fort du grand monde, et qui jusqu'à sa mort avoit conservé l'un et l'autre. C'étoit chez elle un concours de gens d'esprit, de lettres, et un reste de vieillards du monde et de l'ancienne cour, qui formoient un tribunal où l'on jugeoit de tout. Elle avoit conservé de la considération et cette hauteur libre et décisive que donnent la beauté et l'esprit, quand ils se trouvent joints. Son fils le maréchal la craignoit, et ils n'étoient pas toujours bien ensemble.

Dimanche 1er mai, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État, alla tirer l'après-dînée, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Pelletier. — Il arriva, la nuit passée, un courrier du maréchal d'Huxelles; on ne dit point les nouvelles qu'il a apportées. — On attend à tout moment le retour du premier courrier qu'on a envoyé en Espagne. — Les troupes de l'archiduc en Italie

---

(1) Voici la lettre qui termine la correspondance de la marquise d'Huxelles, dont nous devons la communication à M. Achard, archiviste du département de Vaucluse. Elle est adressée par Pique, secrétaire de la marquise, au marquis de la Garde.

« Il n'est plus question que de l'éternité pour madame la marquise d'Huxelles. Elle n'a besoin que des prières de ses amis, ne pouvant quasi plus faire aucune fonction, ni prendre que de la boisson ou quelques cuillerées de gelée. La fièvre allant toujours en augmentant, on compte qu'elle ne pourra pas aller loin; ainsi, si lundi on n'a pas l'honneur de donner de ses nouvelles à monsieur le marquis de la Garde, ce sera mauvais signe.

« Ce vendredi, 29 avril 1712. »

assiégent, depuis quelques jours, Porto-Ercole; c'est le général Zumzungen qui les commande. Il ne paroît pas que ce siége aille fort vite, car il y a plus de trois semaines qu'on sait qu'il est commencé, et ils n'ont pas pris encore le fort Philippe, qui est détaché de la place. — On mande de Londres que la chambre basse a été fort scandalisée de la réponse que les Hollandois ont faite à la dernière adresse qu'elle avoit faite à la reine, et qu'on a fait mettre en prison le libraire qui a fait imprimer la traduction de cette réponse.

Lundi 2, *à Versailles.* — Le roi tint après la messe conseil de dépêches et de marine ; mais ce conseil fut interrompu par des nouvelles que reçut M. de Torcy, auxquelles il fallut faire réponse, et on fit partir des courriers dès le soir. L'après-dînée le roi travailla avec M. de Pontchartrain. — Le marquis de Bissy a épousé, cette nuit, mademoiselle Chauvelin, fille du conseiller d'État. M. de Bissy est mestre de camp et brigadier de cavalerie, et, dans l'occasion de ce mariage, le roi a trouvé bon que son père lui cédât le gouvernement d'Auxonne, dont il se réserve le revenu et le commandement ; ce gouvernement vaut 14,000 livres de rente, et est payé par les États de Bourgogne. — M. Voisin vint chez madame de Maintenon, le soir, et apporta quelques nouvelles au roi, que nous ne savons point encore. — Le duc d'Ormond, qui avoit débarqué à Rotterdam, est allé de là à la Haye, d'où il a envoyé un courrier au prince Eugène pour lui apprendre son arrivée.

Mardi 3, *à Versailles.* — Le roi tint conseil de finances après la messe ; l'après-dînée il tint le conseil de dépêches qu'il n'avoit pas pu finir hier ; ensuite il alla se promener à Trianon, et au retour il travailla chez madame de Maintenon avec MM. Voisin et Desmaretz. — Le courrier qui arriva hier d'Espagne n'a nul rapport aux affaires importantes dont on attend la réponse. — Depuis l'arrivée de M. de Chalais, on a appris par le Poitou le sujet

de son voyage en France. Il a arrêté, à Bressuire, un prétendu cordelier accusé d'avoir eu de fort méchantes intentions, et on a eu bien de la peine à découvrir où il étoit. Après bien des perquisitions, on a découvert qu'il étoit dans le couvent des cordeliers de cette petite ville-là. M. de Chalais n'a point fait cette capture-là sans beaucoup de peine et de danger, car il a pensé être tué. Il a mené ce cordelier à Poitiers, où il est gardé très-étroitement, et on croit qu'on le transférera bientôt, mais on ne dit pas encore où on le mènera. M. de Chalais renvoya de Poitiers à Madrid un officier de dragons que le roi d'Espagne lui avoit donné pour venir avec lui, et qui connoissoit ce prétendu cordelier, qui, dès qu'il se vit arrêté, ne put s'empêcher de dire : « Ah ! je suis perdu. »

Mercredi 4, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État; l'après-dînée il alla se promener dans les jardins. Madame de Maintenon étoit à la promenade dans une chaise à porteurs; mesdames de Dangeau, de Caylus et d'O suivoient dans un chariot. — Le maréchal de Villars a mandé que les ennemis avoient fait un mouvement. La plus grande partie de leurs troupes a passé l'Escaut au-dessus de Bouchain; leur quartier général est à Hourdin ; ils ont laissé des troupes à la tête de leur pont, en deçà. M. de Villars a étendu son armée jusqu'à l'Escaut, et a envoyé ordre au fils de M. de Saumery, qui devoit, avec deux mille chevaux, mener un convoi d'argent de Cambray à Valenciennes, de retarder sa marche et d'attendre de nouveaux ordres. On ne sait point encore quel peut être le dessein des ennemis, ni ce que le duc d'Ormond ordonnera aux troupes angloises quand il sera arrivé; ils l'attendent tous les jours. — Le roi a donné depuis quelques jours à madame de Magnac, veuve du lieutenant général, 2,000 francs de pension pour elle et pour ses enfants.

Jeudi 5, jour de l'Ascension, à Versailles. — Le roi assista à toutes les dévotions de la journée, et, entre

vêpres et le salut, il donna une longue audience au maréchal d'Harcourt, qui part demain pour aller commander l'armée d'Allemagne. Le maréchal de Bezons part aussi pour la même armée, mais ils vont par des chemins différents; la maréchale d'Harcourt va avec son mari, et se tiendra à Strasbourg pendant la campagne. — M. l'abbé de Sainte-Croix, Molé, est mort; il avoit près de quatre-vingt-dix ans. Il laisse six belles abbayes vacantes et un beau prieuré, auprès de Paris, qui est à la nomination de l'abbé de Lyonne. Il avoit un petit gouvernement dans les îles d'Hyères, qui s'appelle Porquerolle; ce gouvernement vaut 6,000 francs. Il avoit les chiens pour le chevreuil, mais on croit que le roi supprimera cette charge. — M. Voisin vint, le soir, parler au roi chez madame de Maintenon, quoique ce ne soit pas son jour; il avoit reçu des lettres de Perpignan, et on croit en ce pays-là, parce que les ennemis ont fait avancer huit ou dix mille hommes jusqu'à Ostalrich, qu'ils veulent faire le siége de Girone ou de Roses.

Vendredi 6, à Versailles. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier; l'après-dînée il alla tirer. — Il n'y a rien de nouveau de Flandre. Les troupes qui ont passé l'Escaut se retranchent; le duc d'Ormond n'y est pas encore arrivé; cependant on mande de Hollande qu'il en étoit parti il y a déjà quelques jours. Il mène avec lui M. Hanmer, qui a un fort grand crédit dans la chambre basse, et en qui la reine a une grande confiance. — Le marquis de Meuse épouse mademoiselle de Zurlauben, fille du lieutenant général et nièce de Sainte-Maure. Le roi a accordé quelques grâces à mademoiselle de Zurlauben, à la considération des services de feu son père; je crois que c'est pour des fiefs en Alsace, mais je n'en sais pas encore le détail. — Il paroît par les nouvelles d'Allemagne qu'on y est fort inquiet du mouvement des Turcs, et que le prince Ragotzki veut ranimer les Hongrois contre l'archiduc. D'un autre côté, les Polonois pressent le roi

Auguste de prendre des mesures justes pour faire sortir les Moscovites de Pologne ou de les déclarer ennemis, et en ce cas, envoyer des ordres dans les provinces pour qu'on les charge partout.

Samedi 7, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances ; il travailla l'après-dînée chez lui avec M. Voisin, et ensuite alla se promener à Trianon. — M. Voisin vint le soir chez madame de Maintenon achever ce que le roi n'avoit pas terminé avant la promenade. — On donna, il y a quelques jours, une lettre de cachet à la marquise de Soulangeais, qui a quatre-vingt-quatre ans; elle est de la maison de la Porte de Vezins. Elle avoit été fille d'honneur de la reine mère, et en réputation pour sa beauté et sa sagesse; on l'a mise dans un couvent. M. le cardinal de Noailles avoit demandé cette lettre de cachet sur les avis que lui avoit donnés, à ce qu'on prétend, une dame de qualité de ce pays-ci, qui l'assuroit que toute la famille souhaitoit qu'on la mît dans un couvent, mais il s'est trouvé au contraire que toute la famille a fort désapprouvé le parti qu'on a pris, et sollicite fortement pour qu'on lève la lettre de cachet. Cette affaire fait beaucoup de bruit dans Paris, mais la lettre de cachet n'est pas encore levée.

Dimanche 8, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, où il entra d'assez bonne heure, et n'en sortit qu'à une heure et demie; aussitôt après son dîner, il travailla avec M. Pelletier, et puis alla tirer. Mesdemoiselles de Bourbon et de Charolois avec madame de la Vrillière montèrent à cheval pour l'aller voir tirer; il ne revint qu'à huit heures du soir. — M. de Maillebois a obtenu son acte de liberté, et prendra congé du roi ces jours-ci pour aller servir en Flandre; il est colonel du régiment de Touraine, qui est présentement à Maubeuge, et il est brigadier. — On transfère à Paris le prétendu cordelier que M. de Chalais a arrêté à Bressuire en Poitou. — La marquise de Gesvres avoit nommé pour visiter son mari, Ledran,

chirurgien-major du régiment des gardes, mais il avoit des ordres si précis du duc de Guiche, colonel des gardes, qu'il a été obligé de partir sans pouvoir s'acquitter de cette commission. Il en faut nommer un autre, si bien que cela allonge l'affaire de quelques jours. — Le roi a réglé que ce seroit le capitaine des gardes en quartier, qui donneroit les billets pour les places au service de M. le Dauphin et de madame la Dauphine qui se fera mardi à Notre-Dame.

Lundi 9, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure, et alla se promener à Marly; au retour il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. — On dit à Paris à Notre-Dame les premières vêpres des morts pour M. le Dauphin et pour madame la Dauphine; il n'y avoit que les dames de madame la Dauphine et les officiers de la maison. — Le jeune Dauphin a été encore fort incommodé ces jours-ci, et on craint beaucoup que sa santé ne se rétablisse point. — On apprend d'Angleterre que la reine Anne a mandé à tous les membres du parlement de ne pas manquer de se trouver à Londres pour le 12 de ce mois, qui sera jeudi, ayant à leur déclarer ce jour-là des affaires de la dernière importance, et elle a défendu de continuer dans sa chapelle les prières qu'on y faisoit pour la prospérité de ses armes; tout cela augmente fort l'espérance d'une paix prochaine.

Mardi 10, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, travailla l'après-dînée avec M. Voisin, et puis alla se promener à Trianon; au retour il travailla chez madame de Maintenon avec MM. Voisin et Desmaretz. — On fit à Paris, à Notre-Dame, le service de M. le Dauphin et de madame la Dauphine. Monseigneur le duc de Berry, madame la duchesse de Berry et les autres princes et princesses du deuil arrivèrent à dix heures du matin; ainsi cela commença de bonne heure, et on sortit à trois heures. Le cardinal de Noailles, comme archevêque de Paris, officia; le P. Gaillard, jésuite, fit

l'oraison funèbre. Monseigneur le duc de Berry avoit sa queue portée par Sainte-Maure, son premier écuyer, par le marquis de Pons, maître de sa garde-robe, et par la Haye, qui commande son équipage de chasse. Madame la duchesse de Berry avoit sa queue portée par le comte de Roucy, Biron et Montendre, comme à Saint-Denis; elle étoit menée par M. de Coëtenfao et par le chevalier de Hautefort, son premier écuyer. M. le duc d'Orléans avoit sa queue portée par M. d'Estampes, son capitaine des gardes en survivance, et par le jeune marquis de Bréauté, maître de sa garde-robe, que nous n'avons point encore vu. M. le comte de Charolois avoit sa queue portée par le marquis de Jaucourt, son gouverneur, et par un de ses gentilshommes. Mademoiselle de Bourbon étoit menée par M. de Blanzac; sa queue étoit portée par le comte de Roye et par le marquis de Laigle. Mademoiselle de Charolois étoit menée par le comte d'Uzès, et sa queue étoit portée par le marquis de Château-Renaud et d'Angennes. Ces princes et princesses, après avoir salué l'autel, saluoient le clergé qui étoit auprès de l'autel du côté de l'épître, et puis saluoient la représentation deux fois, l'une pour le Dauphin, l'autre pour la Dauphine; ensuite ils saluoient chacun des princes et des princesses du deuil, hormis qu'ils ne faisoient qu'une seule révérence pour mademoiselle de Bourbon et pour mademoiselle de Charolois, apparemment parce qu'elles sont du même rang. Après avoir fait la révérence aux princes et princesses, ils faisoient une révérence à chacune des cours supérieures et à la maison de ville. Tous ces princes et princesses faisoient leur révérence seul à seul et étoient toujours accompagnés par M. de Dreux, grand maître des cérémonies, ou par Desgranges, maître des cérémonies, lesquels maîtres des cérémonies avoient fait les mêmes révérences avant que d'avertir les princes et princesses de marcher, et ces maîtres de cérémonies étoient toujours précédés par le roi d'armes ou par un des hérauts

qui faisoient aussi les mêmes révérences, si bien que cela dura une heure et demie *. Après le service, le cardinal de Noailles donna à dîner à monseigneur le duc de Berry, à madame la duchesse de Berry, et aux autres princes et princesses, et aux dames qu'elles avoient amenées de Versailles avec elles; madame la duchesse de Berry fit mettre le cardinal à table. Monseigneur le duc de Berry, avant que de revenir ici, alla voir M. le Duc à l'hôtel de Condé, et qui se porte considérablement mieux. Il ne verra point de son œil, mais il ne sera point défiguré. Il a encore un bandage sur l'œil, et il va passer quelque temps à Saint-Maur, en attendant qu'il se puisse montrer ici.

* Toujours des nouveautés; M. le duc d'Orléans égalé aux fils de France par ses trois queues; et les princes et les princesses du sang qui n'en avoient jamais eu qu'une, en eurent deux; cela auroit pu être remarqué dès les obsèques de Saint-Denis. Le clergé, qui étoit salué avec l'autel et du même salut, le fut avant le catafalque; et si on réfléchit qu'en ces occasions, on rend précisément les mêmes honneurs au catafalque qu'aux princes ou princesses pour qui il est dressé, s'ils étoient vivants et présents, on admirera que le clergé soit salué avant un Dauphin et une Dauphine; car le salut n'est rien d'ecclésiastique ni qui appartienne aux ordres sacrés.

Mercredi 11, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État. Il fit porter son dîner chez madame de Maintenon; après le dîner il joua au brelan avec les dames qui avoient dîné avec lui et qui sont toujours les mêmes; ensuite il alla tirer jusqu'à la nuit. Monseigneur le duc de Berry alla à Rambouillet, où M. le comte de Toulouse l'attendoit; il reviendra vendredi. Le roi donna le matin à M. le duc du Maine la survivance du gouvernement du Languedoc pour le prince de Dombes, son fils aîné, qui a déjà la survivance de la charge de colonel général des Suisses; le gouvernement de Languedoc vaut 140,000 livres de revenu. — M. le président de Nicolaï gagna avant-hier tout d'une voix le procès qu'il avoit pour

M. de Goussainville son fils contre mademoiselle de Nicolaï, sa fille, et contre madame le Camus, veuve du lieutenant civil, dont le testament fut cassé. M. le lieutenant civil, par ce testament, déshéritoit M. de Goussainville, son héritier naturel et qui étoit trop jeune pour avoir démérité de lui, et donnoit tout son bien à mademoiselle de Nicolaï, et, en cas qu'elle mourût sans enfants, au plus proche parent qui s'appelleroit le Camus. M. Chauvelin, avocat général, parla trois heures et demie sur cette affaire avec tout l'esprit et la capacité d'un grand magistrat.

Jeudi 12, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. Le Dauphin, qui s'étoit mieux porté depuis quelques jours, ne se porte pas bien, et c'est une santé fort incertaine. Madame la Princesse vint ici, attendit le roi dans sa chambre après son souper, pour le remercier de la grâce que S. M. fit hier à M. le prince de Dombes, son petit-fils. — La charge des chiens pour le chevreuil qu'avoit l'abbé de Sainte-Croix a été supprimée; le gouvernement de Porquerolle, qu'il avoit, a été donné au comte du Luc, ambassadeur du roi en Suisse, et qui a des terres dans le voisinage. — L'abbé de Lyonne, comme prieur de Saint-Martin des Champs, a donné le prieuré de Saint-Nicolas d'Acy, près de Senlis, à l'abbé de Boisfranc, beau-frère du duc de Tresmes. — Le vieil abbé de Château-Renaud est mort depuis quelques jours; il étoit frère aîné du maréchal et avoit près de quatre-vingt-dix ans. Il avoit l'abbaye de Landevenech, auprès de Brest, et celle de Fontaine-les-Blanches en Touraine, auprès de Château-Renaud.

Vendredi 13, *à Versailles*. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier, et s'enferma avec lui l'après-dînée, comme il fait toujours la veille qu'il doit faire ses dévotions. Il alla se promener dans les jardins à cinq heures; madame la duchesse de Berry étoit avec lui à sa promenade. M. le duc de Berry revint le soir de Rambouillet, où il a beau-

coup chassé. La fièvre a encore repris à madame la princesse de Conty ; elle avoit été quinse jours sans l'avoir. — Les ennemis ne font aucun mouvement en Flandre. Le prince Eugène est encore à Tournay, où il attend le duc d'Ormond; les troupes de l'archiduc n'y sont pas encore arrivées. Les bruits de paix augmentent fort dans les deux armées; on dit même que le prince Eugène a contremandé ses équipages qu'il faisoit venir d'Allemagne. — Le roi Auguste a fini la diète assemblée à Varsovie et est retourné en Saxe ; la diète l'a obligé de publier des universaux pour défendre à tous les palatinats de fournir ni vivres ni argent aux Moscovites. On fera même assembler la pospolite si les Moscovites ne sortent promptement du royaume.

Samedi 14, veille de la Pentecôte, à Versailles. — Le roi fit ses dévotions et toucha les malades, qui étoient en grand nombre. L'après-dînée, il entendit vêpres et descendit en bas, quoiqu'il n'y eût point d'évêque qui officiât; ensuite il travailla avec son confesseur et fit la distribution des bénéfices. Le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Desmaretz. — Le roi a donné l'abbaye de Sainte-Croix de Bordeaux à l'abbé de Beringhen, fils de M. le Premier; l'abbaye de Chambre-Fontaine à l'abbé de Brancas, aumônier du roi; l'abbaye de Saint-[Memie], à l'abbé du Cambout, aumônier du roi ; l'abbaye d'Hérivaut auprès de Chantilly, à l'abbé des Champs, aumônier de madame la Princesse ; l'abbaye de Laprée, à l'abbé de Valory; l'abbaye de Landevenech, à l'abbé d'Argentré le jeune (l'abbé d'Argentré, son frère, aumônier du roi, aura 1,000 francs de pension sur cette abbaye); l'abbaye de Fontaine-les-Blanches, à l'abbé Baudry, frère du maître des requêtes; l'abbaye de Saint-Sever, à l'abbé de Casteja, fils du gouverneur de Verdun ; l'abbaye de Lanvaux à l'abbé de Volvire, fils de la marquise du Bois-de-la-Roche ; l'abbaye de Sainte-Croix d'Apt à madame de Marmey de la Bastie.

Dimanche 15, *jour de la Pentecôte, à Versailles.* — Le roi à onze heures et demie descendit en bas à la chapelle, précédé des chevaliers de l'Ordre. Nous étions en fort petit nombre, car, outre qu'il en manque trente-neuf, savoir, trois d'église et trente-six laïques, il y en a beaucoup d'absents et de malades. Il n'y eut point de prélat de l'Ordre qui officiât. L'après-dînée le roi entendit le sermon et vêpres; c'étoit le curé de Bonne-Nouvelle de Paris qui prêchoit. Le roi retourna encore au salut à six heures, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Pelletier.

Lundi 16, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État qu'il auroit tenu hier sans la bonne fête; aussitôt après son dîner, il travailla avec M. de Pontchartrain dans son cabinet. M. de Torcy vint ensuite, qui lui apporta des nouvelles d'Angleterre venues par un courrier qui arriva à deux heures; on ne dit rien de ce que ce courrier a apporté. A cinq heures le roi alla tirer.

Mardi 17, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil des finances; l'après-dînée il travailla avec M. Voisin, et puis alla tirer. Le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz. — Par les nouvelles qu'on reçoit de Flandre tous les jours, il ne paroît pas que les ennemis veuillent rien entreprendre; les troupes angloises sont encore campées entre Lille et Douai, et n'ont pas joint la grosse armée. — On mande de Londres qu'on a encore ôté à milord Marlborough et à ses gendres de petits gouvernements qu'ils avoient.

Mercredi 18, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, qui fut fort long, et l'on fit partir le soir un courrier pour l'Espagne, dont on attendra le retour avant de pouvoir parler juste sur les conditions de la paix. — On mande d'Italie que le siége de Porto-Ercole continue, et même que les troupes de l'archiduc ont été renforcées, qu'on leur a envoyé de Naples des troupes et de l'artillerie, que le commandant du fort Saint-Philippe a

capitulé, après quoi il y a apparence que Porto-Ercole se rendra bien vite.

Jeudi 19, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly, d'où il revint à sept heures. — Le comte de Comminges, gouverneur de Saumur, et la Fare, capitaine des gardes de M. le duc d'Orléans, sont à l'extrémité. — On mande de Perpignan que les ennemis sont dans la plaine de Lampourdan et qu'ils veulent assiéger l'Escale; mais il faut du canon pour le prendre, car il y a un bon réduit dont les murailles sont fort épaisses; ils disent qu'il leur vient du canon par mer. Comme c'est l'entrepôt de tout ce qu'on fait porter de Perpignan à Girone, on ne doute pas qu'ils ne le ruinent entièrement dès qu'ils l'auront pris. — Le faux cordelier que M. de Chalais a fait arrêter en Poitou a été amené à Paris et on l'a mis à la Bastille, où il ne parlera à personne.

Vendredi 20, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier, et l'après-dînée il alla se promener à Trianon avec madame de Maintenon et mesdames de Caylus, d'O et de la Vrillière. — Montéléon, troisième plénipotentiaire d'Espagne pour la paix, et le duc d'Atri sont arrivés à Paris. Le duc de Saint-Pierre, majordome major de la reine d'Espagne douairière, est arrivé aussi avec madame sa femme, qui est sœur de M. de Torcy. Le mari souhaite qu'elle n'entre point à Paris, et elle demeurera dans une maison à Sceaux, où sa famille ira la voir. On croit pourtant que son mari lui permettra de venir ici quelques jours faire sa cour.

Samedi 21, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances; le marquis de Montéléon et le duc d'Atri lui firent la révérence avant qu'il entrât au conseil. L'après-dînée S. M. travailla avec M. Voisin, et puis alla se promener dans les jardins. — Le comte de Comminges * mourut le matin à Paris. Il étoit gouverneur de Saumur, qui est un gouvernement de province et qui vaut 25,000 li-

vres de rente. Comminges a fait mademoiselle de Dorée sa légatrice universelle; on prétend qu'elle en aura 100,000 écus, quoi qu'il fasse beaucoup d'autres petits legs. Il a nommé le marquis d'Effiat son exécuteur testamentaire, et lui donne un diamant de 1,000 écus. — Le roi a donné le gouvernement de Saumur à M. d'Aubigné, colonel du régiment Royal-infanterie, brigadier et inspecteur; il n'y avoit point de brevet de retenue sur ce gouvernement. Il est de même maison que madame de Maintenon.

* Comminges étoit grand, mais d'une grosseur prodigieuse, homme d'esprit et fort du grand monde, presque toujours aide de camp du roi et toujours bien traité de lui, mais libertin. On prétend qu'il avoit secrètement épousé mademoiselle Dorée, qui avoit été fille d'honneur de madame la Duchesse et qui étoit sœur de la femme de Tambonneau, président à la chambre des comptes, et ambassadeur en Suisse. C'est de la grosseur de Comminges que les courtisans avoient nommé des mortiers d'un certain calibre et des bombes; ce fut d'abord plaisanterie qu'il trouvoit fort mauvaise, mais qui s'est tournée depuis en habitude et en usage constant.

Dimanche 22, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État; il travailla l'après-dînée avec M. Pelletier, et puis alla tirer. Mesdemoiselles de Bourbon et de Charolois furent à cheval le voir tirer. Le voyage de Marly est fixé au 8 de juin, et celui de Fontainebleau au 11 juillet jusqu'au 13 septembre. — On a tous les jours des nouvelles de Flandre; les armées de part et d'autre sont dans la même situation.

Lundi 23, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure, et alla ensuite se promener à Marly; au retour il travailla avec M. de Pontchartrain chez madame de Maintenon. Le jeune Dauphin se porte de mieux en mieux, et on le croit tout à fait rétabli présentement; on le promène tous les jours. — Par les lettres qu'on reçoit d'Angleterre il paroît que personne n'y doute de la paix, mais on y est persuadé comme ici qu'elle ne sera pas déclarée

avant la fin du mois qui vient, et qu'en attendant, la reine de la Grande-Bretagne a envoyé ordre au duc d'Ormond, son général en Flandre, de ne point entrer en action.

Mardi 24, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances, et travailla ensuite longtemps avec M. Desmaretz, comme il fait toujours les mardis. L'après-dînée il travailla avec M. Voisin, alla tirer ensuite, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz. — Les ennemis ne font aucun mouvement en Flandre, mais ils seront obligés d'en faire, parce que où ils sont campés ils épuisent tous les magasins de Bouchain, et qu'ils chercheront à subsister. — Le P. de la Rue fit à la Sainte-Chapelle de Paris l'oraison funèbre de monseigneur le Dauphin et de madame la Dauphine, qui fut fort applaudie *; c'est la chambre des comptes qui fait faire ce service, et elle y étoit en corps. — On a retiré la lettre de cachet qu'on avoit donnée pour faire mettre madame de Soulangeais dans un couvent; on l'a ramenée chez elle dans sa maison à Paris.

* On trouva assez étrange que le P. de la Rue fit cette oraison funèbre, et pour avoir été confesseur de madame la Dauphine, et pour avoir été, lui et toute sa société, répudié par elle à la mort pour sa dernière confession.

Mercredi 25, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État, et l'après-dînée il alla tirer. — Il arriva des courriers d'Utrecht et d'Espagne, mais on ne dit point ce qu'ils ont apporté. — On a des nouvelles sûres que la paix est renouvelée et signée entre le Grand Seigneur et le czar, qui lui doit donner dix mille bourses, qui font 500,000 écus. Le czar s'engage de faire payer un tribut au khan des Tartares, et de ne se plus mêler des affaires de Pologne; voilà tout ce qu'on sait de ce traité, et on ne dit rien de ce qui regarde le roi de Suède. Les ambassadeurs d'Angleterre et de Hollande ont été les médiateurs de ce traité.

Jeudi 26, *jour de la fête de Dieu, à Versailles*. — Le

roi attendit la procession dans la chapelle du château; monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry allèrent la querir à la paroisse, et, malgré la grande pluie, le roi la reconduisit à pied jusqu'à la paroisse, et fut cruellement mouillé; il y entendit la grande messe. Le soir, à six heures, il entendit le salut dans la chapelle. — Les ennemis ont fait un petit mouvement en Flandre; les troupes qui n'avoient point passé l'Escaut l'ont passé. Le duc d'Ormond y est avec les troupes qu'il commande, mais ils ne font ce mouvement-là que pour subsister.

Vendredi 27, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec son confesseur; il alla au salut à six heures, et puis alla se promener à Trianon. — M. de la Rochefoucauld, qui fit encore hier sa cour au roi, a eu ce soir une grande foiblesse, et les médecins le croient dans un danger pressant. Il a soixante-dix-huit ans; il est aveugle depuis quelques années. Le duc de la Rocheguyon, son fils aîné, a la survivance de ses charges de grand maître de la garde-robe et de grand veneur. Quoique M. de la Rochefoucauld ait reçu de grands bienfaits du roi en argent et en charges, on croit qu'il laissera ses affaires en très-mauvais état, ayant toujours vécu très-magnifiquement. Il a été longtemps en grande faveur et a rendu de grands services à ses amis, fort noblement et fort courageusement. — Par les nouvelles d'Angleterre, on apprend que sur les bruits de paix, dont on ne doute point en ce pays-là, les actions de la banque et des compagnies sont haussées.

Samedi 28, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, et travailla avec M. Voisin jusqu'au salut; il entendit le salut, et puis alla se promener dans les jardins. — Par les nouvelles d'Italie on apprend que les Impériaux se sont enfin rendus maîtres de Porto-Ercole, dont le gouverneur a fait une fort belle défense. — On mande de Catalogne que M. de Staremberg n'a point encore commencé les siéges de Girone ni de Roses, quoiqu'il

se fût vanté de les faire; on ne croit pas même qu'il l'entreprenne. — Il arriva un courrier de Flandre; on savoit dès avant-hier que les ennemis passoient l'Escaut; ils ont leur droite à Bouchain, et leur gauche va jusqu'à deux lieues de Cateau-Cambrésis, ayant la petite rivière de la Selle derrière eux. Ils ne se sont mis là apparemment que pour subsister. — J'arrivai ce jour-là de Dangeau, où j'avois demeuré huit jours, et je vis le roi à son lever.

Dimanche 29, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, et après le salut il alla se promener à Trianon. — Il arriva un courrier de Flandre qui partit hier au soir; les ennemis n'ont point marché, et on est bien persuadé qu'ils ne veulent rien entreprendre. — Il arriva le matin un courrier de Rome qui apporta la nouvelle d'une promotion de onze cardinaux déclarés, et sept *in petto.* Ceux que le pape a déclarés sont : l'évêque de Strasbourg pour la France, il se nommera le cardinal de Rohan; l'évêque d'Olmutz pour l'Empire; d'Acunha, grand inquisiteur, pour le Portugal; Priuli, auditeur de rote, pour Venise; Cusani, qui étoit nonce ici; Zondodari, qui étoit nonce en Espagne; Davia, qui a été nonce en Pologne et à Vienne; Piazza, nonce à Vienne; le P. Tolomei, jésuite; le P. Casini, capucin, prédicateur du palais apostolique; et le P. Tommasi, théatin. Le pape n'a point donné de chapeau pour l'Espagne, ni pour la Pologne, ni pour l'Angleterre; il attendra apparemment que la paix soit faite. — Le marquis de la Fare * mourut à Paris; il étoit capitaine des gardes de M. le duc d'Orléans.

* La Fare étoit un homme de beaucoup d'esprit, extrêmement du monde, qui avoit des lettres, fort bonhomme et grand débauché de corps, de cœur et d'esprit. Il faisoit des vers quelquefois jolis, jamais méchants contre personne, ordinairement au-dessous du médiocre. Il avoit servi avec valeur et n'aimoit point M. de Louvois. Il souhaitoit de manger toujours et de le faire digérer pour lui. Les dernières années de sa vie il dormoit et ronfloit partout, mais tout en se réveillant il étoit au fait de la compagnie et reprenoit le propos avec une netteté

d'esprit qui surprenoit. Il avoit pensé mourir, étoit guéri et se tua d'une indigestion de morue. Son fils eut sa charge, et devint depuis chevalier de la Toison et du Saint-Esprit, lieutenant général de Languedoc et lieutenant général.

Lundi 30, *à Versailles*. — Le roi prit médecine comme il la prend tous les mois; l'après-dînée il travailla avec M. de Pontchartrain. Il n'alla point au salut de peur que sa médecine ne le tourmentât encore. — Le président Rouillé est mort subitement à Paris. Il avoit soupé hier en très-bonne santé chez la princesse d'Épinoy; ses valets, entrant dans sa chambre ce matin pour l'éveiller, l'ont trouvé sans connoissance, et il est mort une heure après. — Il arriva un courrier de Flandre qui partit hier au soir; les ennemis ne font aucun mouvement. — Le roi a donné un brevet de retenue de 100,000 francs au marquis de Razilly sur sa charge de lieutenant général de Touraine, et par ce moyen-là M. de Razilly pourra sortir d'affaire avec ses frères et ses sœurs, sans quoi il auroit fallu qu'il vendît sa charge, M. de Razilly, leur père, leur ayant laissé très-peu de bien. — M. le cardinal de Rohan, qui n'avoit pas pu venir hier parce qu'il étoit malade, a paru au dîner du roi dans la foule des courtisans; le roi le fit approcher, le fit entrer dans le balustre, et, le dîner étant fini, il s'approcha du lit du roi, lui fit son remercîment et lui baisa la main. Le roi lui dit : « Le pape nous a fait attendre un peu longtemps, mais enfin cela est fini, et l'habit de cardinal vous siéra bien. »

Mardi 31, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances, fit porter son dîner chez madame de Maintenon, où mesdames de Caylus, d'O, de Dangeau et de Courcillon eurent l'honneur de dîner avec lui. Après son dîner il repassa chez lui et travailla avec M. Voisin; il alla ensuite au salut, et puis alla se promener à Trianon. Au retour de la promenade il travailla chez madame de Maintenon avec MM. Voisin et Desmaretz. M. le Dauphin continue à se bien porter; il est mieux même qu'il n'étoit

avant sa rougeole. — M. de Surville a reçu du prince Eugène son acte de liberté, et il va servir de lieutenant général dans l'armée du maréchal d'Harcourt. — Le duc d'Estrées, gouverneur de l'Ile de France, mais dont les provisions ne sont que pour trois ans, avoit demandé qu'elles fussent renouvelées; le roi en avoit fait quelques difficultés, n'étant pas content de sa conduite, mais enfin le roi le lui a accordé en lui faisant dire que, s'il ne se gouvernoit pas mieux à l'avenir, on ne lui renouvelleroit plus. — Madame de Dangeau et madame de Courcillon revinrent hier au soir de Dangeau, où elles ont demeuré dix-huit jours.

Mercredi 1er juin, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État à six heures; il alla au salut. Il devoit ensuite aller se promener dans les jardins, mais la pluie l'en empêcha. — M. le duc de Béthune, gouverneur de Calais, a prié le roi de trouver bon qu'il cédât ce gouvernement au duc de Charost, son fils, ce que le roi a fort approuvé, et a dit au duc de Béthune : « Si vous me l'aviez demandé plus tôt, je vous l'aurois accordé tout de même. » — M. de la Rochefoucauld, qu'on avoit cru un peu mieux, est retombé, et on ne croit pas qu'il en puisse réchapper. — Les armées de Flandre ne font aucun mouvement; le prince Eugène avoit eu envie d'en faire un pour s'avancer à la source de l'Escaut, mais le duc d'Ormond s'y est opposé, et l'on est bien persuadé dans l'armée ennemie et dans la nôtre que le duc d'Ormond a ordre de la reine sa maîtresse de ne faire aucune démarche qui puisse engager à une action.

Jeudi 2, jour de la petite Fête-Dieu, à Versailles. — Le roi, à dix heures, alla à la paroisse avec M. [le duc] et madame la duchesse de Berry, mesdemoiselles de Bourbon et de Charolois; il suivit la procession du saint-sacrement et la reconduisit à la paroisse, où il entendit la grande messe. A six heures il alla au salut, et puis se promena dans les jardins. — J'appris que le duc de Mor-

temart a vendu son régiment, il y a un mois, à M. de Laval, qui lui en a donné 20,000 écus, et qui a vendu pour 15,000 francs un nouveau régiment qu'il avoit, à celui qui en étoit lieutenant colonel. — L'électeur de Bavière a reçu avec beaucoup de solennité à Namur les hommages de toute la province, et quelques jours après les hommages de tout le duché de Luxembourg. Cet électeur a fait partir pour Madrid le comte d'Albert, qui y demeurera en qualité de son envoyé; il lui donne pour cette fonction 500 écus par mois.

Vendredi 3, *à Marly*. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier; il dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. — Madame Desmaretz, étant chez elle à Paris, la tringle d'un rideau lui tomba sur la tête, il y a deux jours; on la saigna sur-le-champ, et on crut sa blessure considérable, mais c'est fort peu de chose, et elle est même revenue ici ce soir. — Il est arrivé une petite affaire à la Rochelle, le jour de la fête de Dieu : un aide-major de la place, qui a été garde du roi et qui jouoit souvent au mail à Marly, ayant eu un démêlé avec un homme qui portoit un des bâtons du dais du saint-sacrement, lui fit quelque violence qui troubla fort la procession, et le roi a paru fort en colère contre cet aide-major. — Il n'y a rien de nouveau en Flandre; tout y est toujours tranquille.

Samedi 4, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances, travailla l'après-dînée avec M. Voisin, et puis alla se promener à Trianon, dont les jardins sont plus beaux que jamais, surtout le jardin de l'appartement du roi, que tout le monde va voir par curiosité. — On attend avec impatience le retour du courrier qu'on a envoyé à Madrid, il y a dix-huit jours, pour savoir à quoi le roi d'Espagne se déterminera; mais on est bien persuadé qu'il prendra le parti qu'il croira le plus agréable au roi son grand-père et le plus convenable au repos de l'Europe. — On a des nouvelles de Constantinople fort fraîches, car elles sont

du 2 de mai; elles portent que la paix est faite avec les Moscovites, que le sultan a signé le traité. Il y a beaucoup de troupes aux environs d'Andrinople, ce qui donne présentement une grande inquiétude aux Vénitiens pour la Morée, où ils ont peu de troupes, et dont les places ne sont pas en bon état.

Dimanche 5, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, travailla après son dîner chez lui avec M. Pelletier, et puis alla tirer. — On ajoute aux nouvelles qu'on eut hier de Constantinople, qu'on y parle fort de rétablir Méhémet..., dernier grand vizir déposé. On croit que le Grand Seigneur est amoureux de sa femme, et qu'elle a obtenu le rétablissement de son mari; ce seroit le premier exemple en ce pays-là qu'un même homme eût été trois fois grand vizir : il y a quelques exemples que le même homme l'a été deux fois. — Le roi d'Espagne a donné au comte de Saint-Mayol *, qui est à Paris, une pension sur la Sicile, qui, évaluée en monnoie de France, monte à 4,500 francs. — Madame de Saint-Marc, fille de Desgranges, maître des cérémonies, a épousé Permangle, maréchal de camp, à qui le roi a donné depuis quelques mois le gouvernement du fort Louis du Rhin.

* Ce Saint-Mayol, italien, étoit un théatin défroqué, longtemps connu dans les jeux à Paris sous le nom de Primi, homme d'esprit et d'une grande intrigue, qui s'attacha à Milan à M. de Vaudemont, et par lui au maréchal de Tessé, et se lia fort avec Montéléon, qui l'étoit fort avec eux aussi, et homme encore plus d'esprit et d'intrigue qui parvint de petit état à être envoyé dernier plénipotentiaire à Utrecht par l'empereur, puis ambassadeur en Angleterre, et enfin à Venise, où il est mort en 1734.

Lundi 6, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de dépêches, et fit porter son dîner chez madame de Maintenon, où étoient la duchesse de Noailles, mesdames de Dangeau, de Caylus et d'O. Après son dîner il repassa chez lui, où il travailla avec M. de Pontchartrain; ensuite il alla se promener dans les jardins. A onze heures et demie du

soir, M. de Torcy vint chez le roi, qui étoit encore dans son cabinet; Madame en étoit déjà sortie. On ne douta point que ce ne fût pour porter des nouvelles d'Espagne, d'où l'on attend depuis quelques jours le retour d'un courrier. — Il se fait un mariage à la cour d'Angleterre à Saint-Germain, dont milord Berwick a rendu compte au roi; c'est madame Clare, sœur aînée de la duchesse de Berwick, qui épouse Mahoni, lieutenant général d'Espagne, qu'on a fait comte en Castille et à qui on a donné une belle commanderie de Saint-Jacques. Il retournera en Espagne après son mariage et y emmènera sa femme avec lui.

Mardi 7, *à Marly*. — Le roi tint le matin conseil de finances à son ordinaire, et après son dîner il tint le conseil d'État, sur les nouvelles que le courrier apporta hier d'Espagne. Le soir chez madame de Maintenon il travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz. — Les trois plénipotentiaires d'Espagne vinrent au lever du roi, et il ne paroît pas qu'ils sachent encore bien sûrement ce que le courrier arrivé d'hier d'Espagne a rapporté, mais ils se flattent que c'est la renonciation du roi leur maître à la couronne de France. Le soir on fit partir un courrier pour Londres et plusieurs autres courriers. M. de Torcy vint encore parler au roi avant qu'il sortit de chez madame de Maintenon pour aller souper. — On eut nouvelle qu'il est arrivé à un des ports de Bretagne un vaisseau venant de la mer du Sud et chargé de plus de dix millions en argent monnoyé ou en barres, dont il y a deux millions pour le roi d'Espagne, quatre pour des Espagnols et le reste pour Crozat et ses associés.

Mercredi 8, *à Marly*. — Le roi tint le matin conseil d'État à Versailles; après son dîner il travailla avec M. de Pontchartrain avant que de venir ici. — Il arriva hier un courrier de Flandre. Les ennemis ont fait un petit mouvement; ils ont passé la Selle, qu'ils avoient derrière eux et l'ont présentement à leur tête. — Le marquis du Prat,

qui s'étoit marié depuis quelques jours, tomba malade le lendemain de ses noces et est mort; il avoit un petit régiment d'infanterie. Il étoit fils du marquis de Viteaux de Bourgogne. — Le roi a donné une chambre ici à l'abbé de Pomponne, qui n'y étoit jamais venu que comme aumônier du roi qu'on ne met point sur la liste; l'abbé de Pomponne quitta la place d'aumônier du roi il y a six mois, quand le roi le fit conseiller d'État. Le roi donne un logement ici à madame de Rotsenhausen qui est en chemin de Strasbourg pour venir ici; Madame, qui a beaucoup d'amitié pour elle, a prié le roi de lui faire ce plaisir-là.

Jeudi 9, *à Marly*. — Le roi se promena le matin dans les jardins, et l'après-dînée alla courre le cerf; madame la duchesse de Berry étoit à cheval à la chasse. — Il arriva à midi un courrier du maréchal de Villars, qui, ne trouvant point M. Voisin qui étoit allé à Paris, alla l'y chercher, et M. Voisin envoya le soir au roi la dépêche de ce maréchal, qui mande que les ennemis ont encore fait un mouvement qui les approche du Quesnoy, et que la Badie, qui commande dans cette place, croit qu'on va l'investir; mais on ne pense pas ici comme cela. — L'affaire du marquis de Gesvres avec sa femme s'allonge fort. Les médecins et les chirurgiens qui ont visité le mari ont rendu un compte tel qu'il le pouvoit désirer pour la conformation, mais ils y ont ajouté quelque chose qui semble autoriser sa femme à demander à être visitée, ce qu'elle a toujours demandé depuis le commencement du procès. On plaidera la semaine qui vient sur cet article-là devant l'official, et il faut plusieurs séances pour entendre les avocats de part et d'autre. Cette vilaine affaire accable tellement le duc de Tresmes qu'on craint qu'il ne meure de chagrin.

Vendredi 10, *à Marly*. — Le roi, après la messe, fut quelque temps enfermé avec M. de Torcy et puis avec le P. le Tellier. Le roi d'Angleterre et la reine sa mère arri-

vèrent ici à trois heures. Le roi d'Angleterre n'y demeura pas longtemps, et s'en retourna à Saint-Germain dans sa chaise de poste ; beaucoup de dames évitèrent de se trouver dans le salon sur son passage, parce qu'il est encore fort rouge de la petite vérole. Après qu'il fut parti, le roi alla tirer ; la reine d'Angleterre demeura encore quelque temps chez madame de Maintenon avant que de s'en retourner. Elle est plus triste que jamais, elle ne se console point de la mort de sa fille. Le soir M. Voisin vint travailler avec le roi chez madame de Maintenon ; M. de Torcy y vint aussi, et attendit que M. Voisin en fût sorti. — Le prince Eugène avoit fait un détachement, et avoit voulu engager le duc d'Ormond à joindre quelques détachements des Anglois, mais le duc d'Ormond lui a fait voir une lettre de la reine d'Angleterre qui lui ordonne de demeurer dans l'inaction.

Samedi 11, *à Marly*. — Le roi se promena le matin dans ses jardins ; il ne tient point ici de conseil de finances le samedi. Après son dîner il travailla avec M. Voisin ; il alla ensuite voir jouer au mail, et le soir, chez madame de Maintenon, M. Voisin vint encore travailler avec lui. — Quoique le duc d'Ormond n'ait point voulu donner de troupes pour le détachement qu'on lui avoit proposé, le prince Eugène n'a pas laissé de le faire, et on croit que ce détachement est pour tâcher de pénétrer en Champagne. On compte qu'ils ont déjà passé entre les sources de la Somme et de l'Oise ; le maréchal de Villars mande que ce détachement est de plus de six mille chevaux. Ce maréchal a fait marcher Saint-Frémont avec soixante escadrons pour tâcher de joindre et d'attaquer ce détachement des ennemis ; le marquis de Coigny est déjà avec trois ou quatre mille chevaux auprès de Guise, et ils se joindront Saint-Frémont et lui, s'il est nécessaire.

Dimanche 12, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État ; après son dîner il travailla avec M. Pelletier, et à cinq

heures il alla tirer. Le soir, chez madame de Maintenon, M. Voisin vint apporter des lettres venues par un courrier de Flandre. Il paroît que le prince Eugène, malgré toutes les contrariétés qu'il trouve parmi les alliés, veut entreprendre quelque chose, et le Quesnoy est investi, à ce qu'on croit; le bruit de son armée est qu'il en veut faire le siége. — La reine de la Grande-Bretagne a fait faire une réponse à un grand mémoire que les États généraux avoient envoyé en Angleterre pour prouver à la chambre basse qu'ils n'avoient manqué à rien de ce qu'ils s'étoient engagés de fournir par leurs traités, tant par terre que par mer. Cette réponse de la reine, qui est même dans leurs gazettes, est écrite à merveille, d'un style noble et décisif, car elle mande que ce n'est point une matière de négociation, mais qu'elle est bien aise de confirmer la résolution qu'elle a prise avec son parlement, que rien ne la fera changer et que c'est à eux à prendre leurs mesures là-dessus.

Lundi 13, *à Marly*. — Le roi travailla le matin avec M. de Pontchartrain, et courut le cerf l'après-dînée; madame la duchesse de Berry étoit à la chasse. Madame la princesse de Conty, qui étoit demeurée incommodée à Versailles, avoit cru pouvoir venir aujourd'hui ici; mais les médecins ne la jugent pas en état de venir. — Le courrier qu'on fit partir mardi au soir pour l'Angleterre s'embarqua jeudi matin à Calais, et on compte qu'il pourra être de retour avant la fin de la semaine et apporter des nouvelles un peu décisives. Cependant le détachement qu'a fait le prince Eugène, et qu'on dit présentement qui n'est que de quinze cents chevaux, fait de grands désordres en Champagne. Ils ont brûlé un faubourg de la ville de Vervins; ils marchent du côté de Reims et on craint bien que nos troupes ne les puissent pas joindre parce qu'ils ont beaucoup d'avance. M. de Coigny a marché à Réthel pour tâcher de les couper.

Mardi 14, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances,

travailla ensuite avec M. Desmaretz; l'après-dînée il se promena dans les jardins et vit jouer au mail, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz. — Le gros canon des ennemis est arrivé au Quesnoy; on ne doute quasi plus qu'ils n'en veulent faire le siége; cependant on ne sait pas encore que la tranchée soit ouverte. — Le duc d'Ossone vint ici; il avoit reçu un courrier le matin, qui apportoit la nouvelle que la reine d'Espagne étoit accouchée le 6 d'un prince qui s'appellera l'infant don Philippe; elle n'a été qu'une heure dans les grandes douleurs. — Le détachement des ennemis a laissé Reims sur sa droite et marche vers Sainte-Menehould; ils ont pensé prendre l'archevêque de Reims qui faisoit sa visite; on croit qu'ils vont passer la Meuse au-dessus de Verdun. Le comte de Coigny n'est plus qu'à six lieues d'eux et espère les pouvoir joindre. C'est le gouverneur de Bouchain qui commande ce détachement.

Mercredi 15, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État; l'après-dînée il alla voir jouer au grand mail; il y avoit beaucoup de calèches pour les dames. En montant dans la sienne, il fit une manière d'excuse à madame la duchesse de Berry de ce qu'il ne la prenoit pas dans sa calèche, en lui disant : « Nous sommes un peu trop gros tous deux pour être ensemble dans la même calèche. » Avant que le roi sortît pour la promenade, madame la Duchesse vint chez lui pour lui demander permission de quitter Marly pour aller à Saint-Maur auprès de M. le Duc, son fils, à qui la petite vérole a paru ce matin. Il se promenoit encore hier au soir en calèche, et se croyoit en bonne santé. — La rivière de Loire a fait encore de grands désordres et dans l'Orléanois et dans la Touraine. L'on mande de ces pays-là que la désolation y est grande et que les eaux croissoient encore; il y a beaucoup de bestiaux noyés et de maisons abattues.

Jeudi 16, *à Marly*. — Le roi se promena le matin et

courut le cerf l'après-dînée. — Il arriva le matin un courrier de M. l'Escalopier, intendant de Champagne, qui mande que le détachement des ennemis a passé Sainte-Menehould, qu'il s'approche de la Meuse, et, selon toutes les apparences, ils passeront cette rivière à Saint-Mihiel. Ils emmènent beaucoup d'otages avec eux pour les contributions. — Le siége de Quesnoy est encore incertain. Il y a des lettres de notre armée qui assurent que la tranchée est ouverte; il y en a d'autres qui disent qu'ils n'ont encore travaillé qu'aux lignes de circonvallation. — L'archiduc a été couronné roi de Hongrie le 22 du mois passé, avec beaucoup de magnificence; il doit être de retour à Vienne. — Par les dernières nouvelles qu'on a eues de Madrid, on a appris que M. de Vendôme étoit, depuis un mois, considérablement malade dans le royaume de Valence, ce qui l'avoit empêché de venir à Tortose, où on l'attendoit et où les troupes s'assembloient pour commencer la campagne.

Vendredi 17, *à Marly*. — Le roi ne travailla point le matin avec le P. le Tellier; il alla se promener à onze heures dans les jardins. Madame de Maintenon étoit à sa promenade avec mesdames de Levis, de Caylus et de Dangeau. L'après-dînée il alla tirer. — Les Hollandois se plaignent fort des ordres que la reine d'Angleterre a donnés au duc d'Ormond de demeurer dans l'inaction et de ce qu'elle leur a fait dire là-dessus par l'évêque de Bristol à Utrecht. Ils ont écrit une lettre à la reine, pleine de reproches, mais fort respectueuse pourtant. Quelques membres de la chambre haute, et entre autres milord Halifax, avoient proposé que la chambre suppliât S. M. de révoquer les ordres qu'elle a donnés à son général en Flandre de demeurer dans l'inaction; mais la négative dan la chambre l'a emporté. On avoit fait cette proposition dans la chambre basse, mais il n'y a eu que soixante-dix voix pour cet avis-là, et il y en a eu plus de deux cents pour approuver ce que la reine a fait, et ils lui ont en-

voyé une adresse pour l'assurer qu'ils étoient prêts à la servir envers tous et contre tous, soit naturels, soit étrangers.

Samedi 18, *à Marly*. — Le roi travailla l'après-dînée avec M. Voisin, et puis alla se promener dans les jardins. Madame la Duchesse, qui est à Saint-Maur, n'a point vu M. le Duc ; les médecins qui sont auprès de lui assurent que son mal n'est rien, et qu'ainsi elle ne doit pas se mettre dans l'embarras où elle seroit d'être six semaines sans revenir à la cour; que la maladie est une petite vérole bâtarde, terme que nous ne connoissions point, et qu'il n'y a nulle sorte de danger. — On a mandé au duc de Gramont, qui est à Paris, que M. de Vendôme, dont la maladie augmente considérablement, avoit envoyé un courrier à Bayonne pour en faire venir des médecins. — La course que les ennemis ont faite en Champagne est finie ; ils ont repassé la Meuse à Saint-Mihiel et la Moselle auprès de Pont-à-Mousson. Ils ont fait assez de désordre autour de Metz, et ont envoyé demander une grosse contribution à M. de Metz, et puis se sont retirés à Traërbach.

Dimanche 19, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, travailla avec M. Pelletier après son dîner, et puis alla se promener dans les hauts de Marly, où il vit jouer au mail. — Vendredi dernier le roi fit une petite loterie chez madame de Maintenon; les lots se donnent toujours gratis. Il n'y avoit que cinq dames qui étoient là : la duchesse de Noailles, mesdames de Lévis, de Caylus, d'O et de Dangeau. — Il arriva le soir un domestique de M. de Vendôme qui apporta la nouvelle de la mort de son maître; il mourut il y eut vendredi huit jours. Ce courrier n'a point passé par Madrid; ainsi on ne sait point encore si le roi d'Espagne demandera un général au roi, ou s'il prendra un Espagnol pour commander son armée en Catalogne. M. de Vendôme étoit gouverneur en Provence et général des galères; il avoit de grosses pensions du roi; il avoit plusieurs grandes terres, dont une partie re-

vient à la couronne par sa mort. Il y a présentement trente-neuf places vacantes dans l'ordre du Saint-Esprit, dont il y en a trois d'ecclésiastiques et trente-six de laïques.

Lundi 20, *à Marly*. — Le roi se promena le matin dans les jardins, et courut le cerf l'après-dînée. Madame la duchesse de Berry étoit à la chasse à cheval; il n'y a que mesdames de Clermont et de Parabère qui la suivent à cheval. Le soir, chez madame de Maintenon, le roi travailla avec M. de Pontchartrain. — M. de Vendôme est mort à Vinaroz dans le royaume de Valence près de la mer *. Il a fait écrire au roi en mourant, et n'a pu signer la lettre dans laquelle il demande pour dernière grâce à S. M. de permettre à M. le grand prieur, son frère, de revenir lui faire sa cour. Il a fait un testament qu'il n'a pu signer aussi; mais on soutient qu'il peut être bon parce qu'il y avoit des officiers généraux de son armée dans sa chambre qui témoignent que ce n'est que sa foiblesse qui a empêché la signature. M. le duc du Maine a entretenu ce matin le roi sur cela, et espère que le testament sera jugé bon, et que S. M. permettra au grand prieur de revenir; il est à Lyon.

* M. de Vendôme a fait, à si bon marché, une si grande et si singulière figure, qu'on ne peut s'empêcher de s'arrêter un peu sur lui. Né avec beaucoup d'esprit et de valeur, il fut longtemps dans une situation ordinaire; sa jeunesse ne le détourna point de faire sa cour au roi et de le suivre volontaire à la guerre de Hollande; il s'attacha ensuite à Monseigneur, et s'initia fort dans ses bonnes grâces. Une des choses par lesquelles il plut davantage au roi fut son assiduité auprès de lui, et son éloignement pour la vie de Paris, où il ne demeura presque jamais. Devenu rival de M. le prince de Conty, moins âgé que lui de dix ans, dans la cour de Monseigneur, et M. le prince de Conty ayant bientôt donné de l'inquiétude au roi par son mérite naissant et par ses charmes, cette concurrence plut encore au roi, et depuis que le prince de Conty fut tombé en disgrâce par son voyage de Hongrie et que M. de Vendôme eut commencé à devenir plus homme, il parut au roi celui qu'il lui falloit pour opposer au prince de Conty. M. du Maine, et madame de Maintenon pour lui, craignoient les qualités

aimables de ce prince jointes à celle de sa naissance si propre à offusquer les bâtards, et regardèrent Vendôme comme leur appui naturel, pour écarter les princes du sang. Cet appui fit passer au roi ce qui lui eût été insupportable en tout autre, et Vendôme eut toutes sortes de débauches, sans prendre la peine de cacher les plus abominables. Anet, qu'il accommoda fort et où il faisoit souvent des tours courts et des parties de chasse, fut pour lui un autre soutien, par la conformité du goût du roi pour les maisons de campagne, et par politique pour ceux qui aimoient et qui ornoient les leurs et qui se plaisoient à la chasse, parce que ces futilités les dissipoient de toute application à choses meilléures et plus importantes. Les éloignements de Paris et de rien suivre nulle part et en incommodant leurs affaires, les tenoient plus souples et plus dépendants de ses bienfaits. Il attira Monseigneur à Anet par des parties de chasse, et le roi, si attentif alors à ne point perdre de vue son fils, trouvoit tout bon de M. de Vendôme; mais ce qui l'établit le plus dans une faveur assurée, ce fut sa naissance et l'amour toujours croissant du roi pour ses bâtards. Devenu lieutenant général par tous les degrés comme les autres, et servant en cette qualité, sa jalousie pour M. le prince de Conty le brouilla avec M. de Luxembourg, qui devoit tout à M. le Prince le héros et qui, respect à part, amoureux des grandes qualités qu'il voyoit jointes avec les plus aimables dans le prince de Conty, le traitoit comme son fils, et le formoit par l'expérience aux leçons qu'il avoit apprises de cet oncle fameux, dont il avoit toujours été le mieux aimé de toute sa famille. Vendôme ne put supporter les préférences d'un prince, que le brillant, l'amour des troupes, et la haute supériorité de naissance distinguoient si fort de lui, et le grand prieur son frère encore moins, qui avoit eu avec lui des prises fort humiliantes. Tout cela fit enfin un éclat qui conduisit MM. de Vendôme dans l'armée du maréchal de Catinat, où ils n'eurent personne ni au-dessus ni à côté d'eux et un général qui ne songea qu'à leur plaire. Ils y servirent ainsi deux campagnes, tandis que le roi poussé et par lui-même et par madame de Maintenon, qui l'étoit elle-même par M. du Maine, songea à le distinguer et à le mettre en chef. Jaloux donc du mérite militaire de M. le Duc et de M. le prince de Conty, en peine encore plus de celui de son neveu le duc d'Orléans, et piqué de n'avoir pas trouvé dans M. du Maine de quoi y faire contre, il s'étoit défait d'eux avec adresse, mais en maître. Il avoit fait entendre à Monsieur qu'il n'étoit pas convenable que son fils continuât à servir sous des généraux d'armée, et qu'il l'étoit aussi peu pour lors à ses affaires de lui en donner une à commander. Il fit ensuite le même compliment à M. le Prince pour M. le Duc et M. le prince de Conty, et le chargea de leur faire comprendre qu'ils lui feroient plaisir de ne plus demander à servir : l'obéissance fut entière, mais

peu volontaire; pas un pourtant n'osa le témoigner qu'à ses plus intimes amis ou serviteurs. Défait d'eux de la sorte, il fit faire encore une campagne à M. du Maine, et puis plus, et pour M. le comte de Toulouse, qui étoit amiral, et qui n'avoit jamais songé qu'à commander des flottes, c'étoit une chose à part sans embarras. Délivré de ceux-ci, pour pousser M. de Vendôme il le fit commander comme naturellement en Provence, en 1695, dont il étoit gouverneur; mais il y joignit le comté de Nice et les environs de ces pays avec quelques troupes, sous l'autorité toutefois de Catinat qui commandoit l'armée de Piémont. Une brouillerie du maréchal de Noailles, qui commandoit l'armée de Roussillon et que Barbezieux perdit pour quelques mois auprès du roi, fit l'affaire de M. de Vendôme. Le maréchal, grand courtisan, et qui sentoit, il y avoit longtemps, de quoi il s'agissoit pour le duc, et les embarras qui traversoient les désirs de M. du Maine, de madame de Maintenon et du roi même, saisit la conjoncture pour se raccommoder avec le roi par un endroit si sensible, se procurer pour l'avenir de si solides appuis et se tirer honorablement d'affaire. En un mot, il fut convenu que le duc de Vendôme retourneroit le printemps prochain de 1696 commander en Provence et aux mêmes pays où il avoit passé la dernière campagne; que M. le maréchal de Noailles retourneroit à l'ordinaire commander l'armée de Roussillon; qu'aussitôt après son arrivée il seroit malade et demanderoit son congé; qu'en l'obtenant pour revenir à la cour, M. de Vendôme passeroit en Roussillon, où il recevroit du maréchal une patente de général d'armée; enfin que le grand prieur reviendroit de l'armée du maréchal Catinat prendre le commandement de Provence et des pays que son frère quitteroit. La chose s'exécuta ainsi; elle parut une transition de proximité et de convenance. C'étoit une petite armée que celle de Roussillon, mais la patente de général, que M. de Vendôme trouva toute prête entre les mains du maréchal de Noailles et dont la date étoit antérieure à leur départ de la cour, fut bien une preuve de ce jeu, qui ne fut su alors que de très-peu de personnes. Bientôt après cette armée de Roussillon en devint une principale; on voulut mettre son général en état de rouler avec les grands généraux. Il fit des expéditions les années suivantes, qui retentirent fort à la cour, et en 1697 il prit Barcelone. Ce fut dans ces dernières années que M. de Vendôme commença à prendre le grand vol qui l'a porté si haut depuis. On a vu dans ces Mémoires le nouveau rang que le roi donna à MM. du Maine et de Toulouse, auquel il associa M. de Vendôme pour la préséance sur les pairs au parlement; les airs de commodité et de familiarité qu'il accoutuma le monde à lui voir prendre sous le masque de simplicité et d'aversion pour la contrainte se tournèrent peu à peu en distinction, et de l'un à l'autre approchèrent avec le commun des gens des manières des princes du sang. Sa malpropreté,

pour ne pas dire son insupportable saleté, devint en lui une singularité qui peu à peu se tourna en grandeur quoiqu'elle n'y eût aucune aptitude, et sa façon d'être mal servi, point suivi, et d'aller souvent par pays avec le seul postillon de la poste, une sorte de mérite et de modestie. Le roi, qui en plaisantoit avec complaisance, mit toutes ces choses en honneur pour lui tout seul. Son tabac, qui fut un autre sujet de plaisanterie et dont il étoit barbouillé et souvent tout couvert, dégoûtoit tout le monde, excepté le roi, qui ne le pouvoit souffrir en nul autre, non pas même pris sobrement et proprement, et pour lequel Monseigneur, qui en prenoit assez, s'en contraignit encore plusieurs années après. Mais ce qui fut tout à la fin énormité sans pareille et prodige, c'est l'audace avec laquelle il prit un congé public du roi et même de toutes les princesses pour s'aller faire traiter à Anet de ce mal qui déshonoroit naguère et qui se cache encore avec les plus grands soins, et les nouvelles que le roi avoit de lui pendant cette opération et l'attention qu'il affecta d'y donner. Le retour aussi triompha des mœurs que l'avoit été le départ, et s'il fut arrivé d'une victoire, il n'auroit pas été reçu avec plus d'applaudissements; le malheur fut que les chirurgiens le manquèrent, et qu'il y laissa beaucoup de dents et assez de son nez, ce qui lui changea fort la physionomie, malgré l'air haut et superbe auquel il s'étoit depuis peu formé. Le roi fut sensible à ce triste succès, et entra dans des détails là-dessus qu'il auroit abhorrés à l'égard de ses enfants légitimes, et qui eussent à peine été permis sur une blessure reçue dans une bataille; à son exemple, les courtisans parurent y prendre la même part. Les accidents de ce beau mal et de la cure devinrent les entretiens publics, mais le roi eut soin de bien recommander qu'on se gardât de laisser apercevoir à M. de Vendôme qu'on le trouvât changé et qu'on se défiât de sa guérison. A qui a connu le roi, cette conduite si singulièrement éloignée de ses mœurs surprendra plus que quelque chose qu'il ait faite, et marquera plus à plein la puissance qu'il laissa usurper sur soi à la naissance de M. de Vendôme et à ses appuis. De là se peut fixer l'époque du vol entier de grandeur que prit le duc le plus près qu'il put de celui des princes du sang en toutes choses, et qu'il cessa de voiler comme auparavant, sinon au petit nombre de ceux dont il n'osa encore tenter de subjuguer la dignité ou la naissance. Pour tout le reste c'en fut fait; c'étoit plaire au roi d'être bien avec lui; Anet devint un petit Marly; les ministres même le courtisoient, et nul des princes du sang, même des deux bâtards, ne prit rien d'approchant du ton et des manières dans lesquelles il s'établit avec le roi, avec Monseigneur, avec la maison royale, avec les ministres. Ce fut dans cette posture qu'il reçut le commandement de l'armée d'Italie en 1702, aussitôt après l'enlèvement du maréchal de Villeroy à Crémone. Sur ce théâtre il fit admirer ce que peut la

fortune, et la ferme résolution d'applaudir à tout, puisqu'il le fut sans cesse et outre toute mesure de ce qu'il fit de bien et de ce qu'il fit de mal, et de ce qui eut été imperceptible en tout autre, et de ce qui auroit perdu qui que c'eût été. Il y devint fanfaron, présomptueux, opiniâtre sans ressource, hasardeux par paresse, par mépris, par audace, et ne songea qu'à insulter les plus distingués par l'insolence de ses façons, et à se faire aimer et applaudir de la multitude par la licence qu'il laissa monter au comble en tout genre de pillage, de débauche et de mépris de toute discipline et de toute subordination. Avec cela et des combats hardis qui ne servoient qu'à répandre beaucoup de sang sans aucun autre fruit, et à l'exalter sans cause, un siége d'hiver que son opiniâtreté prolongea de cinq mois pour n'avoir pas voulu fermer Verue de tous côtés, qui ruina l'armée avec des inconvénients pernicieux qui suivirent et dont il ne fut que mieux à la cour, une course vers le Tyrol, qui par l'événement coûta l'Italie et couvrit de gloire Staremberg qui passa dix rivières devant lui, le ramena battant, s'il faut ainsi dire, et le gagna essentiellement de la main; tout lui tourna à profit, et les plus grands capitaines ne lui étoient pas comparables; il pensa être enlevé dans son lit. Il ne pouvoit quitter les camps, où il étoit à son aise; les gens de détail et d'indignes favoris commandoient l'armée plus que lui. Peu de ces favoris, et nul autre, le voyoient à ses soupers dissolus de tous les soirs, et il avoit accoutumé tout le monde à sa chaise percée, sur laquelle il passoit ses matinées à recevoir et la foule et les gens en tout genre les plus distingués, devant lesquels, à mesure que cela lui venoit il faisoit sans façon ce pourquoi on est en pareille posture. Devant eux on ôtoit le bassin s'il étoit trop plein, qui, lavé, lui servoit tout de suite de bassin à barbe, et sur cette même chaise percée il mangeoit son déjeuner chaud avec cinq ou six familiers devant tout le monde, parce qu'il ne dînoit jamais et qu'il soupoit toujours. Devant la compagnie il se torchoit le cul, et c'est ce qui commença la fortune du célèbre Albéroni, depuis premier ministre d'Espagne et cardinal. L'évêque de Parme venu traiter d'affaires de la part du duc son maître avec lui, en fut reçu avec la même familiarité ou la même indécence, et se trouva si indigné de l'avoir vu sur cette chaise percée et si offensé de lui avoir vu se torcher le cul sans aucune façon, qu'il se retira bien résolu de ne s'exposer de sa vie à une réception si peu attendue. Il s'en retourna donc à Parme, d'où son maître n'ayant pu le vaincre là-dessus, dépêcha en sa place Albéroni, que son esprit avoit fait percer sans toutefois l'avoir encore élevé qu'à être admis en quelques affaires par les ministres de Parme; mais M. de Parme, sûr de son adresse, le crut encore de trop bon lieu pour aller négocier à la fumée des ordures qui avoient chassé son évêque. Celui-ci qui ne devoit pas être si délicat, s'insinua dans l'esprit de M. de Vendôme par

les plus basses flatteries et en même temps auprès de ses principaux domestiques, presque tous gens de sac et de corde, grands pillards et grands débauchés. Il n'oublia rien pour leur plaire, et il admiroit M. de Vendôme se torchant le derrière et s'écrioit avec transport : *Culo del angelo*, et le ravissoit par ses saillies et par des soupes au fromage et d'autres ragoûts bizarres qu'il lui faisoit de sa main. Tant fut procédé, qu'après avoir fait les affaires de son maître, il en changea, entra chez M. de Vendôme, devint enfin un de ses plus confidents, le suivit en Espagne, et y fit la fortune que chacun sait, après la mort de son maître. Il accompagna M. de Vendôme dans ce tour qu'il vint faire à la cour, et qu'on a vu ici en son temps avoir été plus qu'un triomphe. Gâté de la sorte, l'événement de Ramillies l'acheva; il fut regardé comme le seul homme qui, en Flandre comme en Italie, pût réparer les malheurs du maréchal de Villeroy. On a vu encore en son temps par quels rapides degrés, de soumis aux maréchaux de France il devint leur égal et puis leur supérieur; ce qui fut cause de bien des contre-temps qui eurent de tristes suites. On a tiré un sage rideau sur sa dernière campagne de Flandre et sur la disgrâce qui la suivit. On a vu en son temps l'union d'intérêts et de rang de ce général avec madame des Ursins, l'audace et les désordres qui suivirent leur nouvelle altesse; on s'accoutuma à celle de M. de Vendôme, moins encore s'il se peut qu'à sa chaise percée, et sa déclaration de prince du sang d'Espagne mit le comble au désespoir et à l'aliénation des esprits; il fut déserté, même à l'armée, de presque tous les grands et détesté des autres autant que d'eux. Ses premiers succès reçurent des retardements et des atteintes qui furent les fruits de cette rage; sa solitude et son abandon augmentèrent; il ne put ni le digérer ni le dissimuler, et il fut tel enfin qu'il demeura tout seul avec deux ou trois officiers généraux françois à Vinaroz, où l'on prétend qu'il fut empoisonné, en partant pour s'y rendre ou en y arrivant. Sa maladie fut également courte, rapide et singulière, et l'on crut que cette déclaration de prince du sang d'Espagne en combla la résolution et en précipita l'effet; plusieurs furent soupçonnés et un plus que tous les autres, mort longtemps depuis et presque toujours depuis en disgrâce et en exil. M. de Vendôme n'entendit parler d'aucun prêtre, et demeura livré à quatre ou cinq valets, tandis que les autres partagèrent ce qu'ils purent et n'approchèrent plus de lui; ainsi, sans secours que d'un chirurgien, il passa les derniers jours de sa vie, et comme ils le virent à l'extrémité ils se saisirent de tout ce qui restoit de choses à prendre autour de lui; enfin sentant qu'ils tiroient ses matelas de dessous lui et sa couverture, il leur dit pitoyablement de ne le laisser pas mourir sur sa paillasse, et je ne sais s'il l'obtint. Telle fut la fin d'un homme dont l'aveuglement voulut faire un héros, et qui dans la vérité ne fut jamais un homme. Le roi en parut soulagé

et la princesse qu'il avoit tristement épousée ne le fut pas moins, quoique hors de portée de se revoir; mais, malgré l'étrange désordre des affaires de M. de Vendôme, elle ne laissa pas d'y profiter beaucoup. Madame des Ursins, et par conséquent le roi et la reine d'Espagne, en furent affligés, et nul autre qu'eux, si ce n'est quelques valets dont les rapines étoient par là finies, et Albéroni qui demeuroit fort en l'air, mais il sut bientôt se procurer la gaîne de son maître, puis arriver où il parvint. Madame des Ursins, qui vouloit soutenir jusqu'au bout son ouvrage et plus encore flatter le roi par son endroit le plus sensible, fit ordonner par le roi d'Espagne que M. de Vendôme seroit porté à l'Escurial; cela se fit sans pompe, et fut un nouveau dépit à l'Espagne; mais il faut expliquer où il fut enterré. Le superbe caveau de l'Escurial, qu'on appelle le Panthéon, ne reçoit que les corps des rois et ceux des reines qui ont eu des enfants; vers la moitié du degré par lequel on y descend, se trouve une porte qui entre dans une pièce comme en contre-sol, un peu longue mais étroite; c'est dans l'épaisse muraille de ce lieu, qui est nue tout autour et sans aucun ornement, qu'on fait des niches où l'on met les corps qui arrivent dans l'Escurial; on referme ces niches avec de la pierre, en sorte qu'il n'y paroît point, et on laisse ainsi les corps jusqu'à ce qu'on juge qu'ils soient à peu près consommés; c'est ce qui donne le nom à ce lieu ou à cette pièce qu'on appelle le pourrissoir. Après donc un certain nombre de mois, on tire le corps qu'on y a mis de la sorte, et on le porte dans le Panthéon, s'il y doit être, sinon dans une autre pièce qui est de plein pied au delà du pourrissoir duquel on y entre uniquement. Cette pièce est plus grande, mais de même forme et hauteur; on n'en peut mieux comparer les murailles qu'à celles d'une bibliothèque dont les tablettes seroient toutes pour des in-folios, mais dont la profondeur passe la hauteur d'un homme; sur ces tablettes, qui vont l'une sur l'autre jusqu'au haut, sont rangés des cercueils à nu, c'est-à-dire sans aucun poêle dessus, et tous côte à côte avec une courte inscription du nom, de l'état, de l'âge et du jour de la mort sur chacun; ce sont toutes reines qui n'ont point eu d'enfants, et infants ou infantes. Pour M. de Vendôme il a été mis au pourrissoir pour y demeurer enfermé dans la muraille, au dehors de laquelle il n'y paroît quoi que ce soit et nulle inscription; en sorte que, si on ne montroit où il est, on ne l'imagineroit pas, parce qu'il ne paroît qu'une suite de mur nu et blanc à l'ordinaire; c'est donc là où il attend la résurrection universelle, comme n'ayant pas dû être mis parmi les infants. Mais, puisque la mort du grand prieur, son frère, dépasse le temps de nos Mémoires, achevons tout d'un coup cette curiosité.

Aussi débauché, mais moins infâmement pour le goût et le genre de débauche, que son aîné, mais aussi bien plus crapuleux, il servit

la plupart de sa vie, et eut le malheur de ne pas acquérir de réputation en ce métier; la valeur fort équivoque et la capacité nulle, mais récompensée d'une audace à front d'airain et des propos les plus hasardés. Plus glorieux dès les premiers temps que son frère, beaucoup mieux fait et bien avec les dames, adroit et galant, soutenu de beaucoup d'esprit et même de quelques lettres, il vécut avec son frère dans la plus intime union. Il étoit le maître de son domestique et de ses affaires que l'abbé de Chaulieu faisoit sous lui, à qui l'esprit et la débauche l'avoient uni. Moins assidu à la cour que M. de Vendôme et fort adonné à la liberté de la vie de Paris, il ne fut bien avec le roi que par le reflux de sa bâtardise et par celui de son frère; aussi essuya-t-il des exils et des disgrâces qui le firent plusieurs fois passer en pays étranger. On a vu dans ces Mémoires l'humiliation qu'il essuya quand à Meudon il osa quereller M. le prince de Conty, et il en reçut de plus d'une espèce en sa vie. Aussi plein de tabac et aussi sale que son frère, il en faut rapporter un trait qui suffira en ce genre pour tous deux. Ils servoient de lieutenants généraux en Flandre, fort peu avant que leur brouillerie avec M. de Luxembourg les fit passer en Italie sous M. Catinat; ils vivoient et étoient toujours logés ensemble; à un camp de passade on tendit leurs deux lits dans une petite chambre haute fort étroite, en sorte qu'on avoit peine à passer entre deux; ils se couchèrent. Un moment après, l'aîné soulève la couverture; à l'instant le cadet s'écrie médiocrement; M. de Vendôme se tourne et vit le grand prieur qui s'essuye le visage à ses draps; c'est qu'il lui avoit lâché un jet de foire tout plein sur le visage : « Ah! mon frère, lui dit-il, je vous demande pardon. — Ce n'est rien, mon frère, répondit l'autre, » et tous deux se rendormirent. M. de Vendôme soutenoit bien sérieusement à madame la princesse de Conty, qui étoit la personne du monde la plus propre, que tout le monde et elle la première faisoit au lit tous les jours, que lui aussi y faisoit toujours, mais avec cette différence qu'on le cachoit sans savoir pourquoi et que lui l'avouoit de bonne foi. Leurs chiennes faisoient leurs petits dans leurs draps sans qu'ils en changeassent; on peut juger par ces échantillons de leur propreté. Quelques années avant la disgrâce de M. de Vendôme, les deux frères se brouillèrent. L'aîné s'aperçut enfin que l'autre le pilloit; il chassa l'abbé de Chaulieu, et le roi lui aida à faire que Crozat, un des plus riches hommes de Paris et dont le comte d'Évreux épousa la fille, se mit à la tête de ses affaires. Le grand prieur s'étoit aussi ruiné avec un grand prieuré et ses six abbayes avec quelques-unes desquelles il fit d'étranges marchés. Depuis cette brouillerie des deux frères, il n'y eût plus que du replâtrage entre eux. Ils servirent néanmoins ensemble, et l'aîné par orgueil vouloit faire de l'autre un général d'armée, sans l'aimer et sans l'estimer : à la fin ils se brouillè-

rent ouvertement, et, soit que le grand prieur s'en prît à son frère, qui lui avoit fait donner une armée séparée de lui à commander où il s'étoit fort mal conduit, de ce que ce commandement en chef lui fut doucement ôté et qu'il fut obligé d'aller rejoindre M. de Vendôme, soit quelque autre raison plus honteuse à laquelle il donna grand lieu, jamais il ne voulût demeurer au combat que son frère donna à Calcinato le 17 avril 1706, où il y eut beaucoup de sang répandu sans qu'il nous en demeurât autre avantage. Le grand prieur, le voyant sur le point de s'engager, s'en alla, quoi qu'on lui pût représenter, dans une cassine voisine, hors de toute portée, avec quelques soldats qu'il prit pour l'y garder, où il demeura pendant tout le combat; honteux ensuite de rejoindre l'armée, il n'y parut plus et il repassa les Alpes. Ces Mémoires nous disent la vie errante et exilée qu'il mena depuis, et les aventures qui lui arrivèrent. Lors de la mort du roi il étoit à Lyon, où il lui avoit été permis de fixer sa demeure; bientôt après, le régent lui permit de revenir à Paris, où il ne tint pas à lui qu'il ne prît un grand vol; depuis les derniers, où les bâtards s'étoient élevés après la disgrâce de M. de Vendôme, ils n'avoient plus rien de commun avec le grand prieur, qui reçut à cet égard plusieurs mortifications sur ce qu'il prétendit et sur ce qu'il tenta; mais il se consola par de l'argent dont le régent lui fut libéral et le fameux Law encore davantage. Toutefois ses vaines tentatives, également odieuses à ceux qu'il vouloit égaler et à ceux qu'il vouloit surpasser, l'éloignèrent de tout le monde qui déjà s'en étoit peu approché, par le mépris de sa personne qu'il acheva de combler par l'infâme procès qu'il intenta à Matignon, ancien évêque de Condom, sur l'abbaye de Saint-Victor de Marseille dont il s'étoit démis sous le feu roi, et que ce prélat avoit acceptée en en remettant une autre, à condition de payer pour le revenu de cette dernière aux créanciers du grand prieur pendant nombre d'années, et en jouir après paisiblement. A peine l'évêque en fut-il à ce terme, que le grand prieur prétendit rentrer dans la possession de cette abbaye malgré sa démission, et disputa cette affaire avec autant de hauteur et d'emportement qu'avec peu d'apparence du plus léger fondement, et fut piqué de le perdre comme de la plus atroce injustice. Il vendit en 1719 son grand prieuré de France au bâtard du régent presque encore enfant, dont il eut un gros argent et quantité d'actions sur la compagnie des Indes, si connue et si courue alors sous le nom de Mississipi, et dont l'agiotage a fait une si mortelle plaie à l'État. Tout l'ordre de Malte cria quoique accoutumé à voir cette place, due à l'ancienneté, en proie aux bâtards depuis longtemps, et le public encore plus de la vente publique d'un bénéfice comme d'une charge et d'une terre. Vendôme voulut après se dépêtrer de ses vœux dans le dessein de se marier et de perpétuer sa bâtardise. Le régent l'y servit, et il obtint à Rome tout ce qu'il lui falloit pour cela; mais il

chercha vainement un parti qui pût satisfaire sa vanité et sa bourse, tellement qu'il laissa ses bulles et ses dispenses à Rome sans les payer, garda ses abbayes, et acheva une vie honteuse dans la crapule et dans l'obscurité dont il ne s'étoit pu tirer, et dans laquelle il s'enfonça de plus en plus. Il ne fut que peu de jours malade. Le prince de Conty, avec qui la débauche l'avoit lié depuis un an, malgré la disproportion étrange des âges et des tempéraments, devint son apôtre et lui fit recevoir ses sacrements; il y avoit peut-être quarante-cinq ou cinquante ans qu'il n'en avoit approché, et il y en avoit plus de quarante qu'il ne s'étoit couché qu'ivre. Ainsi finit cette race bâtarde de Vendôme qui de façon ou d'autre a fait de grands maux à l'État dans toutes ses trois générations.

Mardi 21, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances, et fit ensuite porter son dîner chez madame de Maintenon, où étoit la duchesse de Noailles, outre les quatre dames qui sont toujours de ces dîners-là. Sur les cinq heures, le roi alla se promener dans les hauts de Marly, où il n'y avoit de dames que celles qui avoient dîné avec lui; il étoit seul dans sa calèche, madame de Maintenon et madame de Dangeau dans une calèche à deux, fermée; mesdames de Noailles, de Lévis, de Caylus et d'O étoient dans une calèche à quatre, découverte. Au retour de la promenade, M. de Torcy entra dans le cabinet du roi; il lui présenta le comte d'Uzès, qui arrive de Madrid, où il a demeuré quatre jours, n'étant point pressé d'aller à l'armée d'Espagne, où il doit servir de maréchal de camp, parce que la maladie de M. de Vendôme empêchoit cette armée de s'assembler. Le comte d'Uzès n'a été que huit jours en chemin parce qu'il est toujours venu à cheval; le roi d'Espagne l'envoie pour supplier le roi de lui envoyer incessamment, pour commander l'armée de Catalogne, un général françois. Il en nomme quatre au roi dans sa lettre, le suppliant de choisir un de ces quatre-là. Nous ne savons point encore qui ils sont, et peut-être ne saurons-nous que celui que le roi choisira. Après que M. de Torcy et le comte d'Uzès furent sortis du cabinet du roi, S. M. entra chez madame de Main-

tenon, où il travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz, et pendant qu'il travailloit avec eux il arriva un courrier d'Angleterre qu'on attendoit avec impatience. MM. Desmaretz et Voisin sortirent de chez madame de Maintenon, et attendirent avec les courtisans que M. de Torcy fût entré et sorti d'avec le roi, jugeant bien que le courrier apportoit des nouvelles décisives. Tout ce que nous en avons su, c'est que les nouvelles sont bonnes, et apparemment nous en saurons demain davantage après le conseil.

Mercredi 22, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, et après son dîner il travailla avec M. Voisin; à six heures il alla se promener dans les jardins. Durant son dîner il a un peu parlé du courrier d'Angleterre arrivé hier au soir, et a dit que la reine de la Grande-Bretagne parla vendredi à son parlement des conditions de la paix, qu'elle reçut de grands remercîments des deux chambres, et que le soir même il y eut de grandes illuminations et des feux de joie dans Londres. Nous avons su quelques particularités de plus; le courrier n'est parti que de dimanche; la chambre haute et la chambre basse doivent, outre leur remercîment, faire une adresse pleine de reconnoissance à la reine, et le comte de Strafford doit repartir pour retourner à Utrecht. — Monseigneur le duc de Berry a eu deux accès de fièvre tierce qui ne l'empêche ni de se promener ni de jouer; mais on croit qu'il ne se ménage pas assez.

Jeudi 23, *à Marly*. — Le roi se promena le matin dans ses jardins, et courut le cerf l'après-dînée. Monseigneur le duc de Berry étoit à cheval à la chasse, malgré ce que les médecins lui ont pu dire là-dessus; madame la duchesse de Berry étoit à cheval aussi. — Il arriva un courrier du maréchal de Villars, qui mande que le duc d'Ormond a reçu un courrier de la reine, par lequel il a appris le détail de ce qui s'est passé au parlement; ainsi on ne doute plus de la paix dans son armée non

plus qu'ici; cependant le prince Eugène va toujours son train, et on assure qu'il a fait ouvrir la tranchée au Quesnoy la nuit du 20 au 21. — Le roi a donné à monseigneur le duc de Berry le régiment qu'avoit M. de Vendôme; monseigneur le duc de Berry n'avoit point de régiment d'infanterie, et on l'appellera le régiment du duc de Berry pour le distinguer du régiment de Berry-province. — Le roi renvoie son équipage pour le cerf, et ne chassera plus qu'à Fontainebleau.

Vendredi 24, *à Marly*. — Le roi se promena le matin dans les jardins, le P. le Tellier, avec qui il devoit travailler, n'étant point ici parce qu'il est incommodé; après son dîner, le roi travailla avec M. de Torcy jusqu'à cinq heures, et puis alla tirer. — On mande de Flandre que le prince Eugène continue toujours le siége du Quesnoy, quoique les Anglois ne s'en mêlent point, et que le duc d'Ormond ait déclaré au prince Eugène qu'il a ordre de demeurer dans l'inaction. — Par toutes les nouvelles qu'on reçoit d'Angleterre, on apprend qu'il y avoit eu de grands débats dans la chambre haute, surtout entre le duc de Marlborough et milord Paulet, grand maître de la maison de la reine. Marlborough s'étant plaint à la chambre de l'inaction dans laquelle demeuroit le duc d'Ormond, milord Paulet répondit que le duc d'Ormond étoit un homme dont le courage étoit connu, mais que ce n'étoit pas un général qui voulût faire casser la tête à un grand nombre d'officiers dans une bataille ou à un siége pour vendre ensuite leurs charges. Marlborough, qui vit bien que ce discours l'attaquoit, y répondit fort vivement, et milord Paulet soutint qu'il n'avoit rien avancé qu'il ne fût en état de prouver. Le duc le fit appeler le lendemain par le lord Mahon, et la reine, en ayant été avertie, donna ordre au comte d'Yarmouth de les faire arrêter et de les raccommoder.

Samedi 25, *à Marly*. — Le roi se promena dans les jardins le matin, et après son dîner il travailla avec

M. Voisin. Monseigneur le duc de Berry eut hier la fièvre très-violente; elle l'a quitté aujourd'hui; il prend du quinquina et on espère qu'elle ne lui reviendra plus. Il joua toute l'après-dînée dans le salon à son ordinaire. — On a ici la harangue qu'a faite la reine de la Grande-Bretagne, le vendredi 17 de ce mois, à son parlement, où les conditions de la paix avec l'Angleterre et avec tous ses alliés sont énoncées. On ne sait pas encore si le comte de Strafford est reparti de Londres pour les aller porter à Utrecht. On voit par là que le roi d'Espagne a entièrement renoncé à la France pour lui et pour tous ses successeurs, et que, s'il n'avoit point d'enfants pour succéder à l'Espagne, il déclare M. de Savoie pour son successeur. Le roi d'Espagne a fait ce sacrifice-là pour faire finir la guerre; on lui avoit proposé d'autres partis qui nous auroient été peut-être plus avantageux, mais il a choisi celui-là, qui lui attachera encore plus le cœur des Espagnols.

Dimanche 26, à Marly. — Le roi tint le conseil d'État; l'après-dînée il travailla avec M. Pelletier, et le soir il se promena dans les jardins. Monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry vouloient aller demain à trois heures du matin courre le renard avec les chiens de M. le comte de Toulouse; mais le roi a trouvé qu'il y avoit trop peu de jours que la fièvre a quitté monseigneur le duc de Berry et les a obligés de remettre la partie à mardi. — Le duc de Fronsac est sorti de la Bastille depuis quelques jours. M. de Richelieu, son père, a fait payer toutes ses petites dettes du jeu, et a pris du temps pour faire payer les plus considérables. — Le siége du Quesnoy va son train; la Badie, gouverneur de la place, fit faire une sortie le 23, qu'on mande qui a très-bien réussi. — L'abbé d'Uzès, frère du duc d'Uzès, est mort dans une abbaye qu'il avoit auprès de Toulouse, qui vaut 7 à 8,000 livres de rente; il étoit chanoine de Strasbourg.

Lundi 27, *à Marly*. — Le roi prit médecine par pure précaution, comme il la prend tous les mois. A quatre heures, il tint un conseil de marine, et à six heures il tint un conseil d'État extraordinaire. Il n'y avoit presqu'aucun ministre ici, mais il étoit arrivé des courriers à M. Voisin, et le roi l'avoit chargé de faire avertir M. le chancelier, qui tenoit le conseil des parties à Versailles, et M. de Torcy, qui étoit à Versailles aussi pour ses affaires particulières, et de faire avertir M. de Beauvilliers qui étoit à Vaucresson; ces messieurs arrivèrent avant six heures, et le conseil dura jusqu'à sept; ensuite le roi alla se promener dans les jardins. On ne nous dit point la raison qui a fait tenir ce conseil-là. — On apprend de Flandre que le canon des ennemis devant le Quesnoy a commencé à tirer le 26, qui étoit hier. — On parle fort d'une réconciliation entre madame la Duchesse et ses trois belles-sœurs, et qu'on fera le mariage de M. le Duc avec mademoiselle de Conty, et celui de M. le prince de Conty avec mademoiselle de Bourbon.

Mardi 28, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances et travailla l'après-dînée avec M. Voisin et M. Desmaretz. Monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry allèrent, à trois heures du matin, courre le renard avec les chiens de M. le comte de Toulouse. — On mande de Flandre que le duc d'Ormond a retiré toutes ses sauvegardes, qu'il avoit fait prendre aux troupes angloises du pain pour quinze jours, et qu'apparemment ils alloient marcher; mais on ne parle point des troupes étrangères qui sont à la solde d'Angleterre. Cependant le siége du Quesnoy s'avance, et on ne croit pas que cette place puisse tenir jusqu'au 15 du mois prochain. — L'archevêque d'Auch (1) est mort dans son diocèse; il étoit malade depuis longtemps.

Mercredi 29, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État

(1) Augustin de Maupeou.

et se promena dans ses jardins l'après-dînée. — Il arrive tous les jours des courriers de Flandre, et nous n'apprenons point que les Anglois soient en marche pour quitter l'armée des ennemis comme on l'avoit dit; on croit même que le duc d'Ormond n'est pas maître de toutes les troupes que paye la reine sa maîtresse. Le siége du Quesnoy s'avance; les batteries qui ont commencé le 26 à tirer font taire tout le canon de la place.

Jeudi 30, *à Marly*. — Le roi fit entrer le matin dans son cabinet M. le cardinal de Rohan qui étoit venu de Paris; il n'a point encore reçu la barrette. Après la messe le roi alla se promener, et puis fit porter son dîner chez madame de Maintenon, et l'après-dînée il donna aux dames qui avoient dîné avec lui, et qui sont toujours les mêmes, plusieurs bijoux à jouer. — On mande de Flandre que comme on croit que les ennemis entreprendront quelque chose après la prise du Quesnoy, on a envoyé M. de Bueil à Landrecies avec quatre bataillons, et M. de Maillebois avec six bataillons à Maubeuge. — Monseigneur le duc de Berry, madame la duchesse de Berry et les princesses allèrent à la roulette, où il y a plus d'un an qu'on n'avoit été.

Vendredi 1er *juillet, à Marly*. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier, et alla tirer l'après-dînée. Monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry coururent le loup avec les chiens de M. le comte de Toulouse. — M. le duc d'Ormond demanda ces jours passés à conférer avec le prince Eugène et les députés des États Généraux qui sont à l'armée, et leur déclara que la reine sa maîtresse trouvant les propositions de paix de la France raisonnables et avantageuses aux alliés, elle vouloit terminer la guerre, et qu'ainsi il ne pouvoit plus demeurer, avec les troupes qu'il commande, à servir d'armée d'observation pendant qu'ils faisoient le siége du Quesnoy; qu'il alloit se retirer avec les Anglois, et qu'à l'égard des autres troupes qui sont à la

solde de la reine sa maîtresse, si elles ne le vouloient pas suivre, elles ne seroient pas payées; ni pour le présent ni de tout ce qui leur est dû du passé.

Samedi 2, *à Marly.* — Le roi se promena le matin, et l'après-dînée il travailla avec M. Voisin. — Le Rancher, gouverneur du Quesnoy, qui avoit quatre-vingt-sept ans, mourut à Paris de hier au matin. — Le roi donne à monseigneur le duc de Berry et à madame la duchesse de Berry l'appartement que monseigneur le Dauphin avoit à Versailles, et on y joint le logement où étoit le duc de la Rocheguyon, pour augmenter la salle des gardes. M. de la Rocheguyon prendra l'appartement de grand maître de la garde-robe que M. son père n'occupe pas depuis longtemps. Le roi n'a pas encore disposé du logement qu'avoient monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry.

Dimanche 3, *à Marly.* — Le roi tint conseil d'État, travailla avec M. Voisin l'après-dînée, et puis alla tirer. — Par les lettres qu'on reçoit de Flandre, on ne doute pas que le Quesnoy ne soit pris incessamment; il y a trois attaques, et ils ont soixante pièces de gros canon en batterie. — On mande de notre armée d'Allemagne que nos hussards avoient chargé un de nos partis de cavalerie la nuit, et qu'avant qu'on se fût reconnu il y avoit eu quelques gens blessés de part et d'autre. Le gouverneur du chevalier de Bavière y a été blessé considérablement. — Le maréchal de Berwick écrit d'Aix auprès de Chambéry, et mande : « Je suis revenu ici de la tournée que j'ai faite dans les Bauges et sur le haut Rhône. Je vais présentement gagner les frontières du Piémont afin d'être à portée d'observer les mouvements des ennemis. Partie des troupes allemandes sont déjà arrivées près de Bussolin, et le reste y est attendu avant la fin de ce mois. M. de Thaun n'étoit pas arrivé à Milan le 18. »

Lundi 4, *à Marly.* — Le roi se promena le matin dans ses jardins, et fit porter son dîner chez madame de Main-

tenon; après dîner il travailla chez lui avec M. de Pontchartrain, et puis revint chez madame de Maintenon, où il donna des bijoux à jouer aux dames qui y avoient dîné. — Par les nouvelles qui viennent de Flandre on apprend que le duc d'Ormond n'est point maître des troupes allemandes que la reine d'Angleterre paye, et que les généraux qui les commandent attendent des ordres de leurs maîtres avant que de se déterminer, ou à obéir entièrement aux ordres de la reine d'Angleterre ou pour se joindre aux Hollandois et au prince Eugène, qui offre de les soudoyer; et le duc d'Ormond, dans cette incertitude-là, reste campé au Câteau-Cambrésis, et le siége du Quesnoy s'avance toujours. — Au retour de la promenade le roi envoya avertir les ministres qui sont ici, et il tint le conseil d'État. Le chancelier est à Versailles; on ne le fit point venir.

Mardi 5, *à Marly.* — Le roi tint le conseil de finances, et travailla ensuite longtemps avec M. Desmaretz. Pendant le commencement du conseil des finances M. de Torey et M. Voisin entrèrent dans le conseil, quoiqu'ils ne soient point du nombre de ceux qui le composent, mais ils n'y demeurèrent guère, et à midi on fit partir plusieurs courriers. L'après-dînée le roi travailla avec M. Voisin, et ensuite avec M. Desmaretz. — Le conseil d'État qui fut tenu hier au soir étoit pour des nouvelles d'Angleterre qui arrivèrent hier à cinq heures. On ne dit point quelles elles sont, et on assure simplement que nous avons sujet d'en être contents.

Mercredi 6, *à Marly.* — Le roi tint le conseil d'État; l'après-dînée il travailla avec M. Voisin. — Le bruit se répand que le courrier de Flandre nous apprend que le Quesnoy capitule; on dit même que les ennemis veulent les prendre prisonniers de guerre. — On mande de Saint-Malo qu'il y est arrivé trois vaisseaux de la mer du Sud très-richement chargés; on mande au roi qu'il y a douze millions, et il y a même une lettre qui porte qu'il y en a quinze.

Jeudi 7, *à Marly*. — Le roi se promena le matin dans les jardins; il fit porter son dîner chez madame de Maintenon, où il y eut après dîner une petite loterie pour les dames qui avoient eu l'honneur de dîner avec le roi. — M. de Jarnac est arrivé à Paris, où M. Voisin est allé aujourd'hui; il apporte la capitulation du Quesnoy; il étoit dans la place. M. Voisin l'amènera demain ici pour rendre compte au roi de ce siége. — Toutes les lettres d'Allemagne portent que le roi de Suède est enfin parti de Bender pour retourner dans ses États, mais elles varient toutes sur le nombre de troupes qu'il a avec lui et sur la route qu'il prend.

Vendredi 8, *à Marly*. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier. — M. Voisin mena le soir M. de Jarnac chez le roi, qui étoit persuadé que le Quesnoy ne s'étoit pas bien défendu; mais M. de Jarnac a dit de si bonnes raisons qu'il a justifié le gouverneur et la garnison, quoiqu'ils aient été obligés de se rendre prisonniers de guerre. Il s'est passé une affaire en Flandre où M. de Broglio s'est très-bien conduit et a défait huit cents chevaux des ennemis qui ont été presque tous tués ou pris. Le roi a fait donner ici un logement à M. de Jarnac, qui y demeurera le reste du voyage.

Samedi 9, *à Marly*. — Le roi se promena le matin dans les jardins, où il vit jouer au mail; l'après-dînée il travailla avec M. Voisin. — Il paroît par les dernières nouvelles qu'on a reçues de Hollande, que les Hollandois sont plus disposés à faire la paix qu'ils ne l'avoient été jusqu'ici, et on assure qu'il y aura bientôt une suspension d'armes. — On a arrêté à Paris, dans plusieurs cafés, des agioteurs qui, pour mieux faire valoir leur argent, répandoient des bruits mauvais sur les affaires, jusqu'à dire que la reine de la Grande-Bretagne avoit été mise en prison. — Le roi donna encore une petite loterie aux dames chez madame de Maintenon.

Dimanche 10, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'É-

tat, et après son dîner il travailla avec M. Pelletier, et ensuite avec M. Voisin. A six heures il alla voir jouer au petit mail où jouoit monseigneur le duc de Berry, qui y joue même très-bien. Au retour de la promenade il travailla avec M. de Torcy, et ensuite avec M. Voisin. — On a apporté à la Monnoie à Paris pour dix millions de barres d'argent venues du vaisseau qui est arrivé en Bretagne il y a un mois, et sur lequel Crozat a le principal intérêt.

Lundi 11, *à Marly*. — Le roi fit porter son dîner chez madame de Maintenon. Madame la duchesse de Ventadour amena ici M. le Dauphin, que le roi prit plaisir à voir marcher, car il est ferme sur ses jambes présentement. A trois heures le roi et la reine d'Angleterre vinrent ici; le roi d'Angleterre n'y demeura pas longtemps, mais la reine y demeura jusqu'à six heures. — Tel soin que M. de Jarnac ait pris de justifier la Badie, il est venu tant de lettres de l'armée qui parlent contre lui, et le maréchal de Villars l'accuse si fort de s'être mal défendu dans le Quesnoy, qu'on croit que le roi est fort mécontent de lui. Les ennemis lui ont permis de venir ici; il a vu M. Voisin, mais le roi n'a pas voulu le voir. M. de Torcy vint trouver le roi à la promenade, et lui parla assez longtemps. Le bruit se répand que les troupes à la solde d'Angleterre ne veulent pas suivre le duc d'Ormond.

Mardi 12, *à Marly*. — Le roi quitta le deuil qu'il avoit pris pour la princesse d'Angleterre, et qu'il avoit prolongé de quelques jours pour M. de Vendôme. Le roi tint le conseil des finances, et travailla ensuite longtemps avec M. Desmaretz; l'après-dînée il travailla avec M. Voisin et alla ensuite se promener, puis travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz chez madame de Maintenon. Il donna ordre à M. Voisin de faire mettre la Badie à la Bastille. — M. d'Antin a acheté 140,000 francs toutes les places qu'avoit M. de Plancy à la Grenouillère à Paris, et y va faire

bâtir une maison magnifique. — Le roi d'Espagne a déclaré solennellement à ses ministres et à beaucoup de grands assemblés qu'il avoit renoncé au royaume de France pour n'abandonner jamais ses fidèles sujets les Espagnols.

VOYAGE DE FONTAINEBLEAU.

Mercredi 13, *à Petit-Bourg*. — Le roi tint le conseil d'État à Marly; il en partit à deux heures et demie, ayant dans son carrosse madame la duchesse de Berry auprès de lui, monseigneur le duc de Berry et Madame sur le devant, mesdemoiselles de Bourbon et de Charolois aux portières. Il passa à Versailles pour voir le nouveau bâtiment qu'on fait faire auprès de la chapelle, et arriva ici avant sept heures, où il se promena jusqu'à la nuit dans les jardins. Monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry jouèrent devant et après souper au lansquenet. Madame la Duchesse, qui étoit depuis quelque temps à Saint-Maur auprès de M. le Duc, qui a eu la petite vérole, vint joindre le roi ici, et M. le Duc est demeuré à Saint-Maur. Il est encore trop rouge pour se montrer à la cour.

Jeudi 14, *à Fontainebleau*. — Le roi, après son lever, s'enferma avec M. de Torcy et M. Voisin, qui n'avoient pas couché à Petit-Bourg, et cela fit croire qu'ils apportoient quelques nouvelles importantes. Le roi ensuite se promena dans les jardins; il dîna à Petit-Bourg, en partit sur les trois heures dans son grand carrosse, où ils étoient sept, car il y fit mettre madame la Duchesse. Il arriva ici avant sept heures. — On mande de Dunkerque qu'il y est déjà arrivé quelques officiers majors des régiments écossois qui devoient y arriver. — La trêve de deux mois entre la France et l'Angleterre doit être publiée ces jours-ci à la tête des deux armées. — On mande d'Espagne que le marquis de Bay avoit voulu escalader Aroche, où il y avoit une très-foible garnison, mais que les échelles

étoient trop courtes; ainsi cette entreprise a manqué. — La duchesse de Noailles partit de Petit-Bourg avec une grosse fièvre pour retourner à Paris; on craint que ce ne soit la petite vérole.

Vendredi 15, *à Fontainebleau.* — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier, et sur les cinq heures du soir il alla se promener autour du canal, seul dans sa petite calèche; il avoit eu envie d'aller tirer l'après-dînée, mais il a une fluxion sur le bras, depuis quelques jours, qui s'est augmentée par un petit effort qu'il a fait. — On mande de Flandre que le prince Eugène a engagé les généraux des troupes allemandes qui sont à la solde d'Angleterre, à ne point suivre le duc d'Ormond, et qu'il les fera payer très-exactement; il paroît même qu'il veut encore faire un siége, et il menace Maubeuge ou Landrecies. Le roi a envoyé ordre au maréchal de Villars de donner bataille plutôt que de laisser prendre Landrecies; il y a neuf bataillons dans cette place, et le gouverneur est du Barrail, qui étoit colonel du régiment du Roi avant Nangis. — M. de Richebourg, intendant de Normandie, étoit brouillé avec M. de Luxembourg. On l'ôte de Rouen, mais comme d'ailleurs on étoit content de lui, on lui donne l'intendance de Poitiers qu'avoit M. Roujault, et M. Roujault sera intendant de Rouen en sa place.

Samedi 16, *à Fontainebleau.* — Le roi courut le cerf; madame la duchesse de Berry étoit à la chasse à cheval. Le soir le roi travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin. — Le soir, à Paris, au Palais-Royal, madame la Grande-Duchesse, qui y avoit joué toute l'après-dînée, tomba en apoplexie; M. le duc d'Orléans envoya un courrier au roi pour lui en apprendre la nouvelle. — Le roi d'Espagne envoya le comte d'Uzès, il y a quelques semaines, pour demander un général françois pour commander en Catalogne, mais il a changé d'avis et n'en demande plus. — On mande d'Allemagne et de

Pologne que le roi de Suède étoit encore à Bender, mais qu'il en devoit partir bientôt parce que le Grand Seigneur lui a envoyé les secours d'hommes et d'argent qu'il a demandés. — L'évêque de Toulon est mort (1); il étoit fort riche de son patrimoine; madame de Basville sa sœur est son héritière, mais il a fait des fondations et donné beaucoup aux pauvres par son testament.

Dimanche 17, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil d'État; il alla tirer l'après-dînée, mais la douleur qu'il a au bras s'augmentoit en tirant, et il a résolu de se priver de ce plaisir-là pendant quelque temps. Le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. — M. le duc d'Orléans a mandé au roi que madame la Grande-Duchesse avoit reçu tous ses sacrements ce matin et avoit fait son testament. Elle a une entière connoissance, mais elle est paralytique de tout un côté, et les médecins ne la croient pas hors de danger. — Il arrive tous les jours des courriers de Flandre. La trêve entre la France et l'Angleterre doit être déclarée aujourd'hui à la tête des troupes de France et d'Angleterre; le prince Eugène n'en paroît que plus animé à continuer la guerre, et on mande qu'il a envoyé quarante bataillons et quelques escadrons pour investir Landrecies.

Lundi 18, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil de dépêches, alla courre le cerf l'après-dînée, et le soir travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain; madame la duchesse de Berry étoit à la chasse, à cheval. — M. le duc d'Orléans a mandé que madame la Grande-Duchesse étoit mieux; les médecins la veulent envoyer aux eaux. — Le maréchal de Villars doit marcher cette nuit pour passer l'Escaut, et si les ennemis sont

---

(1) Louis-Armand Bonnin de Chalmet. — Dangeau commet une erreur en nommant sa sœur madame de Basville. Anne-Louise Bonnin de Chalmet, sœur de l'évêque de Toulon avait épousé Nicolas de Lamoignon, marquis de la Mothe, frère puîné du marquis de Basville.



derrière la Seille comme on le dit, il pourroit bien y avoir une action demain ou après demain. Le duc d'Ormond marcha hier du Câteau-Cambrésis, où il étoit, à Avesne-le-Sec, près Bouchain ; il n'emmène quasi que les troupes angloises. Il n'a été suivi que par les troupes du duc de Holstein, qui ne font que six escadrons et d'un bataillon ; il a été suivi aussi du régiment de Walef-dragons, de quatre escadrons. Il avoit fait publier la trêve avec la France avant que de marcher.

Mardi 19, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil de finances et travailla l'après-dînée avec M. Voisin; il alla ensuite se promener autour du canal, seul dans sa petite calèche. Madame la duchesse de Berry étoit dans une autre calèche avec des dames, à côté de celle du roi. — On attend avec impatience des nouvelles de Flandre. — Les nouvelles de ce qui se passe en Savoie sont peu curieuses; voilà ce qu'en mande le maréchal de Berwick : « Le 11 de ce mois l'armée du roi passa le mont Genèvre sur deux colonnes dont l'une campa au-dessus de Sezane, et l'autre au-dessus de Bousson, aux ordres de MM. de Cadrieux et de Broglio. La nuit on détacha tous les grenadiers et les mignons pour se rendre maîtres des hauteurs du Bourget et de Cotteplaine ; les ennemis ne s'y opposèrent point, ils se contentèrent de garder le col de la Valette. Le 12, l'armée vint camper au saut d'Oulx, la droite au col du Bourget, la gauche à Oulx. Le 13, M. de Cilly arriva en ce camp avec les troupes qui avoient hiverné en Savoie. Les ennemis ont environ vingt bataillons dans le camp retranché de Saint-Colomban, et trente répandus depuis là jusqu'à Suze ; ils occupent les cols de la Valette, de Ferrières et de la Fenestre, et ont cinq bataillons à Fenestrelles. »

Mercredi 20, *à Fontainebleau.* — Le roi donna le matin la calotte à M. le cardinal de Rohan, qui la lui avoit apportée hier de Paris, l'ayant reçue de Rome; il la présenta au roi, qui la lui mit sur la tête. Le cardinal s'en

retourna le soir à Paris, d'où il reviendra ici dans peu de jours avec M. Bianchini, qui lui a apporté la calotte et la barrette, et le roi donnera à la messe la barrette au cardinal, comme c'est la coutume. Le roi tint le conseil d'État, et l'après-dînée il courut le lièvre avec les chiens du maréchal de Tallard. Madame la duchesse de Berry étoit à la chasse, à cheval. Le roi demanda plusieurs fois dans la journée s'il n'étoit point arrivé de courrier de Flandre, et il ordonna en se couchant qu'on l'éveillât la nuit s'il en arrivoit un. Le roi fit porter son dîner chez madame de Maintenon, où il n'y avoit que mesdames de Caylus, d'O et de Dangeau.

Jeudi 21, *à Fontainebleau.* — Le roi, après son dîner, courut le cerf avec les chiens de M. le comte de Toulouse; madame la duchesse de Berry étoit à cheval à la chasse. M. Voisin vint chez madame de Maintenon aussitôt que le roi y fut entré; il y revint encore un peu avant le souper, parce qu'il arriva deux courriers à quatre heures l'un de l'autre. Le maréchal de Villars a passé l'Escaut avec toute l'armée; il va camper au Câteau-Cambrésis. Les ennemis ne sont point sur la Seille, comme on l'avoit dit; ils sont encore derrière l'Escaillon et en état de joindre, quand ils voudront, les quarante bataillons avec lesquels ils ont investi Landrecies. — Le roi donna, le matin, la première audience au nonce Bentivoglio, qui arriva avant-hier au soir et qui a été très-bien reçu; il est d'une maison qui a toujours été fort attachée à la France. — Le cardinal Palavicini est mort; on le regrette fort ici. Il avoit marqué dans toutes les occasions un grand attachement aux deux couronnes et s'étoit fort opposé aux cardinaux qui avoient reconnu l'archiduc roi d'Espagne.

Vendredi 22, *à Fontainebleau.* — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier, et l'après-dînée il courut le cerf, et ne revint de la chasse qu'à sept heures. — Il arriva un courrier de Flandre; le maréchal de Villars

a détaché MM. de Coigny et de Jeoffreville pour passer la Sambre et pour reconnoître la situation des ennemis qui ont investi Landrecies, du côté de Marole. On craint bien, comme ces pays-là sont fort coupés et pleins de bois, qu'il ne soit malaisé de les attaquer, ayant eu le loisir de s'y retrancher. — Madame la duchesse d'Orléans arriva ici à sept heures du matin; elle étoit partie de Paris hier au soir. Elle essuya un si grand orage en chemin qu'elle fut obligée de s'arrêter deux heures à la ferme de Longboyau; le tonnerre tomba fort près de son carrosse. M. le duc d'Orléans étoit arrivé dès hier. Ils avoient voulu demeurer auprès de madame la Grande-Duchesse, mais elle n'a pas voulu qu'ils retardassent leur voyage pour l'amour d'elle; elle restera au Palais-Royal jusqu'à ce qu'elle parte pour les eaux.

Samedi 23, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil de finances, travailla ensuite avec M. Desmaretz; l'après-dînée il travailla avec M. Voisin, et puis alla se promener autour du canal dans sa calèche. Monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry allèrent courre le sanglier; madame la duchesse de Berry étoit en calèche. — Il arriva un courrier de Frandre; le maréchal de Villars examine ce qu'on peut faire pour secourir Landrecies; nos troupes témoignent la meilleure volonté du monde. M. de Villars a mandé au roi qu'il n'enverroit point demain de courrier : ainsi nous n'aurons de nouvelles que lundi. — M. de Harlay, qui a été longtemps premier président et en grande réputation, mourut à Paris; il y a déjà longtemps que sa mauvaise santé l'avoit obligé à quitter sa charge.

Dimanche 24, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil d'État, et l'après-dînée il courut le lièvre avec les chiens du maréchal de Tallard; le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Pelletier. — Le cardinal de Rohan arriva le soir, et a ramené avec lui M. Bianchini, camérier du pape, qui lui a apporté la barrette, que le roi

lui donnera demain à la fin de la messe. — Il n'arriva point de courrier de Flandre, le maréchal de Villars avoit mandé qu'il n'en enverroit point; mais on en attendra demain un avec impatience, parce qu'on sait que ce général a dessein d'entreprendre ces jours-ci quelque chose de considérable; on croit même que cela peut avoir été exécuté dès aujourd'hui. — On mande du Dauphiné que le général comte de Thaun est arrivé à l'armée des ennemis, mais que M. de Savoie est encore à Turin. — La reine d'Espagne va prendre huit dames du palais, qui auront chacune 10,000 francs de pension, et qui auront un logement dans le palais pour elles et pour leurs maris; il y en a déjà deux en exercice, qui sont la duchesse d'Havré, nièce de madame des Ursins, et la marquise de Crèvecœur, dont le mari est fils du prince de Masseran et d'une fille que feu M. de Savoie avoit eu de madame de Cavour.

Lundi 25, *à Fontainebleau.* — Le roi descendit en bas à la chapelle, et à la fin de la messe il donna la barrette à M. le cardinal de Rohan. M. de Bianchini, camérier du pape, qui l'avoit apportée, passa sur le drap de pied, entre le roi et M. de Villeroy, capitaine des gardes, pour l'aller prendre où on l'avoit posée; mais ce fut un mésentendu, car il ne devoit point passer sur le drap de pied ni devant le capitaine des gardes, qui n'est jamais sur le marchepied. L'après-dînée le roi travailla avec M. de Pontchartrain, et sur les six heures il alla se promener autour du canal dans sa calèche. — On comptoit bien que hier il n'arriveroit point de courrier de Flandre, mais on en attendoit un aujourd'hui, et comme il n'en est point venu, on croit que le maréchal de Villars aura envoyé un homme de condition pour apporter la nouvelle de l'entreprise qu'il a faite, et dont on ne doute quasi point que le succès ne soit heureux.

Mardi 26, *à Fontainebleau.* — Le roi ne devoit être réveillé qu'à huit heures et un quart, qui est l'heure où

on le réveille tous les matins; mais on l'éveilla un peu plus tôt, voyant arriver M. Voisin qui amenoit M. de Nangis avec lui. Il apporte la nouvelle que nous avons forcé les retranchements de Denain, où le prince Eugène avoit laissé dix-huit bataillons et quelque cavalerie qu'il prétendoit pouvoir soutenir parce qu'il avoit la plus grande partie de son armée derrière l'Escaillon, qui se jette dans l'Escaut fort près de Denain; et effectivement il vint pour le soutenir, mais nous étions déjà maîtres du poste, et le prince Eugène fut toujours repoussé aux points sur l'Escaut où il voulut passer. La relation de cette affaire seroit trop longue; elle a été fort bien entreprise et fort bien exécutée. Toutes les troupes ennemies qui étoient dans les retranchements de Denain ont été tuées, noyées ou prises; on compte qu'ils ont perdu dix mille hommes à cette action. Le comte de Broglio, qui commandoit notre réserve, avoit pris avant qu'on attaquât les retranchements cinq cents chariots de pain qui alloient à l'armée des ennemis. Albergotti, le marquis de Vieuxpont, Brendlé et Dreux étoient les lieutenants généraux qui commandoient à cette attaque; Nangis, le duc de Mortemart, le prince d'Isenghien et Mouchy étoient les quatre maréchaux de camp. Milord d'Albemarle, qui commandoit les troupes ennemies, a été pris et trois autres lieutenants généraux; il y en a eu deux autres qui ont été tués. M. le prince de Tingry, qui étoit sorti de Valenciennes avec une partie de sa garnison, a fort bien défendu un pont attaqué par les troupes du prince Eugène, et par lui-même, à ce qu'on croit. Nous avons perdu à l'attaque des retranchements le petit Tourville, colonel d'infanterie. Le marquis de Meuse, colonel d'infanterie, fut dangereusement blessé; le chevalier de Tessé, colonel de Champagne, blessé légèrement. Le roi, à son lever, eut l'honnêteté de faire un compliment au maréchal de Tessé sur la blessure de son fils, louant fort le régiment de Champagne et le colonel. Il parla aussi à l'abbé de

Broglio, et lui dit : « Votre frère a fait en cette occasion comme il a accoutumé de faire. » Il dit au président de Maisons : « Je suis sûr que vous vous réjouissez de cette affaire-ci par plus d'un endroit ; » et loua fort le maréchal de Villars, dont il est beau-frère. Le roi tint conseil de finances à son ordinaire, alla courre le cerf l'après-dînée, et le soir, chez madame de Maintenon, travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz.

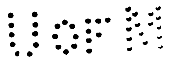
Mercredi 27, *à Fontainebleau*. — Le roi tint le conseil d'État, et l'après-dînée il alla tirer; son bras lui fait beaucoup moins de mal, il nous dit au retour de la chasse qu'il ne s'en étoit point senti incommodé en tirant. — Il arriva le matin un courrier de Londres ; on ne dit pas le détail de ce qu'il apporte, mais on sait seulement qu'il n'apporte rien que de bon. La reine de la Grande-Bretagne fait passer ici le duc d'Argyle qu'elle envoie en Espagne et qui en ramènera toutes les troupes angloises qui servent en Portugal et en Catalogne. — Il arriva un courrier de Flandre ; le maréchal de Villars fait attaquer Marchiennes et Saint-Amand. Il détacha le comte de Broglio avec douze bataillons, dès le dimanche au soir, après que l'affaire de Denain fut finie, pour aller à Marchiennes, et comme les ennemis ont fortifié ce poste-là et qu'on croit qu'ils y ont leurs principaux magasins, il y a envoyé encore dix-huit bataillons, et le maréchal de Montesquiou y est allé lui-même pour l'attaquer. Ce maréchal s'est fort distingué à l'affaire de Denain; ils y ont toujours été le maréchal de Villars et lui : le roi est fort content de l'un et de l'autre *.

* La fadeur, et l'esprit courtisan de l'auteur paroît bien en cette page. Le maréchal de Villars ne vouloit rien hasarder, et avoit déjà manqué des occasions ; celle-ci il ne vouloit rien faire, et Montesquiou avoit dépêché au roi, dont il étoit fort connu pour avoir été longtemps inspecteur et directeur d'infanterie et major du régiment des gardes, et beaucoup plus par ses relations intimes avec la Vienne et d'autres principaux valets. Il avoit ordre de combattre dès qu'il le pourroit, parce que les affaires étoient à leur dernier période ; cela le

rendit plus hardi à entraîner Villars malgré lui dans cette marche, lequel allongeoit et retardoit toujours. Montesquiou, voyant sa belle, le lui manda, et Villars, au lieu d'accourir, défendit à Montesquiou d'attaquer et de rien faire; sur quoi Montesquiou, qui avoit son ordre particulier du roi, se hâta d'engager l'affaire pour que Villars ne s'en pût dédire. En effet, Villars, qui d'un quart de lieue entendit le feu, envoya ordres sur ordres; mais Montesquiou répondit sans s'émouvoir que le vin étoit tiré et qu'il le falloit boire. Il en eut aussi tout l'honneur dans l'armée et à la cour; mais il eut l'esprit d'être sage et modeste, et de respecter la protection de madame de Maintenon. Il laissa donc Villars faire le matamore, et se contenta de la gloire où personne ne se méprit (1).

Jeudi 28, *à Fontainebleau*. — Le roi vouloit se faire purger, mais la grande chaleur l'en empêcha; il attendra que le temps soit un peu radouci. Il fit porter son dîner chez madame de Maintenon, et alla courre le cerf après dîner. Madame la duchesse de Berry est toujours à ces chasses-là à cheval, et Madame est toujours en calèche et suit celle du roi, où elle mène tour à tour mademoiselle de Bourbon et mademoiselle de Charolois. — Il arriva un courrier de Flandre par lequel on apprend que nous avons pris Saint-Amand, où il y avoit huit cents hommes qui se sont rendus prisonniers de guerre. On a pris aussi l'abbaye d'Hanon, où il y avoit deux cents hommes. Le maréchal de Montesquiou attaque Marchiennes, et a déjà pris quelques redoutes. On a su par le courrier qui arriva hier que le comte de Dhona, gouverneur de Mons, s'étoit noyé en voulant se sauver des retranchements de Denain, et qu'à cette affaire-là aussi le gouverneur d'Aire avoit été tué : on ne nous a point dit son nom. Notre armée est campée le long de l'Escaut, ayant Valenciennes à sa gauche. Le roi donna 12,000 francs au marquis de Nangis pour sa course, et l'a fait repartir ce soir; il porte l'ordre au maréchal de Villars de tout tenter pour secourir Landrecies, en cas que les ennemis en veuillent continuer le siége.

(1) Voir l'appendice à l'année 1712.



Vendredi 29, *à Fontainebleau.* — Le roi fut enfermé le matin avec le P. le Tellier; l'après-dînée il courut le cerf; madame la duchesse de Berry étoit à la chasse, à cheval. — Il arriva un courrier de Flandre; la tranchée fut ouverte hier à Marchiennes, et le canon a dû tirer ce matin. On croit qu'on sera maître de ce poste demain ou dimanche au plus tard; c'est le maréchal de Montesquiou qui fait ce siége, et qui mande qu'il croit être à un port de mer, tant on voit de mâts sur la Scarpe. On a déjà pris quarante balandres où il y avoit vingt pièces de gros canon de fonte qu'on a envoyées à Condé. Nous sommes maîtres de la Scarpe jusqu'à son embouchure dans l'Escaut, et on n'a rien trouvé dans Mortagne. Le comte de Dhona, gouverneur de Mons, et qui étoit aux retranchements de Denain, s'est noyé en voulant passer l'Escaut; il y a eu beaucoup d'officiers et de soldats qui se sont noyés comme lui en voulant se sauver à la nage. Le marquis de Meuse, qui a été blessé à l'attaque de Denain et qu'on croyoit blessé à mort, mande à M. d'Antin que sa blessure n'est pas mortelle et qu'il ne croit pas en être estropié, et prie M. d'Antin de demander au roi le régiment de Tourville, qui est beaucoup plus ancien que le sien.

Samedi 30, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil de finances, et l'après-dînée il travailla avec M. Voisin; il ne sortit point de tout le jour, parce qu'il eut un peu de colique. — Il est arrivé un courrier de Flandre à M. de Lauzun, qui lui apprit que M. de Castelmoron, son neveu, avoit été tué dans notre camp par quelques coups tirés sur une fausse alarme; il étoit brigadier et capitaine lieutenant des gendarmes de Bourgogne, et M. de Lauzun demande cette charge pour M. de Belsunce, colonel d'infanterie et frère de Castelmoron. Le roi a donné le régiment de Tourville à M. de Meuse, et le régiment de Meuse à M. de Broglio, colonel d'infanterie réformé, qui avoit été guidon de gendarmerie, mais qui, ayant eu le bras coupé, ne pouvoit plus servir dans la cavalerie et fut fait colonel d'infan-

terie réformé il y a deux ans. — On a nouvelle du dedans de la place de Landrecies que la tranchée n'y étoit pas encore ouverte le 28. Les Anglois, qui sont maîtres de Dunkerque présentement, y ont fait des feux de réjouissances pour l'affaire de Denain. Le duc d'Ormond est arrivé à Gand, a mis quelques bataillons dans la citadelle, a mis des troupes à la garde des principales portes, et avec le reste de son armée il est campé à Marikerke, qui n'en est qu'à une lieue. — Le roi donna l'après-dînée une assez longue audience au cardinal de Rohan.

Dimanche 31, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil d'État, travailla l'après-dînée avec M. Pelletier, et le soir alla se promener autour du canal dans sa petite calèche. Madame la duchesse de Berry étoit dans une autre calèche à côté de la sienne, avec mesdames de Courcillon et de Parabère. Madame la Duchesse étoit dans une berge sur le canal qu'elle faisoit toujours voguer à côté de la calèche du roi, et elle y jouoit. — Le roi a donné la compagnie des gendarmes de Bourgogne qu'avoit Castelmoron à Trudaine, un des plus anciens sous-lieutenants de la gendarmerie, qui eut une jambe emportée à la bataille de Malplaquet, et qui ne laisse pas de servir. — Villars, aide-major du régiment des gardes, et qui fait la fonction d'aide-major général de l'armée, arriva ici avant le lever du roi; il apporte les drapeaux pris à Denain. Il partit de l'armée avant-hier au soir; notre canon tiroit dès le matin à Marchiennes; ainsi, on ne doute pas que nous n'en apprenions bientôt la prise. Il dit que le comte Corneille de Nassau, officier général fort estimé par les ennemis, avoit été tué à l'affaire de Denain; il étoit fils d'Owerkerke, et le roi Guillaume leur avoit permis de porter le nom de Nassau.

Lundi 1er *août*, *à Fontainebleau.* — Le roi prit médecine qu'il avoit retardée de quelques jours à cause des grandes chaleurs. Le chancelier tint ici le conseil des parties, pour la première fois de Fontainebleau. Le roi

travailla l'après-dînée avec M. de Pontchartrain. — A une heure après midi, M. d'Artagnan, neveu du maréchal de Montesquiou, apporta la nouvelle de la prise de Marchiennes. Il y avoit dans la place six bataillons, un détachement de cinq cents hommes de la garnison de Douai et le régiment de cavalerie de Waldeck, qui vouloit aller joindre l'armée du prince Eugène; mais la place fut investie dans le temps qu'ils en vouloient sortir; ils se sont rendus prisonniers de guerre. On a pris cent cinquante balandres chargées de munitions de guerre ou de bouche; il y en avoit six sur chacune desquelles il y avoit deux cents milliers de poudre; on a pris soixante pièces de canon. On prétend qu'il y avoit deux millions d'argent dans la place, outre 50,000 pistoles entre les mains du trésorier, mais jusqu'ici on n'a rien trouvé de cet argent-là. Nous n'avons quasi perdu personne à ce siége. La princesse de Holstein-Beck, dont le mari a été pris à l'affaire de Denain, avoit demandé un passe-port pour venir du Quesnoy, où elle étoit, pour venir voir son mari à Valenciennes; elle a dit en y arrivant qu'elle avoit vu, en sortant du Quesnoy, l'artillerie qui étoit devant Landrecies qui rentroit dans le Quesnoy, et comme d'ailleurs on sait sûrement que la tranchée n'est pas ouverte, que le pain est d'une cherté prodigieuse dans l'armée ennemie, et qu'ils n'ont point de magasins à Mons, qui est le seul lieu d'où ils pourroient tirer des vivres, on ne doute plus qu'ils ne soient obligés de lever le siége, quelque envie qu'ait le prince Eugène de le continuer. — Le roi, en sortant de son dîner, remercia les courtisans de la joie qu'ils lui marquoient. — M. Emo, sage grand de Venise, et qui étoit ici depuis un an sans caractère, mais avec pouvoir de terminer tous les différends de la république avec le roi, n'en ayant pu venir à bout, a reçu ordre de la république de retourner, et il a pris congé du roi.

Mardi 2, *à Fontainebleau*. — Le roi tint le conseil de finances, travailla ensuite longtemps avec M. Desmaretz;

l'après-dînée il travailla avec M. Voisin. Il ne courut point le cerf parce qu'il est fête dans le diocèse de Sens, et qu'il craint, les jours de fête, que quelqu'un des gens qui vont au bois ne perde la messe; il alla le soir se promener autour du canal. — On sut certainement par les lettres arrivées de Flandre que la tranchée n'étoit pas ouverte à Landrecies le 31, et que la désertion est grande parmi les troupes qui ont investi la place. — Il arriva un courrier de Londres où l'on savoit déjà l'affaire de Denain, et la reine de la Grande-Bretagne fait un compliment au roi sur l'heureux succès de ses armes. — L'électeur de Brandebourg demande aux Hollandois de grandes assurances pour le payement de ses troupes et pour les arrérages qui lui sont dus par l'Angleterre, et dont les Hollandois se sont chargés; il leur demande encore beaucoup d'autres choses dont le détail seroit trop long, et cela embarrasse fort les États Généraux. — Le duc de Fronsac, sorti de la Bastille depuis six semaines, va servir en Flandre dans les mousquetaires, et il a pris congé du roi, qui lui a fort recommandé d'être plus sage, et qui lui a parlé d'ailleurs avec beaucoup de bonté et de considération pour le duc de Richelieu son père.

Mercredi 3, *à Fontainebleau.* — Le roi fut éveillé agréablement par la nouvelle de la levée du siége de Landrecies. Le premier courrier qui arriva venoit de Guise et étoit envoyé par M. d'Imbercourt, intendant de Soissons. Le capitaine des gardes du maréchal de Villars étoit arrivé la nuit; il apporte les étendards et les drapeaux pris dans la ville de Marchiennes, mais il n'apportoit pas la nouvelle sûre de la levée du siége. A une heure après midi M. de Mouy, colonel du régiment de Luxembourg et brigadier, arriva, par qui on sut encore plus de détail de la levée du siége. Les ennemis avoient fait de fort belles lignes de circonvallation avec beaucoup de redoutes; leurs soldats manquoient de pain, et n'en avoient eu que deux livres en dix jours de temps : il y a une furieuse

désertion parmi eux. On a reçu une lettre du gouverneur de Guise qui mande qu'il en est tant venu dans sa place qu'il a été obligé de fermer les portes; M. de Mouy dit qu'il en vient dans toutes les places et villages voisins. — Le roi nous dit en s'habillant qu'il avoit fait investir Douai par le comte de Broglio, qu'il n'y avoit que treize cents hommes dans la place, mais que les ennemis avoient détaché un bataillon de Lille et un d'Aire pour s'y jeter, qu'on ne savoit point encore s'ils y étoient entrés, que le comte de Hompesch, qui en est gouverneur, n'y étoit point, et qu'avec si peu de troupes ils n'en pourront pas mettre dans le fort de la Scarpe, dont la prise faciliteroit fort le siége. — Le roi fit porter son dîner chez madame de Maintenon, et alla le soir se promener à la Rivière, qui est une petite maison que M. le comte de Toulouse a achetée sur le bord de l'eau. Le soir, à son coucher, le roi nous dit que les bataillons qui se devoient jeter dans Douai y étoient entrés, et le comte de Hompesch aussi, mais que cela ne changeroit rien à la résolution prise d'attaquer la place. Le prince Eugène marche du côté de Mons, et doit être présentement sur la Haine, vers Saint-Guillain, où l'on croit d'abord qu'il sera obligé de se reposer quelques jours, son armée étant fort fatiguée.

Jeudi 4, *à Fontainebleau*. — Le roi courut le cerf l'après-dînée, et la chasse fut si longue qu'il ne revint ici qu'à huit heures. Madame la duchesse de Berry étoit à la chasse à cheval, et y demeura jusqu'à la fin; au retour de la chasse elle donna à souper à madame la duchesse d'Orléans dans le cabinet sur l'étang. Il y avoit eu quelque froideur cet hiver entre ces princesses, mais cela est fort bien raccommodé présentement, Monseigneur le duc de Berry et M. le duc d'Orléans étoient du souper, si bien que Madame soupa seule avec le roi. — On a achevé d'investir Douai; on compte qu'il y a dans la place six ou sept bataillons. — La guerre s'allume fort parmi les Suisses; il y avoit eu deux ou trois petites ac-

tions dans lesquelles les catholiques avoient eu l'avantage, mais on apprend par les dernières nouvelles qu'ils ont été cruellement battus et que les protestants sont fort supérieurs.

Vendredi 5, *à Fontainebleau.* — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier; l'après-dînée il courut le cerf. M. le Duc a fait prier le roi par madame la Duchesse, sa mère, qui étoit allée le voir à Saint-Maur, de lui permettre de partir pour l'armée. Le roi a eu beaucoup de peine à y consentir, ne le croyant pas en état de faire la campagne; mais les instances de M. le Duc ont été si vives, que le roi enfin s'est rendu et ce prince part demain. — Le duc d'Escalone*, qui a été longtemps vice-roi de Naples, et que les ennemis retenoient dans un château où il était traité fort rudement, vient d'être échangé contre M. Stanhope, et le prince de Cellamare contre le général Carpenter. — Le prince de Marsillac a la petite vérole à Denain, et on n'a pas pu encore le transporter à Cambray. M. de la Rocheguyon, son père, en est d'autant plus alarmé qu'il a déjà perdu deux fils, aînés de M. de Marsillac, de la même maladie.

* Ce duc d'Escalone étoit aussi marquis de Villena, et portoit ce dernier nom de préférence à l'autre, parce que les titres de duc, de marquis et de comte sont indifférents parmi les grands, et que celui de prince, qui est aussi indifférent que les autres, est inconnu aux Espagnols et n'est porté en Espagne que par les étrangers. Villena est, comme ils parlent en Espagne, un état d'une grande et noble étendue, bien plus qu'Escalone, et grandesse du temps de Charles V, avec cet usage singulier que les marquis de Villena signent tout court : *El marquis.* Cet état qui fut donné à un des ancêtres paternels de celui dont on parle fut réuni plus d'une fois à la couronne et à la fin y est resté, mais avec le droit aux ducs d'Escalone de cette maison d'en porter le titre et d'en continuer la singulière signature; c'est pour cela qu'ils en ont tous préféré le titre à celui de duc d'Escalone que les étrangers leur ont donné plus volontiers en parlant d'eux, parce qu'ils sont plus accoutumés à compter davantage le titre de duc que celui de marquis. Celui-ci étoit le huitième duc d'Escalone, et son nom est Acuna, une des premières maisons d'Espagne et des plus étendues.

A ce nom plusieurs ont été ajoutés par des mariages d'héritières en différentes branches, comme le duc d'Ossone qui s'appelle Acuna Pacheco Tellez y Giron, le duc d'Uceda Acuna Pacheco, le marquis de Bedmar Acuna Benaridez y la Cueva Acuna de Mansera y Pacheco y Portocarrero, le comte de Montijo de même, à présent ambassadeur d'Espagne en Angleterre, enfin Villena ou Escalona, qui est l'aîné de tous, Acuna y Pacheco; tous grands d'Espagne et quelques-uns de plusieurs grandesses. Notre marquis de Villena avoit été volontaire à la levée du siége de Vienne par le fameux Jean Sobieski, roi de Pologne, avec le duc de Béjar, qui y fut tué, dont la Toison fut sur-le-champ donnée au duc de Béjar son fils, qui avoit alors huit ou neuf ans, qui est maintenant majordome-major du prince des Asturies, et qui a marié son fils à la fille du prince de Pont, de la maison de Lorraine. Le marquis de Villena eut aussi la Toison bientôt après, et a été successivement vice-roi et capitaine général de Navarre, d'Aragon, de Catalogne (où M. de Vendôme le battit), de Sicile et de Naples. On a vu sa rare fidélité et sa longue et brave défense dans Gaëte, dont les Impériaux furent si irrités que, violant tout droit des gens et de la guerre, ils lui mirent les fers aux pieds et l'enfermèrent étroitement à Pizzighitone. C'étoit lui qui reçut Philippe V à Naples tandis qu'il y étoit vice-roi. A la prise de Brighuela, le comte de Saint-Estevan de Gormaz son fils aîné, s'y jeta à la tête des enfants perdus pour y faire des prisonniers considérables afin d'avoir de quoi échanger son père; il y prit en effet Stanhope, qui commandoit les troupes auxiliaires angloises en Espagne, contre lequel le marquis de Villena fut enfin échangé. Le roi d'Espagne garda longtemps vacante la charge de majordome-major, la première d'Espagne et d'un prodigieux éclat, pour la lui réserver; on ne la lui voulut pas donner pendant sa prison de peur de rendre son échange plus difficile, et en arrivant en Espagne S. M. C. la lui donna. Il eut le reste de sa vie peine à marcher et les jambes cambrées des chaînes qu'il y avoit eues. C'étoit un bel esprit, mais avec cela solide en tout et très-savant, chose fort rare en Espagne. Il avoit commerce avec tous les savants de l'Europe; il s'étoit amassé une curieuse et nombreuse bibliothèque, où il passoit tout le temps qu'il avoit libre, et il avoit établi chez lui une académie pour la langue castillane. Il n'étoit ni riche, ni trop bien logé, mais considérablement aimé pour sa douceur et son affabilité, et révéré par la dignité de sa personne et l'intégrité de sa vie, sa capacité, sa probité et sa véritable piété. Il étoit né en 1648; sa mère étoit Zuniga, fille du duc de Béjar. Sa femme, qu'il perdit en 1692, étoit sœur du comte de Saint-Estevan del Puerto, de la maison de Benaridez, dont le père, homme de beaucoup d'esprit et fort agréable, étoit conseiller d'État, c'est-à-dire ministre, et que Philippe V fit après grand d'Espagne et majordome-major de la reine sa première femme.

C'est le fils de celui-là qui fut premier plénipotentiaire à l'inutile congrès de Cambray, pendant la régence de M. le duc d'Orléans, et qui fut président du conseil des ordres, grand écuyer du prince des Asturies, chevalier du Saint-Esprit, et qui est maintenant majordome-major et chef du conseil de l'infant don Carlos, roi de Naples. Le marquis de Villena étoit le patriarche et le roi de sa famille, et de celle encore où ses fils étoient entrés, qui vivoient tous dans une union intime et dont il étoit l'oracle et le modérateur. Ses fils n'eurent de son vivant que ce qu'il leur donnoit, et on ne sait s'ils l'aimoient ou s'ils le respectoient davantage. L'aîné cependant étoit capitaine général d'armée et l'avoit été de province, et se trouvoit de plus premier capitaine des gardes du corps et grand d'Espagne du chef d'un oncle; il étoit gendre de la comtesse d'Altamira, qui étoit Cardonne, une des plus grandes et des plus révérées dames d'Espagne et camerera-major de la reine, à l'expulsion de madame des Ursins. Son mari étoit Moscoso, et son fils, à l'abdication de Philippe V, fut sommelier et favori du roi Louis et mourut nommé chevalier du Saint-Esprit avant l'âge. C'étoit peut-être le jeune seigneur d'Espagne le plus sage et de la plus grande espérance. L'autre fils du marquis de Villena s'appeloit le marquis de Moya; il étoit gendre du marquis de Bedmar, qui a commandé en Flandre en l'absence de l'électeur de Bavière, que le roi fit chevalier du Saint-Esprit, et qu'il fit faire grand d'Espagne et vice-roi de Sicile. Il fut depuis président du conseil de guerre et un des commissaires d'Espagne pour le mariage du roi avec l'infante. Le comte de Saint-Estevan de Gormaz maria, du vivant de son père, son fils fort jeune à une sœur du duc de Médina-Sidonia, et sa fille au dernier comte d'Oropesa, qui mourut bientôt après le dernier de cette branche de Portugal.

Tandis que nous en sommes sur le marquis de Villena, il vaut autant rapporter tout de suite son étrange aventure avec Albéroni que de la porter plus loin. Albéroni, devenu cardinal, premier ministre et maître absolu, voulut, pendant une maladie du roi d'Espagne, faire ce dont il vint à bout dans la suite pour affermir de plus en plus son autorité sans crainte de personne. Il enferma le roi et la reine, et par leur ordre fit en sorte qu'il n'entrât plus que cinq ou six valets ou médecins parce qu'on ne s'en pouvoit passer et deux seigneurs bien avec le roi et la reine qu'il ne put expulser; tout le reste fut exclus et Villena comme les autres. Sa charge de majordome-major du roi lui donnoit non-seulement toutes les entrées et à toute heure, mais l'intendance sur les médecins, sur les consultations où il avoit droit et usage d'être présent et sur les remèdes qu'il devoit et savoir et voir donner. Un jour qu'il vint se présenter dans le salon des miroirs, où l'on avoit mis le roi dans un petit lit pour y être plus fraîchement, on n'osa lui refuser la porte; le lit étoit vis-à-vis tout au fond, la reine assise au chevet, le cardinal

auprès avec ce peu qui étoit admis. Villena approche; le cardinal se courrouce de le voir entrer, et murmure; cependant, personne de ce qui étoit là n'osant l'éconduire, le cardinal lui alla proposer de sortir. Ils se parlèrent d'abord civilement, dont le cardinal profitoit pour toujours parlant le conduire vers la porte, mais cela s'échauffa dans un moment. Villena lui demanda qui il étoit pour le faire sortir lui qui n'y devoit pas entrer lui-même, et qu'il étoit bien hardi d'entreprendre sur sa charge. Le cardinal réplique, le tiraille par un bras vers la porte, le pousse, et comme Villena depuis ses chaînes étoit mal sur ses jambes, fait trébucher ce respectable vieillard qui tomba heureusement pour lui sur une chaise, et lors perdant patience le bonhomme lève son petit bâton et en applique cinq ou six coups sur les oreilles du cardinal dru et menu tant qu'il put, en lui disant qu'il étoit un insolent et impudent à qui il apprendroit partout le respect qu'il lui devoit et qui ils étoient tous deux; puis se leva et sortit toujours le menaçant et la canne haute. La reine, du chevet du lit, voyoit la scène dont personne n'osa approcher ni se mêler. Le cardinal en furie, et qui d'étonnement n'avoit osé où n'avoit pu se revancher, parla bas à la reine; car le roi dans ses rideaux n'avoit rien vu et étoit assez mal pour n'avoir rien distingué dans ce bruit. Une heure après Villena eut ordre de partir le lendemain pour ses terres. Il obéit et son fils le suivit, après avoir envoyé la démission de sa charge de capitaine des gardes du corps qu'on ne voulut pas accepter. Le bruit que fit cette aventure fut prodigieux, et tel que le cardinal, tout enragé qu'il fut des coups de bâton qu'il avoit reçus et plus encore de ce qu'ils étoient publics, n'osa pousser les choses plus loin. Au bout de quatre ou cinq mois Villena revint, et le roi d'Espagne ne l'a jamais su que depuis la disgrâce d'Albéroni. Villena vécut en bonne tête et en bonne santé dans la plus grande considération jusqu'en 1727 qu'il mourut dans le sein de sa famille, universellement regretté. Le roi d'Espagne donna à sa mémoire une marque de considération fort rare en Espagne; il fit son fils aîné majordome-major à la place de son père, et le marquis de Moya, qui étoit le cadet et qui étoit devenu marquis de Bedmar et grand d'Espagne par la mort de son beau-père, passa à la charge de premier capitaine des gardes du corps que quittoit son frère aîné; tous deux les possèdent encore.

Samedi 6, *à Fontainebleau*. — Le roi tint le conseil de finances; il courut le cerf l'après-dînée avec les chiens de M. le comte de Toulouse; le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin. — Par les nouvelles qu'on a de Flandre, on apprend que le prince Eugène

marche lentement, mais qu'il songe à passer l'Escaut à Tournay, où il fait préparer son pain avec des farines qu'il fait venir de Lille. — Le roi fit chanter ici le *Te Deum* jeudi, et on le chantera demain à Paris ; il a dispensé M. le chancelier d'y aller, parce que cela lui auroit fait manquer le conseil de demain. — On a été obligé de transporter M. de Marsillac à Cambray, parce qu'il n'étoit pas en sûreté à Denain. On croit qu'on ouvrira la tranchée à Douai le 9 ou le 10; nous avons dans le camp douze mille pionniers qui travaillent aux lignes ; et le maréchal de Villars mande que, si le prince Eugène veut venir l'attaquer, il a plusieurs postes à prendre, qui ôteroient toute inquiétude, quand les armées même seroient égales.

Dimanche 7, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil d'État, alla tirer l'après-dînée, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Pelletier. — On avoit transporté M. de Marsillac à Cambray, et il paroissoit même le soir que cela ne lui avoit point augmenté son mal ; mais le lendemain M. de Cambray, qui l'avoit fait confesser le soir, rentrant le matin dans sa chambre pour se réjouir de ce qu'il avoit bien passé la nuit, le trouva râlant, et il mourut un instant après. M. de Liancourt, son oncle, étoit parti d'ici pour l'aller gouverner dans sa maladie. Le roi a donné à M. de la Rocheguyon pour M. de Duretal, son fils, le régiment qu'avoit M. de Marsillac, et M. de la Rocheguyon est parti pour aller voir M. de la Rochefoucauld, son père, à Versailles et madame de la Rocheguyon qui est à la Rocheguyon ; c'est une grande perte pour la maison de la Rochefoucauld. Il reste trois fils à M. de la Rocheguyon, dont l'aîné est abbé et a de gros benéfices ; M. de Duretal est le second, et le troisième est chevalier de Malte et a la commanderie de Pézénas, qui est très-belle.

Lundi 8, *à Fontainebleau.* — Le roi fit porter son dîner chez madame de Maintenon ; l'après-dînée il courut le

cerf; madame la duchesse de Berry étoit à la chasse. — On a nouvelle que le prince Eugène a passé l'Escaut à Tournay et à Anthoin; on ne doute pas qu'il n'ait grande envie d'empêcher le siége de Douai, mais on ne croit pas que les Hollandois lui permettent de rien entreprendre, son armée étant inférieure à la nôtre. — Le comte d'Uzès, maréchal de camp, qui servoit dans l'armée de M. de Vendôme et que le roi d'Espagne envoya ici il y a deux mois, ne retournera point en ce pays-là; le roi l'envoie servir dans l'armée du maréchal d'Harcourt. — Le duc de Tresmes, sur les apparences qu'il y pourroit avoir une affaire considérable en Flandre, y envoie le marquis de Gesvres son fils, mestre de camp de cavalerie, quoique sa présence ici peut être nécessaire à Paris pour le procès que lui fait la marquise de Gesvres, sa femme.

Mardi 9, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil de finances et alla courre le cerf l'après-dînée avec les chiens de M. le duc du Maine. Le soir il travailla chez madame de Maintenon, avec M. Voisin et M. Desmaretz. — On mande de Flandre que le prince Eugène a passé la Marque et marche vers la haute Deule. Il n'a, dit-on, dans son armée que cent six bataillons, et nous en avons cent soixante et dix dans la nôtre. Nous avons deux cents soixante-treize escadrons, et nous comptons qu'ils ont a peu près autant de cavalerie que nous. — L'abbé Tallemant mourut ces jours passés à Paris, après une longue maladie. Il étoit un des quarante de l'Académie, et il en étoit même sous-doyen, et c'est moi qui le suis présentement; il n'y a plus que M. le cardinal d'Estrées avant moi. L'abbé Tallemant avoit quelques petites pensions du roi, et quelques petits bénéfices simples de peu d'importance. — Le duc d'Ormond, qui est maître de la ville de Gand et de la citadelle, a envoyé quelques troupes dans Bruges aussi, mais il laisse passer toutes les munitions de bouche que les ennemis envoient à leur armée par l'Escaut et par la Lys.

Mercredi 10, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil d'État, et le soir il alla se promener autour du canal et sur les bords du Tibre; madame la duchesse de Berry étoit dans une calèche à côté de la sienne. — On mande de Flandre que le prince Eugène est campé sur la Deule, à Haut-Bourdin, où est sa droite; cette marche-là feroit croire qu'il voudroit aller dans la plaine de Lens. Le maréchal de Villars a choisi de bons postes, de quelques côtés que les ennemis veuillent venir à lui, et on ne sauroit croire qu'ils le hasardent étant aussi inférieurs qu'ils sont. — Il n'y a nul mouvement de la part des ennemis ni de nous dans les armées de Savoie et d'Alsace. — Madame d'Olonne, qui avoit été la plus belle femme de son temps, mourut à Paris; elle avoit près de quatre-vingts ans. Elle laisse un assez gros bien dont la maréchale de la Ferté, sa sœur, hérite seule, et elle avoit 2,000 écus de douaire qui reviennent au fils du duc de Châtillon, dont la mère étoit fille du marquis de Royan, frère de d'Olonne (1).

Jeudi 11, *à Fontainebleau.* — Le roi fit porter son dîner chez madame de Maintenon, où il demeura jusqu'à cinq heures, et puis alla tirer. — Le bruit courut que les États généraux avoient envoyé ordre au comte de Tilly, général de leurs troupes, de déclarer au prince Eugène qu'ils ne vouloient point hasarder un combat; mais cette nouvelle, quand elle a été approfondie, n'est venue que de Namur, et elle mérite confirmation. L'armée ennemie n'a point passé la Deule, et ils ont encore une partie de leurs troupes à l'abbaye de Cisoin; ainsi le ruisseau de Marque les sépare. — Cassart, qui commandoit l'escadre armée à Toulon, a pris le fort et la ville de San-Jago qui est dans la principale des îles du cap Vert, où il y avoit

(1) Madame d'Olonne n'est pas encore morte; elle est revenue de son apoplexie. (*Note de Dangeau.*)

Elle mourut le 13 juin 1714. Voir le *Journal de Dangeau* et l'addition de Saint-Simon à la date du 15 juin 1714.

douze mille hommes capables de porter les armes, et le sieur Cassart n'avoit fait débarquer que mille hommes. Le gouverneur s'étoit rendu à condition qu'en payant 60,000 piastres, la ville ni les forts ne seroient point endommagés; cependant le gouverneur, l'évêque et les principaux habitants se sauvèrent dans les montagnes. Cassart, irrité de leur méchante foi, emporta les principales marchandises de la ville, prit quatre cents nègres et deux vaisseaux qui étoient à la rade, et puis fit piller et brûler la ville. Le 14 de mai il remit à la voile pour une autre entreprise.

Vendredi 12, *à Fontainebleau.* — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier, et alla courre le cerf l'après-dînée. Madame la duchesse de Berry étoit à cheval à la chasse, malgré la prodigieuse chaleur qu'il faisoit, et quand le roi ne court pas le cerf, elle va courre le sanglier. Elle a deux nouvelles dames qui courrent avec elle; c'est la marquise de Saint-Germain-Beaupré et madame de la Rochepot, femme du chancelier de monseigneur le duc de Berry et fille de M. Voisin. — Le maréchal Rosen arriva ici; il y avoit longtemps qu'il n'avoit paru à la cour; le roi le reçut avec beaucoup de bonté. Il est fort vieux et fort sourd, du reste il se porte assez bien. — L'électeur de Bavière est bien aise dans ces conjonctures ici de se rapprocher du roi pour être plus promptement instruit de l'état des négociations, et pour cela il prend le parti de venir à Compiègne ou à Mouchy, et il laisse à Namur les dames qui l'y avoient suivi.

Samedi 13, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil de finances et travailla l'après-dînée avec M. Voisin; à six heures il alla se promener autour du canal. Madame la duchesse de Berry étoit dans une calèche à côté de la sienne. — L'armée du prince Eugène est toujours entre la Deule et la Marque, et la tranchée doit s'ouvrir demain à Douai. — L'électeur de Bavière, au lieu d'aller à Compiègne ou à Mouchy, prend le parti de venir tout droit à

Paris ; il n'y couchera point, et ira le soir coucher à Chaillot à une petite maison que Monasterol, son envoyé, a louée depuis quelque temps. — La duchesse de Duras, la jeune, a perdu son procès contre la duchesse de Duras la veuve, sa belle-sœur, et par la perte de ce procès, son mari ne pourra conserver la terre de Duras sur laquelle est la duché, à moins qu'il ne paye 800,000 francs, et la terre ne vaut que 17,000 livres de rente. — Monseigneur le duc de Berry a donné au fils de madame de la Vieuville son régiment d'infanterie que le roi avoit donné à ce prince, à la mort de M. de Vendôme.

Dimanche 14, à Fontainebleau. — Le roi tint le conseil d'État ; l'après-dînée il alla à vêpres et au salut, et entre les deux il s'enferma avec son confesseur, et après le salut il travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. Le roi, en allant à la messe, nous dit que la reine de la Grande-Bretagne envoyoit ici le vicomte de Bolingbroke *, secrétaire d'État, plus connu sous le nom de M. de Saint-Jean. Le roi a parlé à Cavoie pour qu'il trouvât moyen de lui donner un beau logement ici, et Cavoie heureusement n'avoit point rempli celui du maréchal de Boufflers qu'on fera meubler magnifiquement. Le roi a commandé aussi à Cavoie de loger M. Prior et l'abbé Gautier qui viennent d'Angleterre avec lui ; on compte qu'ils arriveront ici à la fin de la semaine. — Milord d'Albemarle, qui a été pris à Denain, est à Paris dans l'hôtel de Soubise, où le prince de Rohan l'a prié de venir loger. On lui laisse le choix d'aller demeurer à Orléans ou à Chartres ; mais il fait de grandes instances pour qu'on lui permette d'aller dans une terre qu'il a au fond de la Gueldre.

* Bolingbroke avoit alors toute la confiance de la reine Anne et de son parti ; c'étoit par là que la paix s'acheminoit, dont le besoin étoit pressant, et ce fut par cette raison que Bolingbroke reçut des traitements si distingués et si inconnus à tous autres ministres étrangers. Celui-ci et sa maîtresse songeoient à frayer au roi Jacques la succession

à la couronne, mais Louis XIV et la reine Anne n'eurent pas assez de vie pour la conduire à maturité.

Lundi 15, *à Fontainebleau.* — Le roi fit ses dévotions dans la chapelle en bas, et le cardinal de Rohan prêta le serment que tout cardinal françois qui a des bénéfices est obligé de prêter, parce que leurs bénéfices tombent en régale du moment qu'ils sont cardinaux. L'après-dînée le roi alla à vêpres et à la procession qui se fit autour de la cour des fontaines; après vêpres, le roi s'enferma avec le P. le Tellier et fit la distribution des bénéfices. — Le roi a permis à milord d'Albemarle d'aller dans son château, au pays de Gueldre, et le cardinal de Rohan, chez qui il avoit hier dîné à Paris, vient de lui envoyer un courrier pour lui en porter la nouvelle. Il a même permission du roi d'aller prendre les eaux d'Aix-la-Chapelle, où il avoit témoigné quelque envie d'aller. Il étoit venu avec lui cinq ou six hommes considérables de ceux qui ont été pris à Denain, et le roi les renvoie sur leur parole.

Mardi 16, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil de finances, et travailla ensuite avec M. Desmaretz; l'après-dînée il courut le cerf et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz. — Il arriva un courrier de Flandre; la tranchée fut ouverte à Douai la nuit du dimanche au lundi. Il y a deux attaques à la ville et une au fort de la Scarpe; nous n'avons eu que trente ou quarante hommes tués ou blessés à ces différentes attaques. Ce siége ne se fait point par détachements; c'est l'armée entière qui le fait parce que le prince Eugène, n'ayant point passé la Deule, ne nous oblige point à séparer notre armée autant qu'il l'auroit fallu faire s'il fût venu dans la plaine de Lens. — Milord d'Albemarle a écrit ici des lettres bien pleines de reconnoissance de la grâce que le roi lui accorde, et veut qu'on lui marque le chemin qu'il doit prendre pour ne rien

faire qui déplaise. Il marque seulement dans sa lettre qu'il auroit bien désiré qu'on lui permît de passer par Tournay, qui est son gouvernement, et le roi le lui a permis.

Mercredi 17, *à Fontainebleau.* — Le roi tint conseil d'État et l'après-dînée alla tirer. — Il n'arriva point de courrier de Flandre; ainsi on ne sait point comment s'est passée la seconde nuit de la tranchée. — M. de Torcy alla l'après-dînée à Paris pour recevoir le vicomte de Bolingbroke, qui y arrive sûrement aujourd'hui; M. de Torcy le loge chez lui à Paris. — On eut nouvelles que les Hollandois redemandent les conférences à Utrecht avec nos plénipotentiaires. Ils avoient dit jusqu'ici que ces conférences-là étoient inutiles jusqu'à ce que nous leur fissions de nouvelles propositions; il paroît présentement que leur fierté s'adoucit un peu. Les conférences doivent avoir commencé aujourd'hui et l'on sait déjà que les plénipotentiaires de l'empereur ne parlent plus de l'Espagne ni des Indes dans leurs propositions; mais ils demandent la Sicile, et qu'on rende Strasbourg à l'empire. Il faut espérer qu'ils diminueront encore beaucoup leurs demandes.

Jeudi 18, *à Fontainebleau.* — Le roi, après son dîner, reçut la harangue de la maison de ville de Paris qui lui apporta le scrutin, comme cela se fait toujours en ce temps-ci. Ce fut M. Rolland, conseiller, qui porta la parole; cette harangue se fait toujours à genoux. Le roi après la harangue alla tirer, et le soir, chez madame de Maintenon, M. Voisin lui apporta les nouvelles venues de Flandre. Le prince Eugène est encore dans son même camp d'Épinoy et de Forest; on ne croit pas qu'il puisse rien entreprendre pour le secours de Douai; la désertion est fort grande dans son armée. La seconde nuit de tranchée s'est passée fort doucement; nous n'avons pas eu vingt hommes tués ou blessés, tant à la ville qu'au fort de la Scarpe. Nous avons cinq cents chevaux qui masquent Bouchain pour qu'il n'y puisse rien entrer. — M. de Bolingbroke

arriva hier à Paris et M. de Torcy, chez qui il loge et qui alla le recevoir, l'amènera samedi ici.

Vendredi 19, *à Fontainebleau.* — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier et l'après-dînée alla tirer. — Par les nouvelles de Flandre qu'on reçoit tous les jours, on a tout lieu d'espérer que le siége de Douai finira heureusement, et que nous serons maîtres de la place à la fin du mois. Le prince Eugène est dans son même camp; il fait un grand amas de fascines, de gabions et de claies; il fait venir beaucoup de gros canon de Lille et de Tournay. Ce sont des démonstrations d'un homme qui voudroit entreprendre quelque chose; cependant on est persuadé dans notre armée qu'il n'entreprendra rien et qu'il se commettroit trop à l'entreprendre, tous les postes où nous sommes étant très-bons et très-bien accommodés. — La guerre entre les protestants et les cantons suisses est finie; la paix a été signée à Arau, mais il en coûte cher aux cantons catholiques.

Samedi 20, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil de marine; il n'y eut point conseil de finances parce que M. Desmaretz étoit à Paris. — On reçut par l'ordinaire de Flandre des nouvelles du siége de Douai du 18. Nous n'avons encore que cinquante ou soixante hommes de tués depuis le commencement du siége; il n'y a pas un officier considérable tué ou blessé. — Milord Bolingbroke arriva le soir. Livry, par l'ordre du roi, fit servir une table dans l'appartement qu'on lui a donné; il verra le roi demain matin après le lever, dans son cabinet en particulier. On compte que M. de Torcy et lui ont réglé ensemble ce qu'il y avoit de plus important à régler et qu'il repartira d'ici mardi ou mercredi pour retourner tout droit à Londres. — Le maréchal d'Estrées est ici à sa maison du Bourg assez dangereurement malade. — Le roi alla courre le cerf l'après-dînée; madame la duchesse de Berry étoit à la chasse à cheval.

Dimanche 21, *à Fontainebleau.* — Le roi, après son lever,

donna audience dans son cabinet à milord Bolingbroke qui, à la fin de l'audience, lui présenta Prior et l'abbé Gautier. Le roi parut fort content et des discours et de la personne du milord, qui s'en retournera mercredi à Londres. On publiera après demain, à Paris, la trêve pour quatre mois entre les deux couronnes et l'Angleterre. M. de Torcy donna un magnifique dîner au milord qui se passa fort gaiement; nous bûmes la santé de la reine, sa maîtresse, et il but celle du roi, dont il nous paroît charmé. On croit qu'il laissera ici Prior, qui sera chargé de beaucoup de détails. La trêve est tant par mer que par terre. — On eut des nouvelles du siége de Douai du 19; nos tranchées avancent fort, et nous perdons très-peu de monde. Le prince Eugène n'entreprend rien; il se promène fort, visite les postes et n'attaque point. On est toujours persuadé, ici et à notre armée, qu'il ne sauroit empêcher la prise de Douai. — On mande d'Allemagne que le roi de Danemark, qui est entré dans le pays de Brême, va faire le siége de Stade, qui en est la capitale.

Lundi 22, *à Fontainebleau*. — Le roi travailla l'après-dînée avec M. de Pontchartrain; il avoit fait porter son dîner chez madame de Maintenon, et sur les six heures il alla se promener autour du canal dans sa petite calèche. La promenade fut fort belle, il y avoit une infinité de monde. Le milord y étoit dans le carrosse de M. de Torcy, et y avoit à côté de lui milord Stanhope, qui vient d'être échangé contre le duc d'Escalone. Milord Stanhope est fort dans le parti des wighs; mais il ne laisse pas d'être assez des amis de milord Bolingbroke et il vient de Bayonne pour demander ici des passe-ports, s'en retournant en Angleterre et ne sachant pas que milord Bolingbroke fût ici. — On eut des nouvelles du siége de Douai du 20. Nos tranchées avancent fort à la ville et au fort de la Scarpe. Le maréchal de Villars est fort affligé de la mort du comte de Villars, son frère, qui est mort ce jour-là regretté de tout le monde. Il étoit lieutenant général et

gouverneur de Gravelines. Il n'étoit point marié ; il avoit toujours conservé la place de chef d'escadre.

Mardi 23, *à Fontainebleau.* — Le roi fut incommodé, la nuit, d'un dévoiement qui le fit sortir souvent de son lit ; il se rendormit le matin, et on n'entra à son lever qu'à onze heures. Il entendit la messe dans son lit, et puis se leva ; mais il ne vit à son lever que les gens qui ont les entrées. Il dîna à son heure ordinaire, et après le dîner tint le conseil de finances qu'il auroit tenu le matin. Il ne sortit point, mais il ne se sentoit plus du mal de la nuit. — On eut des nouvelles du siége de Douai du 21. Les assiégés ont levé une écluse qui a mis de l'eau dans notre tranchée de la gauche, et qui pourra retarder la prise de la ville de deux ou trois jours ; mais ce retardement n'est point dangereux parce qu'on ne craint rien du dehors. Le prince Eugène n'est point en état de nous attaquer ; on mande même qu'il fait transporter à Lille toutes les fascines et les gabions qu'il avoit fait faire, et qu'il a fait des détachements pour fortifier les garnisons d'Aire, de Béthune et d'autres places.

Mercredi 24, *à Fontainebleau.* — Le roi a fort bien dormi la nuit ; il ne se sent plus du mal d'hier. Il a tenu le conseil d'État à l'ordinaire et couru le cerf l'après-dînée. — Milord Bolingbroke a pris congé du roi dans son cabinet ; S. M. lui a envoyé par M. de Torcy un diamant magnifique que feu Monseigneur portoit à son chapeau et que le roi a fait mettre en bague. Ce milord va coucher à Petit-Bourg chez M. d'Antin, et de là il ira tout droit à Dunkerque, où il s'embarquera pour retourner en Angleterre. — Le duc de Wurtemberg, qui commande l'armée ennemie en Allemagne, avoit reçu ordre de l'empereur et du prince Eugène d'attaquer nos lignes de Weissembourg. Il s'en est approché ; il les a canonnées pendant deux jours sans faire aucun mal, et puis s'est retiré. Ils ont perdu assez de monde, et depuis leur retraite on a brûlé leur batterie. Beaucoup de leurs soldats ont déserté.

Jeudi 25, *à Fontainebleau.* — Le roi, après la messe, entra chez madame de Maintenon, qui avoit été un peu incommodée la nuit; l'après-dînée il alla tirer. — Le roi apprit à son lever la mort de M. le prince de Soubise *. Il étoit gouverneur de Champagne; ce gouvernement vaut 25,000 écus de rente, et M. le prince de Rohan, son fils, en a la survivance. Il avoit quatre-vingt-cinq ans. On a envoyé à M. le prince de Rohan, son fils, qui est à l'armée de Flandre, son congé pour venir donner ordre aux affaires que lui a laissées la mort de M. son père. M. le cardinal de Rohan étoit parti de Paris pour Strasbourg deux jours avant la mort de M. son père, et madame la princesse de Rohan a fait partir un courrier pour tâcher de le trouver en chemin et le prier de revenir pour quelques jours. — La reine de la Grande-Bretagne envoie ici le duc d'Hamilton; il y arrivera avant que la cour en parte, et le roi a nommé ce soir le duc d'Aumont pour aller auprès de la reine de la Grande-Bretagne; ces deux ducs n'auront point de caractère d'abord. Le duc d'Aumont ne partira d'ici que quand le duc d'Hamilton sera arrivé.

* On a suffisamment parlé de M. de Soubise à l'occasion de madame de Soubise. La vie de la femme avoit été toute au dehors, et celle du mari toute au dedans et à l'application intérieure à ses affaires domestiques. Il la survécut obscur et fort âgé, et il ne vaqua rien à sa mort, son fils ayant dès longtemps sa charge et la survivance de son gouvernement, au moyen de quoi il ne laissa de regrets à personne.

Vendredi 26, *à Fontainebleau.* — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier, et alla se promener le soir autour du canal dans sa petite calèche. — Par les lettres qu'on reçoit tous les jours de Flandre, on ne peut quasi plus douter que le prince Eugène ne songe à se retirer, voyant qu'il ne peut rien entreprendre pour le secours de Douai. On dit qu'il a déjà fait marquer un camp au pont d'Epierre, et que ses bagages sont chargés. Le siége va assez lentement; les eaux qu'ils ont lâchées retardent la prise de la ville; on compte qu'on sera maître du fort

le 28 au plus tard. Nous avons beaucoup d'officiers considérables malades, et l'on mande que M. d'Artagnan, neveu du maréchal de Montesquiou, et qui avoit apporté ici la nouvelle de la prise de Marchiennes, est mort. — On mande de Rome que le pape a accordé les bulles de l'évêché de Tarragone à celui pour qui l'archiduc les avoit demandées.

Samedi 27, à Fontainebleau. — Le roi tint le conseil de finances, et alla courre le cerf l'après-dînée ; le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin. — On mande d'Espagne que don Tiberio Caraffa, qui commandoit dans Roses, en étoit sorti avec le principal ingénieur de la place pour aller voir par mer le comte de Fresne, qui commande dans ce pays-là ; qu'ils avoient été attaqués et pris par deux barques de Majorque, et que don Tiberio a été blessé dangereusement ; c'est l'ingénieur qui étoit sorti avec lui qui mande cette nouvelle à M. Pelletier. — Le bailli de la Vieuville est nommé ambassadeur de Malte ; cela n'est pas encore public, mais cela sera déclaré demain. Ils ont 2,000 écus par an de l'ordre pour cette ambassade, et cela leur donne beaucoup de considération, et à Malte et en France même.

Dimanche 28, à Fontainebleau. — Le roi tint le conseil d'État, alla tirer l'après-dînée, et le soir travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. — Sur les neuf heures du soir, le petit marquis de Saint-Pierre arriva. M. le maréchal de Villars, à qui il est parent et à qui il servoit d'aide de camp, l'a envoyé pour porter la nouvelle qu'hier matin le fort de la Scarpe avoit capitulé. Le gouverneur et la garnison se sont rendus prisonniers de guerre, quoiqu'ils eussent pu se retirer dans la ville. Il y avoit quatre cents hommes au commencement du siége ; il y en a eu environ un tiers de tués ou blessés ; le reste est pris. — On mande de Catalogne que le prince de Tzerclaes avoit abandonné la petite ville de Gervera ; mais les habitants en sont si fidèles et si atta-

chés au roi d'Espagne qu'ils ont presque tous suivi la garnison qui les quittoit, et ont abandonné leurs maisons et leurs héritages.

Lundi 29, *à Fontainebleau.* — Le roi prit médecine comme il la prend tous les mois, et après son dîner il travailla avec M. de Pontchartrain, et puis entra à six heures chez madame de Maintenon. — Milord Bolingbroke ne partit qu'hier de Paris; il alla vendredi à l'Opéra, où étoit le roi d'Angleterre dans une loge vis-à-vis. Cela a été fort remarqué, mais c'est pourtant un pur effet du hasard. — Le roi renvoie le petit Saint-Pierre en Flandre; il a été fort content du compte qu'il lui a rendu; il lui a fait donner 4,000 francs pour sa course. — Pasteur, colonel des dragons d'Espagne et fameux partisan, est entré dans le Brabant pour y faire une course, comme les ennemis en avoient fait une en Champagne sous le gouverneur de Bouchain. On ne sait pas encore quel en sera le succès; mais tout le Brabant est dans de grandes alarmes, et Pasteur est l'homme du monde qui connoît mieux tous ces pays-là; il a douze cents chevaux avec lui.

Mardi 30, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil de finances, et travailla ensuite avec M. Desmaretz. — Le duc de Gramont avoit un procès avec le roi depuis plus de quarante ans; cette affaire a été réglée au conseil de finances. On paye au duc de Gramont le fonds de la dette qu'il demandoit, et on lui donne pour cela 5,400 livres de rente sur la maison de ville; mais on ne lui donne rien des intérêts qu'il prétendoit. — L'électeur de Bavière vint ici de Petit-Bourg où il avoit couché; il vit le roi à deux heures et demie dans son cabinet; il n'y fut pas plus d'un quart d'heure, et retourna coucher à Petit-Bourg après avoir un peu visité le château et fait un tour autour du canal. Quand l'électeur fut parti, le roi alla tirer, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz. L'électeur dit en partant à un courtisan qu'il honore de son estime qu'il partoit

beaucoup plus content qu'il ne l'avoit espéré en venant ici.

Mercredi 31, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil d'État ; l'après-dînée il courut le cerf, et prit un des plus gros cerfs de la forêt, dont la tête est assez belle pour mériter d'être mise dans la galerie des cerfs. — On apprend que la course de Pasteur a jeté une grande épouvante en Hollande ; c'étoit pour s'opposer aux désordres que cette course-là alloit faire, que le prince Eugène avoit fait passer l'Escaut à Tournay à trente escadrons ; mais voyant qu'ils ne pourroient le joindre, ces trente escadrons sont revenus à leur armée. Pasteur a été jusqu'à Berg-op-Zoom, a brûlé quelques bourgs et villages ; il a passé ensuite dans les terres de la dépendance de Bréda et dans la mairie de Bolduc ; il ramène beaucoup d'otages, mais il n'est pas encore rentré dans notre pays. On ne prévoit pas pourtant qu'il lui puisse arriver aucun malheur en revenant ; il y a beaucoup de gués à la Meuse où il peut passer aisément. Le siége de Douai va lentement ; c'est aujourd'hui qu'on doit attaquer l'avant-chemin couvert. Nous perdons fort peu de monde à ce siége.

Jeudi 1er *septembre, à Fontainebleau.* — Le roi fit porter son dîner chez madame de Maintenon, dont il ne sortit qu'à quatre heures pour aller tirer. — Il arriva un courrier du maréchal de Villars parti hier de notre armée. Nous sommes logés sur deux angles saillants du chemin couvert ; nous avons eu deux capitaines tués à cette attaque, et Clisson, capitaine aux gardes qui y étoit allé sans être commandé, a été blessé dangereusement ; nous y avons eu environ cent hommes tués ou blessés. — Le roi, après la messe, donna une longue audience chez madame de Maintenon à M. Ducasse, qui arrive d'Espagne, et qui a été reçu ici comme ses services le méritent. — On a eu nouvelle que Pasteur est revenu de sa course sans avoir perdu un seul homme ; il a soixante otages et

a fait un gros butin ; il a peu brûlé ; il n'a rien pris dans le Brabant espagnol, parce qu'il étoit sous contribution ; ces otages sont tous sujets des Hollandois. Il a été jusqu'à Berg-op-Zoom, et est revenu par la baronnie de Bréda et par la mairie de Bolduc.

Vendredi 2, *à Fontainebleau*. — Le roi travailla avec le P. le Tellier, et l'après-dînée il courut le cerf avec les chiens de M. le duc du Maine ; madame la duchesse de Berry étoit à la chasse, à cheval. Monseigneur le duc de Berry, qui avoit couru le sanglier le matin, revint encore à la chasse du roi. — Le roi d'Angleterre partira mardi pour aller à Châlons en Champagne, et de là, dans quelque temps, il ira à Bar-le-Duc. — Le chevalier d'Infreville, le plus ancien des chefs d'escadre, mourut ces jours passés chez lui en Normandie ; voilà deux places de chef d'escadre vacantes depuis quinze jours. — M. de Rechteren, un des plénipotentiaires des États généraux, n'a point voulu punir ses domestiques de l'insulte qu'ils ont faite, il y a déjà quelques jours, aux domestiques de M. Mesnager, notre troisième pénipotentiaire, et même M. de Rechteren a approuvé ce que ses valets ont fait, et quand on lui en a demandé justice, il a tenu de fort mauvais discours sur cela.

Samedi 3, *à Fontainebleau*. — Le roi tint le conseil de finances, et l'après-dînée il courut le cerf. Madame la duchesse de Berry ne manque aucune chasse ; la marquise de Saint-Germain, une des dames qui étoient à cheval avec elle, tomba et ne s'est point blessée. M. le nonce étoit à la chasse dans la petite chaise de M. le prince de Vaudemont et s'est trouvé à la mort du cerf, et le roi a été bien aise de l'y voir et l'a fort gracieusé. — L'abbé Servien, qui est presque toujours à Paris, et qui ne paroît jamais à la cour, a eu une lettre de cachet pour sortir de Paris ; il ne sait point encore où on l'envoie, ni pourquoi on le chasse *. — Les lettres qu'on reçoit tous les jours de Flandre nous apprennent que le siége de Douai se pro-

longe un peu plus qu'on ne l'avoit cru ; mais cela est peu important, parce que les ennemis ne songent point à le secourir. M. le prince Eugène avec toute son armée remarche vers Tournay. *

* L'abbé Servien étoit frère de la mère du duc de Sully et de M. de Sablé, enfants du surintendant des finances, point prêtre et son frère jamais marié; tous deux de beaucoup d'esprit et d'excellente compagnie, mais tombés dans une obscurité de toute leur vie par l'excès de leurs honteuses débauches et de l'infamie de celle de l'abbé qui, de retour de cet exil, mourut longues années après subitement chez un danseur de l'Opéra. Voici pourquoi il fut chassé : il étoit à l'Opéra dans une loge; on répétoit des refrains dans un prologue à la louange du roi; il retourna le refrain très-plaisamment et très-naturellement en deux mots très-malins et à bout portant, tout haut, en s'adressant au parterre, dont plusieurs voix applaudirent. Cet exil ne dura pas longtemps; il fit le malade, on le méprisa et il revint.

Dimanche 4, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil d'État; l'après-dînée il travailla avec M. Pelletier, et puis alla se promener autour du canal dans sa petite calèche. — Comme la campagne en Savoie est presque finie, on va détacher de cette armée-là treize ou quatorze bataillons pour les faire marcher en Catalogne. Les ennemis ont encore des troupes auprès de Girone qui incommodent la communication avec Perpignan, et on veut la rétablir parfaitement. — L'électeur de Bavière est parti aujourd'hui de Paris pour aller à Mouchy, où il a fait venir ses équipages de chasse; il n'y fait point venir les dames de sa cour; il les a laissées à Namur. — Les loups font de grands désordres dans la forêt d'Orléans, et le roi a la bonté d'envoyer l'équipage du loup; il y a déjà eu près d'Orléans plus de cent personnes mangées par ces animaux-là. — Le roi donna, ces jours passés, 2,000 francs de pension à d'Iberville, qui a été son envoyé en plusieurs cours.

Lundi 5, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil de dépêches, et reçut les harangues des députés de Languedoc; l'évêque de Rieux portoit la parole. M. le duc du

Maine, gouverneur de la province, donna ensuite un magnifique dîner aux députés, comme il fait tous les ans. — Le roi a aujourd'hui soixante-quatorze ans accomplis, et jouit, Dieu merci, d'une parfaite santé. — Il arriva un courrier de Flandre par lequel on apprit que, la nuit du 3 au 4, nous avions attaqué une demi-lune que nous avions prise d'abord; mais, comme on n'avoit pas tout ce qui étoit nécessaire pour s'y établir et que cela s'étoit fait avec un peu de précipitation, nous en avons été rechassés, et nous y avons eu quelques compagnies de grenadiers qui ont fort souffert. — Le roi travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain.

Mardi 6, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil de finances et courut le cerf après son dîner, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin et M. Desmarets. Monseigneur le Dauphin eut hier à Versailles un violent accès de fièvre avec de grandes douleurs dans les cuisses et dans les jambes; les médecins croient pourtant que cela n'aura point de suite; mais il est si délicat que tout fait trembler. — On avoit commandé seize compagnies de grenadiers pour attaquer la demi-lune de Douai que nous avions été obligés d'abandonner le jour d'auparavant; mais on a trouvé que la chose n'étoit pas encore en état de réussir sûrement, et le soir on renvoya les grenadiers qu'on avoit commandés le matin. On croit même qu'on différera cette attaque de quelques jours, et qu'on attaquera trois demi-lunes en même temps pour partager le feu des assiégés.

Mercredi 7, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil d'État, et courut le cerf l'après-dînée avec les chiens de M. le comte de Toulouse; sur les neuf heures M. Voisin vint lui apporter des nouvelles chez madame de Maintenon. — Le prince Eugène marche toujours du côté de Tournay, et envoie des bataillons à Lille, à Béthune et à Aire, et il en laissera aussi dans Tournay. On compte qu'il ne lui restera pas dans son armée quatre-vingts batail-

lons. Les trente escadrons qu'il avoit envoyés pour couper la retraite à Pasteur ne l'ont point rejoint et sont demeurés à Bruxelles et aux environs. — On a nouvelle de l'arrivée de milord Bolingbroke à Londres, où l'on a approuvé tout ce qu'il a fait dans ce pays-ci. Le parti de la reine se fortifie tous les jours, et milord Marlborough est attaqué juridiquement.

Jeudi 8, *à Fontainebleau.* — Le roi entendit vêpres en haut dans la tribune et retourna ensuite au salut, et entre vêpres et le salut il travailla avec M. de Pontchartrain. — Par les lettres qu'on reçut hier et que l'on a eues aujourd'hui de Versailles, on assure que le mal de monseigneur le Dauphin n'a eu aucune suite. — Le roi d'Angleterre partit enfin hier pour aller à Châlons en Champagne; il mène fort peu de gens avec lui. — Le roi attend avec impatience des nouvelles de Douai, parceque l'on devoit hier attaquer les demi-lunes en plein jour. Le prince Eugène a fait passer l'Escaut à ses gros bagages, mais ses troupes n'ont point encore passé cette rivière. — La Badie, qui commandoit dans le Quesnoy quand les ennemis l'ont pris, a été mis hors de la Bastille. — Madame de Langeais, sœur du feu maréchal de Navailles, étoit réfugiée en Hollande; son mari est mort depuis quelques mois, qui avoit quatre-vingts ans passés aussi bien qu'elle. Ses enfants ont obtenu la permission du roi de la faire revenir en France dans l'espérance de la convertir, et cela a si bien réussi qu'elle a fait son abjuration entre les mains de M. l'archevêque de Cambray.

Vendredi 9, *à Fontainebleau.* — Le roi travailla avec le P. le Tellier et l'après-dînée courut le cerf. — Il arriva le matin un courrier de Flandre, qui apporta la nouvelle que l'on avoit attaqué et emporté les trois demi-lunes de Douai. L'action se fit mercredi en plein jour; nous y avons perdu quatre ou cinq cents hommes, mais il n'y a eu personne de connoissance tués ou blessés. Nos gre-

nadiers avoient même, sans ordre, attaqué et pris une demi-lune qui est dans le fossé, où ils ont tué et pris tous ceux qui la défendoient; mais, comme nous n'avions pas assez de travailleurs pour nous y établir, on l'a abandonnée après avoir rompu le pont que les assiégés avoient fait pour y communiquer. Nous avons eu beaucoup de compagnies de grenadiers qui ont passé les fossés; ayant de l'eau jusqu'au col; on ne sauroit témoigner plus de vigueur qu'ils ont fait tous; c'étoit le marquis de Vieuxpont, qui étoit de jour, qui commandoit à cette action. Nous sommes logés sur les trois demi-lunes et sur les chemins couverts, et on ne doute pas que les assiégés ne battent bientôt la chamade; mais, comme nous les voulons prendre prisonniers de guerre, et que nous avons encore à passer le fossé de la place qui est fort grand, cela retardera peut-être de quelques jours la reddition de la place. Cependant le maréchal de Villars s'approche de Valenciennes, où il passera l'Escaut, ira camper sur l'Auneau pour faire le siége du Quesnoy. Il laisse Albergotti devant Douai, avec cinquante bataillons et trente-cinq escadrons. Le prince Eugène a passé l'Escaut à Tournay avec toute son armée, et est campé à Leuze. — Le roi a donné 4,000 francs de pension à madame de Langeais et 2,000 francs à sa fille, qui a cinquante ans. Madame la duchesse d'Elbeuf et madame de Pompadour, leurs nièces, n'avoient demandé au roi pour elles que 1,000 écus de pension et que la fille en pût garder 500 après la mort de sa mère; mais le roi a voulu faire sa grâce plus grande, et donne le double de ce qu'elles avoient demandé.

Samedi 10, *à Fontainebleau*. — Le roi tint le conseil de finances; il alla tirer l'après-dînée, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin. Le roi, après son souper, étant dans son cabinet avec les princes et princesses et prêt à en sortir pour se venir coucher, M. Voisin arriva avec M. d'Aubigny, colonel du régiment Royal

et brigadier, qui partit hier de Valenciennes, à deux heures après midi, et qui apporte les nouvelles que voici : Le gouverneur de Douai demanda à capituler le 8 au matin, qui étoit le lendemain de la prise des demi-lunes; il ne demanda point d'autre capitulation que d'être prisonnier de guerre. Albergotti, qui étoit demeuré pour commander au siége, lui accorda fort aisément; la descente du fossé n'étoit point faite encore; les prisonniers que l'on avoit faits le jour de devant dans les demi-lunes croient qu'il sortira plus de dix-huit cents hommes sous les armes. Ils ne doivent sortir de la place que dimanche; on permet aux officiers d'emmener leurs équipages. Albergotti a fait entrer huit bataillons dans la place, où le marquis de Vieuxpont demeurera pour commander. On laisse vingt-deux bataillons pour combler les tranchées et les lignes, qui rejoindront bientôt la grande armée qui est campée sur l'Auneau; le quartier général est à Sebourg; on travaille déjà aux lignes de circonvallation pour le siége du Quesnoy. Le roi avoit donné des ordres, et pour l'artillerie qui doit servir à ce siége et pour les pionniers, que tout fût prêt pour le 10, et cela a été exécuté si ponctuellement que tout arrive au camp et le même jour que Douai est pris. Le Quesnoy est investi; le prince Eugène a laissé dans cette place, outre le canon qu'il y avoit trouvé, soixante-trois pièces de vingt-quatre qu'il auroit bien voulu en pouvoir retirer; mais il s'y est pris trop tard. On espère être maître de cette place à la fin du mois.

Dimanche 11, *à Fontainebleau*. — Le roi tint le conseil d'État; il travailla l'après-dînée chez lui avec M. Pelletier, et le soir il se promena autour du canal dans sa petite calèche. — Le maréchal de Villars mande au roi que le camp qu'il prend autour du Quesnoy sera inattaquable; nous aurons notre droite à la forêt de Mormal, et la gauche à Quiévrain sur l'Auneau. Le prince Eugène est prêt de Mons, et viendra apparemment être spectateur de

la prise du Quesnoy, comme il l'a été de celle de Douai. — On parle fort d'une trêve avec M. de Savoie, et les troupes que commande le duc de Berwick sont en marche pour entrer, à ce que l'on prétend, dans la plaine de Piémont, sans que M. de Savoie se mette en état de s'y opposer. — Le roi a donné la compagnie aux gardes, vacante par la mort de Saint-Simon, au plus ancien lieutenant de ce corps qui est le Féron.

Lundi 12, *à Fontainebleau.* — Le roi courut le cerf, et au retour de la chasse travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. Au sortir du lever du roi, je lui demandai la grâce que je cédasse le gouvernement de Touraine à mon fils; il y a quarante-six ans que j'ai ce gouvernement, et le roi agréa la prière que je lui fis. — Le roi a donné à M. Joly de Fleury, avocat général, une pension de.... — On mande de Flandre qu'on espère ouvrir la tranchée au Quesnoy le 16 ou le 17 de ce mois; il y a une très-foible garnison dans la place, et on ne craint point que les ennemis tentent à la secourir. Le roi est très-content de la manière que M. d'Aubigny lui a rendu compte; il lui a fait donner 12,000 francs pour son voyage. Il vouloit s'en retourner dès le lendemain, quoiqu'il ne soit pas en bonne santé, mais le roi l'a retenu ici pour quelques jours.

Mardi 13, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil de finances, alla tirer l'après-dînée, et le soir travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin et M. Desmaretz. — Après le lever du roi, M. de la Vrillière entra dans le cabinet du roi, qui lui donna l'ordre d'expédier les provisions pour mon fils, et quoique l'on ne les donne plus que pour trois ans aux gouverneurs des provinces, il voulut qu'elles fussent expédiées pour sa vie parce que les miennes étoient pour ma vie. Le roi conserve 50,000 écus de brevet de retenue que j'avois, et 100,000 francs qu'avoit aussi madame de Dangeau. Le roi me laisse le commandement dans la province et les

appointements qui seront payés sur mes quittances; ainsi la grâce que le roi me fait aujourd'hui est encore plus grande que celle qu'il m'avoit faite hier, d'autant plus que je n'avois pas pris la liberté de lui demander aucunes de ces conditions-là. — Le commandeur de Breteuil, capitaine aux gardes, est mort à Ponthierry, étant parti de Fontainebleau malade. Il laisse par sa mort une commanderie qui vaut plus de 12,000 livres de rente, à douze lieues de Paris.

Mercredi 14, *à Petit-Bourg.* — Le roi tint le matin le conseil d'État à Fontainebleau; il en partit l'après-dînée pour venir ici. Il y avoit dans son carrosse monseigneur le duc de Berry, madame la duchesse de Berry, Madame, madame la Duchesse, mademoiselle de Bourbon et mademoiselle de Charolois. Madame la princesse de Conty est allée tout droit à Versailles, et ne s'est pas bien portée pendant le voyage de Fontainebleau. Le roi arriva ici sur les cinq heures et demie, et se promena dans sa petite calèche jusqu'à la nuit. — Madame de la Fayette mourut à Paris; elle étoit tombée en enfance il y a deux mois, quoiqu'elle n'eût que quarante-deux ans. Elle étoit mère de la duchesse de la Trémoille; elle n'avoit point d'autre enfant, et elle étoit fille unique de M. de Marillac, doyen du conseil. — On fait beaucoup de raisonnements sur la marche du duc de Berwick qui s'avance vers la plaine de Piémont; quelques jours nous éclairciront des ordres qu'il a reçus; mais je ne crois pas qu'on en doive tirer toutes les conséquences qu'on en tire.

Jeudi 15, *à Versailles.* — Le roi se promena le matin à Petit-Bourg, où il dîna, et arriva ici sur les six heures, et il y a trouvé monseigneur le Dauphin en très-bonne santé. Il y demeurera jusqu'au 3 octobre, qui sera un lundi, et ira passer la semaine à Rambouillet. — On a nouvelles que le roi de Danemark a pris Staden, capitale du duché de Brême, et qu'ensuite il est retourné à Copenhague. On mande en même temps que la flotte suédoise,

qui est de vingt-six vaisseaux, poursuit la flotte danoise, qui n'est que de seize vaisseaux et qu'elle en a déjà pris deux. — On mande de Madrid que madame la princesse des Ursins est fort incommodée et qu'elle va aux eaux de Bagnères; il y a déjà quelque temps qu'elle en avoit envie et besoin d'y aller. — La compagnie aux gardes qui vaque par la mort du commandeur de Breteuil est beaucoup meilleure que celle qu'avoit Saint-Simon; le roi la donne à M. le Féron, à la place de celle de Saint-Simon qu'il lui avoit donnée.

Vendredi 16, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. Il a trouvé ici le grand salon au bout de la galerie achevé; il n'y manque plus que les ornements en dedans. — Par les lettres de Flandre on apprend que la tranchée ne s'ouvrira au Quesnoy que le 18, et on n'a pas bien déterminé encore de quel côté on attaquera. — M. de Bretonvilliers, lieutenant du roi de Paris, est mort; il avoit acheté cette charge 50,000 écus; elle est héréditaire. Il avoit été capitaine aux gardes; il n'étoit point marié et étoit fort riche; madame de Bercy la mère et madame d'Erval ses sœurs en hériteront. — Le roi d'Angleterre est arrivé à Châlons et veut qu'on ne l'appelle là que le chevalier de Saint-Georges. — La marche de M. de Berwick à Saluces fait toujours beaucoup discourir; mais son dessein n'est que de pénétrer dans la plaine de Piémont pour faire contribuer.

Samedi 17, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, alla tirer l'après-dînée, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin. — M. Cassini * est mort depuis quelques jours à Paris, âgé de quatre-vingt-six ans; c'étoit le plus grand astronome de nos jours, et peut-être le plus grand qui ait jamais été. Il avoit fait beaucoup de découvertes fort utiles pour la navigation. Il étoit de l'Académie des sciences, et avoit de grosses pensions du roi. Il avoit épousé une femme fort riche, et laisse un fils fort habile aussi dans l'astronomie. — On

mande de notre armée d'Alsace que, comme il n'y a rien à faire en ce pays-là pour le reste de la campagne, le maréchal d'Harcourt se prépare à en partir pour aller aux eaux de Bourbonne, dont il s'est fort bien trouvé jusqu'ici. Le marquis de la Châtre, qui servoit dans son armée, est déjà parti pour les aller prendre, ayant été assez incommodé cette campagne. Nous avons beaucoup de malades dans cette armée-là.

* M. Colbert, qui vouloit faire fleurir les sciences et les arts, et qui avoit fait bâtir au roi l'Observatoire à Paris, attira plusieurs savants des pays étrangers par de grosses pensions. Cassini étoit dans la première réputation pour l'astronomie et fleurissoit à Bologne sa patrie, quand M. Colbert le fit venir avec sa famille. Il soutint grandement sa réputation en Europe, et demeura toute sa vie à l'Observatoire, qu'il gouvernoit. A sa mort, son fils eut sa place, qu'il remplit encore avec presqu'autant de réputation que son père, en France et dans les pays étrangers, que leur modestie et leur probité a fort rehaussée. Le P. Cassini, capucin prédicateur du pape, que Clément XI, Albani, fit cardinal en 1712, étoit de cette famille, parent éloigné de l'astronome.

Dimanche 18, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, et travailla l'après-dînée avec M. Pelletier et ne sortit point de tout le jour, parce qu'il faisoit un temps horrible. — La tranchée doit être ouverte ce soir au Quesnoy; il y aura trois attaques dont celle par où on compte le moins, est celle par où les ennemis l'attaquèrent. — Madame la duchesse d'Albe, à qui il manquoit encore quelque chose pour payer les dettes que son mari avoit faites dans Paris, a souhaité que le roi lui donnât en argent les 10,000 écus qu'il vouloit lui donner en pierreries. Le roi vient de les lui faire payer, et elle viendra ici mercredi prendre congé de S. M. pour retourner en Espagne. — Durant le voyage de Fontainebleau il y a eu une folle qui lui a donné un placet, se disant fille d'un frère du roi qui n'a jamais été, et signant « Gabrielle de Bourbon. » Le roi a eu la charité de la faire mettre dans un couvent.

Lundi 19, *à Versailles.* — Le roi dîna aussitôt après la

messe et alla se promener à Marly; au retour il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. — Les ministres étrangers prétendent savoir par les ministres de leurs princes qui sont à la Haye ou à Utrecht que la populace a jeté des pierres aux fenêtres du marquis del Borgo, plénipotentiaire de M. de Savoie, sur le bruit qui s'est répandu que ce prince acceptoit la trêve. Ils disent même une chose encore plus forte, car ils assurent qu'ils ont affiché un placard où il y a une roue et une potence, et au bas il y a écrit: « ainsi finira le comte de Strafford. » Ce bruit s'étoit répandu dans Paris, où les ministres étrangers avoient débité leur nouvelle, mais il faut que cela soit faux, car M. de Torcy n'a rien trouvé de cela dans les nouvelles qui lui sont venues de la Haye et d'Utrecht. — On n'a point eu aujourd'hui de nouvelles de Flandre, mais on compte toujours que la tranchée fut ouverte hier au Quesnoy.

Mardi 20, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite avec M. Desmaretz comme à son ordinaire. Il alla se promener à Trianon sur les cinq heures; il avoit travaillé jusqu'à cette heure-là avec M. Voisin. — On eut des lettres de Flandre; la tranchée a été ouverte la nuit du dimanche, qui étoit la nuit du 18 au 19. — Les nouvelles qu'avoient eues les ministres étrangers, de l'insulte faite par le peuple de Hollande à la maison de M. del Borgo, plénipotentiaire de Savoie, est entièrement véritable; on avoit eu peine à la croire parce que nos ministres n'en avoient eu aucun avis, mais ils l'ont eu depuis avec toutes les circonstances qu'ils nous avoient contées. — M. l'abbé de la Rochefoucauld, fils du duc de la Rocheguyon, paroît avoir changé d'avis. Il avoit donné à sa famille de grandes espérances qu'il demeureroit dans l'état ecclésiastique, et qu'ainsi M. de Duretal, son frère, devoit être regardé comme l'aîné de la maison; il veut présentement sortir du séminaire où il est, et quitter ses bénéfices, qui sont fort considérables.

Mercredi 21, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État et alla tirer malgré le vilain temps. — On eut des nouvelles du siége de Quesnoy. Il y a trois attaques, celle des gardes au milieu des deux autres, celle de Picardie à la droite et celle de Navarre à la gauche. Les trois attaques sont fort avancées, mais celle de Navarre l'est plus encore que les deux autres; elle n'est qu'à la portée du pistolet de la contrescarpe et [on] a déjà travaillé à une parallèle qui embrasse le front des trois tranchées. Nous avons perdu en cette première nuit de tranchée un ingénieur, cinq soldats, et nous en avons eu une vingtaine de blessés. Le prince Eugène a un peu éloigné son armée. — M. de Berwick est revenu avec son armée en Savoie, après avoir entré dans la plaine de Piémont jusqu'auprès de Saluces. Il a ramené beaucoup d'otages de ce pays-là, et il mande qu'il lui en arrive encore tous les jours.

Jeudi 22, *à Versailles.* — Le roi partit d'ici à onze heures pour aller dîner à Marly, et il mena dans son carrosse madame de Maintenon, madame la duchesse de Noailles, madame de Dangeau, madame de Caylus et madame d'O, et, à son retour, la duchesse d'Albe prit congé de lui chez madame de Maintenon. — On a des nouvelles de la deuxième nuit de la tranchée devant le Quesnoy. On perfectionne la parallèle; notre canon commencera à tirer après demain; nous aurons soixante pièces en batterie et vingt mortiers. — M. Prior a des nouvelles de Londres qui lui apprennent que le roi de Portugal a accepté la suspension d'armes, et M. Prior a dit à M. de Torcy qu'il avoit ordre de la reine sa maîtresse de rendre cette nouvelle publique. — Madame la Duchesse demande à être évoquée de la grande chambre, dans le procès qu'elle a avec les princesses ses belles-sœurs. Le roi a nommé des conseillers d'État pour commissaires et lui rendre compte des raisons de part et d'autre; ces commissaires sont instruits; M. d'Ormesson, qui est rapporteur, leur en a rendu compte, et le roi se fera rap-

porter l'affaire, de samedi en huit jours l'après-dînée.

Vendredi 23, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier, et alla tirer l'après-dînée; en moins de trois heures il tua soixante-deux pièces de gibier sans avoir senti la moindre douleur au bras dont il avoit été si incommodé les premiers jours qu'il fut à Fontainebleau. — On eut le soir des nouvelles de la troisième nuit de tranchée devant le Quesnoy. Les assiégés avoient fait une sortie sur l'attaque des gardes; Albergotti, qui commandoit la tranchée, marcha à eux à la tête d'un bataillon des gardes, les repoussa jusque dans leur chemin couvert, et ils ne purent pas déplacer un gabion ni une fascine. Saint-Hilaire, capitaine aux gardes, eut le bras emporté d'un coup de canon à cette affaire-là. — On mande de ce jour-là que l'armée du prince Eugène s'éloigne et que les troupes allemandes qui étoient à la solde d'Angleterre, et qui sont mal payées présentement par les Hollandois, font de terribles désordres autour de Mons, pillant les petites villes, les villages, et même ayant forcé des châteaux où il y avoit des sauvegardes du prince Eugène.

Samedi 24, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, alla se promener l'après-dînée dans les jardins, et le soir, chez madame de Maintenon, travailla avec M. Voisin. — La compagnie aux gardes vacante a été donnée à Romainville, aide-major du régiment et l'un des plus anciens lieutenants du corps, et la pension de 500 écus qu'avoit le commandeur de Breteuil a été donnée à des Pointis. Montpezat étoit plus ancien capitaine que lui, et le roi donne d'ordinaire ces pensions-là aux quatre plus anciens capitaines, mais Montpezat en a moins besoin qu'un autre, et a un gouvernement qui lui vaut beaucoup. Il y avoit deux lieutenances vacantes; l'une a été donnée au fils de Saint-Simon, mort depuis deux mois, et l'autre à un fils de Creil, mort capitaine dans ce régiment il y a quelques années, le roi ayant beaucoup d'égard aux enfants des pères qui l'ont bien servi. — On

mande du Quesnoy que notre canon doit avoir commencé à tirer ce matin; nous ne travaillons plus qu'à la sape, parce que nous ne sommes plus qu'à la portée de pistolet des palissades.

Dimanche 25, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, alla tirer l'après-dînée, et le soir travailla avec M. Pelletier, chez madame de Maintenon. — Le roi a donné la lieutenance de roi de la Rochelle qui vaut 8,000 livres de rente à d'Aubarède, qui commandoit dans le risban (1) de Dunkerque. — Madame la duchesse de Berry ne va point à Rambouillet à cause de sa grossesse. Il y avoit trois logements vacants qu'on a donnés au maréchal de Villeroy, au maréchal de Tallard et à moi; nous n'osions demander de logements parce qu'il n'y va que le service. M. le duc d'Orléans eut un accès de fièvre très-violent il y a quelques jours; il a pris du quinquina, et cela n'a eu aucune suite. Madame la princesse d'Épinoy remercia le roi au retour de la chasse; le roi lui a donné pour son fils l'agrément du régiment Royal-cavalerie que le comte du Bourg lui vend. Ce sera M. le cardinal de Rohan qui fera le marché; la princesse d'Épinoy et le comte du Bourg l'ont pris pour arbitre.

Lundi 26, *à Versailles.* — Le roi prit médecine, et entendit la messe dans son lit; à quatre heures il travailla chez lui avec M. de Pontchartrain jusqu'à sept heures, et puis passa chez madame de Maintenon qui avoit été après son dîner avec madame de Dangeau voir la reine d'Angleterre à Chaillot. — Le maréchal de Tallard reçut de la reine de la Grande-Bretagne son acte de liberté; elle le dégage de toutes les paroles d'honneur qu'il avoit données de se rendre en Angleterre après le terme fixé par son congé. — On mande du camp devant le Quesnoy que les assiégés font un furieux feu de canon et de bombes

---

(1) Ce risban ou fort de maçonnerie, construit en 1701, fut rasé ainsi que les autres fortifications de Dunkerque, en exécution du traité d'Utrecht.

jour et nuit, mais fort peu de coups de fusil, parce que la garnison est fort foible. Notre canon n'avoit pas encore tiré samedi, mais nous avons vingt-cinq mortiers en batterie qui ont commencé à tirer dès le matin de ce jour-là, et l'on mande qu'on espère être maître de la place le 4 ou le 5 du mois prochain. — Le roi a donné à Lefèvre *, trésorier général de feu madame la Dauphine, 20,000 fr. à prendre tous les ans sur l'argent qu'il reçoit pour la capitation de la cour. Il avoit acheté sa charge chez madame la Dauphine 200,000 francs, et son fils avoit la survivance.

* Ce Lefèvre étoit un très-honnête homme aimé de tout le monde. Sa femme étoit une espèce de petit personnage, associée sous madame de Maintenon aux bonnes œuvres dont elle se mêloit; trésorière des pauvres et fort bien avec elle, elle se tenoit fort à sa place, et étoit bonne femme avec beaucoup de crédit en dessous et une considération surnageante dont elle n'abusa point; fort charitable et a fait des plaisirs importants.

Mardi 27, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite avec M. Desmaretz; il fit porter son dîner chez madame de Maintenon, et puis repassa chez lui, où il travailla avec M. Voisin jusqu'à quatre heures, qu'il alla se promener à Trianon. — Notre canon commença à tirer dimanche devant le Quesnoy, et le feu des assiégés est un peu cessé; nous n'avons perdu personne de considérable, et on croit toujours que nous serons maîtres de la place les premiers jours du mois prochain. — Madame la Princesse vint chez le roi au retour de sa promenade avec madame la princesse de Conty sa fille, madame de Vendôme et mesdemoiselles de Conty; madame de Vendôme n'avoit point vu le roi depuis qu'elle est veuve. Toutes ces princesses souhaitèrent d'entrer dans le cabinet du roi, qui étoit dans ses arrière-cabinets; elles ne voulurent pas l'attendre dans sa chambre, où toutes les dames attendent S. M. quand elles veulent lui parler. Le duc de Tresmes commanda aux huissiers d'ouvrir la

porte du cabinet, où elles entrèrent avec toutes les dames de leur suite, et le roi les reçut fort bien.

Mercredi 28, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, et alla l'après-dînée se promener à Marly, où il ne va d'ordinaire que les lundis et les jeudis; mais comme il est demain fête, et qu'il aime à voir travailler, il y est allé aujourd'hui. — MM. les États généraux commencent à faire des propositions pour réparer l'insulte faite par M. de Rechteren à M. Mesnager; ils ont renvoyé M. de Rechteren dans l'Over-Yssel dont il étoit envoyé, et font encore quelques offres d'honnêtetés, mais ils n'en font pas assez pour nous contenter. — Le roi d'Espagne fait revenir auprès de lui le comte de Bergeyck et envoie ambassadeur en Angleterre le marquis de Montéléon, si bien qu'il ne demeure ici des trois plénipotentiaires d'Espagne que le duc d'Ossone. Il y a apparence qu'il y aura quelques changements sur cela quand les plénipotentiaires d'Espagne iront au congrès de la paix. — Le marquis du Bourg, fils du comte du Bourg, lieutenant général, qu'on avoit dit mort déjà plusieurs fois, l'est enfin véritablement. Il étoit colonel du régiment Royal-cavalerie, et le roi, le sachant sans espérance de guérison, avoit laissé à son père la permission de vendre ce régiment, et c'est celui qu'achète la princesse d'Épinoy pour son fils, qui est dans les mousquetaires.

Jeudi 29, *à Versailles.* — Le roi fit porter son dîner chez madame de Maintenon; il avoit travaillé, au retour de la messe, dans son cabinet avec M. de Pontchartrain; après son dîner il alla tirer. — On mande du camp devant le Quesnoy que nos batteries font tout le bon effet qu'on en attendoit; le canon des ennemis ne tire presque plus. On doit avoir attaqué aujourd'hui la contrescarpe, deux redoutes et deux demi-lunes. Le prince Eugène est à Mons, et ne songe plus à nous inquiéter dans notre siége ni dans celui de Bouchain qu'on va commencer aux premiers jours. — Le marquis de Refuge est mort; c'étoit un de nos plus anciens lieutenants généraux. Il étoit gouverneur

de Charlemont, qui par la paix deviendra une place très-considérable; outre cela, il commandoit à Metz. C'étoit un des hommes du monde le plus savant en généalogies, non-seulement de France, mais de tous les pays de l'Europe, jusqu'à savoir les noms de baptême de toutes les femmes qui étoient entrées dans les maisons de qualité.

Vendredi 30, *à Versailles.* — Le roi, après la messe, donna une petite audience au prince de Chalais sur les affaires dont le roi d'Espagne l'avoit chargé, et il sortit très-content de son audience. Le roi travailla ensuite avec le P. le Tellier, et, l'après-dînée, il alla se promener dans les jardins qu'il trouva plus beaux que jamais. — Le maréchal de Villeroy avoit demandé une audience au roi, qui l'avoit remise à aujourd'hui, et le roi lui a accordé la surveillance du gouvernement du Lyonnois pour le duc de Villeroy, son fils; le duc de Villeroy avoit la lieutenance générale de cette province, que le roi donne en survivance au petit marquis de Villeroy, son fils, et on avoit acheté pour le marquis de Villeroy la petite lieutenance de roi qu'il cède au marquis d'Alincourt, son frère cadet. — La belle madame Herval, qui vivoit dans une grande retraite et d'une dévotion exemplaire, est morte peu de jours après M. de Bretonvilliers, son frère; on dit même qu'elle est morte d'affliction de ce que son frère étoit mort sans confession.

Samedi 1er *octobre, à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances et l'après-dînée il tint un conseil extraordinaire, où il jugea l'affaire de madame la Duchesse contre les princesses ses belles-sœurs; elle demandoit l'évocation de la grande chambre. Après le conseil, M. le chancelier parla très-fortement au roi pour l'exhorter à faire finir toutes ces affaires-là, lui disant que ce n'étoit pas assez de leur conseiller de s'accommoder, et qu'il étoit de sa bonté de leur ordonner, et que ces procès-là seroient la ruine de la maison de Condé. Madame la Princesse vint le soir dans la chambre du roi l'attendre après son souper

et le remercier du jugement qu'il avoit rendu, et le pria de vouloir, par toute son autorité, faire finir toutes ces affaires-là, et l'assura que madame la duchesse du Maine et madame de Vendôme en seroient ravies; mais elle ne répondit pas de madame la princesse de Conty, sa fille. Quand le roi fut rentré dans son cabinet, il parla à madame la Duchesse, qui offre son blanc signé; il parla ensuite à M. le duc du Maine, qui porte tous les esprits de la famille à la paix; ainsi on espère que tout finira sans plaider.

Dimanche 2, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État, et l'après-dînée il alla tirer; le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Pelletier. — On eut hier nouvelle que le jeudi au soir nous avions attaqué la contrescarpe et quelques demi-lunes; que l'attaque avoit été fort vigoureuse. On s'est rendu maître de tout ce qu'on attaquoit; on est logé sur le chemin couvert, et on y va établir des batteries, après quoi on compte que la place sera bientôt rendue, et il est presque sûr que nous en aurons la nouvelle à Rambouillet. — M. de Barillon a été rappelé de l'intendance de Pau, et on y envoie en sa place M. de Cély. — Saint-Hilaire, capitaine aux gardes, est mort de ses blessures; le roi a promis la première compagnie vacante à des Feugerais, qui est le plus ancien lieutenant du corps, et la compagnie qui vient de vaquer est une des plus belles du régiment. — Le roi d'Espagne fait assembler les Cortès pour les premiers jours de ce mois; cette assemblée est comme l'assemblée des États généraux en France.

Lundi 3, à Rambouillet. — Le roi tint le conseil d'État à Versailles, en la place de celui qu'il auroit tenu mercredi. Il partit un peu avant trois heures pour venir ici, et avant qu'il partît M. Voisin lui apporta la nouvelle qu'il avoit reçue du Quesnoy. On mande que nos batteries sont établies dans le chemin couvert d'avant-hier, et l'on croit que mercredi ou jeudi nous apprendrons ici la

réduction de la place. — Monseigneur le duc de Berry partit de Versailles dès le matin, et vint courre le sanglier ici, et ne revint au château qu'après que le roi fût arrivé. Le roi arriva sur les cinq heures, ayant dans son carrosse Madame, M. le duc d'Orléans, madame la duchesse d'Orléans et la duchesse de Brancas. Madame la Duchesse et les deux princesses ses filles arrivèrent ici dès hier; madame la duchesse de Berry est demeurée à Versailles, à cause de sa grossesse; madame la princesse de Conty, qui ne se porte pas trop bien, y est demeurée aussi. M. le duc du Maine est à Sceaux avec madame la duchesse du Maine. Un peu après être arrivé ici, le roi passa chez madame de Maintenon, et il y travailla avec M. de Pontchartrain.

Mardi 4, à Rambouillet. — Le roi partit un peu après midi pour aller courre le cerf; il fit une très-belle chasse, et trouva le pays beau et bien percé de quantité de belles routes. Il avoit eu une bonne musique à sa messe, et l'eut encore à sept heures chez madame de Maintenon. Avant la musique, il vit la curée qui se fit aux flambeaux, et avant la curée il avoit travaillé avec M. Voisin. — On ne sait rien de nouveau de Flandre; on entendoit encore tirer au Quesnoy, mais comme nos batteries sont établies sur le chemin couvert, on attend à tout moment la nouvelle de la prise de la place. — J'appris hier en arrivant ici que cette terre avoit été érigée en duché depuis quelques mois. On ne peut rien voir de plus magnifique que tout ce que l'on voit ici et pour les meubles et pour les équipages, et pour la quantité de tables qui sont toutes servies avec un ordre merveilleux et une propreté surprenante. C'est M. le comte de Toulouse qui fait la dépense de tout, hormis de la table du roi.

Mercredi 5, à Rambouillet. — Le roi, après la messe, alla voir les écuries, qu'il trouva magnifiques et remplies de beaux chevaux; M. le comte de Toulouse en a deux cent cinquante. Le roi ensuite alla se promener dans

les jardins, et après son dîner il alla tirer; mesdemoiselles de Bourbon et de Charolois étoient à cheval avec lui. Monseigneur le duc de Berry étoit allé dès le matin tuer des faisans; il en trouva beaucoup; le roi en trouva beaucoup aussi, mais moins qu'à Versailles. Au retour de la chasse, le roi entra chez madame de Maintenon à son ordinaire, et y travailla avec M. de Torcy et M. Voisin séparément. Le roi dîne et soupe ici avec les princesses et les dames, et sa table est de seize couverts, comme à Marly. — On mande du siége devant le Quesnoy, du 3, que la descente du fossé étoit faite et qu'on commençoit à le combler, et l'on écrit que sûrement ils se rendront le lendemain.

Jeudi 6, *à Rambouillet.* — Le roi fut réveillé agréablement par l'arrivée de M. de Châtillon, que M. Voisin lui amena; il apporte la nouvelle de la prise du Quesnoy. Le pont de fascines sur le fossé étoit presque achevé; il n'étoit plus qu'à deux toises de la brèche. Ils se sont rendus à discrétion le 4 de ce mois, à trois heures après midi. On a trouvé dans la place soixante-dix pièces de batterie, beaucoup d'autres moindres canons, quarante mortiers et quatre cents milliers de poudre. Il en est sorti onze à douze cents hommes sous les armes; le maréchal de Villars n'a point voulu qu'on les dépouillât, quoiqu'ils fussent pris à discrétion, et a laissé les épées aux officiers. On faisoit déjà marcher à Bouchain notre canon qu'on avoit retiré des batteries dès le 4 au soir. M. de Châtillon n'eut ses dépêches qu'à onze heures du soir. — Après la messe le roi passa chez madame de Maintenon, où il travailla au remplacement des officiers généraux de la marine avec M. le comte de Toulouse et M. de Pontchartrain. Il a fait lieutenant général le commandeur de Belle-Fontaine, qui est le plus ancien chef d'escadre et qui avoit même eu le chagrin de voir passer Ducasse devant lui; il y a présentement cinq lieutenants généraux de la marine; voici leurs noms par ordre :

Coëtlogon, Harteloire, le marquis d'O, Ducasse et Belle-Fontaine. Ces lieutenants généraux ont chacun 5,000 francs de pension et 1,000 francs par mois quand ils sont dans les ports, et quand ils sont à la mer on leur donne beaucoup davantage. Des douze [places de] chef d'escadres, il y en avoit trois vacantes et celle du chevalier de Belle-Fontaine; le roi a choisi pour remplir ces quatre places, Rouvroy, Sainte-Maure, le chevalier de Châteaumorant, et le comte de Hautefort, qui n'étoit pas des plus anciens capitaines de vaisseau. Les chefs d'escadre ont 1,000 écus de pension, et quand ils sont dans les ports 500 francs par mois de plus, et quand ils sont à la mer on leur donne beaucoup davantage. Ceux qui sont attachés à M. le comte de Toulouse, comme M. d'O et M. de Hautefort, sont payés comme s'ils étoient dans les ports. — Le roi alla l'après-dînée courre le lièvre avec les chiens de M. le maréchal de Tallard, et au retour travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin.

Vendredi 7, *à Rambouillet*. — Le roi se promena le matin, et l'après-dînée courut le cerf; il fit une parfaitement belle chasse dans des pays qui lui plurent fort. — Le roi, en travaillant hier avec M. Voisin, lui dit qu'il faisoit M. de Châtillon brigadier, quoique M. Voisin ne lui en parlât point. Il a donné le gouvernement du Quesnoy à Valory, ingénieur qui a conduit les travaux du siége. — On mande de Londres que milord Godolphin est mort sur la fin du mois passé dans une maison de campagne du duc de Marlborough; il est mort de la pierre, n'ayant jamais voulu se faire tailler. Il avoit été grand trésorier d'Angleterre; il étoit un des principaux chefs des wighs qui regardent sa mort comme un grand malheur pour leur parti, et par conséquent un grand bonheur pour les anglicans, qui sont fort attachés à la reine et au gouvernement présent. Godolphin avoit marié son fils avec la fille aînée de Marlborough et étoient dans une liaison fort étroite. — On mande de Catalogne que les

ennemis avoient voulu surprendre Roses, que leur entreprise avoit manqué, et qu'ils y avoient perdu assez de monde.

Samedi 8, *à Versailles.* — Le roi, après son lever, permit à M. de la Bourdonnais, intendant d'Orléans, de venir lui parler, quoiqu'il n'ait voulu voir personne à Rambouillet que ceux qu'il y avoit menés. M. de la Bourdonnais lui parla quand il sortit de son cabinet pour aller à la messe; le roi savoit déjà la mort de M. de Ribère, beau-père de M. de la Bourdonnais, et S. M. lui dit : « Je ne saurois vous donner une meilleure consolation de la mort de votre beau-père que de vous donner sa place. » Le roi lui reparla encore après la messe, et lui dit : « Votre beau-père m'avoit demandé plusieurs fois de permettre qu'il vous cédât sa place. » M. de Ribère étoit conseiller d'État. Le roi partit de Rambouillet à deux heures et demie, et arriva ici à cinq. M. Voisin mena au roi, chez madame de Maintenon, M. de la Fons, colonel d'infanterie que M. de Villars a envoyé pour porter les drapeaux pris au Quesnoy. — D'Arbouville, lieutenant et aide-major des gardes et qui est demeuré ici cette année auprès du roi, lui avoit demandé l'après-dînée une petite pension, et le roi, travaillant le soir avec M. Voisin, lui dit de faire dire à d'Arbouville qu'il lui donnoit 500 écus de pension. D'Arbouville le vint remercier comme il alloit souper; le roi lui dit : « Au moins je ne vous ai pas fait attendre longtemps. »

Dimanche 9, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État; il avoit fait chanter le *Te Deum* à sa messe, et on le chantera jeudi à Paris. Il alla tirer après dîner, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Pelletier. — On ouvre ce soir la tranchée devant Bouchain, et on compte que la place sera prise vers le 20 du mois. — M. de Nointel-Béchamel monte à la place de conseiller d'État ordinaire; on n'y monte point par droit d'ancienneté; c'est toujours une grâce que le roi fait. — Le roi nous dit

à son lever que le marquis de la Salle, qui vient de vendre la charge de maître de la garde-robe, venoit de se marier en Normandie à une fille qui s'appelle mademoiselle de Bénouville, qui est de condition, belle et bien faite, qui n'a que vingt ans, et qui n'est pas riche. La Salle a soixante et six ans, et s'est ennuyé d'avoir toujours été garçon; il est fort bien dans ses affaires, et compte qu'il aura des enfants à qui il laissera un gros bien. — Il y a eu un grand incendie au bourg de Thorigny en Normandie. Trois cents maisons ont été brûlées et la belle orangerie de Matignon; son château, qui est un des plus beaux de France, n'a point été endommagé.

Lundi 10, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit; au retour, il travailla avec M. de Pontchartrain chez madame de Maintenon. — On apprit le soir, par un courrier du maréchal de Villars, que la tranchée fut ouverte hier au soir à Bouchain; c'est le marquis d'Alègre qui commandera à ce siége, et presque toutes les troupes qui sont à ce siége ont été tirées des garnisons. Le gros de notre armée demeure campé sur l'Auneau, et on donne à la cavalerie du fourrage et de l'avoine. — M. le Blanc, intendant de Dunkerque et d'Ypres, mande qu'un partisan d'Ostende a surpris le fort de la Kenoque par la faute de l'aide-major qui ouvrit les portes le matin sans faire la découverte et sans aucune précaution. — On mande d'Allemagne que le czar avoit fait une descente dans l'île de Rugen, qui lui a très-mal réussi; il y a perdu quatre ou cinq mille hommes; deux de ses lieutenants généraux ont été blessés à mort, et lui-même a été blessé légèrement. C'est le général Steinbok qui y commandoit les Suédois, et qui s'est conduit à merveille dans cette action.

Mardi 11, *à Versailles*. — Le roi, après son lever, donna une audience particulière à l'envoyé de Gênes, et après la messe il tint le conseil de finances. Il alla tirer l'après-dînée, et au retour il travailla chez madame de Mainte-

non avec M. Voisin et M. Desmaretz. — On eut, le soir, le détail de la première nuit de tranchée à Bouchain. Nous y avons perdu fort peu de monde et avons fait un fort grand travail; nous avons fait une parallèle qui n'est qu'à cinquante toises des palissades. On compte que nous serons maîtres de la place entre le 20 et le 25. — Les Hollandois n'ont pas encore donné toute la satisfaction qu'on demande sur l'insulte que les gens de M. de Rechteren ont faite à ceux de M. Mesnager, un de nos plénipotentiaires; les États généraux ont rappelé M. de Rechteren, mais cela ne suffit pas pour la réparation. — Le roi donne au duc d'Aumont, pour son ambassade en Angleterre, 24,000 écus par an et 24,000 francs pour la perte qu'il y a sur le change; ce qu'on lui donne pour son équipage et pour trois mois d'avance monte à 54,000 francs.

Mercredi 12, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État le matin à son ordinaire, et l'après-dînée il tint le conseil de dépêches; il avoit fait porter son dîner chez madame de Maintenon. — Le roi a fait lieutenant général le prince Charles de Lorraine, fils de M. le Grand, et qui a la survivance de la charge de grand écuyer de France. — M. le cardinal de Noailles étoit venu hier au soir de Paris pour voir le roi ce matin à son lever; mais la fièvre l'a pris cette nuit, et il a été obligé de retourner ce matin à Paris. — Après le conseil de l'après-dînée, le roi alla voir madame la duchesse de Berry, qui s'étoit fait saigner le matin pour sa grossesse. — L'armée des ennemis et la nôtre en Savoie sont entrées dans leurs quartiers d'hiver. On mande aussi de notre armée d'Alsace que la campagne est finie, et que les ennemis n'ont plus de troupes en deçà du Rhin.

Jeudi 13, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. — Le roi a donné au duc d'Aumont 500,000 francs de brevet de retenue sur sa charge de premier gentilhomme de la chambre, sans qu'il les lui demandât. — Le siége de

Bouchain va bien ; nous y perdons fort peu de monde. La garnison est foible. Notre canon doit tirer demain ou après demain. On ne parle non plus de l'armée des ennemis que s'ils n'étoient point en campagne. — Le roi établit par lettres patentes une académie à Bordeaux, qui sera pour les belles-lettres et pour les sciences. Elle sera composée de vingt académiciens, tous gens de ce pays-là, et il y aura vingt autres places pour des honoraires ou des agrégés qui pourront être de tous pays. C'est le duc de la Force qui a demandé au roi l'établissement de cette compagnie à Bordeaux, et il en sera le protecteur, comme le cardinal d'Estrées l'est de celle de Soissons et moi de celle d'Arles, qui sont établies depuis longtemps.

Vendredi 14, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier ; il alla tirer l'après-dînée. Le soir il y eut musique chez madame de Maintenon. — On reçut des lettres de Saint-Sébastien, que milord Lexington, ambassadeur d'Angleterre en Espagne, étoit arrivé au Passage où il a été reçu des peuples avec de grandes marques de joie. Le roi d'Espagne a donné des ordres pour le faire défrayer sur toute la route et on lui prépare à Madrid la maison du marquis de Mansera, qui est fort belle et où il sera traité par les officiers du roi. On mande en même temps de Londres que le départ du duc d'Hamilton pour venir ici est différé de quelques jours et qu'on ne doute pourtant pas qu'il ne parte avant la fin du mois. — Les troupes angloises qui étoient en Catalogne se sont embarquées pour retourner en leur pays ; les Catalans, fort irrités de leur départ, ont tué quelques soldats et même quelques officiers. Le comte de Staremberg, qui est fort affoibli par leur départ, fait revenir du Lampourdan une partie des troupes qu'il y avoit envoyées.

Samedi 15, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, et alla l'après-dînée se promener à Trianon ; le soir il travailla avec M. Voisin chez madame de Maintenon. — Le maréchal de Villars mande que nous avons une

batterie de huit pièces de canon et une de seize mortiers qui ont commencé à tirer le 14, qui étoit hier, et que toutes les autres batteries seront prêtes à tirer le lendemain qui est aujourd'hui. — La reine de la Grande-Bretagne donne la qualité de plénipotentiaire à M. Prior qui est demeuré ici sans qualité depuis le départ de milord Bolingbroke. — Madame de Guilleragues, mère de la marquise d'O, est morte à Bordeaux et la belle-mère de madame de Listenois est morte aussi et laisse un assez gros bien, qui sera à partager entre M. de Bauffremont et la fille de madame de Listenois. — Madame a donné à M. Foucault, conseiller d'État, la place qu'avoit chez elle M. de Ribère, qui est d'être chef de son conseil.

Dimanche 16, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État; il fit si vilain temps qu'il ne put sortir; l'après-dînée il travailla avec M. Pelletier. — Le duc d'Ormond a déclaré aux ministres de l'empereur et des États généraux qu'il ne recevroit dans Gand ni dans Bruges aucunes de leurs troupes pour y être en garnison cet hiver. — Le duc d'Argyle est parti d'Angleterre pour venir ici; il aura l'honneur de saluer le roi, et puis en repartira incessamment pour aller s'embarquer à Toulon et passer à Port-Mahon dont la reine, sa maîtresse, lui a donné le commandement, et d'où il ramènera bientôt après en Angleterre les troupes qui servoient en Catalogne. — Il paroît par toutes les lettres qu'on reçoit de Hollande, que les États généraux s'adoucissent fort sur les propositions de paix, et on ne doute pas qu'enfin ils ne s'en rapportent à la reine d'Angleterre; mais ils paroissent fort attachés à vouloir conserver Tournay.

Lundi 17, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit; au retour il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. — Madame la princesse des Ursins est arrivée à Bagnères, escortée par des gardes du roi d'Espagne. Elle écrit ici qu'elle a déjà pris les eaux trois ou

quatre jours, que son enflure dégrossit un peu, et qu'elle ne compte retourner à Madrid qu'à la fin du mois de novembre. — On n'a plus nulle curiosité sur le siége de Bouchain; on doit attaquer aujourd'hui l'ouvrage à corne; la garnison est si foible qu'on compte qu'on s'en rendra maître bien aisément. — Le maréchal de Berwick a séparé son armée, et on l'attend ici au premier jour. — On mande d'Espagne que le marquis de Bay avoit marché à Elvas comme s'il en avoit voulu faire le siége, que les Portugais y avoient jeté leurs meilleures troupes, et qu'il étoit retombé sur Campo-Major, où il y a une très-médiocre garnison; cela ne s'accorde pas avec la trêve dont on nous a assuré et qui est pourtant bien apparente. — Mon fils prêta ce matin, entre les mains du roi, son serment pour le gouvernement de Touraine; le roi eut la bonté de le dispenser de se mettre à genoux, à cause de sa cuisse coupée; il s'y mit pourtant et même assez adroitement.

Mardi 18, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, travailla ensuite avec M. Desmaretz, comme il fait tous les mardis après le conseil de finances; l'après-dînée il alla tirer, et au retour il travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin et M. Desmaretz. — Il arriva un courrier de Flandre par lequel on apprit que nous avons attaqué et pris l'ouvrage à corne de Bouchain avec une perte très-médiocre. On doit avoir attaqué ce soir la contrescarpe, et l'on compte qu'après demain nous saurons la prise de la place. — M. de Sandricourt, gouverneur de Nîmes, et qui avoit quatre-vingts ans passés, est mort, à ce que l'on dit; ce gouvernement vaut 8 à 10,000 livres de rente, et est payé par la province de Languedoc. Il y a déjà beaucoup de gens qui le demandent. — Le duc d'Argyle est arrivé d'Angleterre; le roi lui donnera audience après demain au matin. — Le pape a déclaré quatre des cardinaux qu'il avoit faits *in petto*, qui sont : Pic, oncle du duc de la Mirandole, Corradini, Origgi et Bussi, nonce à Cologne.

Mercredi 19, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, et fit porter son dîner chez madame de Maintenon; la pluie l'empêcha de s'aller promener. Il alla à quatre heures voir madame la duchesse de Berry, qui garde sa chambre depuis sa saignée et puis retourna chez madame de Maintenon, où M. Voisin lui vint donner la nouvelle qu'hier nous nous étions rendus maîtres de la contrescarpe, que nous étions bien établis dans le chemin couvert, et qu'on croyoit que les assiégés alloient battre la chamade parce qu'ils ne tiroient plus. — Le maréchal d'Harcourt est parti de Bourbonne, où il a pris les eaux. — Le marquis de la Salle a salué le roi, qui lui a souhaité toute sorte de bonheur dans son mariage; la Salle en paroît très-content, et on dit beaucoup de bien de la demoiselle qu'il a épousée. — Le cardinal de Noailles eut audience du roi dans son cabinet à son heure ordinaire, mais elle ne fut pas longue; cette audience a fait cesser les bruits qui coururent il y a huit jours quand la fièvre lui prit ici, ce qui l'empêcha de demander son audience ordinaire.

Jeudi 20, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. Après son lever il fit prêter serment au duc de Villeroy pour la survivance du gouvernement du Lyonnois, au marquis de Villeroy pour la survivance de la lieutenance générale et au marquis d'Alincourt, son cadet, pour la lieutenance de roi. Le marquis de Villeroy n'a que dix-sept ans; le marquis d'Alincourt n'en a que onze. — Le comte de Choiseul, beau-frère du maréchal de Villars, arriva le soir, qui apporta la nouvelle que Bouchain se rendit hier. Il y avoit dedans quatre bataillons qui sont prisonniers de guerre; le maréchal de Villars envoie le gouverneur et la garnison à Reims. C'est ce gouverneur-là qui fait cette année une course en Champagne, qui avoit causé de l'épouvante en ce pays-là, et en avoit emmené beaucoup d'otages; les Champenois seront ravis de le voir prisonnier.

Le roi nous a dit qu'il en auroit usé là-dessus comme a fait le maréchal de Villars. — Le roi, avant que de partir pour Marly, donna audience dans son cabinet au duc d'Argyle, qui repartit d'ici dès le soir pour Toulon. Il n'a que trente-un ou trente-deux ans, et paroît homme de fort bon esprit.

Vendredi 21, *à Versailles*. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier, et alla tirer l'après-dînée. — Le roi a fait aujourd'hui beaucoup de grâces et bien considérables : Il a donné la charge de général des galères au maréchal de Tessé, le gouvernement de Provence au maréchal de Villars; ces deux charges n'avoient point été remplies depuis la mort de M. de Vendôme; on croyoit même que le roi les destinoit à des princes du sang. Le roi durant la vacance de la charge de général des galères en a retranché la disposition de la charge de capitaine des gardes de l'étendard. Le roi a donné le gouvernement de Metz qu'avoit le maréchal de Villars à M. de Saillant qui commandoit dans Namur, et comme on compte qu'il se tiendra dans son gouvernement, on ne mettra plus de commandant dans Metz comme étoit M. de Refuge. Outre le commandement de Metz qu'avoit M. de Refuge, il étoit gouverneur de Charlemont; le roi vient de donner ce gouvernement au marquis de Vieuxpont, lieutenant général, gendre de la princesse de Montauban. Le roi envoie Jeoffreville, lieutenant général, pour commander dans Namur en la place de Saillant. Le roi a donné le gouvernement de Gravelines au marquis de Broglia, gendre de M. Voisin; ce gouvernement ne valoit que 14,000 livres de rente, le roi y en a ajouté 11,000 pour le faire monter à 25,000. Le roi a donné le gouvernement de Nîmes à M. de la Vierue, ancien maréchal des logis de la cavalerie. — Le courrier de M. de Pontchartrain qui portera la nouvelle à M. de Tessé que le roi lui a donné la charge de général des galères, lui apprendra en même temps que le roi le dispense de venir

ici faire son remercîment et qu'il lui conseille de demeurer chez lui le temps qu'il avoit résolu d'y demeurer, qui étoit jusqu'à la Saint-Martin. Le roi nous a dit que le maréchal de Tessé ne lui avoit demandé ni fait demander cette charge.

Samedi 22, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, alla se promener l'après-dînée à Trianon, et le soir, chez madame de Maintenon, travailla avec M. Voisin. — Le gouvernement de Bouchain a été vendu au marquis de Varennes, ancien lieutenant général, mais il n'y a jamais demeuré; je ne sais pas encore à qui on en a donné le commandement. — Le maréchal de Berwick arriva ici au lever du roi; son armée est séparée, et celle des ennemis en ce pays-là l'est déjà il y a quelque temps. — Le gouvernement de Nîmes, que le roi avoit donné à la Vierue, n'est point encore vacant; le vieux Sandricourt, qu'on croyoit mort, ne l'est pas. — On mande de plusieurs endroits d'Allemagne que la santé de l'archiduc est très-mauvaise, que la poitrine est attaquée, qu'il crache du sang; les lettres de Vienne disent seulement qu'il est incommodé, mais elles ne le font pas si malade. On ne parle plus en cette cour-là d'envoyer une archiduchesse à Barcelone. — On s'assembla à Paris pour l'élection d'un académicien; les voix étoient partagées, on se trouva neuf contre neuf; l'élection fut mise pour après la Saint-Martin.

Dimanche 23, *à Versailles.* — Le roi fit chanter le *Te Deum* à la messe pour la prise de Bouchain, et on le chantera jeudi à Paris. L'après-dînée le roi alla tirer; le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. — M. de Casaux apporta les drapeaux pris dans Bouchain; il n'y en a que huit, car il n'y avoit que quatre bataillons dans la place. — Le nonce Bentivoglio fit son entrée à Paris; comme on est encore en deuil, cela lui a épargné une grosse partie de la dépense. — Les armées de Flandre sont séparées, et il y a déjà de nos officiers

généraux arrivés à Paris. — M. le comte de Toulouse achète l'hôtel de la Vrillière dans Paris, je ne sais pas bien encore ce qu'il en donne, et il revend à M. d'Antin cette maison de la Cour qu'il avoit prise pour 100,000 écus, qui est ce qu'on appelle l'hôtel de Travers. M. d'Antin ne bâtira point aux places de la Grenouillère qu'il a achetées de M. de Plancy, mais on lui offre déjà un gros profit sur cette acquisition-là.

Lundi 24, *à Versailles.* — Le roi prit médecine, et l'après-dînée il tint le conseil de dépêches, où fut jugée et gagnée l'affaire de madame de Vaudreuil. — Le maréchal de Tessé arriva ici le soir pour faire son remercîment au roi; il ne s'est point servi de la permission que le roi lui avoit donnée de demeurer chez lui. Le roi donne au maréchal de Tessé le même brevet de retenue que M. de Vendôme avoit sur la charge de général des galères, et ce brevet est, ce me semble, de 354,000 francs. — Après le conseil de dépêches le roi passa chez madame de Maintenon, où il travailla avec M. de Pontchartrain.

Mardi 25, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, travailla ensuite avec M. Desmaretz; il fit porter son dîner chez madame de Maintenon. Après son dîner il repassa chez lui où il y tint encore le conseil de dépêches, parce qu'il ne put pas finir hier toutes les affaires qu'il y avoit. — Le nonce Bentivoglio fit son entrée ici et harangua le roi en italien dans son cabinet, comme les nonces font toujours le jour de leur entrée publique. Il a dit plusieurs fois dans la journée qu'il n'a jamais entendu une plus belle harangue. — M. l'abbé d'Armagnac est mort de la petite vérole à Monaco, où il étoit allé voir madame de Monaco sa sœur; il avoit trente ans passés, étoit fort sage et menoit une vie fort retirée. Il avoit déjà deux grosses abbayes, et étoit à portée de tout ce qu'il y avoit de plus grand dans l'Église. M. le Grand, son père, en est dans une grande affliction. — Après le conseil de

dépêches le roi repassa chez madame de Maintenon, où il travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz.

Mercredi 26, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, et l'après-dînée il alla se promener à Trianon. Le soir chez madame de Maintenon il y eut une grande musique. Le maréchal d'Harcourt, qui arriva hier au soir, a repris le bâton au sortir de la messe parce qu'il est en quartier. — Le roi a donné un beau logement au Luxembourg à la vieille marquise de Langeais, qui s'est convertie depuis deux mois. — Le roi, après son lever, donna audience au cardinal de Noailles; elles ne sont plus si longues qu'elles étoient autrefois, cependant le bruit court que le raccommodement des jésuites avec cette Éminence se rapproche, et que le nonce y travaille par ordre de Sa Sainteté. — Milord Strafford est parti d'Utrecht pour aller faire un tour à Londres, et l'on croit en Hollande qu'il va recevoir les ordres de la reine sa maîtresse sur les dernières propositions que font les Hollandois, et que S. M. B. va prendre sur cela les dernières résolutions. — M. de Chalais est allé à Bagnères voir madame des Ursins, et l'on croit qu'il ira de là en Espagne et qu'il ne reviendra pas à Paris.

Jeudi 27, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure, et alla se promener à Marly. On remarqua qu'il s'étoit endormi dans sa calèche en y allant, chose qui ne lui arrive jamais; au retour de Marly, il y eut une petite musique chez madame de Maintenon, où il parut assez abattu; on crut que ce n'étoit que lassitude de sa promenade de Marly, où il s'étoit assez agité; le soir à son souper il parut qu'il avoit un peu mal à la tête; sa santé est si précieuse qu'on remarque jusqu'aux moindres choses. — Le comte de Fiennes devoit marcher le 22 de ce mois pour faire lever le blocus de Girone; il a avec lui les dix bataillons que le maréchal de Berwick avoit envoyés de l'armée de Dauphiné, et huit ou dix autres bataillons qui étoient en Roussillon, qu'il a rassemblés. —

Madame de Montmorency-Fosseuse, veuve de l'aîné de la maison de Montmorency, est morte à Paris. Elle avoit quatre-vingt-cinq ou six ans; il y en avoit bien cinquante qu'elle n'avoit paru à la cour.

Vendredi 28, *à Versailles.* — Le roi se trouva assez incommodé la nuit et sans fièvre pourtant; il se fit saigner à neuf heures du matin; il entendit ensuite la messe dans son lit. Il permit à beaucoup de gens d'entrer dans sa chambre; il se leva à midi et dîna à une heure, il mangea même de fort bon appétit. Après son dîner, il passa chez madame de Maintenon, où il travailla un peu avec M. de Pontchartrain et un peu avec M. de Torcy. Il soupa à son heure ordinaire, mais on mit son petit couvert dans sa chambre, parce qu'il ne veut pas manger gras en public. La famille royale le vit après son souper dans son cabinet, comme à l'ordinaire, et à son coucher il nous parut en très-bonne santé. — Le maréchal de Villars, qui arriva, fit la révérence au roi quand il sortit de chez madame de Maintenon pour aller souper. — Le roi a donné au maréchal de Tessé les appointements de la charge de général des galères, vacante depuis la mort de M. de Vendôme. — Orry est parti de Paris pour aller à Bagnères voir madame des Ursins, et le bruit se répand que de là il pourroit bien passer en Espagne.

Samedi 29, *à Versailles.* — Le roi prit le matin un remède qui le soulagea fort, et qu'on le pressoit de prendre depuis deux jours. Il tint le conseil de finances à son ordinaire; l'après-dînée il alla se promener à Trianon et marcha beaucoup dans la maison. Le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin, et il soupa dans sa chambre parce qu'il n'aime point à manger gras en public. — M. le maréchal de Montesquiou demeurera cet hiver en Flandre pour y commander; il ne paroît pas que le maréchal de Villars et lui soient fort raccommodés de cette campagne. — Prior est parti ce matin de Paris pour aller faire un tour à Londres; la reine sa maîtresse

a été bien aise de l'entretenir, et l'on croit qu'à son retour ici, qui sera dans peu de jours, les dernières résolutions sur la conclusion de la paix seront prises. — Le prince Frédéric, frère de l'abbé d'Auvergne, domicellaire de Strasbourg, espéroit avoir le canonicat de cette église qu'avoit l'abbé d'Uzès, mais le comte de Kœnigsegg, plus ancien domicellaire que lui, ayant obtenu du roi un passe-port pour se rendre à Strasbourg, a eu le canonicat.

Dimanche 30, *à Versailles.* — Le roi prit médecine; les médecins ont cru qu'il avoit besoin d'une plus grande évacuation que celle que lui fit le remède qu'il prit hier matin. Il entendit la messe dans sa chambre, dîna à trois heures, comme il fait les jours qu'il prend médecine, mangea de fort bon appétit. A quatre heures il tint le conseil d'État qu'il auroit tenu le matin sans sa médecine, et à sept heures il entra chez madame de Maintenon, où il travailla avec M. Pelletier. La petite incommodité qu'il eut jeudi ne l'a pas détourné un moment de l'attention qu'il donne à ses affaires. — On mande d'Espagne que l'assemblée de las Cortès devoit s'ouvrir le 20 à Madrid, et qu'on comptoit que l'ambassadeur d'Angleterre y seroit arrivé en ce temps-là. — Le prince d'Épinoy, qui a eu, il y a déjà quelques mois, l'agrément pour acheter le régiment Royal-cavalerie, a conclu son marché par l'entremise de M. le cardinal de Rohan; il en donne 107,000 francs à M. du Bourg, qui retient, outre cela, le quartier d'hiver.

Lundi 31, *à Versailles.* — Le roi passa fort bien la nuit; il entendit vêpres l'après-dînée dans la chapelle en bas, et ensuite s'enferma avec son confesseur, ce qu'il fait toujours la veille des jours qu'il doit faire ses dévotions. Il travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain; il soupa en public, où il y avoit une infinité de dames qui se présentèrent pour le voyage de Marly, qui se fera toujours mercredi. Le roi vouloit faire maigre, mais les médecins obtinrent de lui qu'il mange-

roit gras. — M. Hanmer*, que la reine Anne avoit envoyé auprès du duc d'Ormond comme un homme de beaucoup d'esprit et en qui elle a beaucoup de confiance, est arrivé à Paris. On ne dit point le sujet de son voyage, mais on croit qu'il n'est pas venu pour rien, et on ne tire que de bonnes conséquences de son voyage. Il retournera à Londres pour l'ouverture du parlement qui se fera le 17 novembre ; il a un fort grand crédit dans la chambre basse. Il n'a guère plus de trente ans, et est fort riche ; il a épousé une femme, fort riche aussi, qui étoit la veuve du duc de Grafton, fille unique et héritière de milord Arlington, secrétaire d'État.

* Ce chevalier Hanmer fut reçu avec des distinctions surprenantes, et fut festoyé par toute la cour. On ignora toujours ce qu'il étoit venu faire, car il n'eut point de caractère : il parut de l'esprit et de la galanterie. De retour tôt après en Angleterre, il tomba dans le puits, et ne fit jamais depuis la moindre figure. En Angleterre les veuves ne perdent ni leur nom ni leur rang quand elles se remarient à moindres que leurs premiers maris, quoique publiquement.

Mardi 1er novembre, à Versailles. — Le roi fit ses dévotions et toucha les malades espagnols ; il ne toucha pas les françois. Il entendit ensuite la grande messe en bas ; l'évêque de Fréjus officioit. Après son dîner il alla au sermon ; c'est le P. de Larue qui prêche et qui prêchera l'Avent. Il fit un des beaux sermons du monde, et son compliment fut très-approuvé et très-sensé. Après le sermon, le roi entendit vêpres, et puis monta chez lui, où il s'enferma avec le P. le Tellier pour faire la distribution des bénéfices. Le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin ; il n'a point été incommodé de toutes les fatigues de la journée. — Le roi n'a point disposé des archevêchés vacants ni des abbayes qu'avoit M. l'abbé d'Armagnac : il a donné l'abbaye de Guistre à l'abbé de la Gognée ; l'abbaye de Tonnay-Charente à l'abbé du Solier ; celle de Caignotte à l'abbé du Vigier ; celle de Villers-Canivet à madame de Montgommery ; celle des Prés

à Douai à madame de Los; celle de Saint-Michel de Dourlens à madame de Séricourt-d'Esclainvilliers. — M. le duc de Chevreuse est malade depuis quelques mois à Paris, mais son mal est si considérablement augmenté depuis deux jours qu'on n'en espère quasi plus rien.

Mercredi 2, *à Marly.* — Le roi tint le conseil d'État à Versailles, et en partit aussitôt après son dîner pour venir ici; il se promena dans les jardins jusqu'à la nuit. Il nous dit le matin qu'il sentoit toute sa santé et sa force entièrement revenues. Le roi a amené ici beaucoup d'officiers généraux de l'armée de Flandre; il y a de dames nouvelles madame de la Rochepot, fille de M. Voisin et femme du chancelier de monseigneur le duc de Berry. — On parle plus que jamais de la paix, et on croit que la reine Anne la déclarera à son parlement dès qu'il sera assemblé. — M. de Castelmoron, qui sert dans la marine, étoit devenu l'aîné par la mort de Castelmoron son frère qui a été tué cette année malheureusement en Flandre dans une fausse alarme; ce M. de Castelmoron vient de mourir encore plus bizarrement. Il étoit très-légèrement incommodé; un de ses amis lui donna une pilule qui étoit du poison, dont il est mort au bout de trois jours. Il ne reste plus que le chevalier de Castelmoron, à qui le roi donna cet été une enseigne de gendarmerie après la mort de son frère qui étoit lieutenant.

Jeudi 3, *à Marly.* — Le roi monta en calèche à onze heures, alla courre le cerf, n'en revint qu'à quatre heures et dîna en arrivant. Le soir il se mit à sa grande table à son ordinaire, mais il eut la sagesse de ne manger que des pommes cuites et de ne boire que de l'eau. Il se contraignit beaucoup parce qu'il avoit faim, quoiqu'il fût sorti de table à cinq heures et qu'il eût beaucoup mangé. — Madame la Grande Duchesse est revenue des eaux de Bourbonne; elle est toujours à Saint-Mandé*. Elle a encore la langue épaisse et ne se sert pas bien de son bras ni de sa jambe. — M. le duc d'Antin a fait rece-

voir son fils l'abbé domicellaire à Strasbourg; l'électeur de Pologne, qui est domicellaire, lui avoit bien voulu faire le plaisir de lui céder sa place, mais il n'en a pas eu besoin, les chanoines l'avoient déjà élu. — Madame la princesse de Conty se trouvoit incommodée dans le logement qu'elle avoit ici dans le château; elle a demandé au roi le second pavillon du côté des dames, que le roi lui a fait accommoder, où elle se trouve à merveille.

Vendredi 4, à Marly. — Le roi se promena tout le matin, et alla tirer l'après-dînée; en deux heures de temps il tua cinquante pièces de gibier. Il ne s'est jamais mieux porté. — M. le duc de Beauvilliers, qui est à Paris auprès de M. de Chevreuse qui se meurt, vint hier au lever du roi pour lui recommander les intérêts de la famille, qui a besoin des bontés du roi. M. de Chevreuse laisse ses affaires en très-mauvais état; il ne vivoit depuis longtemps que des appointements du gouvernement de Guyenne. — Le cardinal Lamberg est mort. Voilà deux chapeaux vacants depuis la promotion qu'a fait le pape; il y en a encore trois *in petto,* dont est sûrement l'abbé de Polignac, et le pape l'a fait dire au roi il y a longtemps. Les deux autres chapeaux sont apparemment pour l'archevêque de Séville et pour l'évêque de Barcelone, qui est présentement à Avignon, et qui a quitté les intérêts du roi Philippe son maître pour s'attacher à l'archiduc. C'est un homme de basse naissance et qu'on dit qui a beaucoup d'esprit.

Samedi 5, à Marly. — Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans les jardins où il fait beaucoup planter. Les soirs, chez madame de Maintenon, il y a de la musique les jours que le roi n'y travaille point avec quelqu'un de ses ministres. — Le roi laisse cet hiver en Flandre huit lieutenants généraux : le comte de Broglio à Arras; le marquis de Vieuxpont à Douai; le prince de Tingry à Valenciennes; Balivière à Ypres; Monroux à Hesdin; Vivans à Maubeuge; Jeoffreville à Namur, et M. de Goës-

briant à Saint-Omer. — M. le duc de Chevreuse mourut à Paris entre sept et huit heures du matin; il est mort comme un saint, et avoit toujours vécu dans une dévotion parfaite. Il étoit adoré dans sa famille qu'il laisse dans une grande désolation; il avoit soixante-six ans, et il y en avoit près de quarante-six qu'il étoit marié. Il n'y eut jamais une plus grande union dans aucun ménage; madame de Chevreuse malgré les grands biens qu'elle avoit apportés dans la maison, n'aura que 11,000 livres de rente, parce qu'elle avoit signé à tout, et qu'il laisse beaucoup de dettes*.

* M. de Chevreuse fut un personnage à la cour, tant qu'il vécut, si considérable et en même temps si singulier qu'on ne peut s'empêcher de s'étendre sur ce qui le regarde. Madame de Chevreuse en fut un aussi; on parlera donc de l'un et de l'autre. Élevé avec tous les soins du monde, par MM. de Port-Royal et par son père, dans les sciences, dans la sagesse et dans la piété, il fit en ces trois choses beaucoup de progrès, qu'il ne corrompit pour le gros en aucun temps de sa vie. Marié à la fille aînée et favorite de M. Colbert il en eut de grands biens et de grands présents, et en tira la substitution des biens du duc de Chaulnes, cousin germain de son père, en cas de mort sans postérité; il en eut par les suites la charge et le gouvernement. Il en tira de plus des raisons de bienséance que la faveur fit valoir pour faire son second fils duc et pair, aux cris de toute la cour et même de monseigneur le duc de Bourgogne. Son mariage lui valut la réérection en sa faveur du duché vérifié de Chevreuse, et sa femme fut bientôt dame du palais de la reine. Comme il étoit fort jeune, on l'envoya voyager; Mouteonis l'y accompagna, qui a donné ces voyages, où l'on voit quel rang ce duc tint dans les pays étrangers; que l'électeur palatin se mit au lit pour ne lui donner ni disputer la main, le traita d'égal et le fit accompagner par le prince électoral son fils; qu'il ne céda la main à aucun des souverains chez lesquels il passa, excepté M. de Savoie, qui le traita pleinement d'égal en tout le reste et que partout il reçut de grands honneurs. Sans que la couronne soit déchue depuis, on a vu une étrange différence, et l'électeur de Bavière prétendre l'égalité chez notre Dauphin et l'avoir au moins en évitant toutes différences aux portes et partout avec une attention bien marquée. C'est par les dignités et leurs gradations que tout se maintient ou déchoit; cet électeur prit sur le maréchal de Villeroy tout ce qui lui plut; le maréchal de Boufflers, qui n'eût pas été si facile, ploya sous cet exemple,

et de là l'égalité avec Monseigneur. La couronne d'Espagne, qui sait mieux maintenir ses grands, se défend derrière ce rempart et c'est par où elle a su contenir les souverains dans le respect et dans les bornes anciennes. Porté par Colbert son beau-père et approché par sa charge, M. de Chevreuse plut au roi par l'assiduité. Madame de Chevreuse sut être bien avec la reine et avec les maîtresses, en conservant toujours beaucoup de vertu, et sans beaucoup d'esprit; sa droiture et sa franchise naturelle triompha des faussetés de la cour. Le roi l'aima et l'estima toujours de la façon la plus marquée; elle fut de tous ses particuliers; madame de Maintenon ne l'aima pas moins. Sa figure étoit aimable; elle dansoit parfaitement; elle aimoit à manger; tout cela contribua à la rendre de bonne compagnie, et la piété qui devint à la mode, mais qui avoit été la sienne dès sa jeunesse, suppléa dans les suites aux agréments. Elle fut donc toujours la compagnie du roi, dès qu'il y avoit des dames dans ses particuliers, et quelque chose lui manquoit quand elle se trouvoit absente, ce qui n'arrivoit presque jamais. Son union avec M. de Chevreuse fut intime toute leur vie; celle du duc et de la duchesse de Beauvilliers pareille. Madame de Chevreuse étoit sœur de madame de Beauvilliers, et n'étoient qu'un cœur et qu'une âme; les deux beaux-frères aussi ne furent qu'un, sans lacune, depuis leur mariage jusqu'à leur mort; toujours dans les mêmes lieux tant qu'ils pouvoient ensemble et mangeant l'un chez l'autre continuellement. Ce fut un exemple pour la cour que l'union intime de la famille de M. Colbert tant qu'il y en eut, à laquelle nulle autre ne put atteindre, et qui contribua infiniment à la considération qu'elle sut se conserver. Peu à peu le roi augmenta sa confiance pour M. de Chevreuse, au point de lui parler d'affaires, et ce fut peut-être le seul seigneur de beaucoup d'esprit qu'il ne craignit point, rassuré par sa douceur naturelle, ses réserves, sa circonspection et un respect qui se paroit de crainte. Il lui sut grand gré aussi de n'avoir nulle jalousie de son beau-frère, et de n'avoir témoigné aucun dégoût ni de sa préférence ni de l'exclusion des places de confiance. Tant de choses ensemble redoublèrent assez le goût et l'estime, joint à l'agrément que le roi trouvoit en lui pour lui donner part de tout et ordonner à ses ministres de ne lui cacher aucune chose. Il fut donc lui même ministre d'État incognito, et sans entrer au conseil il savoit tout ce qui s'y portoit et ce qui s'y passoit, et souvent plus encore que quelques-uns de ceux qui y assistoient. Il garda là-dessus un si modeste et si religieux secret que presque personne ne le découvrit, peut-être même une seule ou deux pendant sa vie de ceux qui ne le devoient pas savoir, et un de ceux-là (1) lui en ayant parlé un jour par l'amitié et la confiance qui les

(1) Saint-Simon lui-même.

lioit ensemble et avec le duc de Beauvilliers, malgré la disproportion d'âge, et ce dernier le lui avoit avoué, M. de Chevreuse rougit et se trahit par sa surprise, qui enfin fut suivie de l'aveu, mais avec une douleur que l'humilité et la fidélité seules peuvent donner en pareil cas. La cour ne pouvoit comprendre qu'avec le seul et mince détail des chevau-légers, il eut des audiences longues et continuelles dans le cabinet du roi, et presque tous les soirs à son souper où il arrivoit vers les rôts. Ce fut de lui au roi et du roi à lui une conversation suivie à l'oreille, tantôt plus tantôt moins longue et à diverses reprises; c'est qu'il se traitoit là même des choses d'État les plus importantes, où ils achevoient de s'expliquer ce qui leur avoit été rapporté à mesure par les ministres. C'étoit encore la matière principale de ce travail de M. de Chevreuse dans son cabinet où l'on comprenoit aussi peu qu'il pût passer tant de temps occupé à ses affaires domestiques, et encore à les gouverner avec tant de soin et si peu de succès. Une fonction si intime et dont si peu d'autres se seroient accommodés à ces obscures conditions, a duré beaucoup d'années et n'a fini qu'avec lui. Pour le commencement, on n'entreprendra pas d'en fixer l'époque; c'est une de ces curiosités qui ont échappé à force d'être continuellement en état de les satisfaire et qu'on regrette après toujours; mais par souvenirs et par estime on a lieu de croire que cela n'a pas été plus tard que 1693. M. de Chevreuse avoit beaucoup d'esprit naturel, qu'il avoit cultivé toute sa vie, beaucoup de netteté, d'ordre et de précision. Il savoit très-bien ce qu'il savoit, et savoit infiniment; les sciences abstraites étoient celles qu'il aimoit le mieux. C'étoit avec cela un esprit particulier qui, pour le définir en un mot, auroit été plus entêté que personne du système de Law, et qui gâtoit tout en procédant aux affaires à la manière des géomètres, et en ne se contentant jamais du bon et du bien pour trouver le mieux, et c'est en le cherchant sur ses affaires et sa santé qu'il ruina l'une et l'autre. Il avoit encore le talent de se persuader à lui-même ce qu'il vouloit, et de la meilleure foi du monde, par des raisons détournées toujours de son goût, que lui fournissoit une abondance de vues et un raisonnement d'induction dont il ne reconnoissoit pas l'erreur, mais qu'il mettoit tellement en jour et en force qu'on étoit perdu si on ne l'arrêtoit dès le commencement. Sitôt qu'on lui avoit passé les deux ou trois propositions les plus simples qu'il faisoit résulter l'une de l'autre, il menoit son homme battant jusqu'au bout, qui sentoit tout le faux qui éblouissoit et qui pourtant n'avoit pas le mot à opposer, et en affaires cela étoit dangereux. Il se défit peu à peu, mais assez tôt, de ce qu'on appelle jansénisme, dans lequel il avoit été nourri; mais il en conserva la régularité, la piété, le goût exquis du but, l'affection des personnes et l'éloignement secret des jésuites, que ses liaisons plus qu'intimes avec M. de Fénelon, archevêque de

Cambray, ne purent émousser. Amoureux par nature des voies obliques, non du cœur, car jamais cœur plus droit ni âme plus candide, mais de l'esprit, il le devint de celui de M. de Cambray et de la fameuse Guyon, jusqu'à ne plus voir qu'à leur lumière. Ce fut lui qui pressa M. de Cambray de faire ses *Maximes des Saints,* et lui encore qui, pour en hâter la publication, s'établit chez l'imprimeur pour en corriger toutes les feuilles à mesure. Madame de Maintenon le goûtoit bien moins que sa femme et que son beau-frère. Les deux ducs toutefois furent au moment d'être disgraciés et chassés, sans que la tranquilité de leur âme en fût un instant émue. Celui-ci ne subsista que par le poids de l'autre et fut longtemps ou chancelant ou fort en brassière, sans en être moins livré à ses deux oracles dont il ne se déprit jamais le moins du monde. C'étoit d'ailleurs un homme doux, modeste, poli, gai quand il étoit en liberté, et alors d'excellente compagnie et rien moins que contraignant en rien, mais au contraire extrêmement aimable à qui ne le connoissoit guère, et presque tout le monde en étoit là. Il avoit un extérieur droit, fiché, composé, qui tiroit sur le pédant, et qui éloignoit; il étoit fort particulier, toujours dans son cabinet d'où sa famille et très-peu d'amis particuliers le tiroient avec peine, et si retiré dans ce très-petit cercle de gens, que la plupart de la cour ignoroit qu'il eût une table abondante et exquise; il n'y arrivoit jamais qu'à l'entremets, où il se hâtoit de manger un pourpoint de lapin, quelque grillade légère ou quelque chose de semblable. M. de Vendôme disoit au roi qu'il s'empoisonnoit tout un repas avec de l'eau de chicorée pour avoir le plaisir d'avaler au fruit une rasade; en effet, après quelques sucreries qu'il croyoit bonnes à l'estomac, il prenoit un verre de vin avec du sucre et de la muscade, et le soir un œuf poché à l'eau ou quelque petit poisson bouilli, même les jours gras, comme une viande plus légère. La goutte dont son père et ses frères étoient accablés, et dont il s'étoit senti de très-bonne heure, l'avoit mis fort en garde sur sa santé, et, en effet, il n'eut jamais ni vraie maladie ni forte goutte. Avec une âme peu mobile, il voyoit toujours tout en beau, et ne désespéroit jamais, là même où il étoit visible qu'il n'y avoit plus d'espérance, et le malheur arrivé, comme la mort de ses enfants, celle de monseigneur le duc de Bourgogne, il n'y paroissoit pas à l'extérieur. Quoique tendre, bon et sensible, il offroit son sacrifice, et se mettoit à la suite des occupations auxquelles il croyoit se devoir. La précision du temps n'étoit pas en lui comme celle de l'esprit; on n'oubliera pas sitôt le mot du célèbre chevalier Temple, avec lequel raisonnant un matin profondément sur les mécaniques, au bout de trois ou quatre heures, Temple entendit deux heures sonner; tout à coup il l'interrompit et s'écria que la plus belle de toutes les machines étoit un tournebroche, le quitta tout court, et s'en alla dîner. Il aimoit mieux parler

aux gens chez le roi que chez lui, où il étoit seul le plus qu'il pouvoit, et ce goût particulier, qui venoit du goût de l'occupation et d'avoir en soi infiniment de quoi s'occuper, étoit un défaut au milieu de la cour qui l'empêcha toujours d'en être connu. On l'a laissé très-souvent dans une fenêtre de la galerie ou de l'appartement avec quelqu'un, et trois et quatre heures après passant par là on l'a retrouvé au même endroit avec un autre homme et quelquefois avec le même. Ses chevaux étoient presque toujours attelés plusieurs heures et quelquefois deux jours, comptant monter en carrosse à tous moments, et il étoit bien rare qu'il partit de jour pour aller à Versailles, à Paris ou ailleurs, même l'été où ils sont les plus longs, quelque projet qu'il eût fait là-dessus. Ses chevaux, une fois entre mille, attelés dès le matin à Vaucresson, chez le duc de Beauvilliers, pour aller à Dampierre qu'il avoit fort embelli, et abandonnés d'ennui par le cocher et le postillon, s'abandonnèrent à leur tour à l'impatience, et tout d'un coup sur les cinq ou six heures du soir en été on entendit un vacarme et un fracas qui ébranla toute cette petite maison. Chacun accourut; on trouva le carrosse brisé, la grande porte fracassée, les grilles des jardins enfoncées et quelques-unes par terre, les barrières en pièces, enfin un désordre qu'on fut longtemps à réparer. M. de Chevreuse en étoit tout surpris, et M. de Beauvilliers se divertissoit à lui reprocher les frais qu'il lui en coûtoit et à lui proposer de l'en dédommager. Mais une des choses de cette nature à laquelle M. de Chevreuse résistoit le moins et dont il étoit toujours dans un embarras véritablement plaisant toutes les fois qu'elle se remettoit sur le tapis, fut ce qui lui arriva avec un homme qui avoit été son intendant, qui s'étoit mis à des choses plus utiles et qu'il protégeoit avec bonté; Sconin étoit son nom. Il le fut trouver un matin sur les neuf heures à Vaucresson; on le lui annonça. M. de Chevreuse lui fit dire qu'il le prioit de faire un tour de jardin, qu'il en avoit pour une bonne demi-heure, après quoi il seroit à lui. Il continue à travailler et oublie parfaitement son homme; sur les sept heures du soir le voilà revenu et on le lui annonce, « dans un moment, » répond le duc sans s'émouvoir » ; un quart d'heure après il appelle et le fait entrer, il va à lui : « Ah! mon pauvre Sconin, lui dit-il, je vous fais bien des excuses de vous avoir fait perdre votre journée. — Point du tout, Monseigneur, lui répondit Sconin, comme j'ai l'honneur de vous connoître, il y a bien des années, j'ai compris ce matin que la demi-heure pourroit être longue, et j'ai été à Paris; j'y ai fait avant et après dîner quelques affaires que j'y avois et j'en arrive. » Le pauvre M. de Chevreuse demeura confondu, et quelque accoutumé qu'il fut à s'entendre faire ces reproches dont on badinoit avec lui, il ne tenoit point à ce conte que M. de Beauvilliers se divertissoit dans leurs particuliers à faire en sa présence. On a rapporté ces deux-là, entre un million dont sa vie

étoit tissue, parce qu'ils servent à caractériser. Dans ses dernières années il desiroit fort vivre plus à lui, et il tiroit souvent contre ses chaînes. Il demandoit des permissions de n'aller point à Marly que le roi lui accordoit difficilement, et qu'à la fin il lui refusa, et après quelques recharges, le roi lui parla en amitié mais en maître qui ne veut point être délaissé. Son intimité avec M. de Beauvilliers et M. de Cambray, et leur totale confiance en lui, lui avoit acquis celle de monseigneur le duc de Bourgogne aussi entière qu'en eux, et le goût réciproque du jeune prince et du duc y avoit ajouté encore. Cette même raison d'esprit et de goût l'avoit mis dans l'amitié très-particulière de M. le prince de Conty et de M. le duc d'Orléans, malgré l'éloignement des mœurs, et ces deux princes furent pareillement amis, mais plus couvertement, du duc de Beauvilliers et avec moins de commerce. Il n'étoit pas aisé que deux hommes si étroitement liés n'eussent pas aussi les amis l'un de l'autre et au même degré; cette amitié ne fut pas inutile à ces princes autant que la politique et la timidité le permit et fut même après leur mort et par le secours d'un ami commun, fort utile à leur famille pendant la régence du duc d'Orléans. M. de Chevreuse ne fut donc séparé de la cour et des affaires que par sa dernière maladie qui fut longue et la seule de sa vie. La foiblesse de son estomac s'altéra de plus en plus par son application et peut-être par son régime; il prenoit du quinquina sans manger, qui peu à peu agit sur l'estomac même et le perça. Depuis bien des années il pesoit son pain, et dans les fins visoit à la diète de Cornaro qui tua M. de Lyonne. Il souffrit beaucoup donc dans ses derniers jours avec une résignation, une patience, une joie de souffrir digne de la Trappe; aussi personne ne posséda jamais son âme en paix comme il fit pendant toute sa vie, et il mourut au milieu des prières, des sacrements, d'une application continuelle à Dieu et dans le sein de sa famille qui l'adoroit. Il avoit peu servi, mais il avoit suivi le roi à toutes ses campagnes et en portoit encore une légère marque au nez. Les dettes de ses enfants qu'il voulut payer, les partages de ses frères et sœurs du second lit qu'il fournit du sien sans y être obligé, des banqueroutes de fermiers et des entreprises de Paris et de rivières pour le débit de ses bois dont pas une ne réussit, le ruinèrent, et sans le gouvernement de Guyenne il n'eut pas eu de quoi vivre dans ses dernières années.

Madame de Chevreuse, pénétrée de la plus vive douleur, mais chrétienne et soumise se retira dans sa famille, et tant qu'elle vécut s'y retira de plus en plus; elle voyoit le roi quelquefois en particulier chez madame de Maintenon, et toujours beaucoup plus souvent qu'elle ne vouloit. Après sa mort, elle usa de sa liberté et renonça à tout. Elle dormoit peu, passoit une partie de la nuit et tout le matin en prière, rassembloit sa famille chez elle aux repas et à quelque petit

jeu pour y entretenir la paix et l'union avec laquelle les anciens et plus particuliers amis seulement étoient reçus. C'étoit une vie vraiment patriarcale que la sienne, et qui faisoit souvenir des mœurs de ces anciens temps si saints et si heureux; sa bonté, sa piété, sa douceur, sa franchise la faisoient adorer. Elle vécut ainsi jusqu'en 1732, et mourut dans le sein de sa famille désolée de la perdre, quoique dans un si grand âge, dont elle faisoit l'exemple, les délices et le lien, et dans la vénération publique. Après elle on sentit ce qu'on avoit prévu, et cette famille si unie fut bientôt séparée.

Dimanche 6, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, alla tirer l'après-dînée et tua cinquante-cinq pièces de gibier; au retour de la chasse il travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. — Il arriva un courrier de Madrid parti du 28. L'ambassadeur d'Angleterre y étoit arrivé le 18; les Cortès avoient commencé leurs séances. On y avoit reçu des lettres du marquis de Bay, qui mande que malgré le petit secours que les Portugais ont jeté dans Campo-Mayor, il espéroit être bientôt maître de la place, et qu'il y a déjà une brèche considérable; les ennemis n'ont point de troupes en campagne pour en faire lever le siége. Le roi de Portugal avoit paru avoir envie d'accepter la trêve que les Anglois lui avoient fait proposer, mais il n'avoit pas donné des ordres assez précis là-dessus à ses plénipotentiaires qui sont à Utrecht, et ils n'ont point voulu signer le traité. — M. de Torcy alla le soir chez madame de Maintenon pour porter quelques nouvelles au roi que nous ne savons point encore.

Lundi 7, *à Marly*. — Le roi, en sortant de la chapelle, vit soixante-douze cavaliers qu'on lui amena de tous les régiments qui ont servi en Flandre cette année; il en prit soixante-onze pour entrer dans les gardes du corps, et celui qu'il ne prit point parce qu'il n'étoit pas tout à fait assez grand, mais qui étoit gentilhomme et qui servoit bien dans le régiment où il étoit, le roi ordonna à M. Voisin de lui donner une cornette. Le roi partit à onze heures pour aller courre le cerf; il dîna avant trois heures,

et ne fut pas si content de sa chasse qu'à l'ordinaire. — Le prince Ragotzki s'est embarqué à Dantzick sur un vaisseau anglois pour venir en France; on croit qu'il sera à Versailles à la fin du mois. — Le courrier qui arriva hier de Madrid a apporté la copie de l'acte de renonciation au royaume de France que le roi d'Espagne doit avoir fait samedi passé à l'assemblée de las Cortès, et en présence de l'ambassadeur d'Angleterre; il apporta aussi un projet de la renonciation au royaume d'Espagne que doivent faire monseigneur le duc de Berry et M. le duc d'Orléans.

Mardi 8, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances, et travailla ensuite longtemps avec M. Desmaretz. Il fit porter son dîner chez madame de Maintenon; il alla ensuite faire un tour dans ses jardins, mais la pluie le fit revenir de bonne heure. Il rentra chez madame de Maintenon, où il y eut une petite loterie pour les dames qui avoient eu l'honneur de dîner avec lui et qui sont toujours les mêmes. A sept heures, le roi travailla avec M. Voisin. — Madame la princesse des Ursins est repartie de Bagnères pour retourner à Madrid; elle passera à Bidache, où elle verra la reine d'Espagne douairière. Elle ira de là à Bayonne et sera à Madrid avant la fin du mois; elle mande que les eaux de Bagnères l'ont fort soulagée. — On écrit de plusieurs endroits d'Allemagne que la plupart des jurisconsultes de ce pays-là sont persuadés que la succession de l'archiduc, s'il venoit à mourir, appartiendroit à ses nièces et non à ses sœurs, que l'archiduc lui-même est de cet avis-là; cette question est d'importance à décider pour le mariage de ces princesses-là.

Mercredi 9, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État et alla tirer l'après-dînée. — Il arriva un grand malheur à Saint-Germain : le fils aîné du maréchal de Berwick, qui sera duc en Angleterre, étant allé tirer un daim pour l'envoyer à la reine d'Angleterre, qui est à Chaillot, tua tout roide un écuyer de son père qu'il aimoit fort, qui

étoit à quatre cents pas de lui, le bois entre deux, et même ce garçon, qui s'appelloit Bayerlé, qui étoit fort connu ici, ne devoit point être de la chasse. Le fils du duc de Berwick, au désespoir du malheur qui lui étoit arrivé, demeura longtemps à prier Dieu auprès de ce corps mort, et l'on eut beaucoup de peine à l'en arracher. — Toutes les lettres qu'on reçoit de Hollande ne parlent plus que de paix, et l'on attend en ce pays-là le retour du comte de Strafford, qui doit bientôt partir de Londres pour retourner à Utrecht ; on compte qu'il apportera les conditions de paix, et que les Hollandois s'en rapportent à la reine de la Grande-Bretagne.

Jeudi 10, *à Marly*. — Le roi, après la messe, alla courre le cerf ; la chasse fut très-belle et très-courte, car il en revint à une heure. Le soir il donna une assez longue audience, chez madame de Maintenon, au maréchal de Villars, où il y eut musique ensuite. — L'évêque d'Alais (1) est mort ; c'étoit le premier évêque qu'il y eût eu à ce diocèse. — Les Anglois et les Hollandois, depuis quelque temps ne disent plus, en parlant du roi d'Angleterre, le prétendu, ils disent présentement le prétendant ; c'est ce que signifie le mot anglois *pretender*, et le mot anglois dont ils se servoient pour dire prétendu étoit *pretended*. — On presse fort ici M. le duc d'Aumont de partir pour l'Angleterre ; ses instructions sont toutes prêtes ; ses équipages sont partis, et il doit venir ici mardi prendre congé du roi. — Madame la duchesse de Berry est assez incommodée de sa grossesse, mais cela ne l'empêche pas de souper tous les soirs avec le roi ; elle est souvent obligée de sortir de table. Elle fait le mariage de M. de Mouchy, maître de la garde-robe de monseigneur le duc de Berry, avec mademoiselle Forcadel, qu'elle aime fort ; elle est jolie, et aura 100,000 écus en mariage.

---

(1) François Chevalier de Saux.

Vendredi 11, *à Marly*. — Le roi travailla avec le P. le Tellier au sortir de la messe, et, avant que de se mettre à table, il fit amener devant les fenêtres de son cabinet deux chaises à se promener dans les jardins, qui sont faites sur le modèle de celles où il se promène tous les jours. Il les trouva très-bien faites et magnifiques; il les envoie à la reine Anne qui a souvent la goutte et qui pourra se promener dedans fort à son aise. — Le roi apprit que M. le duc de Mazarin étoit à l'extrémité; il a quatre-vingts ans passés. Il est gouverneur d'Alsace, gouverneur particulier de Brisach; il a encore je crois le gouvernement de Port-Louis en Bretagne. Il est grand bailli de Haguenau, et ce grand bailliage vaut près de 10,000 écus de rente; M. de la Meilleraye, son fils, prétend que ce grand bailliage est héréditaire. M. de Mazarin est le plus ancien lieutenant général qui soit en France, car il est de l'année 1654. Il y a très-longtemps qu'il n'a paru à la cour, mais il y brilloit fort dans sa grande jeunesse, et eut dans ce temps-là le brevet d'affaires.

Samedi 12, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances; il se promena un peu l'après-dînée malgré la pluie, et à cinq heures il donna une petite loterie, chez madame de Maintenon, aux dames qui ont accoutumé d'en être. Il travailla ensuite avec M. Voisin, qui lui mena le marquis de Parabère, qui vient de la petite armée du comte de Fiennes en Roussillon. Tout ce que les courtisans ont démêlé du sujet de son voyage, est, que le comte de Fiennes n'a point assez de troupes pour tenter de faire lever le siége de Girone, et l'on croit qu'on y enverra le maréchal de Berwick avec un corps assez considérable pour faire réussir cette entreprise. — Les plénipotentiaires du roi de Portugal à Utrecht ont signé la trêve avec la France et avec l'Espagne pour quatre mois, à commencer au 15 de celui-ci. Il y a déjà longtemps que le roi de Portugal vouloit signer cette trêve, mais la reine sa femme, sœur de l'archiduc, qui a beaucoup de

pouvoir sur l'esprit de son mari, empêchoit qu'on ne la signât.

Dimanche 13, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État; il alla tirer l'après-dînée, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec le maréchal d'Harcourt, avec qui il avoit déjà travaillé hier à pareille heure. Le roi ensuite travailla avec M. Pelletier. — Madame la duchesse de Charost mourut à Paris la nuit du vendredi au samedi. Il y avoit quatorze ans qu'elle étoit malade, et d'une si cruelle maladie qu'elle ne pouvoit voir le jour dans sa chambre ni entendre parler. Sa mort laisse les affaires du duc en très-mauvais état, car elle n'a point laissé d'enfants, et elle étoit fort riche; il faudra rendre tout le bien. — On fait repartir M. de Parabère dès demain, et la résolution est prise d'envoyer en Roussillon un assez gros corps de troupes pour faire lever le blocus de Girone. On ne doute pas que le maréchal de Berwick n'aille commander ces troupes, mais il n'a pas encore reçu ses ordres.

Lundi 14, *à Marly*. — Le roi, après la messe, monta en calèche pour aller courre le cerf. Il revint de la chasse à une heure, dîna de fort bon appétit, et se trouva un peu incommodé après son dîner; cela ne l'empêcha pas d'aller se promener à trois heures, et il n'en revint qu'à cinq. Il travailla le soir avec M. de Pontchartrain comme il fait tous les lundis. Avant que d'aller à la messe le roi fit entrer dans son cabinet le maréchal de Berwick, qu'il envoie en Roussillon pour tâcher de faire lever le blocus de Girone. Il aura dans son armée quarante bataillons et quarante escadrons; il partira dimanche ou lundi. — On mande d'Angleterre que le duc de Marlborough a demandé permission à la reine sa maîtresse de se retirer avec la duchesse sa femme dans sa principauté de Meindelen en Allemagne, ce que la reine lui a permis, et il se dispose à partir. — Le roi, à son coucher, dit au duc de la Rocheguyon de ne point donner l'ordre, à l'é-

quipage pour le cerf, de partir jeudi, et cela fait croire que le roi pourroit bien retarder son départ d'ici jusqu'à la fin de l'autre semaine.

Mardi 15, *à Marly.* — Le roi tint le conseil de finances l'après-dînée; il tint le conseil de marine jusqu'à quatre heures, qu'il alla se promener dans les jardins où il s'amuse fort à faire planter; au retour de sa promenade, il travailla avec M. Voisin. Le duc d'Aumont vint ici et s'en retourna à Paris après le coucher du roi; mais il ne prit point congé de lui et il ne partira qu'à la fin du mois. — Il arriva un courrier de M. de Torcy qui revient de Madrid; il apporta la renonciation du roi d'Espagne. On eut nouvelles par ce courrier que le marquis de Bay avoit donné l'assaut à Campo-Major, croyant la brèche assez grande pour emporter la place aisément, mais qu'il avoit été repoussé après avoir perdu bien du monde, et qu'il avoit été obligé ensuite de lever le siége. — Le roi, à son coucher, dit qu'il retardoit son voyage de huit jours, et qu'il ne retourneroit à Versailles que le samedi de la semaine qui vient.

Mercredi 16, *à Marly.* — Le roi tint le conseil d'État l'après-dînée. Il devoit aller tirer, mais le grand brouillard l'en empêcha; il s'amusa à faire planter. Le roi donne à monseigneur le duc de Berry 400,000 francs d'augmentation de pension; il aura présentement 1,900,000 francs de revenu. — On attend M. Prior à la fin de la semaine qui vient; on croit qu'il apportera des nouvelles décisives. Dès qu'il sera arrivé, M. le duc d'Aumont partira. — Il est vrai que Marlborough a eu la permission de sortir d'Angleterre, mais ce n'est point pour aller demeurer en Allemagne; il ne fera qu'y passer, et il lui est ordonné d'aller dans le royaume de Naples; il ne doit point passer par la Hollande. Il n'est que prince titulaire de Meindelen; il n'en a point la terre. On lui avoit donné de l'argent pour acheter des terres en Souabe, à qui on fera porter le titre de principauté de Meindelen.

Jeudi 17, *à Marly*. — Le roi courut le cerf; la chasse fut fort belle, mais il ne fut point à la mort, parce que le cerf sortit du parc par la porte de Roquencourt que le suisse avoit laissée ouverte. Au retour de la chasse, le roi fit porter son dîner chez madame de Maintenon. — Le roi d'Espagne a écrit à monseigneur le duc de Berry une lettre très-gracieuse, dont on m'a promis la copie que je mettrai ici; il lui écrit sur la renonciation que S. M. C. a fait au royaume de France. Messeigneurs les ducs de Berry et d'Orléans vont de leur côté renoncer au royaume d'Espagne; cette renonciation sera sous seing privé, et les princesses, sœurs de M. le duc d'Orléans, ne sont point comprises dans la renonciation. On obligera par le traité de paix l'archiduc d'y renoncer aussi, et cela assure à M. de Savoie les couronnes d'Espagne si la ligne de Philippe V venoit à manquer. — M. le Duc est parti pour aller tenir les États de Bourgogne; il a encore un bandeau sur l'œil, qui lui couvre la moitié du visage. — Madame la duchesse de Berry tomba dans sa chambre; on lui fera garder le lit pendant neuf jours.

Vendredi 18, *à Marly*. — Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans les jardins, et marcha même à pied plus qu'à l'ordinaire; le soir il y eut musique chez madame de Maintenon. Madame a été saignée; cela a un peu diminué son assoupissement et ses vapeurs; son incommodité ne l'a point empêchée d'aller tous les jours à la messe et de souper avec le roi. — Le maréchal d'Estrées fut obligé, il y a deux jours, de quitter Marly étant fort incommodé. Le roi a donné le logement qu'il avoit ici à M. le cardinal de Rohan, et il prête à M. le cardinal de Rohan, à Versailles, le logement qui est destiné aux enfants de monseigneur le duc de Berry. — La reine d'Angleterre est malade à Chaillot; le roi a envoyé pour savoir de ses nouvelles M. le duc de la Trémoille, premier gentilhomme de la chambre en année. — Les troupes de Dauphiné et de Provence qui marchent en Roussillon

n'arriveront que le 18 du mois qui vient à Perpignan; le maréchal de Berwick, qui les commande, ne partira d'ici que de lundi en huit jours. Il a choisi trois des lieutenants généraux, qui ont servi avec lui cette campagne, pour marcher avec lui, qui sont : le chevalier d'Asfeld, d'Arennes et Cilly, qui étoient employés cet hiver en Dauphiné et en Provence.

Samedi 19, *à Marly.* — Le roi se promena beaucoup le matin, et alla tirer l'après-dînée; le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin. — L'électeur de Brandebourg a surpris la citadelle de Meurs, où il y avoit garnison hollandoise; il attaque présentement la ville qui se défend. Le comté de Meurs est dans le partage provisionnel qu'on a fait au petit prince de Nassau, de Frise, dont le landgrave de Hesse, son grand-père, et les États Généraux sont les tuteurs. — Le roi a donné au marquis de Châtillon et à madame de Châtillon sa femme, fille de M. Voisin, le logement qu'avoient ici M. et madame de Noailles. — L'électeur palatin est tombé en apoplexie; il paroît par les dernières nouvelles qu'on en a eues, qu'il se porte mieux. — Le roi a permis au maréchal de Tessé de céder au comte de Tessé, son fils, la lieutenance générale du pays du Maine. — Le roi fait accommoder les pavillons du côté des hommes comme ceux du côté des femmes; cela donne dix logements de plus, et l'on ôte les globes (1) des deux derniers pavillons, où dans chacun il y aura quatre logements, et du côté des communs il y aura dix logements nouveaux, si bien qu'il y aura vingt-huit logements d'augmentation ici.

Dimanche 20, *à Marly.* — Le roi tint le conseil d'État; il alla tirer l'après-dînée, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Pelletier. — M. Hanmer verra ici le roi mardi; il ne repassera en Angleterre que pour

(1) Ce sont les deux globes céleste et terrestre, inventés par le P. Coronelli, et qui se trouvent aujourd'hui à la Bibliothèque impériale.

être à l'ouverture du parlement qui doit s'assembler le 17 de ce mois, mais qui a été prorogé jusqu'au 29 de décembre. — Le roi a donné à madame la duchesse de Chevreuse 10,000 écus de pension, à prendre sur les appointements du gouvernement de Guyenne, en quelques mains que ce gouvernement-là passe, et M. de la Vrillière, secrétaire d'État de cette province, lui en a fait expédier le brevet. Il n'y a point de dames, hormis les princesses du sang, qui aient de si grosses pensions. Le gouvernement de Guyenne n'est point encore donné. — On mande de Ratisbonne que M. le prince de Lewenstein y est arrivé et y a été reconnu premier commissaire de l'empereur en la place du cardinal de Lamberg, mort depuis peu. M. de Lewenstein demeure toujours administrateur de Bavière. — Monseigneur le duc de Berry et M. le duc d'Orléans ont fait leur renonciation à la couronne d'Espagne, signée par deux notaires; les termes de la renonciation sont très-forts et tels qu'on les a envoyés de Madrid.

Lundi 21, *à Marly*. — Le roi, après la messe, alla courre le cerf; il se promena l'après-dînée dans les jardins, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain, qui a ordre de faire avertir tous les chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit, que le roi tiendra le chapitre dimanche à Versailles. Madame fut saignée du pied; il y avoit longtemps que les médecins la pressoient de faire faire cette saignée, mais elle ne l'avoit pas encore fait. — On mande de Londres que la reine Anne a fait six chevaliers de la Jarretière, qui sont: les ducs de Beaufort, de Kent et d'Hamilton, le grand trésorier, le comte de Strafford, plénipotentiaire à Utrecht, qui est présentement à Londres, mais tout prêt à repasser en Hollande, et milord Pawlet, grand maître de la maison de la reine. — On ne doute pas ici que le duc d'Aumont ne soit nommé chevalier de l'ordre au chapitre qui se tiendra dimanche, mais on ne croit pas que le roi en fasse beaucoup d'autres.

Mardi 22, *à Marly.* — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite avec M. Desmaretz. L'après-dînée il fit beaucoup planter dans ses jardins, et au retour il donna une petite loterie, chez madame de Maintenon, aux dames qui avoient eu l'honneur de dîner avec lui, car il y avoit fait porter son dîner. Après la loterie il travailla avec M. Voisin. Le roi donna, le matin, une audience d'un quart d'heure à M. Hanmer, qui vit dans le reste de la journée tous les princes et princesses du sang; il est fort bien fait et a beaucoup d'esprit. — La reine d'Angleterre, qui étoit malade à Chaillot, n'a plus de fièvre. — M. de Nangis a demandé au roi la permission de le suivre quand il va tirer, et le roi le lui a permis quoiqu'il accorde cette grâce fort rarement.

Mercredi 23, *à Marly.* — Le roi tint le conseil d'État, et l'après-dînée alla tirer, quoiqu'il neigeât et fit grand vent; il nous avoua même, au retour de la chasse, qu'il n'avoit jamais vu un si vilain temps. Le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. — Il y a un bruit répandu depuis longtemps que par la paix on donnera la Sicile à M. de Savoie, et depuis peu il court un autre bruit que les Siciliens se sont assemblés, et ont déclaré qu'ils se donneroient plutôt au Turc que de se détacher de la couronne d'Espagne. — L'abbé de Castiglione, de la maison de Gonzague, s'en va en Espagne pour tâcher d'obtenir un bénéfice plus considérable que celui qu'on lui a donné en ce pays-là. Pendant qu'il a été ici, le roi lui a fait donner tous les ans 1,000 écus, et le roi veut bien lui continuer cette pension, quoiqu'il sorte de France. — M. de Broglio, lieutenant général, qu'on appelle le comte de Buhi, a demandé permission de venir ici saluer le roi; le roi le lui a permis, et lui a donné un logement pour le reste du voyage.

Jeudi 24, *à Marly.* — Le roi, après la messe, alla courre le cerf; l'après-dînée il se promena, et eut un très-vilain temps à la chasse et à la promenade. Le soir il y eut mu-

sique chez madame de Maintenon. Depuis que le roi est ici, M. le comte de Toulouse et M. de Pontchartrain se sont assemblés souvent avec les officiers généraux de la marine qui sont ici (ces officiers généraux sont le marquis d'O, M. Ducasse et le chevalier de Hautefort) pour prendre leurs avis sur le remplacement que le roi veut faire des officiers de ce corps. Le maréchal d'Estrées a assisté aux deux premières assemblées, mais il fut obligé de partir d'ici parce que la fièvre le prit avec de grandes douleurs qui firent craindre qu'il ne retombât dans les maux qu'il avoit eus à Fontainebleau. — On a des nouvelles de Girone du dedans de la place. On a encore des farines pour six semaines ou deux mois; il y a des munitions de guerre en abondance. Les troupes qu'on fait marcher en ce pays-là arriveront toutes à Perpignan avant le 15 de décembre.

Vendredi 25, *à Marly*. — Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans ses jardins, et au retour il travailla avec M. le comte de Toulouse et M. de Pontchartrain, et fit le remplacement des charges vacantes dans la marine. Il y a eu près de trois cents officiers qui ont monté, dont il y en a eu vingt-deux faits capitaines de vaisseau. Le soir il y eut musique chez madame de Maintenon. Madame la duchesse de Berry se leva pour aller dans le cabinet du roi; elle a gardé le lit neuf jours depuis sa chute; elle se porte fort bien. Elle a envoyé des boucles d'oreilles et des pendeloques magnifiques à mademoiselle de Forcadel, qu'elle marie avec M. de Mouchy, et veut faire faire à ses dépens tous les habits de la noce. On dit même qu'elle lui donnera une somme considérable pour augmentation de dot. — L'électeur de Brandebourg est entièrement maître de la ville et du château de Meurs; les magistrats lui ont prêté serment de fidélité. Les Hollandois paroissent fort mécontents de ce qu'a fait cet électeur, et disent que cette action est une entreprise inouïe.

Samedi 26, *à Versailles*. — Le roi se promena tout le

matin et toute l'après-dînée à Marly, et en partit à quatre heures et demie pour venir ici; dès qu'il y fut arrivé, il fit venir dans son cabinet M. Chamillart * que Blouin lui amena par les derrières. Il aura présentement l'honneur de voir le roi quelques fois, ce qu'il souhaitoit depuis longtemps avec une grande passion. Il est si amaigri qu'on a peine à le reconnoître. Le roi, après lui avoir donné cette audience qui ne dura pas un quart d'heure, passa chez madame de Maintenon où il travailla avec M. Voisin. Madame la duchesse de Berry vint de Marly ici en carrosse sans en être incommodée. — On mande de Londres que le parlement d'Angleterre est prorogé jusqu'au 24 du mois de janvier, que les équipages du duc de Marlborough sont embarqués, qu'il a permission de la reine sa maîtresse d'être trois ans absent. Milord Strafford se devoit embarquer le 24 pour retourner à Utrecht, et Prior pour revenir en France; on ne l'attend pourtant ici que les premiers jours du mois qui vient.

* Chamillart, en sortant de place, n'étoit point sorti du cœur du roi; ceux qui l'avoient chassé, madame de Maintenon la première, redoutoient sa présence par cette inclination, et l'éloignèrent de Paris à l'insu du roi par les menaces qu'ils lui firent faire et les avis qu'ils lui firent donner, et retinrent le roi de le voir ensuite aussi longtemps qu'ils purent, en lui objectant la politique de ne pas inquiéter Voisin et de ne troubler pas son crédit et ses opérations par des bruits causés du possible retour de Chamillart en sa place. A la fin le roi s'en lassa, et voulut voir Chamillart, à qui il fit mille amitiés. Il lui donna par la suite un logement à Versailles, et le traita toujours et sa famille avec amitié.

Dimanche 27, *à Versailles*. — Le roi, après son lever, tint le chapitre des chevaliers de l'ordre et il ne nomma que le duc d'Aumont, et en même temps il nous dit qu'il le recevroit vendredi, après que M. de Torcy, chancelier de l'ordre, auroit rapporté ses preuves de bonne vie et mœurs et de sa noblesse, preuves qui sont fort aisées, car, outre qu'il est de très-bonne maison, il n'a qu'à rapporter

le contrat de mariage de son père, qui étoit chevalier de l'ordre. Le roi nous dit de venir vendredi avec le collier de l'ordre, parce qu'en sortant du chapitre il descendroit dans la chapelle en bas. Le duc d'Aumont sera reçu à la fin d'une messe basse; le roi dit à l'abbé d'Estrées que ce ne seroit point un prélat de l'ordre, mais un de ses chapelains qui diroit la messe. Le maréchal d'Harcourt et le marquis de Bedmar avoient été reçus de même à une messe basse, et le roi voulut en avoir des exemples. Il vaque présentement dans l'ordre trois places d'ecclésiastiques et trente-neuf de laïques. Le roi alla au sermon du P. de la Rue, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Pelletier.

Lundi 28, *à Versailles.* — Le roi prit médecine comme il la prend tous les mois, et par pure précaution, car il se porte, Dieu merci, à merveille. Il dîna à trois heures, et puis travailla chez lui avec M. de Pontchartrain; ensuite il passa chez madame de Maintenon, où il y eut musique. — M. de Courtenvaux, capitaine des Cent-Suisses, a obtenu l'agrément du roi pour acheter le régiment d'Anjou-cavalerie pour le marquis de Louvois son fils, qui est dans les mousquetaires; il en donne 30,000 écus et un pot de vin de 4,000 francs. C'est le marquis d'Escorailles, qui fut fait maréchal de camp à la dernière promotion, qui lui vend ce régiment qui est dans l'armée du prince de Tzerclaës en Catalogne. — Le maréchal de Berwick prit congé du roi samedi matin à Marly, et il est parti aujourd'hui de Saint-Germain; il compte d'arriver à Montpellier le 4 du mois qui vient. — On a arrêté à Paris deux femmes de condition, mais qui ne venoient jamais à la cour, qui avoient emporté de chez un marchand une pièce d'étoffe considérable sans la payer; il y en a une des deux qui s'est sauvée.

Mardi 29, *à Versailles.* — Le roi tint conseil de finances, et travailla ensuite avec M. Desmaretz; l'après-dînée il alla se promener à Trianon, et le soir il travailla avec

M. Voisin chez madame de Maintenon. — On commence à dire que l'électeur de Bavière sera mieux traité à la paix qu'on ne l'avoit cru jusqu'ici. — M. de Chamillart fera sa charge de trésorier de l'ordre à toutes les cérémonies, et le roi a commandé qu'on l'avertît pour vendredi. — Madame a été assez incommodée et la dernière médecine qu'on lui a donnée l'a fort abattue; les médecins assurent qu'il n'y a nul danger. — On joue tous les soirs grand jeu chez madame la duchesse de Berry qui se porte assez bien durant sa grossesse; monseigneur le duc de Berry et elle ont prié le roi de vouloir bien nommer la gouvernante et la sous-gouvernante qui seront auprès de leur enfant. On ne sait point encore ce que le roi fera là-dessus, et l'on approuve fort la démarche qu'ils ont faite en le priant de choisir ces dames-là.

Mercredi 30, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État et fit ensuite porter son dîner chez madame de Maintenon; l'après-dînée il alla tirer, et le soir chez madame de Maintenon il y eut grande musique. — M. le Duc, en partant de Paris pour la Bourgogne, ôta le bandeau de dessus l'œil dont il est borgne, et il mande que son bon œil n'en souffre point et qu'il n'y aura point de difformité à l'œil qu'il a perdu. — Madame la Duchesse avoit confié le soin de ses affaires contre les princesses ses belles sœurs à M. de Lesseville, homme très-estimé dans le parlement, qui étoit au fait de toutes ces affaires-là; il vient de mourir, et madame la Duchesse en est très-affligée, tant par l'amitié que par l'embarras où cela la jette. — On mande de Hollande que le prince Eugène en est reparti pour retourner à Vienne, où l'on assure qu'il trouvera un grand parti contre lui; presque tous les ministres de cette cour-là sont ses ennemis; il ne paroît pas non plus qu'il s'en aille fort content des Hollandois.

Jeudi 1er *décembre, à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure, et alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. Il y eut le soir musique chez madame

de Maintenon, et cela amuse fort le roi, qui a toujours aimé la musique et qui s'y connoît parfaitement bien. — Le maréchal de Villars donna une fête, à Paris, à M. Hanmer et aux Anglois qui sont avec lui; nous étions vingt-sept à une table qui fut magnifiquement servie. — On mande d'Allemagne que la princesse de Lewenstein, belle-sœur de madame de Dangeau, est morte à Munich. — Toutes les lettres d'Allemagne confirment que le renfort que les Suédois attendoient étoit arrivé, qu'ils avoient forcé les retranchements de Damgarten et passé le Ribnitz, qu'ils étoient établis dans le Mecklembourg et qu'ils menaçoient d'entrer dans le Holstein danois, et que le roi de Danemark faisoit revenir des troupes de Flandre pour s'opposer à eux; mais on ne croit pas pourtant que ce soit là le dessein des Suédois, mais qu'ils veulent entrer en Pologne, et le roi Stanislas a envoyé des universaux en Pologne, comptant d'y rentrer avec les troupes de Suède.

Vendredi 2, à Versailles. — Le roi, après son lever, tint chapitre des chevaliers de l'ordre, où M. de Torcy rapporta les preuves de M. le duc d'Aumont que le roi fit entrer ensuite, et le fit chevalier de Saint-Michel; puis nous descendîmes à la chapelle en bas avec nos colliers, et à la fin d'une messe basse le roi reçut M. le duc d'Aumont chevalier du Saint-Esprit. La cérémonie fut finie à onze heures. L'après-dînée le roi alla tirer, et le soir, chez madame de Maintenon, il y eut musique où le roi fit entrer le maréchal de Villeroy*. — On mande de Londres que milord d'Oxford, grand trésorier, avoit reçu une boîte où il y avoit deux pistolets chargés à balles et tout bandés, et que s'il l'eût ouverte par-dessus comme il y avoit apparence qu'elle le seroit, il auroit été en grand danger d'être tué. On cherche avec grand soin les auteurs de ce crime; on s'est servi quelquefois de boîtes diaboliques comme celles-là pour faire périr les gens dont on vouloit se défaire; cela est assez connu en Italie, et M. de Valbelle, père de l'évêque de Saint-Omer d'aujourd'hui, en reçut une de

Gênes, et en l'ouvrant, les pistolets tirèrent et il en eut l'œil crevé.

* Madame de Maintenon, qui cherchoit à amuser le roi et à remplir le grand vide de la perte de madame la Dauphine, introduisit le maréchal de Villeroy dans ces particuliers, où nul homme n'étoit admis, pas même les premières charges et qui ont les plus grandes entrées; elle étoit sûre de ce bas courtisan, le roi l'aimoit par supériorité et par une longue habitude; ces musiques donnoient lieu aux vieux contes des ballets de leur jeunesse, et tout cela faisoit passer le temps.

Samedi 3, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, et alla se promener l'après-dînée à Trianon; le soir il travailla avec M. Voisin chez madame de Maintenon. Le roi fera entrer monseigneur le duc de Berry au premier conseil de dépêches; monseigneur son père et monseigneur son frère avoient commencé par là avant que d'entrer au conseil de finances et aux conseils d'État, mais Monsieur n'étoit jamais entré qu'au conseil de dépêches, et on croit que monseigneur le duc de Berry entrera bientôt aux autres conseils. Madame la comtesse d'Oisy parla au roi en sortant de son cabinet pour aller chez madame de Maintenon, pour lui représenter le malheureux état où ses terres étoient réduites par la guerre, et le roi, en travaillant avec M. Voisin, ordonna qu'on lui donnât 2,000 écus de gratification. Le roi lui avoit fait donner la même somme l'année passée; elle espère que cela pourra se tourner en pension. — Le roi a dit à M. le comte de Toulouse qu'il iroit à Rambouillet le 9 du mois prochain, qui sera un lundi, et il en reviendra le samedi.

Dimanche 4, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État le matin, et l'après-dînée il alla au sermon et ne sortit point de tout le jour; le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. — Le comte de Bergeyck partit pour l'Espagne la semaine passée avec la comtesse sa femme; le roi d'Espagne l'a rappelé, ayant besoin de lui en ce pays-là. Le marquis de Montéléon est parti aussi pour son ambassade d'Angleterre; ainsi il ne

reste à Paris que le duc d'Ossone, des trois plénipotentiaires nommés pour les conférences de la paix; mais on compte que, quand il sera temps qu'ils partent pour Utrecht, le marquis de Montéléon y ira de Londres, et quittera l'ambassade d'Angleterre. — Le bailli de la Vieuville, ambassadeur de Malte, fit son entrée à Paris; le bailli de Noailles ne l'avoit jamais faite, et il étoit de l'intérêt du grand maître que cette entrée se fît, pour conserver les honneurs que le roi fait à son ambassadeur.

Lundi 5, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit; au retour, il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. M. de Torcy vint chez le roi le matin; il lui apprit que le duc d'Hamilton, nommé ambassadeur d'Angleterre pour venir en France, s'étoit battu à Londres contre milord Mohun, et l'avoit tué, et que le duc d'Hamilton étoit mort peu après des blessures qu'il avoit reçues dans ce combat. On dit que c'est le second de milord Mohun, nommé Mackartney, qui après avoir tué le second du duc d'Hamilton l'a tué aussi; on ne sait pas encore bien les circonstances de ce combat. On parle d'envoyer ambassadeur ici en la place du duc d'Hamilton, le duc d'Ormond ou le duc de Shrewsbury, qui est le chef de la maison des Talbot et qui est un des principaux ministres de la reine Anne.

Mardi 6, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances à son ordinaire; l'après-dînée il tint le conseil de dépêches, où monseigneur le duc de Berry entra pour la première fois. Le roi avoit fait porter son dîner chez madame de Maintenon, et au sortir du conseil de dépêches, il entra chez elle, où il travailla avec M. Voisin. — Le bailli de la Vieuville fit son entrée ici, où il fut reçu avec les hommages qu'on rend aux ambassadeurs de Malte; ce fut le maréchal de Bezons qui alla le prendre dans les carrosses du roi, comme il avoit fait dimanche à son entrée à Paris. L'ambassadeur étoit accompagné de tous les commandeurs

et chevaliers de Malte qui sont à Paris; tous les profès, tant d'église que d'épée, avoient des manteaux courts, et avoient une petite croix de toile blanche cousue sur leur justaucorps, et une plus grande de même étoffe sur leurs manteaux, et ces deux croix du côté gauche Les chevaliers grand-croix avoient sur leurs vestes une fort grande croix qui tenoit tout le devant de la veste.

Mercredi 7, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, et alla tirer l'après-dînée. — Chazel, colonel de dragons, et dont le régiment sert en Espagne, est mort de maladie; le roi a donné ce régiment à ...., ancien brigadier des dragons qui n'avoit point de régiment. — Le roi a ordonné à sa musique de se trouver à la messe de madame la duchesse de Berry, à commencer du 1er janvier. — Le maréchal de Tessé a prêté son serment pour la charge de général des galères, et le comte de Tessé son fils l'a prêté pour la charge de lieutenant général du pays du Maine.

Jeudi 8, *à Versailles.* — Le roi entendit le sermon, vêpres et le salut, et ne sortit point de tout le jour. — M. des Alleurs, notre ambassadeur à la Porte, a demandé son congé qu'on lui a accordé; il a la pierre et vient pour se faire tailler. On n'a point encore nommé celui qui ira en sa place à Constantinople. — On mande de Londres que milord Strafford est parti pour retourner à Utrecht. Prior, qui devoit partir de Londres en même temps pour venir ici, n'est point encore arrivé; il a des affaires particulières qui le retiennent encore pour quelques jours en Angleterre.

Vendredi 9, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure, et alla se promener à Marly, où il auroit été hier sans la fête; il y eut musique le soir chez madame de Maintenon. — Il arriva un courrier d'Angleterre, par lequel on apprit que milord Marlborough étoit embarqué pour passer à Ostende avec une très-petite suite. Le duc de Shrewsbury est nommé par la reine d'Angleterre son ambassadeur en France.

Samedi 10, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de

finances, dîna de bonne heure et alla à Marly. Il fait ôter de ce parc plusieurs biches, parmi lesquelles il y a eu quelques cerfs qu'on n'a pas pu empêcher de sortir du parc avec elles. Au retour, le roi travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin. — Le duc d'Aumont prit congé du roi pour s'en aller en Angleterre; il partira de Paris dans quelques jours. — On a nouvelles que milord Strafford est arrivé à la Haye.

Dimanche 11, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, et l'après-dînée il alla au sermon, puis remonta chez lui, où il travailla avec M. Pelletier. Le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. — Depuis quelques jours il est arrivé deux courriers : un de M. de Grignan qui écrit de Lambesc; il mande que la province a accordé au roi 700,000 francs, comme elle a fait les années passées. L'autre courrier est de M. de Roquelaure, qui mande que les États de Languedoc ont accordé au roi cinq millions, savoir : trois pour le don gratuit, et deux pour la capitation.

Lundi 12, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure, et alla se promener à Marly; le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. — On va bientôt travailler au remplacement des officiers de galères, comme on a travaillé au remplacement des officiers des vaisseaux. — On a reçu des lettres de Girone du 1er de ce mois; le marquis de Brancas mande qu'il y a abondamment de quoi vivre dans la place jusqu'à la fin du mois. M. de Berwick devoit arriver le 5 à Montpellier, où il demeurera trois ou quatre jours; on compte qu'il sera au plus tard le 12 à Perpignan; toutes les troupes y seront arrivées avant le 20, et il entrera en action dès qu'elles seront un peu reposées. Le marquis de Brancas est averti qu'on marche pour le secourir. Le comte de Staremberg n'est point au blocus; il est demeuré à Barcelone, dont il n'ose s'éloigner parce qu'il y a de grands murmures dans la ville.

Mardi 13, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, et travailla ensuite avec M. Desmaretz; il fit ensuite porter son dîner chez madame de Maintenon. Il espéroit après son dîner pouvoir aller tirer, mais la grande pluie l'en empêcha; il rentra de bonne heure chez madame de Maintenon, et y travailla avec M. Voisin. — Le roi d'Espagne a envie d'établir une manière de loi salique dans son royaume, et il l'a fait proposer à las Cortès, qui sont encore assemblés; on ne sait point encore ce qui sera résolu là-dessus. — M. de Belle-Isle*, mestre de camp général des dragons, a fort pressé le roi de lui permettre d'aller en Roussillon, servir sous M. de Berwick; il y a plusieurs régiments de dragons dans cette armée. Le roi l'en a fort loué, et lui a permis de partir.

* C'est ce même Belle-Isle dont le mérite et la diverse fortune ont fait depuis tant de bruit; petit-fils du surintendant Fouquet

Mercredi 14, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, et l'après-dînée il alla se promener à Trianon. Le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. Le maréchal de Villeroy a permission d'entrer à ces musiques-là. Le bruit est fort répandu ici que monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry ont témoigné au roi qu'il leur feroit grand plaisir de choisir pour gouvernante de leurs enfants madame de Pompadour, et que le roi a fort approuvé leurs vues; mais comme il n'y a encore rien de sûr là-dessus, elle ne reçoit point les compliments qu'on lui veut faire; elle se tiendra même à Paris, où elle est, jusqu'à ce que cela soit déclaré*.

* Madame la duchesse de Berry se conduisit sur la place de gouvernante de ses enfants, comme elle avoit fait sur celle de premier écuyer de M. le duc de Berry; elle en leurra si bien le maréchal de Bezons pour sa femme, et parut si flattée d'y avoir la femme d'un officier de la couronne et d'un homme qui devoit tant à M. le duc d'Orléans, qu'elle le pressa d'en parler au roi, tandis que Sainte-Maure et d'Antin l'avoient tonnelée pour leur cousine de Pompadour, et la lui avoient fait

demander au roi, comme comptant de plaire par là à lui et à madame de Maintenon, qui la protégeoit et comme fille de la maréchale de Neuillan et plus encore par avoir marié sa fille au fils de madame de Dangeau et de l'auteur de ces Mémoires. Qui furent bien étonnés ? ce fut le roi, quand il se vit demander une chose faite, et le maréchal, quand le roi lui répondit tout net que la duchesse de Berry s'étoit moquée de lui, et qu'elle et son mari lui avoient demandé la place pour madame de Pompadour, à qui il avoit trouvé bon qu'ils la donnassent, comme il l'auroit trouvé tout aussi bien remplie par la maréchale, s'ils la lui avoient proposée. Bezons fut outré, et ne le laissa pas ignorer à madame la duchesse de Berry.

Jeudi 15, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. Madame la duchesse de Berry, qui a fait le mariage de marquis de Mouchy avec mademoiselle de Forcadel, alla à minuit à la chapelle pour les voir marier, et madame la duchesse de Saint-Simon, sa dame d'honneur, prêta pour cette nuit-là son appartement aux mariés pour y coucher. — On mande d'Allemagne qu'il y a une trêve publiée entre les couronnes du Nord. — On publiera mercredi, à Paris, la prolongation de la trêve pour quatre mois de la France et de l'Espagne avec l'Angleterre. — Madame de Villefort a demandé au roi pour le cadet de ses enfants, qui est dans le service, une pension de 500 francs que le roi lui a accordée.

Vendredi 16, *à Versailles.* — Le roi travailla avec le P. le Tellier. Le soir, chez madame de Maintenon, il donna une assez longue audience au maréchal de Montesquiou, qui en sortit fort content; il retournera en Flandre dans quinze jours. — On mande de Perpignan, qu'on y attendoit le maréchal de Berwick le 10; on y avoit nouvelle que M. de Staremberg étoit arrivé le 7, au blocus de Girone, et qu'il y faisoit venir toutes les troupes qu'il a en Catalogne, ainsi il y a beaucoup d'apparence qu'il y aura une action en ce pays-là.

Samedi 17, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, et le soir, au retour de sa promenade, passa

chez Madame, qui est fort incommodée d'un gros rhume; mais elle est, Dieu merci, beaucoup soulagée des maux qu'elle avoit. Le roi alla ensuite chez madame de Maintenon, où il travailla avec M. Voisin. — M. le Duc revint de Bourgogne, où il a tenu les États qui ont accordé au roi tout ce qu'il demandoit, et, à la prière de M. le Duc, le roi leur a remis 100,000 francs. Ce prince s'est fait fort aimer dans son gouvernement; il a donné la députation de la noblesse à Lassay le fils. M. le Duc n'a plus de bandeau sur les yeux, et l'œil qu'il a perdu ne le déguise pas trop. — M. le duc d'Aumont partit de grand matin de Paris; il veut arriver demain à Boulogne, où il s'embarquera incessamment. — Je fis à l'abbaye de Saint-Germain à Paris, la grande cérémonie de l'ordre de Saint-Lazare, où je reçus chevaliers le petit Montmorency et M. de Polignac.

Dimanche 18, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État; il alla au sermon l'après-dînée, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Pelletier. — M. Prior est arrivé à Paris; M. de Torcy le verra demain, et le roi lui donnera audience mardi matin. Il y a déjà longtemps qu'on l'attendoit; on ne doute pas qu'il n'apporte de bonnes nouvelles, mais nous ne les saurons pas encore de quelques jours. — Le maréchal de Berwick écrit de Perpignan du 11; voici la copie de sa lettre : « J'arrivai hier ici, Monsieur, les troupes y arriveront devers Noël; M. de Staremberg est arrivé le 7 auprès de Girone, l'on assure qu'il est suivi de toute son armée; il fait travailler à force à accommoder les postes qu'il a dessein de garder, pour empêcher le secours de Girone. »

Lundi 19, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure, et alla se promener à Marly; au retour, il travailla avec M. de Pontchartrain, chez madame de Maintenon. — On mande de Madrid que madame la princesse des Ursins y est arrivée en très-bonne santé, et que le roi et la

reine d'Espagne lui témoignent plus d'amitié que jamais. Elle s'est si bien trouvée des eaux de Bagnères qu'elle a donné envie à la reine d'y venir, et l'on croit qu'elle y viendra ce printemps. On mande en même temps que le roi d'Espagne, ayant su que M. de Staremberg marchoit au blocus de Girone avec toutes ses troupes, avoit ordonné au prince de Tserclaës de rassembler son armée et d'entrer dans le pays ennemi, tout le plus avant qu'il pourroit.

Mardi 20, *à Versailles.* — Le roi, après son lever, donna audience dans son cabinet, à M. Prior, que M. de Torcy lui amena, et après la messe, le roi tint le conseil de finances à l'ordinaire. L'après-dînée, S. M. se promena dans ses jardins, et au retour, il travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin et M. Desmaretz. — Les ministres étrangers qui viennent ici tous les mardis assurent que les ministres de leurs princes, qui sont à Utrecht, leur mandent que la paix est sûre, que M. de Strafford n'a donné de termes aux alliés que jusqu'au 13 du mois prochain. Il y en a même quelques-uns qui montrent des lettres où les conditions de la paix générale sont marquées; mais nous doutons encore qu'ils soient instruits bien exactement de tout le détail.

Mercredi 21, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, et fit porter son dîner chez madame de Maintenon. Il alla l'après-dînée se promener à Trianon, et le soir, chez madame de Maintenon, il y eut grande musique, et le roi fit jouer par quelques-uns de ses musiciens, des scènes du *Bourgeois gentilhomme*. Ils étoient même vêtus en habits de théâtre comme des comédiens, et le roi trouva qu'ils jouoient fort bien. — Le duc d'Aumont doit s'embarquer demain à Boulogne, pour passer en Angleterre, et l'on mande de Londres que le duc de Shrewsbury a pris congé de la reine d'Angleterre et devoit s'embarquer au commencement de cette semaine pour venir ici, avec la duchesse sa femme. Ils logeront

à Paris, à l'hôtel de Soissons que M. de Torcy leur a fait louer.

Jeudi 22, à Versailles. — Le roi dîna de bonne heure, et alla se promener à Marly. Le soir il y eut petite musique chez madame de Maintenon. Le roi, en sortant de son cabinet pour se venir coucher, me trouva à la porte, qui attendois son coucher ; il me dit : « Le duc et la duchesse de Berry m'ont prié de choisir une gouvernante pour leurs enfants ; j'ai cru ne pouvoir faire un meilleur choix que de madame de Pompadour ; je vous charge de le lui mander. » Je remerciai fort le roi de l'honneur qu'il lui faisoit ; il me dit : « Remerciez aussi le duc de Berry, » qui étoit sorti du cabinet avec lui. « Je vous assure, ajouta-t-il, qu'ils souhaitoient fort, lui et la duchesse de Berry, que je choisisse madame de Pompadour. » Après le coucher du roi, je descendis chez madame la duchesse de Berry, qui étoit prête à se mettre au lit ; elle me fit entrer, et quand je lui eus fait mon remercîment pour madame de Pompadour et pour nous, elle me répondit que je ne devois la remercier que des souhaits qu'elle avoit faits, qu'elle étoit fort aise du choix du roi, et que la joie que j'en témoignois augmentoit encore celle qu'elle en avoit.

Vendredi 23, à Versailles. — Le roi ne sortit point de tout le jour ; il fut enfermé toute l'après-dînée jusqu'à cinq heures avec son confesseur, et passa ensuite chez madame de Maintenon, où madame de Dangeau mena madame de Pompadour sur les dix heures, et quand le roi sortit pour aller souper, elle fit son remercîment au roi, qui la reçut avec beaucoup de bonté. Ma belle-fille n'étoit point avec elle, parce qu'elle est malade à Paris. Le soir il n'y eut point de jeu chez madame la duchesse de Berry ; elle s'enferma avec son confesseur pour faire demain ses dévotions ; elle se mettra demain au lit pour trois mois, craignant de se blesser, comme elle fit l'année passée à Fontainebleau.

Samedi 24, *à Versailles.* — Le roi fit ses dévotions et toucha beaucoup de malades; l'après-dînée, il entendit vêpres en bas dans la chapelle, et au retour, il travailla avec son confesseur, à la distribution des bénéfices; mais il n'a donné que les petits, et n'a point donné les archevêchés vacants ni un évêché qui vaque aussi, ni aucunes des abbayes considérables. Le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin; ce ministre a reçu des lettres du marquis de Brancas du 9, qui lui mande qu'il espère pouvoir ménager assez bien ses vivres pour tenir jusqu'au 15 du mois prochain. Le maréchal de Berwick mande qu'il ne pourra se mettre en marche que le 28 de ce mois, parce que ses dernières troupes n'arriveront à Perpignan que le 25. On croit qu'il sera fort difficile de secourir la place, si les ennemis sont en état de défendre le Ter, qui en cette saison-ci est fort difficile à passer. — Le duc de Sully se coucha hier en bonne santé, et ses valets, entrant dans sa chambre à onze heures du matin, le trouvèrent mort. Il n'a point laissé d'enfants; c'est le chevalier de Sully, son frère, qui hérite de tous ses biens et de la duché.

Dimanche 25, *à Versailles.* — Le roi assista à toutes les dévotions de la journée, et travailla le soir avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. — Le roi a donné au nouveau duc de Sully le gouvernement de Gien, qui vaut 2,000 écus de rente, le gouvernement de Mantes et la petite lieutenance de roi de Normandie, qui valent 2,000 livres de rente; c'est tout ce que le duc de Sully son frère avoit du roi, et cela est considérable pour eux, parce que Gien touche à Sully, et Mantes à Rosny. — On parle fort du mariage du prince d'Isenghien, avec mademoiselle de Rhodes, qui a déjà 30,000 livres de rente échues du bien de son père, et qui aura encore du bien de madame sa mère, mais cette mère n'a point encore donné son consentement au mariage.

Lundi 26, *à Versailles.* — Le roi, après son dîner, tra-

vailla chez lui, avec M. de Pontchartrain, et le soir il y eut grande symphonie chez madame de Maintenon. — La Richardie, neveu du marquis de Varennes, qui étoit exempt des gardes du corps et qui servoit actuellement auprès du roi, est mort ce matin; il étoit avant-hier en bonne santé. — Il y eut le soir, à Paris, à l'enterrement du duc de Sully, une grande dispute; le duc de Charost, comme duc et pair, vouloit précéder le marquis de Béthune, gendre de M. Desmaretz, qui est plus proche parent du mort. On s'en rapporta au duc de Béthune, père du duc de Charost, qui condamna son fils pour la marche à l'enterrement, mais qui ne décida rien pour la marche en allant saluer le roi*. — Madame la duchesse de Berry, qui se blessa l'année passée à Fontainebleau, ayant peur de se blesser encore dans cette grossesse-ci, s'est mise au lit pour trois mois.

* Le pauvre Dangeau s'étoit mis dans la tête de se faire duc par la faveur de sa femme, et avoit autrefois fort brigué l'ambassade de Rome pour ce dessein, dont on ne fit que rire, et ce fut lorsque le duc de Saint-Simon fut choisi sans s'en douter, et que la promotion du cardinal de la Trémoille, faite si à regret, fut enfin cause qu'il n'y eut point d'ambassadeur. Il avoit lié quelque commerce avec le cardinal Ottobon, protecteur des affaires de France dans ce dessein, et ces mêmes vues d'emploi au dehors pour parvenir au duché lui firent toujours faire les honneurs de la cour aux étrangers pour lier avec eux, et se mettre plus à portée. Hors d'espérance il n'aimoit pas les ducs, et cette envie est facile à reconnoître dans tout le tissu de ses Mémoires, d'ailleurs si politiques, si laconiques et si mesurés, pour ne pas dire si tronqués, si peu ébauchés et si flatteurs, si courtisans et si fades (1), mais toutefois si utiles pour les dates, et si curieux pour l'ordre de toutes

(1) Cette appréciation est injuste. Que les Mémoires soient politiques, laconiques et mesurés, oui; peu ébauchés, c'est encore vrai. Mais flatteurs et courtisans, non. Qui flattent-ils? où est la courtisanerie dans cette gazette sèche et laconique, et dont Saint-Simon constate la véracité et l'utilité? Personne mieux que lui ne pouvait en faire connaître l'utilité; il s'en est continuellement servi pour les dates et l'ordre des événements, quand il à rédigé ses Mémoires, vingt-cinq ans après la mort de Louis XIV. Il eût été loyal de le dire, au lieu de le laisser constater après lui.

sortes d'événements, et surtout pour le tissu et l'esprit extérieur de la vie et de l'occupation de la cour, du roi et de ses ministres. Il fait donc ici quelque chose de ce qui ne fut rien, et de la vanité de maison qui dans le duc de Béthune l'emporta sur celle de la dignité qui constamment ne le cédoit à personne, et n'avoit pas encore trouvé parmi les gens de qualité qui imaginât de lui disputer.

Mardi 27, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, travailla ensuite à son ordinaire avec M. Desmaretz; l'après-dînée il alla se promener à Trianon malgré le froid horrible qu'il faisoit, et le soir il travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz, chez madame de Maintenon. — Le marquis de Meuse épousa, à Paris, mademoiselle de Zurlauben, nièce de Sainte-Maure; la noce se fit à Paris, chez la duchesse d'Antin, parente de la mariée. — On a appris que le prince Ragotzki, qu'on attendoit à Paris, et qui s'étoit embarqué à Dantzick pour y venir, avoit été poussé par la tempête en Écosse, où on vouloit lui faire faire la quarantaine; ainsi il n'arrivera pas sitôt.

Mercredi 28, *à Versailles.* —Le roi tint le conseil d'État, et fit porter son dîner chez madame de Maintenon; après dîner il repassa chez lui, et travailla avec M. Voisin. Le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. Ce matin, le roi, en allant à la messe, dit qu'il avoit donné le gouvernement de Guyenne à M. le comte d'Eu, second fils de M. le duc du Maine, et M. le duc du Maine alla dans l'instant à Sceaux querir les deux princes ses enfants, qu'il mena dans le cabinet du roi, avant que le roi en sortît pour aller chez madame de Maintenon. Le voyage que le roi devoit faire à Rambouillet, de lundi en huit jours, est remis au mois de février, parce qu'il fait un si cruel froid et un si vilain temps que le roi n'auroit pas pu y chasser.

Jeudi 29, *à Versailles.* — Le roi dîna au sortir de la messe, et alla se promener à Marly. Pendant sa promenade, il dit que beaucoup de courtisans faisoient habiller

leurs gens de livrée de justaucorps et de surtouts galonnés d'or, et qu'il défendoit qu'on leur en fît porter à l'avenir. On prétend que cela a déjà été cause de quelques désordres dans Paris, parce qu'on prenoit ces gens-là pour des officiers, et cela les autorisoit à des insolences. Madame la duchesse du Maine, qui avoit toujours été à Sceaux depuis Fontainebleau, est revenue ici faire ses remercîments au roi et y demeurera tout l'hiver; elle y seroit même venue, quand elle n'auroit point eu de remercîments à faire, et cela n'a hâté son retour ici que de quelques jours. — Madame de Castelblanc, fille de milord Melfort, étoit accouchée il y a quelques jours de deux enfants; elle est morte en couche, fort regrettée de ceux qui la connoissoient.

Vendredi 30, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier; l'après-dînée il alla se promener à Trianon, et le soir, chez madame de Maintenon, il y eut musique. Monseigneur le duc de Berry s'est levé ces jours-ci à quatre heures du matin pour aller tirer des canards sur la rivière d'où il ne revenoit qu'à la nuit. — Dans la distribution des bénéfices qui fut faite samedi il y a eu une abbaye de 500 écus auprès d'Auxerre, qui a été donnée à l'abbé Tiraqueau.— Voici la copie d'une lettre que M. de Montéléon, ambassadeur d'Espagne en Angleterre a écrite au maréchal de Tessé :

« Monsieur, Votre Excellence veut bien que je lui fasse part de mon arrivée en Angleterre. Je m'embarquai le 10 de ce mois sur un paquebot avec la marée et un vent favorable; mais, à la hauteur de Douvres, l'un et l'autre ayant manqué, il fallut relâcher aux Dunes, et ce ne fut pas sans incommodité ni sans péril, à cause du gros temps qui survint. Je couchai à Dèle, et le lendemain 11 à Douvres, par terre, dans le même temps que milord Marlborough s'y embarquoit pour Ostende. C'est une singularité qui a paru remarquable à tout le monde. A mon arrivée on tira le canon, et le corps de ville me rendit visite par ordre de

la reine. On but à la santé du roi d'Espagne et de la reine d'Angleterre, mais cette cérémonie fut bien plus solennelle à Cantorbéry. Le maire à la tête de la ville, m'étant venu voir, m'invita d'aller à l'hôtel de ville; je crus y devoir consentir, et m'y étant rendu j'y fus reçu avec beaucoup d'honneur. Il y fut bu à la santé des monarques des deux couronnes et à la bonne amitié des deux nations, avec les marques de la plus sincère satisfaction, jusque-là que le peuple, qui me suivoit comme si j'eusse été un ambassadeur de Siam, crioit hautement : *Vive le roi et la reine d'Espagne et le prince des Asturies!* A mesure que j'approchois de Londres, j'étois complimenté par des gentilshommes, des secrétaires d'État. Je reçus à Durfort une lettre de milord Darmouth, qui me prioit de descendre à Londres chez lui, m'attendant à dîner avec toute ma suite; mais, comme cela ne se put pas parce que ma berline s'étoit rompue, la partie fut remise au lendemain. M. l'abbé Gautier, qui est fort obligeant et qui me fait mille plaisirs, et M. Lerris, premier secrétaire de M. Darmouth, vinrent à ma rencontre à deux lieues, et, dès que je fus arrivé à Londres, les secrétaires d'État me rendirent visite chez moi, distinction d'autant plus remarquable qu'elle ne se pratique pas même à l'égard des ambassadeurs; aussi ces ministres ne m'ont fait cet honneur que comme au ministre de confiance du roi d'Espagne, pour qui ils ont prétendu par là faire voir leur bonne disposition. J'allai ensuite souper chez M. Darmouth, où se trouvèrent milord Bolingbroke, milord d'Oxford, grand trésorier, et milord Pawlet, grand maître de la maison de la reine. Le repas fut aussi délicat que magnifique, et tout s'y passa avec la politesse et les bonnes manières si touchantes en ces sortes d'occasions. On y but les santés du roi, de la reine d'Espagne, de la reine d'Angleterre, du prince des Asturies, de l'infant, du roi de France et de M. le Dauphin, de sorte que, si les suites répondent à ces commencements, on a lieu de tout espérer. Le lende-

main je fus visité par l'ambassadeur de Venise et par les envoyés de Suède, de Danemark, de Lorraine, de Florence, particulièrement par M. Milaride, plénipotentiaire de Savoie, et par plusieurs seigneurs. Lorsque j'ai rendu les visites aux ministres d'État et aux ministres étrangers, mon carrosse étoit toujours suivi et entouré d'une si grande foule de peuple, criant : *Vive le roi d'Espagne et la maison espagnole!* que je ne me suis souvent ouvert le passage qu'en jetant de l'argent.

« Le 21, à huit heures du soir, je fus introduit à l'audience particulière de la reine par milord Darmouth. S. M. B. me reçut avec beaucoup de bonté et me permit de lui présenter M. le duc d'Atri, M. le comte de Montijo, M. le marquis de Grillo et M. le marquis Impériale. Je ne suis point encore entré en négociation avec les ministres ; il y a apparence que l'on commencera incessamment.

« Vous aurez su, Monsieur, que milord Strafford a déclaré en Hollande aux députés des États Généraux que S. M. B. leur donne trois semaines de temps, dont le terme expire le 31 de ce mois, pour se déterminer à entrer dans le traité de paix, leur proposant que si la difficulté pour la sûreté de la barrière ne consiste que dans la place de Tournay, la reine s'engage à la faire céder par le roi de France, et qu'en cas que dans le temps prescrit ils ne prennent point de résolution, S. M. B. déclare qu'elle fera sa paix particulière avec les deux couronnes, et que M. le duc de Savoie y sera compris. M. de Strafford mande qu'il a déjà fait cette déclaration, et que, quoique le comte de Zinzendorf ait cherché par toutes sortes de moyens, même indignes, à troubler cette négociation, jusqu'à menacer que l'archiduc continuera la guerre, encore qu'il fût tout seul, cependant il commence à mettre de l'eau dans son vin et à avouer l'impossibilité de pouvoir continuer la guerre sans le secours de l'Angleterre, ayant même dit à M. de Strafford que la cour de Vienne ne seroit pas éloignée d'entrer aussi dans le traité de paix, pourvu que la

reine soutînt les droits et les prétentions de l'archiduc. M. de Strafford lui a répondu qu'il ne devoit s'en prendre qu'à lui-même pour n'avoir pas écouté les propositions que la reine lui a fait faire plusieurs fois, et qu'à présent il faudroit se conformer aux engagements que S. M. B. a pris avec les deux couronnes. En un mot, la cour d'Angleterre connoît que les retardements apportés par la Hollande sont pleins d'artifices; elle méprise la cour de Vienne, et veut absolument faire la paix générale ou particulière.

« De Londres, le 25 décembre 1712. »

Samedi 31, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, et l'après-dînée, chez lui, il travailla avec M. Voisin. Il faisoit un si vilain temps qu'il ne put sortir de tout le jour. — M. de la Rochefoucauld, voyant que l'abbé de la Rochefoucauld, son petit-fils, n'étoit point encore déterminé à prendre aucun parti, qu'il ne s'expliquoit point avec sa famille sur la résolution qu'il prenoit ou de garder ses bénéfices ou de prendre l'épée, et qu'ainsi M. de Duretal, son frère, étoit toujours dans l'incertitude ou d'être un grand seigneur comme l'aîné de sa maison, ou de demeurer cadet avec un bien médiocre et sans dignité, M. de la Rochefoucauld a supplié le roi de trouver bon que M. de la Rocheguyon cédât le duché de la Rocheguyon à M. de Duretal son fils. Le roi l'a permis, mais la manière dont cela se peut faire n'est pas encore réglée ; M. le chancellier va travailler à y donner la force nécessaire. M. de la Rocheguyon, qui ne songe qu'à la grandeur de M. de Duretal, apporte sur cela toutes les facilités imaginables *. — Le roi a donné le régiment de Clarefontaine, qui vient de mourir en Espagne, où ce régiment a toujours servi, à M. de Talleyrand, qui sert en ce pays-là et qui n'étoit que capitaine; M. de Talleyrand avoit été fort recommandé ici par madame la princesse des Ursins. Talleyrand est de même maison que M. de Chalais, premier mari de madame des Ursins, et elle a toujours été fort vive sur les

intérêts de cette maison-là, et M. de Talleyrand est fort estimé dans les armées où il a servi.

* L'orgueil de MM. de la Rochefoucauld ne vouloit jamais qu'un seul homme dans leur race à monceller toute leur fortune, et comptoit pour rien les filles et les cadets. Le père, si connu dans les intrigues, les factions et les guerres civiles de la minorité de Louis XIV, n'avoit pu digérer le rang de prince donné aux Bouillons; il croyoit l'avoir mérité par les mêmes voies, et il étoit vrai qu'il les avoit bien imitées et qu'elles n'étoient pas étrangères à sa maison; mais il ne put parier de mérite de guerre ni de cabinet avec MM. de Bouillon et de Turenne, et, quoique plus galant qu'eux et d'un esprit plus propre aux manéges de ruelles, et ensuite aux beaux-esprits, il ne put atteindre à la considération de leurs alliances, de leur autorité dans les partis, de leur réputation bâtie sur les choses qu'ils avoient faites, à l'espérance de conseil d'amis et de protection que le cardinal Mazarin crut trouver en eux en se les attachant; et ce ver rongeur de principauté passa de lui à son fils qui espéra et qui obtint tout de sa surprenante et durable faveur, excepté ce rang où il ne put jamais atteindre, quelques efforts qu'il ait souvent faits auprès du feu roi pour l'obtenir. Ce dépit, joint à ce qui a été dit d'abord, ajouta encore à la disgrâce des puînés et des filles. Dans ces idées, M. de la Rochefoucauld le père avoit un frère d'âge et de génie fort inégal à lui, qui, simple tonsuré et très-incapable d'aller plus loin en ce genre, fut pris en amitié par son neveu, de son âge, qui dans sa faveur le fit combler de riches abbayes. Ce favori eut trois sœurs qui vieillirent sibylles, dans un coin de l'hôtel de la Rochefoucauld, avec à peine de quoi vivre. Il eut trois frères: le chevalier de la Rochefoucauld et les abbés de Marsillac et de Verteuil, qui eurent tous de grosses abbayes, et quand les deux aînés moururent, leurs bénéfices furent donnés à l'oncle et au neveu abbés. Tous ceux-là ne paroissoient point à une cour qu'ils dédaignoient, et les deux aînés régnèrent par leur esprit dans les meilleures compagnies tant qu'ils vécurent, et tous trois fort goutteux. L'abbé de Verteuil méritoit la goutte plus que les autres, et donnoit plus aux sens qu'à l'esprit, quoique prêtre, et ne laissoit pas de voir et d'être aussi de bonne compagnie; il les survécut tous fort longtemps. M. de la Rocheguyon, fait duc en épousant la fille aînée et favorite de M. de Louvois, n'avoit qu'un seul frère, qui ne s'est jamais marié et qui a passé une grande partie de sa vie à la guerre, fort à l'étroit; celui-là doux, poli, plein d'esprit et d'agréments dans l'esprit, tout adonné à la lecture, également aimé, estimé, recherché et particulier. M. de la Rocheguyon eut quantité d'enfants, et les traita à la mode de la maison. Les trois aînés, tous grands, moururent de la petite vérole; il en perdit d'autres avec peu de soin et de regret, mâles et fe-

melles, les deux derniers. Il avoit obtenu la commanderie de Pézénas pour l'un, avec dispense pour différer ses vœux parce qu'il étoit encore enfant; l'autre il le jeta sur mer et dans les voyages de longs cours : tel étoit l'état de sa famille à la mort du troisième aîné. Celui qui le devenoit par cette mort avoit le petit collet, et se trouvoit chargé de presque toute la dépouille de ses oncles et grand-oncle, en sorte qu'il jouissoit de plus de 60,000 livres de rente. Il étoit né en juillet 1687, et n'avoit point voulu s'engager dans les ordres, quoiqu'il en eût été fort vivement pressé. Devenu l'aîné et n'ayant plus que deux frères, de huit qu'ils s'étoient vus, et le cadet pourvu d'une riche commanderie avec espérance de plus, c'étoit bien le compte de la maison de le faire renoncer en faveur du marin, qu'on appeloit le comte de Duretal, afin que tout tombât sur lui, et que l'aîné, prenant enfin les ordres, devînt un grand prélat et figurât aux dépens de l'Église. Ce ne fut pas son avis. Les grands biens, les dignités et les établissements qui le regardoient, le tentèrent plus que les riches bénéfices; prières, caresses, menaces, tout fut employé vainement, jamais il ne voulut renoncer ni s'engager dans les ordres. A bout de moyens de ce côté-là, on prit d'autres vues et on lui proposa de quitter avec le petit collet un état qu'il ne vouloit pas suivre; à ce petit collet tenoient 60,000 livres de rente; de les lâcher ne fut pas encore son avis. Il avoit été témoin de la manière dont ses frères avoient été traités, qui manquoient du plus nécessaire, et qui toute leur vie avoient été menés comme de petits garçons. La douceur, l'onction, la tendresse n'étoient pas le foible de leurs parents; l'extrême épargne l'étoit davantage. Il ne crut donc pas devoir se livrer à leur merci, et après avoir bien tergiversé, poussé au pied du mur, il déclara résolument qu'il demeureroit abbé et aîné, pour faire ensuite en temps et lieu ce qui lui conviendroit davantage, et qu'il étoit trop jeune pour n'avoir point d'état, et trop vieux pour se faire mousquetaire puis capitaine, en attendant un régiment; c'étoit bien là son compte et en effet il avoit grande raison, mais ce n'étoit pas celui de sa famille. On en vint aux gros mots, on lui chassa ceux de ses domestiques qu'on soupçonna lui être les plus attachés et en qui il prenoit le plus de confiance; on eût recours à ses amis dont on intéressa par divers moyens ceux qui le purent être; on lui mit vis-à-vis de lui docteurs affidés, grands prélats, sœurs; rien ne réussit. Le pis étoit qu'il souffroit tout avec toute la douceur, la patience et le respect possible, sans jamais laisser échapper une plainte ni une parole qu'on pût reprendre, mais ferme sans pouvoir être ébranlé. Enfin sa famille, rugissant et ne sachant plus que faire, eut recours au dernier remède. M. de la Rochefoucauld, aveugle et retiré au chenil, se fit conduire dans le cabinet du roi, à qui il raconta avec sa véhémence ordinaire, malgré son âge, l'état déplorable de sa famille, l'opiniâtreté de son petit-

fils qui vouloit manger à deux rateliers tout à la fois; il pleura, il se désespéra, il représenta au roi la perte de sa maison par la situation dans laquelle son petit-fils la réduisoit. Cette perte étoit imaginaire, puisqu'il n'y avoit qu'à attendre et se reposer sur la santé de l'abbé et du comte de Duretal en état de se marier, ou, si l'état ambigu de l'aîné faisoit un obstacle au mariage de l'autre, aussi grandement qu'ils l'auroient voulu, se contenter de moins et en avoir des enfants; mais ils voulurent profiter de leur malheur, pour obtenir une grâce sans exemple contre toutes sortes de règles et de lois, et qui n'avoit jamais été imaginée qu'en dernier lieu, en faveur des bâtards et privativement à tout autre, par l'édit de 1711, fait uniquement pour eux sous d'autres prétextes, et qui de plus abroge les duchés femelles rétroactivement. M. de la Rochefoucauld ramassa donc toutes les forces de son ancienne faveur, de son ascendant sur le roi, de son âge, de son aveuglement dont il toucha le roi, et le pressa et l'étourdit si fort de ses cris et de ses instances, qu'il en obtint de faire passer le duché vérifié, érigé femelle, mais abrogé de la Rocheguyon, dès lors sur la tête du comte de Dureral et à sa postérité, et d'en dépouiller l'abbé son aîné et ses enfants s'il venoit à se marier, et cela contre les termes formels de l'érection et de son enregistrement qui n'appellent que l'aîné. Cette grâce surprit étrangement tout le monde; les ducs moins anciens que la Rocheguyon espérèrent bien y revenir après le roi, et l'abbé de la Rochefoucauld, qui, avec cette dignité qui devoit doubler en lui celle de la Rochefoucauld, y perdoit une magnifique terre de 80,000 livres de rente si proche de Paris, si bien bâtie et en si beaux droits, se le promit encore plus qu'eux, et souffrit en silence ce qu'il ne put empêcher. M. de la Rocheguyon se démit aussitôt et de la dignité et de la terre, par donation entre-vifs au comte de Duretal, en s'en réservant les fruits, et se mirent ainsi en état de le bien marier et de faire deux branches de ducs dans leur famille. Cela consommé, ils revinrent à la charge sur l'abbé, toujours sur le même point de renoncer à ses bénéfices ou à son aînesse et de s'engager dans les ordres; mais ce qu'ils avoient fait pour son cadet ne lui avoit pas adouci l'esprit, ni fait changer de résolution; ils tentèrent donc la dernière voie. M. de la Rochefoucauld se fit encore conduire dans le cabinet du roi, où il recommença ses plaintes et ses douleurs, et il obtint que le roi parleroit à l'abbé pour l'obliger à prendre l'un ou l'autre parti. L'abbé fut donc obligé de se présenter devant le roi et s'attendoit à en être maltraité; cependant il lui parla avec une bonté de père, et l'abbé lui répondit avec tant de sagesse et de respect, qu'il le désarma. Ses parents ainsi sans ressources se tournèrent d'un autre côté; tout tenoit aux revenus, et c'est ce qu'il avoit représenté au roi avec succès, et il ne lui en vouloit donner ni assez, ni les lui céder avec l'indépendance d'eux qui seule pouvoit faire la sûreté

de la jouissance. Ils imaginèrent donc de proposer un bref du pape qui lui permît de jouir de ses bénéfices en allant à la guerre, et engagèrent ainsi ce malheureux aîné à y consentir, puisque cela levoit toute difficulté à son égard. Les exemples, qui font beaucoup à Rome, ne manquoient pas : trois frères du comte de Soissons, le chevalier de Lorraine et d'Harcourt, frère de M. le Grand, le grand prieur et bien moins qu'eux Forbin, capitaine des mousquetaires gris et lieutenant général, qui tous avoient eu des abbayes jusqu'à leur mort, et dont le prince Eugène et le grand prieur vivoient encore, avoient eu de pareils brefs. Ils y firent aussi entrer l'intercession du roi pour diminuer la somme que ces dispenses coûtent toujours, et enfin ils l'obtinrent. L'abbé de la Rochefoucauld prit donc l'épée et le nom de prince de Marsillac sans rang, tandis que son cadet étoit duc ; et pour le dépayser et contenter Rome, ils l'envoyèrent servir volontaire en Hongrie malgré lui en 1717 ; mais à peine fut-il arrivé à Bude en allant joindre l'armée qu'il y mourut le 18 juin à trente ans, et délivra ainsi son frère d'un état fort équivoque, et son père de la douleur de ne voir pas tout sur la tête d'un seul ; mais l'événement n'en fut pas heureux, malgré tous les efforts de la faveur et de la fortune. M. de la Rocheguyon, alors de la Rochefoucauld depuis la mort de son père, étant mort très-subitement en 1728, son fils qu'il avoit richement marié, eut plusieurs garçons dont il ne put élever aucun ; mais ses filles et en nombre lui furent toutes conservées. Désespérant d'avoir plus d'enfants après plusieurs fausses couches de sa femme, il se tourna, avec elle et avec la duchesse de la Rochefoucauld sa mère, à marier le commandeur, son unique frère, à l'aînée de ses filles pour faire au moins tomber tous ses biens et ses dignités sur lui ; ils étoient tous deux fort unis. La dispense fut accordée et le mariage alloit se faire, lorsque le commandeur, qui depuis quelque temps avoit quitté sa commanderie et la croix, fut attaqué de la petite vérole et mourut. La douleur alla au désespoir. M. de la Rochefoucauld ne pouvoit survivre à la perte de sa maison. Il en fit tant de cris et de bruit qu'il obtint du premier ministre et du garde des sceaux son adjoint, et qui avec raison s'honoroit fort d'être son parent fort proche par la chancelière le Tellier, des lettres qui lui permirent de donner la dignité de duc vérifié, avec la terre de la Rocheguyon, à celui qui épouseroit sa fille aînée, pourvu qu'il fût aussi de la maison de la Rochefoucauld, et qu'en cas de ce mariage il ne vînt que des filles, la seconde fille de M. de la Rochefoucauld, si elle avoit épousé un homme de la maison de la Rochefoucauld, recueilleroit la dignité et la terre de la Rocheguyon, et ainsi aux mêmes conditions la troisième. Aussitôt après M. de la Rochefoucauld fit le mariage de son aînée avec le fils du marquis de Roye et de la fille de Ducasse, qui d'une terre de son beau-père prit le nom de duc d'Anville. Cette grâce fut bien autre que

celle que le vieux duc de la Rochefoucauld avoit arrachee du feu roi pour le père de cette duchesse d'Anville, et telle qu'elle ne fut jamais imaginée ni conçue. Ce qui en résultera dans d'autres temps, on l'ignore; mais depuis trois ans de mariage (1) point d'enfants, et dans cette vaste tribu de la Rochefoucauld aucun nubile à portée d'épouser les deux autres filles. Ainsi, outre l'évidente extinction du duché-pairie de la Rochefoucauld, il ne paroît pas que celui de la Rocheguyon doive renaître de tant de cendres, et que les immenses biens de M. de la Rochefoucauld soient destinés, après tant de soins, qu'à une dissipation d'héritiers éloignés.

---

(1) Ce mariage étant du 28 février 1732, l'addition de Saint-Simon a été écrite en 1735.

APPENDICE A L'ANNÉE 1712.

Dans son addition du 27 juillet, Saint-Simon, comme toutes les fois qu'il a parlé de Villars, s'est laissé emporter par sa haine. Il s'est fait ici l'écho des récriminations du maréchal de Montesquiou contre Villars, et a inventé un récit de l'affaire de Denain, en exagérant à dessein le rôle de Montesquiou pour rabaisser Villars et en faire un personnage ridicule.

Le dépôt de la Guerre conserve toute la correspondance relative à l'affaire de Denain (1). On y trouve les lettres du roi, de Voisin, de Villars, de Montesquiou et de divers généraux, relatives à cette courte, mais décisive opération. C'est dans cette correspondance complète, authentique et autographe qu'il faut aller chercher la vérité. On y voit, ce qui était inconnu jusqu'ici, que l'idée de l'opération de Denain vient du roi, et non pas de Montesquiou ni de Villars; que le roi, loin de conduire et de diriger ses généraux, leur laisse une entière liberté en leur proposant les idées et les plans qu'il juge avantageux à l'État; que Montesquiou n'avait pas d'ordres particuliers du roi, et qu'il ne songeait pas à attaquer Denain, puisque, dans le conseil de guerre tenu le 17 juillet à Noyelle, il propose lui-même d'aller livrer bataille au prince Eugène sous les murs de Landrecies, c'est-à-dire de faire l'inverse de ce que Saint-Simon dit qu'il était autorisé à faire; que ce n'est pas à Montesquiou, mais à Villars, que le roi parle d'aller attaquer le camp de Denain. On y voit que Villars ne mandait aucunes « gasconnades, » mais, au contraire, écrivait les lettres les plus sensées et les plus dignes d'un général qui comprenait la responsabilité et la gravité de sa mission. On y voit aussi que Villars était présent à l'affaire de Denain, et que toute la relation de Saint-Simon est une espèce de roman.

Mais, avant de donner les lettres elles-mêmes, il nous paraît utile de tracer rapidement l'histoire des opérations (2).

---

(1) Flandre, 1712, volumes 2379, 2380 et 2381. — Nous avons recueilli ces pièces pour la nouvelle édition des Mémoires de Villars que nous devons publier dans la bibliothèque Elzévirienne. (L. D.)

(2) On trouvera, pour les suivre, une bonne carte dans la *Vie de Villars*, publiée par Anquetil en 4 vol. in-12, 1784.

Après la mort de l'empereur Joseph Ier, l'Angleterre s'était retirée de la coalition et avait signé les préliminaires de Londres avec Louis XIV. Toutefois, le prince Eugène, après avoir pris le Quesnoy, marcha sur la Sambre pour attaquer Landrecies. S'il s'emparait de cette place, Eugène occupait toute la section de frontière entre Lille et la Sambre; il avait ainsi une base d'opérations très-sûre qui lui permettait de se porter sur Paris, par la vallée de l'Oise, et d'arriver sans obstacle au cœur de la France. En 1794 le sort de Paris se décida aussi sur les rives de la Sambre, et Fleurus nous sauva alors, comme Denain nous avait sauvés quatre-vingt-deux ans auparavant. La vallée de la Sambre est une des clefs de la France. Lorsque Eugène voulut y pénétrer, il fallut à tout prix l'en chasser, et le roi pressa Villars, à plus d'une reprise, de livrer bataille sans hésiter.

Presque toujours, les idées les plus simples et les plus décisives ne naissent pas du premier coup; elles se font pièce à pièce et à force de réflexions; la campagne de Denain en est un exemple. Elle se compose, en effet, d'une marche sur Landrecies, qui trompe Eugène; l'ennemi concentre ses forces autour de cette ville pour livrer bataille; dans ce mouvement, sa droite s'éloigne de Denain; l'armée française profite de cette circonstance, se porte rapidement par sa gauche sur Denain, enlève le camp retranché, puis Marchiennes et ses immenses magasins, et oblige Eugène à lever le siége de Landrecies et à évacuer la France.

Il s'agissait donc, Eugène commençant le siége de Landrecies, de faire une diversion sur ses derrières pour l'obliger à lever le siége. C'est affaire de stratégie que ces diversions et ces mouvements sur les flancs et sur les derrières de l'ennemi, au lieu de l'aborder de front. La première idée de la diversion à faire sur les derrières de l'ennemi est dans une lettre du roi à Villars (1). Louis XIV propose d'aller assiéger Douai, qui est alors au pouvoir d'Eugène; on pense qu'il lâchera Landrecies pour essayer de sauver Douai. Villars montra les difficultés qu'il y avait à ce siége et proposa d'aller reprendre Bouchain. Le roi y consentit; puis ce projet fut encore abandonné. En attendant, les Impériaux assiégeaient Landrecies. Le roi voulait qu'on sauvât la place à tout prix; mais Villars, tout impétueuse que fût sa nature, ne voulait pas risquer une partie téméraire. Il cherchait le joint, il tâtonnait, comme dit Saint-Simon, avant de livrer une bataille décisive qui devait sauver la France ou la perdre, et ses raisons sont les meilleures.

Après que l'on eut abandonné l'idée d'assiéger Bouchain, l'armée française se mit en marche sur Landrecies. Le 17 juillet, un conseil

---

(1) *Flandre*, volume 2379; 10 juillet; pièce 128.

de guerre fut tenu à Noyelle; tout le monde, Montesquiou comme les autres généraux, fut d'avis qu'il fallait passer l'Escaut et se porter sur la Sambre. Personne ne parle de Denain, personne n'y pense. Si Montesquiou avait eu des ordres particuliers, il n'eût pas opiné dans ce conseil, comme il l'a fait, pour entraîner l'armée sur Landrecies. Enfin, le 19, notre armée, après bien du temps de perdu, il faut en convenir, passa l'Escaut. Le 20 et le 21, elle s'arrêta et campa entre l'Escaut et la Selle, la droite à Câteau-Cambrésis.

Le 17, le roi écrivait à Villars et lui proposait de faire attaquer Denain par un gros détachement. Le vieux roi montrait au maréchal tous les avantages que devait avoir cette opération et qu'elle a eus plus tard effectivement. On reconnaît dans Louis XIV faisant ce projet de diversion, le disciple de M. de Chamlay. Mais le roi laissoit à Villars toute liberté d'agir. Le maréchal et les généraux passèrent la journée du 20 à reconnaître le terrain en avant de la Sambre, et le prince Eugène dut s'attendre à une bataille générale de ce côté; il replia sa droite, dégarnit Thuin et laissa ainsi Denain isolé et gardé seulement par dix-huit bataillons. Le projet de Louis XIV pouvait alors être exécuté. Aussi, le 21, Villars résolut-il d'attaquer Denain, « à quoi l'on n'a pu songer que dans le temps que nous éloignons l'armée ennemie de l'Escaut (Thuin); car, lorsqu'elle y avoit sa droite (1), on ne pouvait le tenter avec aucune apparence de succès. Je compte donc faire demain (22 juillet) toutes les démarches qui pourront persuader l'ennemi que je veux passer la Sambre, et je tâcherai d'exécuter le projet de Denain, qui seroit d'une grande utilité (2). » Tout était prêt pour l'attaque de Denain, lorsque M. de Tingry, qui devait y prendre part avec la garnison de Valenciennes (3), fit manquer l'affaire. On se décida aussitôt à passer la Selle qu'on franchit le 22, et on se porta sur la Sambre pour y livrer bataille. Il y a dans ces divers mouvements des hésitations et des incertitudes qui motivèrent la lettre assez sévère de Voisin à Villars, écrite le 23, et cependant ces hésitations s'expliquent quand on pense aux conséquences désastreuses que pouvait entraîner une bataille perdue. Le 23, on fait jeter les ponts sur la Sambre, et Eugène s'attend à donner la bataille le lendemain aux Français (4). C'est alors, le 23 au soir, que, tout le

(1) Le prince Eugène était d'abord campé derrière l'Escaillon, petit affluent de l'Escaut, sa gauche à Landrecies, et sa droite à Thuin, qui est tout près de Denain et qui était relié au camp retranché de Denain par de fortes lignes.

(2) Lettre de Villars à Voisin, du 21 juillet.

(3) Il est bien extraordinaire que le prince Eugène ait laissé cette place à la France et ne se soit pas emparé tout d'abord de cette pièce importante de l'échiquier, qui prenait à revers Marchiennes et Denain.

(4) Villars écrit à M. de Saint-Frémont, qui est dans Maubeuge, qu'il va livrer bataille sur la Sambre.

monde jugeant qu'il est impossible de livrer bataille sur la Sambre avec succès, on en revient au projet de Denain, et qu'on l'exécute cette fois avec une intelligence, une vigueur, une décision et un entrain admirables, en y employant toute l'armée au lieu d'un détachement. La diversion proposée par le roi est devenue une grande opération. Il ne se trouve rien dans les papiers du Ministère de la Guerre qui fasse connaître positivement quel est l'officier qui remit en avant le projet de Denain. Le maréchal de Montesquiou s'en attribue l'honneur dans sa lettre du 29 juillet que nous publions (1), et Anquetil, dans la vie de Villars (2) dit que ce fut Montesquiou qui proposa l'attaque de Denain. « Nous concertâmes ensemble les opérations, » dit Villars. On sent, en effet, quand on a un peu l'habitude de ces sortes d'études, qu'une intelligence militaire de grande valeur est à la tête de ces opérations, partant, que Villars y a joué le premier rôle, comme dispositions générales. L'exécution fut confiée à Montesquiou, qui s'acquitta parfaitement de son devoir. M. de Tingry avec ses quinze bataillons fit merveille ; l'entrain de nos soldats fut irrésistible. On avait dérobé une marche et caché le mouvement au prince Eugène ; quand il arriva tout était fini.

La correspondance nous fait voir que Montesquiou chercha à s'attribuer tout l'honneur de Denain ; sur ce point, Saint-Simon reçoit encore un éclatant démenti. Mais il convient actuellement d'arrêter cette note et de laisser parler eux-mêmes les acteurs de ces grands événements.

I. *Le maréchal de Villars au ministre Voisin* (3).

« Au camp de Noyelle, ce 16 juillet 1712.

« Je ne sais pas bien, Monsieur, quelles seroient les opinions de plusieurs s'il n'y a pas de bataille ; mais si je les recueillois présentement, je vous assure que mettre tous ses œufs dans un panier est une phrase qui bourdonne fort autour de mes oreilles.

« Je suis... »

II. *Louis XIV au maréchal de Villars* (4).

« A Fontainebleau, le 17 juillet 1712.

«... Ma première pensée avoit été, dans l'éloignement où se trouve

(1) N° XXII.

(2) Vie du maréchal de Villars, déjà citée, t. II, p. 212.

(3) Archives du Dépôt de la Guerre, Flandre, 1712. — Volume 2379, pièce 226.

(4) Flandre, 1712. — Volume 2380, pièce 5.

Landrecies de toutes les autres places d'où les ennemis peuvent tirer leurs munitions et convois, d'interrompre leur communication en faisant attaquer les lignes de Marchiennes (1), ce qui les mettroit dans l'impossibilité de continuer le siége; mais, comme il m'a paru que vous ne jugez pas cette entreprise sur les lignes de Marchiennes praticable, je m'en remets à votre sentiment par la connoissance plus parfaite que vous avez étant sur les lieux, et je ne puis que vous confirmer les précédents ordres que je vous ai donnés pour empêcher le siége de cette place et combattre les ennemis par les endroits que vous jugerez plus accessibles pendant qu'ils viendront pour s'établir devant la place...... »

III. *Voisin à M. le comte de Broglie* (2).

« 17 juillet, à Fontainebleau.

«... On prétend que le prince Eugène doit se déterminer ces jours-ci à faire un nouveau siége de Landrecies ou de Maubeuge. Je vous supplie de me mander si vous jugez qu'en faisant le siége de Landrecies, ils puissent toujours conserver leur communication à Douai par Marchiennes, pour en tirer leurs convois et munitions de guerre, ce qui est fort éloigné de Landrecies; et il est néanmoins bien difficile qu'ils les puissent faire venir d'ailleurs, n'ayant rien de plus près que Mons, s'ils ne tirent pas de Douai. *S'il étoit possible dans ce grand éloignement d'attaquer leurs lignes de Denain pour couper la communication*, ce moyen paroîtroit le plus assuré et le moins hasardeux pour les obliger à lever le siége; et vous feriez bien d'en écrire vous-même à M. le maréchal de Villars et de lui en envoyer un projet, lui marquant le nombre de troupes dont vous auriez besoin, de quelle manière et en quel temps il devroit les faire marcher pour vous les envoyer et en ôter la connoissance aux ennemis. Comme il doit passer l'Escaut avec l'armée du roi, lorsque les ennemis s'approcheront de Landrecies, il me semble que dans ce mouvement général de l'armée du roi, la contremarche que feront quelques brigades par les derrières pourroit aisément être cachée. Le roi ne veut point laisser prendre Landrecies comme on a fait le Quesnoy, et S. M. hasardera plutôt une bataille pour secourir la place que de ne rien faire du tout. C'est pour cela que je vous prie d'examiner s'il seroit possible d'empêcher le siége en interrompant cette communication du camp de Douai (3). »

---

(1) Ou de Denain; c'est la même chose.

(2) Vol. 2380, pièce 7.

(3) On ne trouve pas, au dépôt de la Guerre, la réponse de Broglie à cette lettre. Le comte de Broglie étoit à Mouchy-le-Preux entre la Sensée, la Scarpe et l'Escaut; il commandait les réserves de l'armée.

IV. *Le maréchal de Villars à Louis XIV* (1).

Au camp de Noyelle, le 18 juillet 1712.

Le maréchal écrit au roi pour lui annoncer qu'il a assemblé les généraux pour leur donner avis de la marche qu'il va faire sur Landrecies, et que tous sont effrayés des résultats. Il a été obligé de lire les ordres du roi pour les faire obéir. Cette lettre est la répétition de la suivante.

V. *Le maréchal de Villars à Voisin* (2).

« Au camp de Noyelle, le 18 juillet 1712.

«.... Vous verrez, Monsieur, par la lettre que j'ai l'honneur d'écrire à S. M., que j'ai été obligé de lire les dépêches à la plupart de messieurs les officiers généraux. Cela étoit nécessaire. Tous avoient compté sur la paix, et de cette douce espérance on ne retourne pas bien volontiers à l'apparence d'une bataille dont l'extrême conséquence produit bien des raisonnements. Après cela, si nous en venons à une grande action, je suis persuadé que, le premier coup de canon tiré, tout le monde trouvera son ancienne valeur : je crois bien que ce n'est pas par timidité personnelle que l'on craint ces grandes décisions. Je parlerai bien à tout le monde... ».

VI. *Monsieur de Silly à Voisin* (3).

Au camp de Noyelle, le 17 juillet 1712.

Cette longue lettre, fort secrète, est adressée au ministre pour l'informer du mauvais esprit de l'armée, du temps perdu en discours. M. de Silly joue un triste rôle à l'armée. Il accuse les maréchaux de n'avoir pas reconnu à temps les environs de Landrecies. Cette dénonciation ne mériterait pas l'honneur de l'impression, si elle ne contenait l'analyse des délibérations du conseil de guerre tenu le 17 juillet. Il raconte au ministre la discussion dont Villars parle dans sa lettre du 18. On y voit que Montesquiou n'a pas parlé de marcher sur Denain, mais bien, comme tous les autres, de se porter sur Landrecies en passant l'Escaut entre Crèvecœur et le Catelet; ce que Villars adopta et ce qui fut

(1) Volume 2380.
(2) Volume 2380, pièce 10.
(3) Volume 2380, pièce 15.

fait. Personne à l'armée de Flandre ne pensa à Denain avant la lettre du roi.

VII. *Le maréchal de Villars à Louis XIV* (1).

« Au camp du Câteau-Cambrésis, ce 20 juillet 1712.

« Sire, depuis neuf heures du matin que j'ai écrit un mot à M. Voisin, j'ai reconnu avec M. le maréchal de Montesquiou et plusieurs de MM. les officiers généraux les quartiers des ennemis en deçà de la Sambre que la nature des lieux ne permet pas d'attaquer, et je cherche encore; car nous devons percer les bois cette nuit, mais avec peu d'espérance de réussir. Nous trouvons donc que l'on ne peut attaquer l'ennemi qu'en passant la Sambre, et cela par une bataille générale avec l'armée entière, et, selon l'opinion de M. le marquis de Coigny, avec désavantage par la nature des lieux, l'ennemi plaçant son armée entière la droite à la Sambre en suivant le ruisseau de Priche. Nous ne croyons pas devoir donner cette bataille sans les ordres de Votre Majesté; cependant nous allons demain matin reconnoître les postes; si nous les trouvons plus favorables que nous ne l'espérons, nous n'attendrons pas les ordres de Votre Majesté pour attaquer. S'il est question d'une bataille avec désavantage, je la supplie de me pardonner la liberté de les demander. Le plus ou le moins de temps que les ennemis ont eu ne leur donne aucun avantage, car la force de l'investiture consiste dans la nature du pays; ce n'est pas qu'il ne relève de la terre en quelques endroits, mais c'est son armée entière que nous trouverons après avoir passé la Sambre, comme nous sommes obligés d'y mener aussi l'armée entière de Votre Majesté. Si cette vue ne réussit pas, on se tournera de tous les côtés; les intentions de Votre Majesté sont connues, et je puis l'assurer de notre très-grande envie de combattre. L'on m'oblige avant [de] finir d'assurer Votre Majesté que nous ne pouvons de ceci faire une affaire particulière; il faut aller combattre avec tout au delà de la Sambre.

« J'ai l'honneur d'être, avec le très-profond respect et la parfaite vénération que je dois,

« Sire,

« De Votre Majesté,

« Le très-humble, très-obéissant et très-fidèle serviteur et sujet.

« VILLARS (2). »

---

(1) Volume 2380, pièce 35.

(2) « Je ne puis que me louer de la bonne volonté que j'ai trouvée dans les troupes en marchant; tous les soldats qui espéroient de trouver l'ennemi

VIII. *Le maréchal de Villars à Voisin* (1).

« Au camp du Câteau-Cambrésis, ce 21 juillet 1712.

« J'ai employé toute la journée, Monsieur, à examiner et moi-même et par d'autres, tous les endroits par où l'on peut attaquer les ennemis. C'étoit MM. d'Albergotti, Geoffreville et de Coigny qui étoient auprès de moi lorsque j'eus l'honneur d'écrire hier au roi (2) : j'ai prié ces messieurs d'aller reconnoître eux-mêmes tout ce qui pouvoit nous rendre une attaque possible, en passant la Sambre. M. de Coigny la croyoit plus difficile, et il est persuadé aussi bien que M. de Geoffreville que l'on peut y donner une bataille avec [un] avantage assez égal (3) : j'ai été voir d'un autre côté comment nous pourrions attaquer le camp de Denain, à quoi l'on n'a pu songer que dans le temps que nous éloignions l'armée ennemie de l'Escaut ; car, lorsqu'elle y avoit sa droite, on ne pouvoit le tenter avec aucune apparence de succès. Je compte donc faire demain toutes les démarches qui pourront persuader l'ennemi que je veux passer la Sambre, et je tâcherai d'exécuter le projet de Denain qui seroit d'une grande utilité : s'il ne réussit pas, nous irons par la Sambre. Je suis assez bon serviteur du roi pour garder la bataille entière pour le dernier. Elles sont, comme vous savez, dans la main de Dieu, et de celle-ci dépend le salut ou la perte de l'État, et je serois un mauvais François et un mauvais serviteur du roi, si je ne faisois les réflexions convenables.

« Je suis très-parfaitement, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« VILLARS. »

IX. *Le maréchal de Villars à Voisin* (4).

« Au camp de Mazenghien, le 22 juillet 1712.

« J'avois l'honneur de vous mander hier, Monsieur, que je devois faire attaquer le camp retranché de Denain : c'étoit à M. le marquis de Vieuxpont et au comte de Broglie que je donnois cette commission ;

---

dans les plaines regrettoient de ne les y avoir pas trouvés. Autant, Sire, que ces mêmes plaines nous pourroient être avantageuses, autant faut-il craindre le poste que l'ennemi se choisit.

« VILLARS. »

(1) Volume 2380, pièce 50.

(2) On voit qu'il n'est pas question du maréchal de Montesquiou.

(3) Tout le reste de cette lettre est chiffré.

(4) Volume 2380, pièce 66.

le premier avoit déjà reconnu la marche et fait ses dispositions. M. de Tingry devoit aussi agir de son côté; mais, sur une de ses lettres, écrite ce matin, ces deux messieurs ont jugé l'entreprise impossible : j'en suis très-fâché, mais, quand ceux-là refusent, je n'irai pas offrir cette commission à d'autres.

« Cette affaire ne pouvant s'exécuter, j'ai marché à la Sambre ; l'armée la passera dès que tous les ponts seront préparés.

« Les ennemis ont marché dès qu'ils nous ont vus ébranlés, parce qu'ils ne nous ont pas cherchés dans les plaines de Cambrai : il est possible qu'ils en usent de même ici, et en vérité les situations leur sont bien favorables : il faudroit les avoir vus pour le croire. D'ailleurs vingt-quatre heures mettent un retranchement en état, et ils n'osèrent attaquer le nôtre, qui avoit été fait en vingt heures.

« Je ne vous dépêcherai pas de courrier demain, s'il ne se passe rien qui le mérite (1).

« M. de Broglie m'a dit, Monsieur, qu'il vous avoit rendu compte d'une action de *trente maîtres* qui est digne de louange et de quelques gratifications de la part de Sa Majesté. Si elle souhaite leur faire distribuer une vingtaine de pistoles, j'y joindrai de ma part une harangue qu'ils méritent assurément.

« Je suis très-parfaitement, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« VILLARS. »

X. *Voisin au maréchal de Villars* (2).

« Le 23 juillet 1712, à Fontainebleau.

« J'ai rendu compte au roi de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 21 de ce mois. Je crois ne pouvoir me dispenser de vous dire, comme votre serviteur et de vos amis, que la première réflexion que le roi a faite sur cette lettre a été que vous vous trouviez en état de prendre un grand avantage sur les ennemis en cherchant à les attaquer et à les combattre de l'autre côté de la Sambre. Vous convenez que M. le marquis de Coigny et M. de Jeoffreville ont trouvé que par la disposition du terrain il y avoit assez d'égalité pour le combat entre les deux armées, et vous devez être fort supérieur en nombre de troupes, puisque celles des ennemis ne sont point assemblées ; vous songez à faire atta-

(1) Dangeau était informé de cette particularité ; il la consigne dans son journal : on lit le 24 juillet : « Il n'arriva point de courrier de Flandre ; le maréchal de Villars avoit mandé qu'il n'en enverroit point. »

(2) Volume 2380, pièce 95.

quer le camp de Denain : il faut nécessairement que le prince Eugène y ait laissé un nombre de bataillons assez considérable ; il y en a encore à Marchiennes, et ces bataillons dispersés dans l'étendue de sept lieues ne sont point à portée de joindre l'armée que vous auriez à combattre. Je souhaite fort que votre dessein sur le camp de Denain réussisse promptement, mais, si cela manquoit, vous auriez peut-être grand regret dans la suite d'avoir donné aux ennemis le temps de rassembler toutes leurs troupes, d'établir quelque poste de l'autre côté de la Sambre, où vous croyez pouvoir les attaquer. Le principal objet du roi est d'empêcher qu'ils ne se rendent maîtres de Landrecies, et, si vous y réussissez en attaquant le camp de Denain, vous y aurez honneur et Sa Majesté sera très-contente ; mais si, après toutes les réflexions que vous faites, Landrecies se trouvoit pris, il semble que vous en prenez sur vous l'événement et toutes les suites. Toutes vos lettres sont pleines de réflexions sur le hasard d'une bataille ; mais peut-être n'en faites vous pas assez sur les tristes conséquences de n'en point donner et de laisser pénétrer les ennemis jusque dans le royaume, en prenant toutes les places qu'ils veulent attaquer. Il me semble, à vous parler naturellement, qu'après les ordres réitérés de Sa Majesté, les plus fortes réflexions du général doivent être pour bien faire toutes ses dispositions et profiter du moment. Je crois vous faire plaisir de vous parler avec cette liberté. Le roi, après avoir entendu la lecture de votre lettre et avoir fait la réflexion que je viens de vous marquer, m'a dit qu'il attendoit votre courrier ; ce ne sera pas sans quelque espèce d'inquiétude. »

XI. *Le maréchal de Villars à Louis XIV* (1).

« Au camp de Denain, ce 24 juillet 1712.

« Sire, après plusieurs nouvelles pénibles à Votre Majesté, j'ai au moins la satisfaction de lui en apprendre une agréable. M. le marquis de Nangis aura l'honneur de lui dire que le camp retranché de Denain a été emporté après une assez vigoureuse résistance.

« Milord Albemarle a été pris ; le comte de Nassau tué, deux lieutenants généraux pris, deux maréchaux de camp, plusieurs autres officiers principaux, M. d'Anhalt fils, ont été faits prisonniers.

« Les troupes de Votre Majesté ont marqué une valeur extrême : je ne puis assez m'en louer (2) .

---

(1) Volume 2380, pièce 97. Lettre autographe.

(2) Un état dressé par M. de Contades (pièce 198 du volume) donne le total de nos pertes à Denain. Officiers tués 15 ; soldats tués 865. Officiers blessés 111 ; soldats blessés , 1,075. — Total : 880 tués, 1,186 blessés.

« M. le maréchal de Montesquiou a donné tous ses ordres avec beaucoup de fermeté. M. d'Albergotti a montré son courage ordinaire; MM. de Vieuxpont et de Broglie, qui commandoient les premiers détachements, MM. de Brendlé et de Dreux, M. le marquis de Nangis, M. le prince d'Isenghien, M. de Mouchy, méritent tous de très-grandes louanges, aussi bien que le major général.

« Je souhaite que Votre Majesté approuve notre zèle pour son service. Je cherche le mieux avec toute l'application que je dois; si j'en dois croire le discours de M. d'Albemarle, M. le prince Eugène n'a qu'à se retirer par Mons. Ce prince étoit arrivé ici deux heures avant l'action. J'ai envoyé sur-le-champ le comte de Coigny vers Guise.

« J'ai l'honneur d'être, avec le très-profond respect et la parfaite vénération que je dois,

« Sire,

« De Votre Majesté,

« Le très-humble, très-obéissant et très-fidèle serviteur et sujet.

« VILLARS. »

« J'ai envoyé le comte de Broglie attaquer Marchiennes le moment d'après l'action. »

XII. *Le maréchal de Villars à Voisin* (1).

« Du camp de Denain, ce 24 juillet.

« Je n'ai pas le temps, Monsieur, de vous écrire une bien longue lettre; je ne puis trop me louer des troupes. Je n'ai point donné de ces batailles générales qui mettent le royaume en peine; mais j'espère, avec l'aide de Dieu, que le roi retirera de grands avantages de celle-ci. Je songe à tout. Il y a deux régiments d'infanterie vacants, du moins celui de Tourville [que je demande] pour le sieur de Boissieux mon neveu, et je vous supplie, Monsieur, d'en vouloir bien dire un mot au roi. Après cela, comme je suis juste, si le roi en donnoit celui de Tourville au frère du prince d'Isenghien, je demanderois celui des Landes pour mon neveu.

« Je suis très-parfaitement, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

« VILLARS. »

(1) Volume 2380, pièce 98. Lettre autographe.

XIII. *Le maréchal de Montesquiou à Louis XIV* (1).

« Au camp de Denain, le 24 juillet 1712.

« Sire,

« Permettez à mon zèle et à mon respect de féliciter Votre Majesté sur l'heureuse et la vigoureuse action que ses troupes ont remportée sur les ennemis. M. de Nangis lui en rendra compte.

« Mon neveu Artagnan, qui a un petit régiment depuis dix ans, après en avoir servi quinze dans son régiment des gardes, et qui a l'honneur d'être connu de Votre Majesté par les nouvelles qu'il a eu l'honneur de lui rapporter deux fois, je la supplie très-humblement de lui accorder le régiment de Tourville, qui a eu le malheur d'être tué à cette affaire. Il a son frère qui s'appelle le chevalier d'Artagnan, et qui est major de son régiment. Si Votre Majesté vouloit lui accorder son régiment, ce seroit une double grâce dont je serois comblé et que je tâcherois de mériter par mes services. J'ai l'honneur d'être d'un très-profond respect,

« de Votre Majesté,

« Le très-humble et très-obéissant serviteur et sujet le plus soumis,

« LE MARÉCHAL DE MONTESQUIOU.

« Mon neveu étoit avec moi à l'action. »

XIV. *Le maréchal de Villars à Louis XIV* (2).

« Au camp de Denain, le 25 juillet 1712.

« Votre Majesté verra par l'état ci-joint des prisonniers que la défaite des ennemis a été très-complète, et je ne crois pas qu'il ait échappé deux cents hommes de tout ce qui défendoit le camp retranché, d'autant plus que les premiers fuyards trouvèrent la digue déjà remplie des premiers bataillons que le prince Eugène amenoit à leur secours.

« Il y a beaucoup de drapeaux que j'aurai l'honneur d'envoyer à Votre Majesté, mais on en tire à tous moments du fond de l'Escaut.

« Marchiennes et Saint-Amand sont investis présentement. On a pris tout ce qui étoit répandu en diverses redoutes le long de la Scarpe.

« L'ennemi est dans la même situation ; tout ce qui peut être imaginé pour profiter de la conjoncture présente ne m'échappera pas, et j'ose assurer Votre Majesté que ce que l'on a fait étoit certainement tout ce qui pouvoit arriver de plus heureux, hors de défaire l'armée entière des ennemis.

(1) Volume 2380, pièce 99. Lettre autographe.

(2) Volume 2380, pièce 107.

« Il me sera toujours très-aisé de prouver bien clairement à Votre Majesté que pour Landrecies, à moins de m'y poster le premier en abandonnant Cambrai et Arras, je n'ai jamais pu y combattre qu'avec apparence de la perte de l'armée de Votre Majesté. J'ai eu l'honneur de lui mander que le marquis de Coigny a reçu ordre, le moment d'après l'action, d'aller sur l'Oise.

« Je ne sais si M. le prince Eugène voudra faire brûler sur les frontières de Champagne et de Picardie; il le peut par cent hussards comme par dix mille hommes; mais, si Votre Majesté veut bien me le permettre, je lui manderai d'avance qu'il m'est revenu que l'on avoit intention de brûler sur les frontières de Picardie, que je le priois de songer que tout est ouvert aux armes de Votre Majesté depuis Philipsbourg jusqu'à Nimègue, et que je ferai brûler partout si l'on m'en donne l'occasion. J'ai l'honneur, etc. »

XV. *Le maréchal de Villars à Voisin* (1).

« Au camp de Denain, le 25 juillet 1712.

« M. le maréchal de Montesquiou a voulu aller attaquer Marchiennes. Je ne répondrai point exactement, Monsieur, à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 23 par la quantité d'affaires que j'ai; la journée et la nuit sont trop courtes. Il me sera très-aisé de faire voir bien clairement qu'à moins de vouloir exposer l'armée du roi à une perte très-apparente, il n'a jamais pu être fait que ce que Dieu nous a fait la grâce d'exécuter heureusement, car mes retardements étoient pour attirer l'ennemi dans les plaines de Cambrai, et peut-être y seroit-il venu sans les avis très-certains qu'a eus M. le prince Eugène que mes ordres étoient de secourir Landrecies, ce qui ne se pouvoit, y arrivant même deux heures après l'ennemi, sans un grand hasard d'être battu.

« Le comte de Tilly m'a mandé aujourd'hui par un trompette des gardes du roi que je pouvois m'applaudir d'une belle et heureuse journée.

« Je suis très-parfaitement, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« VILLARS. »

XVI. *Louis XIV au maréchal de Villars* (2).

« Fontainebleau, le 27 juillet 1712.

« Mon cousin, j'ai appris avec une extrême satisfaction par les lettres

(1) Volume 2380, pièce 108.
(2) Volume 2380, pièce 163.

que vous m'avez écrites les 24 et 25 de ce mois, que vous avez battu et entièrement défait le camp que commandoit le comte d'Albemarle à Denain. Le marquis de Nangis m'a parfaitement expliqué toutes les particularités de cette action. On ne peut trop louer la manière dont vous en avez formé le dessein, *de concert avec le maréchal de Montesquiou*, le secret avec lequel vous l'avez conduit, et tout ce que vous avez fait pour l'exécuter avec autant de succès. Le nombre des officiers généraux et particuliers des ennemis qui y ont été pris marque assez que l'affaire est complète, et que rien n'a pu se sauver de tout ce qui étoit destiné pour la défense de ce camp. Les mouvements que vous avez faits la veille du côté de la Sambre et la diligence avec laquelle mon armée a marché ont parfaitement trompé les ennemis, et vous avez raison de dire que l'avantage de ce combat est aussi grand que celui d'une bataille entière que vous auriez gagnée, puisque, sans courre le risque d'une action générale, ce combat produira sans doute tout l'effet que je m'étois proposé en obligeant les ennemis à lever le siége de Landrecies... »

Le reste de cette longue lettre est une instruction sur les opérations à faire.

«... Vous n'avez pas besoin de nouveaux ordres de ma part pour vous déterminer à cette entreprise du siége de Douai, et vous pouvez en faire toutes les dispositions, dans l'instant que vous verrez le siége de Landrecies levé. Rien n'est plus capable de favoriser et d'avancer les négociations de la paix que j'ai toujours en vue, que de reprendre cette supériorité que mes troupes avoient eue pendant si longtemps et qu'elles avoient malheureusement perdue depuis quelques années. Les puissances qui délibèrent présentement, et qui paroissent résolues à s'engager dans une nouvelle ligue, deviendront plus traitables lorsqu'elles verront que toutes les espérances dont le prince Eugène les a flattées pour pénétrer jusque dans mon royaume s'évanouissent. C'est le fruit que j'espère retirer du service très-important que vous venez de me rendre.

« Vous devez encore avoir une satisfaction particulière de ces heureux succès par l'approbation universelle de cette entreprise que vous avez prudemment concertée et si bien exécutée. »

XVII. *Voisin au maréchal de Villars* (1).

« Fontainebleau, 27 juillet 1712.

« Je ne puis assez vous féliciter, Monsieur, sur la belle et glorieuse action que vous venez de faire. Le roi vouloit, à quelque prix que ce soit,

(1) Volume 2380, pièce 164.

empêcher que les ennemis ne se rendissent maîtres de Landrecies, et, de tous les partis que vous pouviez prendre, vous avez choisi celui qui étoit le moins hasardeux, et dont le succès peut avoir les suites les plus heureuses. Permettez-moi d'avoir l'honneur de vous assurer qu'outre la joie que je ressens de nous voir délivrés de la crainte dans laquelle nous étions, j'y prends encore intérêt particulièrement par rapport à l'honneur qui vous en revient. La lettre du roi vous marque suffisamment les sentiments de S. M., et aucune action depuis longtemps ne lui a fait autant de plaisir. Ce qu'il y a encore de plus heureux, c'est qu'il semble qu'il n'y ait personne qui n'ait cherché à marquer plus de zèle et de bonne volonté à l'envi l'un de l'autre, et que vous avez trouvé dans chacun des officiers généraux et dans tous les particuliers l'ardeur et les sentiments que le général peut désirer. C'est en partie l'effet des bons ordres et de la bonne disposition. J'espère que nous n'en demeurerons pas là.... »

Suivent des instructions pour les opérations à faire et pour les prisonniers.

«.... Le roi n'a point encore disposé du régiment de Tourville. »

XVIII. *Louis XIV au maréchal de Montesquiou* (1).

« Fontainebleau, 27 juillet 1712.

« J'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite le 24 de ce mois. Vous ne me dites rien du détail de l'action, *mais je sais toute la part que vous y avez eue et dans le projet et dans l'exécution.* J'en écris plus au long au maréchal de Villars en lui marquant combien je suis satisfait de la valeur de nos troupes et de la conduite de tous les officiers généraux, et particulièrement le service que vous m'avez rendu en cette occasion est des plus importants. Je suis bien aise de vous marquer plus particulièrement à quel point je suis content (2)..... »

Voisin au maréchal de Montesquiou (3).

« Fontainebleau, le 27 juillet 1712.

« Je joins ici, Monsieur, la réponse du roi à la lettre que vous avez écrite à S. M. Elle est, je vous assure, parfaitement satisfaite de la part que vous avez eue au combat de Denain, et *du concert avec lequel*

(1) Volume 2380, pièce 166.

(2) Dangeau est bien informé quand il dit : « Le maréchal de Montesquiou s'est fort distingué à l'affaire de Denain; ils y ont toujours été le maréchal de Villars et lui. Le roi est fort content de l'un et de l'autre. »

(3) Volume 2380, pièce 167.

vous avez agi avec M. le maréchal de Villars, tant pour cette action que pour tout ce qui s'est fait depuis le commencement de la campagne. Recevez-en, je vous supplie, mon compliment, je vous le fais de bon cœur. Cette seule action est capable de rétablir nos affaires, et elle ne contribue pas peu à faciliter les négociations pour la paix. J'ai proposé, Monsieur, votre neveu au roi pour le régiment de Tourville. S. M. n'a encore rien déterminé. Je lui en reparlerai lorsqu'elle voudra donner le régiment...... »

XX. *Extraits d'une lettre du maréchal de Villars à Louis XIV* (1).

« Du camp de Denain, le 29 juillet 1712.

« Sire,

« Le plus sensible bonheur qui puisse jamais m'arriver, c'est de voir Votre Majesté satisfaite de ma très-vive application à l'honneur de la servir. J'ai fait connoître à tous ceux qu'elle a la bonté de me nommer le bonheur qu'ils ont de voir Votre Majesté approuver leur zèle et leur bonne volonté. Il est certain, Sire, que jamais on n'a vu une infanterie si ferme ni marcher avec tant d'audace, et après tous les principaux officiers qui étoient à la tête. On ne peut trop louer les brigadiers, aussi sont-ce gens d'une valeur et d'une capacité consommées.

« Je n'ai point eu l'honneur d'envoyer une relation à Votre Majesté, persuadé que M. le marquis de Nangis n'aura rien oublié d'essentiel.

« J'ai différé jusqu'à présent à envoyer les drapeaux à Votre Majesté, parce que tous les jours on m'en rapportoit de nouveaux tirés du fond de l'Escaut, et dans ce moment on y trouve des pièces de campagne des ennemis dont un accident a fait la perte totale. Précisément dans le moment que la tête de l'infanterie amenée par le prince Eugène arrivoit sur la chaussée de Denain, le pont rompit par la précipitation d'un chariot; aussi il n'est pas échappé cent hommes de tout ce qui défendoit ce camp.

« Le sieur de Villars (2), aide-major général, aura l'honneur de présenter les drapeaux à Votre Majesté; il est bien capable d'avoir l'honneur de l'informer de plusieurs détails, tant sur le passé que sur tout ce qui peut regarder les projets du présent.....

« Je vois bien que j'aurois dû envoyer un détail de toute l'action; en

(1) Volume 2380, pièce 190.

(2) Le comte de Villars, frère du maréchal. Il est envoyé évidemment pour contre-balancer le récit de M. de Nangis; Villars se méfiait de quelque intrigue. La lettre suivante montre comment il s'en assura et pourquoi il envoya son frère auprès de Louis XIV.

vérité, Sire, je n'en ai pas eu le temps. Je balançois à envoyer à M. Voisin une relation qu'auroit faite mon premier secrétaire, après quoi j'ai cru faire aussi bien de m'en reposer sur le récit de M. de Nangis....

« Je crois, Sire, que M. le maréchal de Montesquiou recevroit avec une très-vive et respectueuse reconnoissance le cordon bleu, si Votre Majesté vouloit bien l'en honorer. »

XXI. *Le maréchal de Villars à Voisin* (1).

« Du camp de Denain, 29 juillet 1712.

« Je vous rends, Monsieur, mille très-humbles grâces du compliment dont vous m'honorez sur ce qui s'est passé ici. Je suis ravi que le roi en soit content et que vous ayez trouvé que l'on y a fait ce qui se pouvoit de mieux. Je vous supplie de croire, Monsieur, que cette barque n'est pas bien aisée à mener; tout ce qui ne tient pas le timon pense, raisonne quelquefois avec vivacité, surtout après l'événement.

« Je vous avouerai, Monsieur, que la lettre que vous écrivez à M. le maréchal de Montesquiou m'ayant été rendue, je n'imaginai pas (voyant M. le maréchal) que ce ne fût pas pour moi et que je l'ai ouverte et n'ai reconnu que ce n'étoit pas pour moi qu'en achevant de la lire. C'est une faute, mais innocente de ma part. Je vois qu'il ne s'oublie pas dans les mérites du projet et de l'exécution; il pouvoit se reposer sur moi, je lui rends justice; mais cette même justice ne veut pas qu'en gardant le silence moi-même sur ce qui me regarde, il veuille profiter de ce même silence. J'ai pour témoin M. l'archevêque de Cambray, qu'après la lecture de la lettre du roi qui ordonnoit que l'on cherchât les ennemis M. le maréchal de Montesquiou me pressa très-vivement pour envoyer à la cour un homme de caractère qui représentât qu'il ne falloit pas se commettre à une bataille, proposant toujours, comme dès les commencements de la campagne, des retranchements vers la tête de l'Oise et de la Somme. Il m'a fait prier par M. de Bernières de supplier S. M. de vouloir bien l'honorer dans cette occasion de l'ordre du Saint-Esprit, et je le ferai. Je suis fort droit et sans art, et vis avec lui comme si je ne devois pas avoir des ressentiments de ne l'avoir pas trouvé de même sur ce qui me regarde, et même je lui ai dit depuis cette affaire et avec ouverture d'amitié, qu'il devoit convenir qu'il avoit eu tort avec moi.

« Vous m'avez trouvé, Monsieur, trop de réflexions. Celui qui a, pour ainsi dire, le salut de l'État entre les mains peut en faire, surtout quand il peut être question de combattre avec de grands désa-

(1) Volume 2380, pièce 191.

vantages; c'est ce qui arrive quand on trouve un ennemi posté et couvert. Il n'a pu être attaqué que placé devant Landrecies par la nature du pays. Pour moi, Monsieur, je fais profession d'être très-vrai, très-zélé pour le roi et pour l'État, et plus parfaitement que personne au monde, Monsieur, votre, etc. »

XXIII. *Le maréchal de Montesquiou à Voisin* (1).

« 29 juillet 1712.

« J'ai reçu, Monsieur, la lettre de S. M. que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer avec celle que vous avez eu la bonté de m'écrire. Je souhaite plus qu'homme du monde que S. M. soit contente de mon zèle à lui rendre service. Je vous avoue que, pour la part que j'avois au projet et mon opiniâtreté à faire passer l'Escaut à l'armée et à attaquer les lignes de Denain, m'a fait passer de mauvais quarts d'heure depuis notre départ de près de la Sambre jusqu'au moment que l'action a été finie, car cela n'étoit du goût de personne, et je voyois toute l'armée prête à tomber sur moi, et je vous assure qu'il faut être hardi pour se charger de paquets de cette importance (2). »

XXIII. *Le maréchal de Montesquiou à Voisin* (3).

« 5 août 1712.

« J'ai reçu, Monsieur, celle que vous me faites l'honneur de m'écrire, par laquelle j'apprends que S. M. a disposé des régiments (4). Je n'en suis pas étonné, car je ne suis pas heureux, et, quoique je serve avec l'application d'un sujet zélé et même quelquefois heureusement, tout cela ne me facilite pas les moyens d'avoir ce que je souhaite; au contraire, cela me représente tous les chagrins passés. Permettez-moi, Monsieur, de vous les dire. J'ai un frère abbé et très-digne sujet dans l'Église, connu du P. le Tellier et de M. le curé de Saint-Sulpice, qui a pour 4 ou 5,000 livres de bénéfice, et il y a trente ans que je prie le roi de lui donner une abbaye ou un évêché; je ne l'ai jamais pu obtenir, tandis que j'en vois donner à chacun. Je demande

---

(1) Volume 2380, pièce 196.

(2) Cette lettre indique que l'idée de reprendre le projet sur Denain, le 23 au soir, vint du maréchal de Montesquiou; on a déjà dit que Villars en convient dans ses Mémoires. Mais ni l'un ni l'autre ne disent que le roi leur avait tracé toute cette opération.

(3) Volume 2381, pièce 72.

(4) Le roi avait donné le régiment de Tourville au marquis de Meuse.

des régiments pour nos neveux qui ont tous deux de nouveaux régiments, et en dernier lieu un qui vaque dans *l'action que j'ai dirigée,* où je suis et où il est ; je le vois donner à gens qui dans leur vie ne tireront pas tant de coups de fusil qu'il en a essuyés ; outre cela je vois dans l'armée deux cordons bleus tandis que je ne l'ai point.

« Je suis, etc. »

ANNÉE 1713.

Dimanche 1er janvier, à Versailles. — Le roi, après son lever, reçut les compliments de la ville de Paris, et y répondit fort gracieusement au prévôt des marchands qui portoit la parole. A onze heures, le roi, accompagné de tous les chevaliers de l'Ordre, descendit dans la chapelle en bas où il entendit la grande messe; l'abbé d'Estrées officioit. Après dîner, le roi entendit vêpres et le salut dans la tribune; le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Pelletier. — M. de Torcy vint chez le roi une heure après midi, et lui apporta la nouvelle que les Suédois avoient gagné une grande bataille contre les Danois dans le pays de Meckelbourg; il est venu déjà plusieurs relations de cette affaire fort différentes dans les circonstances, mais qui conviennent toutes de la défaite entière des Danois; toute leur infanterie a été tuée ou prise. La plupart de ces relations disent que le roi de Danemark y étoit en personne; quelques-unes disent même qu'il a été blessé; le comte Steinbock, général des Suédois, poursuit le roi de Danemark, qui s'est retiré à Oldeslo.

Lundi 2, à Versailles. — Le roi prit médecine comme il la prend tous les mois; il ne s'est jamais mieux porté qu'il se porte. Après son dîner il travailla chez lui avec M. de Pontchartrain, et le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. — On eut des lettres de M. de Berwick; voici ce qu'il mande:

« La nuit du 15 au 16, les ennemis donnèrent des

alarmes à tous les forts de Girone et au bastion du Gouverneur; ils voulurent en même temps faire une attaque au fort des Capucins, mais le feu que fit la garnison les obligea à se retirer. L'on dit qu'ils ont encore dessein de faire une tentative, à quoi il faut espérer qu'ils ne réussiront point mieux qu'à la dernière. »

M. de Maillebois, maître de la garde-robe et fils aîné de M. Desmaretz, épouse mademoiselle d'Alègre, à qui le marquis d'Alègre, son père, cède, avec l'agrément du roi, la lieutenance générale de Languedoc, qui vaut 20,000 livres de rente, et le roi, pour assurer la dot de mademoiselle d'Alègre, lui donne 200,000 livres de brevet de retenue sur cette charge.

Mardi 3, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, travailla ensuite avec M. Desmaretz à son ordinaire; en sortant de table il alla voir madame la duchesse de Berry, où il fut assez longtemps, et, en sortant de chez elle, il tint le conseil d'État, qu'il n'avoit pas pu tenir le dimanche à cause du jour de l'an, et qu'il auroit tenu hier sans sa médecine. Le duc d'Argyle, qui revient de son gouvernement de Port-Mahon, a eu l'honneur de saluer le roi dans son cabinet, et part demain pour retourner en Angleterre. Le peu de troupes angloises qu'il y avoit en Catalogne avoient été transportées à Port-Mahon, où elles ont été presque toutes cassées. — L'évêque de Lavaur (1), frère de l'archevêque de Reims, est mort à Montpellier, où les États de Languedoc sont assemblés; il étoit fort estimé de tous ceux qui le connoissoient. Son évêché vaut plus de 10,000 écus de rente *. — Mademoiselle de Solre **, qui est à Paris avec M. son père et madame sa mère, s'en va à Madrid; elle épouse le prince de Robecque, qui a pris le parti de s'établir en Espagne, et on la fait dame du palais. Les dames du palais, que fait la reine présentement,

---

(1) Victor-Augustin de Mailly.

sont comme étoient nos dames du palais en France, et ont 10,000 livres de pension.

* La mère de cet évêque de Lavaur étoit Montcavrel, qu'on appeloit *la bécasse,* par la longueur de son nez et la figure de son visage. A force de soins et de souplesses, elle gouvernoit le parlement et faisoit des procès à tous ses voisins, qu'elle gagnoit, et amassa ainsi de grands biens. Elle en hérita davantage de son unique neveu presque enfant, dont, faute de père et de mère morts, elle avoit soin ; son mari la laissoit faire. Elle tira parti de madame de Maintenon pour sa belle-fille, sa nièce à la mode de Bretagne, et dame d'atours de feue madame la Dauphine, et se défit de ses deux cadets. Celui-ci, l'aîné des deux, se laissa froquer à Saint-Victor; le mariage de son frère avec une nièce de madame de Maintenon lui valut cet évêché. L'autre, elle le fit prêtre malgré lui, et il ne s'en cachoit pas, et le laissoit avec les coudes percés mourir de faim et de froid à Saint-Victor; mais, dans la suite, il est devenu archevêque de Reims et cardinal. Elle vint à bout d'une substitution pour le fils de M. de Nesle, son fils aîné, tué à l'armée, et ce fils fut chevalier du Saint-Esprit pour avoir porté la queue le lendemain du sacre, à la promotion de MM. de Chartres et de Charolois, à la prière de son oncle qui le devoit faire, et qui mourut en attendant. Tout ce qui est arrivé dans cette famille n'a pas montré que Dieu bénit les vues et les conduites de cette mère ambitieuse.

** La comtesse de Solre étoit Bournonville. Après longues années de mariage fort concordant, son fils aîné s'aperçut qu'elle gâtoit fort ses affaires et la brouilla avec son père; c'est ce qui lui fit prendre le parti d'aller en Espagne, où elle s'établit avec sa fille, et y mourut bien des années après.

Mercredi 4, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État; l'après-dînée il alla se promener à Trianon, et le soir, chez madame de Maintenon, il y eut grande musique. — On a des nouvelles sûres de Constantinople que le Grand Seigneur a déclaré la guerre aux Moscovites, et a fait mettre dans les Sept-Tours l'ambassadeur du czar et les otages qu'il avoit laissés, jusqu'à ce qu'il fît sortir ses troupes de Pologne, ce qu'il n'a point exécuté. On a déposé le grand vizir, qui vouloit la continuation de la paix; on l'envoie à Rhodes; on croit même qu'on le fera étrangler. On a mis en sa place Soliman, vizir de banc, qui a toujours conseillé la guerre, les Moscovites ayant manqué au traité.

Le Grand Seigneur a envoyé 600,000 écus au roi de Suède et 150,000 au khan des Tartares; il a fait des présents de pierreries à l'un et à l'autre; ils doivent bientôt entrer en Pologne. Ces nouvelles qu'on a eues de Constantinople sont du 20, et la résolution de déclarer la guerre est du 12. — Le roi, après le conseil, fit porter son dîner chez madame de Maintenon.

Jeudi 5, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. Le soir, chez madame de Maintenon, il y eut une petite symphonie. — M. le Grand, qui est fort incommodé depuis deux mois, se trouvant un peu mieux, se fit porter chez le roi après son dîner, et le roi, sortant pour aller à Marly, le vit dans son cabinet, s'approcha de lui et le fit asseoir. M. le Grand lui dit qu'il avoit une grâce à lui demander qui lui tenoit fort à cœur, et qu'il songeoit qu'étant tous les jours en état de mourir par les grands maux qu'il souffre il laisseroit mademoiselle d'Armagnac sans bien, si le roi n'avoit la bonté de lui en faire. Le roi lui dit : « Hé bien, Monsieur, que souhaitez-vous pour elle? » en lui donnant de grandes louanges de sa conduite et de ce qu'elle n'avoit jamais voulu être mariée à des princes étrangers. M. le Grand lui demanda de vouloir bien assurer à sa fille après sa mort la pension de 10,000 écus que le roi a la bonté de lui donner, et le roi le lui accorda dans l'instant.

Vendredi 6, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier; il alla tirer l'après-dînée, et le soir, chez madame de Maintenon, il y eut grande musique. Le soir, à son coucher, après qu'il fut entièrement déshabillé, la conversation lui plaisant, il fut encore un gros quart d'heure à causer avec nous avant que de se mettre au lit, ce que je ne lui avois jamais vu faire et ce que je remarque avec plaisir, parce que cela fait voir la gaieté dont il est. — Le duc de Shrewsbury a pris congé de la reine sa maîtresse et s'embarquera incessamment pour passer en France avec la duchesse sa femme. Le duc d'Aumont

l'attend à Boulogne, et, dès qu'il l'aura reçu dans son gouvernement, il ira à Calais s'embarquer sur le yacht qui aura amené ce milord en France. — Les dernières lettres qu'on a de Perpignan nous apprennent que les troupes du maréchal de Berwick sont en marche pour aller en Roussillon; ainsi on ne doute pas que l'affaire de Girone ne soit décidée présentement. On est un peu inquiet de savoir que le marquis de Brancas est fort incommodé, cependant on mande qu'on ne laisse pas d'agir, et qu'il donnera le temps au maréchal de Berwick de faire lever le blocus.

Samedi 7, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances; il fit porter son dîner chez madame de Maintenon, et l'après-dînée il retourna chez lui, où il travailla avec M. Voisin et ne sortit point de tout le jour. Après qu'il eut travaillé avec M. Voisin il rentra chez madame de Maintenon, où il y eut musique. — On a plusieurs confirmations de la bataille gagnée par les Suédois contre les Danois à Gadebusch. Les Suédois ont plus de cinq mille prisonniers qu'ils ont menés à Wismar, parmi lesquels il y a un grand nombre d'officiers. Le comte de Steinbock a fait passer la Trave à son armée, et est entré dans le Holstein danois, dont il exige de grandes contributions. Le roi de Danemark est retourné à Copenhague, et tâche de rassembler quelques troupes pour les jeter dans ses places. Les troupes moscovites et du roi Auguste retournent en Poméranie; le czar va, dit-on, à Pétersbourg, et le roi Auguste va à la diète de Pologne qui s'assemble à Varsovie, où l'on est fort intrigué sur les mouvements des Turcs et sur toutes les nouvelles qu'on a reçues de Constantinople.

Dimanche 8, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État; il alla tirer l'après-dînée, et le soir chez madame de Maintenon il travailla avec M. Pelletier. — Quelques jours avant la fin de l'autre année, le roi donna une pension de 1,000 écus à mademoiselle de Chausseraye *

qu'elle avoit eue autrefois, mais elle y avoit renoncé pour un don que le roi lui avoit fait et qui étoit plus considérable. Ce don, par la suite, qui lui produisoit un revenu honnête, s'est trouvé si chargé d'affaires et d'embarras qu'elle n'en tiroit plus rien; le roi a été touché du méchant état de ses affaires et lui a redonné sa pension. — Comme le voyage de Rambouillet est tout à fait rompu, on compte que le roi ira mercredi à Marly, et les dames se présenteront demain à son souper, comme celles qui prétendent y aller font la surveille des voyages. — On croit que le roi va mettre dans son régiment des gardes françoises deux nouveaux aides-majors et deux sous-aides-majors. Il n'y en avoit que quatre dans ce corps qui compose six bataillons, et par là il y aura à chaque bataillon un aide-major et un sous-aide-major.

* Mademoiselle de Chausseraye s'appeloit Petit. Elle étoit moins que rien, et sœur utérine du marquis de la Porte-Vezins, dont le grand-père refusa au cardinal de Richelieu de reconnoître le maréchal de la Meilleraye pour être de sa maison, et l'Ordre et divers avantages qu'on lui offrit pour cette complaisance. Sa mère étoit Cossé, sœur du duc de Brissac, père de la dernière maréchale de Villeroy et de madame de Biron, mère de Biron, fait duc et pair par M. le duc d'Orléans, dont il s'étoit fait le roué, et maréchal de France en 1735 par d'autres merveilles, et de ses sœurs mesdames de Nogaret, dame du palais de madame la dernière Dauphine, et d'Urfé. Cette mère de mademoiselle de Chausseraye étoit sœur aussi de la maréchale de la Meilleraye, et avoit en premières noces épousé la Porte-Vezins, fils de celui qui avoit été de si mauvaise humeur, et en secondes noces s'étoit emmourachée de ce nommé Petit, et l'avoit épousé, malgré sa famille, qui ne voulut jamais ouïr parler d'eux, et qui fut longtemps à ne vouloir pas ouïr parler non plus de mademoiselle de Chausseraye; enfin ils en eurent pitié et la firent prendre à Madame pour fille d'honneur. C'étoit une grande créature hommasse, mais bien faite, avec un assez beau visage, beaucoup d'esprit, fort galante et toute souple, mais tournée aux plus fortes intrigues, avec un air doux, simple et insinuant. Elle gouverna bientôt madame de Ventadour, dame d'honneur de Madame, fort favorite de Madame et bien au dernier point avec tous les ministres de son temps. Elle se fourra même, par les chasses où Madame alloit, auprès du roi, assez pour donner quelque inquiétude à madame de Maintenon, et saisit dextrement cet ombrage, après l'avoir assez

accru, pour s'en faire un mérite de quitter et s'acquérir sa protection. Avec tant de moyens, elle se fit de rien du tout un bien qui eût été considérable sans sa passion extrême pour le jeu, mais dans les suites ayant toujours plus que subsisté par les ministres et par le roi même. Elle étoit fort bien avec M. le duc d'Orléans par madame d'Argenton, sa maîtresse, et y demeura bien après la rupture, et dans sa régence se mêla de tout et devint un personnage. Elle se fourra dans la Constitution, se donna du crédit au parlement, avec qui elle intrigua, et se mêla de beaucoup de choses pour le roi d'Angleterre. Elle étoit dangereuse, et elle se fit craindre et ménager par beaucoup de gens, se fourra dans la confiance du cardinal de Noailles, voyoit M. le duc d'Orléans souvent chez lui par les derrières et quelquefois chez elle. Elle eut tout ce qu'elle voulut au Mississipi; puis, ayant fait la dévote, elle la devint tout à fait après la mort de M. le duc d'Orléans que ses intrigues tombèrent et que sa santé devint mauvaise avec l'âge. Elle nagea dans les aises de la vie et dans les richesses, étant née sans pain, et donna tout ce qu'elle avoit aux pauvres dans les derniers mois de sa vie et par son testament, au grand regret de ses héritiers et des Biron surtout, qui lui faisoient une cour assidue. Elle avoit passé les quinze ou seize dernières années de sa vie presque toujours dans une petite maison du bois de Boulogne, joignant Madrid, et on la nommoit la sibylle du bois de Boulogne; elle l'avoit rendue charmante. C'est tout ce que Biron en eut, encore en partie et qu'il vendit à mademoiselle de Charolois.

Lundi 9, *à Versailles.* — Le roi dîna au sortir de la messe et alla se promener à Marly; le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. de Pontchartrain. — On mande d'Allemagne que le roi Stanislas a passé incognito à Vienne, allant trouver le roi de Suède à Bender. — Le mariage de mademoiselle d'Alègre avec M. de Maillebois se fera durant ce voyage de Marly. Le brevet de retenue de 200,000 livres, que le roi donne sur la lieutenance générale de Languedoc, reviendra à M. d'Alègre, en cas que sa fille meure sans enfants. Elle étoit dans un couvent à Brioude en Auvergne; elle doit arriver cette semaine à Paris. — Si les Hollandois acceptent les conditions de paix telles que la reine Anne d'Angleterre les propose, on leur laissera Tournay; mais, en cas qu'ils y veuillent faire quelques changements, le comte de Straf-

ford leur a déclaré, de la part de la reine sa maîtresse, qu'elle ne s'emploieroit pas auprès du roi pour leur faire céder une place de cette importance.

Mardi 10, *à Versailles.* — Le roi tint le matin conseil de finances, et l'après-dînée il tint conseil de dépêches qu'il ne tient d'ordinaire que les lundis de quinze jours en quinze jours. Le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin et M. Desmaretz. — On ne payera cette année à la maison de ville que les six derniers mois de l'année 1711. — On a eu des nouvelles de Perpignan que le maréchal de Berwick a passé le Ter entre Girone et la mer auprès de Toureil de Mongris. Toutes nos barques chargées pour la subsistance de l'armée et pour ravitailler Girone sont arrivées à Roses. — Les courtisans qui veulent être du voyage de Marly se sont présentés ce matin, et ont demandé au roi quand il a été à la messe et quand il en est revenu, mais le roi a déclaré qu'il ne partiroit point demain et qu'il n'étoit pas même sûr d'y aller jeudi, que cela dépendra du temps qu'il fera. — On a eu nouvelle que le duc de Shrewsbury étoit arrivé à Calais, et qu'il va à Boulogne voir le duc d'Aumont, qui l'y attend.

Mercredi 11, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État; l'après-dînée il alla se promener à Trianon. Le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. La gelée est belle, aussi le roi a pris la résolution d'aller demain à Marly, d'où il ne reviendra que de samedi en quinze jours. — Le roi a mis deux aides-majors et deux sous-aides-majors qu'il a mis dans son régiment des gardes, mais il n'a mis pour remplir ces charges aucun officier du corps. Les deux aides-majors sont le major du régiment de Champagne et le major de Bourbonnois; les sous-aides-majors sont le major du régiment de dragons de Clermont, et l'autre un officier d'infanterie qu'on ne m'a point nommé. — Madame la duchesse de Berry demeure ici durant le voyage de Marly, et monseigneur

le duc de Berry la viendra voir tous les jours et même couchera souvent ici.

Jeudi 12, *à Marly*. — Le roi, après son dîner, partit de Versailles pour venir ici, où il y a moins de dames qu'à l'ordinaire, mais il y a beaucoup de courtisans parmi lesquels il y a beaucoup d'officiers généraux. — Avant que le roi partît de Versailles, M. de Butkeley, frère de la duchesse de Berwick, y arriva. Il apporta la nouvelle que le comte de Staremberg, voyant que les François avoient passé le Ter, avoient levé le blocus de Girone le 3 au soir, et se retiroient diligemment vers Ostalrich. M. de Butkeley n'a quitté l'armée qu'à la fin de la journée du 4, et M. de Berwick avoit déjà eu des nouvelles du marquis de Brancas, qui mande que dès que les ennemis ont levé le blocus, les paysans ont porté dans la place toutes sortes de rafraîchissements. Le maréchal de Berwick y a envoyé une brigade d'infanterie et quelque cavalerie pour relever les troupes qui y étoient en garnison, et il va faire entrer des vivres dans la place pour un an. Le roi a fort loué la conduite du maréchal de Berwick, et a donné à M. de Butkeley une pension de 4,000 livres et 12,000 livres pour son voyage.

Vendredi 13, *à Marly*. — Le roi, malgré le grand froid, se promena le matin et l'après-dînée dans ses jardins, où il fait beaucoup planter. Le soir, chez madame de Maintenon, il fit jouer par ses musiciens toute la comédie du *Bourgeois gentilhomme*, et il trouva qu'ils l'avoient fort bien jouée; il s'y divertit fort. Le roi a amené ici de dame qui n'y étoit point encore venue la comtesse de Livry, et de courtisans qui n'y étoient point venus le prince d'Épinoy et le comte de Tallard, fils du maréchal. On joue grand jeu ici dans le salon dont madame la Duchesse fait bien les honneurs. Après le souper du roi, monseigneur le duc de Berry s'en alla coucher à Versailles. — Milord Shrewsbury arriva à Paris; il loge à l'hôtel de Soissons. M. de Torcy le verra demain, et on ne

doute pas que le roi ne lui donne bientôt audience ici; le duc d'Aumont l'a reçu à Boulogne avec une magnificence extraordinaire. Madame sa femme arrivera demain à Paris; elle est fille de la marquise Paleoti, qui étoit la plus belle femme d'Italie.

Samedi 14, *à Marly.* — Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans ses jardins, malgré le froid violent qu'il faisoit, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin. M. de Torcy revint de Paris, qui a vu le duc de Shrewsbury, à qui le roi donnera audience mardi matin. — Mademoiselle de la Force, qui depuis plusieurs années avoit ordre de ne paroître ni à la cour ni à Paris, a obtenu la permission de revenir en ce pays-ci. — Voici une copie de la dernière lettre du duc de Berwick, écrite le 5 de ce mois du camp de Verges : « Le 3, à la pointe du jour, M. de Staremberg décampa du Pont-Mayor et de la Côte-Rouge, et prit le chemin d'Ostalrich. Dès que nous en fûmes avertis, M. le comte de Fiennes fut détaché avec trois mille cinq cents hommes de pied et neuf cents chevaux pour occuper la Côte-Rouge et le Pont-Mayor; M. de Cilly suivit aussi M. le comte de Fiennes avec cinq régiments de dragons. Les ennemis travaillent fort et ferme à retrancher le défilé de Traumale, par où l'on va de Palamos dans le Valdaro; l'armée du roi a fait un mouvement et s'est étendue le long du Ter pour mieux couvrir les convois qu'il faut faire entrer dans Girone. »

Dimanche 15, *à Marly.* — Le roi tint le conseil d'État et alla l'après-dînée se promener en calèche dans les hauts de Marly; le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Pelletier. — Par les dernières lettres qu'on a reçues de Rome on apprend que le pape est considérablement malade; les médecins disent tous qu'il ne passera pas le mois de mars, et pour peu que le mal augmente il n'ira pas si loin. — M. le cardinal de Noailles et M. le cardinal de Rohan, qui est de ce voyage-ci, se tiennent en état de partir; MM. les cardinaux d'Estrées et

de Janson ne sont point en état de faire le voyage de Rome. — Le marché de M. le comte de Toulouse pour l'hôtel de la Vrillière à Paris est entièrement fini. Il en est en possession, et M. d'Antin est en possession aussi de la maison qu'on appelle hôtel de Travers, dont il a donné 100,000 écus, et madame Rouillé, qui a vendu à M. le comte l'hôtel de la Vrillière, a acheté l'hôtel Colbert, dans la rue des Petits-Champs, 215,000 francs.

Lundi 16, *à Marly*. — Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans ses jardins, où il fait beaucoup planter; le soir il travailla avec M. de Pontchartrain. — Le maréchal de Montesquiou, qui étoit ici, prit congé du roi il y a deux jours pour aller commander en Flandre. — On apprend d'Utrecht que les sept provinces ont résolu d'accepter les propositions de paix de la reine d'Angleterre; la province de Groningue, qui y étoit le plus opposée, est revenue à l'avis des six autres. Les États Généraux envoyèrent le 3 un courrier à l'archiduc, dont ils attendent le retour, après quoi on croit que toutes les conditions de la paix seront presque réglées. — Le prince Ragotzki est arrivé d'Angleterre à Rouen; il sera à Paris mardi ou mercredi. M. de Luxembourg a écrit ici pour savoir comment il le recevroit; on lui a mandé qu'il seroit incognito, et qu'il le reçut seulement comme un homme de grande qualité et qui méritoit d'être bien reçu en France. — On croit que madame la princesse de Conty, fille du roi, achètera la belle maison de M. de Bretonvilliers, à la pointe de l'île Notre-Dame, à Paris.

Mardi 17, *à Marly*. — Le roi, après son lever, donna audience au duc de Shrewsbury; M. de Torcy l'y amena. Le roi tint le conseil de finances au sortir de la messe. L'après-dînée, le roi se promena dans ses jardins, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin et M. Desmaretz. M. de Torcy donna un magnifique dîner au duc de Shrewsbury, où nous étions huit ou neuf courtisans presque tous de la connoissance de ce

duc. Il avoit grande envie de se promener dans les jardins, mais le dégel l'en empêcha; il retourna à Paris après dîner. — Il arriva un courrier de Girone : M. de Berwick mande qu'il fut le 8 de ce mois pour visiter Girone; M. de Staremberg alla en même temps camper à Riudarena, entre Ostalrich et Girone, avec environ vingt-cinq bataillons et autant d'escadrons. Il a disposé le reste de ses troupes dans les montagnes pour nous barrer les passages et pour nous inquiéter dans nos derrières. On travaille au ravitaillement de Girone; mais il faut que la mer permette de le faire avec diligence; il y a même quelques bâtiments ennemis qui nous incommodent.

Mercredi 18, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État; l'après-dînée il se promena dans ses jardins, où il fait beaucoup de petits changements qui l'amusent et qui embellissent Marly. Le roi, avant que d'entrer au conseil, signa le contrat de mariage de M. de Maillebois avec mademoiselle d'Alègre; la noce se fera de demain en huit jours à Paris. — Il y a plusieurs lettres d'Allemagne qui portent que ce qui reste de troupes danoises de la bataille de Gadebusch est joint à des troupes de Saxe et de Moscovie, et qui prétendent faire sortir du Holstein danois les troupes suédoises qui en tirent beaucoup de contributions, et qu'ainsi nous entendrons parler bientôt d'une nouvelle bataille en ce pays-là. — Le roi, après le conseil, fit porter son dîner chez madame de Maintenon. — Le prince Ragotzki est arrivé à une lieue de Paris, à une petite maison qui est à son banquier. — Les plénipotentiaires du roi de Portugal à Utrecht ont donné des fêtes magnifiques pour la naissance du prince de Brésil, et tous les autres plénipotentiaires s'y sont trouvés.

Jeudi 19, *à Marly*. — Le roi se promena tout le matin et alla tirer l'après-dînée. Le soir il y eut musique chez madame de Maintenon. — On a nouvelle que M. d'Aumont est arrivé à Douvres, où il a été reçu avec de grandes acclamations et toutes les marques de joie que peuvent

donner les peuples. — Le marquis d'Angennes, colonel du régiment de Condé, a acheté le régiment de Normandie du comte d'Esterre, qui est maréchal de camp, mais le roi n'a pas encore donné l'agrément; il veut être sûr, avant que de le donner, que le marquis d'Angennes ne se soit point battu en duel, comme on l'en avoit accusé l'hiver passé, et veut que les preuves qui le justifient soient fort claires. M. le Duc, à qui le roi laisse la disposition de ses régiments, a destiné le commandement de celui de Condé au fils du marquis de Surville, qui rendra à M. d'Angennes les 15,000 francs qu'il avoit donnés à celui qui étoit colonel avant lui. — On mande d'Allemagne que le comte de Steinbock, général de l'armée de Suède, ayant demandé 200,000 écus de contribution à la ville d'Altena, l'a fait brûler après que les magistrats eurent refusé de lui payer cette somme; Altena est une fort grande ville, et il y a plus de trois mille maisons brûlées.

Vendredi 20, *à Marly*. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier, et puis se promena dans les jardins; il s'y promena encore l'après-dînée jusqu'à la nuit. Le voyage de Rambouillet est résolu pour le 6 du mois qui vient; il y aura encore beaucoup plus de monde qu'à l'autre voyage, ce qui fait un peu d'embarras pour les logements. — Madame de la Cour, mère de la duchesse de Gramont, est morte. On ne la croyoit pas riche, cependant elle laisse à la duchesse sa fille 200,000 écus; on espère que ce bien-là reviendra dans la maison de Gramont. — On mande de Rome que la santé du pape est considérablement meilleure; les lettres sont du 31 décembre et le pape espéroit pouvoir dire la messe le premier jour de l'an. Dans les lettres que le cardinal d'Estrées a reçues de ce pays-là, on lui mande la mort de deux cardinaux, mais dans les autres lettres on dit qu'ils sont à l'extrémité.

Samedi 21, *à Marly*. — Le roi se promena tout le matin, et fit porter son dîner chez madame de Maintenon;

il se promena encore l'après-dînée, et le soir il travailla avec M. Voisin chez madame de Maintenon. — La marquise de Livry, femme du premier maître d'hôtel du roi et sœur de M. de Beauvilliers, est à l'extrémité à Paris.

Dimanche 22, *à Marly.* — Le roi tint le conseil d'État, et alla l'après-dînée à Saint-Germain voir la reine d'Angleterre; le soir il travailla avec M. Pelletier. En partant pour Saint-Germain il ordonna qu'on cherchât le maréchal de Villeroy pour lui dire de lui venir parler à son retour, et il l'envoya sur l'heure à Paris pour une querelle entre le chevalier de Bavière et le colonel des cuirassiers, qui est une vieille affaire qui se passa à l'armée au mois d'août. Ce colonel, dont le nom me revient, s'appelle le marquis de Beuseville; nous ne savons pas encore ce qui s'est passé de nouveau là-dessus et qui a obligé le roi d'envoyer le maréchal de Villeroy pour les accommoder.

Lundi 23, *à Marly.* — Le roi courut le cerf; Madame étoit à la chasse. L'après-dînée il se promena dans les jardins, et le soir il travailla avec M. de Pontchartrain et fit le remplacement des officiers de galères, dont voici la liste :

Chef d'escadre.

Le commandeur de Bourceville.

Commandant des grenadiers.

Le chevalier de Fontette.

Capitaines.

Le chevalier de Laubespin,
De Lubières,
Le commandeur de Marcelange,
Le chevalier de Marsillac,
De la Messelière,
Le commandeur de la Perinière.

Major.

Du Chastelier.

Capitaines-lieutenants.

Le chevalier de Bissy,
Le marquis d'Espennes,
L'Espinay,
Le chevalier de Montolieu,
Le chevalier de Lévis,
Le chevalier de Transtourrette.

Lieutenants.

Le chevalier de Pontfrach,
Maroulles,
De Champagné,
Thoron d'Artignose,
Gassendi-Campagne,
De Sabran,
Marquis de Castellane.

Sous-lieutenants de la réale.

La Garennie,
Le chevalier de Pilles.

Sous-lieutenants des galères.

De Ginestet,
De Bernages,
Tournefort,
De Langerie,
Gaillac de Caumont,
Chevalier de Romieu,
De Gardanne,
Cer de Pontevez-Maubousquet,
Saint-Osmanne,
Chevalier de Castellane,
Chevalier d'Espennes,
Chevalier de Puydorfile,
Chevalier de Montolieu,
Chevalier de Fontette.

Enseignes de la réale.

Bayard,
Chevalier de Pontevez-Tournon.

Enseignes des galères.

De Flotte,
De Soessans,
Chevalier de Pontevez,
Des Tourres,
Villeneuve,
Villeneuve de Vaucluse,
D'Espanet,
Chevalier d'Haraucourt,
De Chabannes,
De Manse,
Saint-Victoret,
Chaumont,
Chevalier de Piegeon,
Dorgnon-Terras,
De Savonnières,
Chevalier de la Fare.

Compagnie des gardes de l'étendard.

Capitaine. — Le chevalier de Courtebonne.
Lieutenant. — Commandeur de Froulay.
Enseigne. — La Balme.
Maréchal des logis. — Bosco.

Chevaliers de Saint-Louis.

De Cambout,
De Chaumont,
De Cheyladet,
De Cambray,
Ferrant,
Pelicot,
La Combe,
Bevoland,
Châteauneuf,
D'Heureux,
Marin,
Du Revert,
Barras,
Beuil,
Neuvi,
Razac,
Juliani,
Maulevrier,
De Caux,
Desidery,
Luguet,
Partenay,
Corrac,
D'Arnaud,
La Garde,
Glasson.

Mardi 24, à Marly. — Le roi tint le conseil de finances, se promena l'après-dînée dans ses jardins, et travailla le soir chez madame de Maintenon, avec M. Voisin et M. Desmaretz. — On eut des nouvelles de Girone du 15. Voici la copie de la lettre de M. de Berwick : « L'armée du roi décampa hier de Riudarenas, et toutes leurs troupes sont marchées vers leurs quartiers d'hiver dans la plaine de Vich, du côté de Barcelone, le long de la côte et dans la plaine de Tarragone. Dès que nous aurons ravitaillé Girone, l'armée du roi se mettra pareillement en marche pour retourner dans ses quartiers. » — On a eu nouvelle que Rocmador, capitaine d'un vaisseau du roi, avoit pris au mois de mars, auprès du cap de Bonne-Espérance, un vaisseau anglois richement chargé, revenant des Indes-Orientales; ce vaisseau est arrivé à un de nos ports de Bretagne, et comme la trêve n'étoit pas encore publiée

entre la France et l'Angleterre, le vaisseau est de bonne prise, et la charge est estimée plus de deux millions. Crozat y a le principal intérêt.

Mercredi 25, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, et fit porter son dîner chez madame de Maintenon; l'après-dînée il se promena dans les jardins, où il fait toujours quelque embellissement nouveau. Le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. — Les troupes que l'électeur de Brandebourg avoit en Italie en sont parties pour retourner en leur pays par ordre de leur maître; l'empereur dit qu'il en renverra des siennes pour les remplacer, mais on doute fort qu'il le puisse faire; il en pourroit avoir besoin ailleurs. — Le roi s'est fait éclaircir sur l'affaire de M. d'Angennes, qu'on accusoit de s'être battu l'année passée; il en est pleinement justifié, et le roi lui a donné l'agrément du régiment de Normandie, qu'il achète 110,000 francs du comte d'Esterre.

Jeudi 26, *à Marly*. — Le roi monta en calèche à onze heures et alla courre le cerf; l'après-dînée il se promena dans ses jardins, et le soir chez madame de Maintenon il y eut musique. — Le mariage de M. Maillebois se fit à Paris le matin à Saint-Sulpice; les mariés allèrent ensuite dîner chez madame d'Alègre, et le soir ils soupèrent et couchèrent chez M. Desmaretz, où la noce fut magnifique; il y avoit trente-cinq personnes à la noce. — Le duc d'Ossone donna une fête magnifique à Paris au duc et à la duchesse de Shrewsbury, au nonce et à tous les ministres étrangers et à plusieurs dames considérables de la cour. Il y eut un dîner superbe et excellent, grande musique l'après-dînée, un souper aussi magnifique et aussi bien servi que le dîner, et, après souper, bal qui dura jusqu'à neuf heures du matin, où tous les masques furent reçus. Les dames qui avoient été au dîner y demeurèrent toutes, hormis madame d'Elbeuf et madame de Courcillon, qui, ne se portant pas très-bien, revinrent chez elles après le dîner.

Vendredi 27, *à Marly*. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier; après son dîner, il se promena dans ses jardins. Le soir, chez madame de Maintenon il y eut une petite loterie pour les dames, et ensuite musique. — M. le duc d'Orléans et madame la duchesse d'Orléans n'iront point à Rambouillet; ainsi M. le comte de Toulouse y pourra mener plus de courtisans. — Le prince Ragotzki, qu'on avoit déjà dit arrivé à Paris, avoit été obligé de demeurer à Rouen, où la goutte l'avoit retenu; il n'est arrivé que d'aujourd'hui. M. de Luxembourg, qui lui a fait beaucoup d'honneurs à Rouen, lui prête son hôtel de Luxembourg à Paris. — Toutes les nouvelles d'Allemagne portent que le czar a été à Hambourg, où il a vu les généraux danois; qu'il fait marcher ses troupes et celles du roi Auguste qui se joindront à ce qui reste de troupes de Danemark, et qu'ils vont attaquer le comte de Steinbock, contre qui ils paroissent fort animés, et contre qui ils ont fait faire des écrits très-forts sur l'incendie d'Altena.

Samedi 28, *à Versailles*. — Le roi se promena tout le matin et toute l'après-dînée à Marly, et en partit à cinq heures pour venir ici. Durant le voyage de Marly, monseigneur le duc de Berry est revenu presque tous les soirs coucher à Versailles et retournoit à Marly au lever du roi. — Le roi d'Espagne a écrit au roi pour le prier de trouver bon qu'il donnât l'ordre de la Toison au marquis de Brancas, qui s'est si bien conduit durant le blocus de Girone, et qui par son savoir-faire a sauvé la place. — On croit que le parlement d'Angleterre, qui se devoit assembler le 24, aura été ajourné pour quelques jours, parce qu'on attend une réponse décisive de l'archiduc pour la paix, et la reine Anne seroit bien aise de la faire générale et de le pouvoir déclarer à l'ouverture de son parlement.

Dimanche 29, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État; l'après-dînée il travailla avec M. Pelletier, et ne sortit point

de tout le jour. Quand le roi passa pour aller chez madame de Maintenon, madame de Beauvilliers, à la tête de toute la famille de madame Desmaretz, lui présenta madame de Maillebois, qu'il trouva fort bien faite; elle demeurera à la cour chez madame sa belle-mère. — Le duc et la duchesse de Shrewsbury, qui devoient venir ici mardi saluer le roi, n'y viendront point; le duc a la goutte et la duchesse a un furieux rhume. — Les troupes danoises, qui servoient en Flandre à la solde d'Angleterre, retournent en leur pays par ordre du roi leur maître. Elles étoient demeurées dans l'armée des ennemis après que le duc d'Ormond s'en fût séparé, leur ayant déclaré que s'ils ne le suivoient leurs appointements ne courroient plus, et les Hollandois les avoient assurés qu'ils leur donneroient la même paye que la reine d'Angleterre leur donnoit, ce qu'ils n'ont point exécuté. Il reste encore quelques troupes danoises au service des ennemis, qui sont celles qui étoient à la solde des Hollandois.

Lundi 30, *à Versailles*. — Le roi prit médecine comme il la prend tous les mois par précaution; après son dîner, il travailla chez lui avec M. de Pontchartrain. Monseigneur le duc de Berry et toutes les princesses allèrent voir madame de Maillebois, qui étoit sur son lit dans l'appartement de madame Desmaretz. — On a des lettres de Girone du 21. La place est munie pour longtemps de tout ce qu'il faut pour faire subsister une grosse garnison qu'on y a mise; on en a retiré celle qui y étoit, qui étoit fort diminuée par la souffrance durant le blocus. Le duc de Berwick revient ici, et les troupes qu'il avoit avec lui iront dans les quartiers qu'on leur avoit assignés pour cet hiver. — On a des nouvelles sûres que le Grand Seigneur est parti de Constantinople pour Andrinople, où il fait marcher toutes ses troupes, et qu'il déclarera la guerre aux Polonois, comme il l'a déjà déclarée au czar, s'ils ne reconnoissent le roi Stanislas pour leur roi.

Mardi 31, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de fi-

nances; l'après-dînée il alla se promener à Trianon, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz. Comme le temps s'est remis à la gelée et que le roi ne pourroit pas chasser durant ce temps-là, et qu'il alloit à Rambouillet principalement pour y chasser, il y a grande apparence que ce voyage ne se fera pas sitôt. Il nous dit à son coucher qu'il décideroit cela à son lever, selon le temps qu'il auroit fait la nuit. — La nouvelle que le cardinal d'Estrées avoit eue de la mort de deux cardinaux est vraie; ils moururent tous deux le premier jour de l'an; ce sont les cardinaux Negroni et Tomasi. Ce dernier étoit fort estimé et fort aimé à Rome, et étoit de la dernière promotion. — Le parlement d'Angleterre s'assembla le 24 et s'est ajourné au 14 de février, et ils croient qu'en ce temps-là les affaires de la paix seront réglées et que la reine pourra le déclarer dans sa harangue au parlement.

Mercredi 1er février, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État et dîna ensuite chez madame de Maintenon. Il alla se promener l'après-dînée dans ses jardins, et le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. Au retour de la promenade, le roi alla chez madame la duchesse de Berry, où il demeura assez longtemps. Cette princesse garde le lit depuis un mois, et elle ne se lèvera qu'à la fin de mars pour éviter qu'elle ne se blesse : elle se porte fort bien dans sa grossesse. Comme la gelée continue, le roi a rompu le voyage de Rambouillet, et l'a remis après Pâques. — Les plénipotentiaires de Hollande ont donné satisfaction entière sur l'affaire qui arriva il y a six mois, entre M. Mesnager et M. de Rechteren. Ils ont été chez le maréchal d'Huxelles, et ont dit tout ce qui avoit été dicté de ce pays-ci; ainsi il n'y a plus d'embarras pour les conférences générales; cependant il n'y en a point eu encore, mais apparemment elles vont commencer et le duc d'Ossone a ordre de se tenir prêt à partir.

Jeudi 2, *à Versailles.* — Le roi marcha à la chapelle en bas; il étoit accompagné de tous les chevaliers de l'Ordre. L'évêque de Metz, qui est arrivé depuis quelques jours, y officia. L'après-dînée, le roi entendit le sermon du P. Quinquet, qui doit prêcher ce carême et entendit vêpres ensuite, et à cinq heures retourna au salut. — On a nouvelle que le Grand Seigneur partit le 8 de janvier de Constantinople pour aller à Andrinople. Les envoyés du roi de Suède et du roi Stanislas ont eu ordre de le suivre et l'envoyé de l'archiduc a eu son audience de congé, et est reparti pour retourner à Vienne. L'empereur, voyant le Grand Seigneur en marche et craignant pour la Hongrie et la Transylvanie, bien loin de rappeler huit régiments qui étoient en ce pays-là, pour les faire servir sur le Rhin, envoie encore en Hongrie les troupes qui avoient hiverné en Bohême. — Le roi d'Espagne a fait lieutenant général don Tiberio Caraffa, que le maréchal de Berwick lui avoit envoyé pour lui porter la nouvelle de la levée du blocus de Girone.

Vendredi 3, *à Versailles.* — Le roi travailla avec le P. le Tellier, dîna de bonne heure, et alla se promener à Marly, où il seroit allé hier sans la fête. — Le pape, qui se porte beaucoup mieux, est pressé par l'archiduc de déclarer les trois cardinaux *in petto*, dont il y en a un pour l'évêque de Barcelone, à la recommandation de ce prince. On auroit assez souhaité ici que la déclaration de ces trois cardinaux ne fût faite qu'après la signature de la paix, parce que l'abbé de Polignac, étant un des trois, sera obligé de quitter le congrès d'Utrecht dès qu'il sera déclaré cardinal; mais le pape ne veut pas différer plus longtemps. On a obtenu quelques jours de délai, et on croit que la déclaration sera faite les premiers jours de ce mois. — On parle fort du mariage du fils du maréchal de Château-Renaud avec mademoiselle de Noailles; ce maréchal espère que le roi voudra bien qu'il cède sa lieutenance générale de Bretagne à son fils, et si le roi lui fait cette

grâce, le mariage s'achèvera. Cette lieutenance générale vaut 40,000 livres de rente.

Samedi 4, à Versailles. — Le roi tint le conseil de finances; le vilain temps l'empêcha de sortir l'après-dînée, et il travailla avec M. Voisin. Le roi, en sortant chez madame de Maintenon, pour aller souper, dit au maréchal de Villars qu'il donnait 1,000 écus de pension à madame de Vogué, sa sœur. Aussitôt après le dîner du roi et avant qu'il travaillât avec M. Voisin, S. M. envoya chercher M. le chancelier, et fut enfermé trois quarts d'heure avec lui. Le soir, un peu avant le souper du roi, M. de Pontchartrain lui porta chez madame de Maintenon la nouvelle que Cassard, fameux armateur qui a été fait capitaine de vaisseau au dernier remplacement, avoit fait une descente dans l'Amérique méridionale, et qu'il avoit rançonné la ville de Surinam, où il y a une colonie hollandoise, qu'il en avoit tiré 700,000 francs en argent et plus de 100,000 écus en marchandises. Un frère du marquis d'Épinay, qui étoit de son armement, s'est fort distingué à la descente. Cassard, qui a fait lui-même la relation de cette affaire, mande qu'il va encore attaquer deux autres colonies hollandoises qui sont sur cette côte-là.

Dimanche 5, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État, et, malgré le vilain temps, alla tirer l'après-dînée, mais il ne put pas demeurer longtemps dehors; le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. Le maréchal de Bervick vint au lever du roi, et en fut reçu comme il le mérite après le service qu'il vient de rendre; il a mis dans Girone des vivres pour dix-huit mois, et, quand on le loue sur ce qu'il a fait en ce pays-là, il dit que tout l'honneur en est dû à M. de Basville, intendant de Languedoc, qui a donné de si bons ordres dans la province que tous les vivres sont arrivés à point nommé à Roses, et que les ennemis ne pouvoient pas empêcher qu'étant à Roses on ne les portât à Girone, à moins que M. de Staremberg ne voulût hasarder un com-

bat, ce qu'il auroit fait très-dangereusement, car M. de Berwick l'auroit pris par ses derrières et se seroit mis entre Ostalrich et les retranchements qu'il avoit faits pour le blocus de Girone. — Les députés d'Artois eurent audience du roi, et furent présentés par le duc d'Elbeuf, gouverneur de la province; la parole fut portée par l'abbé de la Croix, prévôt de l'église d'Arras.

Lundi 6, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly; au retour, il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. — On a appris que milord Galloway étoit mort en Angleterre, dans ses terres où il s'étoit retiré; il passa en Angleterre avec M. de Ruvigny, son père, après la cassation de l'édit de Nantes. — Le roi a accordé au maréchal de Château-Renaud la grâce qu'il lui a demandée; il cède à son fils la lieutenance générale de Bretagne et son mariage avec mademoiselle de Noailles doit se conclure. Ce maréchal donne à son fils 10,000 livres de rente de son bien et la lieutenance générale en vaut 40,000. La maréchale de Noäilles donne à sa fille ce qu'elle a donné aux autres, elles sont sept mariées présentement : la duchesse de Guiche, la marquise de Coëtquen, la maréchale d'Estrées, la marquise de la Vallière, madame de Beaumanoir et la marquise de Gondrin; ces deux dernières sont veuves. Le marquis de Beaumanoir avoit la lieutenance de roi qu'aura présentement M. le marquis de Château-Renaud.

Mardi 7, *à Versailles*.—Le roi tint deux conseils le matin, conseil d'État d'abord, et ensuite conseil de finances; l'après-dînée il tint conseil de dépêches, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin et M. Desmaretz. La duchesse de Shrewsbury salua S. M. dans son cabinet au sortir du conseil de dépêches; elle y fut conduite par le baron de Breteuil, introducteur des ambassadeurs, et fut présentée par la duchesse d'Aumont; le roi leur parla très-gracieusement à l'une et à l'autre. La duchesse de Shrewsbury prit, le soir, le tabouret au souper du roi; elle

n'est non plus embarrassée que si elle avoit passé sa vie en ce pays-ci. — Nos plénipotentiaires à Utrecht, le 31 du mois passé, entrèrent pour la première fois en conférence avec ceux de l'archiduc, chez l'évêque de Bristol. Deux jours auparavant les plénipotentiaires de Hollande furent chez l'évêque de Bristol, eurent une conférence fort longue dans laquelle ils conclurent le traité de la barrière et de la succession à la couronne d'Angleterre dans la ligne protestante.

Mercredi 8, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État, et fit ensuite porter son dîner chez madame de Maintenon, où il y eut une petite loterie de belles étoffes de Perse pour les dames qui avoient eu l'honneur de dîner avec lui, qui sont toujours les mêmes. Le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. Madame la duchesse de Berry, qui avoit un grand mal de gorge, se fit saigner sur les six heures du soir; cela ne l'empêcha pas une heure après de faire entrer le duc de Shrewsbury, qui la salua dans son lit. Elle se mit au jeu ensuite à son ordinaire et la duchesse de Shrewsbury y vint et y prit son tabouret. On est fort content de cette ambassadrice; elle est de bonne compagnie, et paroît très-bonne femme. — Il arriva deux courriers, un d'Utrecht et l'autre de Londres; la reine doit déclarer mardi, à l'ouverture de son parlement, la conclusion de la paix avec la France et l'Espagne, et nous aurons dans quinze jours la harangue qu'elle aura faite là-dessus au parlement.

Jeudi 9, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure, et alla se promener à Marly, d'où il ne revint à son ordinaire qu'à la nuit. Le soir, chez madame de Maintenon, il y eut une petite musique. Madame la duchesse de Berry eut un peu de fièvre tout le jour, et son mal de gorge augmenta; on croit pourtant que cela n'aura point de suite. Ce qui faisoit craindre pour la fièvre, c'est que, quand elle se blessa l'année passée, son mal avoit commencé par la fièvre, et qu'elle étoit dans le sixième mois

de sa grossesse, comme elle est présentement. — Comme on est sûr que le pape aura déclaré au commencement de ce mois les trois cardinaux *in petto*, et que l'abbé de Polignac en est un, on lui envoya ces jours passés un courrier à Utrecht pour lui ordonner de revenir, et il a mandé qu'il en partiroit le 11. — On parle fort depuis quelques jours du mariage de mademoiselle de Monaco avec le comte de Roye, fils du comte de Roucy. M. de Monaco n'a point de garçons, il a trois filles. Il est duc de Valentinois, et la duché est femelle; il veut que son gendre prenne le nom et les armes de Monaco. On examine présentement les substitutions qu'il y a dans cette maison. M. le chancelier et M. de Pontchartrain son fils, beau-frère du comte de Roucy, examinent et conduisent cette affaire, et on croit qu'elle se conclura incessamment*.

* Dangeau se trompe ici, comme il fait souvent sur les duchés. Celui de Valentinois ne fut jamais femelle pour M. de Monaco, et l'érection y est bien précise pour les seuls mâles; de plus, l'édit de 1711 abolit rétroactivement les duchés femelles. Outre cela, il ne fut point question pour le gendre de M. de Monaco de tirer aucun droit de son duché, mais bien de lui faire la grâce d'accorder à ce gendre des lettres nouvelles avec le rang de leur date. C'est ce dont il s'agissoit sur ce mariage du fils du comte de Roucy, qui n'eut pas lieu, et qui fut exécuté de la sorte pour celui du fils de M. de Matignon, qui fut effectué.

Vendredi 10, *à Versailles*. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier, et l'après-dînée il alla se promener à Trianon. Le soir, chez madame de Maintenon, les musiciens jouèrent la comédie de *George Dandin*; le roi et les dames qui les voient jouer les trouvent quasi aussi bons acteurs que bons musiciens. — Le roi a trouvé bon que le comte de Matignon cédât au comte de Thorigny, son fils unique, la lieutenance générale de Normandie, qui vaut 20,000 livres de rente et les gouvernements de Cherbourg et de Granville, qui valent au moins 2,000 écus

de rente chacun; M. de Matignon en conserve les revenus et y commandera sa vie durant. — On fit partir hier pour Utrecht un courrier qui porte ordre à nos plénipotentiaires de signer la paix avec les plénipotentiaires d'Angleterre, et la reine de la Grande-Bretagne a mandé qu'elle la déclarera sûrement mardi à son parlement. On ne doute pas que la paix avec la Hollande ne suive de près celle d'Angleterre, les Hollandois perdroient trop à différer; dès que les Hollandois l'auront signée, il est très-apparent que les plénipotentiaires de l'archiduc la signeront aussi, mais c'est la coutume de la maison d'Autriche de signer toujours la paix les derniers.

Samedi 11, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances; il se promena dans les jardins l'après-dînée, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin. — Le matin il arriva un courrier de M. le cardinal de la Trémoille, qui apporta la nouvelle que le 1er de ce mois le pape avoit déclaré cardinal l'abbé de Polignac. Cet abbé doit être parti ce matin d'Utrecht, et l'on a fait repartir ce soir le courrier de M. de la Trémoille, qu'il trouvera en chemin; on l'attend ici dans huit jours au plus tard. Ce courrier ne donne pas grande espérance de la vie du pape. On ne croit pas qu'il puisse aller jusqu'au mois de mai; son ventre est ouvert, et l'on compte que le cardinal de Rohan et le nouveau cardinal partiront d'ici un peu avant ou un peu après Pâques; on ne sait point encore si M. le cardinal de Noailles ira. — Le vieux Brissac*, autrefois major des gardes du corps, est mort chez lui à la campagne où il étoit retiré depuis quelques années. Il étoit gouverneur de Guise; ce gouvernement vaut près de 20,000 livres de rente. Brissac son neveu, officier des gardes du corps, est fort à portée d'espérer que le roi lui donnera ce gouvernement.

* Ce vieux Brissac, très-simple gentilhomme, avoit passé sa vie dans les gardes du corps et major longues années. Il avoit plu au roi par son application et les détails de cet emploi, au point que les ca-

pitaines des gardes avoient souvent à compter avec lui. C'étoit un rustre, très-brutal et d'ailleurs fort désagréable, gâté par le roi qu'il comptoit pour tout et le reste pour peu, mais homme d'honneur, de valeur et de probité, estimé pour tel, quoique haï de beaucoup de gens et redouté de tout ce qui avoit affaire à lui. Le roi, parlant un jour des devoirs des majors qui, en y étant exacts, étoient sujets à n'être pas aimés. « Ma foi, dit M. de Duras, qui le suivoit avec le bâton de capitaine des gardes, et prenant Brissac par le bras, s'il ne faut qu'être bien haï pour être bon major, voilà, Sire, le meilleur de France et le roi des majors. » Chacun rit, et le roi ne dit mot; mais Brissac écumoit sans oser répliquer une parole. Il se brouilla assez plaisamment avec les dames. Le roi alloit tous les dimanches au salut quand il étoit à Versailles, et les dames dévotes ou qui vouloient le paroître n'y manquoient point. Brissac poste les gardes; c'étoit l'hiver; et, comme il vit le tour de la tribune plein de dames et de petites bougies qu'elles portoient pour lire ou pour se faire remarquer, tout d'un coup il fait du bruit comme s'il entroit dans la tribune, et crie aux gardes de quitter leurs postes et de retourner dans leurs salles, parce que le roi ne vient point. Aussitôt il voit éteindre les petites bougies, les unes après les autres, et les dames défiler, quoique le salut, qui n'attendoit jamais le roi, fut sur le point de commencer. Dès qu'elles furent parties, Brissac reposte les gardes qu'il avoit fait attendre aux issues. Le roi arrive, voit les tribunes vides, excepté deux ou trois dames, et demande avec surprise raison de cette solitude. Brissac sourit, et lui conte ce qu'il venoit de faire; le roi et les courtisans en rirent fort; mais les dames furent nommées et notées qui ne lui pardonnèrent pas. C'étoit un gros joueur de piquet et de trictrac, fidèle joueur, mais le plus furieux et le plus mauvais du monde. Personne ne lui marchoit sur le pied, les ministres même le ménageoient. Il haïssoit les médecins, et avoit quelquefois des disputes avec Fagon, premier médecin, devant le roi sans aucun ménagement, dont le roi mouroit de rire et Fagon de rage, qui avoit accoutumé au ménagement et presqu'au respect les plus grands.

Dimanche 12, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État et alla tirer l'après-dînée; le soir, il travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. — Le bruit se répandit ici le matin que la maison du duc d'Aumont à Londres avoit été brûlée, mais, comme M. de Torcy et l'ambassadeur d'Angleterre n'en avoient aucune nouvelle, on crut le bruit faux; il étoit venu par M. Tost, président de Calais, mais cela ne s'est trouvé que trop véritable, et

M. du Dressenay, capitaine de vaisseau qui étoit à Londres avec M. d'Aumont, arriva le soir et rendit compte au roi de toute cette triste aventure. La maison a été entièrement brûlée; M. d'Aumont n'a sauvé que sa vaisselle; tous ses meubles sont brûlés. Il a fallu abattre une maison voisine pour empêcher que le feu ne se communiquât. On ne sait pas trop bien qui a mis le feu à la maison; il y a grande apparence que ce sont plutôt des gens de dehors que des domestiques par négligence. La reine a donné une autre maison au duc d'Aumont, qui avoit eu plusieurs avis qu'on le vouloit brûler et même assassiner; la reine lui avoit offert des gardes. Voilà tout ce qu'on en sait jusqu'à cette heure *.

* M. d'Aumont étoit un panier percé, à qui rien ne coûtoit pour avoir, et qui avoit tiré des monts d'or des contrôleurs généraux et de son cousin de Barbezieux, avec qui il finit par se brouiller. Il fut accusé d'avoir procuré ce feu pour gagner ce qu'il en tireroit du roi et pour couvrir une contrebande dont les Anglois se plaignirent dès son arrivée, et qui lui valut infiniment. C'étoit un homme de beaucoup d'esprit, d'une force de corps prodigieuse, débauché à l'avenant, à paroles dorées, sans foi et sans âme, et avec peu de réputation à la guerre. Cette ambassade ne lui réussit ni en Angleterre ni en France.

Lundi 13, *à Versailles.* — Le roi, avant que d'aller à la messe, donna audience aux députés des États de Bretagne; l'évêque de [Quimper] portoit la parole. Après cette audience il envoya chercher le prince Ragotzki *, qui étoit dans ma chambre et qui savoit qu'il alloit avoir audience du roi. Le baron de Breteuil le mena par le petit degré qui mène au petit appartement du roi, et, quand il fut entré dans le cabinet où étoit le roi, le baron de Breteuil se retira; il n'y avoit avec le roi que M. de Torcy. L'audience ne fut pas longue, mais le prince Ragotzki, qui remonta dans ma chambre, nous en parut très-content, et le roi, qui alla se promener à Marly aussitôt après son dîner, en parla très-avantageusement. Il est ici dans un incognito parfait et se fait appeler le comte Saaros, qui est

une comté à lui auprès d'Eperiès, en Hongrie. Ce comte ne verra point en cérémonie les princes ni les princesses, mais Madame, avec qui il a l'honneur d'avoir quelque alliance, le voulut voir, et il alla chez elle à onze heures sans être mené par un introducteur. M. de Torcy lui donna un magnifique dîner, où nous dînâmes plusieurs courtisans et quelques dames avec lui. Nous lui trouvons tous beaucoup d'esprit et de connoissances. Le roi, au retour de Marly, travailla avec M. de Pontchartrain.

* On sait trop quel fut le prince Ragotzki pour l'expliquer ici. C'est une maison considérable des frontières d'Hongrie et de Transylvanie, qui s'est élevée par l'élection à cette dernière principauté. De trois Ragotzki, père, fils et petit-fils, par la protection de la maison d'Autriche, celui du milieu fut fait prince de l'empire; le dernier des trois épousa l'héritière des Batori, si connus dans ces provinces où ils ont commandé; le fils de celui-là vécut et mourut particulier en 1681. Sa femme, fille du comte Serini et mère du prince Ragotzki dont il s'agit, se remaria au fameux Tékeli. Le malheur de son père qui eut la tête coupée avec le comte Nadasti et Frangipani, et la grande figure de son second mari dans les troubles de Hongrie, y enveloppèrent le prince Ragotzki et le mirent enfin à la tête des mécontents de la Transylvanie, qui l'élurent en la place qu'avoient occupée ses pères, et dans laquelle il fit trembler Vienne plus d'une fois, dans le temps que nos troupes étoient en Bavière, et qui, sans le malheur de la dernière bataille d'Hochstett, auroit pu mener loin l'empereur; mais les suites de cette disgrâce si complète rejaillit tellement sur Ragotzki et son parti, qu'il n'eut de ressource que celle même des électeurs de Cologne et de Bavière, qui fut de s'échapper et de gagner la France. Cette qualité de prince de Transylvanie et celle qu'il y avoit jointe de chef du royaume d'Hongrie en attendant mieux, lui firent obtenir ici l'incognito, sous lequel il y vécut toujours sous le nom de comte de Saaros, avec une très-forte pension et une grande distinction, mais sans rang quelconque. Avant cette élévation, il avoit été mis en prison à Neustadt, avec grande apparence d'y perdre la tête. Sa femme, fille du landgrave d'Hesse-Rheinfels-Vanferied, obtint à grand'peine la permission de l'aller voir, et trouva moyen de le sauver sous ses habits, tandis qu'elle demeura en sa place. Il n'y eut pas moyen de lui faire pis pour cela que de la retenir en prison; on en eut honte bientôt, et on la laissa aller. Elle se retira sur les frontières de Pologne, et vécut aussi quelque temps à Dantzick et à Hambourg; mais, tandis que son mari formoit un parti, à la tête duquel il

devint formidable, elle s'abandonna à un désordre qui ne put être caché, et qui enfin éclata avec un scandale de plusieurs années; tellement que son mari, qui lui devoit la vie, ne put prendre aucun parti contre elle, et n'osa aussi par honneur la reprendre avec lui. Ses malheurs domestiques et de fortune le jetèrent dans une grande, solide et austère piété, qui ne lui ôta rien de la liberté de l'esprit, ni de l'usage de la cour et des meilleures compagnies au milieu desquelles il fut toujours. Grand chasseur, de tous les voyages de Marly, en partie de ceux de Fontainebleau, assez peu à Versailles, jamais à Paris, il se fit une solitude aux Camaldules de Grosbois, dont il suivoit exactement nuit et jour le chœur et la plupart des autres exercices, jeûnoit une fois la semaine et souvent deux fois au pain et à l'eau, et vivoit d'ailleurs tant que cela ne paroissoit pas dans une grande austérité. Sa maison, fort grosse, étoit très-réglée; il la payoit bien et ne dépensoit qu'à cela et à la chasse. C'étoit un homme très-sage, très-modeste, de fort peu d'esprit, avec des manières nobles, prévenantes, une grande politesse, une grande aisance avec tout le monde, et, ce qui est rare ensemble, beaucoup de dignité sans nulle prétention, et ce qui l'est encore plus que tout cela ensemble, avec fort peu d'esprit qui faisoit admirer de près, mais d'une autre sorte, qu'on l'eût admiré si longtemps de loin. Il étoit grand et très-bien fait, et fort, avec un petit nez et de petits yeux chinois ou tartares. Toujours ici, tant qu'il y a été, sur un pied de vraie considération et du roi et des princes et princesses du sang, fort bien avec madame la Duchesse et fort ami de M. le comte de Toulouse. Il tiroit plus de cent mille écus du roi, toujours payés comptant par quartiers. Ses enfants étoient retenus à Vienne dès leur enfance. On verra par la suite de ces Mémoires ce que tout cela devint.

Mardi 14, à Versailles. — Le roi, après son lever, donna audience dans son cabinet au comte de Lewenstein, grand doyen et député du chapitre de Strasbourg, qui lui portoit un projet de délibération sur la manière des preuves qu'il faudroit que les chanoines françois fissent pour être reçus dans ce chapitre. Il y a même quelques adoucissements pour les preuves que les chanoines allemands doivent faire du côté des mères. L'audience fut assez longue; le comte de Lewenstein en sortit charmé, et le roi eut la bonté de dire le soir à madame de Dangeau : « Votre frère m'a très-bien parlé, et j'en suis fort content. » Le comte de Lewenstein n'a rien fait que de concert

avec le cardinal de Rohan son évêque *. Après la messe, le roi tint conseil d'État qui fut fort court; ensuite il tint conseil de finances, et l'après-dînée il tint conseil des dépêches, et puis entra chez madame de Maintenon, où il travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz. — Planque, inspecteur de l'infanterie que nous avons en Espagne, est mort; il avoit le gouvernement de Puylaurens, qui vaut 3,000 livres de rente.

* L'excès et la multiplicité des mésalliances, que la longue suite du même esprit de gouvernement a forcé toute la noblesse du royaume de contracter pour vivre, la mettoit tout entière, si on en excepte peut-être quatre ou cinq personnes, comme MM. d'Uzès avant son second mariage, de Duras, de Roucy, hors d'état d'entrer dans le chapitre de Strasbourg. C'étoit par des tours de passe-passe que le cardinal de Rohan lui-même y avoit été reçu; on considéra cependant qu'il étoit de l'intérêt du roi que des François en pussent être évêques, et, comme c'est du chapitre que les évêques se tirent uniquement, il fut nécessaire de faciliter les moyens d'y entrer. Le chapitre donna les mains par degrés à ce qui lui fut proposé de la part du roi, et ce fut le frère de madame de Dangeau, chanoine de cette église et de plusieurs autres, même électorales, qui agit là-dessus entre le roi et le chapitre.

Mercredi 15, *à Marly*. — Le roi tint le matin conseil d'État à Versailles, d'où il partit aussitôt après son dîner pour venir ici. M. de Vaudemont prit congé du roi à Versailles; il s'en retourne à Commercy, et n'en reviendra que pour le voyage de Fontainebleau, dont le temps n'est pas encore fixé. Madame la duchesse de Berry est demeurée à Versailles. Elle gardera le lit encore plus d'un mois; elle va entrer dans son sept. Monseigneur le duc de Berry ira presque tous les soirs de Marly coucher à Versailles comme le dernier voyage. — Le roi a amené ici des gens qui n'y étoient jamais venus: le comte d'Aubeterre, le marquis de Vieuxpont et M. d'Aubigny, et madame de Maillebois la nouvelle mariée. — On mande de Flandre que les troupes danoises qui étoient à la solde d'Angleterre étoient embarquées pour retourner en leur

pays; il y a déjà longtemps qu'elles avoient reçu un premier ordre pour retourner chez eux, mais depuis, elles avoient reçu l'ordre pour demeurer, et présentement le roi de Danemark les rappelle tout à fait.

Jeudi 16, *à Marly*. — Le roi courut le cerf et au retour de la chasse fit porter son dîner chez madame de Maintenon. — Par les lettres qu'on reçoit de Londres du 7 de ce mois, il y a apparence que le parlement sera ajourné jusqu'à la fin du mois. — Le mariage du prince d'Isenghien avec mademoiselle de Rhodes se fera dimanche, quoique madame de Rhodes la mère n'y consente pas; il y a eu une grande assemblée des parents de la fille qui ont été d'avis que le mariage étoit bon, et qu'il le falloit faire. — On attend les passe-ports pour les plénipotentiaires d'Espagne, et on mande d'Utrecht qu'on les enverra incessamment. — Le roi a donné l'inspection qu'avoit Planque à M. de Guitaut, fils de feu Guitaut, chevalier de l'Ordre; il est colonel du régiment de Rouergue et brigadier. Il y a neuf inspecteurs d'infanterie, mais il n'y a plus de directeurs que dans la cavalerie. Le gouvernement de Puylaurens, qu'avoit Planque, a été donné à Saint-Chamant, enseigne des gardes du corps.

Vendredi 17, *à Marly*. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier; il se promena l'après-dînée dans ses jardins. — Il y eut l'après-dînée à Saint-Denis vigile des morts, et demain l'on fera le service du bout de l'an du Dauphin et de la Dauphine. — Le comte de Nassau est mort dans son château de Saarbruck; il étoit colonel du régiment Royal-allemand, et ce régiment vaut 25,000 livres de rente, mais le comte de Nassau n'en tiroit pas tant, parce qu'il donnoit beaucoup à des officiers du régiment; il n'avoit pas servi les dernières campagnes. Le roi l'estimoit fort, et l'auroit élevé s'il eût été catholique; le roi le lui avoit dit plusieurs fois. — Le roi a prolongé son voyage de Marly jusqu'au premier samedi de carême. — On parle du mariage du marquis de Vieuxpont, lieu-

tenant général qui est ici à Marly, avec une fille de M. le Premier, qui est dans un couvent à la campagne. M. le duc de Foix, parent de M. de Vieuxpont, entre dans le mariage, le regardant comme son héritier en partie.

Samedi 18, *à Marly*. — Le roi passa la journée à se promener dans ses jardins, et le soir il travailla avec M. Voisin chez madame de Maintenon. — L'on fit à Saint-Denis le service du bout de l'an de la mort du Dauphin-Bourgogne et de madame la Dauphine; M. l'évêque de Metz officia. Monseigneur le duc de Berry y étoit avec M. le duc d'Orléans, M. le Duc, M. le comte de Charolois, M. le prince de Conty, M. le duc du Maine et M. le comte de Toulouse. De l'autre côté étoit madame la Duchesse avec mesdemoiselles de Bourbon, de Charolois, de Conty et de la Roche-sur-Yon. Les cours supérieures ne viennent point au service du bout de l'an. La cérémonie commença avant onze heures, et finit à midi et demi. Monseigneur le duc de Berry retourna dîner à Versailles et coucher à Marly. Les spectacles cessèrent ce jour-là à Paris. — Il arriva un courrier d'Angleterre, et on sut que le parlement étoit ajourné au 28 de ce mois. — On mande de Madrid que le connétable de Castille est mort. Il étoit major domo major; le roi d'Espagne a donné cette charge au duc d'Escalona, marquis de Villena, qui a été vice-roi de Naples.

Dimanche 19, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, alla tirer l'après-dînée, et travailla le soir avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. — La noce de mademoiselle de Noailles avec le fils du maréchal de Château-Renaud se fit à Versailles, et celle de mademoiselle de Rhodes avec le prince d'Isenghien se fit à Paris. — Voici une lettre que le duc de Berwick reçut il y a quelques jours du roi d'Espagne, par où on apprend sûrement que le marquis de Brancas est chevalier de la Toison :

« Mon cousin, la nouvelle preuve que vous venez de me

donner de votre zèle en faisant lever le blocus de Girone, dont vous êtes venu si glorieusement à bout, est si importante et si agréable pour moi que je ne veux pas manquer à vous en remercier moi-même. J'ai été également sensible à la manière dont vous vous êtes offert à me rendre ce service et à celle dont vous l'avez exécuté, et vous pouvez être assuré que je ressens les obligations que je vous ai, comme vous pouvez le désirer. Je vous prie de marquer aussi de ma part au marquis de Brancas la satisfaction où je suis de la conduite qu'il a tenue, et de lui apprendre qu'en cette considération je lui enverrai le collier de la Toison. J'ai voulu vous faire le plaisir de lui donner cette nouvelle, et je serai fort aise de trouver des occasions de vous témoigner l'estime et la considération que j'ai pour vous, qui sont telles que vous les méritez. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait, mon cousin, en sa sainte et digne garde.

« A Madrid, ce 13 janvier 1712.

« PHILIPPE. »

Lundi 20, *à Marly*. — Le roi, après la messe, monta en calèche pour aller courre le cerf; l'après-dînée il se promena dans ses jardins, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. de Pontchartrain. — Le roi a donné le régiment Royal-allemand qu'avoit le comte de Nassau à M. de Quadt, maréchal de camp qui est fort estimé dans les troupes. — Milord Marlborough, depuis être parti d'Aix-la-Chapelle, a toujours demeuré à Maëstricht, où il attend la duchesse son épouse, qui est partie d'Angleterre. On a ôté toutes les charges à Cadogan son favori, qui la suivoit, et qui est un officier de réputation. — Par les lettres qu'on reçoit d'Allemagne, il y a apparence qu'on entendra bientôt parler d'un nouveau combat entre les Suédois et les Danois. Le comte de Steinbock est auprès de Tonningen; son armée n'y souffre pas encore, mais, comme il est fort resserré, on ne croit pas qu'il puisse éviter un combat, et les Moscovites qui ont joint les

Danois sont fort supérieurs à lui par cette jonction.

Mardi 21, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances; M. Desmaretz, qui n'avoit pu venir ici à cause de la goutte, étoit au conseil, mais fort incommodé encore. L'après-dînée, le roi se promena dans ses jardins et prit plaisir à les montrer à l'ancien évêque de Troyes (1), à qui il avoit permis de venir ici lui faire sa cour. Le soir, M. Voisin travailla avec le roi chez madame de Maintenon. La reine d'Angleterre vint ici sur les cinq heures, et retourna à sept heures à Saint-Germain. — On mande de Turin que M. le duc de Savoie lève de nouvelles troupes; on croit que c'est à dessein de les laisser dans son pays pour en défendre l'entrée, et qu'il enverra ses vieilles troupes en Sicile pour prendre possession de ce royaume. — Le roi d'Angleterre doit arriver aujourd'hui à Bar-le-Duc; M. de Lorraine en fait meubler le château magnifiquement pour le recevoir. Richard Hamilton, maître de sa garde-robe, est revenu à Saint-Germain, où la reine lui a rendu son logement, et il conserve sa charge. On ne dit point les raisons qui l'ont obligé à quitter le roi son maître.

Mercredi 22, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État; M. Desmaretz se fit porter en chaise jusqu'à la porte du cabinet, et fut obligé de s'en retourner le soir à Versailles pour se reposer, ses douleurs augmentant. Le roi fit porter son dîner chez madame de Maintenon, l'après-dînée se promena dans ses jardins, et le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. — M. le premier président est venu deux jours de suite ici, et a eu des audiences du roi; on croit que c'est sur le livre du père de Jouvency. — Madame la duchesse du Maine donna une grande fête à Sceaux, où il alla beaucoup de gens d'ici; on y joua la comédie de *l'Hôte de Lemnos*. —

(1) François Bouthillier de Chavigny.

Le duc d'Ossone donna un grand souper à Paris, où étoient conviés plusieurs dames de la cour et plusieurs courtisans; nous étions près de trente à table. Il y eut grand bal après souper, où les masques n'entroient que par billets. — Le cardinal de Polignac arriva à Paris.

Jeudi 23, *à Marly*. — Le roi, après la messe, monta dans sa calèche, et alla courre le cerf; Madame est à toutes ces chasses, et ne se porte pourtant pas encore trop bien. Le roi se promena l'après-dînée dans ses jardins. Le soir il y eut musique chez madame de Maintenon. Un peu avant que le roi en sortit pour aller souper, M. de Torcy y entra, et y mena le cardinal de Polignac * qui présenta sa calotte au roi et le roi la lui mit sur la tête; quoique le courrier qui lui portoit la calotte l'eût trouvé en chemin auprès d'Anvers, il ne l'avoit point prise. Ce cardinal demeurera ici; il aura le logement de M. son frère, qui est du voyage, et M. de Polignac sera dans la chambre de madame sa femme. Le roi a reçu ce nouveau cardinal fort gracieusement, et, outre ce qu'il lui avoit dit dans la chambre de madame de Maintenon quand il arriva, il lui parla encore en sortant de son souper. — Le mariage de M. de Vieuxpont avec mademoiselle de Beringhen, fille de M. le Premier, est entièrement réglé; on va faire sortir la demoiselle du couvent, et les noces se feront les premiers jours de carême.

* Ce fut une chose assez étrange que l'abbé de Polignac, cardinal *in petto* de la nomination du roi Jacques d'Angleterre, et dont la déclaration hâta le départ d'Utrecht, y traita et y conclut son expulsion de France avec les Anglois et tout ce qu'ils voulurent à cet égard.

Vendredi 24, *à Marly*. — Le roi se promena tout le matin et toute l'après-dînée dans ses jardins; le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. Comme le P. le Tellier n'est point ici et qu'il n'y reviendra plus le reste du voyage, le roi a donné son logement à M. le duc de Charost. — L'archiduc retire ses troupes de Barcelone et de toute la Catalogne, et l'archiduchesse s'em-

barquera incessamment pour revenir à Gênes et retourner à Vienne par l'Italie. L'archiduc renonce à l'Espagne et aux Indes. Majorque, Iviça demeureront au roi d'Espagne, Minorque aux Anglois. L'archiduc ne redemande plus que Strasbourg soit rendu à l'empire; il consent que le royaume de Sicile soit donné à M. de Savoie, mais il n'a pu encore se résoudre sur le royaume de Sardaigne que nous voulons que M. de Bavière ait. Il demande qu'on donne l'amnistie et qu'on rende tous les priviléges aux Catalans et à la ville de Barcelone, qui en a plus que le reste de la province. Le roi d'Espagne a déjà accordé l'amnistie aux Catalans, et l'a fait publier, mais il fait grandes difficultés de leur rendre leurs priviléges.

Samedi 25, *à Marly*. — Le roi courut le cerf le matin, se promena l'après-dînée dans ses jardins, et le soir travailla avec M. Voisin chez madame de Maintenon. — On commence à parler du mariage du fils de M. le maréchal de Tallard avec une fille de M. le prince de Rohan. On ne doute pas que le roi ne permette au maréchal de Tallard de céder la duché à son fils. — On mande de Berlin que l'électeur de Brandebourg est considérablement malade; l'électrice sa femme l'est depuis longtemps. — Les lettres de Holstein portent que le général Steinbock s'est rendu maître de Tonningen, ce qui le met fort en sûreté contre tout ce que le czar et le roi de Danemarck voudroient entreprendre. On ne sait pas bien comme il s'est rendu maître de Tonningen, qui est une place très-forte; apparemment il y a eu quelque intelligence. — Madame la duchesse de Berry fit venir les marionnettes à Versailles, et monseigneur le duc de Berry partit d'ici à neuf heures, et y mena, dans son carrosse, la maréchale de Villars, la duchesse de Lauzun, mesdames de la Vrillière, de Polignac et de Courcillon qui revinrent ici après avoir fait médianoche avec madame la duchesse de Berry.

Dimanche 26, *à Marly*. — Le roi tint le conseil

d'État; le vilain temps l'empêcha d'aller tirer l'après-dînée comme il l'avoit résolu, et il travailla chez lui avec M. Pelletier. — Par les dernières lettres qu'on a d'Utrecht on ne doute point que les Hollandois ne signent incessamment la paix, car, outre que le temps d'entrer en campagne approche, et que beaucoup de troupes de plusieurs de leurs alliés sont retournées en Allemagne, et qu'ils n'ont point de magasins, les États Généraux ont perdu tout leur crédit; ils ne trouvent plus d'argent que par la voie des loteries, et ces loteries se remplissent difficilement. De plus, les républicains, qui ont toujours été pour la paix, recommencent d'entrer en crédit, et les orangistes ont perdu tout le leur. On appelle orangistes ceux qui étoient attachés à la maison du prince d'Orange, dont le plus affectionné à ce parti étoit le pensionnaire Heinsius. — Madame la duchesse de Berry a donné la charge de son secrétaire des commandements à Longepierre, qui a toujours été fort attaché à madame la duchesse d'Orléans; cette charge étoit vacante par la mort de Ponton, qui mourut à la fin de janvier, et qui l'avoit achetée 40,000 écus; il ne l'a jamais exercée.

Lundi 27, à Marly. — Le roi prit médecine par précaution, comme il la prend tous les mois, et, après son dîner, il travailla chez lui avec M. de Pontchartrain jusqu'à six heures, et puis passa chez madame de Maintenon. — Toutes les conditions du mariage de M. de Tallard avec une des filles de M. le prince de Rohan sont réglées. Le roi trouve bon que le maréchal cède sa duché à son fils; c'est la troisième fille de M. le prince de Rohan qu'il épouse. Il y a des engagements dans la famille pour la première, la seconde se fait religieuse; M. le prince de Rohan lui donne 200,000 francs présentement, et lui assure encore 100,000 francs après sa mort. — On a la confirmation de la nouvelle que le comte de Steinbock est maître de Tonningen, ce qui met l'armée de Suède fort en sûreté, car Tonningen est une des meilleures places

d'Allemagne et qui par la mer peut recevoir des secours d'hommes et de vivres, et l'on compte que l'armée du czar sera obligée de s'éloigner incessamment.

Mardi 28, *à Marly.* — Le roi, après la messe, alla courre le cerf. L'après-dînée il y eut une petite loterie chez madame de Maintenon, et le soir M. Voisin y travailla avec le roi. — A la paix, on reconnoîtra l'électeur de Brandebourg roi de Prusse et prince de Neufchâtel, mais il vouloit en être reconnu prince héréditaire, et c'est ce qu'il n'a pu obtenir; ainsi tous ceux qui prétendent à cette principauté pourront faire leurs protestations. A l'égard de la principauté d'Orange elle demeurera comme elle est, jusqu'à ce que le procès entre tous les prétendants soit jugé. L'électeur de Bavière aura Luxembourg, Namur et Charleroy, en attendant qu'on lui rende la Bavière; mais les Hollandois demandent qu'ils puissent mettre garnison dans ces trois places; il aura la Sardaigne et le titre de roi. L'électeur palatin redeviendra premier électeur laïque et aura le haut Palatinat, comme il avoit ce rang et ce pays avant la paix de Munster; mais, après sa mort et celle du prince Charles son frère, l'électeur de Bavière reprendra son rang, et le haut Palatinat lui reviendra, si bien qu'il aura le royaume de Sardaigne plus qu'il n'avoit avant la guerre.

Mercredi 1er *mars, à Marly.* — Le roi tint le conseil d'État, se promena l'après-dînée, et le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. — M. le duc d'Orléans s'en alla avant-hier à Paris; la fièvre le prit en chemin; madame la duchesse d'Orléans y est allée aujourd'hui, et ne reviendra point ici du voyage. M. le duc d'Orléans a eu la fièvre encore aujourd'hui assez forte; Madame en a eu des nouvelles après le souper du roi. — M. l'évêque de Viviers (1) est mort; il donne par son tes-

(1) Charles-Antoine de la Garde de Chambonas.

tament 180,000 francs aux pauvres, 20,000 écus au fils aîné de M. de Chambonas son frère, 40,000 francs au cadet, et, outre cela, M. de Chambonas héritera de beaucoup. L'évêché de Viviers vaut 12,000 écus de rente, et il avoit une abbaye qui vaut 10 ou 12,000 francs.

Jeudi 2, *à Marly*. — Le roi courut le cerf malgré le vilain temps, et se promena l'après-dînée, mais la promenade fut courte à cause de la pluie. Le soir il y eut petite musique chez madame de Maintenon. — Les directeurs et les inspecteurs de nos troupes ont ordre de partir le 15 pour aller faire la revue de l'infanterie et de la cavalerie, et, quoiqu'on ne doute pas de la paix, on a la même attention pour mettre les troupes en bon état que si l'on étoit obligé de continuer la guerre. Les Hollandois font tout le contraire, car ils n'ont donné à leurs troupes ni recrues, ni remonte, ni habillements, et n'ont aucun magasin dans toutes leurs places. — Les électeurs de Bavière et de Cologne arriveront à Paris la semaine qui vient, et il paroît que l'électeur de Bavière a un peu changé de sentiment pour les dames qu'il a laissées à Namur. — On vouloit bien donner à Utrecht les passeports pour les plénipotentiaires d'Espagne, et ce qui les retardés est qu'on vouloit qu'ils missent dans ces passeports : « Pour les plénipotentiaires du roi d'Espagne Philippe V. »

Vendredi 3, *à Marly*. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier, qui avoit couché à Versailles pour ne pas déloger ici le duc de Charost, à qui on a donné son logement. Après le dîner, le roi se promena dans ses jardins, et chez madame de Maintenon, le soir, il y eut une loterie et il n'y eut point de musique. — Les fiançailles de mademoiselle de Tournon, fille de M. de Rohan, qui épouse M. de Tallard, se feront mardi à Versailles dans le cabinet du roi. — Par les dernières lettres qu'on a de Rome, on apprend que la santé du pape est beaucoup moins mauvaise; on croit qu'il pourra vivre encore quelque temps ;

cependant nos cardinaux ont toujours ordre de se tenir prêts à partir. Quand le pape a déclaré les trois derniers cardinaux *in petto*, il a fait aussi l'archevêque de Milan cardinal. Ce nouveau cardinal s'appeloit M. Erbas, et il a pris le nom d'Odescalchi. Outre ce nouveau cardinal-là, il en a encore réservé un *in petto*, parce qu'il en étoit mort deux depuis la grande promotion ; ainsi il n'y a plus de chapeaux vacants.

Samedi 4, à Versailles. — Le roi revint ici de Marly sur les six heures, et s'y étoit promené toute la journée, et y fait faire toujours de nouveaux embellissements de peu de dépense. Il y avoit donné audience le matin à M. le président. Le soir, ici, chez madame de Maintenon, le roi travailla avec M. Voisin. — Le parlement a registré la grâce que le roi a faite au duc de la Rocheguyon, pour faire passer sa duché sur la tête de M. de Duretal, son second fils. — Quoiqu'on doute moins de la paix que jamais, tous les officiers ont ordre de se rendre à leurs régiments à la fin de ce mois, et on va faire cantonner beaucoup de troupes en Flandre, où nous avons des fourrages dans presque toutes nos places. — M. de Lorraine est allé à Bar voir le roi d'Angleterre, qui se fait toujours appeler le chevalier de Saint-Georges; ce duc demande à l'empereur de lui faire justice sur le duché de Montferrat, et, à l'égard des prétentions qu'il a sur quelques terres dont le roi est en possession, on exécutera ce qu'on lui a promis par la paix de Ryswick. Il ne paroît pas que dans ce traité ici, à Utrecht, les ministres de l'archiduc aient eu grande attention aux intérêts de M. de Lorraine.

Dimanche 5, à Versailles. — Le roi, après son lever, donna audience au premier président, au procureur général et à M. Joly de Fleury, premier avocat général ; il leur parla encore après la messe. Il signa le contrat de mariage du marquis de Vieuxpont avec mademoiselle de Béringhen. Le roi, après son lever, fit entrer dans son cabinet les cardinaux de Rohan et de Polignac, et régla la place qu'ils

doivent avoir dans la chapelle au sermon ; il prit la peine même de la dessiner de sa main devant eux ; il n'y avoit rien sur cela dans les registres de la chapelle. Quand le roi fut entré dans la chapelle, il trouva que les siéges qu'on leur avoit donnés étoient bien placés et comme il l'avoit ordonné *. Après le sermon, le roi donna audience dans son cabinet au cardinal de Polignac, qui dura plus d'une heure et demie, et ensuite S. M. descendit chez madame la duchesse de Berry, où il demeura assez longtemps ; il lui parla bas quelque temps et d'un air d'amitié. Au sortir de là, il passa chez madame de Maintenon, où il travailla avec M. Pelletier. — Il arriva un courrier d'Angleterre par lequel on apprend que le parlement étoit encore différé ; il est ajourné au 14 de ce mois, et l'on mande que sûrement il commencera ce jour-là et qu'il ne sera plus ajourné. — La place que le roi a donnée aux cardinaux dans la chapelle est sur des tabourets au côté gauche de son prie-Dieu, un peu plus avancée vers l'autel que le prie-Dieu, vis-à-vis la place que les cardinaux grands aumôniers ont, qui est toujours à la droite du prie-Dieu ; on leur donne des carreaux. Ce qui fait qu'il n'y avoit point de registre de cela dans la chapelle, c'est que depuis longtemps on n'avoit point vu de cardinaux venir ici qui ne fussent grands aumôniers, et, quand il en venoit quelqu'un qui n'eut point cette charge, il se tenoit dans la tribune.

* Le roi ne s'est jamais pu défaire du respect pour les cardinaux, ni de l'aversion d'en mettre dans son conseil, encore plus d'un premier ministre, que lui avoit inspiré le cardinal Mazarin. L'oppression qu'il avoit soufferte de celui-là ne s'étoit pu effacer, ni en même temps la grande idée qu'il avoit prise de sa dignité, et il se sentoit flatté d'en avoir à sa cour. On voit ici un soin de leur grandeur qu'il n'a eu que pour eux et pour ses bâtards.

Lundi 6, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de dépêches, alla tirer l'après-dînée, et travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. Le roi,

après son lever, donna audience au duc d'Ossone, qui se prépare à partir pour Utrecht. La difficulté qu'il y avoit sur l'expédition des passe-ports est levée, et le duc d'Ossone fit partir dès le soir un courrier pour l'Espagne. — Le roi a donné à M. de Saumery, le fils, la survivance du gouvernement de Chambord, et il va épouser une veuve fort riche qui a 500,000 francs présentement, et qui aura plus d'un million après la mort de son père. — L'électeur de Bavière est arrivé auprès de Paris et a pris une maison à Suresnes, qui est fort petite mais assez ajustée; il verra le roi à la fin de la semaine. L'électeur de Cologne est arrivé à Paris, et a pris une maison dans le quartier de Richelieu, que Simeoni, son envoyé, lui a fait meubler en fort peu de temps, quoiqu'elle soit assez grande. Il paroît assez affligé de ce que, par le traité de paix, les Hollandois auront garnison dans Liége et dans Huy.

Mardi 7, *à Versailles.* — Le roi tint un conseil d'État qui fut fort court, avant le conseil de finances, et après le conseil de finances il travailla avec M. Desmaretz. Il avoit donné audience, avant que d'aller à la messe, à M. de Chalais, qui prit congé de lui pour retourner en Espagne, et M. de Chalais sortit fort content de son audience. Le roi travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. Voisin. — On eut nouvelle que l'électeur de Brandebourg, qu'on croyoit hors de danger, étoit mort à Berlin le 25 février, et l'électrice sa femme, avec qui il étoit fort brouillé depuis peu, est fort malade aussi; c'est sa troisième femme. Il avoit épousé en premières noces une fille du landgrave de Hesse, sa cousine germaine, et n'en a eu qu'une fille qui est morte et qui avoit été mariée dans la maison de Hesse au prince héréditaire. Il avoit épousé en secondes noces une princesse d'Hanovre, sœur de celui qu'on appelle électeur d'Hanovre; il en a eu un fils qu'on appelle le prince royal de Prusse, qui est né en 1688, et qui succède à l'électorat et au titre de roi de Prusse. De cette dernière femme-ci, il n'a point eu d'enfants; elle est sœur du duc

de Mecklenbourg-Schwerin. L'électeur qui vient de mourir étoit né en 1657, et étoit fils de l'aînée des tantes du roi Guillaume, et c'est par là qu'il a des prétentions sur Neufchâtel, sur la principauté d'Orange, et sur tout le reste de la succession.

Mercredi 8, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, entendit le sermon l'après-dînée, et puis alla se promener à Trianon. Le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. — Dimanche après dîner, le roi, en descendant à la chapelle, donna au maréchal de Tallard un logement vis-à-vis celui qu'il a, et c'est où il mettra sa belle-fille. — Monseigneur le duc de Berry et M. le duc d'Orléans iront mercredi au parlement, où ils feront leur renonciation à la couronne d'Espagne, et on enregistrera la renonciation du roi d'Espagne à la couronne de France. — M. le comte de Verdun, aîné de la maison du maréchal de Tallard, vouloit donner au comte de Tallard, qui épouse mademoiselle de Tournon, fille de M. de Rohan, 220,000 livres en terres, et cette donation auroit été portée dans le contrat de mariage. M. de Verdun n'a qu'une fille, qui avoit épousé en premières noces le frère aîné du comte de Tallard, dont elle n'a point eu d'enfants, et elle s'est remariée à M. de Pons sans le consentement de M. de Verdun son père, qui est mécontent de sa fille et de son gendre ; mais M. le maréchal de Tallard n'a point voulu profiter du don que lui vouloit faire M. de Verdun, quoique ce maréchal eût sujet de se plaindre de M. de Pons.

Jeudi 9, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure, et alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. — Le roi a donné à M. de Castaja, gouverneur de Toul, 20,000 francs de brevet de retenue sur ce gouvernement ; il en avoit déjà 10,000 ; ainsi cela fait les 10,000 écus que lui avoit coûté ce gouvernement. Castaja en demandoit la survivance pour son fils qui est dans le service, mais le roi ne donne guère de survivance pour les gouvernements des places, surtout de celles qui sont frontières. —

J'appris que M. de Saillant, à qui le roi a donné depuis quelques mois le gouvernement de Metz et du pays Messin, avant que de partir d'ici pour aller demeurer dans son gouvernement, avoit obtenu du roi les appointements que le roi donnoit à celui qui commandoit dans Metz en l'absence du gouverneur de la province, et ces appointements-là vont plus loin que ceux du gouverneur, et tous les deux ensemble valent bien 50,000 francs.

Vendredi 10, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier; l'après-dînée il entendit le sermon, et après le sermon il vit dans son cabinet l'électeur de Cologne que M. de Torcy amena par le petit degré. Ils ne furent pas longtemps ensemble, et, quand l'électeur fut sorti, le roi alla se promener à Trianon, et le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. M. le duc d'Orléans et madame la duchesse d'Orléans sont revenus de Paris; M. le duc d'Orléans est encore un peu abattu de la fièvre qu'il a eue. — L'affaire des jésuites pour le livre du P. de Jouvency (1) n'est pas encore terminée; ils consentent même qu'on supprime le livre, et ils croyoient que le parlement seroit content de la requête qu'ils ont présentée, mais on veut les obliger à quelque chose de plus fort et à des déclarations qu'ils prétendent injurieuses à leur société. M. le procureur général et beaucoup de MM. du parlement croient qu'on ne les doit pas dispenser de cette déclaration *.

* Cette histoire latine de la compagnie de Jésus fit d'autant plus de bruit qu'elle étoit du père Jouvency, françois, avec son nom et les approbations et les permissions de sa compagnie. Comme ce livre est entre les mains de tout le monde, il peut juger de ce qui excita le devoir du parlement et le zèle de bien d'autres, et admirera la douceur avec laquelle cette affaire se passa.

Samedi 11, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances; il alla tirer l'après-dînée, et le soir il travailla

(1) *Historia societatis Jesu, Partis V tomus posterior; per Josephum Juvencium.* — *Romæ*, 1710, in-fol.

chez madame de Maintenon avec M. Voisin. Le roi fera la revue de ses régiments des gardes françoises et suisses le 21 de ce mois. — Candau est mort; il avoit été gentilhomme de la manche du Dauphin-Bourgogne et du roi d'Espagne. Le roi lui continuoit les appointements de cette charge, et le roi d'Espagne lui donnoit une pension de 2,000 écus. On lui avoit conservé un logement qu'il avoit dans le château, qu'on donne à madame de la Vieuville pour augmenter le sien qui étoit fort petit, et M. d'Armenonville, pour faire plaisir à madame de la Vieuville, veut bien changer le sien contre celui qu'avoit Candau, et celui qu'il quitte touche à celui de madame de la Vieuville. — Les passe-ports pour les plénipotentiaires d'Espagne arrivèrent le soir, ainsi le duc d'Ossone partira incessamment et Montéléon, qui est à Londres, partira en même temps que lui et ira droit à Utrecht.

Dimanche 12, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État; il entendit le sermon l'après-dînée, et après le sermon, il vit dans son cabinet l'électeur de Bavière que M. de Torcy mena par le petit degré. Il y demeura longtemps et en sortit très-content du roi. Après que l'électeur fut sorti du cabinet, le roi fut se promener dans les jardins. — La noce de M. de Vieuxpont avec mademoiselle de Beringhen se fit à Paris chez M. le Premier, père de la mariée. — J'appris quelques changements dans la gendarmerie: M. d'Avaugour, qui y étoit sous-lieutenant, achète un régiment de cavalerie et vend sa sous-lieutenance à M. de Verderolle qui étoit cornette et avoit donné sa charge en partie du payement, et M. d'Avaugour l'a vendue à Langeron, fils de feu Langeron, lieutenant général de la marine, qui étoit capitaine de cavalerie dans le régiment du Maine.

Lundi 13, *à Versailles.* — Le roi, après son lever, donna audience à M. le premier président, à l'avocat général et au procureur général, tous trois ensemble. Il donna audience aussi au duc d'Ossone, et en sortant de la messe il

se mit à table, et après son dîner alla à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. — Le roi a donné à M. de Saumery, le fils, cornette des chevau-légers, la survivance du gouvernement de Chambord; ils ont ce gouvernement dans leur maison * depuis plus de soixante ans, ce qui leur est d'autant plus agréable que la terre de Saumery est à la porte du parc de Chambord; ce gouvernement est d'un assez bon revenu et leur donne beaucoup de commodités. — Les religionnaires sortis de France avoient espéré qu'à la paix ils trouveroient quelque adoucissement pour revenir en France. Ils demandoient d'abord qu'on leur rendît leurs biens et qu'ils eussent permission de retourner chez eux pour toujours, ce qui leur a été refusé. Ils ont demandé depuis permission d'y venir pour six mois et puis pour trois et ensuite pour quinze jours. Le roi n'a voulu écouter aucune proposition là-dessus, faisant dire par ses plénipotentiaires à ceux d'Angleterre que, comme il ne demandoit point que les catholiques rentrassent dans leurs biens, ni dans la Grande-Bretagne, ni dans l'Irlande, ni qu'on leur tînt la capitulation de Limmerick, ils ne devoient pas non plus rien demander pour les religionnaires sortis de France; ainsi il n'est pas question d'eux dans le traité.

* Dangeau est libéral en maisons. De jardinier d'Henri IV à Pau, puis à Chambord, Saumery devint concierge et riche, son fils capitaine, et son petit-fils épousa une sœur de M. Colbert avant sa fortune; de là, la leur.

Mardi 14, *à Versailles*. — Le roi, après son lever, en rentrant dans son cabinet parla à l'abbé de Champigny, trésorier de la Sainte-Chapelle, qui venoit prendre son ordre sur la manière dont il recevra monseigneur le duc de Berry et M. le duc d'Orléans quand ils entendront demain la messe à la Sainte-Chapelle. Le roi a ordonné qu'on traitât monseigneur le duc de Berry comme on traitoit monseigneur le duc de Bourgogne avant qu'il fût Dauphin. — Le roi tint le conseil de finances, où M. Desmaretz, qui a eu la goutte très-violente, se fait encore porter

jusqu'à la porte de l'antichambre; le roi travailla encore quelque temps avec lui après le conseil. Le roi alla tirer l'après-dînée, et revint avant six heures, et puis repassa chez madame de Maintenon. Il en sortit à six heures un quart, et vint dans son cabinet, où toutes les dames de la cour et les courtisans étoient assemblés pour les fiançailles du duc de Tallard avec mademoiselle de Tournon. L'évêque de Metz, comme premier aumônier du roi, fit les fiançailles. On remarqua qu'à la signature du contrat, qui précède toujours les fiançailles, mademoiselle de Tournon avoit signé avant le duc de Tallard, mais le maréchal de Tallard signa avant le prince de Rohan. Mademoiselle de Maubuisson, sœur de la mariée, portoit la queue de sa mante *. Après les fiançailles, le roi retourna chez madame de Maintenon, où il travailla avec M. Voisin. Le mariage se fit à minuit dans la chapelle par le cardinal de Rohan, oncle de la mariée; le curé de Versailles avoit dit la messe. Il y avoit eu quatre soupers pour les gens de la noce, un chez la duchesse de Ventadour, où étoient le marié et la mariée, un chez le cardinal de Rohan, un chez le prince de Rohan et un chez le maréchal de Tallard. — M. de Dreux, grand maître des cérémonies, alla chez les princes du sang et les princes légitimés qui ont les mêmes honneurs, et il envoya des billets à MM. les pairs, tant ecclésiastiques que séculiers, pour les inviter à se trouver demain au parlement, où il se parlera d'affaires importantes. — C'est aujourd'hui le jour que le parlement d'Angleterre se doit assembler, et où la reine doit déclarer en quel état sont les affaires de la paix. — Dans le contrat de mariage, M. le prince de Rohan prend la qualité de « très-haut et très-puissant prince », et ce contrat est dressé par un notaire.

* Dangeau devoit s'expliquer un peu mieux. Outre que le maréchal de Tallard signa sans difficulté avant le prince de Rohan, c'est que le duc de Tallard signa aussi au-dessus de la mariée; mais le roi, qui la trouvoit belle, qui fut toujours galant, et qui, de plus que tout cela, se souvenoit de madame de Soubise sa grande mère, dit au duc de Tallard

qu'il étoit trop galant pour signer avant elle, et la fit signer la première, mais lui marquant du doigt la place où elle devoit signer, et lui en fit laisser une au-dessus de sa signature, où tout de suite il fit signer le duc de Tallard. Voilà pour la signature. Quant au contrat et à la qualité de très-haut et très-puissant prince, prise par le prince de Rohan, le roi avoit de tout temps déclaré que sa signature aux contrats de mariage de ceux qui ne sont point de sa famille n'est que pour les honorer, et ne donne, n'ajoute, ne confirme quoi que ce soit de ce qui y est; et comme les secrétaires d'État, qui ont toujours accoutumé de servir seuls de notaires aux contrats qui se signent ainsi aux fiançailles, donnent par leur signature, comme en toutes les autres expéditions, un poids à celle du roi qu'elle n'auroit pas sans la leur, ce qui est fait et passé en règle quoique monstrueux, on a trouvé plus court qu'ils ne signassent plus ces sortes de contrats, où leur signature pourroit faire prétendre à ceux qui y prennent des qualités à leur gré, qu'elles sont passées et confirmées par cette signature, quoique contrat de mariage où le roi n'approuve et ne concède rien, et ne fait simplement qu'honorer le contrat.

Mercredi 15, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, alla au sermon l'après-dînée et puis alla se promener à Trianon. Le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. Monseigneur le duc de Berry, accompagné de M. le duc d'Orléans, partit d'ici à six heures et demie, et alla à Paris entendre la messe à la Sainte-Chapelle ; deux présidents à mortier et deux conseillers, députés par le parlement pour les recevoir, vinrent les y prendre. Monseigneur le duc de Berry marchoit entre les deux présidents, et M. le duc d'Orléans entre les deux conseillers ; ils les conduisirent à la grande chambre, où ils prirent leurs places à la tête des princes du sang et des pairs. Comme il s'agissoit de faire registrer les lettres patentes données par le roi sur la renonciation du roi d'Espagne aux droits de sa naissance et à ceux de ses descendants sur la couronne de France, de même que la renonciation de monseigneur le duc de Berry et celle de M. le duc d'Orléans à leur droits et à ceux de leurs descendants sur la couronne d'Espagne, et de faire tirer des registres les lettres par lesquelles les droits du roi d'Espagne à la couronne de

France lui avoient été conservés lorsqu'il partit pour Madrid, le sieur de Mesmes, premier président, ayant expliqué les intentions du roi, le sieur Joly de Fleury, avocat général, présenta les lettres patentes de S. M. qui furent lues aussi bien que tous les autres actes qui y étoient joints. L'arrêt d'enregistrement fut ensuite prononcé suivant les conclusions du procureur général. L'ambassadeur d'Angleterre étoit dans une lanterne avec madame sa femme; on lui avoit donné par écrit tout ce qu'on devoit dire et lire en cette occasion, et il le lisoit à mesure qu'on le prononçoit. On avoit fait la même chose pour le duc d'Ossone, ambassadeur d'Espagne, qu'on avoit placé dans l'autre lanterne. L'ambassadeur d'Angleterre dépêcha dès le soir un courrier pour rendre compte à la reine sa maîtresse de tout ce qui s'étoit passé au parlement. Au retour du Palais, monseigneur le duc de Berry alla dîner chez M. le duc d'Orléans, où il y eut trois tables servies magnifiquement, et ils furent de retour ici avant six heures*.

* Le laconisme des Mémoires doit être ici suppléé. M. le duc de Berry et M. le duc d'Orléans, en manteau, partirent de Versailles dans le carrosse de M. le duc de Berry dans le fond, les ducs de Saint-Simon et de Saint-Aignan en manteau sur le devant, et le reste du carrosse rempli de trois des premiers officiers de ces princes. Ils furent reçus à la Sainte-Chapelle comme on y reçoit un fils de France, et se mirent dans les deux premières stalles à droite, avec un tapis devant eux et chacun leur carreau, et à deux stalles de M. le duc d'Orléans, en haut aussi, les ducs de Saint-Simon et de Saint-Aignan se placèrent avec chacun leur carreau, et nul autre en haut; dans les stalles en bas du même côté les premiers officiers des deux princes qui étoient venus tant dans le carrosse où ils étoient, que dans ceux qui les suivirent. Au sortir de la Sainte-Chapelle, marchèrent les deux princes un à un, et les ducs de Saint-Simon et de Saint-Aignan aussi un à un, qui trouvèrent toute la séance complète et qui prirent leurs places parmi les pairs, en même temps que les deux princes prirent les deux premières. Il y eut d'abord une séance aux bas siéges, où le premier président complimenta d'abord M. le duc de Berry; puis on lut les pièces. Ensuite les présidents sortirent avec les conseillers qui de toutes parts les suivirent à la buvette, les princes et les pairs demeurant assis et découverts, leur rendant le

salut de la tête et des épaules sans se soulever. Puis les magistrats étant sortis, se levèrent et peu après s'allèrent placer aux hauts siéges, où les deux princes se trouvèrent assez scandalisés de cet endroit débourré, qui éloigne la première place à droite qu'occupoit M. le duc de Berry fort considérablement du coin du roi, tandis que le premier président le joint à gauche, et que l'espace du bout sur lequel sont les princes est rembourré plus haut que le reste du même banc et que celui qui est à droite. Les présidents, sous prétexte de prendre leurs grands habits qu'ils n'avoient pas à la première séance en bas, se firent attendre longtemps, et enfin arrivèrent par-dessous la lanterne de la buvette, tout du long du banc en haut, à gauche du coin du roi. Ils saluèrent en approchant les princes profondément, et moins le reste de la suite de ce même banc qui étoit rempli sans intervalle des princes du sang et des pairs, et encore un autre redoublé en haut pour contenir les pairs qui étoient trop nombreux pour tenir tous sur un. M. le duc de Berry et M. le duc d'Orléans rendirent le salut aux présidents sans bouger ni se soulever, mais seulement d'une inclination de tête. Les princes du sang qui ont accoutumé de se lever pour les présidents à mortier, parce qu'ils se lèvent aussi pour eux, ne se levèrent point non plus qu'ils avoient fait à la sortie des présidents de la première séance en bas, et les pairs qui ne se lèvent jamais pour les présidents, parce qu'ils ne se lèvent plus pour eux, ne branlèrent pas comme à leur ordinaire et inclinèrent seulement la tête. Le salut rendu de cette sorte, les présidents s'assirent; les magistrats prirent leurs places, dont presque tous y étoient déjà; on ouvrit les portes, et on recommença à huis ouverts ce qu'on avoit fait en bas à huis clos. Au dîner du Palais-Royal, où plusieurs pairs invités se trouvèrent, ils se placèrent des deux côtés et joignant les deux princes; M. le duc de Berry seul eut un fauteuil et une soucoupe. M. le duc d'Orléans avoit un siége pareil à ceux de tout le monde. Puis ils retournèrent à Versailles avec ceux qu'ils avoient amenés.

Jeudi 16, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. Le soir il y eut une petite musique chez madame de Maintenon. — On mande de Londres que la reine a nommé l'évêque qui doit prêcher le sermon de la paix, et qu'elle a envoyé ordre à la Monnoie de frapper des médailles. On fera d'un côté son portrait, qu'on appelle en termes de médailles effigie, avec ces mots autour : *Bello et pace;* au revers il y aura pour légende : *Bello confecto, pace restituta.* Quoique la paix pa-

roisse fort sûre, on croit que le parlement sera encore différé de quelques jours, et qu'ils attendront des nouvelles de M. de Shrewsbury pour savoir ce qui se passa hier au parlement de Paris. — M. de Quinçon, qui avoit quatre-vingts ans passés, est mort; il étoit lieutenant général des armées du roi et avoit la lieutenance générale de Roussillon, qui vaut 12,000 francs. — M. l'abbé de Castries, qui a été aumônier ordinaire de madame la Dauphine-Bourgogne, achète la charge de premier aumônier de madame la duchesse de Berry; cette charge, qui n'a pas encore été remplie, est fixée à 40,000 francs, mais il espère obtenir quelque diminution.

Vendredi 17, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier; l'après-dînée il entendit le sermon et puis alla se promener à Trianon, et le soir les musiciens du roi jouèrent toute la comédie de *l'Avare*, et il y avoit de la symphonie dans les entr'actes; c'étoit chez madame de Maintenon comme à l'ordinaire. — Le roi a donné à Castaja, gouverneur de Toul et qui a quatre-vingts ans passés, 3,200 livres d'augmentation d'appointements, et ce n'est que pour sa vie durant. — M. le marquis de Laigle est mort chez lui, à la campagne, accablé de plusieurs infirmités; c'étoit le mari de madame de Laigle, dame d'honneur de madame la Duchesse. Il avoit une des sept lieutenances, de roi de Normandie, dont il s'étoit démis en faveur de son fils; ces lieutenances de roi ont le titre de lieutenance générale, quoiqu'elles soient sous les deux grandes lieutenances générales de la province, et n'ont chacune que 900 francs d'appointements. — Le prince Ragotzki, qui veut être appelé prince de Transylvanie quand on l'appelle prince, et qui est ici incognito sous le nom du comte de Saaros, vint au lever du roi et vit ensuite monseigneur le duc de Berry, M. le duc d'Orléans et madame la duchesse d'Orléans, et le soir vit madame la duchesse de Berry. Il coucha chez moi à la ville.

Samedi 18, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de fi-

nances; il alla tirer l'après-dînée, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin. — Il arriva le matin un courrier d'Utrecht; les plénipotentiaires de l'archiduc ont signé l'évacuation de la Catalogne et la neutralité de l'Italie. Avant que les troupes de Catalogne s'embarquent ils livreront au roi d'Espagne ou Barcelone ou Tarragone. Le roi et le roi d'Espagne promettent de ne les point inquiéter dans leur retraite ni par terre ni par mer; on accorde l'amnistie aux Catalans, mais on ne leur rend pas encore leurs priviléges. Par la neutralité d'Italie, l'archiduc s'engage à n'avoir que vingt mille hommes en ce pays-là, en comptant les garnisons qu'il aura dans les places. Il ne pourra attaquer ni la Sicile ni les places qui restent au roi d'Espagne sur la côte de Toscane; il ne pourra mettre ses troupes en quartier sur les terres d'aucun prince d'Italie, et, à l'égard de M. de Savoie, il demeurera en possession de ce qu'il a présentement, en attendant que la paix soit entièrement réglée. La flotte angloise, qui est présentement à Port-Mahon, ira à Barcelone embarquer l'archiduchesse et toutes les troupes de l'archiduc qui sont en Catalogne, et portera l'archiduchesse en Italie, qui ensuite ira à Vienne avec les troupes qu'elle aura ramenées avec elle.

Dimanche 19, *à Versailles.*—Le roi, avant que d'aller à la messe, donna audience dans son cabinet au premier président, au procureur général et à l'avocat général Joly de Fleury, qui est le plus ancien des trois avocats généraux, et le roi rappella encore le premier président après qu'il fût sorti; on croit que cela regarde l'affaire des jésuites sur le livre du P. de Jouvency. Après la messe, le roi tint le conseil d'État à son ordinaire; l'après-dînée il entendit le sermon, et alla ensuite voir madame la duchesse de Berry, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. — Le parlement d'Angleterre, qui devoit s'ouvrir mardi passé a été différé jusqu'à mardi prochain, qui sera le 21 de ce mois de notre

style. — M. le cardinal de Janson est à la dernière extrémité, après une longue maladie dont on a toujours craint l'événement. On dit dans sa famille qu'il n'a pas encore quatre-vingts ans, mais il y a si longtemps qu'il est évêque que cela fait croire à beaucoup de gens qu'il est plus vieux. Il est grand aumônier de France ; il est évêque de Beauvais et abbé de Corbie; cette abbaye vaut 40,000 livres de rente, son évêché en vaut 50,000; il a encore beaucoup d'autres bénéfices. C'est un homme de grand mérite et qui a bien servi le roi dans les ambassades qu'il a eues; il a une commanderie de l'ordre de Malte, qui vaut 12,000 livres de rente.

Lundi 20, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla à Marly; il devoit y courre le cerf, et l'électeur de Bavière y devoit venir ; mais le vilain temps a fait remettre cette partie de chasse à jeudi. — Le roi signa le contrat de mariage de M. de Jonsac, fils du comte d'Aubeterre, avec mademoiselle Hénault, fille d'un fermier général, à qui on donne en mariage plus de 200,000 écus. — Madame la duchesse de Berry, qui est à la fin de son septième mois ; fut saignée, on a peur qu'elle n'accouche avant que d'être à terme. — La revue des régiments des gardes françoises et suisses, qui se devoit faire demain, a été remise pour dans huit jours à cause du vilain temps, et ce jour-là M. du Maine recevra M. le prince de Dombes, avant la revue, colonel général des Suisses, et à la revue devant le roi ce sera M. le prince de Dombes qui marchera à la tête des Suisses, et M. du Maine n'y marchera point. — Il y a quelques temps que M. Ratabon donna sa démission de l'évêché d'Ypres ; le roi y nomma l'abbé de Laval, grand vicaire de Cambray, et envoya à Rome pour avoir des bulles, et jusqu'à ce qu'elles aient été expédiées on a tenu l'affaire secrète. Comme le roi doit rendre Ypres par la paix, il a été bien aise d'avoir là un nouvel évêque avant la conclusion de la paix.

Mardi 21, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de

finances et travailla ensuite avec M. Desmaretz; il ne sortit point de tout le jour, il travailla l'après-dînée chez lui avec M. Voisin. Le soir il y eut de la musique chez madame de Maintenon. — On a nouvelle que la flotte de l'amiral Jenning, qui doit transporter l'archiduchesse en Italie, étoit arrivée de Port-Mahon à Barcelone; ainsi on ne doute pas qu'elle ne soit embarquée présentement. Par les dernières lettres qu'on a eues de Madrid on apprend que la reine d'Espagne est grosse. — Le roi a donné à Fimarcon, maréchal de camp, la lieutenance générale de Roussillon, qu'avoit le vieux Quinson. C'est le duc de Noailles, gouverneur de la province, qui l'a demandée au roi pour Fimarcon, qui est de ses parents et qui avoit eu la mortification, à la dernière promotion, de n'être point fait lieutenant général, étant un des plus anciens maréchaux de camp. — C'est aujourd'hui que le parlement d'Angleterre doit s'assembler; on croit qu'il ne sera plus différé. On a fait élargir les portes de Westminster afin que la reine, qui a encore la goutte, puisse se faire porter en chaise jusqu'à son trône.

Mercredi 22, *à Versailles*. — Le roi, après son lever, donna audience au premier président, au procureur général et au plus ancien des avocats généraux; ensuite il la donna au cardinal de Noailles, à qui il la donne presque tous les mercredis. La roi, après la messe, tint le conseil d'État comme à son ordinaire; il alla au sermon l'après-dînée et ensuite à Trianon. Il vit sur le canal l'épreuve d'un nouveau pont de bateaux qui fut dressé en onze minutes, et sur lequel il fit passer et repasser trois cents hommes; c'est un pont de l'invention d'un ingénieur nommé . . . . . Le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. — L'affaire des jésuites sur le livre du P. de Jouvency est accommodée; le livre est supprimé, et les jésuites, qui en approuvent fort la suppression, ne se plaignent pas du jugement, qui est fort différent de ce que les conclusions portoient contre eux. — L'évêque

de Saint-Pons est mort. Il étoit accusé d'être janséniste et d'aimer fort les procès; il n'avoit pas la permission d'aller aux États de Languedoc, quoi qu'il fût évêque de la province. Il s'appeloit Montgaillard; son évêché vaut près de 40,000 livres de rente. Il vaque présentement en Languedoc l'archevêché de Toulouse, les évêchés de Lavaur, de Viviers et de Saint-Pons qui passent tous 30,000 livres de rente.

Jeudi 23, *à Versailles.* — Le roi dîna au sortir de la messe et alla courre le cerf dans le parc de Marly. Il partit d'ici dans un grand carrosse avec monseigneur le duc de Berry et Madame; le roi au fond, monseigneur le duc de Berry et Madame sur le devant; il n'y avoit qu'eux dans le carrosse. L'électeur de Bavière vint de Suresnes et courut le cerf avec le roi; après la chasse, qui fut fort belle, il retourna à Suresnes. Un des chevaux de la calèche du roi s'abattit dans une descente et dans un endroit assez dangereux; mais le roi, qui est fort adroit et qui mène mieux qu'homme du monde, porta les trois autres chevaux du côté, où il n'y avoit rien à craindre. Madame, dont la calèche suit toujours celle du roi, dit qu'il auroit été en grand danger s'il eût été moins adroit, et tous les officiers qui suivent le roi furent fort inquiets un moment. Madame la duchesse de Berry, qui ne fait qu'entrer dans son huitième mois, commence à avoir des marques d'un accouchement prématuré. On a envoyé querir Dionis, qui est à Paris, et qu'elle a choisi pour l'accoucher; cependant on a joué dans sa chambre jusqu'à neuf heures et demie, comme à l'ordinaire, et elle faisoit jouer au brelan à côté de son lit.

Vendredi 24, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier. Il n'y eut point de sermon; il fut remis à demain parce que c'est la Notre-Dame. Il donna l'aprèsdînée audience au maréchal de Montrevel, qui retourne à son gouvernement de Guyenne, et qui sortit fort content de son audience. Il avoit eu de grandes disputes avec

M. de Saint-Simon, gouverneur de Blaye, et il y avoit vingt-cinq articles en contestation, que le roi régla, dimanche après le sermon, avec M. le duc du Maine et M. de la Vrillière, secrétaire d'État de la province. L'affaire de M. de Montrevel, qui n'est que commandant, étoit proprement l'affaire de M. le comte d'Eu, gouverneur de Guyenne; le fond de la contestation est jugé en faveur du gouverneur et du commandant en Guyenne, mais il y a eu quelques articles où il entroit un peu d'aigreur entre M. de Saint-Simon et M. de Montrevel, et M. de Saint-Simon est content de ce qui a été jugé sur cela; si bien qu'ils comptent tous deux avoir gagné leur procès *. — Madame la duchesse de Berry passa assez bien la nuit, mais les accidents continuent, et on craint qu'elle n'accouche bientôt. — M. le cardinal de Janson mourut à Paris fort regretté du roi et du public **.

* Ce règlement de Guyenne ne valoit pas la peine de tenir place dans ces Mémoires, ou méritoit d'en être mieux informé. Des vingt-cinq articles le maréchal n'en gagna qu'un seul, et perdit les vingt-quatre autres tout net, puis dit ce qu'il voulut aux courtisans, dont son antagoniste ne fit que rire, et ils ont été très-bien observés depuis, à la grande mortification du maréchal, qui fut condamné de Paris, de M. du Maine même, quoique ce fut proprement l'affaire de son fils. Une des prétentions du maréchal étoit de précéder le duc de Saint-Simon dans la province, où il avoit pensé aller faire un voyage dans son gouvernement et dans ses terres, et s'en étoit vanté. Le duc voulut que cela fût précisément réglé pour ne s'exposer pas aux incartades et à y répondre de fait; il fut donc décidé par un des articles} que le gouverneur ou commandant général de Guyenne et le gouverneur de Blaye, se trouvant tous deux officiers de la couronne, garderoient entre eux, en Guyenne comme partout, le rang de leurs dignités. Tout le reste, hors un seul article, fut aussi nettement décidé contre le maréchal, qui ne gagna que de pouvoir faire entrer ses gardes dans la citadelle de Blaye avec leurs marques de gardes, mais sans fonction, et lui sans autorité que l'honneur de donner le mot, lequel n'étoit pas disputé.

** Le cardinal de Janson étoit une sage et une excellente tête, se possédant bien, et qui par cette dernière qualité a parfaitement réussi dans ses diverses ambassades, et mieux servi le roi à Rome que nul

autre de ses ministres, et y a été plus craint, plus aimé et plus considéré que pas un d'eux, parce qu'avec une parole lente et désagréable par l'organe, il avoit une sagacité qui ajoutoit beaucoup à la finesse de son esprit, qui n'a jamais pu être trompé à Rome même. D'ailleurs consommé dans les affaires par une longue expérience, magnifique avec de l'ordre, et fort désintéressé, obligeant, poli et de plus très-capable d'amitié, point cardinal, moins encore Romain, et tout François sur nos libertés et sur les entreprises de Rome, avec netteté et même éclat, et parfaitement instruit; aussi peu timide au dedans qu'au dehors, et impénétrable au crédit et aux artifices des jésuites dont il ne s'émut jamais. Quelque accoutumé qu'il fût aux affaires, et quelque agréablement qu'il fût dans le monde, où il avoit beaucoup d'amis parce qu'il en méritoit, quelques distinctions et quelques faveurs qu'il trouvât toujours à la cour, il ne se plaisoit nulle part tant qu'à Beauvais, et à y remplir, avec piété et une grande application, les fonctions de l'épiscopat; il étoit adoré dans son diocèse et chéri des pauvres. Il aimoit la noblesse, l'aidoit, la soutenoit, et avoit beaucoup de grand dans le cœur comme dans l'esprit. Le roi, qui l'entretenoit souvent d'affaires, a dit plus d'une fois que, s'il n'eût pas été cardinal, il l'auroit mis dans son conseil, et s'étant étendu un jour sur ce regret en présence de Torcy, et celui-ci lui ayant proposé de l'y mettre ce nonobstant, le roi s'expliqua sur les inconvénients d'ouvrir cette porte à un cardinal, même à un ecclésiastique qui n'en abuseroit pas, et qui feroit exemple et planche pour exciter l'ambition d'autres du même état, dont il exposa le danger avec force, par des exemples et par la nature de leur état et de leur profession. Bontemps et Forbin, capitaine des mousquetaires, fort bien avec le roi, avoient fort contribué aux commencements de sa fortune, que son mérite connu et goûté du roi combla. Il ne demanda point la charge de grand aumônier, et même, depuis qu'il le fut, il passoit tous les ans sept ou huit mois tant qu'il pouvoit dans son diocèse. Il fut en effet généralement regretté et beaucoup du roi, et d'un grand nombre d'amis. Il s'expliqua souvent, et en France et à Rome, qu'il se tenoit foncièrement plus honoré de l'épiscopat, sans comparaison, que du cardinalat, quoiqu'il ne se cachât pas de l'avoir fort désiré et d'être fort aise aussi d'y être parvenu.

Samedi 25, *à Versailles.* — Le roi n'alla à la messe qu'à onze heures et demie, et entendit vêpres après la messe; l'après-dînée il alla au sermon et au salut. Le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin. Madame la duchesse de Berry joua dans son lit jusqu'à neuf heures et demie, et pria monseigneur le duc de Berry

que la table du lansquenet ne fût point dans sa chambre, parce que le grand bruit qu'on fait à ce jeu lui avoit fait mal hier à la tête. A dix heures les petites douleurs qu'elle avoit eues durant le jeu et qu'elle avoit cachées, augmentèrent considérablement, et sur les onze heures madame de Saint-Simon en vint rendre compte au roi qui étoit déjà dans son cabinet. Monseigneur le duc de Berry, Madame, M. le duc d'Orléans et madame la duchesse d'Orléans descendirent chez madame la duchesse de Berry ; le roi y alla un peu après minuit et la trouva dans les grandes douleurs ; on ne doute pas qu'elle n'accouche cette nuit. Le roi en sortit à une heure pour se venir coucher. — Le comte de la Corsana, second plénipotentiaire de l'archiduc, lui a renvoyé sa commission ; il est Catalan et accepte l'amnistie que le roi d'Espagne accorde aux Catalans.

Dimanche 26, *à Versailles*.— Le roi, avant la messe, alla voir M. le duc d'Alençon ; c'est le nom du prince dont madame la duchesse de Berry est accouchée cette nuit à quatre heures. Elle n'a pas été longtemps en travail, mais les douleurs ont été plus violentes encore qu'elles n'ont accoutumé d'être aux accouchements ordinaires. On craint bien que ce prince ne puisse pas vivre, car il est fort petit. On l'a mis dans l'appartement où étoit le cardinal de Rohan, qui fit tout démeubler hier au soir à la hâte, et c'est l'appartement où avoient été élevés les trois enfants de Monseigneur et que le Dauphin-Bourgogne avoit conservé jusqu'à la mort de monseigneur le Dauphin, son père. On avoit donné deux pièces de cet appartement à madame de Maintenon parce qu'elles touchent le sien, mais elle vient de les rendre, afin que madame de Pompadour, gouvernante de M. d'Alençon, fût logée plus commodément, et qu'elle y pût avoir M. son mari avec elle. Le roi a choisi pour sous-gouvernante la marquise de Vaudreuil, femme du gouverneur de Canada, dont madame de Pompadour et beaucoup d'autres gens lui avoient rendu de bons témoignages.

Monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry avoient permis à madame de Pompadour d'en parler au roi, et on l'a envoyée querir à Paris où elle étoit retirée dans une communauté. — L'après-dînée le roi alla au sermon, et ensuite se promena dans ses jardins et puis alla voir madame la duchesse de Berry qui se porte bien de sa couche et qu'il n'avoit pas pu voir le matin parce qu'elle dormoit. Le soir le roi travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. — Il arriva le matin un courrier du duc d'Aumont qui mande que le parlement a encore été prorogé jusqu'au 28, parce que le garde du grand sceau, qui s'appelle Harcourt, est tombé en apoplexie le lundi au soir, qui étoit la veille du jour que le parlement devoit s'assembler; on croit que la reine donnera la commission à un autre, pour que cela ne retarde pas plus longtemps l'ouverture du parlement.

Lundi 27, *à Versailles.* — Le roi prit médecine et travailla l'après-dînée chez lui avec M. de Pontchartrain, et sur les six heures il entra chez madame de Maintenon. Madame la duchesse de Berry se porte aussi bien qu'il se peut après un accouchement fort rude. — Il court de mauvais bruits du roi de Suède; la plupart des lettres, qu'on reçoit d'Allemagne sur son sujet, le disent brouillé avec le khan des Tartares qui, jusqu'ici, avoit paru son meilleur ami et soutenant ses intérêts à la Porte; on dit même qu'il est brouillé avec le Grand Seigneur. Nous ne croyons pas ici toutes les particularités qui sont dans ces lettres, mais on ne croit pas aussi que tous ces bruits soient sans fondement. — On mande de Madrid que la reine d'Espagne est grosse et même qu'elle est dans le troisième mois de sa grossesse. — Le marquis de Sévigné mourut à Paris; il y a déjà quelques années qu'il étoit retiré et dans une grande dévotion. Il étoit lieutenant de roi du pays Nantois; cette charge vaut 12,000 livres de rente et est héréditaire. Il n'a point laissé d'enfants et la marquise de Simiane, sa nièce, est son héritière.

Mardi 28, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, et travailla ensuite longtemps avec M. Desmaretz. L'après-dînée il fit la revue des régiments des gardes françoises et suisses dans la cour des secrétaires d'État. On devoit la faire dans la petite cour; mais on craignit que le bruit des tambours n'étonnât la tête du duc d'Alençon (en passant sous sa fenêtre) qui doit être encore plus délicat qu'un autre enfant, étant venu à sept mois. Le roi étoit dans son petit chariot, et trouva ses régiments plus complets et plus beaux que jamais. M. le prince de Dombes passa à cheval à la tête des gardes suisses comme colonel général des Suisses; M. le duc du Maine son père l'avoit fait recevoir avant la revue, et lui en laissa faire les fonctions devant le roi. — La reine d'Angleterre a choisi milord Trevor pour faire les fonctions de la charge de garde du grand sceau, en cas que Harcourt, qui est tombé en apoplexie, ne soit pas en état de les faire.

Mercredi 29, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État; l'après-dînée il entendit le sermon, et puis alla à Trianon se promener. Le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. — Le roi a donné au comte de Saaros, qui ne veut point être appelé prince Ragotzki et qui voudroit être appelé prince de Transylvanie s'il n'étoit point incognito, 200,000 écus sur la maison de ville qui lui vaudront 30,000 livres de rente, et une pension de 2,000 écus par mois. — Madame de Monasterol vint remercier le roi, qui lui accorde 20,000 francs de pension en cas que son mari meure avant elle, et le mari, qui avoit 10,000 écus de pension, a demandé au roi instamment, et l'électeur de Bavière en a même prié le roi, que sa femme après sa mort puisse profiter de la grâce que le roi lui avoit accordée à lui. Il avoit même proposé que sa pension fût réduite à 20,000 livres, pourvu qu'elle fût sur la tête de sa femme et sur la sienne.

Jeudi 30, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly; au retour il y eut une petite

musique chez madame de Maintenon. — Le duc d'Alençon, sur les quatre heures du soir, eut des convulsions qu'on craignoit qu'il n'eut pas la force de soutenir, mais il se trouva beaucoup mieux le soir. — Le vieux marquis de Clérembault mourut à Paris après une longue maladie ; il avoit cent ans passés. Il avoit été premier écuyer de feu Madame. Il étoit fort riche, et son bien revient aux enfants de M. de Luxembourg, parce que madame de Luxembourg est sa fille unique. Madame de Clérembault est encore en vie ; elle a quatre-vingts ans et est fort riche aussi de son côté. Elle étoit veuve du comte du Plessis, fils aîné du maréchal du Plessis ; elle ne fut point duchesse, parce que le comte du Plessis fut tué avant la mort du maréchal, que le roi avoit fait duc et pair en 1665. — Il arriva un courrier d'Utrecht, et il paroît que les plénipotentiaires de l'empereur ont envie de conclure.

Vendredi 31, *à Versailles.* — Le roi, après la messe, travailla avec le P. le Tellier ; l'après-dînée il entendit le sermon, et puis alla se promener à Trianon. Le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. — M. de Torcy vint chez le roi le matin, et ne lui porta que des bonnes nouvelles qui sont venues par le courrier qui arriva hier d'Utrecht ; on n'en sait point le détail, mais on sait en gros que tout se dispose à une paix générale et prompte. M. de Torcy, en sortant d'avec le roi, alla à Suresnes voir l'électeur de Bavière et lui porter les nouvelles qui regardent ses intérêts particuliers. — Madame de Mirepoix mourut le matin à Paris ; elle étoit veuve et n'a point laissé d'enfants. Elle étoit retirée dans un couvent depuis assez longtemps ; elle venoit seulement ici quelquefois voir madame de Ventadour, sa tante, qui l'aimoit fort. Elle étoit fille de la duchesse de la Ferté, qui lui avoit donné un assez gros mariage dont elle héritera. La comtesse d'Uzès mourut aussi à Paris ; c'est une très-grande perte pour son mari, à qui elle avoit apporté beaucoup de bien qu'elle gouvernoit très-habilement.

Samedi 1er *avril, à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, alla tirer l'après-dînée, et le soir travailla avec M. Voisin chez madame de Maintenon. — Le roi donna 12,000 livres de pension au duc de Charost, qui entre en quartier de capitaine des gardes. Le roi donna l'évêché de Beauvais à l'abbé de Saint-Aignan, grand vicaire de l'évêque d'Orléans, et qui est fort estimé dans sa profession et fort peu connu à la cour. Le duc de Saint-Aignan et lui sont frères de M. de Beauvilliers, d'un second lit. Le roi a donné à M. le cardinal de Polignac l'abbaye de Corbie, qui vaut 45,000 livres de rente; ce cardinal est fort sensible à cette grâce dont il avoit grand besoin, mais ce qu'il souhaitoit le plus étoit la charge de maître de la chapelle, qui est d'un bien moindre revenu, mais qui lui auroit donné occasion de parler souvent au roi. Le roi a donné au cardinal Ottobon, protecteur des affaires de France à Rome, l'abbaye de Marchiennes en Flandre, affermée 22,000 francs. Le roi a donné ces trois bénéfices sans attendre à les donner aux bonnes fêtes, comme il fait ordinairement.

Dimanche 2, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, qui dura jusqu'à deux heures, et cela fit qu'il alla au sermon plus tard qu'à l'ordinaire, car il étoit trois heures un quart quand il y entra. Après le sermon, il donna audience au maréchal de Villeroy, dans son cabinet, qui dura une heure et demie, et le soir il travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. Monseigneur le duc de Berry fut saigné le matin; il s'étoit senti quelques mouvements de fièvre le jour auparavant. Il se leva deux heures après sa saignée pour aller à la messe, et fut toute la journée en bonne santé. M. le duc d'Alençon, sur les dix heures du soir, eut des convulsions qui firent craindre pour sa vie; elles durèrent peu de temps. Il est si délicat qu'il est fort à craindre qu'il ne donne ces inquiétudes-là souvent. — Le parlement d'Angleterre, qui devoit commencer le 28 du mois passé, est ajourné au 6 de ce mois-ci; on croit même

qu'il le sera jusqu'après Pâques. La Pâque des Anglois cette année est au même jour que la nôtre. Ce qui fait croire ce retardement, c'est que la reine voudra déclarer à son parlement qu'elle a fait la paix pour tous ses alliés, et que les plénipotentiaires de l'empereur auront signé avant ce temps-là.

Lundi 3, *à Versailles*. — Le roi tint encore le matin conseil d'État, et l'après-dînée alla se promener à Marly; le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. Le roi signa, le matin, le contrat de mariage du marquis de la Fare, capitaine des gardes de M. le duc d'Orléans, avec mademoiselle Paparel, à qui le père donne 560,000 livres en mariage. — Le marquis de Gesvres fut visité pour la seconde fois par les médecins et les chirurgiens, et leur avis fut conforme à celui qui avoit été rendu par les premiers qui l'avoient visité, si bien que cette affaire n'avance point et qu'on ne peut juger encore ce que l'official ordonnera. — On a nouvelle que l'archiduchesse s'embarquera à Barcelone le 19, et on a vu des côtes de Provence passer une flotte qui est apparemment celle qui la porte en Italie. — Le roi fait donner à M. le cardinal de Rohan la pension de 2,000 écus sur le clergé qu'avoit le cardinal de Janson. — Le roi a déclaré qu'il iroit à Fontainebleau le 6 de septembre, mais que son intention étoit de n'y demeurer qu'un mois.

Mardi 4, *à Versailles*. — Le roi tint conseil de finances le matin à son ordinaire, ensuite il travailla avec M. Desmaretz; l'après-dînée il tint conseil de dépêches, et après ce conseil il travailla assez longtemps avec M. Voisin, et puis entra chez madame de Maintenon, et ne sortit point de tout le jour. — Le roi d'Espagne envoie le duc de Popoli * commander en Catalogne, et il ne lui donne point encore le titre de vice-roi. Le duc de Popoli est napolitain, fort attaché au roi son maître, et il est chevalier de l'ordre du Saint-Esprit. — Le roi a donné à M. de Jonsac, fils du marquis d'Aubeterre, et qui vient d'épouser une femme

fort riche, l'agrément pour acheter une compagnie de gendarmerie; son beau-père lui donne l'argent qu'il lui faut pour cela, outre la dot qu'il a donnée à sa fille, et apparemment il conclura son marché avec M. d'Estaing, lieutenant des chevau-légers Dauphin. Il y a un agrément à cette charge, c'est qu'elle donne les entrées chez le Dauphin.

* Ce duc de Popoli a fait tant de figure que la curiosité veut qu'on en dise un mot. Son nom est Cantelmi, ancienne maison parmi les barons napolitains, et illustre. Il avoit épousé la fille de son frère aîné avec de grands biens, et son autre frère étoit cardinal et archevêque de Naples. Quand Philippe V vint à la couronne et à son voyage à Naples, ils s'attachèrent fort à lui, ce qui fit le duc de Popoli chevalier de l'Ordre et grand d'Espagne fort promptement, où il suivit bientôt le roi d'Espagne. C'étoit un homme fait à peindre, avec un fort beau visage, et majestueux, également avare et glorieux, avec toutes les manières du maréchal de Villeroy à s'y méprendre, comme le marquis de Bedmar par toutes les siennes, et celui-ci de plus par sa taille et son visage faisoit souvenir sans cesse du maréchal d'Humières. Mais Popoli étoit grand comédien et avoit beaucoup d'esprit; grand poltron d'ailleurs, comme il le parut dans les armées d'Espagne, où il ne laissa pas de parvenir à être capitaine général de provinces, capitaine général d'armée, et capitaine général de l'artillerie, et il eut aussi la Toison. Sa femme étoit charmante de figure et d'esprit, dame du palais, favorite de la reine, et contribua fort à soutenir et à augmenter la fortune de son mari, qui par jalousie très-mal fondée ne laissa pas de l'empoisonner, avec l'indignation publique, car cela fut bientôt su, et il ne s'en cacha pas trop. La fortune ne lui en fut pas moins favorable, et il fut enfin gouverneur du prince des Asturies, qui est mort roi Louis Ier. La reine, seconde femme de Philippe V, lui reprochoit quelquefois en face l'empoisonnement de sa femme. Il ne laissa pas d'avoir beaucoup de considération; lié avec tous les Italiens et avec les partisans anciens de l'archiduc, fort mauvais François, fort méprisé malgré sa considération, mais craint par son esprit et ses intrigues, fourbe à l'excès et méchant de même. Le prince ne l'aimoit point. Il vécut fort vieux et laissa des trésors en argent comptant, en pierreries, en meubles précieux, en toutes sortes d'effets et de biens à un fils unique, dont il y aura lieu de parler dans la suite.

Mercredi 5, *à Versailles*. — Le roi, avant que d'aller à la messe, donna une petite audience au comte de Saaros, qui le

remercioit des grâces que le roi vient de lui accorder, et qui lui représenta l'état de ses affaires. Après la messe, le roi tint le conseil d'État à son ordinaire; l'après-dînée il alla au sermon, et puis il alla se promener à Trianon. Le soir, au retour de sa promenade, il y eut grande musique chez madame de Maintenon. Avant que d'entrer chez madame de Maintenon, le roi alla voir madame la duchesse de Berry, qui se porte fort bien de sa couche. — Le jeune M. de Malause, qui est à l'Académie, s'est battu dans Paris contre un officier nommé de Lisle; ils sont en fuite tous les deux, connoissant la sévérité du roi sur les duels; ils n'avoient pris nulle précaution pour déguiser leur combat. — Le roi fera assembler le premier jour de mai deux camps de cavalerie, l'un sur l'Oise qui sera commandé par le comte de Coigny, et l'autre sur la Bresle, qui sera commandé par Saint-Frémont, et qui n'est composé que de dix-neuf escadrons qui ont eu leur quartier d'hiver en Bretagne et en Normandie.

Jeudi 6, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure, et alla se promener à Marly; au retour il y eut petite musique chez madame de Maintenon. — L'électeur de Bavière courut le cerf dans la forêt de Sénart, avec son équipage; mais, comme cette forêt est fort pleine d'eau en cette saison-ci et qu'il seroit malaisé d'y faire de belles chasses, le roi lui a fait offrir d'amener son équipage pour courre dans la forêt de Saint-Germain ou dans la forêt de Marly, et lui a fait dire aussi que, s'il vouloit courre dans les forêts de Montmorency, qu'il feroit plaisir à M. le Duc; son équipage étant à Saint-Germain il aura à choisir de belles forêts pour courre. Cet électeur a couché ces deux jours-ci à Petit-Bourg chez M. d'Antin, qui est tout auprès de Sénart, et où il a trouvé les grands joueurs. — C'est aujourd'hui que le parlement d'Angleterre devoit s'assembler, mais on ne doute pas qu'il ne soit prorogé jusqu'après Pâques.

Vendredi 7, *à Versailles*. — Le roi travailla le matin

avec le P. le Tellier. Outre les grands bénéfices qui vaquent, il est mort encore plusieurs abbés peu connus qui font vaquer trois ou quatre abbayes, et l'on compte que s'il donne, la semaine qui vient, tous les bénéfices vacants, il en donnera pour plus de 500,000 livres de rente, quoique depuis dix jours il en ait donné trois des plus considérables. L'après-dînée le roi alla au sermon, et ne sortit point de tout le jour. — On a reçu des lettres d'Andrinople assez fraîches, qui parlent du roi de Suède bien différemment de ce qu'on en parloit la semaine passée; mais ces nouvelles-là varient si souvent qu'on ne sait plus ce qu'on en doit croire. — Le cordelier que M. de Chalais avoit arrêté à Bressuire, et qui avoit été amené à la Bastille à Paris, est transféré en Espagne. Il doit arriver à Irun le 10 de ce mois, et M. de Chalais a ordre de s'y rendre ce jour-là; il y trouvera vingt gardes du roi d'Espagne pour conduire sûrement le prisonnier à Madrid.

Samedi 8, *à Versailles*. — Le roi tint conseil de finances le matin; il alla tirer l'après-dînée, et le soir chez madame de Maintenon il travailla avec M. Voisin. M. le duc d'Alençon fut fort mal tout le jour; son mal commença la nuit, et on désespéra souvent de lui durant la journée, mais à huit heures du soir il se porta beaucoup mieux. Il est si délicat qu'on ne se flatte pas que cela puisse aller bien loin. Madame la duchesse de Berry s'étoit levée pour le venir voir, mais les médecins ont tant représenté le danger où elle s'exposoit qu'enfin elle s'est rendue aux instantes prières de monseigneur le duc de Berry et de toute la maison royale. Monseigneur le duc de Berry devoit aller courre le loup dans la forêt de Saint-Germain, mais la maladie du prince l'en a empêché, et il alla plusieurs fois dans la journée le voir, et est très-affligé quoiqu'il n'y eût pas beaucoup à espérer d'un enfant venu avant terme. — Le roi d'Espagne a souhaité qu'Orry retournât à Madrid pour conférer avec le comte de Bergeyck sur les finances de ce pays-là; il auroit bien voulu que le roi

ordonnât à Orry d'y aller, mais le roi n'a point voulu se mêler de cela et a répondu que les grands chemins étoient libres, et Orry est parti en poste.

Dimanche 9, *jour des Rameaux, à Versailles*. — Le roi assista à toutes les dévotions de la journée, et après le salut il alla voir madame la duchesse de Berry, qui a été fort incommodée toute la journée; mais son mal ne vient que de l'inquiétude qu'elle eut hier sur M. le duc d'Alençon, qui se porte bien aujourd'hui. Le roi a différé son voyage de Rambouillet de huit jours parce qu'il veut se faire saigner et purger la semaine d'après la Quasimodo. — Il a passé ici un courrier d'Espagne qui va à Londres porter à la reine de la Grande-Bretagne les ratifications qu'elle demandoit sur le traité de commerce. — Le parlement d'Angleterre, qui devoit s'assembler jeudi passé, est prorogé jusqu'au 20 de ce mois, et on est persuadé, en ce pays-là comme ici, que la reine veut déclarer à son parlement la paix générale : ainsi ce nouveau retardement n'inquiète personne. — M. de Jonsac a conclu son marché avec M. d'Estaing pour la charge de capitaine-lieutenant des chevau-légers Dauphin, dont il lui donne 50,000 écus.

Lundi 10, *à Versailles*. — Le roi, avant la messe, donna audience au duc d'Ossone, qui prit congé de lui; il partira cette nuit de Paris pour aller à Utrecht en poste, où on l'attend pour la signature de la paix. Le roi, après la messe, tint le conseil d'État qu'il auroit tenu hier sans la bonne fête; l'après-dînée il alla se promener à Marly, et le soir chez madame de Maintenon, il travailla avec M. de Pontchartrain. Monseigneur le duc de Berry a eu quelques accès de fièvre peu violents, mais qui ne laissent pas de l'abattre fort; on l'a saigné et purgé malgré la répugnance qu'il a à faire des remèdes. — Le mariage de M. le comte de Roye, fils du comte de Roucy, s'avance, mais fort lentement. Madame de Monaco, mère de la fille, y a enfin donné son consentement, mais l'abbé de Monaco, à qui

le duché de Valentinois revient après la mort de M. de Monaco, n'y consent point encore, et M. le Grand, père de madame de Monaco, y paroît fort opposé, et a prié le roi de vouloir bien ne point entrer dans cette affaire.

Mardi 11, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances qui dura trois heures, durant lequel il nous dit, le soir, qu'il avoit presque toujours fallu qu'il écrivît. L'après-dînée il travailla avec M. Voisin et ensuite avec M. Blouin, et arrêta avec lui plusieurs comptes de la dépense de Versailles et de Marly; il ne sortit point de tout le jour. — On mande d'Allemagne que la peste est assez violente à Vienne, que l'archiduc en est sorti pour aller à Lintz; il y a quelques lettres qui disent qu'il ira à Prague. L'impératrice Amélie est allée à Gratz en Styrie, où sont élevés les fils de l'électeur de Bavière, et cela fait faire des raisonnements qui ne sont peut-être pas aussi fondés que nous le souhaiterions pour cet électeur. L'impératrice Amélie a les deux princesses ses filles avec elle. — Le duc de Shrewsbury a reçu des lettres d'Utrecht, par lesquelles on lui mande que les plénipotentiaires de Portugal et de Savoie ont signé la paix. — On a nouvelle que l'archiduchesse arriva le 28 à Vado, auprès de Gênes.

Mercredi 12, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État et l'après-dînée il entendit ténèbres, et puis alla se promener à Trianon. Monseigneur le duc de Berry a la fièvre tous les jours et ne se ménage point dans sa maladie. L'inquiétude où il est sur M. le duc d'Alençon augmente encore son mal; il y vient quatre fois par jour. Madame la duchesse de Berry n'est pas moins inquiète que lui et veut toujours y aller, mais jusqu'ici on l'en a empêchée. Ce petit prince se porte mieux aujourd'hui, mais on ne peut guère compter sur sa vie. — L'électeur de Brandebourg, que nous appellerons bientôt roi de Prusse, cède au roi ses prétentions sur la principauté d'Orange et sur les terres qu'avoit le roi Guillaume en Franche-Comté, et pour dédommagement il aura la ville

de Gueldre et une partie de son territoire où est compris la ville d'Erclens; ainsi il n'en coûte rien au roi, ce dédommagement-là est pris sur des terres que les Hollandois et l'empereur prétendoient avoir par le traité de paix.

Jeudi saint 13, *à Versailles.* — Le roi fit la cène; l'évêque de Tournay fit l'absoute, et l'abbé Hardouin prononça le sermon; ensuite le roi descendit en bas à la chapelle, où il entendit la grande messe; l'après-dînée il alla à ténèbres, et après son souper il alla à la chapelle adorer le saint-sacrement. — La vieille madame de Mailly mourut à Paris; elle avoit quatre-vingt-sept ans. Elle avoit par son application aux affaires fait revenir un furieux bien dans sa maison, et le roi avoit consenti qu'elle fit une substitution graduelle et perpétuelle, et pour cela il avoit dérogé à l'ordonnance de Moulins. — Le roi travailla le soir avec M. Voisin chez madame de Maintenon, et a donné à M. de Châtillon, son gendre, le grand bailliage de Haguenau pour lui et ses descendants mâles et femelles; il en jouira après la mort de M. de Mazarin. M. de Mazarin en mariant son fils lui avoit donné ce grand bailliage, mais depuis il l'avoit retiré pour d'autres terres qu'il avoit données à son fils *.

* Le peu de cas qu'on faisoit du duc Mazarin, et l'extrême mépris où le duc de la Meilleraye son fils étoit tombé depuis longues années, leur arrachèrent ce bailliage d'Haguenau, avec le scandale public de l'audace et de l'avidité de Voisin, qui fut une chose sans exemple. Le duc Mazarin, qui l'avoit eu comme patrimoine, le garda sa vie durant et ne se soucia peut-être guère de cette injure, par le mécontentement qu'il avoit de son fils.

Vendredi saint 14, *à Versailles.* — Le roi assista à toutes les dévotions de la journée, et après ténèbres il s'enferma avec le P. le Tellier. Il passa ensuite chez madame de Maintenon, et sur les huit heures M. de Torcy lui mena M. le chevalier de Beringhen, fils de M. le Premier, que M. le maréchal d'Huxelles a envoyé pour apporter les signa-

tures de la paix avec l'Angleterre, la Hollande, le Portugal, la Savoie et l'électeur de Brandebourg, que nous reconnoîtrons présentement pour roi de Prusse. Tous ces traités de paix furent signés séparément lundi passé, et le dernier traité ne fut signé qu'à deux heures après minuit. On donne quatre semaines de temps pour les ratifications et on laisse quinze jours à l'empereur après les ratifications pour faire sa paix particulière, après quoi, s'il ne veut point signer la paix, les conquêtes que la France pourroit faire sur les pays qui lui doivent rester ne lui seront point rendues. On est convenu, avec les puissances qui ont signé, de tous les pays qui doivent demeurer à l'archiduc et que nous reconnoîtrons pour empereur, et la paix lui est assez avantageuse pour qu'on ne doute pas qu'il la signe avant le terme qu'on lui a donné.

Samedi 15, *à Versailles.* — Le roi alla en chaise à la paroisse faire ses pâques et revint au château toucher beaucoup de malades dans la galerie des princes. L'après-dînée il fut enfermé longtemps avec son confesseur, et à six heures, il alla entendre complies dans la chapelle. — On est convenu à Utrecht que les fortifications extérieures de Bonn seroient rasées et qu'on ne mettroit point de garnison dans la place, ce qui donne beaucoup de joie à l'électeur de Cologne, car il étoit très mortifié qu'on voulut mettre garnison étrangère dans une ville où il veut faire sa demeure ordinaire. On est convenu aussi que la ville de Luxembourg et tout le duché demeureront à l'électeur de Bavière jusqu'à ce que l'archiduc lui fasse justice sur toutes les infractions faites au traité de Landau. — M. le duc d'Alençon fut à l'agonie toute la journée; l'extrémité de son mal avoit commencé dès hier. La nature a plus résisté qu'on ne croyoit; il est mort après minuit. — Le roi n'a point fait la distribution des bénéfices; on ne sait pas même quand elle se fera.

Dimanche 16, *jour de Pâques, à Versailles.* — Le roi assista à toutes les dévotions de la journée. Madame de

Pompadour alla le matin, avant qu'il fut levé, pour lui dire la mort de M. d'Alençon, à quoi il s'attendoit bien. Sur les onze heures, avant que d'aller à la messe, le roi alla voir madame la duchesse de Berry. Monseigneur le duc de Berry, qui ne se porte pas bien, avoit déjà été chez le roi. On ne portera point le deuil. Le roi a nommé M. le duc de Saint-Aignan et M. de Pompadour pour accompagner demain le corps de ce prince qu'on portera demain à Saint-Denis. — On eut nouvelle par Madrid que la flotte du Mexique, qu'on appelle ordinairement la flottille, étoit heureusement arrivée à Cadix; elle est composée de neuf vaisseaux qu'on croit richement chargés, mais on ne sait pas encore le détail de tout l'argent qu'ils apportent. Ils ont évité des vaisseaux hollandois qui les attendoient et qui étoient plus forts qu'eux. Cette nouvelle a donné une grande joie à Madrid, d'où l'on mande que la grossesse de la reine continue heureusement.

Lundi 17, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État qu'il auroit tenu hier sans la bonne fête; l'après-dînée il alla tirer, et le soir il travailla avec M. de Pontchartrain chez madame de Maintenon. Après que le roi fut parti pour la chasse, on emporta le corps de M. le duc d'Alençon à Saint-Denis et son cœur au Val-de-Grâce. Il avoit été ouvert hier au soir, et il faut que la gouvernante assiste à l'ouverture de ces corps. Dans le carrosse où on le porta il y avoit l'évêque de Seez à la première place, portant le cœur, madame de Pompadour, M. le duc de Saint-Aignan, M. de Pompadour et madame de Vaudreuil, sous-gouvernante. Le duc de Saint-Aignan, étant là de la part du roi, devoit être à côté de l'évêque qui portoit le cœur, et il s'y mit en montant en carosse; mais, dès qu'on fut hors de la cour du château, il donna sa place à madame de Pompadour, et ne la voulut point reprendre dans tout le chemin. Après avoir porté le corps à Saint-Denis, on porta le cœur au Val-de-Grâce, et ils ne purent revenir ici qu'à deux heures après minuit *. — Le marquis de la Salle,

qui vient de vendre sa charge de maître de la garde-robe, a été sondé; on lui a trouvé la pierre; il va être taillé.

* Dangeau s'explique à son ordinaire en attribuant la première place après le cœur au duc de Saint-Aignan, comme de la part du roi. Il est vrai que le roi nomme ceux qui dans chaque degré sont choisis pour ces cérémonies, et M. de Pompadour l'avoit pareillement été, parce qu'un duc et un homme de qualité les accompagnent toujours; mais pour la préséance sur madame de Pompadour, qui étoit là comme gouvernante, M. de Saint-Aignan l'eût sans difficulté comme duc, parce qu'en cérémonie il ne s'agit pas de politesse, et M. de Saint-Aignan ne put la faire de sa place à une dame, que hors des cours de Versailles et quand ils furent censés hors de vue et du grand chemin. Ce n'est donc pas de la part du roi que le duc de Saint-Aignan et le marquis de Pompadour étoient là, mais comme duc et seigneur, et à ce seul titre, mais choisis entre les autres par le roi l'un et l'autre d'entre les ducs et les seigneurs.

Mardi 18, *à Versailles.* — Le roi tint le matin conseil de finances et l'après-dînée conseil d'État, parce qu'il n'avoit pas pu achever toutes les affaires qu'il y avoit au conseil d'État de hier. Le roi alla ensuite chez monseigneur le duc de Berry, à qui on a fait prendre de l'émétique qui lui a fait beaucoup de bien. — On envoie beaucoup de troupes en Alsace et sur la Moselle; on assemblera deux grosses armées en cas que l'empereur ne signe pas la paix dans le temps prescrit. Tous les colonels ont eu ordre, il y a déjà quelques jours, de se rendre à leurs régiments le 1er de mai. La maison du roi est commandée pour marcher à Metz; le roi en fera la revue le 10 ou le 12 de mai quand il sera à Marly. — Madame d'Olède, sœur de M. de Caumartin, qui étoit allée à Bordeaux pour les affaires de son mari, y est morte; c'étoit une jolie femme fort estimée et fort regrettée de tous ses amis.

Mercredi 19, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État; il alla l'après-dînée se promener à Trianon, et le soir, chez madame de Maintenon, il y eut grande musique. Monseigneur le duc de Berry, qui n'a plus de fièvre, recommence à jouer le soir chez madame la duchesse de

Berry. Le roi laisse madame de Pompadour dans l'appartement qu'avoit M. le duc d'Alençon ; il n'y a encore rien de réglé sur ses appointements de gouvernante de ce prince. — Le maréchal de Villars doit aller commander sur la Moselle et le maréchal d'Harcourt sur le Rhin ; ils auront chacun quinze lieutenants généraux dans leurs armées. M. de Montpeiroux, qui n'est plus prisonnier, fera sa charge de mestre de camp général de la cavalerie. — Le comte de Zinzendorf est parti d'Utrecht pour aller rendre compte à l'archiduc son maître de toutes les négociations dont il a été chargé, mais on croit qu'avant que d'aller à Vienne, il ira conférer avec le prince Eugène et milord Marlborough, qui sont à Francfort. — M. d'Urfé a été sondé, et on lui a trouvé la pierre.

Jeudi 20, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. — La maison du roi, la gendarmerie et les carabiniers ont ordre de marcher ou sur la Moselle ou sur le Rhin ; mais, comme on ne doute pas que l'empereur ne signe la paix dans le terme qui lui est prescrit, ces troupes-là n'auront que la fatigue du voyage. L'archiduc n'est pas en état de soutenir la guerre seul contre la France, mais la marche des troupes que nous envoyons en Allemagne pressera de conclure. —...., premier cornette des chevau-légers d'Orléans, est mort ; le second cornette monte, et la cornette à vendre est fixée à 10,000 écus que M. le duc d'Orléans a promis à Valsemé, dont le père étoit lieutenant de cette compagnie. — M. le comte de Brassac, mari de la dame d'honneur de madame de Vendôme, est mort dans ses terres ; il n'avoit jamais guère été à la cour, et il y a fort longtemps même qu'il n'y étoit venu. — L'électeur de Bavière courut le cerf dans la forêt de Saint-Germain avec ses chiens et ceux de M. du Maine, et au retour il donna un grand repas au Val à tous les chasseurs et aux grands joueurs.

Vendredi 21, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier, et on ne doute pas que la distribution

des bénéfices ne soit faite, mais on ne le saura que demain. L'après-dînée, l'électeur de Bavière, qui avoit dîné chez M. d'Antin, alla dans le cabinet du roi par les derrières, et sur les trois heures, le roi alla à la volerie pour la première fois de l'année. L'électeur y alla ; il aime fort cette chasse, et trouva les équipages de la volerie magnifiques. La chasse fut belle ; le roi n'en revint qu'à six heures et demie. La reine d'Angleterre étoit déjà ici chez madame de Maintenon ; le roi fut assez longtemps avec elle, et, après qu'elle en fut partie, il y eut grande symphonie. — La disposition des généraux qui doivent commander cette année est peu changée. Le maréchal de Villars ne servira point, et ira bientôt prendre les eaux de Baréges, et le maréchal de Bezons ira assembler l'armée sur la Moselle.

Samedi 22, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances l'après-dînée, et fut assez longtemps enfermé dans son cabinet avec l'électeur de Cologne, et ensuite il travailla avec M. Voisin et ne sortit point de tout le jour. — Le roi a permis à M. de Maupertuis, capitaine lieutenant des mousquetaires blancs, de vendre le gouvernement de Toul et du Toulois ; c'est un petit gouvernement de province qui vaut 12,000 livres de rente, et il espère d'en tirer 50,000 écus. — On a su aujourd'hui la distribution que le roi a faite des bénéfices et en voici la liste : l'évêché de Viviers à l'ancien évêque d'Ypres ; l'évêché de Lavaur à l'abbé de Malezieu ; l'évêché de Saint-Pons à l'abbé de Crillon ; l'abbaye de la Chaise-Dieu au cardinal de Rohan ; l'abbaye de Montirander au cardinal Ottobon ; celle de Lire à l'abbé d'Antin ; celle de Preuilly à l'abbé de Beuvron ; celle de Mazan à l'abbé d'Artagnan ; celle de Savigny à l'abbé Gautier ; celle d'Honnecourt à l'abbé de Valory ; Saint-Pierre de Vienne à l'abbé de Chabannes de Curton ; celle de Sablonceaux à l'abbé de Châlons ; l'abbaye de Talmont à l'abbé du Drot.

Dimanche 23, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État

et travailla le soir avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. — L'abbé de Malezieu, à qui le roi vient de donner l'évêché de Lavaur, demeurera auprès de M. le prince de Dombes jusqu'à ce que ses études soient achevées; on a mis 2,000 écus de pension sur cet évêché. — L'abbé de Gonzague de Castiglione, que nous avons vu longtemps ici et qui est présentement à Madrid, nous a mandé que le roi d'Espagne lui a donné sur l'archevêché de Saragosse une pension de 1,250 pistoles; les pistoles d'Espagne évaluées à 16 livres, cela fait la somme de 20,000 francs. Le roi d'Espagne a aussi donné à l'abbé Gautier, sur ce même archevêché, une pension de 12,000 livres. — Madame la duchesse de Berry alla un peu avant midi se faire relever à la chapelle. — Le roi redonne à la Badie le gouvernement de la citadelle de Lille, qu'il avoit eu avant qu'on l'envoyât commander au Quesnoy. — Tolet, qui avoit été lieutenant de roi de Tournay et qui depuis la prise de cette place avoit eu le gouvernement de Mont-Louis en Roussillon, est mort; ce gouvernement vaut 15,000 livres de rente.

Lundi 24, à Versailles. — Le roi travailla le matin avec M. de Pontchartrain, dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. M. le duc d'Orléans a eu la fièvre assez forte; il va prendre du quinquina. Madame la duchesse de Berry a encore quelques petites incommodités de son lait qui l'empêchent de s'habiller en grand habit; elle recommença d'aller en robe de chambre dans le grand cabinet du roi après souper. — Il y aura quinze lieutenants généraux dans l'armée du Rhin et autant dans l'armée de la Moselle; ils sont tous nommés. — Le roi a nommé l'abbé de Mornay à l'ambassade de Portugal; il a été longtemps grand vicaire du cardinal de Janson à Beauvais. On parle d'envoyer pour ambassadeur en Hollande le comte du Luc qui a très-bien servi dans son ambassade en Suisse. — La duchesse de Noailles accoucha, il y a deux ou trois jours, d'un garçon; elle n'a-

voit que des filles. Le roi veut bien en être le parrain avec Madame, quoique depuis longtemps il eut résolu de ne plus tenir d'enfants ; le baptême se fera ici jeudi dans la chapelle.

Mardi 25, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite longtemps avec M. Desmaretz; l'après-dînée il travailla avec M. Voisin, et ne sortit point de tout le jour. Sur les sept heures du soir, il arriva un gentilhomme duc du d'Aumont, qui apporta la harangue que la reine de la Grande-Bretagne a faite à son parlement qui s'assembla jeudi : cette harangue est fort sage, et la reine ne s'y donne l'honneur de rien. Les deux chambres lui ont témoigné beaucoup de reconnoissance de ce qu'elle a fait pour le bien de leur nation et pour la paix qu'elle donne presque à toute l'Europe. Nous verrons leurs adresses au premier jour ; l'abbé Gautier les apportera, à ce qu'on croit, et on compte qu'il pourra arriver ici dimanche. — Par les dernières nouvelles qu'on a eues du roi de Suède et qui sont venues par plusieurs endroits, on apprend qu'il est arrivé en bonne santé à Andrinople, qu'il y a été fort bien reçu du Grand Seigneur, qui lui fait donner un palais à la porte d'Andrinople; on donne à ces palais le nom de sérail. Le Grand Seigneur lui promet de faire punir sévèrement ceux qui avoient conspiré contre lui à Bender pour le livrer au czar ou au roi Auguste, et il paroît que le Turc veut toujours faire la guerre aux Moscovites.

Mercredi 26, *à Versailles.* — Le roi se purgea par précaution, comme il se purge tous les mois, et l'après-dînée il tint conseil d'État. Le soir il y eut musique chez madame de Maintenon. — Le roi, en travaillant hier avec M. Voisin, lui dit qu'il donnoit le gouvernement de Mont-Louis à M. de Pelleport, maréchal de camp et gendre de madame de Villefort, sous-gouvernante des enfants de France; ce gouvernement vaut au moins 15,000 livres de rente, et il demande résidence. — L'évêché de Viviers

est chargé de 6,000 francs de pension et l'évêché de Saint-Pons de 3,000; ce sont plusieurs pensions de 4 ou 500 francs, qui sont des charités. — Madame de Valentinois est morte en sa belle maison en Touraine; M. d'Ussé, son fils, qui est contrôleur général de la maison du roi, et madame d'Ussé, sa femme, fille du feu maréchal de Vauban, étoient fort brouillés avec elle et étoient fort mal dans leurs affaires. Madame de Valentinois étoit fort souvent en ce pays-ci du temps de madame la duchesse de la Vallière, et avoit beaucoup d'amitié pour elle, mais il y a déjà longtemps que nous ne la voyons plus ici. Elle avoit été fort belle et toujours en bonne réputation; elle étoit riche et donne tout son bien aux enfants de M. son fils, qui même n'en aura pas la jouissance.

Jeudi 27, *à Versailles.* — Le roi n'alla à la messe qu'à onze heures, descendit en bas à la chapelle, et y tint sur les fonts le fils du duc de Noailles; Madame en fut la marraine. Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. — L'électeur de Mayence fait assembler à Hailbronn, sur le Necker, les députés des Cercles pour les consulter s'ils doivent accepter la paix, et, en cas qu'ils s'y oppossassent, quel moyen ils pourroient donner à l'empereur pour continuer la guerre. — M. l'abbé de Saint-Aignan, à qui le roi vient de donner l'évêché de Beauvais, ayant grand scrupule sur la pluralité des bénéfices, remet au roi l'abbaye qu'il avoit, qui est affermée 16,000 francs, et qui est fort près de Beauvais, ce qui auroit été encore un agrément. — Le duc de Shrewsbury fera son entrée comme ambassadeur au retour du voyage de Marly, où le roi ira mercredi pour y demeurer jusqu'à la Pentecôte, et le 10 et le 11 de mai il fera la revue de ses gardes du corps, et le 18 celle de ses mousquetaires.

Vendredi 28, *à Versailles.* — Le roi, après son lever, donna audience dans son cabinet à M. Amelot, qui y fut conduit par M. de Torcy, et qui y demeura durant l'audience; cela fit répandre le bruit qu'on envoyoit M. Ame-

lot à quelque ambassade. Après la messe, le roi travailla avec le P. le Tellier, et l'après-dînée il alla se promener à Trianon. Le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. Le roi, durant toute la journée et surtout durant sa promenade à Trianon, s'est senti la tête un peu chargée et s'est résolu à se faire saigner demain. — Le nouvel évêque de Viviers qui, en quittant l'évêché d'Ypres, s'étoit réservé une pension de 1,000 écus dessus, la rend à l'évêque qui a rempli sa place. L'abbé de Bissy, frère de l'évêque de Meaux, a eu 2,000 francs de pension sur l'évêché de Viviers, et les autres 4,000 francs de pension qu'il y a sur cet évêché sont donnés à sept ou huit personnes, dont nous ne connoissons point les noms. — MM. les maréchaux d'Harcourt et de Bezons partiront le 12 ou le 15 de mai, le maréchal d'Harcourt pour commander l'armée qui s'assemblera en Alsace, et M. de Bezons pour commander celle qui s'assemblera sur la Sarre.

Samedi 29, *à Versailles.* — Le roi fut saigné et vit aussitôt après sa saignée les courtisans qui ont les entrées ; il demeura deux heures dans son lit et puis s'habilla, et tout le monde entra comme à son lever ordinaire. Les jours de saignée, c'est le premier chirurgien qui lui met sa veste et son justaucorps, et non les officiers de la chambre. Le roi alla entendre la messe à la chapelle à midi, et l'après-dînée tint le conseil de finances. — Le soir il arriva un courrier d'Angleterre, et on eut les adresses du parlement d'Angleterre à la reine. Dans la chambre basse presque toutes les voix ont été pour la remercier, et dans la chambre haute il y eu quarante-trois voix pour ne le point faire, mais il y en a eu soixante et quinze pour le faire. On mande en même temps que la reine a envoyé à Utrecht la ratification de la paix et qu'on a fait beaucoup de feux de joie et de grandes réjouissances dans Londres. Il y a eu dans l'université de Cambridge quatre questions métaphoriques proposées par ce qu'ils

appellent le *filius terræ*, et ces questions sont par rapport au feu roi Jacques, et il paroît qu'on y veut attaquer le droit de la reine Anne. — Le roi travailla le soir avec M. Voisin chez madame de Maintenon.

Dimanche 30, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État; l'après-dînée il alla se promener à Trianon, et le soir chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Pelletier. — M. le duc de Sully, qui avoit promis à madame la duchesse du Lude, sa tante, de répondre positivement sur le parti qu'il prendroit de se marier ou de renoncer au mariage, lui a fait déclarer que, quoiqu'il fût fort mal dans ses affaires et qu'on lui proposât un mariage très-avantageux, sa résolution étoit prise de ne se point marier. La duchesse du Lude, qui est très-riche, le faisoit son héritier, et on étoit convenu avec la famille de mademoiselle de Barbezieux de faire ce mariage. M. de Sully a dit que, s'il avoit eu à se marier, on n'auroit pu lui proposer personne qui lui fût plus agréable; mais, quelque envie qu'il eût de plaire à madame la duchesse du Lude, il n'avoit pu surmonter l'aversion qu'il avoit pour le mariage. Ainsi, M. de Sully ne se mariant point, le duché de Sully, après sa mort, reviendra au marquis de Béthune, gendre de M. Desmaretz. — Madame la duchesse de Brancas a demandé à M. le duc d'Orléans pour le marquis d'Oise, son second fils, la cornette vacante dans les chevau-légers d'Orléans; il y a 10,000 écus à donner, et M. le duc d'Orléans a promis de faire rendre ces 10,000 écus quand il y aura une charge vacante dans ce corps. — Le courrier de M. de Savoie, qui porte sa ratification à Utrecht, passa ici.

Lundi 1er *mai*, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de dépêches; il fit porter son dîner chez madame de Maintenon; après son dîner, il repassa chez lui, où il travailla avec M. de Pontchartrain. A six heures il alla se promener dans les jardins; madame la duchesse de Berry le joignit à sa promenade; le roi descendit de son

petit chariot, et acheva la promenade avec elle. — Le marquis de la Salle fut taillé à Paris ; on lui arracha deux pierres, qui heureusement vinrent toutes deux dans la même tenette. — On mande de plusieurs endroits que le roi de Suède est fort bien traité à Andrinople. Le Grand Seigneur a déposé le muphti, le khan des Tartares et le séraskier de Bender, qui étoient tous trois entrés dans la conspiration pour le livrer au czar ou au roi Auguste, et a mis en leurs places trois hommes qui sont nommés dans ces nouvelles. Il y a même quelques lettres qui portent que le grand vizir a été étranglé. On mande aussi d'Allemagne que le comte de Steinbock n'a point voulu accepter les conditions qu'on lui offroit pour repasser en Suède en sûreté avec toutes ses troupes et que le roi de Danemark et le général du czar avoient résolu d'attaquer ses retranchements de Gardingen, et de faire ensuite le siége de Tonningen.

Mardi 2, à Versailles. — Le roi tint le conseil de finances, et travailla ensuite avec M. Desmaretz ; aussitôt après son dîner il travailla avec M. Voisin, et sur les cinq heures alla se promener à Trianon. — Madame la duchesse de Berry continue à tous les domestiques de M. d'Alençon les mêmes appointements qu'ils avoient, et a ordonné à madame de Pompadour de leur faire dire à tous, et, quand madame de Pompadour les a voulu remercier, monseigneur le duc de Berry et elle, des 12,000 francs d'appointements qu'ils lui donnent, ils lui ont répondu l'un et l'autre qu'ils étoient honteux de ne pouvoir faire que cela présentement. — Le chevalier de Nangis s'en va aux Grandes Indes avec trois vaisseaux que la compagnie pour ce pays-là achète du roi ; il en trouvera encore quatre autres à Pondichéry. Il s'en va d'abord à Brest pour voir les vaisseaux qui lui conviendront pour faire ce grand voyage, et puis il ira à Cadix pour prendre deux ou trois millions sur l'argent que la Compagnie Françoise pour les Grandes Indes a encore à Cadix. Il ne compte de pou-

voir se mettre à la mer qu'au mois de novembre ; beaucoup d'officiers de la marine se présentent pour être employés avec lui. — Madame fut saignée, et, comme elle ne vint point souper avec le roi, il lui envoya M. de la Trémoille pour savoir de ses nouvelles.

Mercredi 3, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État à Versailles, et avoit, avant la messe, donné audience au cardinal de Noailles; aussitôt après son dîner il partit pour venir ici, où l'on y demeurera jusqu'au jeudi avant la Pentecôte. Madame la duchesse de Berry demeurera à Versailles jusqu'à dimanche. M. et madame la duchesse d'Orléans qui sont à Paris ne viendront ici que mardi. Madame de Mouchy est du voyage pour la première fois, et viendra dimanche avec madame la duchesse de Berry, qui a beaucoup de bonté pour elle. Il y a trois ou quatre dames qui avoient accoutumé d'être de ces voyages-ci quand elles se présentoient; elles se sont présentées, et elles ne sont point venues. Il y a même deux de celles-là dont on a amené les maris, et c'est ce qui fait que cela a été encore plus remarqué. — L'électeur de Bavière fit dire le soir au roi par M. de Torcy qu'il avoit grande envie de venir demain courre le cerf avec S. M., et le roi lui a fait mander dans l'instant par M. de Torcy qu'il seroit fort aise qu'il vînt à la chasse, et qu'il se divertît ici tout le reste de la journée. — Les plénipotentiaires d'Angleterre demandoient quelque chose pour le commerce où on auroit pu faire quelque difficulté, et M. Mesnager, qui est notre plénipotentiaire, principalement pour le commerce, ne leur vouloit pas accorder ce qu'ils demandoient. Le roi a envoyé ordre qu'on leur accordât, et le duc de Shrewsbury, en apprenant l'ordre que le roi a donné, a dit : « La France a trouvé le secret de faire la paix avec la Hollande et amitié avec l'Angleterre. »

Jeudi 4, *à Marly*. — Le roi se promena tout le matin dans ses jardins, et l'après-dînée il courut le cerf; l'électeur de Bavière vint à la chasse, et, après la chasse, descen-

dit à l'appartement du duc d'Antin. Le jeu commença dans le salon avant huit heures. Sitôt que monseigneur le duc de Berry y fut entré, l'électeur, qui avoit donné ordre qu'on l'avertît, y arriva dans l'instant; on joua jusqu'au souper. L'électeur alla souper chez le duc d'Antin, et on recommença le jeu quand monseigneur le duc de Berry fût sorti du cabinet du roi. L'électeur se remit au jeu, qui dura jusqu'à quatre heures du matin, et il regagna mille pistoles qu'il avoit perdues avant souper. — Voici ce que les Anglois demandoient au roi et qu'il leur a accordé : on leur avoit promis le même tarif qu'aux Hollandois, qui est le tarif de 1664, dont on avoit retranché quatre articles que j'ai déjà expliqués. Nous n'avons voulu accorder ce tarif aux Hollandois qu'à condition qu'ils nous accorderoient aussi pour nos marchandises un tarif qui avoit été réglé avec eux, en 1655. Ils n'y ont pas voulu consentir; ainsi la paix s'est faite avec eux sans qu'il y eut rien de réglé sur le commerce. Les Anglois, qui avoient compté que les Hollandois avoient le tarif de 1664, nous l'ont redemandé sur ce que nous leur avions promis de les traiter comme eux, et le roi leur accorde le tarif de 1664 qu'il n'a tenu qu'aux Hollandois d'accepter aux conditions que j'ai dites.

Vendredi 5, *à Marly*. — Le roi se promena tout le matin; il alla tirer l'après-dînée, et le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. — Le maréchal d'Harcourt, en se promenant hier dans son jardin de Pontaly, se trouva assez incommodé; il a mal passé la nuit, et les médecins trouvent que son mal ressemble fort aux attaques d'apoplexie qu'il a déjà eues. La maréchale, qui étoit en Normandie, est venue ici pour lui tenir compagnie et avoir soin de lui; les médecins se plaignent de ce qu'elle l'a empêché d'être saigné du pied ce soir. Ce maréchal a fait dire à M. Voisin qu'il ne se sentoit plus en état de faire cette campagne, et que le roi pouvoit nommer quelqu'un pour remplir sa place; M. Voisin a répondu

à ceux qui lui en ont parlé que rien ne pressoit. — Le duc de Richmond, fils de Charles II et de madame de Portsmouth, est arrivé à Paris; il avoit quitté le parti des wighs avant que de sortir de Londres, et, dans les dernières séances du parlement d'Angleterre où il s'est trouvé, il a paru fort attaché à tout ce que la reine souhaitoit et un torie fort zélé.

Samedi 6, *à Marly*. — Le roi se promena tout le matin dans les jardins; l'après-dînée, il travailla avec M. Voisin et puis alla se promener, et voir jouer au mail. — Le maréchal d'Harcourt est encore plus incommodé que ces jours passés; il a été saigné du pied ce soir. On parle de deux ou trois maréchaux de France pour remplir sa place, mais il n'y a encore rien de réglé. — Il est venu une succession à M. de Nangis de 40,000 écus par la mort d'une sœur qu'on appeloit madame de Mélian; elle étoit brouillée dans toute sa famille. — Madame demanda, il y a quelques jours, une augmentation à sa pension, étant assez incommodée dans ses affaires, surtout depuis que son trésorier lui a fait une banqueroute considérable, et le roi, avant que de partir de Versailles, envoya M. Desmaretz dire à Madame qu'il étoit bien fâché que les temps fussent encore si mauvais et qu'il ne pût faire pour elle tout ce qu'il auroit bien voulu, mais qu'en attendant que ses affaires fussent meilleures, il lui donnoit 4,000 francs par mois d'augmentation. Madame avoit déjà de pension, comme feue Madame, 252,000 francs de pension, si bien qu'elle aura présentement 100,000 écus; M. le duc d'Orléans lui donne 190,000 francs, si bien qu'elle jouit présentement de près de 500,000 livres de rente.

Dimanche 7, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État. L'électeur de Cologne vint ici l'après-dînée; le roi le fit venir dans son cabinet. Il prit congé de S. M. et s'en retourne à Valenciennes. Après l'audience de l'électeur de Cologne, le roi travailla avec M. Pelletier, et puis alla se promener dans

les jardins. — Le maréchal d'Harcourt a pris de l'émétique qui l'a un peu soulagé, mais il est toujours assez mal. — On a nouvelle que le comte de Zinzendorf a passé à Ratisbonne allant trouver l'empereur, son maître; il a passé à Francfort, où il a vu le duc de Marlborough. — M. le maréchal d'Harcourt ayant fait dire au roi qu'il n'étoit point en état de servir, on ne doute point que l'on n'envoie le maréchal de Villars commander l'armée du Rhin ç'avoit été la première intention du roi, et sur laquelle le maréchal de Villars avoit compté ; mais le roi, craignant de donner un dégoût au maréchal d'Harcourt, que l'on vouloit envoyer sur la Moselle, et prévoyant qu'en cas qu'il y eût encore guerre contre l'empereur, les deux armées se joindroient et qu'ainsi le maréchal d'Harcourt obéiroit au maréchal de Villars qui est son ancien, il lui vouloit épargner ce dégoût-là.

Lundi 8, *à Marly.* — Le roi se promena le matin et courut le cerf l'après-dînée; le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. de Pontchartrain. L'électeur de Bavière vint à la chasse du roi, et à sept heures il joua dans le salon au lansquenet avec monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry, beaucoup de dames et de courtisans. Madame la duchesse de Berry étoit arrivée dès le dimanche au soir. Après le jeu, l'électeur soupa chez le duc d'Antin, où il nous parut fort content de l'état de ses affaires. Après le souper, monseigneur le duc de Berry demeura fort peu dans le cabinet du roi, et revint avec les princesses dans le salon; le jeu recommença. L'électeur revint aussi, et l'on fut fort aise d'y voir arriver le roi, qui vit jouer quelques coups, et un premier pris, jetant son argent à l'électeur qui étoit plus occupé du roi que de ramasser son argent, le roi lui dit : « Voilà de l'argent à vous. » L'électeur dit : « Vous voyez, Messieurs, que le roi a soin de mes intérêts dans les petites choses comme dans les grandes. » — Les bruits qui avoient couru que la peste étoit à Vienne et que l'em-

pereur en étoit sorti ne se sont pas trouvés bien fondés.

Mardi 9, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances, et après son dîner il travailla avec M. Voisin; il alla ensuite se promener, et le soir, chez madame de Maintenon, M. Voisin lui mena le maréchal de Villars, à qui il donna ses ordres pour le commandement de l'armée du Rhin. Ce maréchal ne partira que dans quinze jours, mais le maréchal de Bezons qui va commander l'armée de la Moselle partira à la fin de la semaine. — M. d'Aubigné, gouverneur de Saumur et inspecteur d'infanterie, épouse mademoiselle de Villandry dont les principales terres sont dans son voisinage. Mademoiselle de Villandry n'a point de frère; elle n'a qu'une sœur qui finit son année de noviciat, et qui doit faire profession le 20 de ce mois. On compte qu'elle aura 50,000 livres de rente; son père et sa mère, qui aiment à faire de la dépense, ne lui donnent que 100,000 francs présentement. — Toutes les troupes de l'empereur qui étoient en Flandre en sont parties pour aller sur le haut Rhin. Le baron de Malkenecht, plénipotentiaire de l'électeur de Bavière, et le baron Karg, plénipotentiaire de l'électeur de Cologne, sont arrivés à Utrecht.

Mercredi 10, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, et l'après-dînée il alla faire la revue de ses quatre compagnies des gardes du corps et des grenadiers à cheval. Ces troupes sont vêtues de neuf, plus complètes et mieux montées que jamais; elles ont ordre de partir le 20 et le 21 de ce mois, et les régiments des gardes françoises et suisses partiront le 15 et le 16. — Nous questionnâmes M. Desmaretz sur la quantité de millions qui avoient passé aux Monnoies du royaume depuis la dernière réforme de la monnoie; il nous dit qu'à la fin du mois d'avril cela montoit à cinq cent soixante-douze millions, qu'il y avoit encore dans le royaume beaucoup de vieux argent, bien des lingots et des barres qu'on n'avoit pas encore porté à la Monnoie et qu'on attendoit en France vingt

millions qui revenoient à nos commerçants, de la flottille arrivée depuis quelque temps à Cadix. — L'assemblée de Heilbronn n'a pas commencé sitôt qu'on l'avoit dit; l'électeur de Mayence y va et l'empereur y envoie le prince Eugène et le prince de Lewenstein. — On mande de Lunéville que le chevalier de Saint-Georges y est arrivé; on y est fort content de lui; il a envoyé à Utrecht ses protestations contre tout ce qui s'y pourra passer à son préjudice. — Il y eut grande musique le soir chez madame de Maintenon.

Jeudi 11, *à Marly*. — Le roi se promena tout le matin dans ses jardins; il a fait couper les arbres à droite et à gauche du château, les plus proches des pavillons et qui couvroient de nouvelles fontaines. L'après-dînée le roi courut le cerf; l'électeur de Bavière étoit à la chasse qui ne fut pas si belle qu'à l'ordinaire. Il soupa chez M. d'Antin et joua dans le salon avant et après souper. — Milord Galloway, qu'on croyoit mort il y a quatre, ou cinq mois, a écrit depuis quelques jours à Saint-Victor qui est fort de ses amis; il se porte bien, mais il devient aveugle. Il est retiré à la campagne et n'entre plus dans aucunes affaires; il étoit fort dans le parti des wighs. — Madame la princesse de Conty, qui a vendu une maison qu'elle avoit à Paris et qui étoit fort triste, avoit voulu acheter depuis la maison de M. de Bretonvilliers, dans l'île, qu'on lui avoit fort vantée; elle a été la voir et elle ne lui a point plu du tout. Elle s'est déterminée à acheter l'hôtel de Lorges qui lui a fort plu; elle l'achète à vie. Elle en donne 50,000 francs par an et environ 100,000 francs d'argent comptant.

Vendredi 12, *à Marly*. — Le roi travailla le matin avec son confesseur. L'après-dînée il fit la revue de ses gardes du corps qu'il vit à pied et à cheval et beaucoup plus en détail qu'il n'avoit fait mercredi; plus il les examine, plus il en est content. Le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. Madame de Mouchy

se trouva mal ; on la croit blessée. Madame la duchesse de Berry, qui a beaucoup d'amitié pour elle, passa presque toute la journée dans sa chambre, envoya chercher à Paris Dionis et la garde qu'elle a eue dans ses couches. La mère de madame de Mouchy n'en auroit pas pu avoir plus de soin. — Le maréchal d'Harcourt s'est fait porter à Paris, mais il a la tête si foible encore qu'il a fallu l'arrêter plusieurs fois en chemin. — Il n'y a plus qu'un plénipotentiaire de l'archiduc et qui dit toujours qu'il a ordre de son maître d'en partir bientôt ; c'est le baron Kirkener, conseiller aulique. Il prétend que son maître avec l'empire est en état de soutenir la guerre et qu'il y est résolu, mais nous croyons toujours ici qu'il ne le peut et qu'il ne l'entreprendra point.

Samedi 13, *à Marly*. — Le roi se promena tout le matin dans ses jardins ; l'après-dînée il fit la revue de ses gendarmes, de ses chevau-légers et de ses deux compagnies de mousquetaires qui sont tous d'une beauté étonnante. Le prince Ragotzki étoit à cette revue, et avoit été à celle des gardes du corps ; il ne croyoit pas qu'il y pût avoir dans le monde des troupes de cette beauté-là. — Le maréchal de Bezons a pris congé du roi, et s'en va à Metz ; il assemblera son armée sur la Sarre. Le maréchal de Villars ne prendra congé du roi que jeudi. — On a déclaré à l'archiduc, du consentement de la reine de la Grande-Bretagne, que, s'il ne signe pas la paix ce mois-ci, on fera sauter le fort de Kehl et le vieux Brisach, qui sont deux places qu'on lui devoit rendre par la paix, et qu'on ne lui rendra point les places que le roi lui pourra prendre cette campagne, si on la fait.

Dimanche 14, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État ; l'après-dînée il alla tirer, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Pelletier. La Faye, gentilhomme ordinaire du roi, arriva sur les dix heures du matin et M. de Torcy le vint dire au roi dans le temps qu'il sortoit de sa chambre pour aller à la messe. Il ap-

porte les ratifications de paix d'Angleterre et de Savoie; celle de Brandebourg que nous appellerons présentement roi de Prusse sont arrivés à Utrecht, et la Faye qui en est parti depuis trois jours, et que le maréchal d'Huxelles envoie au roi, assure qu'on les aura dans deux jours avec les ratifications de Hollande. On a ordonné de grands feux de joie à Utrecht et à la Haye; nous en ferons faire apparemment à Paris dans peu de jours. M. de Kirkener, plénipotentiaire de l'empereur, étoit encore à Utrecht quand la Faye en est parti, mais il dit toujours qu'il s'en va et que son maître est résolu à continuer la guerre et de venir commander son armée en personne sur le Rhin. — Le roi commence à dater aujourd'hui « de notre règne le soixante et onzième. »

Lundi 15, *à Marly*. — Le roi a pris médecine; il a avancé de huit jours le temps auquel il a accoutumé de se purger, parce que la semaine qui vient est toute de jours maigres, hormis le jeudi, qui est une grande fête. L'après-dînée le roi travailla avec M. de Pontchartrain. — Les régiments des gardes françoises et suisses ont commencé à marcher aujourd'hui; le reste marchera demain. — Il paroît une lettre imprimée en Hollande qu'on attribue au comte de Zinzendorf, ou plutôt à un François réfugié en Hollande, qui s'appelle Dumont, à qui le comte de Zinzendorf a fait donner tous les mémoires; cette lettre est fort injurieuse à la reine de la Grande-Bretagne. — Le maréchal de Villars presse le roi d'augmenter considérablement les troupes qu'il envoie sur le Rhin et sur la Moselle, et assure S. M. que plus il y en aura, plus il les fera subsister aisément. — Madame la grande-duchesse est allée aux eaux de Bourbon, n'étant pas encore bien rétablie de son accident de l'année passée.

Mardi 16, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite longtemps avec M. Desmaretz; il travailla l'après-dînée avec M. Voisin, et puis se promena dans les jardins jusqu'à la nuit. — M. Pajot, qui

étoit à Utrecht, arriva ici le matin; le maréchal d'Huxelles l'a envoyé pour apporter les ratifications de Hollande et du roi de Prusse. Il apporte aussi le traité de commerce fait avec les Hollandois, qui est presque tout pareil à celui qui avoit été fait à la paix de Ryswick. M. Pajot partit samedi d'Utrecht; M. de Kirkener, plénipotentiaire de l'empereur, y étoit encore, mais il en devoit partir le lundi pour aller à Dusseldorf, où il attendra les ordres de son maître, et, s'il ne revient personne à Utrecht de la part de l'empereur avant le 1er juin, tous les plénipotentiaires s'en retourneront chacun à la cour de leurs maîtres et l'assemblée sera finie. On publiera lundi à Paris la paix avec l'Angleterre, la Hollande, la Savoie et le roi de Prusse, et l'on chantera le *Te Deum* jeudi à Notre-Dame.

Mercredi 17, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, dîna chez madame de Maintenon; il y donna une loterie aux dames qui avoient dîné avec lui. Il se promena ensuite dans ses jardins, et le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. Le roi avoit commandé à M. d'Antin de faire voir Marly au comte de Saaros, qui est un grand connoisseur à tout; M. d'Antin lui donna un grand dîner, le promena partout dans les hauts et dans les bas de Marly. Il rencontra le roi durant sa promenade, et ne s'y attendoit point; le roi lui parla en passant fort gracieusement. L'électeur de Bavière courut le cerf dans la forêt de Saint-Germain avec les chiens de M. le comte de Toulouse; madame la Duchesse, les princesses ses filles et plusieurs dames étoient à la chasse. Ils revinrent tous ici souper chez M. le comte de Toulouse; avant souper et après souper ils jouèrent dans le salon avec monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry. — Le roi fait marcher encore de Flandre en Allemagne soixante bataillons et quatre-vingts escadrons; on n'attendoit que les ratifications de la paix pour les faire marcher, car nous n'en avons plus besoin en Flandre.

Jeudi 18, *à Marly.* — Le roi se promena tout le matin dans ses jardins, et courut le cerf l'après-dînée; madame la duchesse de Berry étoit avec lui dans sa calèche pour la première fois. — Le maréchal de Villars prit congé du roi, et il partira de Paris dimanche ou lundi. M. le Duc partira les premiers jours du mois qui vient, et M. le prince de Conty fera la campagne. — Par toutes les nouvelles qu'on reçoit d'Allemagne, on a lieu de croire que l'archiduc veut faire la guerre; le comte de Zinzendorf est arrivé auprès de lui à Luxembourg. Ce prince est sorti de Vienne, où la maladie contagieuse augmente; le prince Eugène l'a suivi, et n'étoit point encore parti pour l'assemblée de Heilbronn. — Les nouvelles varient tellement sur le roi de Suède et sur les secours que les Turcs lui veulent donner qu'on ne sait plus qu'en croire. On doute même que le Grand Seigneur fasse la guerre aux Moscovites; ce qu'il y a de sûr c'est qu'il est encore à Andrinople, et que le roi de Suède est dans un château à quelques lieues de là. — Le roi jugea hier au conseil une affaire entre le maréchal de Villars comme gouverneur de Provence et Saint-Victor, à qui M. de Vendôme avoit donné le commandement des tours de Toulon; cet emploi lui valoit 1,200 écus. Le roi a jugé en faveur du maréchal de Villars.

Vendredi 19, *à Marly.* — Le roi se promena tout le matin dans ses jardins; il alla tirer l'après-dînée. Le soir il y eut grande symphonie chez madame de Maintenon. Le roi trouva bon que l'on fît voir les jardins et les eaux au duc de Shrewsbury; M. de Torcy le promena l'après-dînée dans tous les bosquets et à toutes les fontaines. — Il arriva un courrier d'Utrecht, par qui on apprit que M. Kirkener étoit prêt à monter dans sa chaise de poste pour aller à Dusseldorf, et cette nouvelle, avec celle que l'on reçoit de l'assemblée d'Heilbronn, font qu'on ne doute quasi plus que l'empereur ne veuille faire la guerre. Le roi aura cette campagne, sur le Rhin ou sur la Moselle,

cent quatre-vingt-dix bataillons et deux cent soixante-trois escadrons; les directeurs et les inspecteurs mandent tous au roi que jamais les troupes n'ont été si complètes et en si bon état. — M. et madame de Monaco sont plus brouillés que jamais sur le mariage de mademoiselle leur fille. Il y a déjà quelque temps que M. de Monaco s'en est allé à Mantoue, où il a emmené ses trois filles; l'aînée qu'il veut marier persiste à dire qu'elle ne signera jamais que sa mère n'ait signé.

Samedi 20, *à Marly*. — Le roi, après la messe, vouloit aller se promener dans ses jardins, mais la pluie l'en empêcha; il travailla dans son cabinet avec M. d'Antin. L'après-dînée le temps se mit au beau et le roi se promena jusqu'à sept heures; le soir il travailla avec M. Voisin chez madame de Maintenon. Monseigneur le duc de Berry courut le loup dans la forêt de Saint-Germain avec les chiens de M. de Maillebois et tua le loup. Madame la duchesse de Berry étoit à la chasse en calèche, et lundi elle recommencera à monter à cheval. — Par les dernières nouvelles qu'on a reçues d'Allemagne il y a lieu de croire que le comte de Steinbock sera contraint de capituler et de se rendre prisonnier de guerre, lui et toutes ses troupes, parce que les vivres lui manquent absolument dans Tonningen. — Tous les avis sur l'état où est le roi de Suède et sur la guerre qu'on assuroit que le Grand Seigneur vouloit faire aux Moscovites varient tellement, qu'on ne sait plus quasi ce qu'il en faut croire; il y a même des lettres qui portent que le roi de Suède sera contraint d'aller à Constantinople et de s'y embarquer pour venir à Marseille.

Dimanche 21, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État et alla tirer l'après-dînée; il travailla au retour avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. L'électeur de Bavière donna une grande fête à Surênes; plusieurs courtisans y allèrent dîner et beaucoup de dames de Paris. Il y eut grand jeu l'après-dînée, et à six heures, on descendit

dans le jardin où il y avoit six échafauds en différents endroits pour les violons et les hautbois; tous les garçons et les filles du village, à qui l'électeur avoit fait donner des rubans de la couleur de sa livrée, vinrent danser après vêpres. Il y vint plus de cinq cents carrosses de Paris et quelques-uns des carrosses pleins de masques. Le souper fut magnifique comme le dîner l'avoit été; on rejoua jusqu'après minuit. Madame la Duchesse, au sortir du cabinet du roi, y alla avec les princesses ses filles et quelques dames de celles qui sont ici. Dès qu'elle y fut arrivée, on fit commencer la comédie qu'on avoit fait exprès pour cette fête, et on avoit fait un assez joli théâtre au bout du jardin, sur une terrasse au bord de la rivière. Après la comédie les danses et le jeu recommencèrent jusqu'à six heures du matin.

Lundi 22, *à Marly*. — Le roi se promena tout le matin dans ses jardins, où il fait toujours des embellissements nouveaux, mais de peu de dépense. Il courut le cerf l'après-dînée, et s'opiniâtra à la chasse, quoiqu'elle allât mal; il n'en revint qu'à sept heures et demie et, quand les chasseurs l'eurent assuré qu'on ne pourroit pas retrouver le cerf. Le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. L'électeur de Bavière devoit venir à la chasse; mais, comme il avoit veillé toute la nuit, il prit le parti de se reposer. — On publia la paix à Paris; on l'a publiée en douze endroits de la ville, et il n'y a presque pas une grande rue où on ne passe. M. le duc du Maine et madame la duchesse du Maine, qui étoient venus de Sceaux, allèrent à la place royale, chez madame la duchesse de Rohan, d'où ils virent la marche et entendirent la publication de la paix, et de leurs balcons ils jetoient de l'argent au peuple. Il y avoit beaucoup de maisons dans Paris fort illuminées et des feux de joie dans toutes les rues. M. d'Argenson, lieutenant de police, qui marchoit à la tête de tout, distribuoit aussi de l'argent au peuple.

Mardi 23, *à Marly*. —Le roi tint le conseil de finances, et travailla ensuite avec M. Desmaretz jusqu'à une heure et demie ; l'après-dînée, il travailla avec M. Voisin, et à six heures, il alla à la roulette où il demeura quelque temps. Madame la duchesse de Berry y étoit avec beaucoup de dames ; quand le roi les eut vues aller deux ou trois fois, il alla se promener au mail et voir jouer les bons joueurs. — On mande d'Utrecht que les plénipotentiaires de tous les princes d'Allemagne qui y étoient en sont partis, et l'on ne doute quasi plus que l'empereur et l'empire ne veuillent continuer la guerre, quoiqu'ils ne paroissent pas avoir des forces égales aux nôtres. — Milord Powis avoit prêté sa maison dans Londres au duc d'Aumont, et la chambre d'assurance de Londres devoit lui payer la moitié de cette maison, qui pouvoit lui avoir coûté 100,000 écus ; il avoit aussi eu quelques meubles brûlés qu'il avoit laissés dans son garde-meuble. Le roi, pour le dédommager magnifiquement, donne à ce milord 250,000 francs, qui lui seront payés en cinq ans, en lui donnant 50,000 francs par an.

Mercredi 24, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État ; il vouloit aller tirer l'après-dînée, mais il fit un si vilain temps qu'il ne pût pas sortir. Le soir il y eut une grande musique chez madame de Maintenon. — Le cardinal de Noailles travaille à l'accommodement du marquis de Gesvres avec sa femme, mais on craint qu'il n'y puisse pas réussir, tant les esprits sont aigris. Il est souvent en conférence avec le président de Novion, parent et ami du duc de Tresmes, et avec M. de Caumartin, oncle de la marquise de Gesvres, et a ordonné au promoteur de Notre-Dame, qui est le principal juge de cette affaire, de suspendre toutes les procédures jusqu'après la Pentecôte. — Le roi a donné au maréchal de Villars pour son équipage 100,000 francs, je crois, qu'on prendra sur la vente des balandres qui furent prises la campagne dernière à Marchiennes. Le maréchal de Villars, croyant ne point

servir depuis que le maréchal d'Harcourt avoit été nommé pour commander sur le Rhin, s'étoit défait d'une partie de son équipage; ce maréchal doit arriver ce soir à Metz.

Jeudi 25, *à Marly.* — Le roi alla l'après-dînée entendre vêpres à la paroisse de Marly où on chanta le *Te Deum;* au retour il se promena dans les jardins jusqu'à la nuit. Le soir il y eut une petite loterie chez madame de Maintenon. — On chanta le *Te Deum* à Paris, et le soir à la Grève il y eut un beau feu d'artifice. Le duc de Tresmes, gouverneur de Paris, après le feu donna un souper magnifique à ses dépens dans l'hôtel de ville; nous étions plus de cinquante à deux tables. L'ambassadeur et l'ambassadrice d'Angleterre y étoient. Il y avoit douze dames, beaucoup d'étrangers, et nous y étions allés d'ici les maréchaux de Berwick et de Tallard, le duc d'Antin, M. de Torcy, Livry, mon fils et moi; durant le souper les vingt-quatre violons jouèrent. L'électeur de Bavière et le comte de Saaros étoient priés à cette fête; l'électeur vit le feu dans une autre maison de la Grève où il soupa avec des dames, et le comte de Saaros vit le feu d'un autre endroit, mais à cause du cérémonial, il ne voulut point être au souper. M. le nonce, qui étoit convié aussi, vit le feu avec nous, mais il ne demeura point au souper.

Vendredi 26, *à Marly.* — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier et alla courre le cerf l'après-dînée; l'électeur étoit à la chasse, qui fut belle et courte. Après la chasse, le roi se promena dans ses jardins; l'électeur vint à la promenade; le roi le mena voir jouer au mail; mais le roi, ne pouvant achever toute la promenade à pied, monta dans son petit chariot, et l'électeur suivit le roi avec tous les courtisans. Le roi lui fit même une manière d'excuse sur ce qu'il étoit obligé de monter dans son chariot. Après la promenade, le roi entra chez madame de Maintenon, où il y eut grande musique, et l'électeur entra dans le salon où il y eut grand jeu à l'ordinaire. Il soupa chez

le duc d'Antin, et après souper, quand monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry furent sortis du cabinet du roi, le jeu recommença, et à trois heures du matin l'électeur retourna à Surênes. — Madame la duchesse de Lesdiguières la riche, pour la distinguer des deux autres duchesses de Lesdiguières, qui sont veuves comme elle, tomba en apoplexie à Paris; elle en avoit déjà eu quelques attaques.

Samedi 27, *à Marly*. — Le roi se promena le matin; il travailla l'après-dînée avec M. Voisin, alla ensuite voir jouer au mail. — On reçut plusieurs avis d'Allemagne de la nécessité où avoit été le comte de Steinbock de se rendre prisonnier de guerre avec toute son armée; il avoit encore huit ou dix mille hommes que le roi de Danemark promet de faire passer en sûreté dans le pays de Schonen après qu'ils auront payé leur rançon, et les engage à ne point porter les armes d'un an. — Le maréchal de Villars doit arriver aujourd'hui à Strasbourg; il séjourna jeudi à Metz, et en devoit partir le lendemain. Il a trouvé à Metz Contades, major du régiment des gardes et major général de l'armée, à qui il a appris que le roi le faisoit maréchal de camp. On n'a point fait d'autres officiers généraux quoiqu'on eut cru tout l'hiver que le roi feroit une grande promotion. — Madame la duchesse de Lesdiguières, qui tomba en apoplexie avant-hier, est considérablement mieux et en état d'aller aux eaux de Bourbon à la fin de la semaine qui vient.

Dimanche 28, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État; il alla tirer l'après-dînée, et le soir il travailla avec M. Pelletier. — On va travailler aux démolitions de Dunkerque, et l'on demande 800,000 francs pour en démolir le tiers seulement. On commence à évacuer les places en Flandre de part et d'autre. Nous rendrons Ypres en même temps qu'on nous rend Lille; les Hollandois en ont donné le gouvernement au prince de Holstein-Beck, qui avoit celui de Lille. — On parle fort de diminuer

les doubles emplois dans les provinces et dans les places ; on a déjà ôté quelques officiers généraux qui servoient en Languedoc, et on a réduit à 40,000 francs les appointements de M. de Roquelaure, qui commande en chef dans cette province. — M. Voisin a mandé au marquis de Hautefort, qui est à Paris et qui croyoit ne pas servir cette année, de partir pour aller à Strasbourg ; il est un des plus anciens lieutenants généraux de France, et Biron, qui est en liberté présentement, a ordre de partir aussi. — On n'a point touché aux appointements de M. de Roquelaure, qui sont moindres que l'on ne disoit.

Lundi 29, *à Marly*. — Le roi se promena tout le matin dans ses jardins, et courut le cerf l'après-dînée ; l'électeur de Bavière et le comte de Saaros étoient à la chasse. Le roi m'avoit commandé de donner à dîner à M. de Saaros, et l'électeur de Bavière soupa chez M. d'Antin, comme il fait d'ordinaire quand il est ici. Le roi fit donner des chevaux au comte de Saaros, comme il en fait donner à l'électeur, et lui parla plusieurs fois durant la chasse. L'électeur joua dans le salon devant et après souper, s'en retourna à quatre heures du matin pour revenir l'après-dînée voir les princesses aller à la roulette ; c'est un divertissement qu'il ne connoît point encore. — Le duc de Shrewsbury fera son entrée comme ambassadeur extraordinaire le dimanche d'après la Pentecôte ; le maréchal d'Estrées est nommé pour l'accompagner, et il viendra à Versailles le mardi d'après pour avoir sa première audience publique, et ce sera le prince Charles de Lorraine qui l'accompagnera.

Mardi 30, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite avec M. Desmaretz ; il fit porter son dîner chez madame de Maintenon. Après dîner il travailla avec M. Voisin, et à six heures il alla se promener à la roulette où il vit aller monseigneur le duc de Berry, madame la duchesse de Berry et beaucoup de dames. L'électeur de Bavière étoit dans la roulette avec eux ;

c'étoit un divertissement qu'il ne connoissait point. Après la roulette, le roi rentra chez madame de Maintenon. Monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry menèrent l'électeur dans le salon, où il y eut grand jeu; l'électeur soupa chez M. d'Antin, et après souper le jeu recommença. Le roi vint dans le salon voir commencer le jeu, pour faire des honnêtetés à l'électeur. — Le roi a donné une pension de 6,000 francs à Chevilly, lieutenant de roi d'Ypres; cette place sera livrée aux Hollandois lundi 5 juin, et le même jour ils nous livreront Lille.

Mercredi 31, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, se promena l'après-dînée dans ses jardins, et le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. — Les Moreaux, marchands de Paris, donnèrent à l'électeur de Bavière une grande fête à une maison qu'ils ont auprès de Paris, qui s'appelle Villiers; il y eut grand bal après souper, où il vint beaucoup de masques de Paris. L'électeur et toutes les dames qui avoient soupé avec lui se masquèrent aussi; on a fait beaucoup d'histoires de ce bal-là, qui peut-être ne sont pas vraies. — La flotte de l'amiral Jenning est arrivée devant Barcelone, pour transporter en Italie les troupes impériales qui étoient en Catalogne. M. de Staremberg, qui les commande, a mandé à l'ambassadeur d'Angleterre qui est à Madrid qu'il alloit incessamment s'embarquer et exécuter la promesse qu'avoit faite l'archiduc d'évacuer l'Espagne. — Le roi a accordé à la reine de la Grande-Bretagne la liberté des galériens françois protestants, et même pour ceux d'entre eux qui sont sur les galères pour autres causes que la désobéissance.

Jeudi 1er *juin*, *à Versailles*. — Le roi se promena tout le matin à Marly, et en repartit à cinq heures pour revenir ici. Le duc de Shrewsbury lui présenta le duc de Richmond, qui est à Paris depuis un mois, mais il ne pouvoit voir le roi parce qu'on ne le voit pas à Marly. — Il y a encore plusieurs officiers généraux nommés pour aller

servir dans les armées du Rhin ; on laissera peu de troupes sur la Moselle et sur la Sarre. — La santé du pape est fort rétablie, et on ne dit plus que nos cardinaux seront obligés d'aller bientôt à Rome. — On croit le cardinal Gualterio embarqué pour venir en France, et il a fait louer l'hôtel de la Reine Marguerite à Paris, et une maison dans Versailles, ce qui fait croire à beaucoup de gens qu'il songe à la charge de grand aumônier, mais nous sommes toujours persuadés ici qu'elle est destinée au cardinal de Rohan, et que le roi la lui donnera quand il prendra congé de lui pour aller à Strasbourg.

Vendredi 2, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier, et s'enferma avec lui l'après-dînée, comme il fait toujours la veille des communions ; il sortit à cinq heures pour aller se promener à Trianon. — Il arriva un courrier du maréchal de Villars qui est à Strasbourg ; il mande que le prince Eugène est arrivé à l'armée ennemie le même jour que lui est arrivé à Strasbourg, que toutes nos troupes tant infanterie que cavalerie sont plus complètes et en meilleur état que jamais. Il mande au roi apparemment ses vues et ses desseins, mais cela ne vient pas sitôt jusqu'à nous. — Toutes les nouvelles du roi de Suède et des projets de guerre du Grand Seigneur contre les Moscovites varient tous les ordinaires, et on ne sait plus du tout ce qu'il en faut croire. Il y a des avis qui portent que le roi de Suède s'embarquera pour venir en Provence, et, en cas que cela fût, le roi a donné des ordres à M. de Grignan, qui commande en cette province, de lui faire toute sorte d'honneurs.

Samedi 3, *à Versailles.* — Le roi fit ses dévotions dans la chapelle en bas, et toucha ensuite beaucoup de malades. L'après-dînée il entendit vêpres en bas, et en sortant de la chapelle il s'enferma avec le P. le Tellier et fit la distribution des bénéfices. On n'a point de liste des bénéfices qui ont été donnés, on sait seulement que l'abbaye de Saint-Germer de Fleix, dont le nouvel évêque de

Beauvais a donné depuis peu sa démission, a été donnée à sa recommandation à l'abbé Bégon, fils de feu Bégon, qui étoit intendant à Rochefort. Il est fort de ses amis depuis longtemps et sont même parents du côté des Colbert. Les autres bénéfices qui ont été donnés sont de si peu d'importance qu'on ne s'en est pas informé. — Le roi a cassé la compagnie de gentilshommes qui étoit en Normandie et que M. de Matignon, comme lieutenant général de la province, commandoit; c'étoit lui qui les avoit fait établir du temps que M. de Chamillart étoit secrétaire d'État de la guerre. On leur donnoit à chacun dix sols par jour, et sur cela on prenoit pour les faire habiller à l'uniforme et de quoi leur donner des maîtres pour leur apprendre surtout les mathématiques.

Dimanche 4, jour de la Pentecôte, à Versailles. — Le roi, à onze heures et demie, descendit dans la chapelle précédé de tous les chevaliers de l'Ordre, où il entendit la grande messe; c'étoit l'abbé d'Estrées, prélat de l'Ordre, qui officioit. L'après-dînée il entendit le sermon de l'abbé Miton et vêpres ensuite; à six heures il revint au salut. — Il arriva un courrier du cardinal de la Trémoille qui apporta les bulles de l'évêché de Tournay pour le comte de Lewenstein que le pape a accordées sur la démission de l'évêque de Tournay, Beauvau. Le pape accorde à ce comte la rétention du grand doyenné de Strasbourg, des canonicats de Cologne et de Strasbourg et de deux abbayes qu'il a en France, et lui a accordé toutes ces grâces quoiqu'il ne fût point prêtre; il va prendre les ordres incessamment. Il y a huit jours qu'il est parti d'ici pour aller à sa terre de Rochefort, qui est dans les Ardennes; il étoit venu à la cour député du chapitre de Strasbourg et n'ayant aucune vue de se faire évêque.

Lundi 5, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État qu'il auroit tenu hier sans la bonne fête, et ce conseil dura jusqu'à deux heures; l'après-dînée il alla tirer, et le soir il travailla avec M. de Pontchartrain chez madame

de Maintenon. — Les compagnies supérieures viendront haranguer le roi sur la paix vendredi et samedi, le parlement, la chambre des comptes, la cour des aides, la cour des monnoies et la ville le vendredi, le grand conseil l'université et l'Académie françoise le samedi; se sera M. le cardinal de Polignac qui portera la parole pour l'Académie. — On a cassé quelques régiments nouveaux en Flandre, mais je n'en sais par le détail ni comme l'on traite les officiers des régiments que l'on réforme. — Il n'est point vrai qu'on ait diminué les appointements de M. de Roquelaure, qui commande en Languedoc, mais il n'est point vrai aussi qu'il eût plus de 100,000 francs pour y commander; tout ce qu'il touche du roi et de la province ne monte qu'à 66,000 livres.

Mardi 6, *à Versailles.* — Le roi, après la messe qu'il entendit en bas dans la chapelle, donna la barrette au cardinal de Polignac, avec les cérémoniesaccoutumées en pareilles occasions; c'est l'abbé Howart, camérier d'honneur du pape, qui l'a apportée de Rome. Le cardinal, après la messe, fut conduit par le baron de Breteuil, introducteur des ambassadeurs, dans le cabinet du roi, à qui il fit sa harangue de remercîments, et dans la suite de la journée il vit tous les princes et princesses de la maison royale. Le roi tint le conseil de finances à onze heures, travailla l'après-dînée jusqu'à cinq heures avec M. Voisin, et puis alla se promener à Trianon. — L'électeur de Bavière donna une grande fête à Suresnes, et de dessus la terrasse de son jardin on vit tirer l'oie dans la rivière. Il y avoit des deux côtés de l'eau un nombre infini de peuple et plus de six cents carrosses. Il n'y eut point de bal le soir, pour éviter les petites tracasseries qu'il y avoit eues au bal de Villiers, chez les Moreaux.

Mercredi 7, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, alla tirer l'après-dînée, et ne revint de la chasse qu'à huit heures et demie. Il remit au lendemain la musique qu'il devoit avoir ce soir-là chez madame de Maintenon.

Le roi, après son dîner, fit entrer dans son cabinet le cardinal de Rohan qui lui avoit demandé audience et qui lui rendit compte de plusieurs choses qui regardent l'évêché de Strasbourg, où il s'en va les premiers jours de la semaine qui vient, et ensuite il lui fit de nouvelles instances sur la charge de grand aumônier que le roi lui donna. Il lui dit en la lui donnant qu'il avoit différé longtemps parce qu'il falloit bien faire des réflexions sur un pareil choix, et qu'après y avoir bien pensé il croyoit n'en pouvoir faire un meilleur ni qui lui fut plus agréable. Il prêtera samedi les deux serments qu'il faut prêter pour cette charge, l'un pour la charge en présence de M. de Pontchartrain, secrétaire d'État de la maison, et l'autre pour l'Ordre, que M. de la Vrillière lui donnera à lire et à signer *.

* Ce qui retarda si longtemps la charge de grand aumônier de France à être donnée, fût le marché du P. le Tellier et du cardinal de Rohan pour l'affaire du cardinal de Noailles, si connue depuis sous le nom fatal de la Constitution. Le cardinal de Rohan, qui devoit tout au cardinal de Noailles, et qui trouvoit mauvais tout ce qui se passoit contre lui, vouloit se contenter de demeurer neutre ou conciliateur; le P. le Tellier le vouloit chef de son parti, et mettoit la charge à ce prix. Tallard, entremetteur, ne cessoit de presser le cardinal, et de lui représenter la différence d'être ou n'être pas grand aumônier, par le dégoût de voir un autre cardinal en cette place et par la privation des facilités de s'approcher du roi, et de lui parler à tous moments. Il ajoutoit la peinture d'un cardinal qui n'est de rien, et sa disproportion d'avec un autre qui non-seulement est de quelque chose, mais qui est porté à la tête d'une affaire favorite et longue qui lui ouvre toutes les privances, et les grâces pour lui et pour les siens, qui s'élève à la tête du clergé pour les affaires et par la distribution des peines et des récompenses sur lesquelles il est sans cesse consulté de moitié avec un confesseur, qui, tout puissant qu'il est, lui et sa société, a un besoin continuel de son entremise et par conséquent de compter avec lui pour tout le reste; enfin, que prenant parti et prenant celui du cardinal de Noailles, il ne pouvoit être qu'en second, au lieu que lui étant contraire, il devenoit lui-même chef de parti et du parti florissant et pareil au cardinal de Noailles, malgré toute la disproportion d'âge et d'ancienneté en tout, et fort supérieur pour le crédit et la cabale des jésuites et des autres ennemis du cardinal

de Noailles. Tallard prêchoit avec une activité et une assiduité non pareille, parce qu'il comptoit bien prêcher pour soi-même, en s'acquérant par là le confesseur, et en se flattant bien de se ressentir de la faveur où il vouloit jeter l'oncle nouveau de son fils, et de trouver moyen de profiter pour lui et pour son fils, comme il arriva bientôt après, et même d'entrer dans l'affaire et à la longue de s'ouvrir une porte dans le conseil. Le cardinal de Rohan ne pouvoit combattre des raisons si plausibles que par un reste de palpitation pour la justice et pour la vérité, qui à la vue riante d'une ambition satisfaite perdoit toujours du terrain ; la vénération et la reconnoissance faisoient encore en lui quelques foibles efforts; et il étoit retenu par quelque honte d'oser à son âge et presque disciple encore, faire contre à son maître et à son bienfaiteur. Sa paresse naturelle lui étoit un autre frein. Il étoit né pour vivre mollement dans le faste et les délices, en grand seigneur, loin de tout travai et de tout embarras, et quoiqu'on lui cachât avec soin ceux qui le menaçoient en s'abandonnant à ce qu'on vouloit de lui, il ne laissoit pas d'en prévoir une partie, et avoit peine à soumettre son col à ce pesant joug. A la fin, la vue de la charge qui l'attendoit, de l'état de chef de parti qu'on lui présentoit, de distributeur des grâces et des disgrâces qui s'offroit à lui, et de personnage considérable à Rome et en France, de protecteur de l'Église, de véritable chef du clergé, de ressource dominante des jésuites qu'il s'attachoit, et à sa maison pour laquelle il vouloit toutes choses ; tout ce groupe ensemble, sans cesse rebattu par tout l'esprit, l'insinuation, l'ambition de Tallard, l'emporta sur les considérations plus religieuses, plus honnêtes et plus sages. Il se laissa entraîner à des gens qui le payèrent comptant d'avance par la charge dès qu'il se fut rendu, et qui firent après de lui tout ce qu'ils voulurent.

Jeudi 8, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly; il en revint à sept heures, et il y eut grande musique chez madame de Maintenon. Le roi donna, le matin après son lever, au cardinal de Polignac l'expectative pour la pension de 2,000 écus que le clergé donne aux cardinaux ; il faut des lettres patentes pour cette expectative. Le clergé donne six pensions de 2,000 écus, qui sont toutes remplies. Après que le cardinal eut remercié le roi, il lui dit que, quoiqu'il fût comblé de ses grâces, il ne pouvoit se croire parfaitement heureux que quand il auroit l'honneur d'être son domestique; il lui avoit déjà demandé plusieurs fois la

charge de maître de la chapelle de musique, vacante depuis la mort de l'archevêque de Reims; le roi lui répondit: « Je vous parlerai bientôt sur cela, » et en sortant de son dîner, il le fit entrer dans son cabinet et lui donna la charge, mais il lui commanda de n'en point parler, parce qu'il y a une petite difficulté qu'il faut surmonter.

Vendredi 9, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier. L'après-dînée il passa chez madame de Maintenon, et à cinq heures il alla se promener avec elle et les dames qui ont accoutumé d'y être; ils se promenèrent à Trianon, et en revinrent de bonne heure. — La difficulté qu'il y avoit pour la charge du cardinal de Polignac, c'est que cette charge doit prêter serment entre les mains du grand maître de la maison et non pas du roi, et qu'ainsi cela pouvoit faire quelque peine à un cardinal; mais M. le Duc, grand maître de la maison, qui doit partir lundi pour l'armée, a consenti qu'après son départ le roi fît prêter serment au cardinal de Polignac, et on écrira seulement que cet exemple ne pourra pas tirer à conséquence pour l'avenir, ni nuire aux droits de la charge de grand maître. — Il arriva un courrier du maréchal de Villars, qui a pris la poste de Spierbach. Nos soldats ont fait une diligence incroyable dans cette marche; cela assure le siége de Landau, et ôte aux ennemis le moyen de le secourir.

Samedi 10, *à Versailles.* — Le roi, après son lever, fit prêter au cardinal de Rohan dans son cabinet le serment de grand aumônier de France que M. de Pontchartrain lui lut; ensuite on lui attacha un habillement sur lequel il y avoit un Saint-Esprit, et M. de la Vrillière lui donna à lire le serment pour l'Ordre, et le roi lui mit au col le cordon bleu. Les deux derniers cardinaux qui avoient été grands aumôniers, qui étoient le cardinal de Janson et le cardinal de Coislin, n'avoient point prêté ce second serment, parce qu'ils étoient prélats associés à l'Ordre avant que d'avoir la charge; ainsi ils avoient déjà prêté

ce serment-là. — Les députés des États de Bourgogne haranguèrent le roi; l'abbé de Roquette portoit la parole. Après la harangue, le roi alla à la messe et puis tint le conseil de finances. L'après-dînée le roi travailla avec M. Voisin. — M. de Châteauneuf est nommé à l'ambassade de Hollande; il a été ambassadeur à la Porte il y a déjà quelques années. — M. l'évêque de Meaux a la nomination du roi au cardinalat, et en est venu remercier le roi ce matin.

Dimanche 11, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État; il alla tirer l'après-dînée, et le soir il travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. Madame la Princesse est ici depuis quelques jours, et a entretenu le roi plusieurs fois; elle pense comme lui que rien n'est si bon pour mettre la paix dans sa famille que de faire un double mariage qui a déjà été proposé plusieurs fois, qui est de faire épouser à M. le Duc mademoiselle de Conty et à M. le prince de Conty mademoiselle de Bourbon. Madame la princesse de Conty la mère fait beaucoup de difficulté sur ces mariages; elle dit qu'il faut que les procès soient jugés auparavant, qu'on lui a fait d'autres propositions pour le mariage de son fils, où elle est entrée, que mademoiselle de Bourbon n'aura point de bien. On lui répond sur cet article qu'on donnera 500,000 francs à mademoiselle de Bourbon comme elle les donne à mademoiselle de Conty, et de ces 500,000 francs, madame la Princesse, M. le Duc et madame la Duchesse se rendent garants. Le roi lui a déclaré qu'il vouloit les mariages; elle est repartie pour Paris un peu en colère, mais on espère lui faire entendre raison *.

* M. [le duc] et madame la duchesse d'Orléans, fort chargés de filles, souhaitoient fort de s'en défaire. Mademoiselle de Conty se piquoit d'aimer Mademoiselle, qui, devenue duchesse de Berry, redoubla d'amitié pour elle. Ils crurent donc cette voie la meilleure pour engager le mariage de son frère avec une sœur de madame la duchesse de Berry, et pour bâcler leur affaire si sûrement et avec tant de secret, qu'il n'y eût plus qu'à

en parler au roi et tout de suite faire le mariage. L'aigreur du procès de M. le Duc contre ses tantes pour la succession de M. le Prince, leur faisoit espérer de trouver madame la princesse de Conty, mère, favorable, que madame la duchesse d'Orléans avoit ménagée, et qui se trouvoit liée d'intérêts communs dans ce procès avec sa sœur madame la duchesse du Maine. En effet, mademoiselle de Conty se chargea de tout [avec une joie et une amitié extérieurement merveilleuse, et sitôt qu'elle en eût parlé à madame sa mère et à M. son frère, ils en furent ravis et n'eurent plus d'impatience que pour conclure. Mais il arriva que mademoiselle de Conty trouva que la chose alloit plus vite qu'elle ne vouloit, par la peur de n'être point mariée et de demeurer sous la férule d'une mère d'humeur peu commode et qui la contraignoit beaucoup pour son âge. Son but étoit d'en sortir par le mariage de M. le Duc, et elle ne l'espéroit que par un double mariage propre à remettre la paix dans cette partie de la famille, après laquelle M. du Maine seroit trop foible seul pour la troubler. Mademoiselle de Conty prit donc le parti de trahir le secret en le découvrant à madame la Princesse, qui, piquée contre ses filles et surtout contre l'aînée, sur le procès, le fut infiniment davantage de ce qu'elle marioit ainsi son fils à son insu, tellement qu'excitée par mademoiselle de Conty qui l'assura que tout étoit comme arrêté et qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, elle fut parler au roi tout aussitôt, qui fut également surpris et offensé qu'il se traitât un mariage dans sa famille sans que d'aucun côté on lui eût demandé ses volontés. Le double mariage que lui proposa en même temps madame la Princesse fut goûté par le désir de la paix et de l'union qu'il vouloit rétablir entre eux tous et qu'il prévoyoit sagement être plus importante à M. du Maine que quelques biens qu'il pût tirer de ses prétentions; tellement qu'à l'heure même l'affaire fut décidée et conclue entre le roi et madame la Princesse. Madame la princesse de Conty fut enragée et résista tant qu'elle pût; mais le roi, qui lava rudement la tête à M. [le duc] et à madame la duchesse d'Orléans et à madame la duchesse de Berry, agit et parla en maître et se fit obéir. Mademoiselle de Conty passa mal son temps avec madame sa mère jusqu'aux mariages; M. le prince de Conty fut fâché aussi, mais il se consola aisément, et madame la duchesse de Berry rompit avec éclat avec mademoiselle de Conty, et ne lui pardonna jamais. Elle s'en piqua même, et, en discours en absence, en dédains les plus marqués en présence, elle n'oublia aucune occasion de lui faire sentir le poids de sa haine et de son rang. Cela n'osa s'étendre jusqu'à madame la Princesse. M. le prince de Conty ne parut coupable en rien, et madame sa mère demeura toute sa vie en grande amitié avec M. [le duc] et madame la duchesse d'Orléans et avec madame la duchesse de Berry.

Lundi 12, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly; au retour il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. — Le duc de Shrewsbury fit hier son entrée à Paris; le maréchal d'Estrées l'alla prendre à la maison de Dunoyer près de la Roquette, au faubourg Saint-Antoine. Il y eut quelques petites difficultés sur la marche du carrosse de M. de Torcy et on le renvoya; cet ambassadeur fera son entrée ici demain, et le duc d'Aumont fera la sienne incessamment à Londres. — Il y a des lettres d'Allemagne qui disent la mort du prince de Furstemberg, administrateur de Saxe, mais, comme personne de la famille ne nous en a encore rien mandé, nous en doutons encore, d'autant plus que ce bruit-là avoit déjà couru qui s'étoit trouvé faux. — Il y a déjà quelque adoucissement dans l'esprit de madame la princesse de Conty sur les mariages. Le roi lui envoie M. de Pontchartrain, et, comme le roi est résolu de conclure cette affaire quand même elle n'y consentiroit pas, on croit qu'elle consentira enfin à une chose fort raisonnable et qu'elle ne peut pas empêcher.

Mardi 13, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances; il donna la première audience publique à milord Shrewsbury, qui fit son entrée ici. Il y eut dans la petite cour du château une assez grande querelle entre les domestiques des gens de sa suite qui se battirent rudement, et il y eut du sang répandu, quoique la livrée ne porte point d'épée. M. Prior, qui étoit avec l'ambassadeur, fut obligé de descendre et eut bien de la peine à mettre les holà. Le roi travailla l'après-dînée avec M. Voisin, et pendant qu'il y travailloit dans son cabinet M. de Pontchartrain y entra, qui revenoit de Paris, où il étoit allé par ordre du roi parler à madame la princesse de Conty, qui enfin s'est rendue aux volontés du roi; ainsi les deux mariages se feront avec tous les consentements nécessaires. Il en coûte au roi pour ces mariages 500,000 francs, car il donne toujours à chaque prince du sang qui se marie

50,000 écus et à chaque princesse du sang qui se marie 100,000 francs. — Le roi fit porter son dîner chez madame de Maintenon.

Mercredi 14, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État, et l'après-dînée alla se promener à Marly, où il ne seroit allé que demain sans la fête de Dieu. — M. de Torcy fit partir hier au soir un courrier qui va à Rome demander les dispenses pour les deux mariages, et ce courrier promet être de retour à la fin du mois. Dès qu'elles seront arrivées, le roi fera ici les deux mariages. Les Conty ont un degré de parenté au-dessus de M. le Duc et de mademoiselle de Bourbon par M. le prince de Conty leur père, et ils sont cousins germains par madame la princesse de Conty leur mère, et il faut que ces différents degrés soient énoncés dans les dispenses. M. le Duc et M. le prince de Conty ne partiront point pour l'armée qu'ils ne soient mariés. Madame la princesse de Conty a bien eu de la peine à consentir que son fils fît la campagne, mais il en a tant pressé le roi qu'il n'a pu lui refuser, et il a fallu que madame la princesse de Conty y consente.

Jeudi 15, jour de la fête de Dieu, à Versailles. — Le roi monta dans son grand carrosse avec la maison royale, et alla à dix heures à la paroisse; la procession ne se fit que dans le dedans de l'église, où il entendit ensuite la grande messe. L'après-dînée il entendit vêpres et le salut. — Les propositions qu'on avoit faites à madame la princesse de Conty pour son fils étoient de lui faire épouser mademoiselle de Valois, sœur de madame la duchesse de Berry, et ces propositions-là avoient été assez légères, et ce n'étoit qu'à mademoiselle de Conty qu'on avoit parlé. Le roi a pourtant été blessé de ce qu'on a fait ces propositions-là sans qu'il en eût connoissance. — Il arriva un courrier du maréchal de Villars; ses lettres sont du 10. Il mande qu'il ne croit pas qu'on puisse ouvrir la tranchée à Landau avant le 20; ce sera le maréchal de Bezons qui en fera le siége avec soixante-quatre bataillons

et quarante-cinq escadrons. Le maréchal de Villars demeure avec le gros de l'armée sur le Spierbach et fait garder les bords du Rhin ; le quartier général est à Spire. La garnison de Landau est assez forte, et c'est le prince Alexandre de Wurtemberg qui y commande.

Vendredi 16, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier. L'après-dînée il reçut dans sa chambre les harangues du parlement, le premier président portoit la parole ; la harangue de la chambre des comptes, le premier président portoit la parole ; la harangue de la cour des aides, le premier président de cette compagnie, qui a quatre-vingt-cinq ans, n'a pas pu porter la parole, et le président qui la portoit en sa place n'étoit averti que de jeudi que ce seroit lui qui parleroit ; ensuite vint la cour des monnoies, le premier président portoit la parole, et puis la ville vint, le duc de Tresmes comme gouverneur à la tête, le prévôt des marchands portoit la parole. Après les harangues où le roi répondit avec beaucoup de grâces et de bontés, il passa chez madame de Maintenon, et à six heures alla au salut. Le soir chez madame de Maintenon il eut grande musique. — Le marquis de Brancas est nommé ambassadeur en Espagne et l'abbé de Mornay ambassadeur en Portugal. — Le marquis de Lassay le fils* s'en va auprès du roi de Prusse, mais il ne prendra point de qualité jusqu'à ce que ce nouveau roi ait envoyé un ministre ici, et, selon la qualité qu'il donnera à ce ministre, on donnera d'ici pareille qualité au marquis de Lassay. — Le P. Daniel, jésuite, a fait depuis peu une histoire de France en trois gros volumes in-folio ; le roi, pour récompenser son travail, lui donne la qualité d'historiographe de France et 2,000 francs de pension.

* Lassay eut une meilleure fortune que d'aller auprès du roi de Prusse. Il étoit fort bien fait, avec un assez vilain visage et beaucoup d'esprit. Il plut à madame la Duchesse, et après la mort du roi, n'y ayant plus de contrainte, il devint le maître chez elle. Le Missisipi lui fit une for-

tune tellement immense qu'on n'a jamais eu connoissance des trésors qu'il en a eus, lui, madame la Duchesse, M. le Duc, leur maison, madame de Verue et leurs commensaux intimes. Le palais en grand et le palais en petit que madame la Duchesse et Lassay en bâtirent, vers les Invalides, au bord de la rivière, immortaliseront cette fortune pécunière et leur réciproque bonne volonté. Ils n'ont chacun qu'un étage, et même celui de madame la Duchesse qu'un rez-de-chaussée, mais aussi haut que l'autre palais qui y est presque contigu, et qui, pour être beaucoup moins vaste, fait paroître l'autre écrasé; aussi le nonce Maffei, le voyant du chemin de Versailles, dit, sans y entendre finesse, que l'un étoit fait pour être mis sur l'autre. Pendant le premier ministère de M. le Duc, qui fit la promotion de cordons bleus, madame la Duchesse y fit comprendre le père de Lassay. Il n'a eu que ce fils de divers mariages, et d'une bâtarde de M. le Prince une fille unique, qui du fils de M. d'O n'en a eu qu'une que le fils du duc de Brancas a épousée. Lassay lui a donné et assuré de grands biens, et madame la Duchesse en a fait la noce comme de sa fille. Il n'a point d'enfants d'une sœur du second lit de son père. Leur nom est Madaillan, qui n'est pas en bon prédicament dans la fin de la vie du célèbre duc d'Épernon.

Samedi 17, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, et l'après-dînée il reçut les harangues du grand conseil : le premier président portoit la parole; l'université, le recteur qui s'appelle M. [Dagoumer] portoit la parole; l'Académie françoise, le cardinal de Polignac, qui se trouve à la tête comme chancelier en l'absence du cardinal d'Estrées, qui en est le directeur dans ces trois mois-ci, portoit la parole. Sa harangue fut fort louée du roi et du public, et j'ai cru la devoir mettre ici : (1)

[L'Académie françoise ne parut jamais avec tant de joie aux pieds de Votre Majesté qu'elle fait en ce jour, conduite par son zèle ordinaire et l'intérêt singulier qu'elle prend à la paix. Les Muses dans tous les temps ont aimé le repos et la tranquillité. Si quelquefois elles chantent les combats pour célébrer la vertu des héros, bientôt après elles déplorent le tumulte des armes qui fait languir

(1) Ce discours manque dans le manuscrit de Dangeau; nous le reproduisons d'après le *Mercure galant* du mois de juin.

les beaux-arts. Mais, quand la paix revient sur la terre avec tout l'éclat et les avantages de la victoire, c'est alors qu'elles sont au comble de leurs désirs. Qui l'auroit cru, Sire, qu'après neuf ans de malheurs où, jusqu'à la nature, tout sembloit avoir conjuré votre perte, vous dussiez en sortir plus glorieux et rétablir dans vos États le calme qu'on lui avoit si longtemps refusé, conserver vos plus belles conquêtes, affermir des couronnes sur la tête de vos enfants, en donner même à vos alliés. Effet prodigieux de courage et d'une prudence dont l'antiquité ne nous avoit point laissé d'exemple. Il nous l'avoit bien promis, le Dieu de justice et de miséricorde, qu'il abaisseroit le superbe et qu'il élèveroit l'humble de cœur. Nous l'avons vu tout d'un coup faire succéder le jour le plus brillant à la nuit la plus ténébreuse, changer les cœurs qu'il tenoit en sa main, les soumettre par degrés aux lois de la raison, rejeter ceux qui vouloient la guerre et confondre leurs vains projets, pendant que Votre Majesté, toujours attentive mais inébranlable, soutenoit avec fermeté les épreuves de la Providence, et ne réfléchissoit sur les maux que pour les réparer, plus féconde en ressources que la fortune en disgrâces, prête à s'exposer aux plus grands périls plutôt que de s'abandonner à de foibles conseils, et ne cherchant le retour de ses anciennes prospérités que pour hâter le soulagement de ses peuples. Qu'il me soit permis de révéler aujourd'hui les miracles de votre sagesse et de votre magnanimité dont j'ai eu le bonheur d'être témoin et de voir insensiblement croître et mûrir les fruits précieux. Eh ne faut-il pas qu'un si fameux événement soit transmis par nous à la postérité! supérieur aux forces de l'éloquence, aux ornements de la poésie, au moins il passera dans la simplicité de l'histoire jusqu'à vos descendants pour leur servir de modèle et pour leur apprendre l'usage qu'on doit faire des adversités et des succès; car c'est ainsi que vous avez consommé ce grand ouvrage. Les princes de l'Europe, désabusés par votre

constance, ramenés par votre bonne foi, désarmés par votre modération, cessent enfin de vous combattre. Ils ne l'auroient jamais entrepris si la grandeur de votre puissance leur avoit laissé connoître et goûter toutes vos vertus; quelques-uns ont encore peine à se rendre, mais on les verra bientôt revenir de leurs enchantements, et tous ceux qui n'ont admiré jusqu'ici Votre Majesté qu'avec crainte l'admireront désormais comme nous avec amour.]

Dimanche 18, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État, travailla avec M. Pelletier l'après-dînée et puis alla au salut. — M. le cardinal Gualterio * arriva hier au soir; il a salué le roi ce matin à son lever, et après le lever le roi l'a fait entrer un moment dans son cabinet et lui a fait beaucoup d'amitié. Le roi le regarde comme un véritable François; il s'est fait naturaliser, et le roi n'a guère de sujets plus affectionnés et plus dignes de ses bontés. Il compte de retourner en Italie au mois d'octobre. — Le maréchal de Montesquiou revient de Flandre; il avoit demandé à revenir. M. de Tingry, qui est lieutenant général de Flandre, y commandera naturellement par sa charge et n'aura que ses appointements ordinaires. M. le maréchal d'Huxelles et M. Mesnager sont partis d'Utrecht, et on les attend ici dans deux ou trois jours. — Le roi va de demain en huit jours à Rambouillet, d'où il reviendra le samedi, qui sera le 1er juillet, et le mercredi suivant, qui sera le 5, il ira à Marly, où il demeurera jusqu'au voyage de Fontainebleau.

* Le cardinal Gualterio partit d'ici nonce en 1706, ayant reçu la calotte et la barrette de cardinal. Il fut perdu à Rome pour avoir visité les enfants du roi comme les princes du sang et avec le même cérémonial. On avoit été très-content de lui à la cour, et il y avoit laissé beaucoup d'amis et d'estime; il s'attacha donc de plus en plus à la France et à découvert pour avoir protection, qu'il vint cultiver par ce voyage, dont le roi fut tout à fait touché et le reçut avec de grandes marques d'amitié. Il eut les abbayes de Saint-Victor de Paris et de Saint-Remy de Reims, avec parole de l'Ordre qui lui fut tenue en 1724. C'étoit un homme

de beaucoup d'esprit, de grand sens, très-aimable, de bonne compagnie, et aussi droit que le peut être un prélat romain. Sa naissance étoit médiocre, mais de bonne noblesse d'Orviete. Il savoit, et avoit amassé mille curiosités rares dans sa bibliothèque. Il se chargea à Rome des affaires du roi Jacques; son neveu apporta la barrette au cardinal Fleury, et eut une pension sur Saint-Victor. Il perdit son oncle peu après, que les meilleures têtes du sacré collége et les plus honnêtes gens de Rome regrettèrent.

Lundi 19, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de dépêches et alla l'après-dînée se promener à Marly. Il ne travailla point le soir avec M. de Pontchartrain, quoique ce soit son jour; il l'a remis à mercredi. — Le comte du Luc prit congé du roi et s'en retourne à son ambassade en Suisse. On lui avoit offert de lui donner un autre ambassade, et il a cru mieux servir le roi où il est. — M. Mesnager arriva à Paris et M. le maréchal d'Huxelles y arrivera demain. — Le prince et la princesse de Berghes ont pris congé du roi pour s'en aller à Bruxelles. — M. le maréchal de Villars a envoyé sommer le commandant de Kaiserslautern, où les ennemis ont quelque infanterie; il les fera attaquer s'ils veulent se défendre, mais on ne croit pas qu'ils attendent le canon. — Le mariage de mademoiselle de Barbezieux est entièrement réglé, si le roi veut bien que M. le duc de Châtillon cède son duché à son fils, et le roi a accoutumé d'accorder cette grâce aux gens dont il est content. Il y a longtemps que le duc de Châtillon ne paroît plus à la cour, à cause des incommodités que lui ont laissées ses blessures.

Mardi 20, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite avec M. Desmaretz; après son dîner il travailla avec M. Daguesseau, le père, pour les affaires des religionnaires convertis et puis travailla avec M. Voisin jusqu'au salut. Après le salut il alla se promener dans les jardins. — Le maréchal d'Huxelles arriva à Paris. — Il arriva un courrier du maréchal de Villars. Il mande que la tranchée sera ouverte la nuit

du 20 au 21, qui est ce soir; les ingénieurs mandent la même chose à M. Pelletier, cependant la plupart des officiers généraux de cette armée écrivent qu'elle ne pourra être ouverte au plus tôt que le 24. — Le roi permet au duc de Châtillon de céder le duché à son fils. — L'électeur de Bavière donne demain à Suresnes une grande fête à madame la Duchesse; il y aura bal pour les princesses ses filles. L'électeur viendra ici dimanche prendre congé du roi, et retourne à Compiègne.

Mercredi 21, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État; après son dîner il entra chez madame de Maintenon, où il demeura jusqu'au salut. Le maréchal d'Huxelles et M. Mesnager saluèrent le roi à la porte de son cabinet quand il revint du salut. — Le roi donne au cardinal de Polignac les appointements de sa charge de maître de la chapelle depuis la mort de l'archevêque de Reims. — Le duc de Châtillon, qui a cédé le duché à son fils, ne veut pas qu'il s'appelle le duc de Châtillon; il lui fera porter le nom de duc d'Olonne. — L'électeur de Bavière donna une grande fête à Suresnes à madame la Duchesse et aux princesses ses filles; il y vint beaucoup de masques de Paris; le bal et le jeu durèrent jusqu'à sept heures du matin. — On a remis en liberté beaucoup de galériens religionnaires françois, comme le roi l'avoit promis à la reine de la Grande-Bretagne; mais en les remettant en liberté on les engage à sortir du royaume.

Jeudi 22, *à Versailles*. — Le roi monta en carrosse à dix heures pour aller à la paroisse, et il suivit à pied le saint sacrement depuis la paroisse, jusqu'au reposoir, qui étoit tout au haut de la rue; il faisoit un très-grand chaud et le soleil très-ardent. Le roi reconduisit de même le saint sacrement jusqu'à la paroisse, où il entendit la grande messe; quand il revint au château il étoit trempé de sueur. Mademoiselle de Bourbon et mademoiselle de Charolois, qui avoient été à la fête de l'électeur, ne firent que changer d'habits en arrivant, ne se couchèrent point,

montèrent en carrosse avec le roi pour aller à la paroisse, et le suivirent à la procession. — Le roi a donné à M. de Menou, ancien officier de cavalerie qui a une jambe de bois et qui est fort estimé, le gouvernement de la citadelle d'Arras vacant par la mort de Valcroissant; ce gouvernement vaut 8 ou 10,000 livres de rente.

Vendredi 23, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier, et alla tirer l'après-dînée. Le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. — On commença à parler ici d'une affaire qui fait assez de bruit à Paris, qui s'y passa dimanche à un souper chez la duchesse d'Albret, entre le comte d'Harcourt et le duc d'Estrées. Il y eut entre eux des paroles très-violentes; on prétend même que le dernier fut frappé. Cela n'est pas encore venu jusqu'au roi, du moins ne fait-il pas semblant de le savoir. — On mande d'Allemagne que le duc de Marlborough, après avoir demeuré quelques jours dans sa principauté de Mindelheim en Bavière, en est reparti pour venir à l'armée de l'empereur sur le Rhin. — Le maréchal de Villars avoit détaché Albergotti avec dix bataillons pour s'emparer d'une redoute que les ennemis ont vis-à-vis Manheim de ce côté-ci du Rhin, mais on a trouvé l'ouvrage trop bon pour être insulté par si peu de troupes. On va les augmenter de moitié et y envoyer du canon, étant de conséquence d'ôter aux ennemis ce débouché sur nous.

Samedi 24, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances; il travailla l'après-dînée avec M. Voisin et à six heures alla se promener à Trianon. — L'électeur de Bavière prendra congé du roi demain; il s'en retourne à Compiègne, mais il compte de revenir voir le roi à Fontainebleau, où on ira les premiers jours de septembre. — Le roi d'Angleterre, toujours sous le nom de chevalier de Saint-Georges, a passé quelques jours chez M. le prince de Vaudemont à Commercy, où étoit M. de Lorraine avec toute sa cour; il s'est fait fort estimer et aimer en ce pays-

là. — On mande de notre armée d'Allemagne que M. d'Albergotti a eu une atteinte d'apoplexie ; il en est revenu à force d'émétique ; mais, comme ce n'est pas la première attaque qu'il a eue, on craint fort qu'un aussi galant homme ne soit pas en état de servir longtemps. On le veut envoyer aux eaux, mais il a peine à se résoudre de quitter l'armée.

Dimanche 25, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État. L'après-dînée l'électeur de Bavière vint prendre congé de lui pour aller à Compiègne ; il compte de n'y demeurer que six semaines et puis de revenir à la petite maison qu'on lui prête à Suresnes, où il se tiendra jusqu'à ce que le roi aille à Fontainebleau. Pendant qu'il sera à Suresnes il viendra souvent voir le roi à Marly, et se rendra à Fontainebleau dès que le roi y sera arrivé. Il retrouvera à Compiègne les dames qu'il avoit laissées à Namur, pour qui l'on croit que son goût est fort diminué. Le roi, après avoir vu l'électeur, travailla avec M. Pelletier, et le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. — Madame la Princesse a choisi pour dame d'honneur de mademoiselle de Conty, quand elle aura épousé M. le Duc, madame de Montmorency-Fosseuse ; son mari est l'aîné de toute la maison de Montmorency, dont il y a encore beaucoup de branches. Nous n'avons jamais vu cette madame de Montmorency à la cour.

VOYAGE DE RAMBOUILLET.

Lundi 26. — Le roi tint le matin, à Versailles, le conseil d'État qu'il auroit tenu le mercredi s'il y fût demeuré ; il ne tiendra point de conseils ici, mais il y travaillera les soirs comme à son ordinaire. M. de Torcy, M. Voisin et M. de Pontchartrain sont du voyage. Monseigneur le duc de Berry partit le matin de Versailles ; il a voulu avoir chassé avant que le roi y arrivât. Le roi partit à deux heures et demie de Versailles, ayant dans son carrosse madame la duchesse de Berry, Madame, madame la duchesse

d'Orléans et la duchesse de Saint-Simon. Madame la Duchesse et les princesses ses filles sont venues à Rambouillet deux jours avant le roi. M. le duc d'Orléans n'est point du voyage ; il passera ce temps-là à Paris. Madame la princesse de Conty, fille du roi, dont la santé n'est pas trop bonne, est demeurée à Versailles. Madame la duchesse de Berry, outre sa dame d'honneur et sa dame d'atours, a amené ici madame de Châtillon, fille de M. Voisin, madame de Rochepot sa sœur, madame de Parabère et madame de Maillebois. Madame a amené madame la maréchale de Clérembault et madame de Châteauthiers ; la duchesse de Brancas, sa dame d'honneur, est demeurée malade à Versailles. Madame la duchesse d'Orléans a amené madame de Castries, sa dame d'atours, madame d'O, madame de Lévis, madame de Tonnerre et madame d'Épinay ; la maréchale de Rochefort, sa dame d'honneur, est restée malade à Versailles. Madame de Maintenon a amené dans son carrosse madame de Caylus et madame de Dangeau ; elle ne s'est pas bien portée en chemin, et a été fort incommodée en arrivant ; cependant le soir il y eut grande musique dans son antichambre. Madame la Duchesse avoit amené ici la duchesse de Duras, madame de Bouzols et mademoiselle de Tourbes. Le roi alla se promener en calèche sur les sept heures, et puis revint chez madame de Maintenon. Voici à peu près le nom de tous les courtisans qui sont ici : les maréchaux de Villeroy, d'Estrées et de Tallard, les ducs de Villeroy, d'Antin, de Charost et de Duras, le comte de Roucy, le marquis de Castries, M. de la Vrillière, M. de Maillebois, Livry, le grand prévôt, M. de la Chaise et moi. M. le duc du Maine est du voyage, et le comte de Saaros aussi.

Mardi 27, *à Rambouillet*. — Le roi, après la messe, entra chez madame de Maintenon, qui avoit assez bien passé la nuit ; il y travailla avec M. de Pontchartrain ; il n'y avoit point travaillé hier, qui étoit son jour. L'après-dînée il alla courre le cerf avec ses chiens. Au retour de la chasse,

M. Voisin, qui étoit demeuré hier à Versailles, vint dans le temps qu'il se débottoit; le roi lui demanda tout haut s'il n'avoit point de nouvelles de Landau, il dit au roi qu'il n'en avoit que du 20, qui étoient venues par l'ordinaire. Il a un courrier auprès de M. de Villars qui ne reviendra que quand la tranchée sera ouverte. Albergotti, par les lettres qu'on a reçues, continue à agir comme il faisoit avant son accident, et prétend que le mal qu'il a eu n'étoit qu'une simple indigestion.—Le maréchal d'Huxelles qui est à Paris, comme le plus ancien des maréchaux de France qui y sont, avoit envoyé des exempts de la connétablie au comte d'Harcourt et au duc d'Estrées; ces messieurs les avoient renvoyés, disant qu'ils ne reconnoissoient point le tribunal des maréchaux de France. Le roi a ordonné qu'on leur renvoyât ces mêmes exempts avec une lettre de cachet pour les mener à la Bastille, s'ils ne recevoient les exempts auprès d'eux.

Mercredi 28, *à Rambouillet.* — Le roi, après la messe, entra chez madame de Maintenon, où il travailla avec M. Voisin; il n'y avoit point travaillé hier, qui étoit son jour. L'après-dînée il alla courre le cerf avec les chiens de M. le comte de Toulouse; un orage furieux qui vint au commencement de la chasse en troubla un peu le plaisir; cependant on ne laissa pas de prendre le cerf. Madame la duchesse de Berry et les dames qui étoient à cheval avec elle furent mouillées à faire pitié, mais cela ne les dégoûta point de la chasse. Il y a tous les soirs musique dans l'antichambre de madame de Maintenon, où les courtisans entrent, et le roi et les dames entendent la musique de la chambre. Hier, à la chasse que firent les chiens du roi, le prince Ragotzki, qu'on appelle toujours le comte de Saaros, avoit un habit comme les gens de l'équipage du cerf; on lui dit qu'on ne portoit point ces habits sans en avoir demandé la permission au roi. Il me pria d'en faire ses excuses, et le roi me répondit quand je lui en parlai à son botter qu'il ne falloit point de per-

mission pour cela, mais que quand il en auroit fallu il auroit trouvé bon ce que le comte Saaros avoit fait et qu'il lui savoit bon gré d'avoir pris cet habit, et au premier défaut qu'il y eut à la chasse, le comte de Saaros s'approcha de sa calèche et voulut faire ses excuses, ne sachant pas encore que j'avois parlé. Le roi lui dit : « Monsieur, vous m'avez fait plaisir, et un homme comme vous fait honneur à l'équipage. »

Jeudi 29, *à Rambouillet.* — Le roi, après la messe, entra chez madame de Maintenon, où il fit appeler M. de Torcy et M. Voisin, et travailla avec eux ; après dîner il courut le lièvre avec les chiens de M. de Tallard. Le soir chez madame de Maintenon il y eut musique ; il y en a tous les jours aussi à la messe ici, où il a fait venir quelques-uns de ses meilleurs musiciens qui concertent avec les musiciens de M. le comte de Toulouse. Le roi à ce voyage-ci a fait venir ses tables pour épargner une partie de la dépense à M. le comte, mais elle est encore fort grande, car on ne peut rien ajouter à sa magnificence. — Il arriva un courrier du duc d'Aumont ; il doit faire son entrée à Londres lundi. — Madame la Duchesse a envoyé un courrier à M. le cardinal de Rohan, qui partit il y a huit jours pour lui apprendre que le mariage des princes se feroit avant qu'ils partissent pour l'armée ; elle le prie de venir pour faire la cérémonie des mariages. M. de Pontchartrain lui avoit envoyé aussi un courrier quelques jours après sur le même sujet. On a reçu aujourd'hui des lettres de lui, et, quoiqu'il n'eut pas reçu encore les deux courriers qu'on lui a envoyés, il mande qu'il arrivera à Versailles samedi ou dimanche. — M. le Duc et M. le prince de Conty partiront pour l'armée deux jours après leur mariage ; M. le Duc commandera la cavalerie.

Vendredi 30, *à Rambouillet.* — Le roi dîna de bonne heure, et alla à trois grandes lieues pour courre le cerf avec ses chiens, mais on trouva buisson creux ; il revint sans avoir chassé. Le soir il y eut musique chez madame

de Maintenon. Le voyage de Marly, qui se devoit faire le 5, ne se fera que le 12; on compte que les dispenses pour les mariages, au plus tôt n'arriveront que mardi, parce que le pape est sorti de Rome pour aller à Castel-Gandolfe, et cela retardera les expéditions de quelques jours. — Il arriva hier à minuit un courrier de M. de Villars, et M. Voisin ne jugea pas à propos d'aller réveiller le roi qui venoit de se coucher; il lui a apporté ce matin à son lever la nouvelle. La tranchée a été ouverte à Landau la nuit du 24 au 25; nous n'y avons perdu que cinq ou six soldats. M. Dillon, qui étoit allé à Kaiserslautern, s'en est rendu maître après une très-foible résistance; la garnison s'est rendue prisonnière de guerre. Il y avoit dedans six-cents hommes, trente-sept officiers et un colonel qui les commandoit. Ce petit siége ne nous coûte que douze hommes, mais nous y avons eu un brigadier d'infanterie nommé Saint-Pierre qui y a été blessé dangereusement. Les huit bataillons que Dillon avoit pour cette expédition joindront les soixante-quatre bataillons qui font le siége de Landau.

Samedi 1er juillet, à Versailles. — Le roi partit de Rambouillet sur les trois heures, et arriva ici à cinq heures et demie. Il travailla le soir avec M. Voisin chez madame de Maintenon, qui étoit partie dès le matin et étoit venue dîner ici. Madame la duchesse de Berry étoit allée sur les quatre heures du matin avec monseigneur le duc de Berry courre des sangliers, et étoient revenus à Rambouillet dans le temps que le roi sortoit de la messe. — M. le comte de Saaros, ayant eu un logement à Rambouillet, a espéré que le roi voudroit peut-être bien lui en donner un au premier voyage de Marly; mais, comme il craignoit d'embarrasser le roi qui n'est pas accoutumé d'y mener des étrangers, il a pris conseil de M. du Maine et de M. le comte de Toulouse qui, s'étant chargés de pressentir le roi là-dessus, lui ont parlé avant qu'il partît de Rambouillet, et le roi leur a répondu qu'il lui donneroit un

logement avec plaisir, mais qu'il falloit qu'il le demandât le jour de devant, comme les courtisans le demandent.

Dimanche 2, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, travailla l'après-dînée avec M. Pelletier, et alla sur les six heures se promener à Trianon. Le roi signa le matin le contrat de mariage du duc d'Olonne, avec mademoiselle de Barbezieux; la noce se fera demain chez madame de Louvois, grande mère de la mariée. — Les dispenses pour les mariages des princes ne sont pas encore arrivées, et ainsi le roi a remis son voyage de Marly à l'autre semaine, parce qu'il veut que les mariages soient faits auparavant, et l'on compte que le courrier de Rome arrivera mardi ou mercredi au plus tard. — Il arriva un courrier du maréchal de Villars; il n'apporte des nouvelles de Landau que du troisième jour de l'ouverture de la tranchée; on n'a perdu que vingt hommes dans ces trois jours-là. — Le pape persiste à refuser des bulles à l'évêque de Beauvais, parce qu'il a, dit-il, soutenu des thèses contraires à l'autorité du saint-siége, cependant il est certain qu'il n'a soutenu que des opinions établies en France depuis le concile de Constance. M. de Beauvais est frère du duc de Beauvilliers, qui est celui de tous nos ministres à qui la cour de Rome doit être le plus obligée *.

* Les propositions de l'assemblée du clergé de 1682 sur la supériorité du concile général sur le pape, contre son infaillibilité, et sur l'indépendance du temporel des rois, en un mot sur les libertés de l'Église gallicane, devoient être soutenues par tous ceux qui prétendoient aux degrés, et spécialement diverses fois chaque année par des thèses expresses, à quoi le parlement devoit tenir la main, et cela dura quelque temps. On se relâcha ensuite là-dessus et sur bien d'autres choses en faveur de Rome, et finalement on sembla les abandonner par une lettre des évêques de l'assemblée à l'exaltation d'Ottobon pour avoir des bulles qu'Innocent XI refusoit opiniâtrément depuis quatorze ans. Depuis cette époque on ne soutint plus rien de ces propositions qu'à la dérobée et dans des bouffées de mécontentement qu'on avoit de Rome, dont cette cour prit tant d'avantage qu'elle prétendit les anéan-

tir et faire un crime à quiconque les oseroit soutenir, si légèrement que ce fût. C'étoit le cas où par ordre du roi l'abbé de Saint-Aignan étoit tombé, que Rome châtia par cette lenteur à lui accorder des bulles et disant hardiment pourquoi, encore que le duc de Beauvilliers son frère, qui lui servoit de père, fut dans le conseil du roi, et en effet beaucoup trop livré aux maximes de Rome par un excès de scrupule. Cette cour n'est pas demeurée depuis en si beau chemin, et après force conquêtes est encore loin d'avoir achevé toutes celles qu'elle se propose de faire.

Lundi 3, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly; au retour il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain, qui lui demanda en sortant son agrément pour épouser mademoiselle de Verderonne; il ne l'avoit point encore vue, et le soir même il alla à Paris pour la voir. On donne à la demoiselle en mariage 400,000 francs, et on lui en assure encore 200,000; elle n'a qu'un frère, qui est officier dans la gendarmerie, qui n'est point marié, et on compte qu'il y a plus de 50,000 livres de rente dans la maison. M. de Pontchartrain a trois garçons de son premier mariage avec une sœur du comte de Roucy, qui étoit une femme d'un mérite fort distingué; la demoiselle qu'il veut épouser a vingt-trois ans. — Le duc d'Olonne épousa à Paris mademoiselle de Barbezieux; M. de Tingry, oncle du marié, a eu permission du roi de revenir de Flandre, où il commande, pour être au mariage, le duc de Châtillon, père de M. d'Olonne, ne pouvant pas y être à cause de ses incommodités. — Le cardinal de Rohan est revenu de Strasbourg pour le mariage des princes, dont les dispenses ne sont pas encore arrivées.

Mardi 4, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, travailla l'après-dînée avec M. Voisin, et puis alla tirer. Les dispenses pour les mariages des princes arrivèrent le matin; le roi a réglé que les fiançailles se feroient samedi, et le mariage dimanche. Les deux mariés partiront pour l'armée le jour que le roi partira pour Marly. — Le vieux Sainctot, qui a été si longtemps introducteur

des ambassadeurs, et qui depuis quelques années avoit cédé sa charge au chevalier son fils, est mort subitement à Paris dans le temps qu'il faisoit chez lui la noce de mademoiselle Arlo, qui est une fille pour qui Madame a toujours eu beaucoup d'amitié et qui épouse un lieutenant d'artillerie fort estimé qui s'appelle du Brostel, qui est de race de gentilhomme allemand, fort connu de Madame, qui lui fera l'honneur de la faire manger quelquefois avec elle quand elle sera mariée. — M. de Staremberg a mandé à Madrid et au comte de Fiennes, qui commande les troupes du roi en Roussillon, qu'il évacueroit la Catalogne le 15 de ce mois, et que dès le 1er il feroit cesser tous actes d'hostilités.

Mercredi 5, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État, et fit porter son dîner chez madame de Maintenon. Après dîner il tint encore le conseil d'État parce qu'il n'avoit pas pu finir le matin toutes les affaires qu'il y avoit; après ce conseil le roi s'alla promener à Trianon. — Nous évacuâmes Luxembourg et le livrâmes au général Coliar qui commande les troupes hollandoises qui en venoient prendre possession; cela s'est fait dès le 27 du mois passé. On n'a point encore commencé à démolir Dunkerque ni à combler le port; on attend qu'on soit convenu de l'équivalent que l'on doit donner à la France pour cela. — Le roi n'ira à Marly que de demain en huit jours, et se fera purger le jour de devant. Le cardinal Gualterio sera du voyage de Marly. — Les maréchaux de France s'assembleront demain à Paris chez le maréchal de Villeroy leur doyen; ils enverront au comte d'Harcourt et au duc d'Estrées pour leur dire de comparoître au tribunal; mais, comme les princes de la maison de Lorraine et les ducs qui ne sont point maréchaux de France ne veulent point reconnoître ce tribunal, on croit qu'ils conseilleront à ces deux messieurs de ne point comparoître, et qu'ils ne comparoîtront point.

Jeudi 6, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure

et alla à Marly se promener. — Les maréchaux de France qui s'assemblèrent à Paris chez le maréchal de Villeroy, leur doyen, firent avertir M. le comte d'Harcourt et M. le duc d'Estrées de se trouver à leur assemblée. Le comte d'Harcourt ne se trouva point chez lui pour ne point reconnoître ce tribunal, et le duc d'Estrées refusa d'y aller aussi. Le maréchal de Villeroy, qui n'avoit rien fait en tout cela qu'après avoir reçu les ordres du roi, revint ici le soir et parla au roi à son coucher; il lui rendit compte de ce que ces messieurs n'avoient point voulu comparoître. On les enverra demain à la Bastille; les exempts de la connétablie qui sont auprès d'eux les y mèneront, et il y aura un ordre du roi au gouverneur de la Bastille de les recevoir, car sans cela, le gouverneur de la Bastille ne les recevroit point sur un ordre des maréchaux de France. On les met à la Bastille, non pour la querelle qu'ils ont eue, mais pour n'avoir pas reconnu le tribunal des maréchaux de France. Les ducs et les maréchaux de France ne sont pas d'accord sur cette affaire, et la plus grande partie des maréchaux de France qui sont ici sont ducs et maréchaux.

Vendredi 7, à Versailles. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier; il alla tirer l'après-dînée, et au retour de la chasse, quand il sortit de son cabinet pour aller chez madame de Maintenon, madame la Princesse lui présenta la duchesse d'Olonne, la nouvelle mariée, et mesdames de Montmorency, d'Alègre (la comtesse) et la marquise de Crèvecœur, toutes trois nouvelles dames d'honneur des princesses, et que le roi connoissoit peu. La duchesse d'Olonne prit son tabouret le soir au souper du roi. Il y eut grande musique chez madame de Maintenon. — Il arriva le matin un des gens de M. de Gontaut, fils de M. Biron; il apporte la nouvelle que les assiégés de Landau avoient fait une grande sortie dimanche dernier. M. de Biron, qui étoit de jour, a eu le bras emporté d'un coup de fauconneau; il a fallu le lui couper au-dessus

du coude. Nous avons perdu à cette sortie deux cents soldats et dix-huit officiers; les ennemis y ont perdu beaucoup de monde aussi, et n'ont rien rasé de la tranchée. M. de Rohan entroit dans la tranchée pour relever M. de Biron quand il a été blessé. Madame de Biron est partie en poste pour aller trouver son mari.

Samedi 8, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances et travailla l'après-dînée avec M. Voisin jusqu'à six heures. Une demi-heure après on fit les fiançailles de M. le Duc et de M. le prince de Conty. M. le cardinal de Rohan en fit la cérémonie; mademoiselle de Charolois portoit la queue de la mante de mademoiselle de Bourbon, et mademoiselle de la Roche-sur-Yon la queue de la mante de mademoiselle de Conty. Le roi, après cette cérémonie, passa chez madame de Maintenon (1). — M. Voisin avoit une ancienne pension de 2,000 écus; il a prié le roi de trouver bon qu'il la cédât à madame de Rochepot, sa fille aînée, et le roi le lui a accordé. — Il ne venoit que trois fois la semaine des nouvelles de notre armée d'Allemagne par l'ordinaire; le roi a ordonné qu'il en vînt tous les jours, mais comme les courriers passent par la Franche-Comté, pour épargner les escortes, les courriers sont six ou sept jours en chemin. On va mettre quelques compagnies de dragons sur le chemin le plus court pour

---

(1) « Le roi portoit ce jour-là un habit de pluie d'or; M. le duc de Berry en portoit un de pluie d'argent. Madame la duchesse de Berry avoit un habit d'une étoffe d'or tout parsemé de perles et de diamants, et sa coiffure en étoit toute remplie, S. M. lui ayant envoyé le 6 toutes les pierreries de la couronne pour s'en parer, et l'on assure qu'elle en portoit pour plus de dix-huit millions. M. le Duc et M. le prince de Conty portoient un habit et un manteau d'étoffe d'or; mademoiselle de Bourbon et mademoiselle de Conty avoient des habits d'étoffe d'or, avec une mante de la même étoffe dont les queues étoient portées par mademoiselle de Charolois et mademoiselle de la Roche-sur-Yon, et quantité d'agraffes de diamants : leurs coiffures en étoient toutes brillantes. La cérémonie fut faite dans le cabinet du roi par M. le cardinal de Rohan, grand aumônier, en présence du curé de Versailles. » (*Mercure* de juillet, pages 74 à 76.)

escorter les courriers qui viendront par la Lorraine et arriveront un jour ou deux plus tôt.

Dimanche 9, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, et à midi descendit à la chapelle, où se firent les mariages des deux princes et des deux princesses. On les mit tous les quatre sous le même poêle; les deux aumôniers du roi, en quartier, tenoient le poêle. Le cardinal de Rohan dit la messe et fit toute la cérémonie. L'après-dînée le roi travailla avec M. Pelletier et puis s'alla promener dans les jardins. Le soir il soupa dans son antichambre avec tous les princes et princesses de sa maison, ils étoient vingt-trois à table : le roi, monseigneur le duc de Berry, madame la duchesse de Berry, Madame, M. le duc d'Orléans, madame la duchesse d'Orléans, M. le duc de Chartres, madame la Princesse, madame la Duchesse la mère, M. le Duc, madame la Duchesse, M. le comte de Charolois, madame la princesse de Conty la mère, M. le prince de Conty, madame la princesse de Conty, mademoiselle de Charolois, mademoiselle de Clermont, mademoiselle de la Roche-sur-Yon, madame du Maine, M. du Maine, M. le prince de Dombes, M. le comte d'Eu et M. le comte de Toulouse. Madame la princesse de Conty, fille du roi, n'étoit point au souper parce qu'elle est incommodée et ne peut être en grand habit. Après le souper le roi entra dans son cabinet avec tous les princes et princesses, et un quart d'heure après descendit avec eux tous chez madame la Princesse, qui avoit donné son appartement aux mariés. Dans l'appartement à gauche, qui étoit celui de feu M. le Prince, étoit M. le Duc, et dans l'appartement de madame la Princesse étoit M. le prince de Conty. Le cardinal de Rohan bénit les deux lits. Le roi donna la chemise aux deux mariés, et madame la duchesse de Berry la donna aux deux mariées, le roi ensuite remonta chez lui, et il étoit une heure quand il se coucha. — Il arriva un courrier du duc d'Aumont, qui ne doit faire son entrée que le 12 de ce mois; le parlement est encore assemblé, et la

chambre basse n'approuve pas le huit et le neuvième article du traité de commerce que nous avons fait avec l'Angleterre. M. Hanmer, qui étoit ici il y a deux mois, et qui a beaucoup de crédit dans cette chambre, est un de ceux qui s'y est le plus opposé.

Lundi 10, *à Versailles.* — Le roi tint le matin conseil d'État; il ne put pas finir hier toutes les affaires qu'il y avoit. A trois heures il alla chez madame la Princesse voir les nouvelles mariées, qui étoient sur leur lit, et qui reçurent ensuite les visites de toute la cour. Le roi ensuite alla tirer. Le roi signa le contrat de mariage de M. de Pontchartrain; la noce se fera mercredi à Pontchartrain, où il y aura peu de monde. Quoique les dames ne se présentent pour Marly que l'avant-veille des voyages et que le roi n'y doive aller que jeudi, il a voulu que les dames se présentassent dès ce soir; il y en avoit plus de soixante, en comptant le service dont les dames ne sont pas obligées à se présenter comme les autres. M. le prince de Conty entra après le souper dans le cabinet du roi, ayant épousé mademoiselle de Bourbon sa petite-fille. Les princes du sang qui ne sont point, par eux ou par leurs femmes, petits-fils du roi n'ont point ces entrées-là. Jamais madame la princesse de Conty, sa mère, ne les a eues, et jamais feu M. le prince de Conty, son père, ne les a eues non plus.

Mardi 11, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, et travailla ensuite longtemps avec M. Desmaretz; après son dîner il travailla chez lui avec M. de Pontchartrain : c'étoit le jour du travail de M. Voisin; mais, comme M. de Pontchartrain doit se marier demain, et qu'il n'avoit pu travailler hier avec lui, qui étoit son jour, il a voulu finir les affaires qu'il avoit avec lui pour le laisser aller à Pontchartrain. — M. le maréchal de Tessé ira, vers la fin du mois, à Marseille, voir l'état où sont les galères, et pouvoir ensuite rendre compte au roi de tout ce qui dépend de sa charge de général des ga-

lères. — M. le prince de Conty prit congé du roi pour s'en aller à l'armée du maréchal de Villars, où il veut arriver avant M. le Duc, pour avoir l'honneur que le régiment des gardes fait à un prince du sang à l'armée, quand il n'y en a pas un plus ancien que lui, qui est de monter la garde chez lui avec le drapeau. — Le roi, après avoir travaillé avec M. de Pontchartrain, se promena dans les jardins, et le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. Le roi signa le contrat de mariage du marquis de la Force, frère du duc, avec madame de la Brosse, veuve d'un homme d'affaires qu'on croit riche de plus de 500,000 écus; elle n'a plus d'enfants. Elle étoit fille de condition, avoit été élevée à Saint-Cyr et étoit de même maison que MM. de la Frette; elle se nommoit Gruel.

Mercredi 12, *à Versailles.* — Le roi prit médecine comme il la prend tous les mois, et l'après-dînée tint le conseil d'État qu'il auroit tenu le matin s'il ne se fût pas purgé. — Madame de Monaco arriva à Paris; il y a onze ans qu'elle n'avoit été en ce pays-ci. Elle est fort brouillée avec M. de Monaco, qui s'en est allé à Gênes et il a mis sa fille aînée dans un couvent à Aix, où madame de Monaco n'a pas eu la permission de la voir. Il persiste toujours à la vouloir marier avec le comte de Roye, et madame de Monaco persiste à ne vouloir point consentir à ce mariage. — M. le Duc a pris congé du roi et partira samedi de Paris pour aller à l'armée du maréchal de Villars, où il commandera la cavalerie; M. le prince de Conty y arrivera quelques jours avant lui, comme ils en sont convenus. — Madame la duchesse de Berry a demandé au roi que madame de Champignelle fût du voyage de Marly, et le roi lui a accordé. — M. de Pontchartrain épousa mademoiselle de Verderonne à Pontchartrain, où le chancelier a souhaité que la noce se fît; la chancelière viendra dans quelques jours à Marly présenter au roi sa belle-fille.

Jeudi 13, *à Marly*. — Le roi travailla, le matin à Versailles, deux grosses heures avec M. Voisin; il en partit aussitôt après son dîner, et se promena ici dans les jardins aussitôt qu'il y fut arrivé; mais la grande pluie fit finir la promenade de bonne heure, et à sept heures M. Voisin le vint trouver chez madame de Maintenon et lui apporta les nouvelles de Landau du 6. Les assiégés ont abandonné la première redoute, qui étoit une manière de queue d'hirondelle; en abandonnant cet ouvrage ils ont fait sauter quelques fourneaux qui ont fait très-peu de désordre. Le roi dit à sa promenade qu'à la sortie que les ennemis firent le 2, nous y avions perdu plus de monde qu'on ne l'avoit mandé d'abord, et qu'il y avoit eu douze capitaines de Navarre tués. — Le roi a donné ici des logements au cardinal Gualterio et au comte de Saaros, à mesdames de Montmorency et de Crèvecœur, dames d'honneur des princesses nouvelles mariées, et à madame de Champignelle, femme du premier maître d'hôtel de monseigneur le duc de Berry, et qui suivra madame la duchesse de Berry à la chasse.

Vendredi 14, *à Marly*. — Le roi se promena tout le matin dans ses jardins et alla tirer l'après-dînée. Le soir chez madame de Maintenon, on chanta une idylle sur la paix, que le duc de Noailles a fait faire; les paroles sont de Longepierre et la musique de la Lande. On ne chanta que la moitié de la pièce, parce que la musique est assez longue. Madame la Grande-Duchesse, qui est revenue des eaux et qui est présentement à Picpus, envoya un gentilhomme au roi, qui dit que les eaux lui ont fait beaucoup de bien et qu'elle se porte considérablement mieux. — La paix du roi d'Espagne avec M. de Savoie a été signée à Utrecht, et la cession que le roi fait à ce prince de la Sicile, et les plénipotentiaires de Savoie s'engagent que leur maître accordera aux chevaliers de Malte les mêmes droits que le roi d'Espagne leur avoit accordés pour leur commerce en Sicile, ce qui épargne

plus de 500,000 francs à l'ordre de Malte par an. — Le duc de Bouillon, qu'on avoit cru mourant il y a un mois, est ici et se porte considérablement mieux. Les deux maris des deux nouvelles dames d'honneur sont ici, mais ils n'ont point d'autres chambres que celles de leurs femmes.

Samedi 15, *à Marly.* — Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans ses jardins. Le soir, chez madame de Maintenon, il y eut grande musique ; on chanta la dernière moitié de l'idylle qu'on avoit chantée hier. — M. le Duc partit pour l'armée ; le jour qu'il prit congé du roi il alla à Saint-Maur, d'où il est parti. — On eut par l'ordinaire des nouvelles du siége de Landau du 8 : on croit que dans trois ou quatre jours on sera en état d'attaquer la seconde redoute que les ennemis ont faite depuis peu. M. de la Villemeneust, colonel du régiment d'Orléans, a été blessé, mais on mande que sa blessure n'est pas dangereuse. M. de Biron se porte aussi bien qu'il se peut porter le sixième jour de sa blessure. On avoit cru que le prince Eugène vouloit faire passer quelques troupes à Mayence, et le maréchal de Villars vouloit augmenter les troupes qu'a le marquis d'Alègre qui sont les plus avancées, mais le prince Eugène n'a fait aucun mouvement.

Dimanche 16, *à Marly.* — Le roi tint le conseil d'État, fit porter son dîner chez madame de Maintenon, et après-dînée travailla chez lui avec M. Pelletier. — Il arriva un courrier du maréchal de Villars qui a fait grande diligence ; les lettres qu'il apporte sont du 12. Le maréchal de Villars étoit venu à l'armée du siége le 11 au soir ; il descendit à la tranchée, et, voyant que la seconde redoute étoit en état d'être attaquée, il commanda huit compagnies de grenadiers soutenues des piquets de tranchées et de deux cents dragons sous les ordres de Coigny, lieutenant général, et de Silly, maréchal de camp qui étoit retranché. Les ennemis, qui ne s'y attendoient pas, firent peu de résistance, et on l'emporta en un gros quart

d'heure. Il y avoit dans cette redoute cent grenadiers et deux cents fusiliers qui ont été tous tués ou pris, ne s'en étant sauvé aucun parce qu'on les a attaqués par la gorge de l'ouvrage; voilà présentement la gauche de notre attaque entièrement assurée. On croit M. de Biron hors de tout danger.

Lundi 17, *à Marly*. — Le roi, après son dîner, alla courre le cerf; madame la duchesse de Berry étoit à la chasse à cheval. Au retour de la chasse, le roi se promena dans ses jardins, et le soir il travailla avec M. de Pontchartrain chez madame de Maintenon. M. le duc du Maine et M. le comte de Toulouse allèrent ces jours passés à Paris pour recevoir la visite du duc de Shrewsbury, ambassadeur d'Angleterre, mais il y eut quelques difficultés sur le cérémonial qui fit différer la visite. L'ambassadeur prétendoit que ces princes le vinssent recevoir jusqu'au milieu du degré, et les princes ne veulent descendre que quatre marches, et on a trouvé sur tous les registres des introducteurs des ambassadeurs que ces princes n'en avoient jamais fait davantage; mais Prior, qui avoit apporté des mémoires d'Angleterre de la manière dont leurs ambassadeurs avoient été reçus, soutenoit son opinion, et a empêché par là que la visite ne se fît.

Mardi 18, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances, travailla ensuite longtemps avec M. Desmaretz. L'après-dînée il travailla avec M. Voisin et puis alla voir jouer au mail. — L'affaire du comte d'Harcourt et du duc d'Estrées n'est pas encore finie; on croit qu'elle le sera jeudi. Les princes de la maison de Lorraine et les ducs ne veulent point être soumis au tribunal des maréchaux de France. M. le Grand, comme le prince le plus considérable de ceux qui sont en France de la maison de Lorraine, en a parlé plusieurs fois au roi; les ducs se remuent beaucoup aussi sur cette affaire, et les maréchaux de France, fort sages et qui veulent soutenir les droits de leur dignité, reçoivent les ordres du roi, qui, pour con-

tenter les uns et les autres, va prendre, à ce qu'on croit, un parti mitoyen, qui est de faire juger le comte d'Harcourt et le duc d'Estrées par un petit nombre de maréchaux de France, qui auront en cette occasion la qualité de commissaires du roi.

Mercredi 19, *à Marly.* — Le roi tint le conseil d'État, et fit porter son dîner chez madame de Maintenon. Le roi donna l'après-dînée, dans son cabinet, une audience au premier président, qui étoit venu de Paris pour lui parler. Le roi, après cette audience, se promena dans ses jardins, et à sept heures il fit chanter chez madame de Maintenon l'idylle sur la paix qu'il avoit fait chanter vendredi et samedi, la moitié à chaque fois, et aujourd'hui il l'a fait chanter tout entière. — Le duc de Shrewsbury, qui ne veut point porter les difficultés trop loin, rendra visite à M. le duc du Maine et à M. le comte de Toulouse, et s'en rapporte pour le cérémonial aux registres de nos maîtres des cérémonies. — On a reçu des lettres de Catalogne du 7, qui portent que le comte de Staremberg avoit déjà fait embarquer seize bataillons, et que le cardinal Sala, évêque de Barcelone, à qui le roi d'Espagne n'a pas voulu accorder l'amnistie, s'est embarqué avec eux *.

* Ce cardinal Sala étoit un Catalan de la lie du peuple, dont le frère étoit cocher de l'archiduc. Beaucoup d'esprit, d'audace et d'intrigue, à la faveur du sacerdoce dont il étoit revêtu, le mirent à portée de lui rendre tant de services que ce prince crut s'en rendre un grand à lui-même que de le faire évêque de Barcelone. Cette fortune le mit en état de faire encore mieux et de mériter sa nomination au cardinalat. Ce bon ecclésiastique ne le porta pas loin, et mourut peu après qu'il fut sorti de Barcelone. C'étoit un furieux capable de tout.

Jeudi 20, *à Marly.* — Le roi se promena tout le matin dans ses jardins et courut le cerf l'après-dînée; madame la duchesse de Berry étoit à la chasse, à cheval. — Montolieu, chef d'escadre des galères, et qui avoit plus de quatre-vingts ans, est mort en Provence. — Tournon,

maréchal de camp qui servoit en Roussillon, est mort en ce pays-là. — Le duc d'Aumont a fait son entrée à Londres avec beaucoup de magnificence, et la reine lui a fait faire tous les honneurs qu'on pouvoit rendre à un ambassadeur. La chambre haute et la chambre basse ont présenté des adresses à la reine, très-fortes contre le roi d'Angleterre, qu'ils appellent le prétendant, la suppliant de vouloir écrire à M. de Lorraine de ne le vouloir pas laisser dans ses États, et d'écrire de même aux princes et aux villes chez qui il pourroit se retirer de ne lui donner aucune retraite ; c'est le duc de Bolton qui a ouvert cet avis dans la chambre haute, et.... qui l'a ouvert dans la chambre basse, et leurs avis ont été suivis à la pluralité des voix.

Vendredi 21, *à Marly*. — Le roi travailla le matin avec son confesseur. Le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. Il y a tous les soirs grand jeu de lansquenet dans le salon, où monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry jouent. — On n'a point de nouvelles du siége de Landau depuis le 13. — M. le maréchal de Villeroy, M. le maréchal d'Huxelles et M. le maréchal de Tessé, nommés commissaires par le roi, s'étant assemblés l'après-dînée chez le maréchal de Villeroy, à Paris, envoyèrent à la Bastille chercher M. le comte d'Harcourt et le duc d'Estrées, avec un ordre du roi au gouverneur de la Bastille de les laisser sortir ; les exempts de la connétablie qui étoient auprès de ces messieurs les amenèrent. Le maréchal de Villeroy leur dit qu'ayant appris, par les informations qu'ils avoient faites, que les bruits qui avoient couru dans le monde sur leur querelle n'étoient pas véritables, et que les voyant contents l'un de l'autre il n'avoit qu'à les prier de s'embrasser et vivre toujours en amitié. Ils s'embrassèrent d'un air de gens qui s'embrassoient de bon cœur ; on leur ôta les exempts et s'en retournèrent chacun chez eux. Le maréchal de Villeroy, après qu'ils se furent embrassés, leur dit que les bruits de leur querelle avoient été si grands que si

dans la suite ils venoient à se brouiller on ne pourroit s'empêcher de regarder cette brouillerie que comme une suite de la première, et qu'il leur défendoit toutes voies de fait, et on les fit embrasser encore *.

* Dangeau en use à sa façon accoutumée dans les divers récits qu'il fait de cette affaire. Il est constant que jamais les ducs, à qui les maréchaux de France ne contestent pas d'être de plus grande dignité qu'eux, moins encore les pairs qui jugent par état les grandes affaires du royaume et dont la présence est nécessaire aux grandes sanctions, ce qui n'est pas des maréchaux, n'ont jamais reconnu leur juridiction, ni les princes étrangers non plus, qui ne sont pas de la noblesse de France. Les maréchaux ne l'ont prétendu que depuis le règne du feu roi, et encore bien commencé et peu à peu, et ont été toujours très-vivement repoussés là-dessus. On voit ici deux choses : l'une que le duc d'Estrées et le comte d'Harcourt n'ont pas molli là-dessus, et qu'ils ont été si peu envoyés à la Bastille pour ne les avoir voulu ni reconnoître ni obéir en rien, ni recevoir leurs exempts, qu'il n'a jamais été question qu'ils leur fissent à la fin ni excuse, ni même la moindre civilité sur cette conduite à leur égard, et que leur envoi à la Bastille n'a été que pour prévenir ce qui pouvoit arriver entre eux, et que nul ne pouvoit empêcher, puisqu'ils ne reconnurent ni les maréchaux de France, ni ne voulurent souffrir leurs exempts auprès d'eux. L'autre chose est que le tribunal des maréchaux de France n'ordonna quoique ce soit contre eux depuis qu'ils eurent refusé de le reconnoître, et que ce fut une lettre de cachet qui les mit à la Bastille, qui ne fit aucune mention de leur désobéissance, au lieu que si le tribunal eût osé agir, il les auroit mis dans sa prison, qui est le For-l'Évêque, et de sa propre autorité. On en sortit donc comme il avoit été pratiqué d'autres fois que le roi avoit voulu favoriser les maréchaux de France en nommant deux ou trois de tout leur nombre, et il y en avoit beaucoup alors et à Paris, pour accommoder ces messieurs non pas comme maréchaux de France, ce qui se seroit fait en plein tribunal, mais simplement comme commissaires du roi qui nomme qui bon lui semble, et qui nomma autrefois le vieux maréchal d'Estrées de la sorte pour accommoder Madame et Mademoiselle, sa belle-fille, qui avoit cassé le bâton d'un exempt des gardes de Madame, dans l'appartement et à la vue même de Madame, avec cette différence que ces princesses ne vinrent pas toutes deux chez le maréchal par le privilége de leur naissance, et que Mademoiselle seule alla chez lui ; mais il les jugea après informations prises et des témoins et d'elles-mêmes, car il interrogea Mademoiselle chez lui, et elles obéirent précisément. Lors de cette querelle des ducs

d'Estrées et du comte d'Harcourt, aucun prince du sang n'étoit d'âge à s'en mêler, même les deux plus vieux qui étoient à l'armée; les enfants du roi n'étoient pas encore devenus princes du sang, et M. le duc d'Orléans, moins à portée que personne que le roi, voulût qu'il s'en mêlât; restoit donc la voie seule des commissaires, qui fut favorable aux maréchaux de France, dont trois furent choisis sur les autres, et dont le premier étoit duc pair.

Samedi 22, *à Marly*. — Le roi, après la messe, entra chez madame de Maintenon, qui avoit mal passé la nuit, et à onze heures et demie il alla se promener dans les jardins et prit plaisir à faire voir au cardinal Gualterio sa cascade, qu'il n'avoit pu encore lui faire voir parce qu'il a toujours fait un fort vilain temps depuis qu'on est ici. L'après-dînée S. M. travailla avec M. Voisin, et le soir, madame de Maintenon se portant un peu mieux, il y eut grande symphonie chez elle. — Le roi donna hier l'archevêché de Toulouse à M. de Beauvau, ancien évêque de Tournay, et l'archevêché d'Auch à l'évêque de Riez, frère de M. Desmaretz. Chacun de ces archevêchés vaut au moins 20,000 écus de rente. M. le comte de Lewenstein, qui a présentement les bulles de l'évêché de Tournay, en ira prendre possession au premier jour. L'archiduc n'a point marqué que le choix qu'on a fait de lui pour remplir cette place lui fût désagréable, et les Hollandois lui en ont témoigné beaucoup de joie. Il a fait un voyage à la Haye dont il est revenu très-content, et est présentement chez lui à Rochefort.

Dimanche 23, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, fit porter son dîner chez madame de Maintenon, alla tirer l'après-dînée, et le soir travailla avec M. Pelletier. — On eut des nouvelles de Landau du 16 au soir et du 17 au matin: nos sapes sont à trois toises de l'angle saillant du chemin couvert de la demi-lune de la droite à notre égard. — On eut des lettres de Girone du 12. M. de Staremberg est embarqué avec toutes les troupes, mais il n'a remis aucune des places au roi d'Espagne. Le peuple de Barcelone est plus enragé que jamais; ils ont accablé

d'injures le comte de Staremberg quand il est parti; il paroît pourtant qu'il y pourroit bien avoir quelque petite intelligence entre eux, car il les a laissés maîtres du Mont-Jouy et de Cardonne dans la montagne. Les Barcelonois ont déclaré la guerre aux deux couronnes, et ne traitent le roi d'Espagne que de duc d'Anjou; ils disent hautement qu'ils assassineront tous ceux qui parleront de se soumettre, et ont fait même poignarder dans l'église du Montferrat un de leurs principaux bourgeois qui s'y étoit retiré. Ils ont acheté tous les chevaux de la cavalerie et des dragons des Allemands; ils ont élu pour commander dans leur ville un nommé Basset, chef des miquelets, celui qui avoit fait révolter le royaume de Valence, et ont donné au nommé Nebot le commandement des châteaux et des postes qu'ils ont dans la montagne.

Lundi 24, à Marly. — Le roi, après la messe, travailla avec M. de Pontchartrain; l'après-dînée il courut le cerf et fit la plus belle chasse qu'il eût faite depuis longtemps; madame la duchesse de Berry y étoit à cheval. — L'ancien évêque de Tournay, nommé à l'archevêché de Toulouse, vint le matin remercier le roi. — M. le duc d'Orléans et madame la duchesse d'Orléans donnent depuis quelques jours à dîner aux principaux courtisans comme aux dames, et font une chère magnifique et excellente*. — Le marquis d'Effiat amena dimanche au roi une chienne couchante, et le roi lui a fait dire par Blouin que quand il voudroit venir ici pour la chasse qu'il aime fort, qu'on lui donneroit un logement, mais que comme il savoit qu'il aimoit fort sa liberté, il ne prétendoit point que cela l'engageât à demeurer ici. — M. le cardinal de Rohan a représenté au roi que, les voyages de Marly étant quelquefois longs, il n'y auroit que le plus ancien des aumôniers de quartier qui le serviroit, et qu'ainsi l'autre aumônier n'auroit presque pas l'honneur de le servir dans son quartier. Le roi a trouvé bon qu'ils se relevassent tous les quinze jours ici; ils servent par semaine à Versailles.

* Autre glissade de l'auteur des Mémoires sur ces repas de M. [le duc] et de madame la duchesse d'Orléans à Marly. Il dit qu'ils donnoient à dîner aux dames et aux principaux courtisans; il auroit parlé plus correctement s'il avoit dit à ceux dont les femmes sont assises et aux maréchaux de France, parce que ceux-là seuls mangent avec les petites filles de France, et que nul autre n'y fut admis. Mais Dangeau, qui étoit souvent des grands repas de la cour où on traitoit des étrangers fort considérables, ou à d'autres fêtes, parce qu'il étoit fort du grand monde et mêlé avec la bonne compagnie de la cour, et qui a grand soin de l'insinuer à chaque occasion dans ses Mémoires, n'a voulu nommer personne en celle-ci, parce qu'il n'eût pu se nommer soi-même. Il faut passer ces petites vanités à un homme aussi frivole, mais bon homme et honnête homme d'ailleurs.

Mardi 25, *à Marly*. — Le roi tint le matin conseil de finances; il travailla ensuite avec M. Desmaretz. Il tint conseil de dépêches l'après-dînée, alla se promener ensuite dans les jardins; madame la Duchesse et madame la princesse de Conty, les jeunes mariées, allèrent le joindre avec beaucoup de dames à sa promenade. Le soir il travailla avec M. Voisin chez madame de Maintenon, qui est encore un peu affoiblie par quelques accès de fièvre qu'elle eut ces jours passés, et qui ne l'ont pas empêchée de mener sa vie ordinaire. — On eut le matin des nouvelles du siége de Landau; les lettres sont du 18 et sont venues par l'ordinaire. On s'est logé sur l'angle saillant de la lunette de la droite, qui est revêtue et qui a un bon fossé plein d'eau; ce logement nous a coûté assez de monde. Le prince de Talmond, lieutenant général qui commandoit la tranchée, a été renversé et couvert de terre, une bombe étant tombée sur le parapet de la tranchée à l'endroit où il étoit assis. On l'a emporté de la tranchée; il a de grandes contusions sur tout le corps, mais il n'y a rien de dangereux. — Le roi d'Espagne a envoyé la Toison au maréchal de Villars; on ne sait point s'il l'avoit demandée *.

* On ne sait par où le maréchal de Villars a pu avoir la Toison sans avoir eu aucun rapport à l'Espagne. Il eut depuis 1724 la grandesse à

un aussi bon marché. Il étoit dans le conseil, mais peu compté. Il étoit hardi en propos à se vanter, et il dit devant l'ambassadeur d'Espagne que le roi d'Espagne ne songeoit guère à s'attacher des serviteurs d'une certaine espèce, et qui lui pouvoient être utiles. Ce mot fut écrit en Espagne, et la réponse fut la grandesse sans que le maréchal s'en fût donné plus de soin.

Mercredi 26, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, et l'après-dînée il donna une assez longue audience au maréchal de Tessé, qui prit congé de lui pour s'en aller à Marseille voir les galères dont il est général. Après cette audience le roi alla se promener dans les hauts de Marly et revint à la roulette, où il vit aller madame la duchesse de Berry, les princesses et beaucoup de dames, qui y firent aller aussi le comte de Saaros, à qui ce divertissement-là étoit fort inconnu. Le roi ensuite alla se promener à l'entour des réservoirs; son intention à cette promenade étoit d'y mener les cardinaux, surtout le cardinal Gualterio qui ne connoît pas encore ces promenades-là, mais il étoit allé dîner à Saint-Cloud, parce que le roi avoit dit après la messe qu'il remettoit cette promenade-là à un autre jour, à cause du vilain temps. Le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. — On reçut des lettres de Girone qui font croire que la révolte de Catalogne n'est pas si générale qu'on l'avoit mandé ces jours passés.

Jeudi 27, *à Marly*. — Le roi, après la messe, se promena dans ses jardins, mais un grand orage fit finir bientôt la promenade. L'après-dînée le roi alla courre le cerf; madame la duchesse de Berry étoit à cheval à la chasse. Le soir il y eut une petite musique chez madame de Maintenon. Le roi nous dit le matin à sa promenade qu'il étoit venu des lettres de Dunkerque qui portoient que la reine d'Angletere étoit dangereusement malade, nouvelle qui dans les conjonctures présentes pourroit apporter de grands changements aux affaires de l'Europe; mais il n'y a pas d'apparence que cela soit, le duc d'Au-

mont n'ayant point envoyé de courrier, et les dernières lettres qu'on a eues de lui ne disant point que la reine ait été malade; et, de plus, il y a tant de gens en Angleterre mal intentionnés pour le gouvernement, qu'on n'est point surpris des mauvais bruits qu'ils veulent répandre. Après le coucher du roi il arriva un courrier de Landau; on ne jugea pas à propos de réveiller le roi pour les nouvelles qu'il apporte.

Vendredi 28, *à Marly.* —Le roi se promena tout le matin; l'après-dînée il donna audience dans son cabinet au maréchal d'Huxelles, qui n'en avoit point eu encore depuis son retour d'Utrecht, et qui sortit fort content de son audience. Le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. —Le duc de Shrewsbury alla ces jours passés rendre visite à M. le duc du Maine et à M. le comte de Toulouse à Paris, à l'Arsenal, et il se rapporta pour le cérémonial de la visite à ce qui est porté dans les registres de nos introducteurs des ambassadeurs. Les princes descendirent pour le recevoir quatre marches du degré et le reçurent sur la cinquième, mais ils le reconduisirent jusqu'à son carrosse, en se tenant pourtant sur la dernière marche qui donne dans la cour. — Le courrier qui arriva hier au soir de Landau apporte la nouvelle que le 23 les assiégés avoient abandonné la lunette qu'on attaquoit. La descente du fossé étoit faite, le fossé de cet ouvrage comblé et le mineur attaché. Ils ont fait sauter quelques fourneaux qui n'ont pas fait grand mal; le chevalier de Bavière a eu son chapeau percé et une assez grosse contusion à la tête.

Dimanche 29, *à Marly.* — Le roi se promena tout le matin et travailla l'après-dînée chez lui avec M. Voisin, et puis alla faire un tour dans ses jardins. M. Desmaretz, qui avoit passé deux jours à Paris, vint chez le roi au retour de sa promenade, et lui apporta la nouvelle de l'arrivée au Port-Louis de deux vaisseaux chargés de huit millions et qui sont suivis de trois autres qu'on at-

tend à tout moment et sur lesquels il y a encore sept millions; Crozat a le principal intérêt à ces vaisseaux-là. — On eut des lettres de Catalogne du 18. La révolte des habitants de Barcelone se confirme, mais il n'est pas vrai qu'ils soient maîtres de Tarragone et d'Ostalrich; au contraire, on compte que les troupes du roi d'Espagne sont présentement dans Tarragone, et que celui qui commande dans Ostalrich a mandé au comte de Fiennes, qui commande nos troupes en Roussillon, qu'il est prêt à lui remettre la place. La plaine de Vich et Aulot se sont soumises au roi d'Espagne et ont accepté l'amnistie.

Dimanche 30, *à Marly.* — Le roi tint le conseil d'État, travailla l'après-dînée avec M. Pelletier, et puis alla se promener et voir jouer au mail; il dîna chez madame de Maintenon, où il avoit fait porter son dîner. — L'ordinaire de notre armée du Rhin arriva, mais il n'apporte rien de plus nouveau que ce qu'on avoit appris par le dernier courrier. — On a reçu plusieurs lettres d'Angleterre qui ne parlent point du tout de la maladie de la reine. — Le bruit se répand que l'archiduc vend Final aux Génois, qui lui ont déjà avancé 30,000 pistoles sur le prix de cette vente qui est réglée à 1,200,000 écus. — Les nouvelles du roi de Suède ont tellement varié qu'on ne peut rien croire de sûr; mais depuis un mois elles s'accordent toutes en un point, qui est que le Grand Seigneur déclare la guerre aux Moscovites et fait marcher un gros corps de troupes sur les frontières de Pologne; qu'on attend le roi de Suède à Bender, et que, pendant qu'il a demeuré à Demotica auprès d'Andrinople, le Grand Seigneur avoit été souvent le voir, et se déguisoit pour que ces entrevues-là fussent secrètes.

Lundi 31, *à Marly.* — Le roi, après la messe, travailla avec M. de Pontchartrain, et l'après-dînée il courut le cerf; madame la duchesse de Berry est toujours à cheval à ces chasses, et, outre cela, elle va encore souvent à d'autres chasses avec monseigneur le duc de Berry.

— Le roi nous dit le matin qu'on avoit reçu des nouvelles sûres que les troupes du roi d'Espagne étoient dans Tarragone. — Les Liégeois, fort fâchés de n'être pas maîtres de leur citadelle, offrent aux Hollandois 300,000 écus, ou de leur céder la juridiction dans Maëstricht, qu'ils partagent avec les Hollandois ; ils ont un ministre pour cela à la Haye, qui espère venir à bout de cette négociation. — Il y a des lettres de Vienne qui portent que l'archiduc ne veut point donner au duc de Savoie Valence, Alexandrie ni Vigevano, et qu'il prétend que M. de Savoie a rompu lui-même l'alliance qu'il avoit faite avec l'empereur Léopold, et qu'ainsi on n'est plus obligé aux conditions du traité qu'on avoit fait avec lui ; mais nous ne croyons pas ici que les gens qui ont mandé cette nouvelle soient bien informés.

Mardi 1er *août, à Marly.* — Le roi tint le conseil de finances, travailla ensuite avec M. Desmaretz ; il tint l'après-dînée conseil des prises, qui fut assez long. M. le comte de Toulouse, comme amiral, est toujours à ces conseils-là. Le roi, au sortir de ce conseil, alla se promener dans les hauts de Marly ; il fit venir plusieurs calèches pour les princesses et pour les dames, et une pour MM. les cardinaux, à qui le roi fit voir avec plaisir son grand mail, ses réservoirs, les belles vues et les promenades qu'il y a de ce côté-là. — On eut des nouvelles du siége de Landau par l'ordinaire ; mais ces nouvelles, qui ne sont que du 25, n'apprennent quasi rien que ce qu'on avoit eu par le courrier du 24. Un mestre de camp de cavalerie, nommé du Bessay, qui servoit dans cette armée, y est mort de maladie ; son régiment est bon, et M. le prince de Conty, qui n'en a point, le demande.

Mercredi 2, *à Marly.* — Le roi tint le conseil d'État ; il alla tirer l'après-dînée ; le soir, chez madame de Maintenon, il fit jouer par ses musiciens la comédie du *Grondeur*. — L'ordinaire de l'armée d'Allemagne apporta des nouvelles du 27, qui ne nous apprennent rien de consi-

dérable du siége de Landau; les mines retardent la prise de la place, et jusqu'ici la garnison n'a fait aucune action de vigueur. — Il y a eu un jugement rendu sur le procès du marquis de Gesvres, dont les deux parties disent qu'ils sont contents, mais il paroît que ce n'est qu'un jugement différé jusqu'à la Saint-Martin, et que jusque-là le marquis de Gesvres pourra encore se faire visiter. — L'évêque de Rozalie est mort; il étoit fils de M. de Lyonne, ministre et secrétaire d'État des affaires étrangères. La grande dévotion lui avoit fait prendre le parti d'aller dans les missions lointaines, d'où il étoit revenu il y a quelques années. Il est mort à Paris.

Jeudi 3, *à Marly*. — Le roi se promena le matin et courut le cerf l'après-dînée. Le soir chez madame de Maintenon il y eut une petite musique. — Il arriva un courrier du duc d'Aumont, qui mande que le parlement a été prorogé jusqu'au mois de septembre. La reine de la Grande-Bretagne n'a point été malade, comme on l'avoit mandé de Dunkerque; elle se prépare à aller à Windsor, où elle fera des chevaliers de la Jarretière. Bolingbroke, que nous avons vu ici il y a quelques mois, sera un des chevaliers. — Il y a des lettres de Transylvanie qui portent que l'archiduc n'a point voulu ratifier le traité que l'impératrice sa mère a fait pendant sa régence avec Caroli sur les priviléges qu'elle accordoit aux Transylvains et aux Hongrois, et ces peuples sont plus disposés que jamais à secouer le joug que leur a imposé la maison d'Autriche. On mande de plusieurs endroits d'Allemagne que la maladie contagieuse continue et augmente même à Vienne; cependant l'archiduc et l'archiduchesse qui y sont ne paroissent pas avoir envie d'en sortir.

Vendredi 4, *à Marly*. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier. Il vouloit aller tirer l'après-dînée, mais la grande pluie l'en empêcha; il passa l'après-dînée chez madame de Maintenon, où il y eut une loterie pour les

dames et grande musique le soir. — On eut par l'ordinaire des nouvelles du siége de Landau ; les lettres sont du 30. Nos mineurs sont attachés aux trois lunettes qui sont à la gauche de celles dont nous sommes maîtres, et on devoit faire sauter ces mines le lendemain. Le maréchal de Villars a détaché sept mille chevaux de toute la cavalerie, prenant quarante à cinquante chevaux par escadron, et marche avec ce détachement du côté de Mayence ; il veut reconnoître les retranchements que les ennemis ont fait sous cette place, et connoître encore mieux les environs de Mayence. On croit même qu'il pourra s'avancer jusqu'à Binghen.

Samedi 5, *à Marly.* — Le roi ne put sortir de tout le jour parce qu'il plut le matin et l'après-dînée. — MM. les États Généraux envoient trois ambassadeurs en France, M. Vanderbuys, M. Goslinga ; nous ne savons pas encore qui sera le troisième. M. de Châteauneuf, que nous leur envoyons en ambassade, partira la semaine qui vient. — Le commandeur d'Arbouville, qui avoit une fort belle commanderie dans le pays de Liége et qui secouroit fort sa famille, est mort dans son carrosse en allant à Orléans. — Il y avoit sept conseillers d'honneur au parlement ; M. le Merat, qui en étoit un, vient de mourir. Le roi, qui nomme à ces places, a reçu beaucoup de placets, et d'ecclésiastiques et des gens de robe, pour avoir cette place ; mais on croit que le roi ne la remplira point pour en réduire le nombre à six. — Madame de Courcillon accoucha à Paris à huit heures du soir.

Dimanche 6, *à Marly.* — Le roi tint le conseil d'État, alla tirer l'après-dînée, et travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. — On mande d'Allemagne que l'archiduc a fait M. de Cadogan lieutenant général d'artillerie ; c'est, de tous les Anglois qui ont servi contre nous, l'officier le plus capable et le plus estimé. — Le roi a donné le régiment de cavalerie qu'avoit du Bessay, qui vient de mourir, à Loriou, qui en étoit lieutenant-co-

lonel, très-ancien officier et qui avoit déjà la commission de mestre de camp. — M. Pirot, fameux docteur de Sorbonne, est mort; il étoit grand vicaire du cardinal de Noailles et chancelier de Notre-Dame, ce qui emporte avec soi d'être chancelier de l'Université. Il y a deux chanceliers de l'Université, et ce sont le chancelier de Notre-Dame et le chancelier de Sainte-Geneviève qui ont ces deux charges. M. Pirot étoit supérieur de plusieurs couvents, entre autres des Grandes-Carmélites; elles ont demandé pour leur supérieur le grand pénitencier. M. le nonce fait quelques difficultés là-dessus, dont je ne sais point encore la raison.

Lundi 7, *à Marly*. — Le roi prit médecine, comme il la prend tous les mois par précaution; l'après-dînée il travailla avec M. de Pontchartrain. — On reçut le matin des nouvelles de Catalogne du 27. Nebot, chef des miquelets, a été défait avec toute sa troupe auprès de Tarragone. On ne sait ce qu'il est devenu depuis sa défaite; son frère a été pris et pendu sur-le-champ. L'île de Mayorque s'est soumise; tous les châteaux de la montagne et de la plaine se soumettent aussi. Il y a deux partis dans Barcelone; les habitants s'entretuent tous les jours; on croit que le parti du roi d'Espagne commence à devenir le plus fort. Deux des plus considérables habitants se sont sauvés par mer et sont venus à Collioure; ils assurent que Villaroel, que les mutins ont élu pour leur généralissime, est résolu à sortir de Barcelone s'il ne peut pas les porter à se soumettre; ils n'ont plus que dix-huit cents hommes de pied et trois cents chevaux. — Le roi a donné à mademoiselle de Melun, qui n'étoit pas du commencement du voyage, un appartement qui est devenu vacant.

Mardi 8, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite avec M. Desmaretz; l'après-dînée il courut le cerf; madame la duchesse de Berry étoit à la chasse à cheval. Le soir le roi travailla avec M. Voisin chez ma-

dame de Maintenon. — On eut des nouvelles de Landau du 1er de ce mois. Les trois lunettes à la gauche de celles dont nous sommes déjà maîtres ont été prises, la nuit du 31 au 1er; nous y avons perdu quelques grenadiers. On fait venir vingt compagnies de grenadiers de l'armée du maréchal de Villars pour soulager les compagnies qui sont à ce siége, et qui y ont déjà fort souffert; on vouloit faire venir des corps entiers, mais ceux qui y sont ont prié le maréchal de Bezons de leur laisser achever le siége et de ne point songer à les relever. — Saint-Eugène, neveu de Rancy, fermier général, a acheté la charge de maître d'hôtel ordinaire du roi qu'avoit Vauvré, intendant de la marine, et dont le fils, officier aux gardes, avoit la survivance; il en donne 330,000 francs.

Mercredi 9, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État et alla tirer l'après-dînée. Le soir il y eut grande symphonie chez madame de Maintenon. — Le roi a donné le gouvernement d'Alais à Baudouin, lieutenant-colonel du régiment de Berry; il avoit commandé ce régiment dans la même qualité durant la vie de M. de Vendôme. Après la mort de M. de Vendôme, le roi donna ce régiment à monseigneur le duc de Berry, qui y mit pour colonel le marquis de la Vieuville. Baudouin avoit eu quelque peine à se voir commander dans ce régiment, mais il avoit souffert sagement, et le roi pour l'en récompenser lui a donné ce petit gouvernement. — Le duc d'Aumont a demandé son congé, et le roi le lui a envoyé; mais il demeurera à Londres jusqu'à la fin de septembre. Il attendra le retour du duc de Shrewsbury, qui ne partira de Paris que quand le roi ira à Fontainebleau. La reine Anne d'Angleterre donnera au duc de Shrewsbury, à son retour, la vice-royauté d'Irlande qu'a le duc d'Ormond, à qui l'on donne d'autres emplois.

Jeudi 10, *à Marly*. — Le roi se promena le matin, dîna chez madame de Maintenon; après dîner il se promena dans ses jardins et vit jouer au mail. Le soir il y

eut petite musique chez madame de Maintenon. — On eut des nouvelles du siége de Landau du 3. Les assiégés font toujours sauter beaucoup de fourneaux; un de ces fourneaux avoit enterré la Villemeneust, colonel du régiment d'Orléans, et dans le temps qu'on achevoit de lui ôter la terre qui le couvroit, les assiégés firent une sortie. Il marcha à eux avec les grenadiers et le piquet de la tranchée, et il les rechassa jusque dans le chemin couvert. Le roi a fort loué son action. — Le marquis de Brancas, gouverneur de Girone et nommé à l'ambassade d'Espagne, a permission de venir ici faire un tour pour donner ordre à ses affaires. — Les troupes de l'archiduc sont encore dans Ostalrich; les révoltés de Barcelone s'en voudroient bien rendre maîtres, mais on espère que les Allemands, quand ils en sortiront, le livreront au roi d'Espagne comme ils lui ont promis par le traité.

Vendredi 11, *à Marly*. — Le roi travailla avec le P. le Tellier et alla tirer l'après-dînée. Le soir les musiciens du roi jouèrent la comédie du *Grondeur*. — Madame la duchesse d'Angoulême * mourut dans une terre auprès de Paris; elle avoit quatre-vingt-douze ans. Il y avoit longtemps qu'elle n'étoit venue à la cour, et elle n'y étoit jamais venue que très-rarement. Elle étoit veuve de M. d'Angoulême, fils naturel du roi Charles IX. Le roi lui donnoit 12,000 francs de pension; elle lui a écrit en mourant pour le remercier de l'avoir fait vivre par ses libéralités jusqu'à un si grand âge, et le supplie en même temps de vouloir bien faire payer à ses créanciers ce qui lui étoit dû de sa pension. — On mande de Provence que l'amiral Jenning avec sa flotte avoit passé sur nos côtes pour aller en Catalogne embarquer le reste des troupes allemandes qui sont en ce pays-là, et quand il les aura portés en Italie, il viendra prendre M. de Savoie pour le conduire en Sicile et le mettre en possession de ce royaume.

* M. d'Angoulême, bâtard de Charles IX, si connu d'abord sous le

nom de grand prieur, puis de comte d'Auvergne, enfin de duc d'Angoulême, par ses terribles factions, ses condamnations, ses abolitions, ses prisons et emplois, avoit dans sa retraite et sur la fin de sa vie épousé en secondes noces, en 1644, la sœur d'un de ses pages dont il devint amoureux, fille de Charles de Nargonne, baron de Mareuil, et de Léonor de la Rivière, personne également belle, de grande mine, sage et vertueuse, dont il n'eut point d'enfants. Il mourut à plus de soixante-dix-sept ans en 1650, et la laissa fort pauvre. Son fils unique, qu'il avoit eu d'une fille du dernier connétable de Montmorency, ne le survécut que de trois ans, ne pourvut guère à la subsistance de cette belle-mère, qui se respectoit toujours beaucoup elle-même, et qui eut en tout le cours de sa vie une conduite respectable et irréprochable, avec un médiocre esprit, mais de la piété et beaucoup de bon sens. Elle n'eut aucune part aux grandeurs nouvelles des bâtards. Le roi l'avoit choisie en 1661, pour conduire à Florence la fille de Gaston, qui est madame la grande-duchesse. Madame d'Angoulême venoit très-rarement à la cour, mais toujours distinguée par le roi et considérée de tout le monde. La pauvreté la tenoit chez elle fort retirée et n'attenta jamais sur la dignité de sa conduite. Le roi, content de lui donner douze mille livres de pension, en ces derniers temps fort mal payée, la laissa tellement mourir de faim, qu'elle fut contrainte de se retirer à la campagne chez une femme qui l'avoit servie, et qui l'a nourrie à ses dépens jusqu'à sa mort, avec une douceur, une paix, une résignation de la part de madame d'Angoulême qui ne se démentit jamais, et qui, joint à son grand âge et à son état, indigna tout le monde d'un si honteux délaissement.

Samedi 12, *à Marly*. — Le roi se promena tout le matin, courut le cerf l'après-dînée pour la dernière fois de ce voyage, car il envoie ses chiens à Fontainebleau; il travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. Voisin. — On eut des nouvelles de Landau du 6. Nous poussons notre principale attaque sur la droite, et nous nous sommes rendus maîtres d'un ouvrage qu'ils appellent le Pâté, et que les assiégés ont assez bien défendu. Nous y avons perdu deux ou trois cents hommes, et nos grenadiers y ont fait encore mieux, s'il se peut, qu'à l'ordinaire. Le roi fait donner à chaque compagnie de grenadiers commandés 100 francs de gratification qu'on leur paye au sortir de l'action. — Les plénipotentiaires d'Espagne sont encore à Utrecht, la paix de l'Espagne n'étant point

signée avec la Hollande; mais on espère que cela finira bientôt, parce qu'il n'y a plus qu'une petite difficulté qui est sur la souveraineté que le roi d'Espagne a promis de donner à madame des Ursins en Flandre, dont la France et l'Angleterre sont convenues.

Dimanche 13, *à Marly.* — Le roi tint le conseil d'État, alla tirer l'après-dînée et travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. — Le roi a ordonné à M. le chancelier d'aller à Paris chez madame la princesse de Conty la mère pour lui dire qu'il veut absolument que tous les procès pour la succession de feu M. le Prince finissent, et que pour cela les parties conviennent d'arbitres avant la Saint-Martin, et que, s'ils n'en ont point choisi après ce temps-là, le roi en nommera lui-même. Madame la princesse de Conty la mère est la seule de la famille qui s'y oppose; madame du Maine et madame de Vendôme ses sœurs y consentent; on espère qu'enfin elle y consentira aussi, et que la paix et l'union sera rétablie dans la maison de Condé, à quoi les deux mariages des deux princes avec les deux princesses leurs cousines germaines doivent beaucoup contribuer. Ils le souhaitent fort tous quatre, et madame la Duchesse la mère l'a toujours fort souhaité.

Lundi 14, *à Marly.* — Le roi fut enfermé l'après-dînée avec son confesseur, ce qu'il fait toujours la veille du jour qu'il doit faire ses dévotions. Le soir il alla chez madame de Maintenon, qu'il trouva avec une violente douleur de dents et un peu de fièvre; il avoit travaillé le matin chez lui avec M. de Pontchartrain. — On mande d'Allemagne que l'archiduc ne veut point sortir de Vienne et y retient l'archiduchesse, quoique la maladie contagieuse y continue et y augmente même. — Toutes les lettres de Pologne et de Valachie assurent que le Grand Seigneur ne fera point la guerre aux Moscovites, qui lui accordent des conditions très-avantageuses pour lui faire continuer le traité de Carlowitz, et ces mêmes lettres ne

disent rien de bien certain de la manière dont le roi de Suède pourra retourner en son pays.

Mardi 15, *à Marly*. — Le roi communia dans la chapelle par les mains du cardinal de Rohan ; il toucha ensuite quelques malades étrangers, et l'après-dînée il alla à la paroisse, où il entendit vêpres ; il y eut ensuite procession autour de l'église en dedans, et puis il y entendit le salut. — Le roi a donné l'évêché de Riez à l'abbé Phélypeaux, chanoine de Notre-Dame ; l'abbaye d'Hermières à l'abbé Frison, fils du bailli de Versailles ; l'abbaye de Beaulieu à l'abbé Brossard ; l'abbaye de Notre-Dame de Meaux à la dame de Charnisay l'aînée ; l'abbaye de Chaillot à la dame de Prunelay de Saint-Germain ; l'abbaye de la Sauve à la dame de Morangis; le prieuré de Domfront à la dame de Rezali. — On mande de notre armée d'Alsace qu'il y a eu de petits démêlés entre M. le Duc et M. le prince de Conty que le maréchal de Villars a accommodés. M. le prince de Conty, en jouant à des jeux de main, s'étoit brouillé avec le duc de Fronsac et le prince d'Épinoy ; mais tout cela n'a pas eu de suite et a été regardé comme des jeux d'enfants.

Mercredi 16, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, où M. le chancelier ne put venir parce qu'il est un peu incommodé. Le roi alla tirer l'après-dînée, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Desmaretz parce qu'il n'avoit point tenu hier de conseil de finances et qu'il n'en tient point ici les samedis. — On eut des nouvelles de Catalogne du 4 ; la ville de Barcelone persiste toujours dans sa révolte. Ostalrich n'est point encore évacué ; les Allemands qui n'ont pas pu s'embarquer avec le comte de Staremberg en sont encore les maîtres, et font toujours espérer qu'ils remettront la place au roi d'Espagne, et le comte de Fiennes, qui commande les troupes de France en Roussillon, a ordre du roi d'Espagne de se tenir à portée d'entrer dans cette ville quand les Allemands en sortiront. — On eut des nouvelles du siége de

Landau du 8. Nous poussons toujours notre principale attaque sur notre droite, et l'on compte qu'on pourra être maître de la place vers le 20 de ce mois.

Jeudi 17, *à Marly.* — Le roi se promena tout le matin et courut le lièvre l'après-dînée avec la petite meute de M. le comte de Toulouse. Madame la duchesse de Berry étoit à la chasse à cheval, et madame de Charolois, qui a permission de madame la Duchesse sa mère de monter à cheval présentement. Le soir on chanta, chez madame de Maintenon, le prologue et le premier acte d'*Atys* (1) ; ces petites musiques amusent fort le roi, qui s'y connoît parfaitement bien. — On eut des nouvelles de Landau du 10. On a perdu peu de monde les quatre derniers jours ; le siége va fort bien, et l'on croit toujours que nous serons maîtres de la place le 20 de ce mois. Ce qui en pourroit retarder la prise de quelques jours, c'est que l'on dit que nous voulons prendre la garnison prisonnière de guerre. — Le duc de Shrewsbury a fait demander au roi la permission de venir ici prendre son audience de congé ; le roi le lui a permis et lui a donné jour à lundi.

Vendredi 18, *à Marly.* — Le roi se promena tout le matin, et prend plaisir à faire travailler dans son jardin à des embellissements nouveaux et qui coûtent peu ; il donne pour cela de sa cassette trente pistoles par semaine. L'après-dînée il alla tirer, et le soir il y eut grande symphonie chez madame de Maintenon. — On mande d'Allemagne que l'archiduc a écrit à l'électeur palatin qu'il seroit prêt à rentrer dans des négociations de paix avec la France, si on vouloit bien adoucir les propositions qu'on lui a faites jusqu'ici, et que l'électeur palatin se chargeoit de faire savoir les intentions de l'archiduc à la reine de la Grande-Bretagne et aux États Généraux ; ce qui fait croire que cette nouvelle n'est pas sans fonde-

(1) Paroles de Quinault, musique de Lully.

ment, c'est que l'armée de l'archiduc et de l'empire est plus foible beaucoup qu'on ne l'auroit cru, les princes allemands n'ayant fourni que leur contingent et aimant mieux faire revenir chez eux le reste de leurs troupes que de les vendre avec assurance presque entière de n'être point payées.

Samedi 19, *à Marly.* — Le roi reçut le matin la maison de ville de Paris, qui lui apporta le scrutin; le petit-fils du premier président de la cour des aides harangua le roi. La maison de ville le harangue toujours à genoux, comme représentant le tiers état; ce n'est point le prévôt des marchands qui harangue quand c'est pour apporter le scrutin. M. de Pontchartrain leur donna à dîner, et le roi donna ordre qu'on leur fît voir les eaux de Marly après leur dîner. Le roi travailla avec M. Voisin depuis trois heures jusqu'à cinq; il alla se promener ensuite; après la promenade il alla chez madame de Maintenon comme à l'ordinaire. M. Voisin y vint, et lui porta des nouvelles de Landau du 16, arrivées par un courrier; les dernières lettres qu'on en avoit eues étoient du 10. Nous sommes maîtres du chemin couvert; on a fait la descente du fossé à la contre-garde qui couvre la demi-lune, et qui est revêtue; le mineur y est attaché. On attaque en même temps la contre-garde qui couvre le réduit qui n'est que de terre, et qui est déjà fort éboulée. On compte que le 18 on sera maître de ces deux ouvrages.

Dimanche 20, *à Marly.* — Le roi tint le conseil d'État, et fit ensuite porter son dîner chez madame de Maintenon; l'après-dînée il alla courre le lièvre avec les chiens du maréchal de Tallard, et on en prit quatre. Le soir, chez madame de Maintenon, le roi travailla avec M. Pelletier. Le roi déclara qu'il seroit à Fontainebleau quinze jours plus qu'il ne l'avoit résolu d'abord; il en devoit revenir le 27 septembre, il n'en reviendra que le 11 octobre. M. le chancelier lui avoit proposé que le conseil n'y allât point, comptant que le roi n'y seroit que quatre se-

maines, mais le voyage étant allongé, les parties attendroient trop longtemps; ainsi le conseil viendra comme les autres années. — Le duc de Charost, qui revient de Calais, a eu permission du roi de le venir saluer ici, et le roi lui a donné pour le reste du voyage un logement qui vaquoit. Le roi en a donné un aussi au maréchal de Matignon, qui revient de voir le roi d'Angleterre; il y a quinze jours que ce logement lui étoit destiné, mais il ne l'a su qu'à son retour.

Lundi 21, *à Marly*. — Le roi, après son lever, donna audience dans son cabinet au duc de Shrewsbury, et quoique ce fut une audience de congé, il n'y eut point d'introducteur d'ambassadeurs, ce qui se fait toujours aux audiences de congé des ambassadeurs qui ont fait leurs entrées. Le duc de Shrewsbury a regardé cela comme une grâce. Le roi lui a fait donner par M. de Torcy son portrait enrichi de diamants, qu'on estime 20,000 écus. Après son dîner, le roi vit la duchesse de Shrewsbury, qui avoit dîné chez madame la princesse de Conty. Ils partiront pour retourner en Angleterre un peu après que le roi sera parti pour Fontainebleau. Après l'audience de la duchesse de Shrewsbury, le roi alla tirer. — Toutes les nouvelles d'Allemagne portent que la peste augmente considérablement à Vienne; cependant l'archiduc n'en est point encore sorti, mais les ministres étrangers et les principaux courtisans en sortent, et il s'est enfin résolu à suivre leurs conseils et leur exemple. L'impératrice Amélie en est déjà partie avec les archiduchesses ses filles.

Mardi 22, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite longtemps avec M. Desmaretz; l'après-dînée il travailla avec M. Voisin, et puis alla se promener dans les hauts de Marly, et vit jouer au grand mail. Monseigneur le duc de Berry et madame la Duchesse allèrent à Paris à l'opéra, à la foire Saint-Laurent; madame la duchesse de Berry donna la foire à dix-sept

dames qui étoient avec elle, donna beaucoup à l'opéra et à tous les spectacles qui sont dans la foire, et jeta de l'argent au peuple dans les rues. On leur avoit porté à souper dans leurs loges avant que l'opéra finît; ils ne revinrent ici qu'à cinq heures du matin. — On eut des nouvelles du siége de Landau par l'ordinaire, mais elles ne sont que du 15, et on en avoit eu du 16 par le courrier. On croit que le premier qui arrivera apportera la nouvelle de la prise de la place. — Madame de Prades, fille du maréchal de Villeroy, est morte en Portugal; on avoit dit il y a deux mois qu'elle étoit morte, et même sa famille en avoit pris le deuil, mais la nouvelle ne s'étoit pas trouvée vraie.

Mercredi 23, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État et fit ensuite porter son dîner chez madame de Maintenon; après dîner il courut le lièvre avec les chiens de M. le comte de Toulouse. Le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. — M. de la Garde (1), qui avoit été à la reine mère et qui avoit eu le gouvernement de Furnes, est mort à quatre-vingt-douze ans chez lui, en Provence; il avoit une pension du roi et jouissoit encore des appointements de gouverneur de Furnes. Il a fait sa légataire universelle la marquise de Simiane, fille de M. de Grignan, dont il étoit proche parent. — Les dernières lettres de Roussillon, qui sont du 14, ne parlent que de la révolte de la Catalogne qui augmente tous les jours. On mande que les habitants de la plaine sont aussi animés présentement que la populace de Barcelone. Le roi d'Espagne veut que le duc de Popoli fasse le siége de cette capitale, et elle est investie par terre et par mer; mais on craint bien qu'il ne manque beaucoup de choses pour faire ce siége. Nous y avons encore seize bataillons

(1) Ce marquis de la Garde est celui auquel étaient adressées les lettres de la marquise d'Huxelles dont nous avons donné quelques fragments de 1704 à 1712.

françois; mais le roi d'Espagne n'a guère d'autre infanterie sur quoi il puisse compter, excepté ses régiments des gardes.

Jeudi 24, *à Marly.* — Le roi apprit à son réveil la prise de Landau; c'est M. de Menestrel-Luteau, frère de la maréchale de Bezons, qui en a apporté la nouvelle. Le prince Alexandre de Wurtemberg, qui en étoit gouverneur, fit battre la chamade le 19 au matin; mais, comme on ne convint pas des conditions, on recommença à tirer le soir. Le 20 au matin on battit encore la chamade, et ils consentirent à se rendre prisonniers de guerre. Le prince de Wurtemberg, après la capitulation, alla dîner chez le maréchal de Villars, et le soir on nous livra une des portes de la ville; le roi en a donné le gouvernement au marquis de Biron. — Le roi, après la messe, alla se promener dans les jardins, et l'après-dîner alla tirer. — L'électeur de Bavière arriva hier au soir à Surênes; M. d'Antin lui a porté ce matin la nouvelle de la prise de Landau. Il viendra ici dimanche voir le roi. — On chantera ici dimanche après dîner, à la paroisse, le *Te Deum* pour la prise de Landau, et on le chantera jeudi à Paris.

Vendredi 25, *à Marly.* — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier; il se promena l'après-dînée, et le soir, chez madame de Maintenon, le roi fit jouer, par ses musiciens la comédie du *Médecin par force* (1). — Madame de Polignac devoit aller dans le carrosse de madame la duchesse de Berry à Petit-Bourg, et de là à Fontainebleau; M. de Polignac y avoit consenti, mais madame de Mailly sa mère s'y est opposée. Elle vouloit que sa fille n'allât à Fontainebleau qu'avec elle, et n'y vouloit pas aller dès le commencement du voyage. La fille a insisté pour suivre madame la duchesse de Berry, et la mère fâchée a pris le parti de n'aller point

(1) *Le Médecin malgré lui* de Molière.

du tout à Fontainebleau et a emmené sa fille à Paris. Madame la duchesse de Berry s'en est pris à M. de Polignac et lui a parlé même très-fortement sur cela. — Le roi a permis à M. de Bonnac, son envoyé en Espagne, de revenir ici; on l'envoie ambassadeur à Constantinople, et le marquis de Brancas, nommé à l'ambassade d'Espagne et qui avoit permission de revenir ici pour quelques jours, a ordre de s'en aller droit à Madrid.

Samedi 26, *à Marly*. — Le roi se promena tout le matin, et travailla l'après-dînée avec M. Voisin. La reine d'Angleterre vint ici de Chaillot sur les cinq heures et s'y en retourna à sept; le roi son fils est parti de Commercy, où il a été quelques jours avec M. de Vaudemont, et est allé prendre les eaux à Plombières. — L'électeur palatin fait quelques propositions de paix de la part de l'archiduc; mais on croit jusques ici que ce n'est que pour nous amuser et pour nous empêcher d'agir le reste de cette campagne; ainsi cela ne changera rien au dessein qu'on a pris et que nous ne savons point encore. Toutes les lettres de l'armée disent qu'on va faire le siége de Fribourg. — Le roi a nommé d'Iberville pour aller à Londres en qualité de son envoyé, en attendant qu'on ait nommé un ambassadeur, mais il ne partira que quand le duc d'Aumont sera revenu ici.

Dimanche 27, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, travailla l'après-dînée avec M. Pelletier; il avoit fait porter son dîner chez madame de Maintenon. A cinq heures il alla à la paroisse, où il entendit le salut et fit chanter le *Te Deum;* au retour de la paroisse il entra chez lui, et à six heures et demie l'électeur de Bavière y vint et fut quelque temps enfermé avec lui dans son cabinet. Le roi ensuite passa chez madame de Maintenon, et l'électeur alla jouer dans le salon avec monseigneur le duc de Berry, les dames et les courtisans; il y revint encore jouer, après avoir soupé chez M. d'Antin. On avoit fait voir, l'après-dînée, à l'électeur toutes les eaux de Versailles avant qu'il

vint à Marly. — On attend à tous moments le chevalier de Valory, fils de Valory, qui a conduit le siége de Landau, qui doit apporter ici les drapeaux pris dans cette place, et par qui on saura le détail des troupes qui composoient la garnison et qui en doivent être sorties le 22. On a donné un congé de trois mois au prince Alexandre de Wurtemberg, qui en étoit gouverneur.

Lundi 28, *à Marly*. — Le roi, après la messe, travailla avec M. de Pontchartrain; il alla tirer l'après-dînée. Le soir il y eut grande symphonie chez madame de Maintenon. — L'abbé de Laval, à qui le roi avoit donné l'évêché d'Ypres, est mort; ce seront les Hollandois qui disposeront présentement de cet évêché, ce qui fait qu'on regrette encore davantage celui qui vient de mourir. — On apprend par les dernières nouvelles arrivées de Catalogne par l'ordinaire que les troupes allemandes qui étoient dans Ostalrich et qui sont embarquées, avoient remis la place au comte de Fiennes, qui commande les troupes du roi en Roussillon. Il a paru que leur intention étoit de la livrer aux révoltés de Catalogne, et le comte de Fiennes, qui n'en doutoit pas et qui voyoit des troupes de ces révoltés entre Ostalrich et lui, marcha à eux pour les combattre. Ils ne l'attendirent point, le voyant marcher à eux, et Nebot, qui les commandoit, s'est sauvé dans la montagne, toutes ses troupes dispersées; ainsi le gouverneur allemand a été contraint de livrer la place aux François qui étoient à ses portes. Le comte de Fiennes avoit l'ordre du roi d'Espagne pour se saisir de cette place en son nom.

Mardi 29, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances, après quoi il travailla avec M. Desmarets; il travailla avec M. Voisin l'après-dînée; il avoit fait porter son dîner chez madame de Maintenon. A cinq heures il alla se promener dans les hauts de Marly, et vit jouer au grand mail; on lui mena un joueur nouveau qui est de Languedoc, et qui joue encore mieux que les joueurs ordinaires qu'il fait venir ici

et qui passoient pour les meilleurs joueurs de France. — Le chevalier de Valory arriva; il étoit parti le 23 de Landau. La garnison en sortit le 22; il y avoit quatre mille huit cents hommes que l'on mène dans la haute Alsace, et il en est resté douze cents blessés dans la place. On y a trouvé soixante pièces de canon, mais presque toutes hors d'état qu'on s'en puisse servir; il n'y avoit plus que vingt milliers de poudre, et le prince de Wurtemberg dit que c'est la raison qui l'oblige de se rendre aux conditions qu'on lui a imposées. Le chevalier de Valory a apporté trente-neuf drapeaux de Landau.

Mercredi 30, *à Petit-Bourg*. — Le roi tint le matin le conseil d'État à Marly; il y dîna et en partit à deux heures et demie; il avoit dans son carrosse madame la duchesse de Berry auprès de lui, les deux mesdames les Duchesses et mademoiselle de Charolois dans le devant, monseigneur le duc de Berry à une portière et madame la princesse de Conty la jeune à l'autre. Madame, qui dans les voyages du roi est toujours dans son carrosse, n'a point voulu y venir, parce qu'elle a une petite incommodité qui l'auroit obligée d'arrêter quelquefois; elle est venue ici dans son carrosse. En arrivant ici le roi s'est promené dans les jardins, et, après qu'il eût passé chez madame de Maintenon, monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry jouèrent au lansquenet avec les courtisans. Madame la princesse de Conty, fille du roi, arrivera demain à Fontainebleau; elle n'est point venue ici. Elle a enfin conclu son marché pour l'hôtel de Lorges à Paris, qu'elle avoit grande envie d'avoir; elle en donne 100,000 francs argent comptant, elle en donnera 5,000 francs par an durant sa vie. Après sa mort elle assure 80,000 francs au duc de Lorges, à qui la maison reviendra.

Jeudi 31, *à Fontainebleau*. — Le roi, malgré la pluie, se promena le matin à Petit-Bourg; il en partit à deux heures et demie, et arriva ici à six heures. — Le roi

donne au duc d'Aumont 100,000 écus, savoir : 100,000 fr. présentement et 50,000 francs durant quatre ans. Le roi a voulu le récompenser de la grande dépense qu'il a faite à son ambassade d'Angleterre, et le dédommager de la perte qu'il a faite à l'incendie de sa maison. — Nous avons reçu par l'ordinaire des nouvelles de notre armée du Rhin ; elle ne fait jusques ici aucun mouvement. On travaille à combler les ouvrages devant Landau et à réparer les brèches. Les lettres sont du 26.

Vendredi 1er septembre, à Fontainebleau. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier, et alla tirer l'après-dînée. Le roi a fait meubler magnifiquement l'appartement qu'il a donné au comte de Saaros. — Le nouvel évêque d'Ypres est mort dans son évêché ; il étoit de la maison de Laval et fort estimé. C'est une grande perte pour la religion, et le roi ayant cédé Ypres n'est plus en droit de nommer à cet évêché. — Le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon.

Samedi 2, à Fontainebleau. — Le roi, après son dîner, courut le cerf ; au retour de la chasse il travailla avec M. Voisin. — On a reçu des nouvelles de notre armée du 28. Nous sommes toujours dans les mêmes camps, et l'armée ennemie ne fait aucun mouvement non plus. — On a reçu des lettres de Pologne qui font croire qu'il y a un grand parti en ce pays-là pour le roi Stanislas. On mande que le roi Auguste a fait arrêter plusieurs des principaux seigneurs qu'il envoie prisonniers en Saxe ; on nomme parmi ces prisonniers Jablonowski, qui est, je crois, frère de la mère du roi Stanislas. On mande aussi que le crédit du roi de Suède auprès du Grand Seigneur est bien plus grand qu'on ne le croyoit par les dernières nouvelles qu'on en avoit eues ; il a fait déposer le muphti qui lui étoit fort contraire, et qui avoit fait renouveler la paix avec les Moscovites, et qu'il avoit fait faire encore beaucoup d'autres changements dans cette cour-là.

Dimanche 3, à Fontainebleau. — Le roi tint le conseil

d'État, alla tirer l'après-dînée. — Il arrive souvent des courriers du maréchal de Villars; les dernières lettres sont du 30. On ne dit point encore ce que nous allons entreprendre. On parle beaucoup de propositions de paix que fait l'électeur palatin pour la paix avec l'empereur et l'empire, mais ces propositions-là ne nous empêchent point de prendre nos mesures pour agir quand il en sera temps. — Le roi, deux jours avant que de partir de Marly, permit aux ambassadeurs de Savoie, dont l'un vient en France et l'autre en Angleterre, de venir lui faire la révérence, et il les reçut avec beaucoup de bonté dans son cabinet; celui qui demeurera ici s'appelle le baron Pronde, et celui qui va en Angleterre s'appelle le marquis Trevier.

Lundi 4, à Fontainebleau. — Le roi prit médecine, et après son dîner travailla avec M. de Pontchartrain. M. le duc d'Orléans et madame la duchesse d'Orléans, qui étoient demeurés pour quelques jours à Paris, arrivèrent ici. Le soir il y eut comédie; monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry y allèrent. Il y aura comédie trois fois la semaine; le roi ne va point à ces comédies-là, et quand il en voit chez madame de Maintenon, ce sont des pièces jouées par ses musiciens, où personne n'entre que les dames qui sont avec elle. — M. le cardinal de Bouillon, voyant les conférences finies à Utrecht, où il ne s'est point agi de ses intérêts, et n'ayant plus d'affaires en Hollande, en partit il y a deux mois, et a demeuré depuis ce temps-là à Ruremonde, chez l'évêque, qui est de ses amis. On mande qu'il vient d'en partir et qu'il s'en va à Rome.

Mardi 5, à Fontainebleau. — Le roi tint le conseil de finances, travailla ensuite avec M. Desmaretz, travailla avec M. Voisin l'après-dînée, et puis alla se promener à l'entour du canal. — L'électeur de Bavière a acheté 140,000 francs une maison à Saint-Cloud. On croit que c'est à intention de la donner à mademoiselle de

Montigny, pour qui il y a longtemps qu'il a beaucoup d'amitié. Elle est arrivée depuis quelques jours de Compiègne, où elle retourne avec l'électeur quand il aura fait un tour ici, et en attendant qu'il parte elle va habiter cette maison de Saint-Cloud. — On mande de Londres que la reine a fait une proclamation pour casser le parlement, et une autre proclamation pour rassembler un nouveau parlement le 13 de novembre. Brumley, orateur de la chambre basse, a été fait secrétaire d'État en la place de milord Darmouth, à qui on donne un emploi plus considérable que celui qu'il avoit, et on ne doute point que M. Hanmer, que nous avons vu ici, ne soit fait orateur de la chambre basse au parlement prochain. — Le roi a aujourd'hui soixante et quinze ans accomplis.

Mercredi 6, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil d'État, alla tirer l'après-dînée, et le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. Monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry allèrent à la comédie. — Il est venu depuis hier trois courriers de M. de Villars. On ne dit point les nouvelles qu'ils apportent; on sait seulement par les lettres du 2, qui sont les plus fraîches, que notre armée n'avoit fait aucun mouvement. — Toutes les nouvelles qu'on a d'Allemagne disent que la peste augmente à Vienne et que l'archiduc n'en est point encore sorti. La peste est aussi à Ratisbonne; tous les députés des princes en veulent sortir, et on transfère la diète à Augsbourg. Il y a de grands ordres donnés dans les autres villes d'Allemagne pour empêcher que le mal contagieux ne communique, et on n'en veut plus recevoir de lettres.

Jeudi 7, *à Fontainebleau.* — Le roi, après son lever, donna audience dans sa chambre aux députés des États de Languedoc; l'évêque de Mende portoit la parole; ce député a neuf harangues à faire. M. le duc du Maine, gouverneur de la province, leur donna un dîner magnifique, comme il a accoutumé de faire tous les ans. Le roi, après

la messe, tint le conseil d'État, parce qu'il n'avoit pas pu finir hier toutes les affaires qu'il y avoit. Le roi courut le cerf l'après-dînée, et fit la plus belle chasse du monde; madame la duchesse de Berry étoit à la chasse, à cheval, avec beaucoup de dames. Le cerf, en sortant d'un endroit fort fourré, vint à la calèche du roi qui étoit dans une fort petite route, et le roi le détourna avec un coup de fouet donné fort à propos. — L'abbé Regnier (1), un des quarante de l'Académie françoise et qui en étoit secrétaire perpétuel, est mort à Paris; il avoit plus de quatre-vingts ans. Il laisse deux petites abbayes vacantes. Il étoit aussi de l'académie de la Crusca; il avoit fait beaucoup de vers en latin, en italien, en espagnol et en françois.

Vendredi 8, *jour de la Notre-Dame, à Fontainebleau.* — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier; l'après-dînée il alla à vêpres et au salut; le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. — Le roi d'Espagne a fait écrire par madame la princesse des Ursins au marquis de Thouy qu'il vouloit se servir de lui cette année et qu'il allât à Pau, où il recevroit ses ordres. Le marquis de Thouy auroit bien voulu que le roi lui commandât d'y aller; le roi s'est contenté de le lui permettre. Il est capitaine général dans les troupes d'Espagne; il est venu ici prendre congé du roi. — Toutes les lettres de Pologne et d'Allemagne portent que le Grand Seigneur veut rétablir le roi Stanislas; il y a déjà un grand corps de Turcs et de Tartares à Cochin sur le Niester. Le roi Stanislas et le palatin de Kiovie sont dans cette armée, mais on ne dit point ce que fait le roi de Suède; on le croit toujours auprès d'Andrinople. Le roi Auguste a fait publier des universaux, et appelle à son secours les Moscovites qui ont renouvelé leur traité avec lui.

---

(1) François-Séraphin Regnier des Marais.

Samedi 9, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil de finances, alla tirer l'après-dînée et travailla le soir avec M. Voisin chez madame de Maintenon. Monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry allèrent à la comédie. On fait faire sur le théâtre une loge pour l'électeur de Bavière, qui ne doit demeurer ici que huit jours; il est arrivé ce soir à neuf heures, et ne verra le roi que demain. Il est logé dans un appartement qu'on a accommodé au bout de la galerie des Chevreuils, et outre cela le duc d'Antin lui a donné le sien qui touche à la galerie des Chevreuils de l'autre côté, et on a fait ouvrir cette galerie qui fait la communication des deux appartements, si bien qu'il est magnifiquement et commodément logé. Le duc d'Antin lui donnera à dîner et à souper. On s'assemblera chez lui pour jouer, quand le jeu ne sera point chez madame la duchesse de Berry, et on a commencé dès ce soir après son souper, et on joue un très-gros jeu au lansquenet.

Dimanche 10, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil d'État; l'après-dînée il fut enfermé quelque temps avec l'électeur, et puis travailla avec M. Pelletier jusqu'à cinq heures. Le matin, après son lever, il avoit donné audience au général des Capucins (1) dans sa chambre; ce général a le traitement comme les envoyés des têtes couronnées; l'introducteur des ambassadeurs le présente, et le roi lui avoit envoyé des carrosses pour venir à l'audience. En Espagne ils ont les honneurs des grands. A cinq heures le roi alla se promener autour du canal, seul dans sa calèche; madame la duchesse de Berry étoit avec des dames dans une autre calèche, à côté de celle du roi. L'électeur étoit dans un carrosse de M. d'Antin avec quelques courtisans; madame la Duchesse étoit dans une gondole, et le spectacle étoit magnifique par la quantité

(1) Le P. Michel Ange de Raguse.

de monde qui étoit à cette promenade. — Plusieurs gens mandent de l'armée que le bruit est répandu parmi les ennemis que l'archiduc est mort; on en mande même beaucoup de circonstances. Cette nouvelle est encore venue par plusieurs autres endroits; cependant on ne la croit point ici, parce que le roi en auroit eu apparemment des courriers.

Lundi 11, *à Fontainebleau*. — Le roi tint le conseil de dépêches; il courut le cerf l'après-dînée. Le soir il y eut musique chez madame de Maintenon. Monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry allèrent à la comédie; l'électeur de Bavière y étoit dans la loge qu'on lui a fait accommoder sur le théâtre. On joue chez lui fort gros jeu, qui commence après qu'il a entendu la messe; il dîne et soupe toujours dans son appartement, où M. d'Antin lui fait servir une table magnifique, et on y joue après dîner quand il ne va point à la chasse et après souper encore; les dames y vont. — Plusieurs particuliers ont reçu les mêmes lettres que le roi sur la mort de l'archiduc, cependant on continue ici à n'en rien croire; il viendroit des avis de toutes parts si cette nouvelle étoit vraie. — Madame la duchesse de Bouillon s'est trouvée considérablement mal à Paris; elle a été longtemps sans connoissance; elle est revenue à force de prendre de l'émétique.

Mardi 12, *à Fontainebleau*. — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite avec M. Desmaretz; il alla tirer après son dîner, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin. — On n'a eu aucune nouvelle qui puisse faire croire les bruits qui avoient couru de la mort de l'archiduc; ainsi ce bruit-là tombe. — Le marquis de Souliers, chevalier d'honneur de Madame, est mort à Paris. Madame lui avoit promis, il y a déjà quelque temps, en cas qu'il vînt à mourir, de donner sa charge à un frère qu'il a en Provence, que nous ne connoissons point et qui n'a jamais paru en ce pays-ci; il avoit écrit en mou-

rant une lettre fort touchante à Madame pour l'en faire souvenir. Madame a tenu sa parole; elle n'avoit même pas besoin de cette lettre-là pour la tenir. — Après la mort de Monseigneur, le roi donna à Blouin le haras qu'il avoit en Normandie; ce haras est auprès de Coutances. Blouin vient d'acheter le gouvernement de cette petite ville, où il n'y avoit que fort peu d'appointements, et le roi, qui est fort content de Blouin qui le sert à merveille, vient d'y attacher 12,000 francs d'appointements qui seront payés par la province de Normandie.

Mercredi 13, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil d'État; il vouloit s'aller promener l'après-dînée autour du canal, mais il faisoit si vilain temps que cela l'en empêcha. Il avoit dîné chez madame de Maintenon, où il y eut grande musique le soir. Monseigneur et madame la duchesse de Berry allèrent à la comédie. L'électeur de Bavière, qui devoit partir samedi, ne partira que mardi; il y a toujours grand jeu chez lui quand il n'est pas à la chasse ou à la comédie. Madame la comtesse de Solre et mademoiselle sa fille vinrent ici prendre congé du roi; elles vont à Madrid, où mademoiselle de Solre va épouser le prince Robecque, qui est grand de la première classe, et la reine d'Espagne fera madame sa femme dame du palais avec 10,000 francs d'appointements. Madame la comtesse de Solre n'a pu se résoudre à quitter sa fille et va passer quelques temps en Espagne avec elle. — Par les lettres du 9 de notre armée on apprend qu'elle devoit marcher deux ou trois jours après pour passer le Rhin.

Jeudi 14, *à Fontainebleau.* — Le roi, après la messe, passa chez madame de Maintenon. L'après-dînée il courut le cerf et en prit le plus gros qu'il eût pris de sa vie; l'électeur de Bavière dit qu'il n'en avoit jamais vu un si gros en Allemagne, où ils sont bien plus gros qu'en France. Le soir il y eut petite musique chez madame de Maintenon. Madame la duchesse de Berry tint apparte-

ment, où l'électeur vint jouer; elle fut obligée de quitter le jeu parce qu'elle se trouva un peu incommodée et se coucha. — Le roi a donné à M. Mesnager, qui étoit son troisième plénipotentiaire à Utrecht et qui y a fait beaucoup de dépenses, une pension de 10,000 francs. — Le comte de la Marck, maréchal de camp dans l'armée d'Allemagne, est tombé en apoplexie, et l'apoplexie s'est tournée en paralysie sur tout le côté gauche; il s'en va prendre les bains à Aix-la-Chapelle. — M. le duc d'Orléans et madame la duchesse d'Orléans ont eu des nouvelles de M. le duc de Chartres leur fils, qui est demeuré à Versailles, qui les inquiète fort pour sa santé, et madame la duchesse d'Orléans s'y en ira si le mal continue.

Vendredi 15, *à Fontainebleau*. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier; il alla tirer l'après-dînée, et le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. — Il arriva un courrier de notre armée qui a passé le Rhin le 12 à Fort-Louis et à Kehl. Le courrier a fait grande diligence; on en a à cette heure des nouvelles plus promptement qu'on n'en avoit. — Le courrier qui portoit à M. de Savoie l'échange des ratifications de son traité avec le roi d'Espagne, qui lui cède le royaume de Sicile, passa ici il y a quelques jours; ce prince n'attendoit que cela pour passer à son nouveau royaume où il mène madame la duchesse de Savoie sa femme. Il va s'embarquer incessamment à Villefranche sur les vaisseaux de l'amiral Jenning. — Le mal de M. le duc de Chartres continue; il a des foiblesses de temps en temps. Madame la duchesse d'Orléans envoie demain des relais et ira dimanche matin à Versailles pour être auprès de lui.

Samedi 16, *à Fontainebleau*. — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite assez longtemps avec M. Desmaretz; l'après-dînée il alla courre le lièvre avec les chiens du maréchal de Tallard. Le soir il travailla avec M. Voisin chez madame de Maintenon. — Les bruits qui avoient couru il y a quelques mois, que les Siciliens au-

roient peine à se soumettre à M. de Savoie, n'étoient point du tout fondés; ils lui ont envoyé une députation de gens considérables pour lui témoigner la joie qu'ils auront de l'avoir pour leur roi, et ils se préparent à le recevoir magnifiquement à Palerme et à Messine. Il n'a pas encore pris le titre de roi, mais il le prendra incessamment. — M. d'Abzac, que M. le comte de Saaros avoit envoyé à Madrid, vient d'en arriver et a apporté à son maître des lettres de LL. MM. CC. qui le traitent de haut et puissant prince, et lui envoient 10, 000 écus, lui faisant faire des excuses par la princesse des Ursins de ce qu'ils ne peuvent pas faire davantage présentement. Ils ont donné un assez beau diamant à d'Abzac son envoyé.

Dimanche 17, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil d'État, dîna chez madame de Maintenon, et travailla chez lui après dîner jusqu'à cinq heures avec M. Pelletier; ensuite il alla se promener autour du canal, seul dans sa petite calèche. Madame la duchesse de Berry étoit dans une autre calèche à côté de celle du roi, monseigneur le duc de Berry et la plupart des courtisans à cheval, madame la princesse de Conty et mademoiselle de Charolois sa sœur étoient à cheval aussi et avoient avec elles mesdames de Rupelmonde et de Maillebois. L'électeur étoit avec quelques courtisans dans le carrosse du duc d'Antin. — Les bulles sont enfin arrivées pour l'évêché de Beauvais et même les cardinaux ont accordé le gratis à l'évêque, le pape leur ayant témoigné que cela lui feroit plaisir. Cette nouvelle en a fait beaucoup à M. le duc de Beauvilliers, qui aime fort M. son frère.

Lundi 18, *à Fontainebleau.* — Le roi tint encore conseil de dépêches, quoiqu'il l'eût tenu il y a huit jours et qu'il ne le tienne tout au plus que tous les quinze jours. Il alla courre le cerf l'après-dînée et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. de Pontchartrain. — On mande de Versailles que madame la duchesse d'Orléans a trouvé M. le duc de Chartres en moins mauvaise

santé qu'elle ne croyoit; on le mènera demain à Paris pour lui faire changer d'air. — Le grand prévôt, qui avoit 100, 000 écus de brevet de retenue sur sa charge, a demandé une augmentation de 30,000 écus pour ses cadets; le roi le lui a accordé. — Le dernier courrier du duc d'Aumont nous apprend que ce duc n'arrivera qu'au retour de Fontainebleau.

Mardi 19, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite longtemps avec M. Desmaretz; il dîna chez madame de Maintenon, où il ne dîne d'ordinaire que les mercredis et les dimanches, mais il a avancé le dîner d'un jour, parce qu'il est demain jeûne. Il alla tirer l'après-dînée, et le soir il travailla avec M. Voisin chez madame de Maintenon. L'électeur de Bavière devoit partir aujourd'hui, mais son départ est différé; il se divertit fort ici, et on ne dit plus quand il partira. — Il arriva un courrier de notre armée d'Allemagne, mais on ne dit point quelle nouvelle il a apportée. On croit dans notre armée qu'elle n'entreprendra plus rien le reste de cette campagne, la saison étant déjà fort avancée, et on prétend qu'il y a de grandes propositions de paix. — M. le duc de Chartres est arrivé à Paris, et les médecins assurent qu'il n'y a point de danger. — Quoique plusieurs gens, et des plus considérables de l'armée, croient qu'on n'entreprendra plus rien le reste de cette campagne, il nous paroît ici que le roi a envie qu'on entreprenne quelque chose.

Mercredi 20, *à Fontainebleau.* — Le roi tint conseil d'État, et sur les cinq heures il alla se promener autour du canal; la promenade fut un spectacle magnifique: beaucoup de dames et de courtisans à cheval, grand nombre de carrosses et une infinité de peuple (1). Au re-

(1) « Il y a eu deux fois la semaine pêche du cormoran et promenade royale le long du canal. Le roi menoit lui-même sa calèche ainsi que madame la duchesse de Berry la sienne qui marchoit toujours à côté de celle du roi et qui

tour de la promenade il y eut musique chez madame de Maintenon et grand jeu chez madame la duchesse de Berry. — On mande de Paris que M. le duc de Chartres continue à se porter mieux, mais cependant sa santé n'est pas encore bien affermie. — Le roi fit entrer le comte de la Mothe dans son cabinet; il avoit toujours été fort mal avec lui depuis le siége de Lille, et son malheur avoit encore augmenté après la prise de Gand. Le roi lui dit qu'il s'étoit informé plus particulièrement des reproches qu'on lui faisoit dans ces deux occasions là, qu'il n'avoit pas tant de tort qu'il l'avoit cru d'abord, et qu'il lui feroit plaisir quand l'occasion s'en présenteroit.

Jeudi 21, à Fontainebleau. — Le roi tint encore le conseil d'État, parce qu'il ne put pas finir hier toutes les affaires qu'il y avoit; c'étoit son jour de courre le cerf, mais il ne court point les fêtes de peur que quelqu'un de l'équipage ne perde la messe. Il alla tirer l'après-dînée,

---

étoit toute dorée, de même que les harnais des chevaux. L'habit de cette princesse étoit toujours d'une étoffe fort riche et tout couvert de rubis, d'émeraudes et de diamants. Sa coiffure en étoit si remplie qu'on peut dire sans exagération que la vue en pouvoit à peine supporter l'éclat. Ces deux calèches étoient entourées de monseigneur le duc de Berry, de M. le duc d'Orléans, de M. le comte de Charolois, de madame la princesse de Conty, de mademoiselle de Charolois, de plusieurs autres dames superbement vêtues en habit de chasse, à cheval, de même que la plupart des seigneurs de la cour. Immédiatement après suivoient plus de cent carrosses à six et à huit chevaux, dans lesquels on voyoit Madame, madame la duchesse d'Orléans, madame la Duchesse, madame la princesse de Conty, ancienne douairière, madame la princesse de Conty, M. l'électeur de Bavière, M. le prince Ragotzi, M. le Grand, M. le prince de Vaudemont, M. le prince d'Enrichemont, MM. les cardinaux Gualtiero, de Rohan et de Polignac, M. le nonce, MM. les ambassadeurs, MM. les envoyés ou ministres qui sont en France, et plusieurs autres seigneurs et dames de la cour.

« Je n'entreprendrai point la description de la richesse et de la diversité des habits; il suffit de vous dire que l'imagination ne peut aller plus loin et que les yeux en étoient éblouis, et à mesure que le roi montoit ou descendoit, on voyoit deux gondoles toutes dorées que des matelots habillés d'un gros damas bleu avec une frange d'or faisoient suivre cette royale troupe. La foule des spectateurs étoit très-grande. » (*Mercure* d'octobre, pages 219 à 222.)

et le soir il y eut petite musique chez madame de Maintenon. — Cronstrom, envoyé du roi de Suède, apporta au roi à Marly une lettre du roi son maître, et il est venu ici dire à S. M. qu'il avoit ordre de son maître de lui dire qu'il se préparoit à retourner dans son royaume, mais il ne dit point la manière dont il y retournera.

Vendredi 22, *à Fontainebleau.* — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier; il courut le cerf l'après-dînée, et on fit la curée dans l'allée qui va au Tibre (1), sous les fenêtres de madame de Maintenon où il y avoit beaucoup de peuple, ce qui aide beaucoup à faire trouver beau un spectacle. Le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. On continue toujours ici à jouer un fort gros jeu chez l'électeur, mais il va jouer chez madame la duchesse de Berry quand elle joue chez elle. Il doit repartir mardi pour aller à la maison qu'il a achetée à Saint-Cloud; il n'y demeurera qu'un jour et s'en ira de là à Compiègne. — Madame la duchesse d'Orléans doit revenir ici dimanche, mais on commence à dire qu'elle n'y reviendra point parce que les incommodités de M. le duc de Chartres augmentent plutôt que de diminuer.

Samedi 23, *à Fontainebleau.* — Le roi tint conseil de finances; il alla tirer l'après-dînée, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin. Monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry allèrent à la comédie; l'électeur y est toujours dans la loge qu'on lui a fait accommoder. — La reine d'Espagne, qui est dans le huitième mois de sa grossesse, a eu quelques accès de fièvre; on mande que le quinquina la lui a ôtée. M. de Bonnac, notre envoyé à cette cour, doit recevoir ces jours-ci ses lettres de recréance; le courrier qui les lui porte partit lundi. Le marquis de Brancas,

(1) Le parterre du Tibre dans les jardins de Fontainebleau.

nommé à l'ambassade d'Espagne, et à qui on avoit écrit à Girone d'aller droit à Madrid, n'avoit point reçu la lettre et étoit parti de Girone pour venir ici, ayant eu son congé de la cour. Il étoit arrivé chez lui auprès d'Avignon; on lui a envoyé un courrier pour l'en faire repartir incessamment et aller droit à Madrid, ainsi il ne viendra point ici.

Dimanche 24, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil d'État, dîna chez madame de Maintenon, travailla l'après-dînée chez lui avec M. Pelletier, et sur les cinq heures alla se promener au tour du canal dans sa petite calèche. — Boissieux, colonel d'infanterie et parent proche du maréchal de Villars, apporta le matin la nouvelle qu'on avoit forcé les retranchements que les ennemis avoient faits auprès de Fribourg; on avoit fait attaquer par trois endroits. Le comte du Bourg et le chevalier d'Asfeld, commandoient chacun une de ces attaques et le maréchal de Villars vint à celle de du Bourg. On avoit cru qu'il y auroit beaucoup plus de monde derrière ces retranchements, mais il n'y avoit que trois ou quatre bataillons, dont deux se sont retirés dans Fribourg, et les autres vont tâcher de joindre M. de Vaubonne, qui est dans le val de Saint-Pierre, où il a emmené la plus grande partie des troupes qui devoient garder ces retranchements. On y a pris un colonel et quelques drapeaux; on croit qu'on va détacher quelque cavalerie pour aller à M. de Vaubonne.[1]

Lundi 25, *à Fontainebleau.* — Le roi travailla avec M. de Pontchartrain; il courut le cerf l'après-dînée. Madame la duchesse de Berry est toujours à cheval à ces chasses, et outre cela elle court presque tous les autres jours le loup, ou va à la chasse du sanglier avec monseigneur le duc de Berry. — Le marquis de Saint-Hérem, gouverneur de Fontainebleau, présenta un petit mémoire au roi pour demander une augmentation à une pension de 1,000 écus qu'il a, et deux heures après M. de Pontchar-

train lui manda que le roi lui donnoit 1,000 écus de pension d'augmentation ; ainsi il a présentement 2,000 écus de pension, comme avoit feu son père qui étoit gouverneur de Fontainebleau. — Les dernières nouvelles qu'on a reçues de Pologne sont fort différentes de celles qu'on avoit eues auparavant ; elles portent que le roi de Suède est mort, et que le roi Stanislas et le palatin de Kiovie sont arrêtés à Bender par ordre du Grand Seigneur. Il y a même une lettre du palatin de Podolie, datée du 1er de ce mois, et qui porte que le roi de Suède mourut dans un château auprès d'Andrinople le 7 du mois d'août, et cette lettre confirme que le roi Stanislas est prisonnier à Bender.

Mardi 26, *à Fontainebleau.* — Le roi, après son lever, vit dans son cabinet l'électeur de Bavière ; il fut un quart d'heure avec lui et puis l'électeur prit congé. Le roi, après sa messe, tint conseil de finances comme à son ordinaire, et puis travailla avec M. Desmaretz ; il travailla le soir avec M. Voisin. L'électeur de Bavière partit d'ici à quatre heures en chaise de poste ; il avoit joué chez lui avant et après son dîner. Il a fait son décompte du jeu depuis qu'il est ici ; il perd 96,000 francs. — Le marquis du Rozel, lieutenant général qui ne sert point cette année, avoit 5,000 francs de pension ; le roi lui en a donné encore 2,000 d'augmentation. — Le pape a fait une constitution sur le livre du P. Quesnel et condamne cent deux endroits de ce livre. Le pape a donné au cardinal de la Trémoille une copie de la bulle qu'il envoie ici ; le nonce n'a point encore reçu cette bulle, et on ne sait point encore la manière dont on la fera registrer au parlement. Le roi a mandé le premier président et les gens du roi pour venir ici.

Mercredi 27, *à Fontainebleau.* — Le roi tint conseil d'État ; l'après-dînée il courut le cerf pour la première fois du voyage avec les chiens de M. le comte de Toulouse. — On eut par l'ordinaire des lettres du maréchal de Villars,

qui a fait un gros détachement de cavalerie pour suivre le général Vaubonne qui s'est retiré par le val Saint-Pierre, et Fribourg est entièrement investi présentement. Le roi, en disant la nouvelle, a ajouté : « A telle fin que de raison ; » ainsi il paroît que ce siége n'est pas tout à fait sûr. — Le baron Pronde, ambassadeur de Savoie, a reçu des lettres du marquis de Saint-Thomas, secrétaire d'État de S. A. R., qui lui mande que S. A. R. devoit s'embarquer avant la fin de ce mois. On ne sait point encore s'il ira descendre à Palerme ou à Messine ; on lui prépare une réception magnifique dans ces deux villes.

Jeudi 28, à Fontainebleau. — Le roi tint le conseil d'État ; il ne put pas finir hier toutes les affaires qu'il y avoit. Il alla dîner chez madame de Maintenon et l'après-dînée il alla tirer. Le soir il y eut une petite musique chez madame de Maintenon. — M. de Châteauneuf, notre ambassadeur en Hollande, est arrivé à la Haye. Les Hollandois nous envoient trois ambassadeurs, dont M. Buys est le premier, mais ils ne sont point encore partis. — On mande de Rome que don Livio Odescalchi, neveu du pape Innocent XI, est mort de la pierre ; l'empereur lui avoit donné la qualité de prince de l'empire, et sa principauté étoit mise sur la terre de Zirmich en Hongrie, qui est l'ancien Sirmium. — Le maréchal de Villars est à la tête des troupes qui poursuivent le général de Vaubonne, mais il a tant d'avance qu'on ne croit pas qu'on puisse le joindre. — Le duc d'Aumont prit son audience de congé à Windsor le 10 de ce mois. — L'ancien évêque d'Alet, qui s'appeloit Méliand, est mort à Paris.

Vendredi 29, à Fontainebleau. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier ; l'après-dînée il courut le cerf et en prit trois bout à bout. Le soir il y eut grande symphonie chez madame de Maintenon. Le premier président, qui étoit venu ici sur la nouvelle constitution du pape, est tombé malade. — On eut par un courrier des lettres de

